



00037237

**THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY**

Town Hall, Bombay.



HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.



HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE SISMONDI,

Des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili,
de Genève, etc.

37237

ac

Vol-5

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n.° 12,
hôtel de la Rochefoucault.

70d
145
SIS 1

372 37



00037237

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE XXIX.

Nouveaux chefs de l'empire et de l'église. — Guerre de Gênes. — Guerre universelle en Italie. — Le pape Jean XXII excommunie et dépose Louis IV de Bavière, roi des Romains.

1314—1323.

TANDIS que le gouvernement modifie sans cesse les talens, les vertus, l'esprit et les habitudes des peuples, on découvre dans le caractère des nations, de certains traits qui leur ont été imprimés dès leur origine, et que le temps ni les circonstances ne peuvent plus effacer. Ainsi, les Espagnols et les Italiens nous paroissent essentiellement différens; et ces deux nations, qui sont presque issues d'un même sang, puisque toutes deux se sont formées du mélange des sujets de Rome avec les Goths; qui habitent des climats à peu

près semblables ; qui parlent deux langues très-rapprochées , ou plutôt deux dialectes d'une même langue ; qui , vers le même temps , recouvrèrent leur liberté , et qui , vers le même temps , furent de nouveau asservies ; qui ont obéi assez long-temps aux mêmes maîtres ; qui ont gardé , presque sans mélange , la même religion , se distinguent cependant par les qualités les plus opposées , que les pères transmettent aux enfans , presque sans altération. Ce n'est pas un des moindres sujets de méditation que fournisse l'histoire , que ces différences fondamentales entre les races d'hommes. Nous avons déjà appris à connoître la première origine du caractère des Italiens ; nous avons vu les Barbares leur apporter l'esprit d'indépendance , tandis que les villes que les Romains avoient fondées , plus nombreuses et plus riches en Italie que dans le reste de l'Europe , avoient modifié cet esprit. De bonne heure ces villes avoient été animées par le desir de la liberté. Les premières , elles avoient prétendu au partage de la souveraineté ; elles avoient secoué les liens qui les attachoient à l'empire ; elles avoient travaillé avec énergie à changer leurs droits municipaux en constitutions républicaines : les premières parmi les membres devenus indépendans du corps féodal , elles avoient acquis une organisation régulière , et

les premières elles avoient pu faire un usage vigoureux de leurs moyens. Bientôt elles s'étoient assujéti le reste de la nation ; les évêques avoient été dépouillés de toute souveraineté temporelle ; les princes et les marquis, épuisés par des entreprises au-dessus de leurs forces, avoient peu à peu disparu ; les gentilshommes avoient été obligés à se soumettre , et à rechercher le droit de cité.

Cette influence prépondérante des villes, est la vraie origine du caractère distinctif des Italiens. C'est par-là qu'ils sont essentiellement différens des Espagnols, chez qui la noblesse campagnarde, brillant sans cesse dans des combats contre les Maures, attiroit les regards et l'estime de la nation, et conservoit une part importante dans le gouvernement. La constitution républicaine des villes communiqua à toute la nation italienne un mouvement plus actif ; elle la rendit propre à jouer un rôle plus important ; elle développa plus de talens, plus de patriotisme, et surtout plus d'habileté ; elle augmenta plus vite la population ; elle fit accumuler plus de richesses ; elle fit plus tôt fleurir les arts, les lettres et les sciences. L'influence des gentilshommes entretint dans la nation espagnole des qualités plus brillantes, plus de bravoure, plus de galanterie, plus de délicatesse sur le

point d'honneur. Tous les Espagnols prirent leurs nobles pour modèles, et ils empruntèrent d'eux quelque chose de chevaleresque. Tous les Italiens se formèrent à l'école des bourgeois, et cette roture n'est pas encore entièrement effacée parmi eux.

En effet, le système féodal fut aboli plus tôt en Italie que dans aucune autre partie de l'Europe. A l'époque de cette histoire à laquelle nous sommes parvenus, il ne restoit plus à ce système aucune consistance, quoiqu'il fût encore enseigné par les jurisconsultes comme formant la loi de l'Etat. Les républiques, si multipliées d'abord dans toute l'Italie, ne s'étoient pas long-temps maintenues, et nous avons déjà vu l'asservissement de presque toutes celles de la Lombardie et de l'Etat de l'église. Mais les nouveaux seigneurs qui les gouvernoient, et qui prirent ensuite les titres de ducs et de marquis, ne devoient point leur pouvoir à cette antique constitution du Nord qui a donné naissance à la noblesse dans tout le reste de l'Europe; ils étoient les enfans des villes dont ils avoient usurpé la souveraineté, et toute leur autorité leur venoit du peuple. La démocratie, qui précéda ces seigneuries, avoit donné un caractère plus absolu et plus despotique au gouvernement d'un seul; car elle avoit nivelé devant les princes tous les rangs de la

nation, et elle avoit détruit tous les privilèges des ordres qui auroient pu mettre obstacle au pouvoir arbitraire. Il est vrai que les nouveaux seigneurs crurent bientôt convenable de donner à leurs cours le lustre d'une noblesse. Ils rappelèrent auprès d'eux les gentilshommes, qu'on avoit auparavant avilis et opprimés ; ils créèrent des chevaliers ; ils demandèrent aux empereurs d'Allemagne des brevets de noblesse pour leurs favoris, et enfin ils prirent sur eux d'en accorder eux-mêmes. Mais ces distinctions de courtisans, et les prérogatives qui leur étoient attachées, n'avoient que les inconvéniens de l'ancienne noblesse, sans aucun de ses avantages ; les nouveaux nobles excitoient, par leurs prétentions, la jalousie, et par leurs mœurs, le mépris des peuples ; aucun esprit de corps ne les unissoit ; aucun crédit, aucune indépendance ne les mettoit en état d'opposer quelque résistance à l'oppression. La faveur du prince n'accorde point une naissance illustre, et son courroux ne peut l'ôter ; mais la noblesse de création dépend de la volonté du maître qui l'a donnée et qui peut la ravir.

L'esprit chevaleresque, cet héritage glorieux des temps féodaux, dont la noblesse étoit dépositaire, se détruisit donc aussi complètement dans les petites monarchies de l'Italie, que

dans les républiques; les sentimens d'honneur s'affoiblirent, les vertus militaires furent abandonnées, et l'habileté fut estimée plus que le courage et la force. C'est dans la période dont nous commençons l'histoire, plus que dans aucune autre, que l'Italie, comparée au reste de l'Europe, paroît privée de tout esprit de chevalerie. Le quatorzième siècle est une époque assez glorieuse; elle est riche en talens, et nullement dépourvue de vertus; mais les hommes qu'elle a produits étoient bien moins passionnés que calculateurs; on consultoit bien moins le sentiment que l'intérêt. On vit alors un grand développement de la puissance mercantile, une grande habileté politique, un grand amour de la liberté dans le peuple, mais peu de bravoure dans la nation, qui abandonna entièrement sa défense aux *bandes mercenaires des Condottieri*, peu de fierté dans les caractères, peu de fidélité dans les affections et les alliances, peu de respect pour une parole donnée, enfin peu d'attachement au point d'honneur dans la conduite. Le système de la balance des puissances d'Italie, dont on peut attribuer l'invention à ce siècle, et qui, peut-être, est sa plus belle découverte, est lui-même l'ouvrage d'une politique très-raffinée, mais, très-peu enthousiaste, et il devoit être

dans le caractère des Italiens de rechercher cette balance, comme dans celui des Espagnols, de vouloir s'élever à la monarchie universelle.

Considérer une vaste contrée, ou une partie du monde, comme un corps social, dont les États indépendans sont les citoyens; reconnoître que l'oppression d'un seul de ces citoyens est une violation des droits de tous; que la destruction d'un État est un meurtre qui menace la vie de tous les autres; se convaincre que, dans une association sans autorité centrale, chaque individu est obligé à concourir de toutes ses forces au maintien de la justice et du droit des gens; sentir enfin que le devoir exige qu'on attire sur soi un mal immédiat, et qu'on s'engage dans une guerre qui peut paroître étrangère, pour empêcher l'oppression d'autrui, plutôt que de permettre un acte de violence, et de laisser les rapports sociaux dégénérer en brigandage; c'est un bel et noble système que les républiques d'Italie étoient seules dignes d'enfanter; c'est appliquer, autant qu'il est possible, la plus parfaite des organisations sociales au plus grand des corps politiques.

Les Florentins, à qui appartient la gloire d'avoir donné l'exemple en Italie de toutes les choses grandes et vertueuses, paroissent avoir été les inventeurs de ce système; ce furent eux qui mirent le plus de zèle et de constance

à le faire exécuter. C'est dans les efforts des républiques pour maintenir la balance politique de l'Italie, dans les efforts des princes pour la renverser, qu'il faut chercher la clé de toutes les négociations du quatorzième siècle; le motif de toutes les alliances et de toutes les guerres; la cause des changemens inattendus de parti, et de ce mouvement continuel de la politique, qui empêche peut-être le lecteur d'en saisir l'ensemble à la première vue. Tous les événemens du siècle peuvent se rapporter à une seule lutte en faveur de la liberté, à un seul effort pour empêcher que quelqu'un des princes qu'on voyoit s'élever, ne réduisît l'Italie entière sous sa puissance, et ne la réunît en une seule monarchie.

Mais le système de la balance politique est essentiellement un système de division, et, sous quelques rapports, de foiblesse: il empêche une nation d'agir à l'égard de toutes les autres, comme si elle formoit un seul corps; il consume souvent ses forces contre elle-même, et il entretient des guerres d'Italien contre Italien, d'Allemand contre Allemand, qu'aujourd'hui nous nommons civiles, quoiqu'il n'y ait de guerres civiles qu'entre les citoyens d'un même État. Les Italiens, morcelés, asservis et devenus incapables de repousser des invasions étrangères, ont regretté les efforts

qu'avoient faits leurs pères pour maintenir la division des peuples différens ; ils se sont reproché d'avoir travaillé à leur désunion comme à une œuvre de liberté. Les temps avoient changé, la politique changeoit avec eux. Un peuple libre doit rapporter tout à lui-même ; un peuple asservi doit se souvenir qu'il fait partie d'une nation. Les hommes qui n'ont plus de patrie, qui ne réunissent plus autour d'un centre *unique* tous leurs desirs de force, de durée et de gloire, peuvent encore reconnoître entr'eux les droits de la naissance et d'une origine commune ; ils doivent porter à leurs frères l'affection qu'ils ne peuvent plus sentir pour leurs concitoyens ; ils doivent déployer tout le sang qui se verse, tous les trésors qui se dissipent dans des guerres intestines : car, pour eux, l'étranger n'est pas *celui qui n'appartient point à leur corps politique ; mais celui qui ne parle pas la même langue.*

Les poètes et les orateurs les plus célèbres ont reproché aux sénats qui gouvernoient les républiques d'Italie, ce système de balance politique qui fit long-temps leur gloire et leur bonheur, mais qui, plus tard, causa leur foiblesse. Ils ont porté envie au sort de l'Espagne et de la France, qui, réunies sous deux grands monarques, se disputoient les

dépouilles de l'Italie, et la surpassoient en puissance, sans l'égaliser en population ou en richesse. Encore aujourd'hui nous sommes disposés à répéter le même jugement, et à demander compte à la politique des Italiens, de leur foiblesse et de leur asservissement. Nous oublions que, par la marche qu'ils suivirent, ils s'assurèrent, pendant deux siècles, une existence heureuse et glorieuse, but immédiat de leurs efforts; et que, s'ils avoient embrassé le système contraire, ils seroient, selon toute apparence, arrivés par une autre route à une dépendance plus grande encore.

Les Italiens étoient menacés d'un asservissement immédiat, sous des princes qui tentoient chaque jour de les subjuguier; ils avoient, il est vrai, lieu de craindre aussi le joug des étrangers sous lequel ils passèrent deux siècles plus tard; mais ce dernier danger que nous connoissons, nous qui avons vu la suite des événemens, ils ne pouvoient pas même le pressentir. Les nations qui les entouroient n'étoient pas moins qu'eux divisées; le système féodal s'affoiblissoit chez elles, sans faire encore place à un principe plus vigoureux d'organisation. L'empereur seul leur donnoit encore quelquefois de l'ombrage, plutôt par ses anciennes prétentions, que par son pouvoir actuel. Ce reste, de crainte de l'autorité impériale, entre-

tenu par les papes , excita les premières guerres dont nous nous occuperons dans ce volume ; mais ces guerres mêmes , et les expéditions en Italie de Louis de Bavière et de Charles IV , convinquirent les Italiens de la disproportion extrême qui existoit entre les moyens de l'empereur et ses droits , de l'impuissance du corps germanique dans toute guerre offensive , des bornes étroites que la constitution de l'Allemagne mettoit au pouvoir de son souverain nominal , et de l'impossibilité où celui-ci seroit de descendre en Italie , si les Gibelins italiens ne lui en ouvrieroient pas eux-mêmes les portes.

Le roi de France , dès-lors bien plus puissant que l'empereur , ne gouvernoit cependant guère plus de la moitié des provinces où l'on parle françois. La Provence appartenoit au roi de Naples ; la Lorraine , la Bretagne , la Bourgogne , les Pays-Bas , à des ducs presque indépendans ; la Guyenne et partie de la Normandie à l'Angleterre. Une guerre désastreuse avec les Anglois , occasionnée par la succession des Valois , épuisoit les provinces qui dépendoient immédiatement du roi : dans ces provinces mêmes , les grands vassaux , les gentilshommes et les communes étoient loin de reconnoître un pouvoir absolu : le monarque ne dispoit ni des richesses ni des hommes ;

il n'augmentoît que d'une main timide les modiques impôts que payoient ses sujets; et, s'il les forçoit au service militaire, c'étoit tout au plus pendant la courte durée d'un danger immédiat: même l'alliance du pape, ou plutôt l'asservissement de la cour d'Avignon, ne suffisoit point pour rendre la France redoutable aux Italiens.

L'Espagne étoit uniquement occupée de ses guerres avec les Maures; les Grecs, dès longtemps, n'étoient plus à craindre; les Turcs ne s'étoient pas encore fait redouter. L'Italie, entourée de toutes parts d'États gouvernés d'une main foible et chancelante, voyoit seulement chez elle s'élever de temps en temps un pouvoir despotique, un pouvoir qui menaçoit également et sa propre liberté et l'indépendance de ses voisins.

A plusieurs reprises, de petits peuples avoient été envahis par des princes limitrophes; et ces conquêtes, qui pouvoient un jour faire de l'Italie une seule monarchie, étoient toujours accompagnées de circonstances qui inspiroient de l'horreur pour un tel événement. Chez un peuple soumis, toute liberté, toute sûreté des personnes et des propriétés étoient aussitôt détruites; toute émulation, toute activité de l'esprit, tout desir de gloire cessoient immédiatement; les citoyens que leurs talens, leurs

richesses ou leur naissance mettoient sur la voie d'acquérir quelque distinction , quittoient une ville où toute ambition étoit interdite ; les richesses passaient dans la nouvelle capitale , pour y être dissipées par le luxe ; le commerce étoit frappé de mort ; l'agriculture languissoit par l'éloignement des propriétaires ; les études , qu'aucune émulation n'encourageoit , étoient abandonnées ; et la même ville qui avoit long-temps paru trop étroite pour les passions orageuses de ses habitans , n'étoit plus peuplée que de citoyens anonymes , dont l'existence n'étoit jamais remarquée. Tel étoit le sort immanquablement réservé à Florence , à Venise , à Pise , à Gênes , à Bologne , si les de la Scala ou les Visconti avoient réussi dans leur projet de réunir l'Italie sous leur domination. L'émulation glorieuse entre tant de petits *Etats* , tant de petites cours , dont chacune recherchoit la parure des arts et du génie , au défaut de la puissance , n'auroit jamais eu lieu dans une capitale unique de l'Italie ; une seule académie auroit réuni ou maîtrisé tous les talens ; une seule cabale littéraire auroit décidé de tous les succès ; une seule intrigue auroit fixé la marche des écoles de peinture , et donné des bornes au génie ; de toutes parts l'homme auroit été circonscrit par une règle uniforme , il auroit été asservi aux lois

générales, à la mode et à la médiocrité; l'Italie, ne formant qu'un seul Etat, sous un seul maître, n'auroit jamais produit les chefs-d'œuvre qui ont charmé les douleurs de son esclavage, qui en ont caché la honte, et qui la dédommagent des trophées que ses armes ne lui ont point élevés.

Si, dans cette longue lutte pour la liberté, le parti qui défendoit l'indépendance des petites nations avoit succombé; si Castruccio, Mastino ou Bernabos, Jean Galeaz, ou Ladislas de Naples étoient devenus rois de toute l'Italie, on ne peut guère douter qu'ils n'eussent bientôt étendu leurs conquêtes sur le reste de l'Europe. Les richesses accumulées par la liberté, ne sont pas immédiatement anéanties par le despotisme; l'Italie étoit à elle seule plus riche que tout le reste de la chrétienté; toutes les armées étoient dans ce siècle, plus mercenaires que dans aucun de ceux qui l'ont précédé ou suivi; les Allemands, estimés alors comme formant les meilleures troupes, se seroient mis avec empressement à la solde d'un souverain italien; et, dans ce même siècle, nous les verrons en effet rivaliser avec les Provençaux, les Armagnacs, les Bretons, les Anglois et les Hongrois, pour obtenir du service auprès des Visconti ou de la république florentine. Un roi d'Italie absolu auroit lutté avec trop d'avantage contre les

souverains féodaux de l'Allemagne et de la France; il auroit formé et exécuté en partie le projet si souvent renouvelé d'une monarchie universelle, et les Italiens auroient été dédommagés par un peu de gloire, comme les Grecs sous Alexandre, de la perte de leur liberté. Mais tous leurs moyens de domination auroient été de courte durée, et de cruels revers auroient suivi leurs conquêtes. Le commerce, source de leurs richesses, ne peut fleurir qu'avec la paix; c'est l'aisance universelle qui l'encourage, et non le luxe des parvenus. Des nations plus braves que leurs vainqueurs se seroient indignées d'être retenues sous le joug; l'insolence de dominateurs étrangers auroit excité une haine universelle, haine qu'on voit déjà, même sans de tels motifs, diviser les races d'hommes qui parlent des langues différentes; le moment seroit bientôt venu, où une révolte universelle auroit vengé l'Europe asservie; peut-être des flots de sang italien auroient-ils lavé la honte des vaincus: tout au moins l'épuisement et la foiblesse auroient-ils été la suite nécessaire de conquêtes trop vastes. L'Espagne ne s'est jamais relevée de l'anéantissement où l'a précipitée l'ambition de Charles V et de Philippe II: en jouant le même rôle, une autre puissance auroit eu le même sort; et la nation, pour avoir été conquérante au lieu

d'être conquise, n'auroit pas été, dans la suite des temps, mieux en état de maintenir sa propre indépendance.

Il arrive enfin, il est vrai, dans la succession des siècles, une époque à laquelle les peuples doivent renoncer à ces leçons de modération. Long-temps ils ont pu désirer d'être assez petits pour ressentir dans toutes leurs parties un esprit de vie qui conserve à l'homme son individualité, et qui, par l'émulation, développe les talens et le génie; mais il ne s'agit plus pour eux de vivre heureux et libres, il s'agit d'exister; il s'agit de repousser un ravisseur étranger; il s'agit de conserver ou de recouvrer ce sentiment d'indépendance, sans lequel il n'y a plus de patrie, plus d'honneur national, plus de vertus publiques. Lorsque les peuples divers qui appartiennent à la même nation, ont succombé sous les artifices ou les armes de la guerre ou de la politique; lorsqu'un sceptre de fer pèse ou menace de peser également sur des Etats long-temps rivaux, il n'est plus temps d'écouter d'anciennes jalousies; il n'est plus temps de songer à la balance entre des pouvoirs dont la puissance a cessé; il n'est plus temps de se mettre en garde contre les abus du gouvernement, pourvu du moins qu'il soit national. C'est alors que chaque peuple, pour se réunir à la grande masse, pour sauver la

gloire nationale , doit sacrifier de plein gré ses lois , ses institutions , les antiques objets de son affection et de son respect, tout, enfin, jusqu'à sa vénération pour le sang de ses princes, pour les formes tutélaires de sa liberté. Chaque peuple doit sentir qu'une, même langue est un symbole auquel les hommes d'États divers se reconnoissent pour être de même race : le langage est la marque distinctive des nations, il est un signe de ralliement entre les membres d'une même famille. Les peuples, électrisés par un sentiment qui remue également toutes les ames, trouvent dans ce sentiment même, dans une passion nationale, le lien d'un nouveau corps social ; ils ne recherchent plus que l'emploi le plus avantageux, le plus glorieux des forces communes. Mais l'oppression qui auroit dû forcer les Italiens à se resserrer en un seul corps, à former un seul État, pour se défendre ou se venger, cette oppression ne commença qu'à l'époque où finit cette histoire, à l'époque où Charles-Quint triompha de l'opposition de la France, et soumit l'Italie entière à sa domination immédiate, ou à l'influence de ses conseils. Jusqu'alors nous pouvons nous associer, et par notre raison et par notre cœur, à la lutte des républicains d'Italie, pour le maintien de la balance politique ; nous pouvons épouser

tous leurs intérêts , en voyant de grandes pensées et de grandes vertus les déterminer à de généreux efforts et de pénibles sacrifices.

Les premières guerres qui déchirèrent l'Italie à l'époque dont nous entreprenons l'histoire, eurent pour but de rabaisser la puissance impériale, et celle des seigneurs gibelins qui en étoient dépositaires en Lombardie ; le ressentiment, la fureur des partis y avoient plus de part que la jalousie ou la politique. Elles n'auroient point éclaté, ou elles ne se seroient point prolongées, si les papes ne les avoient pas excitées et entretenues ; s'ils n'avoient pas sacrifié le repos des peuples et la conscience de leurs pasteurs pour satisfaire leur vengeance et leur ambition.

Depuis que les évêques de Rome avoient mis leur personne en sûreté en France, et qu'ils ne couroient plus le danger d'être eux-mêmes victimes des guerres qu'ils allumoient, ils avoient redoublé d'acharnement contre l'autorité impériale, et aucune considération n'arrêtoit plus les projets ambitieux qu'ils formoient sur l'Italie. Henri VII de Luxembourg, pendant sa courte administration, avoit augmenté leur jalousie, en faisant briller de quelque éclat la couronne germanique ; les papes avoient vu, par son exemple, qu'un

prince vaillant et généreux pourroit, en peu d'années, renverser l'ouvrage auquel ils avoient travaillé pendant des siècles; ils avoient senti que les empereurs ne s'éleveroient point en Italie sans ramener les évêques de Rome à leur première dépendance, et, pour prévenir cette rivalité dont ils étoient menacés, ils retournèrent à leur ancienne politique; ils laissèrent les forces de l'Allemagne se consumer dans une longue guerre civile entre deux compétiteurs à l'empire; et ils profitèrent d'une élection contestée, pour envahir également les droits des deux princes rivaux.

Lorsque la nouvelle de la mort de Henri VII ^{1334.} fut portée en Allemagne, deux partis se manifestèrent aussitôt, prêts à se disputer la couronne impériale. A la tête de l'un, on voyoit Frédéric, duc d'Autriche, fils d'Albert, l'avant-dernier empereur, et petit-fils de Rodolphe, le fondateur de la puissance de la maison de Hapsburg. L'autre parti étoit formé des adhérens à la maison de Luxembourg, à la tête desquels on voyoit Jean, roi de Bohême, fils de Henri VII, et Baudoin, archevêque, électeur de Trèves, frère du même monarque. La couronne impériale n'étoit pas le seul objet de dispute entre ces deux partis; le titre de Jean au royaume de

1314. Bohême, qui lui avoit été donné par son père, lui étoit contesté par le duc de Carinthie. Celui-ci avoit épousé une fille d'Ottocar, le dernier roi, et comme il vouloit transmettre ses droits à la maison d'Autriche, le roi Jean s'attendoit à être dépouillé de son patrimoine, par cette maison, si Frédéric venoit à triompher. Il ne recherchoit point pour lui-même la dignité impériale; il désiroit, au contraire, la faire obtenir à quelque prince déjà puissant, en qui il pût trouver un utile allié; et, tandis qu'il négocioit dans cette vue avec Louis, duc de la Bavière supérieure, auquel il offroit l'empire, l'archevêque de Mayence, qui étoit dans ses intérêts, avoit retardé de dix mois la convocation de la diète d'élection, et il l'avoit ajournée au 19 octobre 1314 (1).

Le jour fixé arriva enfin, et les électeurs se rendirent à la ville électorale de Francfort; mais ils y arrivèrent préparés bien plus à un combat qu'à une diète; le seul archevêque de Trèves conduisoit à sa suite plus de quatre mille chevaux (2). Celui de Mayence occupoit déjà le champ de Rensé, qu'un usage

(1) *Oleenschlager Geschichte des Rom. Kayserthums in der ersten haelfte des XIV Jahrhunderts.* c. 31, p. 30, un vol. in-4.° Francfort, 1755.

(2) *Oleenschlager Gesch.* c. 32, p. 83.

antique consacroit aux élections. Le roi Jean ^{1314.} de Bohême se joignit à ces deux archevêques, ainsi que Waldemar, électeur de Brandebourg, et Jean le vieux, duc de Saxe-Lavenburg, qui prétendoit être électeur de Saxe. Mais pendant le même temps, Rodolphe, comte et électeur-palatin de Bavière, qui étoit entièrement dévoué à la maison d'Autriche, au lieu de se joindre aux électeurs qui vouloient donner à son frère la couronne impériale, s'arrêta à Sachsenhause, faubourg de Francfort sur la gauche du Mein, et entreprit d'y ouvrir une seconde diète électorale; il étoit chargé de la procuration de l'archevêque de Cologne, qui, en guerre avec la maison de Luxembourg, n'avoit pas pu se rendre à Francfort, et il s'étoit réuni au duc Rodolphe, électeur de Saxe, et à Henri, duc de Carinthie, qui prenoit le titre de roi et électeur de Bohême.

La diète de Rensé somma l'électeur-palatin et celui de Cologne de se rendre auprès de leurs collègues; elle somma également les ducs de Saxe et de Carinthie d'exposer leurs prétentions au titre électoral, devant le collège des électeurs, et de se soumettre au jugement de leurs confrères; mais la diète de Sachsenhause, au lieu de reconnoître cette autorité supérieure, se hâta, le même jour,

1314. de désigner, par une élection irrégulière, Frédéric d'Autriche, comme roi des Romains. La nouvelle en étant portée à Rensé, les cinq électeurs qui y étoient assemblés procédèrent à l'élection le jour suivant; et, par un choix unanime, ils désignèrent pour empereur Louis, duc de Bavière, qui prit le nom de Louis IV (1).

Les deux prétendants à l'empire avoient des titres assez égaux à l'obéissance comme à l'estime de leurs compatriotes. Le parti d'Autriche ayant suscité un prince de la maison de Brandebourg pour disputer le droit de Waldemar, il ne restoit de part et d'autre que deux électeurs dont le suffrage ne pût être contesté, et chacun en avoit de plus trois autres dont les prétentions étoient litigieuses. Les deux princes rivaux étoient issus de deux maisons illustres et puissantes; tous deux étoient braves et confians; tous deux, du moins en Allemagne, montrèrent un caractère loyal et chevaleresque; tous deux avoient des champions zélés qui combattoient pour eux avec vaillance. Jean de Bohême défendoit la cause de Louis comme la sienne propre; Frédéric avoit pour lui ses frères les ducs d'Autriche, Léopold

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 66, p. 474. — *Schmidt*, Histoire des Allemands, trad. L. VII, c. 5, T. IV, p. 429.

et Henri, aussi bien que Rodolphe, électeur de Bavière.

Comme l'observation des formalités prescrites pour le couronnement seabloit devoir assurer à l'un ou à l'autre candidat la faveur des peuples, chacun s'empessa de les remplir. Louis fut introduit par les bourgeois de Francfort dans leur ville ; il fut présenté au peuple comme empereur élu dans l'église de Saint-Barthélemy, consacrée, par l'ancien usage, à cette fonction ; Frédéric assiégea inutilement Francfort pour obtenir le même avantage (1) : Louis fut ensuite conduit à Aix-la-Chapelle, d'où son rival s'étoit vu forcé à se retirer ; il y fut sacré dans le lieu destiné de tout temps à cette cérémonie, mais non par l'archevêque de Cologne, auquel seul il appartenoit de l'accomplir ; ceux de Mayence et de Trèves firent cet office en son absence. Frédéric, d'autre part, fut conduit à Bonn par l'archevêque de Cologne ; il y fut sacré par ses mains, mais dans un lieu où cette consécration devenoit illégale. Ainsi, les deux sacres, par une raison différente, furent tous deux et incomplets et invalides (2).

Les deux empereurs élus, Louis et Frédéric,

(1) *Olenschlager Geschichte*, §. 33, p. 87.

(2) *Litteræ Archiepiscopi Moguntini et Electorum ad Roman. Pontif. apud Raynald.* 1314, §. 18, T. XV, p. 137.

1314. étoient fils d'un frère et d'une sœur ; le propre frère de Louis, Rodolphe , étoit l'allié le plus zélé de son rival ; une discorde semblable régnoit dans toutes les maisons des princes ; trois chapeaux électoraux étoient contestés, aussi bien que la couronne impériale, et les armes devoient régler l'héritage et les droits des familles les plus puissantes. Cette égalité même , et l'indifférence des princes de l'Allemagne septentrionale , prolongèrent la guerre qu'un épuisement réciproque suspendoit souvent. Ni l'un ni l'autre des concurrens à l'empire ne pouvoit essayer de se faire reconnoître au-delà des Alpes , et tandis que l'Allemagne avoit deux rois des Romains , l'Italie étoit abandonnée à l'intrigue. Mais cette cessation de toute autorité suprême , qui suivit immédiatement l'administration vigoureuse de Heuri VII , occasionna , entre les Guelfes et les Gibelins , une guerre non moins acharnée que celle qui éclatoit dans l'autre royaume entre les deux prétendans au trône. Des intérêts opposés, des passions haineuses, excitées en même-temps , rendirent cette guerre générale, quoiqu'elle eût autant de motifs différens qu'elle avoit de chefs.

Le pape et le roi de Naples, alliés par le nom françois, par l'esprit du parti guelfe, et par une ambition commune, avoient pour

adversaires les nouveaux princes de Lombardie que leurs intrigues ou leur valeur avoient élevés à la souveraineté. Ceux-ci devoient leur puissance à la violence de l'esprit de parti ; les Gibelins avoient payé , au prix de leur liberté , la valeur ou l'adresse des chefs qu'ils vouloient se donner : aussi , les nouveaux princes entretenoient ils des passions orageuses qui leur étoient si favorables ; ils s'y associoient eux-mêmes , ils en faisoient dépendre leur sort , et ils poursuivoient avec toute l'obstination de l'intérêt personnel , et toute la fureur d'une haine acharnée , une guerre qui sembloit n'avoir pour but que des principes abstraits , et la défense des prérogatives d'un trône vacant encore.

Clément V régnoit toujours , lorsque la nouvelle de la mort de Henri VII fut portée à la cour pontificale. Il semble que ce pape , dépendant de la France , errant dans des provinces où il n'étoit pas souverain , foible par son caractère autant que par sa situation , et incapable d'inspirer aux fidèles de l'affection ou du respect , voulût se relever de cet état d'humiliation , en formant sur le premier trône de la chrétienté , des prétentions inconnues à Hildebrand ou Innocent III. Il publia une bulle pour casser la sentence que Henri VII avoit prononcée contre le , roi

1314 Robert. « Ce que faisons, disoit-il, tant en » vertu de l'autorité indubitable que nous » avons sur l'empire romain, que d'après le » droit par lequel, dans la vacance de l'empire, » nous succédons à l'empereur » (1). En vertu de ce droit jusqu'alors inoui, Clément accorda bientôt après à Robert, roi de Naples, le titre provisoire de vicaire impérial dans toute l'Italie. Si ce vicariat n'étoit pas révoqué par le souverain pontife, il ne devoit cesser que deux mois après l'élection d'un empereur légitime (2).

Ces deux bulles furent les derniers actes de l'administration de Clément V en Italie. Ce pontife, qui avoit si bassement vendu les intérêts du saint-siège et ceux de sa conscience à Philippe le bel, roi de France, et qui lui avoit sacrifié l'ordre entier des Templiers, mourut à Rochemaure, la même année que ce prince, le 20 avril 1314, comme il se préparoit à retourner à Bordeaux, sa patrie, pour essayer si l'air natal rétablirait sa santé (3). La citation menaçante d'un templier, qui, du

(1) *Lib. VII Decretalium Clementina Pastoralium.* — *Olenschlager Gesch.* c. 28, p. 71.

(2) *Bulla Clementis V, 2 idus martii, ap. Raynald.* 1314, §. 2, p. 153. La Ligurie fut exceptée de cette concession.

(3) *Clementis V vita ex Bernardo Guidonis.* T. III, P. II, p. 464.

milieu des flammes , avoit appelé ces deux potentats à comparoître devant le tribunal de Dieu, parut ainsi s'accomplir.

Clément V avoit amassé d'immenses richesses par la vente des bénéfices ecclésiastiques, et par une foule de marchés scandaleux qui ont attiré sur lui l'exécration de ses contemporains (1). Outre les trésors qu'il avoit accumulés dans ses coffres, il avoit comblé de biens tous ses parens et tous ses serviteurs. Mais sa générosité envers ceux qui l'entouroient ne lui avoit point gagné leur reconnoissance. Au moment où la mort du pape fut connue dans son palais, tous ceux qui l'habitoient se jetèrent sur ses trésors comme sur un butin légitime. Dans une maison si nom-

(1) On peut regarder l'anecdote suivante, rapportée par un des écrivains les plus religieux de l'Italie, comme une preuve de l'opinion publique sur ce pontife. Effrayé de la mort d'un cardinal, son neveu, qu'il aimoit beaucoup, Clément témoigna un grand desir de savoir ce que son ame étoit devenue. Un de ses plus fidèles chapelains, pour le satisfaire, se laissa transporter dans l'autre monde par un habile nécromancien. Aux enfers il vit un palais dans lequel le cardinal neveu étoit couché sur un lit de flammes, en punition de sa simonie; vis-à-vis de ce lieu, des diables construisoient un autre palais embrasé : *C'est à ton maître qu'il est destiné*, dit l'un d'eux au chapelain qui visitoit l'enfer. De retour de sa mission, le chapelain rapporta à Clément V cette effrayante nouvelle; dès-lors on ne le vit plus sourire, la terreur s'empara de son ame, sa santé fut bientôt détruite, et il mourut la conscience troublée par cette terrible prédiction. *Giov. Villani. L. IX, c. 59, p. 471.*

1314. breuse, pas un seul serviteur fidèle ne demeura pour veiller auprès du cadavre de son maître; les cierges qui étoient allumés autour de son lit de parade tombèrent sur lui et y mirent le feu; l'incendie, qui gagna bientôt tout l'appartement, attira enfin l'attention des pillards; ils l'éteignirent; mais le palais et le garde-meuble avoient été tellement saccagés, qu'on ne retrouva plus qu'un misérable manteau, pour couvrir le corps à demi-brûlé du pape le plus riche qui eût jamais gouverné l'église (1).

Vingt-trois cardinaux se rassemblèrent à Carpentras, pour donner un nouveau chef à la chrétienté; sur ce nombre, il n'y en avoit que six d'italiens; cependant, comme le séjour du pape loin du troupeau dont il étoit le pasteur immédiat, étoit devenu un scandale public; comme cette absence avoit excité les plaintes de tous les chrétiens, les Italiens balançoient encore, dans le conclave, le crédit des François. Mais le 24 juillet, deux parens du pape défunt entrèrent dans Carpentras avec une troupe de gens armés, et ils excitèrent dans cette ville une sédition pour forcer le conclave à nommer un pape gascon. Les maisons des cardinaux italiens, et celles

(1) *Fr. Francisci Pipini Chron., in fine. p. 780.*

d'un grand nombre de courtisans et de marchands de la même nation furent incendiées, des cris de mort contre les chefs de l'église furent proférés et répétés dans les rues; enfin, le danger devint si pressant, que les cardinaux italiens enfermés au conclave, s'en échappèrent en faisant abattre un mur derrière leur palais. Cette désertion força le collège des cardinaux à se séparer, et suspendit, pendant plus de deux ans, la nomination d'un nouveau pontife (1).

Philippe, comte de Poitou, qui, depuis, fut connu comme roi de France sous le nom de Philippe le long, parvint enfin, en 1316, à réunir à Lyon les cardinaux dispersés. Pour les attirer auprès de lui, il leur avoit promis solennellement de ne point les enfermer au conclave; mais il leur manqua de parole (2). Le 28 juin, il les fit entrer dans l'enceinte consacrée, d'où ils ne sortirent qu'après quarante jours de lutte, pour proclamer, le 7 août, Jacques d'Ossa, natif de Cahors, alors évêque d'Avignon et cardinal de Porto, qui prit le nom de Jean XXII. D'Ossa étoit chancelier de Robert, roi de Naples, et sa créature. Il étoit né dans la plus basse classe, et il s'étoit

(1) *Bernardi Guidonis, vita Clementis V.* p. 464.

(2) *Vita Joannis XXII à Canonico S. Vittoris.* T. III, P. II, p. 477.

élevé par l'intrigue et l'effronterie, bien autant que par ses talens. On assure qu'au commencement de sa carrière, il avoit apporté à Clément V de fausses lettres de recommandation de la part de Robert, et que c'est ainsi qu'il avoit obtenu l'évêché de Fréjus et celui d'Avignon (1). On raconte encore que, dans le conclave où il fut élu, les suffrages étoient partagés; les Gascons vouloient un pape de leur pays; les François et les Provençaux se réunissoient aux Italiens pour ramener le saint-siège à Rome. Alors, ne pouvant s'accorder, les deux partis convinrent de remettre le choix du successeur de S. Pierre au cardinal d'Ossa, et celui-ci, au grand étonnement de tout le sacré collège, se nomma pape lui-même (2). Cependant, la partialité de Jean XXII pour les ultramontains, sa lâche dépendance des deux cours de Paris et de Naples, la détermination qu'il prit de fixer le siège de l'église en Provence, et les maux que son ambition et sa vénalité causèrent à l'Italie, ont tellement aigri les Italiens contre lui, que nous devons peut-être révoquer en doute les bruits scandaleux que ses contemporains ont accrédités sur sa promotion.

(1) *Ferretus Vicentinus*. L. VII, p. 1168.

(2) *Giov. Villani*. L. IX, c. 79, p. 482.

Après la mort de Henri VII, Robert, roi de Naples, étoit demeuré de beaucoup le plus puissant souverain de l'Italie. Au royaume d'Appulie il joignoit la seigneurie de plusieurs villes du Piémont, et l'alliance de tous les Guelfes des États de l'église, de la Toscane et de la Lombardie, qui le reconnoissoient pour vicaire impérial, suivant la concession de Clément V. Robert étoit en même-temps souverain de la Provence; il tenoit les papes dans une dépendance absolue, et il avoit sur la cour de France le crédit le plus illimité. Le lien, entre tous ces États, c'étoit l'intérêt du parti guelfe, que Robert paroissoit avoir à cœur par-dessus toute chose, et il se préparoit à profiter de l'interrègne de l'empire, et des guerres civiles d'Allemagne, pour écraser sans retour le parti gibelin en Italie.

Mais le parti gibelin avoit à sa tête des hommes que leurs rares talens et le zèle obstiné de leurs partisans mettoient en état de faire 1334. une longue résistance, des hommes que la crainte d'une ruine immédiate tenoit réunis, et que la haine implacable de leurs adversaires forçoit à être constans dans leurs principes. Ces chefs de faction s'étoient élevés à la souveraineté dans leur patrie. Parmi eux on comptoit Matteo Visconti, seigneur de Milan et d'une partie de la Lombardie; Cane de la

1314. Scala, seigneur de Vérone et d'une partie de la Vénétie; Passerino Bonacossi, seigneur de Mantoue; Castruccio Castracani, seigneur de Lucques, et chef en Toscane du parti qu'avoit formé Uguccione de la Faggiuola; enfin, Frédéric de Montefeltro, seigneur d'Urbino et capitaine des Gibelins de la Marche d'Ancone et du duché de Spolète. D'autres gentilshommes moins célèbres et moins puissans dominoient dans des villes plus petites ou dans des châteaux et des villages fortifiés qu'ils tenoient sous la dépendance de la ligue gibeline.

Matteo Visconti, en raison de son âge déjà avancé, de la supériorité de ses forces et de celle de ses talens, étoit regardé comme le chef de tous les Gibelins d'Italie. C'est lui que le roi Robert attaqua le premier; Hugues de Baux, qui commandoit pour le roi en Piémont, s'assura l'alliance des villes de Pavie, Verceil, Asti et Alexandrie (1); il réunit les exilés de la maison de la Torre, leurs nombreux partisans, et la plupart des Guelfes de la
1313. Lombardie; son armée se trouva forte de deux mille chevaux et de dix mille fantassins; avec elle il pénétra dans la Lomelline, et le 24 septembre 1313, il rencontra, près d'Abbate

(1) *Galvan. Flamm. Manip. Florum.* c. 354, p. 724.

Grasso, l'armée de Visconti qu'il battit (1). Mais ^{1313.} bientôt la discorde éclata dans son camp entre les Provençaux et les Lombards qu'il commandoit. Les paysans qu'il abandonnoit aux vexations de ses troupes, se réunirent à ses ennemis; et il fut enfin forcé d'évacuer, avec autant de dommage que de honte, le Milanois où il venoit de remporter une victoire (2).

L'année suivante, le dauphin Hugues de ^{1314.} Viennois fut mis par Robert à la tête des Guelfes de Lombardie. Comme son prédécesseur, il rassembla une armée nombreuse, composée des milices des villes guelfes et des exilés des gibelines; mais comme lui, il n'eut point des succès proportionnés aux forces qu'il commandoit. Après avoir échoué dans une tentative pour s'emparer de Plaisance, il se retira en désordre à Alexandrie, et l'armée qu'il avoit assemblée se dissipa sans avoir combattu (3).

C'étoit dans cette même année que Robert, après avoir dirigé toutes ses forces sur la Toscane, y avoit éprouvé, conjointement avec les Florentins, la cruelle défaite de Montecatini, dont nous avons rendu compte dans

(1) *Albert. Mussati de Gestis Italic.* Lib. I, Rub. 3, p. 578.

(2) *Tristani Calchi histor. Patricæ.* Lib. XXI, p. 459.

(3) *Alb. Mussati de Gestis Ital.* L. III, Rub. 6, T. X, p. 632.

1314. le chapitre précédent. Dans le même temps encore, Cane, seigneur de Vérone, remportoit sur les Padouans et les Guelfes de la Marche Trévisane, des avantages non moins signalés, dont nous avons aussi occupé déjà nos lecteurs. Dans le Milanois seulement les succès étoient encore balancés entre les deux partis, et, pendant le commencement de la

1315. campagne de 1315, Matteo Visconti, pressé en même-temps du côté de Bergame par les exilés de cette ville (1), et du côté du Pô par les Guelfes de Pavie, de Verceil et d'Alexandrie (2), se vit sur le point de perdre Bergame, et fut contraint d'abandonner la Lomelline au pillage de ses ennemis. Mais Visconti entendoit l'art des négociations aussi bien que celui de la guerre. Il accorda aux exilés de Bergame une paix avantageuse (3), et tournant alors toutes ses forces contre les Pavesans, il les battit d'abord au mois de juillet auprès de la Scrivia, et au mois d'octobre suivant, il s'empara de leur ville par surprise (4). La mort du comte Richard de Langusco, le chef des Guelfes de Pavie, la

(1) *Alb. Mussati de Gestis Ital.* Lib. VII, R. 3, p. 662.

(2) *Ib.* R. 5, p. 664.

(3) *Ib.* R. 9, p. 666.

(4) *Ib.* R. 11, p. 668.

captivité de plusieurs seigneurs de la maison della Torre, le pillage et la ruine d'une ville qu'on pouvoit regarder comme le chef-lieu du parti en Lombardie, furent les premières conséquences de cet événement. Bientôt la terreur qu'il inspira aux Guelfes engagea les villes de Tortone et d'Alexandrie à se donner aussi à Mathieu Visconti (1). Come, Bergame et Plaisance dépendoient déjà de lui, et le parti gibelin triompha dans presque toute la Lombardie. 1315.

Tel étoit l'état des factions en Italie, lorsque le pape Jean XXII fut élu à Lyon. Robert, qui avoit éprouvé une suite d'échecs pendant l'interrègne de l'église, essaya alors si, par le moyen d'un pontife qui lui étoit tout dévoué, et avec l'aide de ses armes spirituelles, il ne pourroit pas rétablir un équilibre que ses généraux avoient laissé détruire. Les chefs qui combattoient contre lui, prétendoient être revêtus de l'autorité de l'empire : il résolut de les en priver; et Jean XXII déclara par une bulle pontificale que tous ceux qui tenoient de Henri VII le titre de vicaires-impériaux, avoient perdu tous leurs droits par la mort de ce monarque. « Dieu même, 1316. 1317.

(1) *Alb. Mussati de Gestis Ital.* Lib. VII, Rub. 19, p. 675.
— *Tristani Calchi.* L. XXI, p. 464.

1317. » disoit le pape, a confié l'empire de la tefre,
 » aussi bien que l'empire du ciel, au sou-
 » verain pontife ; pendant l'interrègne , tous
 » les droits de l'empereur sont dévolus à
 » l'église ; et celui qui , sans avoir demandé
 » ou obtenu la permission du siège aposto-
 » lique, continue à exercer les fonctions que
 » l'empereur lui avoit confiées de son vivant,
 » offense ainsi la religion, il se plonge dans
 » le crime, et il attaque la majesté divine elle-
 » même » (1).

Visconti ne vouloit point se déclarer ou-
 vertement contre l'église , mais il vouloit
 moins encore se laisser dépouiller de son
 autorité. Il reconnut que le pouvoir que
 Henri lui avoit confié ne pouvoit survivre à
 ce monarque , il renonça donc au titre de
 vicaire-impérial ; mais il demanda aux peuples
 qu'il gouvernoit de confirmer son autorité,
 et avec leur approbation il prit le titre nou-
 veau de capitaine et défenseur de la liberté
 milanoise (2).

Cet acte de déférence ne sauva point

(1) Bulle en date du 11 des calendes d'avril 1317. *Raynald.*
 S. 27, p. 156.

(2) *Bonincontri Morigiæ. Chronic. Modoetiense.* L. II, c. 22,
 T. XII, p. 1112. — *Galv. Flamma Man. Flor.* c. 356, p. 725.
 — *Tristani Calchi histor.* L. XXI, p. 467.

Visconti de la colère du pape , qui, la même ^{1317.} année 1317, prononça contre lui une sentence d'excommunication , et mit la ville de Milan en interdit ; mais les armes de Robert , du pape et des Guelfes furent tout-à-coup écartées de la Lombardie par les révolutions qui éclatèrent à Gênes : toutes les forces des deux partis se rassemblèrent en Ligurie , dans un étroit espace , entre les rochers et la mer, pour y disputer l'empire de toute l'Italie.

Quatre grandes familles , les Doria , les Spinola , les Grimaldi et les Fieschi dirigeoient depuis long-temps tous les partis de la république de Gênes ; une jeunesse belliqueuse , de grandes richesses , de vastes fiefs dans les deux rivières , et de forts châteaux assuroient leur puissance. Les deux premières familles étoient gibelines ; les deux autres guelfes. Cependant *une rivalité* impatiente divisoit toujours ceux qu'un même parti auroit dû réunir. Les Doria et les Spinola gouvernoient Gênes , depuis le passage de Henri VII dans cette ville ; les Grimaldi et les Fieschi en étoient exilés. Mais les premiers ne pouvoient contenir leur jalousie mutuelle , l'une et l'autre famille vouloit dominer seule , et à l'occasion d'une sédition dans la petite ville de Rapallo , les Doria attaquèrent les Spinola au mois de

1317. février 1314 (1). Pendant vingt-quatre jours une guerre civile se prolongea dans l'intérieur des murs ; les différens palais étoient changés en forteresses , on entreprenoit tour à tour leur siège ou leur défense, et l'issue des combats demeuroid incertaine (2). Les Doria cependant appelèrent à leur aide les exilés du parti guelfe ; les Grimaldi et les Fieschi se joignirent à eux , et ils forcèrent enfin les Spinola à sortir de la ville.

Mais les vainqueurs , qui vouloient poursuivre les Spinola dans leurs châteaux-forts, furent obligés, avant tout, de récompenser les alliés qu'ils avoient appelés à leur aide ; ils partagèrent le gouvernement de l'État avec les Guelfes , et bientôt ils purent reconnoître qu'ils étoient plus foibles qu'eux. Les Guelfes voulurent enfin, en 1317, rétablir la paix dans la ville ; ils sommèrent les Doria de se réconcilier avec les Spinola , et comme les Doria n'y voulurent point consentir , ils ouvrirent les portes aux Spinola. Alors on vit une révolution étrange résulter de cette animosité si violente et de cette crainte réciproque. Les Doria , effrayés de

(1) *Giovanni Villani*. L. IX, c. 36, p. 470.

(2) *Uberti Folietæ Genuens. Historiæ*. L. VI, p. 412.

l'avantage qu'on donnoit sur eux à leurs ennemis, sortirent sans combat des murs de Gênes; les Spinola, non moins effrayés de se trouver seuls entre les mains des Guelfes qui les avoient il est vrai rappelés, en sortirent à leur tour, et les Grimaldi avec les Fieschi se trouvèrent dominer sans rivaux dans une ville dont les deux factions Gibelines leur abandonnoient la possession.

Mais les deux familles rivales qui se virent exilées ensemble, après avoir volontairement livré leur patrie à leurs ennemis, ne tardèrent pas à se réconcilier dans le malheur. Elles s'emparèrent des deux villes de Savonne et d'Albenga, elles les fortifièrent et y réunirent leurs forces. Les Gibelins des montagnes de la Ligurie s'associèrent aux émigrés de Gênes, et Matteo Visconti, aussi bien que Cane de la Scala, leur promirent de puissans secours (1).

Au mois de mars 1318, Marco Visconti, fils du seigneur de Milan, passa les montagnes de la Bocchetta à la tête d'une armée, et s'avança jusqu'aux portes de Gênes pour former le siège de cette ville. Une flotte gibeline, armée à

(1) *Georgii Stellæ. Anal. Genuens.* T. XVII, p. 1029. — *Giov. Villani.* L. IX, p. 85, p. 487. — *Uberti Folietæ histor. Genuens.* L. VI, p. 414.

1318. Savonne par les émigrés, se présenta en même-temps pour attaquer le port, et après plusieurs combats, elle s'empara de la tour du Phare. L'armée de Visconti se logea dans les faubourgs de St.-Jean et de Ste.-Agnès, et les vallées de Bisagno et de la Polsevera furent occupées par les assiégeans (1). Les Grimaldi et les Fieschi, effrayés de ce que toutes les forces du parti gibelin en Italie se réunissoient contre eux, écrivirent au roi Robert de Naples, et à toutes les villes guelfes pour leur demander des secours.

Robert, qui jusqu'alors avoit confié à ses généraux ou aux princes de son sang la conduite de la guerre en Lombardie et en Toscane, crut la défense de Gènes assez importante pour l'entreprendre par lui-même. Gènes commandoit en quelque sorte la mer Tyrrhénienne, et la communication entre les états du roi en Provence et à Naples. Les villes qui lui appartenoient en Piémont, les villes guelfes de Lombardie, pouvoient être ou défendues ou reconquises par Gènes. Le roi prépara donc en hâte une flotte de vingt-cinq galères; il s'embarqua le 10 juillet à Naples, avec la reine sa femme, et deux de ses frères,

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 90, p. 48. — *Chronicon Astense* — T. XI, c. 99, p. 254.

et le 21 il aborda dans le port de Gênes ; il ^{1318.} descendit aussitôt sur la place du palais avec douze cents gendarmes, et il déclara au peuple assemblé qu'il venoit pour le défendre et le sauver (1).

La générosité apparente du roi excita celle du peuple ; son discours fut couvert d'applaudissemens, et par un mouvement spontané, l'assemblée déféra pour dix ans, à lui et au pape, conjointement, la seigneurie. Les deux capitaines ou chefs de l'état abdiquèrent leur autorité, et tous les citoyens prêtèrent serment de fidélité au roi de Naples. Les Guelfes eux-mêmes soupçonnèrent qu'une révolution si avantageuse à Robert avoit été préparée de longue main par ses intrigues (2).

La présence du roi de Naples ne découragea point les assiégeans ; ils continuèrent leurs attaques contre le corps même de la place, et ils se rendirent maîtres d'une église de Sainte-Agnès qui communiquoit par un pont avec les murs de la ville. Des combats acharnés se renouvelèrent chaque jour pendant l'automne et l'hiver, et les Gibelins remportoient le plus souvent l'avantage (3). Les deux partis qui

(1) *Georgii Stellæ Anna. Genuens.* T. XVII, p. 1033.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 92, p. 489.

(3) *Georgius Stella Genuens. Histor.* p. 1033. — *Giov.*

1318. divisoient toute l'Italie attachoient une importance toujours croissante au siège de Gènes, et leurs champions sembloient s'être donné rendez-vous pour combattre entre ces montagnes. On vit arriver successivement au camp gibelin le marquis de Montferrat, Castruccio Castracani, seigneur de Lucques, et des renforts envoyés par les Pisans, par Frédéric roi de Sicile, et même par l'empereur de Constantinople. Robert, de son côté, recevoit ceux des Florentins, des Bolognois, et des Guelfes de la Romagne. L'armée assiégeante comptoit quinze cents chevaux, l'armée assiégée en avoit plus de deux mille cinq cents; mais cette pesante cavalerie, qui par-tout ailleurs décidoit du sort de la guerre, enfermée au milieu de montagnes sauvages et escarpées, ne trouvoit nulle part un terrain assez uni pour pouvoir y combattre; elle languissoit donc dans l'oisiveté et les privations, sans pouvoir terminer cette guerre de postes par une action d'éclat. Robert, dont l'impatience étoit redoublée par le sentiment de la supériorité de ses forces, avoit tenté à plusieurs reprises de sortir de cette espèce de prison; enfin le 5 février 1319, il réussit à

débarquer à Sestri de Ponent un corps de huit cents chevaux et de quinze mille fantassins qu'il avoit embarqué la veille. Par-là il coupoit la communication entre Savonne, quartier-général des émigrés, et le camp des assiégeans. Ces derniers avoient été battus comme ils vouloient repousser le débarquement, et Marco Visconti se vit obligé de lever, après dix mois, le siège de Gênes. Il abandonna une partie de ses bagages et reconduisit son armée en Lombardie : Robert n'osa point le poursuivre au travers des gorges de l'Apennin (1).

Mais le roi, pour affermir sur Gênes l'autorité qu'il devoit à la violence de l'esprit de parti, engagea les Guelfes à user de la victoire sans modération. De magnifiques palais des Gbelins faisoient l'ornement de la ville, la populace forcenée y mit le feu, et les rasa ensuite jusqu'en leurs fondemens : les riches vallées de Bisagno et de Polsevera étoient couvertes de maisons de plaisance qu'entouroient des jardins délicieux ; tout fut incendié, pillé ou détruit, et après ce sac odieux, le roi, le clergé et les citoyens, comme s'ils avoient obtenu une victoire sur les barbares ou les infidèles, non sur leurs

(1) *Georgii Stellæ Ann. Genuens.* p. 1034. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 95, p. 491. — *Chronicon Astense.* c. 99, p. 255. — *Uberti Folietæ.* L. VI, p. 415.

1319. compatriotes , portèrent en procession les reliques de saint Jean-Baptiste , et rendirent grâces à Dieu dans ses temples , des succès qu'ils avoient obtenus et du sang qu'ils avoient versé (1).

Après avoir ainsi célébré sa victoire , Robert quitta la Ligurie le 29 avril avec une partie de ses troupes et de ses vaisseaux , et tandis qu'il se rendoit en Provence à la cour du pape , les Gibelins ramenoient leur armée devant Gênes pour en recommencer le siège. Dès le 25 mai , quelques galères de Savoie firent dans le port même de Gênes de riches captures , mais l'armée assiégeante vint seulement le 27 juillet camper au pied des murailles , et le 3 août , Conrad Doria , avec vingt-huit galères gibelines , ferma le port aux assiégés.

Les Gibelins s'emparèrent de nouveau des faubourgs , et ils y séjournèrent près de quatre ans ; des combats pour la possession de chaque redoute , de chaque église , de chaque maison susceptible d'être fortifiée , se renouvelloient presque tous les jours. La même guerre se soutenoit avec une égale fureur dans les deux rivières ; mais l'occidentale étoit principalement occupée par les Gibelins , et

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1035. — *Ubertus Folivæ histor. Genuens.* L. VI, p. 416.

l'orientale par les Guelfes. Les Gênois se cher-^{1319.}choient, pour se battre, jusque sur les mers les plus éloignées, et dans les colonies de la Grèce et du Levant (1). Cependant les capitaines gibelins du reste de l'Italie ne s'étoient point rendus en personne au second siège de Gênes, en sorte que dans le même temps ils poursuivirent la guerre avec activité dans d'autres provinces.

Ferrare, en 1317, fut enlevée au parti guelfe; cette ville, pendant un siècle de soumission à la maison d'Este, avoit été peut-être la plus constante dans son dévouement à l'église, mais elle étoit gouvernée et opprimée par des Gascons que le pape et le roi Robert y avoient établis, lorsque, profitant, en 1308, des guerres civiles allumées entre les princes d'Este, ils avoient dépouillé ces anciens alliés de leur souveraineté. Les marquis d'Este, réfugiés à Rovigo, avoient été contraints de rechercher l'alliance des Gibelins pour se défendre, contre un pape qui les avoit trahis; les Ferrarois, de leur côté, confondoient dans leur haine l'église avec les Gascons aux vexations desquels le pape les avoit abandonnés. Tout-à-coup ils prirent les armes le

(2) *Georgii Stellæ Anna. Genuens.* p. 1051. — *Ubertus Folietæ Genuens. Histor.* L. VI, p. 422.

4 août 1317; ils chassèrent les Gascons de Ferrare, et les forcèrent à se réfugier dans Castel Tealdo; ils les y assiégèrent, et les obligèrent enfin le 15 à capituler. Les marquis d'Este furent de nouveau proclamés seigneurs de Ferrare, et ils entrèrent avec empressement dans la ligue gibeline, qui seule pouvoit les maintenir dans leur seigneurie (1).

Cette ligue cherchoit alors à se donner plus de consistance par une organisation plus régulière. Une diète de ses principaux chefs fut assemblée à Soncino, sur les bords de l'Oglio, au mois de décembre 1318, et Cane de la Scala, seigneur de Vérone, à qui sa bravoure et sa générosité avoient fait donner le nom de Grand, fut désigné d'un commun consentement comme directeur et capitaine de la ligue des Gibelins en Lombardie (2).^c

Tandis que Cane, pour justifier la confiance de ses alliés, assiégeoit Padoue, dont il se seroit rendu maître, si une attaque imprévue du comte de Gorice ne l'avoit forcé à la

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 381. — *Annales Casenates*. T. XIV, p. 1137. — *Joh. de Bazano Chron. Mutin.* T. XV, p. 579. — *Math. de Griffonib. Mem. Hist.* T. XVIII, p. 138. — *Cronica Miscella di Bolog.* p. 331, *libro del Polistore*, T. XXIV, c. 9, p. 729.

(2) *Cortusiorum historiae*. L. II, c. 15. T. XII, p. 803. — *Tristani Calchi hist. Patriæ*. L. XXI, p. 472.

retraite (1), et que Marco Visconti surprenoit Hugues de Baux devant Alexandrie, où ce général des Guelfes fut défait et perdit la vie (2), le pape, en sûreté dans Avignon, où les revers de ses alliés ne pouvoient l'atteindre, cherchoit de toutes parts quels nouveaux adversaires il pourroit susciter aux Visconti, pour lesquels il avoit conçu une haine violente. Un prélat, qu'on regardoit comme le fils de Jean XXII, Bertrand de Poïet, cardinal de Saint-Marcel, arriva en Italie en 1319 avec le titre de légat. Il avoit 1319. reçu la commission de poursuivre à toute outrance les Gibelins, que la cour d'Avignon n'hésitoit pas à regarder comme des hérétiques. Bertrand de Poïet, dès son entrée dans Asti, somma Matteo Visconti de comparoître avant deux mois à la cour du souverain pontife, pour se justifier, s'il le pouvoit, des accusations d'hérésie qui pesoient sur lui; il lui ordonna en même-temps de rappeler les Milanois exilés; de se soumettre au roi Robert,

(1) *Giov. Villani*. Liv. IX, c. 98 et 118, p. 492 et 501. — *Cortusiorum historiae*. L. II, c. 29, p. 815, et c. 41, p. 823. — *Albertinus Mussatus Poema. Seu de Gestis Ital.* L. IX, X et XI, p. 687.

(2) *Giov. Villani*. L. IX, c. 100, p. 492. — *Gulielmi Venturæ Chron. Astense*. 100, T. XI, p. 258.

1319. vicaire-impérial en Italie, et de renoncer au gouvernement de sa patrie (1).

Aucun fanatisme religieux ne dirigeoit plus les démarches de la cour d'Avignon, et le légat lui-même, animé d'une ambition toute mondaine, songeoit à profiter des guerres civiles pour se former une souveraineté en Italie, non à soutenir par les armes la pureté de la foi, et une religion que ses mœurs démentoient sans cesse. C'étoit dans l'espérance de faire encore quelque impression sur l'esprit du peuple, qu'il employoit contre ses ennemis les armes de l'église; mais il savoit bien que Visconti ne les redouteroit pas; aussi avoit-il eu déjà recours à un bras plus puissant pour soutenir et mettre en exécution ses sentences.

1320. Philippe de Valois, fils de ce Charles qu'un autre pape avoit appelé en Italie pour soumettre les Blancs de Florence, avoit accepté avec joie une mission semblable, dans laquelle il espéroit recueillir une gloire facile et des richesses à distribuer à ses partisans. Philippe, alors neveu du roi de France, auquel il devoit bientôt succéder, descendit en Italie avec le plus brillant cortége; sept comtes, cent vingt

(1) Raynald. *Ann. Ecc.*, 1320. §. 10, p. 198. — *Galsan. Flamma Manipul. Flor.* c. 359, p. 736.

chevaliers bannerets, et environ six cents 1320.
hommes d'armes formoient sa suite. Quinze
cents chevaux l'attendoient à Asti, mille
cavaliers envoyés par Florence et Bologne
étoient en route pour se joindre à lui. Charles
de Valois, père de Philippe, le sénéchal de
Beucaire, le roi de France et le roi Robert
faisoient aussi défiler des troupes vers la Lom-
bardie. Philippe se figura qu'avant leur arrivée
il pourroit déjà s'illustrer par quelque action
d'éclat, et avec deux mille chevaux environ
il s'avança dans le pays ennemi, et traça son
camp à Mortara, entre Tortone et Novare.

Bientôt, cependant, Philippe s'aperçut que
sa marche avoit été téméraire; mais il ne sut
point réparer par un courage tranquille la
faute que sa présomption lui avoit fait com-
mettre. Les deux fils du seigneur de Milan,
Galeaz et Marc Visconti, s'approchèrent de
lui avec une force presque double de la
sienne, et, au lieu de l'attaquer, ils
lui demandèrent une conférence. « Votre
» situation est presque désespérée, *lui dirent-*
» *ils*; vous vous trouvez enfermé entre deux
» grands fleuves, le Pô et le Tésin, entouré
» de villes ennemies et de forces très-supé-
» rieures aux vôtres; vous devez donc vous
» attendre à succomber dans le combat, ou
» à périr par la famine; mais ce n'est pas

1320. » notre intention d'abuser de la situation
 » dangereuse où vous vous êtes mis. Notre
 » père a été armé chevalier par le vôtre, il
 » doit donc exister entre nous des liens d'a-
 » mitié et de fraternité d'armes; recevez le
 » gage de cette amitié héréditaire, dans les
 » présens que nous vous offrons, et ne vous
 » mêlez plus des affaires de l'Italie. Philippe
 accepta en effet des présens magnifiques que
 les Visconti avoient fait apporter pour lui
 et pour ses conseillers; ensuite, moitié par crainte,
 moitié par séduction, au lieu de songer à
 s'ouvrir un chemin à la pointe de l'épée, il
 se retira honteusement en France, après avoir
 livré aux Gibelins quelques châteaux dont
 Robert lui avoit confié la garde. Les corps
 d'armée qui venoient le joindre demeurèrent
 exposés à être attaqués en détail et détruits
 par les Visconti (1).

Après la retraite de Philippe de Valois,
 Raimond de Cardone, gentilhomme arago-
 nois qui s'étoit distingué au siège de Gènes,
 fut choisi par Robert et par le pape pour
 commander les Guelfes en Italie; mais de nou-
 velles victoires des Gibelins affermissent

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 107, 108, p. 495. — *Annales
 Mediolanenses*. c. 92, p. 698. — *Chronicon. Astense*. c. 101,
 p. 257. — *Bonincontri Morigiæ Cur. Modoetiens*. L. II, c. 26,
 p. 1714. — *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 333.

chaque jour la puissance des Visconti; la ville de Verceil fut, en 1321, obligée de se soumettre à eux, et le 5 janvier de l'année suivante, Galeaz Visconti entra dans Crémone par la brèche, et livra cette ville au pillage. 1321.

Jusqu'alors le pape s'étoit proposé de profiter des guerres civiles de l'Allemagne pour soustraire absolument l'Italie à la dépendance de l'empire, et pour établir sur elle, avec les armes des François, une autorité nouvelle. Mais déjà l'interrègne de l'Allemagne duroit depuis huit ans, et pendant ces huit années de confusion et de guerre civile, l'autorité du pape, loin de s'étendre en Italie, paroissoit avoir plutôt décliné. Jean XXII n'avoit jamais voulu prononcer entre les deux candidats qui prétendoient à l'empire; il les avoit vus avec plaisir s'affoiblir mutuellement par leurs combats, et il avoit espéré les forcer enfin tous deux à reconnoître leur dépendance du saint-siège; peut-être aussi, comme on l'en accusoit, vouloit-il un jour les éloigner tous deux pour disposer lui-même de la couronne impériale. Mais les victoires des Visconti le déterminèrent enfin à changer de politique. Il fit des avances à 1322. Frédéric d'Autriche, sur lequel il avoit déjà remarqué qu'il avoit plus de crédit que sur Louis de Bavière. Le fils aîné de Frédéric avoit épousé une sœur du roi Robert, et la

1322. maison d'Autriche avoit toujours paru favoriser les Guelfes. Jean XXII promit à Frédéric de s'attacher à son parti ; mais il lui demanda en retour de faire une diversion en sa faveur. Frédéric, qui mettoit la plus haute importance à s'assurer l'appui du pape, envoya son frère Henri en Italie avec quinze cents gendarmes (1). Henri d'Autriche fit son entrée à Brescia le 11 d'avril, les exilés des villes voisines, les de la Torre réfugiés à Venise, et près de deux mille volontaires se rendirent auprès de lui.

Visconti, pressé en même-temps par Raimond de Cardone, et par Bertrand de Poïet qui renouveloit contre lui ses excommunications, désiroit surtout éviter de combattre le nouvel adversaire que le pape lui suscitoit en Allemagne. Il fit offrir à Henri des présens considérables, pour l'engager à suspendre sa marche jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse des ambassadeurs qu'il envoyoit à Frédéric. En même-temps il fit représenter à ce dernier, que, sans prétendre s'ériger en juge entre les candidats à l'empire, il défendoit les droits qui appartiendroient au vainqueur. Qu'il étoit prêt à reconnoître Frédéric pour son seigneur suzerain, lorsqu'il viendrait prendre la couronne

(1) Sa lettre. *Ap. Rayn.*, 1322, § 8, p. 230.

à Monza, qu'il lui ouvreroit alors les portes ^{1322.}
 de Milan, qu'il l'accompagneroit avec ses
 gendarmes dans toute l'Italie; mais que, si
 lui-même il étoit dépouillé par le pape et le
 roi Robert, jamais l'empire ne recouvreroit ce
 qu'on lui auroit fait perdre; que la prétention
 nouvelle de Jean XXII, de donner un vicaire
 à l'empire pendant l'inter règne, ne dérogeoit
 pas moins aux droits de Frédéric qu'à ceux
 de Louis; qu'après avoir établi un droit sem-
 blable sur l'Italie, le pape l'étendroit bientôt
 à l'Allemagne, et que sous ce prétexte il
 dépouilleroit enfin les deux compétiteurs,
 pour arriver plutôt à ses fins secrettes, et
 recouvrer à Robert la couronne impériale (1).

Frédéric fut frappé de ces considérations;
 il écrivit à son frère qu'il le verroit avec
 plaisir se retirer d'Italie, s'il pouvoit le faire
 avec honneur. Henri, de son côté, arrivé
 à Brescia, demanda, comme lieutenant du
 roi des Romains, que la ville fût soumise à
 son autorité. Mais celui qui commandoit à
 Brescia pour Robert s'y refusa, déclarant que
 son maître étoit seul vicaire et lieutenant de
 l'empire pendant l'inter règne. Henri, blessé
 de ce refus, et déterminé à ne point com-
 battre pour l'avantage seul de Robert, se

(1) *Tristani Calchi Hist. Patr. L. XXII, p. 488.*

1322. retira sans avoir vu les frontières du territoire de Milan. Le 18 mai 1322 il se mit en route pour Vérone, où il fut accueilli avec empressement par Cane de la Scala; en sorte que les chefs du parti gibelin se trouvèrent assurés de la faveur des deux prétendans à l'empire (1).

Ainsi les Gibelins de Lombardie, attaqués dans leur propre pays par une faction opposée qui les égalait en forces, tandis qu'ils luttoient au dehors avec la puissance supérieure du roi de Naples et les richesses du pape, avoient néanmoins réussi à déterminer à la retraite deux armées redoutables qui, de la France et de l'Allemagne, étoient venues pour se joindre à leurs ennemis; plus leur situation paroissoit devenir difficile, plus ils grandissoient dans l'opinion par des victoires inattendues. Mais ces succès constans étoient dus surtout à Mathieu Visconti, et ils devoient finir avec lui. Mathieu, qu'on a appelé le Grand, épithète prodiguée dans le quatorzième siècle, peut être regardé comme le plus parfait modèle des princes que l'Italie admiroit. Brave, sans que sa bravoure eût rien de brillant; bon

(1) *Jacob Malvecius Chr. Brixian.* D. IX, c. 58, p. 996. — *Gio. Villani.* L. IX, c. 142, 143, p. 512. — *J. D. Olenchlager, Geschichte des Rom. Kay.* S. 40, p. 107. — *Raynaldi Annal. Eccl.* 1322, c. 9 et 10.

capitaine, sans que son talent militaire le mît ^{1321.} au-dessus de ses contemporains; c'est par ses talens politiques, par sa connoissance profonde du cœur humain, des intérêts et des passions de tous ceux qu'il vouloit conquière; c'est par son calme au milieu de l'agitation, par sa promptitude à se déterminer et sa constance à poursuivre son but; c'est par son habileté à feindre, souvent à tromper; par son talent pour assujétir des caractères rebelles; pour dominer des esprits indomptables, qu'il s'éleva par-dessus tous les princes de son temps. A la première époque de sa grandeur, avant la fin du treizième siècle, il s'étoit abandonné imprudemment à l'orgueil que lui inspiroit sa puissance, il avoit offensé les seigneurs ses voisins, et mécontenté les peuples qu'il gouvernoit; sa chute, en 1302, avoit été la conséquence de ses fautes. Mais un exil et un abaissement de neuf ans avoient achevé de développer en lui les qualités d'un chef de parti et surtout l'art de se contraindre. Depuis qu'en 1311 le passage de Henri VII à Milan lui avoit fourni l'occasion de se ressaisir du pouvoir souverain, il l'avoit conservé onze ans, sans que les peuples indociles qu'il avoit asservis, laissassent échapper un murmure, au milieu d'une guerre ruineuse dans laquelle il les avoit engagés; sans qu'une seule

1322. des villes qu'il avoit successivement conquises se révoltât contre lui ; sans que les excommunications de l'église, dont il étoit frappé chaque jour ébranlassent la conscience d'un seul de ses serviteurs, sans qu'une seule des négociations qu'il avoit entreprises échouât entre ses mains. Matteo Visconti n'étoit pas un homme vertueux ; mais sa réputation, qu'il ménageoit, n'étoit souillée par aucun crime par aucune perfidie : il n'étoit pas sensible ou généreux ; mais on ne parloit pas non plus de ses cruautés. Ses quatre fils, les plus braves capitaines de leur temps, étoient comme des parties de lui-même dont il dirigeoit tous les mouvemens, et sa mort seule apprit quels caractères impatiens et indomptés il avoit pliés à l'obéissance. Matteo étoit enfin parvenu à une vieillesse avancée (1), et un changement subit dans son caractère fut comme un présage de sa mort et des révolutions qu'elle occasionneroit.

Il y avoit plus de vingt ans que Matteo Visconti étoit en guerre avec l'église ; il devoit en grande partie l'attachement de ses partisans à leur haine contre le gouvernement des

(1) Villani dit quatre-vingt-dix ans. *L. IX, c. 154, p. 517.* Cependant les historiens milanois le font mourir à soixante et douze.

prêtres ; il avoit été à plusieurs reprises ex² 1322.
 somunié, et une dernière fois encore, le
 14 janvier de cette année 1322, le cardinal du
 Poïet, avec trois juges inquisiteurs l'avoient
 condamné comme hérétique sur la place pu-
 blique d'Asti, et l'avoient déclaré impie,
 criminel, et ennemi de Dieu et du nom
 chrétien (1). Mathieu Visconti avoit toujours
 repoussé avec une dignité calme ces attaques
 violentes ; il avoit protesté de la pureté de
 sa foi et de l'indépendance de sa couronne ;
 il avoit répondu qu'il soumettoit sa conscience
 à l'église, mais non point son gouvernement
 aux prêtres, et il avoit paru ménager l'opinion
 des catholiques, lors même qu'il combattoit
 le pape. Tout-à-coup un remords parut le
 saisir ; il se vit avec un trouble extrême sur
 le bord de la tombe, enveloppé dans une
 sentence qui devoit son ame à des tourmens
 éternels ; oubliant et l'expérience qu'il avoit
 faite de la politique toute mondaine du pape,
 et les règles d'après lesquelles lui-même s'étoit
 conduit, il ne songea plus qu'à se dérober à
 l'enfer qui paroissoit s'ouvrir sous ses pas. Il
 choisit parmi les Milanois les plus dévoués à

(1) *Tristani Calchi Hist. L. XXII, p. 487. — Annales Eccle-
 siastici. 1322, §. 5, p. 289. — Chronicon Astense, e. 105,
 p. 260.*

1322. l'Église, douze ambassadeurs qu'il envoya au légat, pour demander à traiter avec lui, et savoir par quels sacrifices il pourroit obtenir l'absolution de ses péchés et la levée de l'interdit sur les États qu'il gouvernoit. Bertrand de Poïet, auquel les déroutes qu'il avoit éprouvées n'avoient rien fait perdre de son arrogance, demanda que les Visconti rappelaient à Milan tous leurs ennemis qu'ils avoient exilés, et qu'ils combattoient depuis cinquante ans, qu'ils leur rendissent tous leurs biens, et qu'ils abdiquassent l'autorité souveraine. Matteo délibéra sur ces propositions qui auroient occasionné la ruine entière de sa maison, il le communiqua au conseil de la ville, et dès l'instant le charme par lequel il avoit gouverné l'État fut détruit; chacun sentit que les longs combats où il se voyoit engagé, que les dangers auxquels il exposoit et son âme et tous ses biens temporels, n'avoient d'autre but que de défendre une famille ambitieuse qui avoit usurpé l'autorité souveraine dans la république. Un ardent desir de la paix s'empara des esprits. Cependant Galeaz Visconti, le fils aîné de Matteo, qui étoit revenu en hâte de Plaisance sur la nouvelle de cette négociation, s'opposa avec tant de force aux concessions ruineuses auxquelles son père se résignoit, que le vieux Visconti, ne pouvant choisir

entre les intérêts de sa famille et ceux du ^{1322.} ~~ciel~~, abdiqua sa souveraineté entre les mains de son fils, et ne songea plus qu'à rendre la paix à sa conscience : on le vit pendant le peu de jours qu'il vécut encore, habiter uniquement les églises, et au milieu des pratiques de sa dévotion, répéter le symbole de sa foi, et prendre les fidèles à témoin de son orthodoxie. Comme il avoit été visiter l'église de Monza, à laquelle il avoit rendu son trésor long-temps engagé, il tomba malade, et mourut hors de Milan, le 22 juin 1322. Mais on cacha cet événement, aussi bien que le lieu de sa sépulture, pour que ses cendres ne fussent pas jetées au vent, selon l'ordre qu'en avoit donné le pape (1).

Galeaz travailloit à gagner des partisans dans la ville et dans l'armée, tandis qu'il tenoit secrète la mort de son père; et lorsqu'il ne fut plus possible de la cacher, il se crut assez fort pour prendre lui-même le titre de capitaine-général. Son crédit parut bientôt affermi par une victoire que Marco Visconti, son frère, remporta le 6 juillet, au pont de Basignano, sur Raimond de Cardone et les troupes de l'église (2).

(1) *Tristani Calchi Hist. Patr.* L. XXII, p. 491. — *Boninconti Morigiæ Chron. Modoetiense.* L. III, c. 2, p. 1118.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 158, p. 519. — *Boninconti Morigiæ Chron. Modoetiense.* L. II, c. 27, p. 1116.

2322. Mais les esprits ardens et inquiets que Mathieu Visconti avoit calmés par son adresse ou comprimés par son autorité, se livrèrent de nouveau à toute la violence de leurs passions. Il y avoit à Plaisance un gentilhomme gibelin nommé Vergusio Landi, dont Galeaz Visconti avoit séduit la femme, et que ce seigneur avoit exilé ensuite pour se mettre à couvert de sa vengeance. Landi s'étoit réfugié chez les Guelfes, il avoit obtenu leur confiance, il les avoit engagés à servir sa haine; et le 9 octobre, avec quatre cents cavaliers que lui prêta le légat, il trouva moyen de s'introduire dans Plaisance, de faire révolter cette ville, et de la réconcilier à l'église au parti Guelfe (1). Dans le même temps, les négociateurs que Matteo avoit envoyés au légat, et qui voyoient, depuis sa mort, toute espérance de paix abandonnée, aigrissoient le peuple contre une famille qu'ils nommoient sans cesse ambitieuse et impie, et qui pour maintenir sa tyrannie sur une ville libre, exposoit chaque jour la vie des citoyens, fer des ennemis, l'honneur de leurs femmes et de leurs enfans à la brutalité des soldats, leurs biens au pillage, et leurs âmes aux tourmens

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 176, p. 525. — *Chron. Placentinum*. T. XVI, p. 493. — *Chron. Astense*. T. XI, c. 109, p. 263.

de l'enfer. Ils assuroient que le pape et le 1322.
 légat étoient pleins de bienveillance pour la
 ville de Milan, qu'ils n'avoient d'autre desir
 que de lui rendre la liberté, et qu'ils étoient
 prêts à seconder les citoyens dans tous les
 efforts qu'ils feroient vers un but si glorieux.
 Lodrisio Visconti, parent de Galeaz, brave
 et cheri des soldats, mais d'un esprit inquiet
 et jaloux, échauffoit lui-même les séditieux ;
 la rebellion éclata enfin le 8 novembre 1322
 dans les rues de Milan ; le cri des révoltés
 étoit *la paix et vive l'église !* Les hommes
 d'armes allemands, auxquels Galeaz n'avoit
 pu depuis long-temps payer leur solde, se
 joignirent à eux. Galeaz, qui dans trois quar-
 tiers différens voulut tenir tête aux séditieux
 avec les soldats qui lui étoient demeurés fidèles,
 fut vaincu à trois reprises, et se vit enfin forcé
 à sortir de la ville où il avoit régné (1).

Le gouvernement des Visconti fit place à une
 nouvelle république milanoise ; mais celle-ci
 ne fut point administrée par le peuple comme
 dans les temps glorieux de l'ancienne répu-

(1) *Gio. Villani*. L. IX, c. 179, p. 526. — *Ann. anon. Mediol.*
 T. XVI, c. 95, p. 700. — *Galy. Flamma Manip. Flor.* c. 361,
 p. 728. — *Georgii Merulæ Hist. Mediolan.* L. I, p. 77, T. XXV.
Rer. It. — *Bonincontri Morigiæ Chr. Modoet.* L. III, c. 7,
 p. 1125. — *Tristanus Calches.* L. XXII, p. 492. C'est par le
 récit de ces événemens que Calchi termine son histoire.

1322. blique ; tout le pouvoir demeura concentré entre les mains de quelques nobles qui avoient préparé la révolution, et de quelques chefs de troupes mercenaires, qui avoient trahi leur ancien seigneur. Les uns et les autres étoient attachés depuis long-temps au parti gibelin, et ils ne purent se résoudre à l'abandonner entièrement ; les de la Torre ne furent point rappelés, et le gouvernement, incertain entre les Visconti et le cardinal légat, ne se consolida point. Galeaz, qui s'étoit retiré à Lodi, y rassembloit des troupes ; Lodrisio Visconti, qui étoit demeuré dans le conseil de Milan se repentoit d'avoir abaissé sa propre famille, et il gagnoit à prix d'argent les mercenaires allemands qu'il avoit auparavant séduits pour abandonner Galeaz, et qu'il ramenoit à présent à son parti. Il avertissoit ce dernier des progrès qu'il faisoit, et le 12 décembre il lui ouvrit une des portes. Galeaz entra hardiment dans la ville d'où il avoit été chassé trente-quatre jours auparavant ; il la parcourut à la tête de ses gendarmes, et il se fit proclamer de nouveau seigneur et capitaine-général. Ceux qui avoient dirigé la révolte contre lui s'enfuirent à leur tour, et allèrent rejoindre le légat (1).

1323. Dès le commencement de l'année suivante,

(1) *Gio. Villani. L. IX, c. 132, p. 528. — Pauli Jovii Galeacius I. Princeps III. Ap. Grævium. T. III, p. 285.*

l'armée guelfe, qui avoit reçu des renforts ^{1323.} de toutes les républiques de Toscane, et de tous les princes guelfes de Lombardie, s'avança pour former le siège de Milan. Dans deux combats livrés le 25 février 1323 au passage de l'Adda, et le 19 avril à Garzadolo, Marco, le plus belliqueux des frères Visconti, fut défait avec une grande perte (1); les villes de Tortone et d'Alexandrie ouvrirent leurs portes au légat, et reconnurent l'autorité du roi Robert. Vers le même temps, les Guelfes assiégés dans Gênes surprirent le 17 février les Gibelins établis dans les faubourgs, et les en chassèrent en leur tuant beaucoup de monde (2). Dans le midi de l'Italie, les affaires des Gibelins alloient plus mal encore; le comte Frédéric de Montefeltro, qui étoit reconnu pour souverain dans Urbino, Osimo et Recanati, avoit été tout-à-coup surpris et massacré avec son fils par le peuple révolté, le 26 avril de l'année précédente (3), et ses partisans étoient réduits au plus grand abaissement; les villes d'Assise, d'Urbino et d'Osimo s'étoient rendues aux Guelfes; celle de Recanati fut brûlée jusqu'en ses fondemens, sous le prétexte absurde que ses habitans adoroient les idoles :

(1) *Gio. Villani*. L. IX, c. 189 et 197, p. 530.

(2) *Gio. Villani*. L. IX, c. 186, p. 529.

(3) *Gio. Villani*. L. IX, c. 139, p. 510.

1323. les fils du comte étoient tombés entre les mains de leurs ennemis, et le seul héritier de cette maison qui eût échappé, s'étoit enfui à San-Marino (1). De toutes parts le sort de la guerre sembloit accabler les Gibelins, et déjà ils pouvoient s'attendre à une ruine entière, lorsque trois ambassadeurs de Louis de Bavière entrèrent en Italie (2) au mois d'avril. Ils se présentèrent à Plaisance au légat, et le sommèrent au nom de l'empereur de cesser de molester le seigneur et la ville de Milan, qui ne relevoient que de l'empire. Le légat reprocha aux ambassadeurs de prendre la défense d'un hérétique et de troubler l'église dans ses justes droits, et peu de semaines après il envoya Raimond de Cardone former le siège de Milan (3). Mais il éprouva bientôt que l'intervention d'un empereur avoit suffi pour rétablir les affaires des Gibelins : les ambassadeurs se jetèrent dans la ville avec quatre cents gendarmes ; les seigneurs de

(1) Ce château, bâti au sommet de la plus haute montagne de Romagne, jouissoit déjà de la liberté, et se gouvernoit en république; mais il étoit allié des Gibelins et de Spéranza de Montefeltro, à qui il donna asile. *Melchiorre delfico memorie storiche della republica di San-Marino*. p. 97, un vol. in-4.^o

(2) Les comtes de Neyssen, Fruhendingen, et Graifspach. *Olenschlager Geschich.* S. 44, p. 119.

(3) *Giov. Villani*. L. IX, c. 194, p. 532.

Vérone, de Mantoue et de Ferrare, à leur sommation, envoyèrent aux Visconti cinq cents chevaux; enfin cinq cents Allemands qui servoient dans l'armée guelfe, voyant les bannières impériales flotter sur les murs de Milan, passèrent dans cette ville pour s'y réunir à leurs compatriotes. Raimond de Cardone, affoibli par sa désertion, et par les maladies qui se manifestoient dans son camp, fut obligé de lever le siège de Milan, le 23 juillet 1323, et de se retirer à Monza (1).

Rudolphe de Bavière avoit enfin acquis assez de loisir pour s'occuper des affaires d'Italie, auxquelles jusque-lors les deux concurrens à l'empire n'avoient pris aucune part. Abandonnés l'un et l'autre par la noblesse qui les avoit élus, ils n'avoient pas pu décider leurs droits par leurs armes. Quoique en 1315 ils se fussent trouvés en présence l'un de l'autre, dans les environs de Spire, ils s'étoient séparés sans combat, et le fait d'armes le plus important de la guerre civile en Allemagne, avoit été la victoire remportée par les Suisses des trois premiers cantons, à Morgarten, sur le duc Léopold, frère de Frédéric d'Autriche. Dans l'année 1320,

(1) *Chronic. Astense.* c. 112 et dernier, p. 266. — *Galvan. Flammæ Manip. Flor.* c. 362, p. 730. — *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. I, p. 85. — *Bonincontrii Morigiæ Chr. Modoetiense.* L. III, c. 21, p. 1132.

la Bavière fut si cruellement ravagée par les Autrichiens, que Louis hésita s'il ne renonceroit point à l'empire pour acheter la paix (1).
 1322. Enfin, le 28 septembre 1322, les deux empereurs élus en vinrent aux mains à Muhlendorf. Louis et son allié Jean, roi de Bohême, avoient rassemblé toutes leurs forces. Frédéric au contraire n'avoit pas encore été joint par les troupes que Léopold, son frère, lui amenoit de Souabe et du haut Rhin. La bataille commença au lever du soleil, et dura dix heures. L'une et l'autre armée n'étoit presque formée que de cavalerie, aussi l'on combattit avec l'ordre et la régularité d'un tournois. Après une charge impétueuse, chaque armée se rallioit et se remettoit en bataille pour recommencer au bout d'un court espace de temps une charge non moins violente. Mais, dans ce terrible tournois qui devoit décider d'un empire, on vit répandre *des flots de sang* : quatre mille chevaliers perdirent la vie dans le combat. Enfin les Autrichiens furent renversés ; leur déroute fut complète, Frédéric et son frère Henri furent tous deux faits prisonniers. Frédéric fut confiné dans la forteresse de Trausnitz, dans le Haut-Palatinat ; Henri fut remis au roi Jean

(1) *Olenschlager Gesch. des Rom. Kayserthums. S. 41, p. 109.*

de Bohême, qui, par sa valeur, avoit eu la plus grande part à la victoire (1).

Depuis la bataille de Muhldorf, Louis de Bavière commença à gouverner l'empire comme seul souverain légitime. Dans une grande diète qu'il tint à Nuremberg, il publia une bulle pour établir la paix publique; il abolit les péages qu'on avoit exigés pendant les troubles; il disposa des fiefs devenus vacans; il conféra entr'autres à son fils le margraviat électoral de Brandebourg; enfin il tourna ses vues vers l'Italie, et il s'occupa de protéger dans cette contrée, ceux qui, pendant long-temps, s'étoient faits les champions des prérogatives impériales.

Louis de Bavière donna avis à la cour d'Avignon de sa victoire à Muhldorf, et Jean XXII, qui ne s'étoit point encore décidé entre les deux rivaux, lui répondit avec bienveillance. « Nous avons reçu, mon cher fils, lui disoit-il, » les lettres de ton excellence, nous les avons » lues avec attention, et nous avons écouté de » même les détails que nous a donnés leur » porteur. Nous avons remarqué avec quelle » humilité, avec quelle prudence tu attribues

(1) *Gio. Villani. L. IX, c. 173, p. 524. — Epitome Rerum Bohemicarum auctore R. P. Bohuslao Balbino Soc. Jes. un vol. fol. Pragæ, 1677. L. III, c. 17, p. 326. — Olenschlager Geschichte des Rom. Kays. §. 42, p. 112. — Schmidt. Hist. des Allem. L. VII, c. 5, p. 142.*

1322. » au maître des batailles la victoire que tu as
 » remportée dernièrement sur ton compéti-
 » teur. Nous avons vu aussi que tu t'es conduit
 » avec une extrême humanité envers lui, au
 » moment où tu l'as fait prisonnier, et depuis
 » que tu le retiens captif : nous t'exhortons à
 » persévérer dans cette conduite..... Quant au
 » traité de paix et de concorde entre toi et lui,
 » nous offrons d'y travailler, et nous le ferons
 » sans retard, dès que tu nous auras fait con-
 » noître ta volonté (1) ».

1323. Mais lorsque le pape apprit que Louis de Bavière avoit envoyé des secours à Galeaz Visconti, et qu'il avoit forcé ainsi Raimond de Cardone à lever le siège de Milan, il se livra la colère la plus violente. Déterminé à intenter un procès au roi des Romains, il eut recours, pour lui donner un fondement, à la prétention la plus étrange. Il affirma, contre l'évidence de tous les siècles et de toutes les histoires « que le saint-siège étoit adminis-
 » trateur de l'empire pendant l'inter règne ;
 » que le pape seul étoit juge entre deux com-
 » pétiteurs à la couronne ; que l'examen du
 » candidat, son approbation, son admission, ou
 » d'autre part sa répulsion et sa réprobation,

(1) Lettre de Jean XXII. 15 cal. januarii. Raynald. 1322, S. 65, p. 232.

» appartenoint au seul siège apostolique ; 1323.
 » et que , jusqu'à ce que le pape eût ap-
 » prouvé ou rejeté l'un ou l'autre compéti-
 » teur, il n'existoit point encore de roi des
 » Romains, et il n'étoit permis à aucun des
 » élus d'en prendre le titre (1) ». Il fit autant
 de crimes à Louis de Bavière de toutes les cir-
 constances où il s'étoit conduit comme roi des
 Romains. « C'étoit, disoit-il, une offense grave
 envers Dieu, et un mépris manifeste et inju-
 » rieux de l'église romaine, que d'avoir pris
 » l'administration du royaume et de l'em-
 » pire ; d'avoir reçu, sous le titre royal en
 » Allemagne, et même dans quelques parties
 » de l'Italie, un serment de fidélité ; d'avoir
 » disposé des dignités et des honneurs im-
 » périaux, entr'autres du marquisat de Bran-
 » debourg d'avoir enfin osé protéger et dé-
 » fendre les ennemis de l'église romaine :
 » surtout Galeaz Visconti, et ses frères, quoi-
 » qu'ils eussent été condamnés par des juges
 » compétens, pour crime d'hérésie, et quoique
 » leur sentence fût définitive (2) ».

En conséquence, le 8 octobre 1323, le pape fit afficher aux églises d'Avignon une sentence

(1) Sentence de Jean XXII contre Louis de Bavière. *Rayn.* 1323. §. 30, p. 259. — *Giov. Villani. L. IX, c. 226, p. 545.*

(2) *Ibid. Ap. Raynaldi §. 30.*

1323. contre Louis de Bavière, par laquelle il lui étoit ordonné, sous peine d'excommunication, de se désister dans trois mois de toute administration de l'empire : administration qu'il ne pourroit reprendre qu'autant que son élection viendroit à être approuvée par le siège apostolique. Il lui fut ordonné en même-temps d'annuler, autant qu'il seroit en lui, tous les actes qu'il auroit faits précédemment comme roi des Romains; et il fut défendu à tous les ecclésiastiques, sous peine de suspension, à tous les laïques sous peine d'excommunication et d'interdit, de favoriser d'aucune manière Louis de Bavière, ou de lui prêter aucune obéissance dans l'exercice des fonctions qu'il s'arrogeoit comme roi des Romains.

Le pape se contenta de faire afficher cette sentence aux portes des églises d'Avignon, sans la faire notifier à celui contre qui elle étoit portée. Cependant le bruit s'en répandoit bientôt en Allemagne (1); et dès qu'il fut parvenu jusqu'à Louis, celui-ci envoya trois députés au saint-siège, pour connoître les motifs de sa condamnation, et demander un nouveau délai par-delà celui qui lui étoit assigné. En même-temps le monarque se rendit à Nuremberg, et

(1) *Olenschlager Geschichte des Rom. Kayserth. S. 47, P. 124.*

là, en présence de notaires et de témoins, il ^{1323.} réfuta chacune des imputations qui lui avoient été faites à la cour de Rome. Il déclara qu'après avoir été nommé roi des Romains par les électeurs, à la grande majorité des suffrages, après avoir été couronné à Aix-la-Chapelle de la couronne royale, il étoit entré en possession de toutes les prérogatives impériales, conformément au droit reconnu de tout temps, et sans qu'il eût besoin pour cela d'une confirmation du saint-siège. Il ajouta qu'il ne pouvoit comprendre comment on intentoit à présent une action contre lui, pour avoir pris le titre de roi des Romains, tandis que depuis dix ans qu'il étoit élu, il avoit toujours fait usage de ce titre, même dans les lettres qu'il avoit adressées au saint-siège, sans qu'on eût jusqu'alors songé à le trouver mauvais. Il protesta que s'il avoit pris la défense de Galeaz Visconti, ce n'étoit point pour protéger en lui un hérétique; mais parce que le Milanez relevoit immédiatement de l'empire; et que c'étoit à cette province qu'il avoit envoyé des secours, selon l'obligation que lui imposoit sa dignité, lorsque le territoire de Milan avoit été attaqué à main armée. Enfin, il rétorqua contre le pape lui-même l'inculpation de protéger les hérétiques, parce que Jean XXII n'avoit pas voulu examiner l'accusation portée devant lui contre les frères

1323. Mineurs, pour avoir révélé le secret de la confession. Pour toutes ces causes, Louis appela de la sentence du pape au jugement d'un prochain concile dont il requit la convocation, et en présence duquel il promit de se rendre en personne (1).

Avant que cet appel fût connu à la cour d'Avignon, les ambassadeurs de Louis obtinrent du pape un nouveau délai de deux mois pour plaider sa cause. Mais ce délai, dans un temps où les postes n'étoient pas encore établies, suffisoit à peine pour qu'on en portât d'Avignon au fond de la Bavière la nouvelle au roi, et pour qu'il y répondît immédiatement. Aussi Louis, dans un manifeste qu'il répandit dans toute l'Allemagne, protesta-t-il que le terme qu'on lui avoit assigné étoit trop court pour qu'il pût comparoître en personne et se justifier. Il déclara qu'il étoit et vouloit être le protecteur de l'église et de la religion chrétienne, qu'il étoit prêt à se soumettre avec humilité aux corrections de la première, s'il avoit manqué à ses devoirs envers elle, mais qu'il se regardoit aussi comme spécialement chargé de défendre les droits et l'honneur de l'empire; en sorte qu'il ne souffriroit point qu'on leur portât atteinte (2).

(1) Apologie de Louis de Bavière. *Ap. Raynaldi* 1323, §. 34, p. 259.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* 1324, §. 4, p. 275.

De son côté, lorsque le pape eut connoissance ^{1324.} de l'appel du roi des Romains au concile, et de sa protestation, il ne différa pas plus long-temps à lancer contre lui l'anathème. Le 22 mars 1324, il déclara, en plein consistoire, que Louis de Bavière étoit tombé sous les peines de l'excommunication; et il interdit à tous les fidèles d'entretenir aucune relation avec lui (1). Il lui assigna cependant encore trois mois pour comparoître à la cour de Rome et se justifier. Mais comme pendant ces trois mois Louis ne comparut point, et ne déposa point le titre de roi des Romains, le pape, par un nouvel édit, en date du 11 juillet, annulla tous les droits que le suffrage des électeurs avoit pu donner au duc de Bavière, et le déclara incapable de parvenir jamais à l'empire romain (2).

(1) *Raynaldi Annales*. 1324. §. 13, p. 279. — 10. cal. aprilis. — *Gio. Villani*. L. IX, c. 241, p. 551. — *Olenschlager Geschichte*. §. 51, p. 133.

(2) *Raynaldi Annal.* §. 21, p. 282. — *Gio. Villani*. L. IX, c. 251, n. 560.

CHAPITRE XXX.

Commencemens de Castruccio Castracani. —

Révolutions dans les républiques de Toscane.

— Tyrannie de l'abbé de Pacciana à Pistoia.

— Déroute des Florentins à Altopascio.

1320 — 1325.

LES Italiens ne croyoient plus que la Lombardie pût échapper à un gouvernement despotique. Les princes qui la gouvernoient n'étoient pas reconnus comme souverains légitimes, et cependant on ne songeoit plus à l'oppression et à l'asservissement du peuple dont ils usurpoient les droits. Mais des villes de Toscane se considéroient toujours comme libres; presque toutes avoient conservé la pleine jouissance de leurs anciens privilèges; elles veilloient au maintien de leur indépendance avec cette même jalousie qui fit le caractère des peuples de l'antiquité; et elles ressentoient pour le pouvoir d'un seul une haine qu'augmentoît encore le spectacle de la tyrannie dans leur voisinage.

La cause du parti guelfe paroissoit en Tos-

cane la même que celle de la liberté. Florence, Sienne, Pérouse et Bologne étoient unies par ce double intérêt en une étroite ligue. Bologne par ses alliances et la forme de son gouvernement étoit censée appartenir à la Toscane, quoique située hors de ses limites. Pistoia, Prato, Volterre, San-Miniato, et d'autres villes plus petites suivoient le même parti et s'étoient attachées à la même ligue. Pise et Arezzo demeuroient fidèles aux Gibelins; la première étoit libre; la seconde obéissoit à son évêque, Guido de Tarlati, un des seigneurs de Pietramala. Les villes de Romagne avoient toutes été asservies par de petits tyrans, qui s'attachoient à la cause gibeline; les Malatesti gouvernoient Rimini; les Ordelaïff, Forli; François de Manfredi, Faenza; Guido de Pollenta, Ravenne. Mais, au milieu d'un apparent équilibre entre les forces des deux factions, il s'étoit élevé dans Lucques, à la tête du parti gibelin, un homme qui réunissoit la ruse et la dissimulation à la valeur et aux plus rares talens militaires; qui avoit l'art de se faire craindre du peuple et chérir des soldats; qui savoit apprécier les haines impuissantes qu'il pouvoit mépriser, l'amitié, la faveur qu'il lui importoit d'acquérir; et qui paroissoit toujours maître de nuire sans provoquer de vengeance, de se confier sans courir risque d'être trahi. Cet

homme étoit Castruccio Castracani, seigneur ou tyran de Lucques.

Au moment où Ugucione et Neri de Fag-
 giuola avoient été chassés de Pise et de
 Lucques, les habitans de la dernière de ces
 villes, qui devoient à Castruccio leur délivrance
 d'un joug étranger, le nommèrent capitaine
 annuel de leurs soldats, et trois années de suite
 ils le confirmèrent dans cette charge. Castruc-
 cio, issu de la famille gibeline des Interminelli,
 avoit été exilé long-temps pour le parti de ses
 pères; pendant son bannissement il étoit devenu
 frère d'armes de plusieurs chefs de la même fac-
 tion, sous les drapeaux desquels il avoit com-
 battu en Lombardie; et le triomphe de cette fac-
 tion, bien autant que son élévation personnelle,
 1320. étoit le but de son ambition. En 1320, Cas-
 truccio, assuré de la faveur populaire, fit exiler
 de Lucques les Avvocati et tout le parti guelfe;
 alors il se présenta au sénat auquel il demanda
 le pouvoir souverain. Sur deux cent dix voix
 il obtint deux cent neuf suffrages, et son élé-
 vation à la seigneurie fut confirmée par le
 peuple presque à l'unanimité (1).

(1) *Beverini Annales Lucenses*. P. I, Liv. VI, p. 750 et 756.

Pour étudier cette époque, la plus brillante de l'histoire de Lucques, j'ai profité de deux manuscrits précieux conservés dans les archives lucquoises, et dont on m'a accordé la communication. Le premier est l'histoire de Giovanni Ser Cambi, lucquois,

La souveraineté de Lucques n'étoit pour Cas-^{1320.} truccio qu'un premier pas vers la grandeur à laquelle il prétendoit. Son alliance avec les Gibelins de Lombardie, et l'étroite amitié qui l'unissoit à la maison Visconti, lui faisoient un devoir de prendre part à la guerre qui désoloit le nord de l'Italie, et par la guerre seule il pouvoit s'élever à cette prééminence pour laquelle il se sentoit fait. Lucques étoit une ville riche et commerçante, quoique fort inférieure à Florence. Les gabelles de ses portes produisoient un revenu considérable que le seigneur mit à profit avec une extrême économie. Les citoyens, enorgueillis de la part qu'ils avoient

qui paroît être mort en 1409. La seconde partie de cette histoire, de 1400 à 1409, a été imprimée dans la grande collection des historiens d'Italie. T. XVIII, p. 793 — 898. Mais Muratori n'avoit point pu obtenir communication de la première. Le manuscrit est écrit correctement, relié in-4.°, et orné de miniatures. Comme il n'y a ni pages, ni nombre aux chapitres, je n'ai pu le citer; d'ailleurs *Ser Cambi*, dont nous parlerons de nouveau ailleurs, est un historien médiocre, et qui mérite peu de confiance. L'autre manuscrit est intitulé *Annales Bartholom. Beverini, ab origine Lucensis urbis*. 3 vol. in-fol. Beverini ayant écrit après 1648 (*Voy. L. VII, p. 934*), n'est pas une source historique; mais il a joint à *Ser Cambi*, qu'il avoit entre les mains, tous les titres et monumens de la république, qui sont conservés aux archives de Lucques dans le plus bel ordre. Son érudition est respectable, et sa critique est juste, toutes les fois que sa partialité pour Lucques ne l'égaré pas. Son style latin est d'une grande élégance. L'ancien gouvernement de la république n'avoit pas permis l'impression de cette histoire.

1320, eue à la victoire de Montecatini, avoient pris le goût des armes; et Castruccio, pendant les trois années précédentes, avoit eu soin de les former à la discipline, et de les encourager aux exercices militaires par des prix et des marques d'honneur. Les campagnes étoient cultivées par une race robuste et courageuse de montagnards propres à faire d'excellens soldats. Les châteaux des Apennins, ceux de la Versilia et de la Lunigiane appartenoient à des gentilshommes qui avoient fait du brigandage dans les montagnes ou de la piraterie sur les mers, la seule occupation de leur jeunesse. Castruccio les réunit auprès de lui; il appela à sa petite cour les exilés et les aventuriers qu'on voyoit errer de ville en ville à la recherche des combats et des plaisirs. La valeur étoit à ses yeux la première des vertus; il la récompensoit par la gloire et par la licence; mais il avoit l'art de faire plier sous la discipline ceux qu'il affranchissoit des règles de la morale.

Castruccio ayant ainsi formé lentement son armée, l'expédition en Italie de Philippe de Valois lui fournit l'occasion d'entrer en campagne. Les républiques guelfes, qui depuis trois ans étoient en paix avec lui, venoient d'envoyer mille gendarmes au prince françois pour attaquer Matteo Visconti. Les Gibelins considérèrent le départ de cette armée comme une

infraction à la paix de Toscane. Les Pisans envoyèrent quelques secours à Castruccio (1), et celui-ci se rendit maître du pont de la Gusciana, rivière marécageuse qui sépare les plaines du val de Nievole et l'État de Lucques, d'avec le val d'Arno Florentin. Par ce passage il pénétra à l'improviste dans le territoire de Florence; il s'empara de trois châteaux-forts, Cappiano, Montefalcone et Sainte-Marie à Monte, et il ravagea le val d'Arno inférieur. Retournant ensuite en arrière, il traversa tout l'État de Lucques, pour s'approcher de Gênes que les Gibelins assiégeoient, et il soumit plusieurs châteaux de la Garfagnane, de la Lunigiane, et de la rivière de Levant (2). Les Florentins, qui pénétrèrent à leur tour dans le val de Nievole, rappelèrent bientôt Castruccio à la défense de ses États. Mais les deux armées, séparées par des marais, s'observèrent sans se combattre, jusqu'à ce que l'hiver les forçât à la retraite (3).

L'année suivante, pour attaquer Castruccio par deux côtés à la fois, les Florentins firent

(1) *Giov. Villani*, L. IX, c. 104, p. 494. — *Beverini Annales Lucenses*, P. I, L. VI, p. 754.

(2) *Gio. Villani*, L. IX, c. 109, p. 497. — *Leonard Aretinus*, L. V, p. 150.

(3) *Gio. Villani*, L. IX, c. 112, p. 499. — *Beverini Annales Lucenses*, L. VI, p. 758.

1321 alliance avec le marquis Spinetta Malespina, que le seigneur de Lucques avoit dépouillé de ses fiefs dans la Lunigiane, et ils lui envoyèrent des troupes, tandis qu'avec une autre armée ils assiégeoient Montevetturini, à l'extrémité du val de Nievole. Tous les vassaux de Spinetta prirent les armes pour leur seigneur; mais dès que l'une ou l'autre armée voulut pénétrer dans l'État de Lucques, comme chaque village étoit fortifié, et que tous les hommes étoient soldats lorsqu'ils étoient appelés à défendre leur demeure, chaque mille de terrain coûta un siège ou une bataille. Castruccio cependant obtint le secours des Gibelins de Milan, de Plaisance, de Parme, de Pise et d'Arêzzo. Avec leur aide il forma une armée de seize cents gendarmes qu'il joignit à son infanterie; il força le capitaine florentin à lever le siège de Montevetturini; il ravagea à son tour pendant vingt jours les plaines ouvertes du val d'Arno, dont on ne pouvoit lui interdire l'entrée; et il revint ensuite en Lunigiane, reconquérir les châteaux que le marquis Spinetta lui avoit enlevés (1).

Castruccio avoit à peine remporté ces avantages avec l'aide de ses alliés gibelins, qu'il se montra disposé à en abuser, par son ingra-

(1) *Gio. Villani*. L. IX, c. 124, p. 504. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 759.

titude envers les Pisans auxquels il devoit en ^{1321.}
 partie ses succès. Le comte Renier, ou Nieri de
 la Ghérardesca, que les Pisans avoient nommé
 capitaine des gens de guerre, après la mort de
 son neveu, avoit quitté le parti démocratique
 par la faveur duquel sa famille s'étoit élevée,
 et il s'étoit allié aux nobles, ennemis de tous
 ses ancêtres (1). La haine des deux factions plé-
 béienne et patricienne, qui depuis long-temps
 divisoit la république, s'en étoit redoublée; et
 un nouveau démagogue, Coscetto del Colle,
 prenant la place de Ghérardesca, s'étoit mis à
 la tête des plébéiens. Enfin, la fureur du peuple,
 long-temps comprimée, éclata au mois de mai
 1322, pendant deux jours de suite on se battit ^{1322.}
 avec un acharnement inexprimable. Coscetto de
 Colle, fait prisonnier, eut la tête tranchée par
 ordre du comte Nieri, tandis que d'autre part
 quinze chefs des trois grandes familles Gualandi,
 Sismondi et Lanfranchi, furent condamnés à
 l'exil par le peuple, et leurs maisons furent
 rasées. Tout-à-coup la nouvelle fut portée à
 Pise que Castruccio, averti de ces combats,
 s'avançoit avec toutes ses forces pour s'emparer
 de la ville. Les deux partis se réconcilièrent à

(1) *Gio. Villani*. L. IX, c. 119, p. 502. — *Marangoni*
Cronica di Pisa. p. 644. — *Cronica anonima di Pisa*. T. XV,
 p. 997.

1322. l'instant pour lui résister, et le seigneur de Lucques, à son arrivée, trouva les portes de Pise fermées et les murs garnis de soldats (1). La sédition contre le comte Nieri, dont il venoit d'être témoin, lui fit sentir cependant combien le pouvoir d'un seigneur est peu assuré lorsqu'il dépend de la faveur populaire; et dès son retour à Lucques, il jeta les fondemens d'une forteresse qu'il appela l'*Augusta* ou la *Gosta*, d'où il commandoit toute la ville (2).

Les territoires de Lucques et de Florence ne confinoient l'un avec l'autre que par le val d'Arno inférieur; et sur cette frontière les Florentins avoient fortifié Fucecchio, Castel-Franco et Santa-Croce, où ils tenoient leur gendarmerie, pour arrêter les incursions des troupes lucquoises. Castruccio, au lieu de poursuivre ses attaques de ce côté, tourna plutôt ses efforts contre le territoire pistoïois. Par le val de Nievole, dont il étoit maître, il pouvoit entrer tantôt dans la plaine, tantôt dans la montagne de Pistoia, sans que cette république, épuisée par ses guerres civiles, et les différens sièges qu'elle avoit soutenus, fût en état de lui résister.

(1) *Gio. Villani*. L. IX, c. 151, p. 516. — *Marangoni Cronica di Pisa*. p. 647.

(2) Cette forteresse étoit située là où est aujourd'hui le palais du prince. *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 763.

À cette époque, l'homme le plus considéré de Pistoia étoit l'abbé de Pacciana, nommé Ormanno de Tedici. Dans une ville affoiblie et qui avoit perdu la fleur de sa noblesse, ses richesses et ses soldats, ce moine se flatta de parvenir à la souveraineté. Il déclamoit sans cesse contre les malheurs de la guerre; il n'entretenoit le peuple que de la nécessité d'y mettre un terme par une trêve avec Castruccio. Le mot de trêve étoit un cri de ralliement pour son parti; les paysans de la plaine et de la montagne, qui soupiroient après la cessation des hostilités, regardoient l'abbé comme leur sauveur (1).

Il paroissoit cependant impossible que des ennemis, aussi acharnés à se nuire que les Florentins et les Lucquois, voulussent accorder une trêve particulière au territoire de Pistoia, qui se trouvoit entr'eux. Mais Castruccio comprit quels avantages il pourroit retirer de l'élévation de l'abbé de Pacciana; il comprit qu'il recueilleroit seul le fruit de toutes les petites ruses de cet abbé devenu souverain, et qu'il mettroit à profit sa foiblesse. Ce moine lui promettoit secrètement de lui livrer la ville lorsqu'il en seroit maître : Castruccio feignit de le croire,

(1) *Istorie Pistolesi anon.* T. XI, p. 415. — *Jannotti Manetti Hist. Pistor.* L. II, T. XIX, p. 1031. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 761.

322. Et se montra disposé à traiter d'une trêve avec lui: Les Florentins cependant envoyèrent aussitôt des députés à Pistoia, pour demander au peuple de cette ville de ne point entrer dans une négociation séparée, et de ne point s'exposer ainsi à être trompé par le tyran de Lucques. En même-temps ils offrirent d'envoyer à Pistoia des forces suffisantes pour mettre cet État à couvert des incursions de ses ennemis.

L'abbé de Pacciana accueillit le premier les ambassadeurs florentins; il s'offrit pour médiateur entre eux et le peuple, comme entre le peuple et Castruccio; il sembloit s'occuper sans cesse de tout concilier, et mieux il jouoit son rôle de pacificateur, plus il gagnoit l'affection des paysans et du bas peuple. Comme celui-ci voyoit cependant que la trêve ne se concluoit point, il prit les armes le lundi de Pâques, 10 avril 1322; et, conduisant l'abbé comme en triomphe, il s'empara des portes, du palais public, du clocher et des murs; partout les gardes furent relevées, et l'abbé mit à leur place des gens qui lui étoient dévoués. Il essaya ensuite à deux reprises de faire tuer Hector Taviani et Boniface Ricciardi, qu'il regardoit comme les plus dangereux de ses adversaires; mais n'ayant pu y réussir, il engagea Castruccio à s'approcher jusqu'à demi-mille de Pistoia, afin que les ambassadeurs, les soldats florentins, et

tous ceux qui lui étoient contraires, se retirassent, dans la crainte d'être livrés à leurs ennemis. Il eut soin d'augmenter cette crainte, en les pressant lui-même artificieusement et avec instance de rester. Mais dès qu'ils furent sortis, l'abbé fit fermer les portes après eux; il assembla un conseil où il n'appela que des artisans et des gens du bas peuple; par eux il se fit donner la seigneurie pour un certain nombre d'années. Il ne voulut point cependant habiter le palais public, et il déclara lui-même que tant de pompe ne convenoit pas à l'abbé d'un monastère (1).

Castruccio accorda à l'abbé de Pacciana une trêve pour un temps limité, et cet abbé entreprit ensuite d'exercer la souveraineté dont il s'étoit emparé. Mais ses petites intrigues de couvent, quoiqu'elles eussent réussi à lui faire obtenir la première place, étoient insuffisantes pour l'y maintenir. Ses ruses ne pouvoient lui tenir lieu de profondeur, sa cruauté de caractère, ou son ambition de courage et de fermeté. « En tout ce qu'il faisoit, » dit l'historien de Pistoia, son contemporain, « il se comportoit en homme vil. Il ne savoit point être seigneur; il croyoit plutôt les autres que soi-

(1) *Istorie Pistolesi anonime*. T. XI, p. 417. — *Jannotti Manetti Histor. Pistor.* Lib. II, p. 1032.

1322. » même ; chacun de ses parens vouloit être
 » maître, et ne songeoit qu'à voler la commu-
 » nauté ou les particuliers ; rien enfin ne se
 » faisoit dans Pistoia où les Tedici ne voulussent
 » trouver leur profit (1) ». C'est ainsi que l'abbé
 de Pacciana gouverna pendant quatorze mois,
 durant lesquels il chassa de leur patrie les Rossi,
 les Lazzari, et une partie des Cancellieri. Il pro-
 mettoit toujours à Castruccio de lui livrer in-
 cessamment sa seigneurie ; mais celui-ci ne se
 laissa pas jouer long-temps par les négociations
 du moine. Il entra inopinément à Pupiglio,
 et s'empara de cette forteresse ; bientôt après
 il se rendit maître de toute la montagne Pis-
 toïoise (2).

1323. Cependant celui des neveux de l'abbé de
 Pacciana qui avoit le plus abusé de son auto-
 rité, Philippe Tedici, conjura contre lui ; non
 qu'il désirât acquérir plus de pouvoir que celui
 qu'il exerçoit déjà ; mais afin de réunir le titre
 de seigneur à l'exercice des prérogatives de la
 seigneurie. L'abbé découvrit cette conjuration.
 Il n'avoit ni assez de grandeur d'ame pour mé-
 priser les complots de ses ennemis, ni assez de
 clémence pour pardonner à son neveu ; mais il

(1) *Istorie Pistolesi anonime.* p. 418.

(2) *Gio. Villani.* L. IX, c. 191, p. 531. — *Jannotii Manetti.*
 L. II, p. 1033.

n'avoit point non plus assez d'énergie pour se défendre ou se venger. Il essaya de faire assassiner son aïeul, et n'osa point lui résister en face. Dans un moment où ses partisans étoient rassemblés en force autour de lui, et où les Florentins qu'il avoit appelés à son aide, avoient déjà fait marcher leur armée jusque sous les murs de Pistoia, il n'eut jamais le courage de s'avancer vers la porte pour la faire ouvrir, et il perdit par sa lâcheté la seigneurie qu'il avoit acquise par ses ruses.

Pendant que Castruccio surveilloit les Pistoïois d'un œil attentif, pour profiter de leurs divisions, il attaquoit les Florentins d'une manière plus vigoureuse. Ceux-ci avoient fait venir de Friuli, Jacques de Fontanabuona, gentilhomme qui faisoit le métier de *Condottiere*, c'est-à-dire qui conduisoit sa petite armée aux gages de ceux qui vouloient l'employer. Les Florentins se dispoient à envoyer ce capitaine avec les trois cent cinquante gendarmes qu'il avoit amenés dans le val de Nievole, où ils avoient des intelligences, et où le château de Buggiano devoit leur être livré. Mais Castruccio découvrit ce traité secret, il fit pendre douze des conspirateurs de Buggiano; et, par l'offre d'une solde supérieure, il engagea Jacques de Fontanabuona à désertir avec toute sa troupe, et à

1323. passer à son service (1). C'est la première de ces trahisons de *Condottieri* qui devinrent bientôt fréquentes dans toutes les guerres d'Italie, et qui rendirent si dangereux l'emploi des soldats mercenaires ; cependant on leur abandonnoit toujours plus le soin de défendre les États, parce que leur valeur et leur connoissance de l'art militaire augmentoient chaque jour leur supériorité sur les troupes nationales.

Castruccio ayant obtenu ce renfort aux dépens des Florentins, se hâta d'en profiter pour porter la guerre chez eux. Le 13 juin 1323, il passa la Gusciana avec huit cents chevaux et huit mille fantassins, et il entra dans le val d'Arno inférieur. Il ravagea le territoire de Fucecchio, de Castel-Franco et de Santa-Croce ; il passa ensuite l'Arno et ravagea également les campagnes de San-Miniato de Montopoli, et de l'extrémité du val d'Elsa ; enfin il revint à Lucques sans avoir rencontré d'ennemis (2). Après avoir donné une semaine de repos à ses troupes, il se présenta inopinément devant Prato, le 1.^{er} juillet, avec six cent cinquante chevaux et quatre mille fantassins. Cette petite ville, qui

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 207, p. 536. — *Beyerini Annales Lucens.* L. VI, p. 766.

(2) *Giov. Villani*. L. IX, c. 208, p. 536.

n'est qu'à dix milles de Florence, fut saisi d'une extrême terreur. Les habitans fermèrent il est vrai leurs portes; mais ils firent dire aux Florentins que sans un prompt secours, ils ne tarderoient pas à les ouvrir à l'ennemi. 1323.

Par la trahison de Jacques de Fontanabuona, la république se trouvoit dépourvue de troupes soldées; mais la seigneurie appela les citoyens à marcher eux-mêmes à la défense de leur patrie. Toutes les boutiques furent fermées; tous les Florentins prirent les armes; une garde nombreuse fut laissée aux portes et sur les murs; et quinze cents chevaux avec vingt mille hommes de pied se rendirent le 2 juillet devant Prato. On avoit cru l'armée de Castruccio deux fois plus forte qu'elle n'étoit en effet, et dans le premier moment de trouble les prieurs avoient fait publier qu'ils accorderoient leur grâce à tous les bannis qui se rendroient à l'armée de Prato. Or, telle avoit été la violence des proscriptions, que quatre mille Blancs ou Gibelins exilés, habitués au métier des armes plus que les citoyens paisibles, se rassemblèrent à l'armée. Castruccio n'eut garde d'attendre jusqu'au lendemain l'attaque de forces si supérieures; il se retira dans la nuit à Serravalle.

Lorsque les Florentins s'aperçurent, le matin suivant, que Castruccio étoit parti, tout leur

1323. Camp fut agité d'un mouvement tumultueux.

Les bourgeois qui, la veille, avoient quitté leurs ateliers, ne respiroient plus que gloire militaire et que vengeance contre Castruccio.

« L'ennemi fuit devant nous, disoient-ils; il
» n'a pas osé attendre l'enseigne triomphante
» du lys; mais c'est notre tour aujourd'hui de
» le poursuivre, d'incendier ses récoltes, d'en-
» lever ses bestiaux, et de punir l'insolence
» avec laquelle il a déjà tant de fois insulté
» notre territoire. Vingt mille soldats sont
» sortis hier de Florence, ils ne doivent pas
» y rentrer sans avoir remporté une victoire. »

Mais les nobles qui formoient la cavalerie de cette même armée, répondoient avec une amère ironie, que des citadins, pour s'être revêtus de leurs armes, n'étoient pas devenus des soldats; qu'ils avoient déjà obtenu le plus grand succès auquel ils pussent prétendre, qu'ils avoient effrayé l'ennemi par leur nombre, avant que l'épreuve eût fait voir combien ce nombre étoit peu redoutable; mais que s'ils entroient une fois en pays ennemi, la faim et la fatigue, aussi bien que l'épée, leur feroient bientôt regretter la vie tranquille des boutiques qu'ils venoient à peine de quitter. Les nobles pouvoient à bon droit redouter l'issue d'une campagne que l'on vouloit entreprendre sans troupes de ligne, avec une armée aussi

mal disciplinée ; mais ils s'abandonnoient à l'impatience qu'excitoient en eux les fanfaronnades de la bourgeoisie ; aussi les railleries par lesquelles ils répondoient à l'enthousiasme du peuple , excitoient-elles la colère des moins irascibles. D'autres sujets de querelle avoient réveillé l'animosité des deux ordres l'un contre l'autre. L'autorité accordée au roi Robert, sur la république , avoit expiré avec la fin de l'année 1321 , et dès-lors l'ordonnance de justice avoit été remise en vigueur contre les nobles ; on les rendoit garans des fautes les uns des autres , et ils se plaignoient que , seuls défenseurs de l'État dans les armées, ils fussent seuls privés de la protection des lois. Le conseil de guerre ne pouvant réunir les avis , résolut , pour appaiser la discorde qui agitoit le camp , de demander à Florence de nouveaux ordres. Mais la seigneurie et les conseils qui furent assemblés , se partagèrent comme le camp étoit partagé. Tous les nobles vouloient qu'on différât le combat , tous les bourgeois , qu'on marchât à l'ennemi ; et comme la discussion se prolongeoit jusqu'à la nuit , la populace attroupée dans les rues , décida les conseils en demandant la bataille par des cris furieux , et l'ordre fut envoyé au comte Novello , qui commandoit les Florentins , de conduire son armée contre Lucques. Ce général tarda quelques

1323. jours encore à se mettre en route; à chaque pas qu'il faisoit, les gentilshommes suscitoient de nouveaux obstacles, et il ne passa point au-delà de Fucecchio.

Jusque-là les exilés qui s'étoient réunis à l'armée, l'avoient accompagnée dans sa marche; mais au milieu des dissensions qui troubloient le camp, ils crurent devoir songer aussi à leur propre avantage; les nobles leur conseillèrent de s'assurer des effets de l'amnistie qu'on leur avoit promise. Ils quittèrent donc leurs drapeaux, et se présentèrent en corps d'armée, le 14 juillet, aux portes de Florence, pour rentrer dans leur patrie. La seigneurie, effrayée, fit fermer les portes et envoya au comte Novello l'ordre de ramener l'armée, pour défendre la ville contre les rebelles. Ainsi se termina cette campagne, sans que les Florentins eussent vu l'ennemi (1).

Les exilés, toujours campés dans le voisinage de Florence, envoyèrent des députés à la seigneurie, pour se plaindre de ce qu'on les traitoit en ennemis, et pour réclamer l'exécution des promesses qui leur avoient été faites. Les gentilshommes secundoient de tout leur crédit ces réclamations; mais le peuple décida que, par leur tentative pour rentrer par surprise,

(1) *Giov. Villani*, L. IX, c. 213, p. 539. — *Leonard. Aretinus*, L. V, p. 153.

les exilés avoient perdu le bénéfice d'une amnistie qui n'avoit été accordée qu'à leur soumission. Une conjuration des nobles, pour les introduire dans la ville, fut découverte, et ses chefs principaux furent condamnés au bannissement (1).

Ainsi des dangers sans nombre entouroient la république. Un ennemi puissant la harceloit sans cesse ; il pilloit ses campagnes, il surprenoit ses forteresses, et il lui donnoit lieu de craindre la perte des villes dont l'alliance lui étoit le plus nécessaire ; un parti nombreux d'exilés étoit sous les armes, et employoit tour-à-tour la force et l'artifice pour regagner ses foyers ; enfin, des conjurations éclatoient dans la ville même, et les ennemis les plus dangereux pour l'État étoient peut-être renfermés dans l'enceinte de ses murs. Dans cette situation difficile, on redoutoit les secousses périodiques qu'occasionnoit, tous les deux mois, l'élection de la seigneurie. Le corps électoral étoit alors composé des prieurs sortant de charge, des bonshommes et gonfaloniers des compagnies, et d'un certain nombre d'adjoints de chaque quartier. Ces électeurs étoient en quelque sorte les représentans du peuple, et dans leur choix, ils se conformoient à son opinion, que

(1) *Giov. Villani. L. IX, c. 218, p. 542.*

1323. les éligibles s'efforçoient de se rendre favorable. La cité étoit vivifiée par l'émulation de ceux qui prétendoient aux charges ; mais elle étoit aussi fréquemment troublée par leurs brigues. Le retour des élections tous les deux mois laissoit à peine quelque repos à la nation, et six fois par année on avoit lieu de craindre des séditions ou des guerres civiles.

La seigneurie qui avoit régné dans les mois de septembre et d'octobre 1323, et qui, par la découverte des complots des *gentilshommes*, avoit gagné la confiance publique, prit sur elle de changer ce système d'élections, et de nommer en une fois, de concert avec les adjoints qui représentoient le peuple, tous les prieurs de quarante-deux mois à venir, c'est-à-dire vingt-une magistratures qui devoient entrer successivement en charge. Cette élection fut faite dans les formes accoutumées ; les noms des élus furent ensuite inscrits dans des cédules cachetées qu'on enferma dans des bourses, d'où ces noms devoient être tirés au sort, jusqu'à ce que tous les billets fussent épuisés (1). Ainsi le renouvellement de la magistrature fut changé en une loterie, et le sort décida de la nomination des chefs de la république. Presque

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 228, p. 546. — *Leonard. Aretino*. L. V, p. 159. — *Macchiavelli Stor. Florent.* L. II, p. 145.

toutes les villes libres d'Italie adoptèrent immédiatement cette innovation des Florentins ^{1323.} et l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours à Lucques, et dans les municipalités de Toscane et des États de l'église.

La nouvelle manière de procéder aux élections, parut plus démocratique que la précédente; elle établissoit une plus grande égalité entre les candidats, et elle appeloit un plus grand nombre de citoyens aux honneurs publics. Les seules bourses des trois magistratures suprêmes (1) devoient, pour quarante-deux mois, contenir les noms de six ou sept cents candidats; et toutes les élections ayant été bientôt soumises au même procédé, on vit enfin cent trente-six magistratures ou offices différens, auxquels on pourvoyoit par le sort (2). Il restoit ainsi peu de choix, et tous les citoyens avoient la certitude d'obtenir quelque place. Les électeurs admettoient souvent des hommes incapables qui n'auroient jamais été élus, s'ils avoient dû entrer immédiatement en charge. La brigue fut supprimée; mais avec la brigue cessèrent l'émulation, la crainte des jugemens d'un peuple qui condamnoit le vice,

(1) La seigneurie, composée d'un gonfalonier et six prieurs, le collège des douze bonshommes, et celui des seize gonfaloniers de compagnies.

(2) Statuts florentins. L. V, Tract. 1, Rub. 233.

1323. et le desir de captiver ses suffrages par des biens et des vertus. Plusieurs causes tendoient sans doute à corrompre les mœurs dans les républiques italiennes ; mais il est digne de remarque qu'à l'époque de l'introduction du sort dans les élections , les citoyens renoncèrent au métier des armes ; les chefs de l'État abjurèrent l'étude de l'art militaire , et confièrent la défense de la liberté à des généraux et des soldats mercenaires. A la même époque , le luxe , la mollesse et la corruption s'introduisirent dans toutes les familles , et la morale publique fut souillée par l'adoption d'une politique fautive et perfide. Néanmoins les talens des républicains survécurent à leurs vertus ; six ou huit cents citoyens , sans cesse changés par le sort , avant d'avoir eu le temps de faire l'apprentissage du métier d'hommes d'état , suivirent avec constance , et souvent avec habileté , les mêmes projets et les mêmes principes ; et Florence fit voir qu'elle contenoit seule un plus grand nombre de profonds politiques qu'on ne pourroit en rassembler dans le plus grand royaume. Ainsi Athènes éliisoit tous les ans dix généraux , et Philippe croyoit être heureux d'avoir pu , dans toute sa vie , en trouver un seul en Macédoine (1).

(1) Cet éloge , que Philippe accordoit à Parménion , étoit un sarcasme contre les Athéniens. Mais parmi les dix généraux

Après cette réforme dans son administration intérieure, la république s'occupa de resserrer son alliance avec les villes guelfes, qu'un intérêt commun devoit unir pour leur défense. Mais Pérouse étoit engagée dans une guerre interminable avec les Gibelins d'Assise et de Città de Castello. Sienne étoit agitée par des troubles qu'excitoient les familles rivales des Salimbeni et des Tolomei, et plus encore par la jalousie que tous les ordres de l'État ressentoient contre les marchands, qui, sous le nom de Mont des Neuf, s'étoient emparés de l'autorité souveraine (1). Bologne, enfin, plus puissante que les deux autres républiques, et plus étroitement liée avec Florence, étoit aussi ébranlée par de plus violentes convulsions.

Bologne devoit une partie de sa richesse, comme de sa gloire, à l'affluence des écoliers qui suivoient les cours de son université. L'amour des sciences étoit devenu, pendant ce siècle, une vraie passion, et une passion généralement répandue. Avant l'invention de l'imprimerie, les livres étoient si rares et si chers,

de ceux-ci on comptoit Timothée, Iphicrates, Chabrias ou Phocion.

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 145, p. 513. — *Cronica Senese di Andrea Dei*. T. XV, p. 63. — *Malavolti Storia di Siena*. P. II, L. V, p. 82.

que l'instruction orale devoit suppléer à celle qu'on trouve dans les écrits. Quinze mille jeunes gens se rassembloient à Bologne, de toutes les parties de l'Italie et de l'Allemagne, pour suivre les leçons publiques de droit civil, de droit canon et de médecine. Ces jeunes gens prenoient, en toute occasion, la défense les uns des autres, en sorte qu'il n'étoit pas facile de les soumettre aux tribunaux et aux lois.

Un d'eux, nommé Jacques de Valence, que les charmes de sa figure, l'élégance de ses manières et la générosité de son caractère, rendoient cher à ses compagnons d'étude, rencontra dans le temple, un jour de fête solennelle, Constance de Zagnoni d'Argela, nièce de Giovanni d'Andréa, le plus fameux de tous les jurisconsultes canonistes (1). Ce jeune homme en devint éperdûment amoureux; et, après avoir tenté inutilement tous les moyens honnêtes de lui plaire, il l'enleva de force de chez elle, pendant que son père étoit absent; et avec l'aide de ses amis, il défendit en désespéré la maison où il l'avoit conduite, lorsque le père de Constance vint l'attaquer à la tête de tout le peuple qu'il avoit appelé à son secours. Jacques de Valence fut enfin arrêté par le podestat; la

(1) Sur Giovanni d'Andréa, voyez *Tiraboschi Storia della letteratura* T. V, L. II, c. 5, S. 3, p. 324 et suiv.

violence dont il s'étoit rendu coupable , ne parut susceptible d'aucune excuse ; il fut condamné à perdre la tête , et dès le lendemain il subit son supplice sur l'échafaud. Mais les étudiants prétendoient être indépendans des tribunaux ordinaires , ou plutôt , après toutes leurs fautes , ils réclamoient l'impunité. L'affection qu'ils avoient pour Jacques de Valence , augmenta leur ressentiment ; sa condamnation , quelque juste et méritée qu'elle fût , excita l'indignation de l'université entière ; et les étudiants , avec leurs professeurs , partirent pour Sienne , après avoir fait serment de ne pas rentrer à Bologne qu'on ne leur eût donné satisfaction (1).

Il y avoit alors à Bologne un homme nommé Roméo de Pepoli , qu'on regardoit comme le plus riche particulier de l'Italie. La fortune que ses ancêtres et lui-même avoient acquise par l'usure , étoit évaluée à cent vingt mille florins ou un million et demi de francs de rente. Désormais il cherchoit à s'en servir pour se frayer un chemin à la souveraineté de sa patrie. Il achetoit la faveur du bas peuple par ses largesses ; souvent il essayoit aussi de se le concilier , en

(1) *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XIX , T. II , p. 4. — *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII , p. 333. — *Mutthæi de Griffonib. Memor. histor.* p. 140.

protégeant les malfaiteurs, et en soustrayant les criminels aux tribunaux et aux lois : il se présentoit ainsi comme l'ami du malheureux et de l'opprimé. La même année il avoit déjà voulu sauver à force ouverte un notaire convaincu de faux. Avant le jugement de Jacques de Valence, il avoit voulu le défendre ; après sa mort, il prit en main la cause des étudiants, et s'annonça comme le protecteur de l'université. La désertion des écoliers avoit répandu la consternation dans la ville, on craignoit de voir Bologne déchue pour jamais de son antique splendeur, et Roméo de Pepoli, secondé par la faveur publique, déterminâ le sénat à sacrifier la rigueur de la justice à d'intérêt commun. Des députés furent envoyés aux écoliers réfugiés à Sienne ; le podestat leur fit des excuses publiques ; il renonça à toute juridiction sur eux, et le traitement des professeurs fut augmenté.

Les écoliers, apaisés par cette soumission, revinrent à Bologne ; mais la conduite de Roméo, dans cette occasion, avoit excité vivement les soupçons des amis de la liberté. Presque tous les gentilshommes guelfes et les meilleurs bourgeois, plus éclairés que le peuple, démêloient les projets de Roméo, et se réunirent pour y résister. Leur parti prit

le nom de *Maltraversa* (1), et les auteurs des Pepoli furent désignés par le nom de faction *scacchese* ou de l'échiquier. Cette dernière faction réussit, le 1.^{er} juillet 1321, à faire nommer un podestat entièrement dévoué à Roméo, et qui manifesta bientôt sa partialité, par ses jugemens. Les Maltraversi accusèrent alors à haute voix Roméo de prétendre à la tyrannie; ils effrayèrent le peuple sur les conséquences de la faveur qu'il lui avoit accordée, et sur le prix auquel ce citoyen ambitieux vouloit vendre ses bienfaits; réveillant, par l'exemple des tyrans de Lombardie et de Romagne, la crainte et l'horreur du pouvoir d'un seul, ils appellèrent aux armes, le 17 juillet, les amis de la liberté; ils attaquèrent, dans sa maison, Roméo, que tous ses partisans abandonnèrent, et qui s'enfuit par une porte dérobée, tandis qu'on répandoit, par son ordre, des sacs d'argent devant les citoyens armés, pour les arrêter dans leur marche. Toute la famille des Pepoli fut exilée de Bologne, ses biens furent confisqués, ses maisons rasées, et les principaux de ses par-

(1) Le nom de *Maltraversa* a été pris dans plusieurs républiques par le parti qui défendoit la constitution; sans doute comme qui diroit *che s'attraversa al male*, qui s'oppose au mal. Le nom de *Scacchese* venoit des armes des Pepoli, un échiquier.

tisans furent bannis dans un lieu déterminé, pour un temps plus ou moins long (1).

Mais la secousse que cette conjuration avoit occasionnée, ou les dangers de la république, ne cessèrent point avec l'exil des Popoli. Roméo entretenoit des intelligences dans la ville, et dès l'année suivante, une conspiration en sa faveur, fut découverte; elle coûta la vie aux principaux de ses partisans (2). D'autre part, il avoit contracté alliance avec les seigneurs de Mantoue, de Vérone et de Ferrare, et les princes des villes lombardes étoient toujours prêts à seconder celui qui cherchoit à fonder une nouvelle tyrannie dans une ville libre. Les Florentins, de leur côté, se regardoient comme les défenseurs de la liberté; aussi ils envoyoit des secours à Bologne bien plus souvent qu'ils n'en pouvoient demander à cette république.

1323. Castruccio, après avoir échappé à la vengeance des Florentins, à l'aide de la discorde qui éclata dans leur camp, avoit recommencé

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 334. — *Mathæi de Griffonibus Memor. histor.* p. 140. — *Giovanni Villani*. L. IX, c. 129, p. 506. — *Cherubino Ghirardacci stor. di Bolog.* L. XIX, T. II, p. 12.

(2) *Ghirardacci storia di Bologna*, L. XIX, p. 30. — *Gio. Villani*. L. IX, c. 150, p. 515.

ses ravages dans le val d'Arno inférieur; mais la foiblesse de son État et de son armée ne lui permettoit point encore de suivre la guerre avec vigueur. Souvent, dans toute une campagne, il n'entroit que pour peu de jours sur le territoire ennemi, afin d'aguerrir les citoyens de Lucques, et il les ramenoit ensuite dans leurs foyers. Il comptoit plus sur les stratagèmes et les surprises que sur la force des armes, et dans ses projets d'agrandissement, il mettoit peu de différence entre ses amis et ses ennemis. Les Pisans, auxquels il étoit allié par l'intérêt du parti gibelin, se trouvoient alors engagés dans une guerre dangereuse avec le roi d'Aragon, pour la défense de la Sardaigne. Castruccio se flatta de pouvoir profiter de leur embarras pour les asservir. Il corrompit Betto des Lanfranchi, et quatre commandans de mercenaires allemands, qui lui promirent de lui ouvrir les portes de Pise, après avoir tué le comte Nieri de la Ghérardesca; mais le complot fut découvert; Lanfranchi perdit la tête sur un échafaud; et la république pisane, indignée de la trahison de Castruccio, renonça à l'alliance qui l'unissoit à lui, et mit sa tête à prix (1).

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 229, p. 546. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 772.

1324. L'année suivante, la guerre entre Castruccio et la république florentine se fit plus mollement encore ; la dernière paroissoit uniquement occupée à réduire quelques gentilshommes du Mugello et du val d'Arno supérieur, auxquelles enleva successivement divers châteaux ; le premier poursuivoit ses intrigues à Pise et à Pistoia. Cette dernière ville étoit toujours sous la seigneurie de Philippe de Tedici, qui cherchoit à maintenir son indépendance par la rivalité des deux peuples plus puissans entre lesquels il étoit placé, et qui, négociant sans cesse avec tous les deux, payoit des tributs à Castruccio pour éviter la guerre, et demandoit des subsides à Florence pour la soutenir. Mais le seigneur de Pistoia sentit enfin qu'il ne pouvoit pas tromper plus long-temps ses voisins par de feintes négociations, et que Castruccio, qui avoit bien voulu lui laisser épuiser toutes ses petites ruses, n'auroit pas de patience plus long-temps. C'est à lui qu'il se décida à vendre sa seigneurie. Ce prince lui en offroit dix mille florins, et pour gage de la protection qu'il promettoit de lui accorder, et de l'autorité qu'il s'engageoit à lui confier dans sa patrie, il lui donnoit une de ses filles en mariage. Tedici ouvrit secrètement, le 5 mai 1325, une porte de Pistoia à Castruccio qui étoit en embuscade à la tête de ses hommes d'armes. Le seigneur de Lucques

traversa les rues avec sa cavalerie , renversant ^{1325.} et mettant en pièces les Guelfes et les soldats Florentins qui cherchoient à lui faire résistance. C'étoit là ce qu'on appelloit *courir une ville* , et de cette manière on en prenoit possession (1).

La nouvelle de la prise de Pistoia fut portée à Florence , comme le peuple y étoit rassemblé pour une grande fête. La république avoit , le matin même , armé chevaliers le juge exécuter de l'ordonnance de justice , et un connétable allemand. Les prieurs , avec les nouveaux chevaliers , tous les magistrats et les principaux citoyens étoient rassemblés à un repas ; les tables étoient dressées dans l'église de Saint-Pierre Schieraggio ; on les renversa au moment où l'on reçut la nouvelle que Castruccio étoit maître de Pistoia ; et comme on ne pouvoit croire que la ville fût entièrement perdue , et que la garnison qu'on y avoit envoyée ne défendit pas au moins une porte , chacun courut aux armes , et les compagnies de milice s'avancèrent le même soir jusqu'à Prato ; mais là , les Florentins apprirent les détails de la trahison de Philippe de Tedici , et , voyant que Pistoia

(1) *Beverini Annales Lucenses. L. VI, p. 779.*

1325. étoit perdue sans retour, ils revinrent sur leurs pas, avec une morne tristesse (1).

Le lendemain de la prise de Pistoia, le capitaine que les Florentins avoient pris à leur solde, fit son entrée dans leur ville. C'étoit ce même Raimond de Cardone qui avoit fait la guerre, en Lombardie, à Matteo Visconti et à ses fils. Après avoir été obligé, en 1323, à lever le siège de Milan, il avoit été fait prisonnier par Galeaz Visconti; mais ce seigneur l'avoit relâché ensuite, afin de se servir de lui pour entamer une négociation avec l'église; il lui avoit seulement fait prêter serment de ne plus porter les armes contre les Gibelins. Le pape ne se contenta pas de rejeter toutes les propositions que lui apportoit Cardone, il le releva de son serment, et l'envoya aux Florentins.

Ces derniers rassemblèrent sous les ordres de leur nouveau capitaine, l'armée la plus puissante qu'ils eussent encore mise en campagne. Mille Florentins servoient à cheval à leurs propres frais; on leur avoit joint quinze cents gendarmes mercenaires, et la plupart

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 294, p. 570. — *Istorie Pistoiesi anonime*, p. 421. — *Jannotii Manetti Hist. Pistor.* L. II, p. 1035. — *Leonard. Aretinus*. L. V, p. 162.

français ; les fantassins étoient au nombre de 1325. quinze mille , et la solde de l'armée passoit chaque jour trois mille florins d'or (1). Raimond de Cardone la conduisit aussitôt contre Pistoia , où Castruccio travailloit , à élever une forteresse.

Après avoir pris quelques châteaux , le général florentin , voyant que Castruccio ne sortoit point à sa rencontre pour le combattre , chercha à provoquer ce seigneur , en offrant des prix pour une course de chevaux , aux portes mêmes de la ville qu'il défendoit. Il entreprit ensuite le siège de Tizzana ; mais pendant qu'il attiroit sur ce château toute l'attention de Castruccio , il détacha mille chevaux de son armée , qui passèrent la Gusciana sur un pont volant. Il fit aussitôt fortifier ce passage important qui lui ouvroit le territoire de Lucques , et le même jour , 10 juillet 1325 , il transporta toutes ses troupes de l'autre côté de la rivière. Il attaqua ensuite les châteaux de Cappiano et de Montefalcone , et il s'en rendit maître en peu de temps (2). Cependant l'armée florentine se grossissoit des renforts

(1) *Gio. Villani*. L. IX, c. 300, p. 372. — *Istorie Pistolesi anonime*. p. 423. — *Cronica Sanese di Andrea Dei*. p. 66. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 782.

(2) *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 784.

1325. que lui envoioient toutes les villes guelfes (1). Ces auxiliaires formoient à eux seuls plus de quinze cents chevaux, tandis que Castruccio n'en avoit en tout pas davantage, quoiqu'il eut aussi obtenu des secours de ses alliés l'évêque d'Arezzo, les comtes de Santa-Fiora, près de Sienne, et les seigneurs gibelins de Maremme et de Romagne. Avec sa petite armée, il s'étoit campé à Vivinaio, dans le val de Nievole, pour observer les Florentins (2).

A l'extrémité supérieure du lac de Bientina, s'élève, au milieu des marais, un monticule sur lequel on a bâti le château d'Altopascio, réputé très-fort à cette époque. On y comptoit cinq cents hommes en état de porter les armes, et Castruccio l'avoit approvisionné de vivres pour deux ans. Cardone en entreprit le siège le 3 août, et le 29 du même mois, ce château se rendit à lui, sur la nouvelle d'un échec que les troupes de Castruccio avoient éprouvé à Carmignano (3). Mais quelque importante que fût cette conquête, qui avoit

(1) Sienne, Pérouse, Bologne, Camerino, Agobbio, Grosseto, Montepulciano, Colle, San-Gemignano, San-Miniato, Volterra, Faenza; et Imola.

(2) *Giov. Villani*. L. IX, c. 301, p. 573. — *Jannotti Manetti Histor. Pistor.* L. II, p. 1037.

(3) *Beverini Annales Luc.* L. VI, p. 785.

coûté moins de temps qu'on n'auroit pu s'y ¹³²⁵ attendre, elle ne compensoit pas le désavantage d'un séjour de plus de trois semaines, au milieu des marais, pendant les ardeurs de l'été. Des maladies s'étoient manifestées dans l'armée florentine, et les troupes, rebutées d'un service pénible, avoient perdu l'ardeur et la confiance avec lesquelles elles avoient commencé la campagne. Plusieurs cavaliers, ennuyés du siège d'Altopascio, avoient donné de l'argent à Cardone, pour obtenir leur congé. L'avidité de celui-ci, une fois éveillée par ce commerce honteux, il sacrifia de plus grands succès aux profits qu'il espéroit faire sur les congés qu'il pouvoit vendre. Il prit à tâche d'augmenter l'impatience des chevaliers et des riches marchands qu'il avoit dans son armée, et il retint encore huit jours ses troupes autour d'Altopascio, après la prise de ce château. Enfin, il se mit en mouvement le 8 septembre, et il alla camper à l'abbaye de Pozzevero, toujours au bord du lac marécageux de Bientina, tandis qu'il auroit pu se rapprocher des montagnes, et y trouver un air plus pur.

Castruccio occupoit ces montagnes, et il avoit employé le temps que perdoit Cardone, à solliciter les secours de Galeaz Visconti, dont le fils, Azzo, commandoit huit cents chevaux, à San-Donnino, dans le Parmésan. Le seigneur

1325. de Lucques promet de payer dix mille florins, pour prix de l'assistance qu'il demandoit, et Azzo Visconti, ayant reçu un renfort de deux cents chevaux que lui envoya Passerino Bonnacossi, se mit en marche vers Lucques, sans que le légat Bertrand du Poïet, qui étoit à Parme, avec des forces supérieures, fit aucune tentative pour lui couper le chemin (1).

Mais, long-temps avant que ce renfort fût arrivé à Castruccio, la guerre, conduite par un autre que Cardone, auroit pu être terminée. Ce général essaya enfin, le 11 septembre, de gagner les hauteurs, et au lieu d'attaquer Castruccio, avec toute sa cavalerie, il envoya contre lui, pour l'en déloger, une troupe beaucoup trop foible. Ses cavaliers furent rencontrés par un nombre supérieur de cavaliers lucquois; des renforts arrivèrent successivement aux deux troupes, mais ceux de Cardone venoient toujours trop tard, en sorte que la moitié de sa cavalerie, après avoir été engagée, se retira du combat avec perte. Depuis ce jour, l'armée florentine perdit la confiance qu'elle avoit eue jusqu'alors en ses forces, et elle ne combattit plus avec la même ardeur (2).

(1) *Chronicon Placentinum*. T. XVI, p. 494. — *Georgii Merulæ Hætor. Mediol.* L. I, p. 97, T. XXV.

(2) *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 790.

Castruccio apprit enfin qu'Azzo Visconti s'é-^{1325.}toit mis en mouvement pour le joindre ; mais en même-temps , il eut lieu de craindre que les Florentins ne se retirassent avant l'arrivée d'un secours qui lui coûtoit si cher , et sans qu'il pût en profiter pour leur livrer bataille. Afin de retenir Cardone , il fit arriver à son camp des habitans des divers châteaux du val de Nievole , qui lui proposoient de le rendre maître de ces forteresses. Cardone , pour suivre ces négociations simulées , demeura jour après jour dans la même position , attendant en vain que les complots qu'il croyoit diriger éclatassent. Enfin , Azzo Visconti fit son entrée à Lucques , le 22 septembre , et la nouvelle en fut aussitôt portée aux deux camps. Les Florentins se mirent alors en mouvement pour se retirer vers Altopascio ; et Castruccio , qui croyoit voir échapper une proie sur laquelle il avoit veillé si long-temps , courut à Lucques pour solliciter Visconti de combattre le jour même ; mais celui-ci demandoit de l'argent et un jour de repos. La femme de Castruccio , à la tête de toutes les dames lucquoises , se rendit auprès du seigneur milanois , et le supplia de marcher à la rencontre des ennemis ; six mille florins lui furent présentés en même-temps , pour qu'il les distribuât à ses troupes ; mais ce fut en vain , Azzo déclara qu'il ne combattoit

1325. que le lendemain, et Castruccio revint à son armée, qu'il conduisit à la suite des Florentins, pour chercher à les arrêter (1).

Il étoit facile à Cardone de se retirer à Galleno, où de passer la Gusciana, afin de demeurer maître d'accepter ou de refuser le combat; mais il crut qu'en le faisant il sembleroit fuir, et il voulut terminer la campagne par une bravade. Le lendemain, lundi 23 septembre, il vint défilér en parade devant Castruccio, comme pour l'inviter au combat avant de se mettre en marche. Le seigneur de Lucques n'avoit encore que quatorze cents chevaux sous ses ordres, il n'hésita pas cependant à engager l'action pour retarder ainsi les Florentins; mais il profita en même-temps de la position avantageuse qu'il occupoit, pour ne point se livrer tout entier et reculer après chaque escarmouche. Il se soutint de cette manière depuis le point du jour jusqu'à neuf heures du matin, qu'Azzo Visconti arriva enfin à son aide, avec les mille chevaux qu'il conduisoit; alors toute l'armée gibeline descendit dans la plaine et la bataille devint générale.

Malgré les pertes que les Florentins avoient éprouvées, leurs forces étoient encore au moins égales à celles de Castruccio, mais presque dès

(1) *Beverini Annales Lucens. L. VI, p. 793.*

les premiers coups de lance le maréchal de Raimond de Cardone s'enfuit avec une troupe de sept cents chevaux qu'il commandoit, et jeta ainsi le trouble dans toute l'armée (1). Les Florentins, ébranlés et découragés par cette défection, ne firent pas une longue résistance ; la cavalerie fut presque immédiatement rompue ; l'infanterie combattit avec plus de vigueur, mais les armes qu'elle portoit ne la mettoient pas en état de se défendre contre une bonne gendarmerie, elle lâcha donc aussi le pied. Ceux qui avoient été commis à la garde du pont de Cappiano s'enfuirent des premiers, en sorte que Castruccio, devant le reste des fuyards, s'empara de ce pont, et arrêta comme dans un filet ceux qui cherchoient à s'échapper. Un grand nombre de prisonniers de distinction tombèrent entre ses mains, entr'autres Raimond de Cardone lui-même, avec son fils et plusieurs barons françois. Cependant la perte de la bataille fut accompagnée de plus de honte que d'effusion de sang ; beaucoup de fuyards trouvèrent moyen de rentrer à Florence ; mais les châteaux de Cappiano, de Montefalcone et d'Altopascio, qui avoient été si péniblement enlevés à Castruccio, furent reconquis par lui

(1) *Bocerini Annales Lucens. L. VI, p. 794.*

1325. en peu de jours ; il fit raser les deux premiers et couper le pont de Cappiano (1).

La possession de Pistoia donnoit à Castruccio les moyens de pénétrer jusqu'au centre de l'État florentin. Après avoir uni dans cette ville ses milices à celles de Philippe de Tedici, il attaqua, le 27 septembre, Carmignano qui se rendit lâchement à lui. Il transporta ensuite son camp à Signa, et il brûla Campi, Brozzi et Quarrata. Ces villages, bâtis dans la plaine florentine, étoient à peine fortifiés ou susceptibles de défense. Le 2 octobre enfin, il établit son quartier général à Pérétola, gros village à deux milles de Florence, d'où ses soldats étendoient leurs dévastations jusqu'au pied des murs de la ville. Cette riche vallée étoit dès-lors couverte de superbes édifices et plantée de jardins délicieux ; l'opulence et le bon goût des Florentins n'étoient encore égalés par aucun peuple au monde, et tandis que les soldats s'enrichissoient de leurs dépouilles, Castruccio faisoit enlever de ces maisons de campagne, et transporter à Lucques, les tableaux et les statues qui,

(1) *Giov. Villani*, L. IX, c. 304, p. 576. — *Istorie Pistolesi* anonime. T. XI, p. 425. — *Cronica Sanese di Andrea Dei*. T. XV, p. 66. — *Leonard. Aretin.* L. V, p. 165. — *Jannotti Manetti Histor. Pistor.* L. II, p. 1038.

depuis la renaissance des arts, faisoient le plus ^{1325.} bel ornement des palais (1).

Le moment étoit venu où Castruccio pouvoit à son tour provoquer les Florentins par des jeux à leur porte, comme il l'avoit été lui-même à Pistoia. Un espace d'un mille de longueur, sur la route de Pérétola à Florence, avoit été destiné de tout temps, par les Florentins, aux courses de chevaux. Une corde est tendue au travers du *pont des signaux* (2), et derrière elle des chevaux barbes, ornés de rubans et de fleurs, attendent en frémissant d'impatience que cette corde, en tombant, leur ouvre la carrière; alors ils s'élancent, seuls et sans conducteurs, dans l'arène, et ils la parcourent avec une émulation, une passion pour la gloire qu'on auroit crues réservées aux hommes. C'est dans ce même lieu, consacré par les fêtes de plusieurs générations, que Castruccio, le jour de saint François, fit disputer trois fois le prix de la course, d'abord à des cavaliers, ensuite à des fantassins, et enfin, pour insulter davantage encore aux vaincus, à des courtisanes. Il montrait ainsi que les êtres les plus foibles et les plus méprisés de son armée pouvoient, sans danger, braver ses ennemis.

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 796.

(2) *Il ponte alle mosse*, à un mille en dehors de la porte de Prato.

1325. Quoique les Florentins eussent dans leurs murs des forces supérieures à celles de Castruccio, ils étoient tellement découragés par leur défaite, qu'ils n'osèrent jamais sortir de leurs portes, ou essayer de troubler la fête (1).

Azzo Visconti étoit retourné à Lucques après sa victoire; mais, après avoir reçu vingt-cinq mille florins pour la solde de ses troupes et leur récompense, il revint joindre Castruccio. Lui aussi vouloit prendre des représailles des jeux donnés deux ans auparavant, par les Florentins, aux portes de Milan, lorsque Raimond de Cardone assiégeoit cette ville (2); et il recommença, le 26 octobre, les courses de chevaux au pied des murs. Les Florentins cependant ne pouvoient croire que le retour de l'armée n'eût pas d'autre motif: ils soupçonnoient les prisonniers de Castruccio d'avoir voulu acheter leur délivrance par quelque trahison, et ils étoient en proie à de mortelles inquiétudes. De plus tous les paysans se réfugioient dans la ville, et la foule y étoit si grande qu'elle y causa bientôt une cruelle épidémie. La seigneurie défendit alors d'inviter aux obsèques des morts, pour ne pas occuper

(1) *Gio. Villani*. L. IX, c. 315, p. 583.

(2) *Giov. Villani*. L. IX, c. 210, p. 538. — *Istorie Pistolesi*. p. 428.

la ville entière d'un triste devoir qui se seroit ^{1325.} répété toutes les heures, et pour ne pas effrayer les malades en leur faisant connoître le nombre de ceux qui périssoient chaque jour (1).

Après avoir ravagé toute la plaine de Florence, tout le territoire de Prato, et même une partie du val de Marina, de l'autre côté de l'Arno, Castruccio fortifia Signa, où il laissa une garnison, et il ramena à Lucques ses prisonniers, avec un immense butin. Il fit choix pour son entrée à Lucques de la fête de saint Martin, patron de la cathédrale de cette ville, et il donna à cette entrée tout l'appareil d'un triomphe. On conduisoit encore le carroccio dans les armées, quoiqu'on ne fit plus dépendre l'honneur ou le sort des batailles de la conservation de ce char sacré, depuis qu'il n'étoit plus défendu par une bonne infanterie. Celui de Florence avoit été pris à la bataille d'Altopascio; Castruccio le fit traîner à la tête du cortège. Les bœufs qu'on y avoit attelés, étoient couverts de branches d'oliviers, et de tapis aux armes de Florence; mais ces armoiries étoient renversées ainsi que celles qui ornoient le char. La cloche *Martinelle* (2),

(1) *Gi. Villani. L. IX, c. 316, p. 584.*

(2) Une cloche suspendue au mât que portoit le carroccio.

1325. qui devoit sonner pendant le combat, sonnoit aussi pendant cette marche humiliante. Derrière le char marchoit Raimond de Cardone, avec les principaux prisonniers florentins; ils portoient des cierges qu'ils déposèrent devant l'autel de saint Martin. Cependant les dames lucquoises étoient sorties au-devant de Castruccio, et elles félicitoient le vainqueur par leurs acclamations. Les prisonniers qui avoient orné ce triomphe furent forcés à se racheter ensuite de leur captivité; et le seigneur de Lucques tira de leur rançon près de cent mille florins, qui lui servirent à continuer la guerre (1).

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 319, p. 587. — *Vita Castrucci Antelminelli a Nicolao Tegrimo*. T. XI, p. 1339. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 800.

CHAPITRE XXXI.

La Sardaigne enlevée aux Pisans par le roi d'Aragon. — Le duc de Calabre, seigneur de Florence. — Expédition en Italie de l'empereur Louis de Bavière. — Grandeur et mort de Castruccio Castracani.

1324—1328.

L'ATTACHEMENT que les Pisans avoient montré au parti gibelin; leur zèle pour Frédéric II, Conrad, Manfred et Conradin; leur dévouement à Henri VII, et les sacrifices qu'ils avoient faits à ce monarque, les avoient appelés à jouer un rôle important dans la politique continentale de l'Italie. Ils avoient été long-temps à la tête du parti gibelin en Toscane; les efforts qu'ils avoient faits pour cette cause avoient pleinement égalé, quelquefois même dépassé la mesure de leur puissance et de leur richesse; aussi, tandis qu'ils s'épuisoient en combattant sur le continent, s'étoient-ils vus obligés d'abandonner toujours plus le commerce et l'empire de la mer, auxquels ils avoient dû leur grandeur. Après la bataille de la Meloria

ils avoient renoncé à lutter contre les Génois, et l'antique rivalité des deux peuples étoit si bien éteinte, que les Pisans ne firent aucune tentative pour recouyrer leur supériorité pendant les guerres civiles qui désolèrent Gênes. Les possessions lointaines de la république furent peu à peu abandonnées. Les Pisans cessèrent de dominer à Constantinople et dans l'archipel de la Grèce; ils renoncèrent à leurs comptoirs de Syrie, se sentant incapables de protéger leurs établissemens contre les Musulmans, ou leur navigation contre les corsaires; ils s'interdirent le commerce du royaume de Naples, d'où la maison d'Anjou les écartoit par haine pour le nom gibelin; ils ne purent soutenir avec avantage dans le royaume de Sicile la concurrence des Siciliens eux-mêmes et des Catalans que le roi protégeoit; l'Afrique leur étoit encore ouverte avec les îles de Sardaigne et de Corse qu'ils avoient autrefois conquises; mais au moment où Castruccio, après les avoir entraînés dans une guerre contre les Guelfes, avoit cherché à surprendre leur ville en y fomentant des complots, la Sardaigne étoit attaquée par un monarque plus puissant, qu'ils avoient jusqu'alors considéré comme leur allié.

Dès l'année 1295, Boniface VIII avoit accordé à Jacques, roi d'Aragon, l'investiture de la

Sardaigne, pour engager ce monarque à abandonner son frère Frédéric de Sicile. Mais ce prix injuste d'un marché honteux n'avoit jamais été livré au monarque, et les secours que la république de Pise n'avoit cessé de donner aux princes aragonois de Sicile, avoient fait oublier ce projet d'usurpation, lorsque quelques feudataires des Pisans en Sardaigne sollicitèrent eux-mêmes Alphonse d'Aragon, fils du roi Jacques, d'entreprendre la conquête de leur île.

La Sardaigne étoit pour les Pisans une colonie de commerce; ils avoient fortifié quelques-unes de ses villes maritimes, et surtout Città di Chiesa et Castro de Cagliari, où ils entretenoient des garnisons pour défendre leurs comptoirs. Le reste de l'île étoit possédé par des feudataires qui relevoient de la république, mais qui monroient peu d'affection pour la métropole, d'où plusieurs d'entre eux étoient originaires, et moins encore d'obéissance à ses lois. Le plus puissant de ces feudataires étoit le juge d'Arborée, qui commandoit en même-temps à Oristagni, et qui gouvernoit le tiers de la Sardaigne. Celui qui régnoit alors étoit Hugues Bassi des Visconti (1). Il étoit bâtard de cette maison

(1) *Zurita Indices Rerum ab Aragon. Regibus Gestar. Hispan. illust.* T. III, p. 165.

illustre de Pise, et la république, avant de consentir à effacer la tache de sa naissance, lui avoit fait payer dix mille florins pour prix de l'investiture de son fief (1). Visconti en conservoit dans le cœur un profond ressentiment; ce fut lui qui offrit aux Aragonois de leur livrer la Sardaigne, et qui engagea secrètement dans leur alliance les marquis Malespina et les Doria, possesseurs de vastes fiefs dans cette île. Lorsqu'Alfonse eut commencé ses préparatifs, le juge d'Arborée en donna le premier avis à la république, et il lui demanda des secours; mais il distribua les soldats qui lui furent envoyés entre ses divers
 x323. châteaux, et le 11 avril 1323, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'approche d'Alfonse, il fit massacrer tous les Pisans, soit soldats, soit marchands, qui habitoient ses États, et il ouvrit ses ports à la flotte aragonoise (2).

Le roi Alfonso avoit fait demander au pape des secours pour la conquête de la Sardaigne, comme s'il s'étoit agi d'une guerre sacrée; mais Jean XXII s'étoit contenté d'inviter l'Aragonois à faire valoir ses droits par-devant les tribunaux ecclésiastiques (3). Le roi avoit

(1) *Giov. Villani. L. IX, c. 196, p. 533.*

(2) *Ib. — Georgii Stellæ Annales Genuesis. T. XVII, p. 1052.*

(3) *Zurita Indices Rerum ab Arag. Reg. G. p. 165.*

aussi ouvert des négociations avec un comte ^{1323.} de Donoratico, qui avoit de grandes possessions en Sardaigne ; il avoit séduit deux Visconti de la branche de Roccabertino ; il avoit enfin réuni tous les moyens de corruption et de trahison à l'emploi d'une force supérieure. Le 30 mai il étoit parti des côtes d'Aragon avec soixante vaisseaux de guerre, vingt palandres pour la cavalerie, et trois cents bâtimens de transport. Sur cette flotte il conduisoit quinze cents chevaux et plus de douze mille fantassins. Le tiers de la Sardaigne fut livré aux Aragonois par le juge d'Arborée et par les Doria ; mais les villes de Cagliari, Castro et Città di Chiesa, se préparèrent à une vigoureuse défense, ainsi que Terranova, Aqua-Fredda et Gioiosa-Guardia, et les Sismondi d'Oléastro armèrent leurs vassaux pour seconder les troupes de la république (1).

Les Pisans, menacés par la ligue guelfe de Toscane, et par Castruccio, le seul Gibelin de cette contrée ; trahis par leurs sujets, et attaqués par la puissante maison d'Aragon, sans être en paix avec la maison rivale de

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 209, p. 537. — *Zurita Indices*. L. II, p. 165. — *B. Mgrangoni Cronica di Pisa*. p. 649. — *Cronica anonima di Pisa*. T. XV, p. 998.

1323. Naples, les Pisans ne désespérèrent pas cependant de la défense de la Sardaigne. Ils armèrent trente-deux galères qu'ils envoyèrent dans le golfe de Cagliari; mais ce golfe étoit occupé par une flotte catalane fort supérieure en forces, et l'amiral pisan s'estima heureux d'éviter le combat et d'effectuer sa retraite, après avoir débarqué Manfred, fils du comte Nieri de la Ghérardesca, avec trois cents chevaux allemands, et deux cents archers qui se jetèrent dans Cagliari (1).

L'armée aragonoise avoit entrepris en même-temps le siège de Cagliari, et celui de Città di Chiesa : ces deux villes furent défendues pendant huit mois avec obstination : des chaleurs excessives, la corruption de l'air et des eaux engendrèrent d'affreuses maladies parmi les assiégeans, et douze mille hommes périrent d'une ou d'autre part entre ces deux sièges (2). Città di Chiesa se rendit enfin le 7 février 1324; la garnison en sortit avec les honneurs de la guerre, et eut la permission de se réunir à celle de Cagliari, pour continuer à défendre cette seconde place.

Manfred de la Ghérardesca, cependant, en étoit sorti pour aller chercher à Pise de nou-

(1) *Zurita. Indices. Rer. L. II, p. 166.*

(2) *Giov. Villani. L. IX, c. 209, p. 537.*

veaux secours ; le 25 février il reparut dans le golfe de Cagliari avec une flotte de cinquante-deux vaisseaux qui portoient cinq cents hommes d'armes et deux mille archers. Il débarqua sans opposition , et marcha vers Castro de Cagliari, pour forcer les Aragonois à lever le siège de cette place. Alfonso, en effet, quitta ses retranchemens, et vint au-devant des Pisans jusqu'à Luco-Cisterna. Les deux armées s'y rencontrèrent le 28 février ; la bataille fut longue et acharnée ; mais les Aragonois, qui étoient fort supérieurs en nombre, remportèrent enfin la victoire. Manfred, quoique blessé, parvint, avec cinq cents soldats environ, à entrer dans Castro ; le reste de son armée fut dissipé ; les vaisseaux de transport qui accompagnoient sa flotte tombèrent au pouvoir des Aragonois ; les feudataires qui tenoient encore le parti des Pisans, furent attaqués et soumis dans leurs provinces. Plusieurs d'entr'eux furent à cette époque dépouillés des petites souverainetés qu'ils possédaient depuis la conquête de l'île sur les Sarrasins ; mais dans un pays à moitié sauvage, le pouvoir des seigneurs héréditaires est le seul qui soit respecté ; les rois d'Aragon crurent plus sage et plus facile de faire leur paix avec ces capitaines indépendans, que de les dépouiller, et les noms des familles pisanes

1324. se retrouvent encore pendant de longues années dans les fastes de la Sardaigne (1).

Aussitôt après la bataille de Luco-Cisterna, Alfonse recommença le siège de Castro de Cagliari, et Manfred, à peine guéri de ses blessures, dirigea la défense de la place. Il essaya de troubler les opérations des assiégeans par une sortie vigoureuse; il surprit leur camp et y jeta le désordre; mais bientôt les vieilles bandes des Catalans l'environnèrent et le serrèrent de toutes parts. De cinq cents hommes d'armes qu'il commandoit, trois cents restèrent sur le champ de bataille; lui-même, atteint d'une blessure mortelle, il ramena le reste de ses soldats dans Castro, et il expira peu de jours après. Les assiégés perdirent alors l'espérance d'être délivrés, et ils demandèrent à capituler (2).

Alfonse, qui avoit déjà perdu quinze mille hommes dans la guerre de Sardaigne, et qui

(1) *Giov. Villani. L. IX, c. 236, p. 549. — Zurita Indices. L. II, p. 167.*

Il paroît qu'à cette époque les Sismondi furent dépouillés de leur souveraineté d'Oléastro, dont ils avoient été en possession pendant deux cent soixante et quatorze ans. Cependant un ancien historien de Lucques rapporte, en 1404, la mort d'un Sismondi et de son fils Dragonetto, juges et seigneurs d'Arborne. *Cronica di Lucca di Giov. Ser Cambi. T. XVII, p. 838.*

(2) *Zurita Indices Res. ab Arag. Reg. Gest. L. II, p. 167. — Giov. Villani. L. IX, c. 250, p. 554.*

espéroit assurer sa conquête par la paix, ^{1324.} accorda aux assiégés des conditions honorables. Castro de Cagliari devoit demeurer à la république pisane, à titre de fief relevant du roi ; les possessions privées des Pisans dans l'île devoient leur être conservées ; mais la république devoit reconnoître Alfonso pour roi de Sardaigne. Ces conditions ayant été acceptées par la seigneurie, la paix fut rétablie pour un peu de temps ; mais le roi d'Aragon en profita pour fortifier à l'entrée du port de Cagliari, un château qu'il nomma Bonaria, ou Aragonetta, d'où il commandoit tellement l'entrée de Castro, que les vaisseaux, les vivres et les marchandises ne pouvoient plus parvenir aux Pisans que sous le bon plaisir des Aragonois.

La garnison de Bonaria abusa bientôt avec ^{1325.} arrogance de l'avantage que lui donnoit sa situation. Elle s'empara, l'année suivante, de quelques vaisseaux que les Pisans envoioient à Cagliari (1), et la république se vit obligée de recommencer la guerre pour venger cette nouvelle injure. Epuisée comme elle l'étoit par ses précédentes défaites, elle eut recours à l'assistance des Gibelins génois qui, réfugiés à Savonne, faisoient des armes leur unique

(1) *Giov Villani*. L. IX, c. 307, p. 580.

1325. métier. Les Pisans, avec leur aide, armèrent une flotte de trente-trois galères, dont ils donnèrent le commandement à Gaspard Doria. Cette flotte rencontra, le 29 décembre, les Aragonois dans les mers de Sardaigne, et la fortune fut une dernière fois contraire aux Pisans. Huit galères furent prises, les autres ne se retirèrent qu'avec de grands dommages, et après avoir perdu beaucoup de soldats et de matelots. Les Génois guelfes et gibelins ressentirent avec une égale douleur l'affront que reçut alors leur pavillon national, et peu s'en fallut que le désir d'humilier les Catalans ne réconciliât les deux partis, et ne calmât une haine qui, depuis si long-temps, leur mettoit les armes à la main (1). Mais les Pisans ne purent point attendre cette réconciliation tardive. Le château de Castro, dernière possession de la république en Sardaigne, fut livré aux Aragonois, et l'année suivante, la paix fut conclue par l'entremise du pape. La république de Pise abandonna la Sardaigne au roi d'Aragon, et de part et d'autre les prisonniers furent relâchés sans rançon (2).

(1) *Georgius Stella Annal. Genuens.* p. 1054.

(2) *Cronica anonima di Pisa.* T. XV, p. 998. — *B. Maragoni Cronica di Pisa.* p. 665. — *Gio. Villani.* l. 12, c. 326, p. 591. — *Zurita Indices Rer. ab Ar. Reg. G.* l. 11, p. 169. — *Mariana Historia de las Espanas* L. XV, c. 18.

La paix fut publiée à Pise le 10 juin 1326.

Une bien petite partie de la Toscane recouvroit la tranquillité en vertu de ce traité de paix. Tous les autres États de cette province étoient alors ébranlés par l'ambition de Castruccio ; et le parti guelfe, abattu par la défaite des Florentins à Altopascio, reçut, peu de semaines après, comme il tentoit de s'en relever, un nouvel échec dans l'État de Bologne. 1325.

La ligue des seigneurs gibelins de Lombardie attaquoit Bologne avec un acharnement égal à celui de Castruccio contre les Florentins. Roméo de Pepoli étoit mort dans son exil ; mais ses fils n'avoient point été abandonnés par les seigneurs de Lombardie ; Passerino Bonacossi, Cane de la Scala et le marquis d'Este étoient entrés sur le territoire bolonois avec une armée, à laquelle Azzo Visconti vint se réunir à son retour de Lucques. Les Gibelins avoient deux mille huit cents hommes d'armes. Les Bolonois ne pouvoient en opposer que deux mille deux cents ; mais leur infanterie, qui arrivoit à trente mille hommes, surpassoit de beaucoup celle de leurs ennemis. La défaite que les Florentins venoient d'éprouver à Altopascio fut pour les Bolonois, persuadés que l'honneur de venger le parti guelfe étoit réservé à leurs armes, un motif de rechercher le combat. Malgré les instantes sollicitations des Florentins, qui leur

1325. avoient envoyé des troupes, ils offrirent la bataille aux Gibelins, le 15 novembre 1325, au pied de Monteveglio, et ils la perdirent. Cinq cents de leurs cavaliers et quinze cents fantassins furent tués ou faits prisonniers; Malatestino de Rimini leur général, leur podestat, et les citoyens les plus considérés furent au nombre des captifs. Les Lombards, après leur victoire, entreprirent le siège de Bologne; mais ils virent bientôt que leurs forces ne suffisoient pas pour réduire une ville aussi puissante, et ils se retirèrent avec un immense butin (1).

L'ancien chef de la ligue guelfe en Italie demuroit seul étranger à la guerre générale et aux défaites de son parti. Robert, roi de Naples, après avoir quitté Gênes, en 1319, avait passé plusieurs années en Provence, pour soumettre à ses intrigues la cour d'Avignon, et assurer son crédit sur le pape. Il en étoit enfin reparti au mois d'avril 1324, pour se rendre à Naples, avec une flotte de quarante-cinq vaisseaux; mais il avait relâché à Gênes, et à son passage il s'étoit fait confirmer la seigneurie de cette ville pour les six années suivantes (2).

(1) *Mathæi de Griffonibus Memor. histor. de rebus Bononiens.* T. XVIII, p. 142. — *Cronica Miscella di Bologna.* p. 329. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 386. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano.* T. XV, p. 586. — *Giov. Villani.* D. IX, c. 321, p. 588. — *Istorie Pistolesi.* p. 428.

(2) *Georgius Stella Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1053.

Des ambassadeurs florentins arrivèrent à Naples, et exposèrent au roi les dangers que couroient ses anciens alliés les Guelfes de Toscane. Ils lui représentèrent quelles étoient l'ambition et les forces de Castruccio ; quelle union il avoit su établir dans son parti ; quels secours il avoit obtenus des Gibelins de Lombardie. Ils lui rappelèrent les services qu'eux-mêmes avoient rendus à la maison d'Anjou, lorsque les possessions du roi étoient menacées en Piémont, ou lorsqu'ils n'avoient pas craint de provoquer Castruccio, pour l'écarter de Gênes où Robert étoit assiégé. Enfin ils lui demandèrent, en vertu des traités qu'eux-mêmes avoient toujours observés fidèlement, les secours qu'il devoit à la ligue guelfe. Mais le roi de Naples connoissoit l'art de tirer parti des désastres de ses alliés autant que de leurs succès mêmes. Il attribua son refroidissement, et les échecs qu'avoient éprouvés les Florentins, à la faute qu'ils avoient faite en laissant expirer en 1321 la seigneurie qu'ils lui avoient accordée. Il assura qu'il étoit toujours prêt à les défendre ; mais que sa dignité royale et le bien même du parti ne permettoient pas qu'il prît part à la guerre, autrement qu'en maître et en chef. Enfin il demanda que lui-même ou son fils, le duc de Calabre, fussent mis à la tête de la république avec des pouvoirs

1325. absolus. Les conseils de Florence, forcés d'acheter l'aide de leur allié à un si haut prix, choisirent de préférence, pour leur seigneur, le duc de Calabre, Charles, fils unique du roi, et ils s'efforcèrent, par leurs conventions avec lui, d'écarter tout arbitraire de l'autorité qu'ils lui confioient, et de conserver en leur entier les libertés de leur république. Ils lui demandèrent d'entretenir à sa solde mille cavaliers ultramontains, autant que durerait la guerre, et de laisser, à la paix, dans la ville quatre cents cavaliers sous les ordres de son lieutenant. Deux cent mille florins lui furent assignés pour ses revenus pendant la première période; cent mille pendant la seconde. La seigneurie du duc de Calabre devait durer dix ans, et commencer le 13
1326. janvier 1326, jour de la signature du traité (1).

Un lieutenant du duc de Calabre le précéda en Toscane, et vint prendre, pour lui, possession de la seigneurie de Florence; c'étoit Gaultier de Brienne, duc titulaire d'Athènes, et fils de celui qui avoit été tué en 1311 dans la grande bataille du Céphise, lorsque les Catalans firent la conquête de son duché (2).

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 328, p. 592. — *Storie Pistolesi*. p. 430. — *Leonard. Aretino*. L. V, p. 171.

(2) Voyez ci-devant, T. IV, c. 26.

Quatre cents cavaliers françois l'accompa- 1326.
gnoient. Les Florentins lui prêtèrent serment
de fidélité, et lui permirent de nommer, au
nom du duc Charles, une nouvelle seigneu-
rie (1).

Le duc de Calabre arriva lui-même en Toscane
vers le milieu de l'été, avec l'intention de réunir
toutes les communes guelfes sous une seule di-
rection. Il profita de son voyage à Sienne pour
demander aussi la seigneurie de cette ville : elle
lui fut accordée pour cinq ans seulement, et sous
des conditions plus onéreuses que celles que
les Florentins lui avoient imposées (2). Le 30
juillet il fit son entrée à Florence, entouré
des plus grands seigneurs du royaume des
Deux-Sicules, et de deux cents chevaliers à
éperon d'or. Il avoit sous ses ordres quinze
cents gendarmes qu'il réunit à ceux que le
duc d'Athènes avoit amenés peu de mois au-
paravant (3).

Cette belle armée, qui fut bientôt grossie
par les troupes auxiliaires de tous les Guelfes
de Toscane, auroit pu tenter quelque entre-
prise éclatante, et profiter de ce qu'à cette

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 346, p. 598.

(2) *Cronica Senese di Andrea Dei*. T. XV, p. 74. — *Orlando Malavolti Storia di Siena*. P. II, l. V, p. 84.

(3) *Giov. Villani*. L. X, c. 1, p. 601.

1326. époque même Castruccio étoit malade. Mais le duc se borna à faire révolter deux châteaux de la montagne de Pistoia, qui lui furent bientôt repris, et à engager Spinetta Malespina à une tentative sur la Lunigiane, d'où il fut repoussé avec perte (1). Cependant Charles de Calabre, faisoit, sur ses alliés, les conquêtes qu'il ne savoit point faire sur les ennemis de l'État. Il engagea plusieurs villes sujettes aux Florentins, Prato, San-Miniato, San-Geminiano et Colle, à se donner à lui (2). Il imposa des contributions nouvelles, et coûta à la république quatre cent cinquante mille florins par année, au lieu de deux cent mille qui lui étoient accordés; il dépouilla les prieurs de presque toute l'autorité que leur donnoit la constitution; il abolit les lois somptuaires qu'on avoit portées contre le luxe des femmes; enfin il se rendit d'autant plus à charge, qu'il ne racheta ces vexations par aucun succès contre Castruccio (3).

La ville de Bologne suivit, au bout de quelques mois, l'exemple que lui avoient donné les Florentins, et elle chercha à s'assurer une

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 6, p. 603. — Istorie Pistolesi p. 431. — Beverini Annales Lucenses. L. VI, p. 813.*

(2) *Giov. Villani. L. X, c. 13, p. 609.*

(3) *Giov. Villani. L. X, c. 9, p. 608.*

protection puissante, en se soumettant à la seigneurie de l'un des chefs du parti guelfe. Elle appela à son aide le cardinal Bertrand du Poët, légat du pape en Italie. Celui-ci, depuis l'année 1322, avoit été, puissamment secondé par Vergusio Landi, auparavant chef des Gibelins de Plaisance; mais qui avoit passé du côté des Guelfes, pour tirer vengeance de Galeaz Visconti, le séducteur de sa femme. Tortone, Alexandrie, Plaisance, Parme, Régio et Modène, s'étoient successivement données à l'église, pour tout le temps que durerait la vacance de l'empire. Bologne, à son tour, ouvrit ses portes au cardinal-légat, et le 8 février 1327, elle lui conféra la seigneurie de la ville et de son territoire (1).

Mais dans le même temps, un orage se formoit à l'extrémité de la Lombardie, qui pouvoit menacer tout le parti guelfe d'une entière destruction. Louis de Bavière, l'empereur élu, étoit arrivé à Trente, au mois de février 1327; il y avoit présidé un congrès des principaux Gibelins d'Italie. Marco Visconti, Passerino Bonacossi, Obizzo marquis d'Este, Guido

(1) *Matthæi de Griffonibus Memor. historicum.* p. 143. — *Cronica Miscella di Bolognâ.* T. XVIII, p. 343. — *Chronicon Mutinense Fonifazii de Morano.* T. XI, p. 113. — *Ghirardacci Storia di Bologna.* T. II, L. XX, p. 75.

1327. Tarlati évêque d'Arezzo, et Cane de la Scala, s'étoient rendus auprès de lui, aussi bien que les ambassadeurs de Frédéric roi de Sicile, de Castruccio, et des Pisans. Louis s'étoit engagé à venir à Rome, prendre la couronne impériale, et les Gibelins lui avoient promis un présent de cent cinquante mille florins, pour défrayer son armement (1).

Louis de Bavière paroissoit alors en état d'entreprendre des guerres étrangères, et de tirer vengeance du pape, qui l'avoit si cruellement traité. Son rival, Frédéric d'Autriche, après être demeuré long-temps prisonnier à Trausnitz, s'étoit enfin lassé de sa captivité. Louis lui avoit fait visite dans sa prison, en 1325; il lui avoit offert sa liberté, en demandant en retour son amitié et son alliance. Frédéric avoit été touché de cette conduite généreuse. Il avoit reconnu Louis pour son empereur; il s'étoit engagé à le défendre, envers et contre tous, *même contre celui, disoit-il, qui se donne le titre de pape*. Plusieurs de ses barons s'étoient rendus garans de ses promesses,

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 15, p. 610. — *Albertin. Mussatus Ludovicus Bavar.* T. X, pag. 770. — *Istorie Pistolesi*. p. 442. — *Cortusiorum Historiæ*. L. III, c. 10, T. XI, p. 839. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 388. — *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. II, p. 101, T. XXV. — *Leonard. Aretin.* L. V, p. 173.

et sa fille avoit épousé le fils de Louis (1). En ^{1327.} vain Jean XXII annulla ce traité ; en vain Léopold , frère du duc d'Autriche , continua la guerre ; Frédéric fut fidèle à ses promesses ; les deux rivaux , devenus des amis sincères , mangèrent à la même table , partagèrent le même lit , et furent sur le point de diviser entre eux la dignité impériale (2).

Pendant cinq ans qui s'étoient écoulés depuis la bataille de Muhldorf , Louis avoit forcé les autres princes de la maison d'Autriche à faire la paix , et il avoit déjoué les intrigues du pape , en Allemagne ! Le désir de vengeance l'appeloit en Italie , autant que le projet de sanctionner ses droits à l'empire , en se faisant couronner à Rome. Il est vrai qu'épuisé par de longues guerres , il manquoit d'argent et de soldats ; mais le pays où il alloit entrer étoit une mine riche qu'il pouvoit exploiter , et il comptoit sur la cupidité des Allemands , plus que sur leur obéissance , pour les entraîner en foule , à sa suite , dans ces contrées opulentes , dont il leur offroit les dépouilles à partager.

L'empereur élu , en se préparant à attaquer le pape , son ennemi le plus implacable , le

(1) *Olenschlager Geschichte des Rom. Kays.* §. 63 , p. 156.
— Schmidt , *Hist. des Allemands.* L. VII , c. 5 , p. 460.

(2) *Olenschlager Geschichte.* §. 67 , p. 165.

1327. désigna déjà dans l'assemblée de Trente, comme un prêtre sacrilège et hérétique, usurpateur du pontificat suprême, que les chrétiens devoient désavouer. Un parti nombreux, dans l'église, étoit révolté contre Jean XXII, et l'accusation d'hérésie n'étoit pas nouvelle pour lui. Ce pape, dont l'ambition et la cupidité sembloient si peu chrétiennes, étoit cependant animé d'un grand zèle pour la foi; mais il croyoit en être l'oracle, et les opinions qu'il embrassoit se trouvoient souvent en contradiction avec celles de ses docteurs. Ainsi il s'étoit alors engagé, avec les Franciscains ou frères Mineurs, dans une controverse sur la pauvreté de Jésus-Christ. Ces moines, qui, d'après leurs vœux, abjurent toute propriété, prétendoient que les alimens qu'ils mangeoient, n'étoient point à eux, au moment même où ils les mangeoient, et que Jésus-Christ leur avoit donné l'exemple de cette pauvreté suprême. Le pape affirmoit, au contraire, que Jésus-Christ avoit eu des propriétés, soit personnelles, soit communes avec ses apôtres, et que les Franciscains ne pouvoient éviter que les choses appropriées à leur usage ne fussent aussi leur propriété. Les Dominicains soutenoient l'opinion du pontife; mais plusieurs fidèles paroissoient croire que, dénier au Christ une pauvreté suprême, c'étoit attenter à sa

gloire ; et les Franciscains, s'obstinant dans leur croyance, avoient condamné le pape, comme un hérétique et un excommunié. Jean XXII attachâ une cruelle importance à cette dispute de mots ; il fit brûler les plus mutins de ces moines, et il dépouilla leur ordre de tous ses biens, pour le réduire à cette pauvreté évangé-^{1327.} que dont il se glorifioit tant (1).

Plusieurs autres théologiens encore, indépendamment des frères Mineurs, se rangeoient du parti de Louis de Bavière. C'étoient ceux qui, révoltés des dernières usurpations du saint-siège, soutenoient l'indépendance des autorités séculières, ou même leur supériorité sur le pouvoir des papes. Marsilio de Padoue, médecin de Louis, et Jean Jandun ou de Gand, un de ses conseillers, écrivirent sur ce sujet, avec beaucoup de force et d'éloquence ; mais leurs opinions indépendantes ont été condamnées comme hérétiques, par la cour de Rome (2).

Encouragé par les exhortations de ses théologiens et des frères Mineurs, et assuré des

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* T. XV, a. 1322. §. 53, p. 242. a. 1324, 1325, p. 285 et suiv. — *Annales Cæsarienses.* T. XIV, p. 1148. Dans ces annales, ouvrage d'un franciscain, on a inséré une longue lettre du général des frères Mineurs sur cette controverse.

(2) *Olenschlager Gesch.* §. 53, p. 136 et notes. — *Tiraboschi Storia della letter. Ital.* T. V, l. II, c. 1, §. 27, p. 161.

1327. secours des Gibelins, Louis de Bavière entra sans argent en Italie, avec une suite à peine de six cents chevaux. Mais Cane de la Scala, seigneur de Vérone, Passerino de Bonacossi, seigneur de Mantoue, et le marquis d'Este, seigneur de Ferrare, vinrent se ranger auprès de lui, avec leurs hommes d'armes. Ensemble ils s'acheminèrent vers Milan, où le roi des Romains reçut, le 30 mai, la couronne de fer, dans la basilique de Saint-Ambroise, des mains des deux évêques d'Arezzo et de Brescia, que le pape avoit précédemment déposés et excommuniés (1).

Depuis que Galeaz Visconti, seigneur de Milan, avoit vaincu Raimond de Cardone, dans une grande bataille, et l'avoit fait prisonnier, les attaques des Guelfes avoient peu troublé sa tranquillité. Sa puissance les écartoit de ses frontières, et d'ailleurs, il entretenoit une négociation secrète avec la cour de Rome, à laquelle il faisoit espérer qu'il abjureroit le parti de l'empire, pour reconnoître qu'il tenoit de l'église son autorité. Mais Galeaz avoit trouvé dans sa propre famille de nouveaux ennemis. Lodrisio Visconti, son parent, le

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 18, p. 611. — *Chronic. Veronense*. T. VIII, p. 644. — *Annales Mediolanenses*. T. XVI, c. 99, p. 704. — *Olenschlager Geschichte*. S. 74, p. 182.

même qui l'avoit chassé , puis rappelé , en 1327. 1322 , ne pouvoit , ni se soumettre au gouvernement despotique de Galeaz , ni consentir au traité qu'il lui voyoit négocier avec le pape. Marco Visconti , frère de Galeaz , prétendoit partager avec lui la souveraineté que sa valeur et ses victoires avoient affermie , et la jalousie entre les deux frères s'étoit enfin changée en une haine déclarée. Les nobles milanois étoient humiliés de l'élévation d'une famille autrefois leur égale , le peuple lui-même n'avoit pas entièrement oublié son ancienne liberté ; enfin , les autres chefs gibelins de Lombardie , Cane , Passerino , et Franchino Rusca , tyran de Como , s'étoient éloignés de Galeaz , depuis que ses négociations avec la cour de Rome , avoient excité leur défiance. Louis de Bavière , dans la conférence de Trente , et ensuite , à Como et à Milan , avoit entendu tous ceux qui l'entouroient accuser Galeaz , et demander sa ruine (1).

Tant que Louis de Bavière avoit fait la guerre en Allemagne , pour s'y faire reconnoître comme roi des Romains , sa conduite

(1) *Georgii Merulæ Historia Mediol.* L. II, p. 102. — *Albert. Mussati Ludovic. Bavarus.* p. 771. — *Bonincont. Morigiæ Chron. Modoetiense.* T. XII, c. 35 et 36, p. 1148. — *Petri Azarii Chronico.* T. XVI, c. 7, p. 311. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* T. XVII, p. 1056. — *Pauli Jovii Galeaz.* p. 288.

1327. avoit été franche , honorable , et souvent générale. En Italie , au contraire , elle fut presque toujours perfide et vénale. Ce dernier pays lui paroissoit en quelque sorte livré au pillage ; il s'y voyoit entouré de tyrans qu'aucun scrupule n'arrêtoit ; et il croyoit lui-même y être dispensé de toute vertu. On a presque toujours tourné contre les Italiens la politique perfide qu'on leur reproche , et leurs ennemis ont accrédité leur réputation de fausseté , pour n'être eux-mêmes obligés à aucun de ces envers ceux qu'ils accusoient. Louis de Bavière devoit reconnoître dans Galeaz Visconti , le plus ancien et le plus intrépide champion du parti gibelin ; il n'hésita pas cependant à le trahir , dans le temps même où il recevoit de lui l'hospitalité. Il séduisit les connétables des troupes allemandes qui étoient à sa solde , et , dans une assemblée publique , le 6 juillet , après lui avoir reproché amèrement de n'avoir pas encore payé la contribution qu'il avoit promise , il le fit arrêter avec son fils et deux de ses frères. Il lui arracha , par la crainte du supplice , les clefs de toutes ses forteresses , et il l'envoya , avec sa famille , dans les affreuses prisons que Galeaz lui-même avoit fait construire à Monza (1).

(1) *Giov. Villani*, L. X, c. 30, p. 619. — *Galvan. Flammæ*

Louis de Bavière rétablit ensuite à Milan un simulacre de république : il fit choisir par les vingt-quatre tribus de la ville un conseil de vingt-quatre membres , auquel il donna pour président Guillaume de Montfort , gouverneur impérial. Mais de fortes contributions perçues par les ordres du monarque , apprirent suffisamment aux citoyens qu'ils n'avoient point recouvré l'avantage de se gouverner par eux-mêmes.

Une trahison aussi insigne pouvoit avoir cependant de fâcheuses conséquences pour l'empereur élu , en détachant de lui les chefs gibelins , sur l'appui desquels il comptoit uniquement ; il crut donc nécessaire de la justifier dans une diète qu'il convoqua , pour cet effet , à Orci , dans l'État de Brescia. Il accusa Galeaz d'ayoir voulu trahir la cause des Gibelins , en faveur de l'église ; il produisit à l'assemblée des papiers du seigneur de Milan , qui prouvoient ses négociations avec le pape. Il réveilla l'animosité et la jalousie de ses auditeurs contre le chef de la maison Visconti , et il se disculpa aux yeux des gens qui désiroient le trouver innocent. Il demanda et obtint ensuite des

Man. Florum. c. 365, p. 731. — *Chronic. Modoetiense.* e. 37, p. 1150. — *Georgii Merulæ Histor. Mediolan.* I. II, p. 104. — *Olenschläger Geschichte.* S. 76, p. 186.

327. secours d'argent et de soldats ; et après la conclusion de la diète, il se mit en route pour la Toscane, suivi de quinze cents cavaliers allemands, qui, la plupart, avoient appartenu à Galeaz, et de cinq cents gendarmes, fournis par les trois seigneurs gibelins de Lombardie (1). Le 23 août, il passa le Pô, et le premier septembre il parvint à Pontremoli, sans que le cardinal-légat, qui avoit plus de trois mille chevaux dans l'État de Parme, osât se présenter pour arrêter sa marche.

Castruccio avoit été des premiers à solliciter la venue de Louis de Bavière en Italie, et l'empereur élu comptoit sur les conseils, la valeur et les soldats de ce grand capitaine, dont la réputation surpassoit déjà celle de tous les autres seigneurs gibelins. Castruccio soupiroit après l'arrivée de l'empereur. Il avoit été pressé tour à tour par les intrigues et les armes de son puissant voisin le duc de Calabre, seigneur de Florence ; et il avoit besoin de secours étrangers pour se défendre contre la supériorité de forces que l'arrivée des Napolitains donnoit aux Guelfes toscans. Une des plus puissantes maisons de Lucques, les Quartigiani, qui, Guelfes d'origine, avoient cependant contribué à l'élévation de Castruccio, s'étoient engagés contre lui

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 32, p. 620.*

dans un complot avec le duc de Calabre. De nouveaux projets d'ambition, ou peut-être le désir de rétablir la liberté de leur patrie, les avoit détachés du seigneur de Lucques. Celui-ci, ayant découvert leur conjuration, en fit périr vingt par un épouvantable supplice ; on les enterra vivans, la tête en bas. Cent autres furent exilés, et Castruccio ne poussa pas plus loin ses recherches, de peur de découvrir un nombre de coupables plus grand encore (1).

D'autre part, une armée guelfe, de deux mille cinq cents chevaux et douze mille fantassins, avoit fait la conquête de Sainte-Marie-à-Monte et d'Artimino ; elle menaçoit l'État de Lucques et celui de Pistoia, lorsqu'elle se retira tout-à-coup, sur la nouvelle que Louis de Bavière avoit passé les Apennins (2). Castruccio, délivré de ce danger, courut aussitôt au-devant de l'empereur. Il lui fit porter, à Pontremoli, de magnifiques présens ; il lui ouvrit le château de Pietra-Santa ; et de là, laissant Lucques à sa gauche, il lui fit prendre la route de Pise.

Les Pisans n'avoient point conservé dans sa

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 821.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 28 et 29, p. 616. — *Leonard. Aretin.* L. V, p. 174. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 825.

1327. première ardeur le zèle qui les animoit autrefois pour le parti gibelin. Ils étoient affoiblis par la guerre de Sardaigne , pendant laquelle leurs anciens alliés les avoient abandonnés ; ils avoient été trahis par Castruccio, et ils désiroient conserver avec les Florentins la paix que ceux-ci leur avoient accordée. Ils craignoient aussi le courroux du pape , et ne vouloient pas attirer sur eux une excommunication ; en sorte que les ambassadeurs qu'ils avoient envoyés au congrès de Trente , loin d'inviter l'empereur dans leur ville , lui avoient offert soixante mille florins pour prix de la conservation de leur neutralité et de leur indépendance. La conduite de Louis de Bavière, envers Galeaz Visconti, redoubla la défiance des Pisans ; pour n'être pas trahis , comme le seigneur de Milan , par les Allemands qu'ils avoient à leur solde , ils leur ôtèrent leurs chevaux et leurs armes ; cependant , à la persuasion de Guido des Tarlati , évêque d'Arezzo , leur allié , ils envoyèrent à Ripafratta , frontière de l'État lucquois , trois nouveaux ambassadeurs au-devant du monarque (1).

Castruccio n'avoit point abandonné le projet

(1) Savoir, Lemmo Guinicelli de Sismondi (Albizzo de Vico, et Jacob de Calci. — *Giov. Villani*. L. X, c. 2, p. 614. — *Marangoni Cronica di Pisa*. p. 657.

de soumettre Pise à sa domination ; il engagea ¹³²⁷ l'empereur à ne pas accueillir les députés de cette république , à refuser leur argent , et à rejeter leurs offres ; et comme ces députés s'en retournoient , il les fit arrêter au passage du Serchio , et leur déclara qu'il les traiteroit comme ôtages , et les feroit mourir si leur patrie n'ouvroit pas ses portes au roi des Romains (1). L'évêque d'Arezzo , qui avoit engagé sa foi pour leur sûreté , vint réclamer , devant Louis de Bavière , leur élargissement. Par cette violation du droit des gens , disoit-il , sa parole étoit compromise ; l'honneur même du monarque étoit sacrifié ; et tous les anciens Gibelins , effrayés de ce manque de foi , abandonneroient la cause du chef de l'empire au lieu de s'exposer pour elle. Telles devoient être pour Louis IV les conséquences des conseils de Castruccio , auquel il s'abandonnoit trop. Le chef de l'empire , ajoutoit l'évêque d'Arezzo , auroit dû se souvenir que sa politique ne pouvoit avoir rien de commun avec celle d'un usurpateur , qui sacrifioit tout à l'intérêt personnel et au besoin du moment , d'un tyran pour qui le bien public , l'honneur , la probité , même la recon-

(1) *Cronica Scenese di Andrea Dei*. T. XV, p. 78. Cette menace ne fut cependant point exécutée : les ambassadeurs furent libérés le 10 octobre , après la prise de la ville.

1327. naissance et l'espérance n'étoient que de vains noms. Castruccio irrité, répondit avec violence qu'il n'appartenoit pas à un lâche de diriger des guerriers, ou à un traître de prêcher la vertu; que l'évêque d'Arezzo, par ses négociations avec Florence, étoit suffisamment convaincu de manque de foi ou de manque de cœur, et que s'il avoit voulu attaquer cette république du côté des montagnes, tandis que lui Castruccio la pressoit du côté de la plaine, le parti guelfe seroit déjà écrasé en Toscane. Louis de Bavière, dans cette violente altercation, se décida pour le seigneur de Lucques (1). Guido des Tarlati sortit à l'instant du camp de l'empereur, et abjura sa cause; mais, le cœur brisé par l'indignité du traitement qu'il venoit d'éprouver, l'ingratitude de ses amis, et le remords de s'être armé contre l'église, il fut atteint d'une maladie, dont il mourut à Montenero, au bout de peu de jours. Les Aretins qui avoient vécu heureux sous son gouvernement, déférèrent la charge de capitaine de leur ville, à un de ses neveux, Pierre Saccone Tarlati, seigneur de Piétramala, le plus vaillant parmi

(1) *Leonardo Aretino*. L. V, §. 175. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 827.

les gentilshommes qui conservoient leur indépendance dans les montagnes (1).

Comme les Pisans attendoient le retour de leurs ambassadeurs, Louis de Bavière et Castruccio, à la tête de l'armée gibeline, arrivèrent à leurs portes. La seigneurie les fit fermer aussitôt et refusa l'entrée de la ville à l'empereur : celui-ci résolut d'en entreprendre le siège ; il traça son camp à la gauche de l'Arno, Castruccio occupa la droite du fleuve ; et deux ponts de bateaux, au-dessus et au-dessous de la ville, unissoient les deux camps, et compléttoient la ligne qui enfermoit Pise, tandis que des détachemens de cavalerie profitoient de l'attachement du peuple au parti gibelin, pour soumettre tous les châteaux de la république. Cependant la seigneurie se voyoit obligée à des ménagemens qui détruisoient ses ressources ; elle n'osoit point demander des secours de troupes au duc de Calabre, pour ne pas renoncer par-là au parti gibelin ; elle n'osoit point lever de nouvelles contributions, ni prendre des mesures vigoureuses qui auroient arrêté les menées de ses ennemis intérieurs. Après avoir soutenu le siège pendant un mois, lorsque Louis commençoit à se rebuter, le

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 34, p. 623. — *Cronaca di Ser Gorello d'Arezzo*. c. 4, T. XV, p. 827.

1327. gouvernement fut forcé, par les clameurs de la populace, à demander la paix; les chefs du parti démocratique l'avoient ameuté, pour se venger de ce que, depuis sept ans, on les avoit exclus de l'administration.

Les conditions accordées par Louis aux Pisans, furent honorables; il promit que ni Castruccio, ni les exilés, n'entreroient point dans la ville, que lui-même il n'apporteroit aucun changement au gouvernement, et que la contribution que Pise, ainsi que toutes les villes impériales, devoit lui payer, pour sa bienvenue, demeureroit fixée à soixante mille florins, somme qui lui avoit été offerte dès le commencement. A ces conditions, et après avoir rendu la liberté aux ambassadeurs arrêtés par Castruccio, il entra pacifiquement dans Pise, le 10 octobre, et il fit observer à son armée la plus exacte discipline. Mais les mêmes hommes qui avoient forcé la seigneurie à faire la paix, le comte Fazio, fils de Gérard de Donoratico, et Vanni, fils de Banduccio Bonconti, n'étoient pas contens si le gouvernement n'étoit pas renversé; ils rassemblèrent tumultuellement un parlement qui cassa la capitulation accordée par l'empereur, qui rappela les exilés, et qui permit à Castruccio l'entrée de la ville. Une contribution de cent cinquante mille florins, imposée aux Pisans, fut le premier

acte de souveraineté de Louis de Bavière, sur ^{1327.} la République (1).

Louis visita ensuite Lucques et Pistoia. Pour récompenser le zèle et la fidélité de Castruccio, il érigea en sa faveur un duché en Toscane, qu'il composa des villes de Lucques, Pistoia, Volterra, et de la Lunigiane; il donna l'investiture de ce duché à Castruccio, le jour de la Saint-Martin, et en même-temps, il lui permit de *partir* ses armes de celles de Bavière (2).

Le voisinage de l'empereur avoit excité à Florence une vive inquiétude; on ne doutoit guère qu'il ne fit ressentir son courroux à une république qui prenoit si ouvertement parti avec ses ennemis; cependant il n'y eut pas, entre lui et le duc de Calabre, un seul acte d'hostilité. Les deux ennemis s'observoient avec crainte, et ne recherchoient point l'occasion de mesurer leurs forces. Louis se mit en route à la fin de décembre, pour aller de Pise à Rome, en traversant les Maremmes; et le duc, pour se rapprocher de Rome et de Naples, en même-temps que l'empereur, prit la route

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 33, p. 621. — Istorie Pistolesi. p. 444. — Olenschlager Geschichte. §. 77, p. 187.*

(2) *Istorie Pistolesi. p. 448. — Beverini Annales Lucenses. L. VI, p. 830.*

Partir, en terme de blason, c'est accoler deux écussons longitudinalement l'un à l'autre.

1327. supérieure de Sienne, Pérouse et Rieti. Des fleuves débordés arrêterent la marche de l'armée allemande, et lui causèrent de grands embarras; mais le duc n'osa point en profiter pour l'attaquer. Louis parvint enfin, le 2 janvier 1328, à Viterbe, où il fut accueilli avec affection, par le seigneur gibelin de cette ville, Salvestro de Gatti; le duc, de son côté, rentra par Aquila, dans le royaume de Naples. Il avoit laissé à Florence mille chevaux sous les ordres de Philippe de Sangineto, son lieutenant (1).

Depuis que le séjour de Rome avoit été abandonné par les papes, le gouvernement de cette ville avoit dégénéré en une oligarchie irrégulière. Quelquefois les ministres du pape et du roi de Naples y exerçoient une grande autorité; d'autres fois, les Colonne, les Savelli et les Orsini, se disputoient le pouvoir. Cependant la constitution de la ville auroit pu passer aussi pour républicaine et démocratique: un magistrat étranger, nommé sénateur, étoit chargé d'administrer la justice; un conseil de cinquante-deux membres, dont quatre étoient élus par chaque quartier, se trouvoit à la tête de l'administration, et étoit présidé par le préfet de Rome; enfin, l'assem-

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 49, p. 628.*

blée du peuple étoit fréquemment consultée; 1328. et le sénateur, aussi bien que deux capitaines du peuple, qui le secundoient, étoient élus par la nation. Parmi les nobles, les Savelli étoient gibelins, les Orsini étoient guelfes, et, des deux frères Colonne, Etienne avoit embrassé la cause du pape, et Sciarra, celle de l'empereur. Lorsqu'on avoit appris à Rome l'entrée de Louis de Bavière en Italie, un mouvement populaire avoit forcé Napoléon Orsini et Etienne Colonne à s'enfuir, avec leurs familles, à Avignon, tandis que Sciarra Colonne et Jacques Savelli avoient été nommés capitaines du peuple, par les gibelins victorieux (1).

Les députés du sénat romain vinrent au devant du monarque, à Viterbe, pour régler avec lui les conditions de son entrée à Rome; mais Louis, qui étoit assuré de la faveur des chefs du gouvernement, et qui ne vouloit ni les mécontenter, ni se lier d'avance par des traités, fit retenir honnêtement ces ambassadeurs, et arriva lui-même aux portes de la ville, le 7 janvier 1328, avant qu'ils fussent de retour. Il fut accueilli avec joie par les Romains, et logé au Vatican. Le cinquième jour, il fit assembler tout le peuple devant le Capitole, et l'évêque d'Aleria en Corse, remercia les Romains, en son

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 19, p. 612.*

1328. nom , de l'attachement qu'ils lui montroient. Il promit que Louis feroit prospérer la ville éternelle , et qu'il la rétabliroit dans son ancienne gloire. Ensuite , du consentement du peuple , il fixa le dimanche suivant , 17 janvier , pour le jour de son couronnement (1).

Quand ce jour fut venu , Louis de Bavière partit de Sainte-Marie Majeure , avec sa femme , Marguerite de Hainault , pour se rendre à Saint - Pierre du Vatican. Les capitaines du peuple , les conseillers et tous les barons de Rome , vêtus de drap d'or , ouvroient le cortège ; derrière le monarque marchôient quatre mille hommes d'armes qu'il avoit conduits avec lui ; toutes les rues qu'il traversoit étoient tendues de riches tapis ; un jurisconsulte accompagnoit Louis , pour veiller à ce que chaque cérémonie fût accomplie suivant les lois. Castruccio , créé chevalier et comte du palais de Latran , pour cette solemnité , portoit l'épée de l'empire , qu'il devoit ceindre lui-même au monarque. Ce capitaine étoit revêtu d'un habit de soie cramoisi , et deux larges écriteaux , en lettres d'or , sur sa poitrine et sur ses épaules , attribuoient sa grandeur à Dieu , et remettoient son avenir à la

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 53, p. 631. — Cronica Sanese di Andrea Dei. p. 79.*

providence (1). Jacques Alberti, évêque de 1328.
Venise ou Castello, et Gérard Orlandini, évêque d'Aleria, qui, tous deux, avoient été déposés et excommuniés par le pape, attendoient Louis à Saint-Pierre, pour le sacrer; après cette cérémonie, Sciarra Colonne mit sur sa tête la couronne de l'empire, et Louis, comme pour prendre possession de sa dignité nouvelle, fit lire trois décrets par lesquels il prenoit l'engagement de maintenir la pureté de la foi catholique, de révéler les prêtres, et de conserver les droits des veuves et des pupilles. Tout le cortège revint ensuite au Capitole. Le peuple romain avoit déferé au monarque, par acclamations, la dignité de sénateur de Rome, et celui-ci la transmit à Castruccio, pour qu'il exerçât cette charge en son nom (2).

Le nouvel empereur, immédiatement après sa consécration, auroit dû marcher contre Naples, avec les forces supérieures qu'il commandoit, et écraser son principal adversaire, qui n'étoit pas en état de lui résister. Mais

(1) Sur sa poitrine étoit écrit : *Egli è come Dio vuole*; et sur ses épaules : *E si sarà quello che Dio vorrà*. *Giov. Villani*. L. X, c. 58 / p. 636.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 55, p. 632.— *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 833.

1328 Louis sentoit que son couronnement avoit été invalidé par l'opposition du pape. Il se défit de ses droits, et il cherchoit à les recouvrer par des procédures, tantôt ridicules, tantôt scandaleuses. Il intenta un procès contre le pape, qu'il désignoit par le nom de prêtre Jacques de Cahors; il le cita à son tribunal, le condamna, comme coupable d'hérésie et de lèse majesté, à la déposition, et ensuite à la peine de mort (1). Il lui donna pour successeur un frère Mineur, nommé Pierre de Corvaria, qu'il fit élire par le peuple, et qu'il consacra, sous le nom de Nicolas V (2). Et tandis qu'il perdoit, à Rome, la saison d'agir, Castruccio, son plus ferme appui, étoit rappelé en Toscane, par une révolution qui le menaçoit de lui ravir ses États.

Le lieutenant du duc de Calabre, à Florencé, Philippe de Sangineto, venoit de s'emparer de Pistoia, par escalade, dans la nuit du 28 janvier. Deux émigrés guelfes, de cette ville, lui avoient donné la mesure des fossés et des

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 68, p. 641. — *Olenschlager Geschichte des Romisch. Kayserthum*. §. 82, p. 198.

(2) *Gio. Villani*. L. X, c. 71, p. 644. — *Albertini Morsati Ludovicus Bavarus*. p. 772. — *Vita Joannis XXII ex Amalrico Augerio*. T. III, P. II, p. 492. — *Raynaldi Annal. Ecclès.* §. 8, T. XV, p. 338.

murs ; les guelfes de Pistoia avoient pris les 1328.
armes , et ouvert une brèche pour faire en-
trer la cavalerie florentine ; et la garnison de
Castruccio , n'ayant pu tenir dans la forteresse ,
s'étoit retirée à Serravalle. Mais l'armée de
Sanguinetto , presque toute composée de Bour-
guignons , avoit cruellement abusé de sa vic-
toire : pendant dix jours , elle avoit pillé la
ville , sans épargner les Guelfes plus que les
Gibelins ; et elle avoit si bien consumé ses mu-
nitions et tous ses magasins , qu'elle s'étoit ôté
à elle-même tout moyen de la défendre , si elle
y étoit attaquée à son tour (1).

Castruccio partit pour la Toscane , à l'ins-
tant où il reçut la nouvelle de la perte de
Pistoia , et il ramena , pour défendre ses États ,
mille hommes d'armes , et mille archers à pied ,
qu'il avoit conduits à Rome , à la suite de l'em-
pereur. A son arrivée à Pise , il s'empara des
gabelles et des revenus de la ville , et il lui
imposa de nouvelles contributions (2). Louis ,
de son côté , avoit donné la souveraineté de
Pise à l'impératrice ; mais lorsqu'un lieutenant
de celle-ci se présenta pour prendre posses-

(1) *Istorie Pistolesi anon.* T. XI, p. 445. — *Giov. Villani.*
L. X, p. 57, p. 634. — *Leon. Aretino.* L. V, p. 178. — *Beverini*
Annales Lucenses. L. VI, p. 835.

(2) *Gio. Villani.* L. X, c. 58, p. 636.

1328. sion de la seigneurie, Castruccio le força de se retirer, et *courut* la ville à la tête de sa cavalerie, pour la soumettre à son autorité (1). Cependant, il se préparoit à entreprendre le siège de Pistoia. Le 13 mai, il envoya mille chevaux et un gros corps d'infanterie, avec ordre de s'emparer des avenues de la place, il fit avancer ensuite la milice de Pise, et bientôt il se rendit lui-même au camp, avec le reste de ses forces.

Les Florentins, irrités des vexations de Philippe de Sangineto, du pillage de Pistoia, et de ce que la souveraineté de cette ville, au lieu de leur être acquise, avoit été réservée au duc de Calabre, avoient refusé d'approvisionner, à leurs frais, une conquête dont le lieutenant du duc venoit de consumer tous les magasins. Cependant lorsqu'ils virent Castruccio en entreprendre le siège, ils regretterent leur obstination, et ils rassemblèrent une forte armée pour ravitailler Pistoia, que

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 81, p. 648. — *Olenschlager Geschichte*. §. 85, p. 204.

Lorsqu'un capitaine vouloit s'assurer l'obéissance d'une ville, il en parcouroit les principales rues à la tête de sa cavalerie, le casque en tête et la lance en arrêt. Il surprenoit et renversoit toutes les barricades, avant que les bourgeois eussent le temps de se rassembler pour les défendre, et il prenoit possession de tous les lieux forts. Cette manière d'intimider les citoyens, et de les forcer à l'obéissance, s'appeloit *courir une ville*.

trois cents cavaliers et mille fantassins, à leur solde, secondés par les Guelfes de la ville, défendoient avec vigueur (1). Le 13 juillet, l'armée florentine, composée de deux mille six cents gendarmes, et d'une infanterie que quelques-uns font monter à trente mille hommes (2), s'approcha de la ville assiégée, et envoya offrir à Castruccio le gage de la bataille. Le seigneur de Lucques accepta gaillardement le gant qui lui étoit envoyé, et il fixa le jour et le lieu du combat; mais comme il n'avoit que seize cents gendarmes à opposer à l'armée ennemie, loin de se préparer à la bataille, il mit à profit le délai qu'il venoit d'obtenir, pour se fortifier dans son camp, et en rendre l'attaque presque impossible. Lorsque les Florentins, au jour fixé, eurent attendu quelque temps, l'armée lucquoise dans la plaine, et qu'ils virent qu'ils étoient joués, ils essayèrent de la forcer dans ses retranchemens; mais ils en furent repoussés avec perte. Ils imaginèrent ensuite qu'ils obligeroient Castruccio à lever le siège et à venir défendre ses foyers, en transportant la guerre dans

(1) *Istorie Pisolesi.* p. 447. — *Giov. Villani.* L. X, c. 83, p. 645. — *Leonard. Aratino.* L. V, p. 181. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 843.

(2) *Beverini.* L. VI, p. 845.

1328. l'État de Pise qu'ils mirent à feu et à sang. Mais Castruccio, assuré que Pistoia n'avoit plus de vivres que pour quelques jours, Lissa ravager les campagnes, et ne quitta point sa position. En effet, les assiégés, découragés par le départ de l'armée guelfe, capitulèrent et ouvrirent leur ville au seigneur de Lucques, le 3 août 1328 (1).

« Lorsque Castruccio, » dit Giovanni Villani, « eut recouvré Pistoia, par sa grande » prudence, sa persévérance et sa valeur, il » retourna dans sa ville de Lucques, comme » un triomphateur couvert de gloire. Il étoit » alors au faite de sa grandeur, plus fortuné » dans ses entreprises, et plus redouté qu'aucun » seigneur ou tyran italien qui eût régné de- » puis bien des siècles. Il étoit seigneur de » Pise, de Lucques, de Pistoia, de la Lufi- » giane, d'une grande partie de la rivière du » Levant de Gènes, et de plus de trois cents » châteaux fortifiés. Mais Dieu, selon l'ordre » de nature, égalise le grand au petit, et le » riche au pauvre. Ensuite des fatigues exces- » sives auxquelles il s'étoit exposé pendant le » siège de Pistoia, toujours couvert de son

(1) *Istorie Pistolesi*. p. 450. — *Giov. Villani*. L. X, p. 84, p. 650. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 81. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 848.

» armure, tantôt à cheval, tantôt à pied, pour ^{1328.}
 » surveiller les gardes, exciter les travailleurs,
 » braver des redoutes, ouvrir des tranchées, et
 » commencer chaque ouvrage de ses propres
 » mains, afin que chacun y travaillât malgré
 » l'ardeur du soleil dans la canicule, il tomba
 » grièvement malade, d'une fièvre continue,
 » et une maladie semblable se manifesta dans
 » l'armée qu'il conduisoit. »

Le personnage le plus considérable, parmi ceux qu'enleva cette épidémie, sous les yeux de Castruccio, fut Galeaz Visconti, autrefois seigneur de Milan. Louis de Bavière, à la sollicitation du duc de Lucques, lui avoit rendu la liberté, ainsi qu'à sa famille, le 25 mars précédent (1), et Galeaz servoit alors à la solde de son protecteur. Il fut atteint par l'épidémie, au château de Pescia, et là, cet homme, qui avoit été seigneur de Milan et de sept autres grandes villes, savoir : Pavie, Lodi, Crémone, Come, Bergame, Novare et Verceil, réduit à n'être plus qu'un pauvre soldat à la merci de Castruccio, mourut en peu de jours, misérable et excommunié.

Pendant la maladie du seigneur de Lucques faisoit des progrès; lui-même, il sentit les

(1) *Bonincontri Morigiæ Chron. Modoet. c. 37, p. 1152.* — *Georgii Merulæ Histor. Mediol. L. II, p. 107.*

1328. approches de la mort, et il disposa de ses biens par son testament, laissant à son fils aîné, Henri, le duché de Lucques, tel que l'empereur l'avoit institué (1). Il ordonna qu'au moment où il mourroit, ce fils se rendît à Pise, avec sa cavalerie, et courût la ville, pour s'en assurer la possession, ne commençant à mener le deuil, que lorsqu'il auroit établi sa souveraineté. Après avoir fait ces dispositions, il rendit l'ame le samedi 3 septembre 1328.

Castruccio étoit fort et adroit de sa personne, sa taille étoit grande et élancée, son visage agréable, mais maigre, pâle et presque blanc, ses cheveux étoient droits et blonds, sa physionomie gracieuse; il étoit âgé, à sa mort, de quarante-sept ans. Parmi les tyrans, il passa pour valeureux et magnanime (2), sage, rusé, prompt dans la décision, dur à la fatigue, vaillant dans les armes, prévoyant à la guerre, heureux dans ses entreprises, et redouté de tous. Mais pendant quinze ans qu'il gouverna Lucques, il donna plusieurs preuves de la

(1) Castruccio laissoit trois fils légitimes encore en bas âge, Henri, Valerano, et Jean, sous la tutèle de Pina, sa femme. Il avoit aussi un bâtard nommé Ortino. *Beverini Annal. Lucens.* L. VI, p. 850.

(2) *Et quidem is erat Castrucius, ut quoniam ita gerebant tempora, nullius manu libertas honestius periret.* *Beverini Annales Lucens. L. VI, p. 742.*

cruauté de son caractère. Il livra à d'effrayantes 1328.
tortures ceux qui lui étoient suspects, et il
punit ses ennemis par des supplices atroces.
Toujours desirieux de nouveaux serviteurs et
de nouveaux amis, il ne conservoit point de
reconnoissance pour ceux qui l'avoient assisté
dans ses besoins passés; il paroissoit même
sévir avec plus de cruauté contr'eux, comme
pour se décharger de la dette qu'il avoit con-
tractée. Il devoit aux Quartigiani, sa première
élévation, et nous avons vu qu'il les fit périr
par un supplice épouvantable. Une autre fa-
mille de Lucques, les Poggi, l'avoient délivré
des mains de Neri de Faggiuola, et lui avoient
frayé le chemin à la souveraineté; il saisit l'oc-
casion d'une querelle privée dans laquelle ils
étoient engagés, pour faire trancher la tête à
deux d'entr'eux (1).

La mort de Castruccio fut tenue cachée,
selon ses ordres, jusqu'au 10 septembre; et
pendant ce temps, son fils aîné courut avec
sa cavalerie les villes de Lucques et de Pise,
et il mit en déroute les Pisans, partout où
ceux-ci voulurent faire résistance. Il revint
ensuite à Lucques pour les funérailles de son
père, qui fut enseveli avec grande pompe,

(1) *Beyérini Annales Lucenses*. L. VI, p. 761.

1328. le 14 septembre, au couvent des frères Mineurs de saint François (1).

La joie des Florentins fut extrême, lorsqu'e la nouvelle de cette mort leur fut apportée. Louis de Bavière lui-même, sans les conseils et l'appui de Castruccio, ne leur paroissoit plus un ennemi redoutable. Ils savoient que, resté à Rome sans lui, il ne s'étoit plus occupé que de vaines et ridicules cérémonies; que, par ses invectives contre le pape et l'église, il avoit aliéné ses plus zélés partisans; qu'il avoit perdu le moment convenable pour attaquer le royaume de Naples; que les troupes du roi Robert étoient venues l'insulter à Ostie; que des hommes d'armes à lui avoient été défaits entre Todi et Narni; que les Romains, lassés de son séjour, et irrités des contributions qu'il levoit sur eux, s'étoient battus avec ses Allemands, et qu'enfin lorsque, le 4 août, il étoit parti de Rome pour venir en Toscane, la populace l'avoit poursuivi avec des injures, ainsi que son antipape, avoit jeté les traîneurs dans le Tibre, et avoit accueilli, dès le lendemain, Bertoldo Orsino et Stefano Colonna,

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 85, p. 653. — *Storie Pistolesi*. p. 451. — *Vita Castrucii Antelminelli a Nic. Tegrino*. p. 1342. — *Indicea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 83. — *Cronica di Pisa anon.* T. XV, p. 1000.

qui étoient rentrés dans Rome avec les Guelfes, 1328. et qui avoient été faits sénateurs (1).

Cependant l'empereur s'étoit avancé jusqu'à Todi avec deux mille cinq cents chevaux, et il se préparoit à suivre la route d'Arezzo pour traverser la Toscane. Son dessein étoit d'assiéger Florence avant qu'on y eût fait entrer les blés de la dernière récolte; et, s'il l'avoit exécuté, il auroit pu réduire cette république à de fâcheuses extrémités. Mais il en fut détourné par l'arrivée d'une flotte sicilienne sur les côtes de Toscane; elle étoit conduite par don Pedro, fils du roi Frédéric, et elle portoit onze cents cavaliers catalans ou siciliens. Don Pedro venoit rappeler l'empereur à l'entreprise qu'il avoit concertée avec le roi de Sicile contre le roi Robert, et il le fit solliciter de se mettre de nouveau en marche vers Naples. Louis retourna en effet en arrière, pour se rapprocher de la mer. A Corneto, il rencontra don Pedro, et les deux princes s'abordèrent avec des reproches mutuels. Louis accusoit le Sicilien d'être venu trop tard, et celui-ci l'empereur, d'avoir trop tôt abandonné ses projets. Ils firent cependant quelques entreprises ensemble dans la Maremme. Mais comme ils étoient à Grosseto, Louis reçut, le 18

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 96, p. 659.*

1328. septembre, la nouvelle de la mort de Castruccio et de l'entreprise de son fils Henri sur Pise. Il partit aussitôt pour recouvrer cette ville, qui lui ouvrit ses portes avec empressement, pour se délivrer du joug des Lucquois (1).

Louis de Bavière avoit perdu, presque en même-temps que Castruccio, un autre de ses conseillers et de ses confidens: c'étoit Marsilio de Padoue, le théologien controversiste qui avoit combattu l'autorité des papes, et qui avoit eu une grande part aux procès intentés à Rome contre Jean XXII (2). Peu de jours après mourut aussi, le 9 novembre, Charles, fils du roi Robert, duc de Calabre, et seigneur des Florentins. Ce duc ne laissoit que deux filles (3), et le roi son père n'avoit point d'autre postérité masculine, en sorte que cette maison, long-temps l'appui du parti guelfe, sembloit déjà menacée d'une prochaine destruction. Aussi les Guelfes les plus zélés de

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 102, p. 663. — *Cronica di Pisa*. p. 1000. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. p. 84. — *Leonardo Aretino*. L. V, p. 183.

(2) *Gio. Villani*. L. X, c. 104, p. 665.

(3) La seconde de ces filles, Marie, ne naquit qu'après la mort de son père.

Florence en ressentirent-ils une profonde 1328.
 douleur ; mais le peuple se réjouit de voir
 terminer, avant le temps fixé pour son expi-
 ration, le gouvernement arbitraire et con-
 cussionnaire des Appuliens. Il se trouva heu-
 reux d'être délivré d'un seigneur qui n'étoit
 distingué ni par sa valeur ni par sa prudence,
 et qui, appelé à défendre Florence dans les
 circonstances les plus critiques, avoit épuisé
 les trésors de l'État, et n'avoit songé qu'à son
 faste et à ses plaisirs (1).

La mort vient rarement apporter le repos
 au malheureux, comme il gémit dans l'excès
 de sa souffrance ; plus rarement elle frappe
 celui contre lequel les vœux des hommes
 invoquent les vengeances du ciel. Ses arrêts
 inattendus atteignent le juste dont les vertus
 excitent les plus vifs regrets, tandis que le
 grand coupable ne périt que lorsque l'on
 commençoit à oublier ses crimes. Mais dans
 l'histoire florentine, la mort s'est présentée
 fréquemment comme libératrice de la répu-
 blique. La mort de Henri VII sauva Florence
 de la colère provoquée de ce redoutable
 empereur ; la mort de Castruccio la délivra
 du plus vaillant guerrier, du plus profond

(1) *Gov. Villani*. L. X, c. 109, p. 669. — *Cronica Sanese di An. Dei*, p. 84.

1328. politique, de l'ennemi le plus redoutable qui eût encore porté les armes contre elle; la mort du duc de Calabre l'affranchit de la domination des Napolitains, au moment où leur secours avoit cessé de lui être nécessaire.

CHAPITRE XXXII.

Grandeur de Florence. — Retraite de Louis de Bavière ; ruine de ses anciens alliés. — Campagnes en Italie du roi Jean de Bohême.

1328. — 1333.

UNE nouvelle époque de grandeur et de gloire , commença , pour la république florentine , à la mort de Castruccio ; du moment où Florence fut délivrée de ce redoutable ennemi , elle domina sur tout le reste de l'Italie , par la vigueur de ses conseils et la profondeur de sa politique. Toujours prête à protéger les foibles et les opprimés , toujours prête à opposer aux usurpateurs une résistance indomptable , la seigneurie de Florence se considéra comme gardienne de la balance politique de l'Italie , et comme spécialement chargée de conserver aux souverains leur indépendance , aux peuples , des gouvernemens de leur choix.

Il faut chercher dans le caractère même d'une nation , les motifs de la conduite habituelle de son gouvernement , surtout s'il

est démocratique. Les qualités distinctives des Florentins les rendoient propres au rôle brillant dont ils se chargèrent, et l'Athènes de l'Italie s'appelle celle de la Grèce, autant par le génie de son peuple que par les chefs-d'œuvre qu'on lui vit produire.

Le Florentin étoit reconnu pour avoir l'esprit le plus délié parmi tous les peuples de l'Italie ; dans la société il étoit railleur et saisissoit avec vivacité le ridicule ; dans les affaires, sa perspicacité lui faisoit découvrir avant les autres la voie la plus courte pour arriver à son but, et apprécier mieux les avantages et les inconvéniens de chaque parti ; dans la politique, il devinoit les projets de ses ennemis, il prévoyoit de bonne heure la suite de leurs actions et la marche des événemens. Cependant son caractère étoit plus ferme et sa conduite plus mesurée qu'une telle vivacité d'esprit n'auroit pu le faire supposer. Il étoit lent à se déterminer, il n'entreprendoit les choses hasardeuses qu'après une mûre délibération ; et lorsqu'il s'étoit engagé, il persistoit dans ses déterminations, avec une constance inébranlable, malgré des échecs inattendus. Dans la littérature, le Florentin réunissoit la vivacité à la force du raisonnement, la gaîté à la philosophie, et la plaisanterie aux plus hautes méditations. La

profondeur du caractère avoit conservé chez lui l'enthousiasme , et la raillerie avoit formé le goût ; la sévérité du public, contre le ridicule , avoit établi sur les lettres[?] et les arts une législation non moins sévère.

L'école florentine de peinture qui florissoit alors, porte l'empreinte d'un génie créateur ; mais les écarts de ce génie lui-même étoient réprimés. Le peintre qui devoit le ciel , et qui osoit représenter les élus dans leur gloire , consultoit cependant et craignoit la censure de la place publique. Giotto , vers cette époque , travailloit à Florence. Fils d'un paysan des montagnes , il avoit reçu de la république le droit de cité et une pension considérable. Avec une diligence qui tient du prodige , il ornoit toutes les églises de tableaux bien supérieurs à ceux qu'on avoit vus avant lui ; et cependant toutes les villes de l'Italie montroient aussi avec orgueil quelques-uns de ses ouvrages. C'étoit lui qui avoit donné le modèle du beau clocher de la cathédrale de Florence. De nombreux écoliers auxquels il enseignoit son art , étoient destinés à perpétuer la gloire de son nom (1). Stefano, André de Cione , Buffalmaco , et Taddéo Gaddi,

(1) *Vesari vita di Giotto*. P. I, p. 302.

formés par ses leçons , sont arrivés à une haute célébrité.

Mais plus que le génie des beaux arts , plus que le talent littéraire , ce qui distinguoit le peuple de Florence , c'étoit son amour inébranlable pour la liberté. Sa jalousie du pouvoir le faisoit résister avec force à toutes les espèces d'aristocratie , et son talent pour les combinaisons politiques , le ramenoit toujours vers le même but , par vingt essais de constitutions différentes. En même-temps il savoit circonscrire le pouvoir des chefs , et se mettre en garde contre les orages des assemblées populaires.

1328. La mort du duc de Calabre fut , pour les Florentins , une occasion nouvelle de réformer leur constitution , et de balancer , les uns par les autres , les pouvoirs divers qu'ils devoient employer. Les parlemens ou assemblées générales des citoyens sur la place publique , avoient plus souvent servi à bouleverser les lois qu'à les maintenir ; aussi les bons citoyens se proposoient-ils toujours d'appeler le peuple à exercer la souveraineté par des représentans légitimes , plutôt que par lui-même ; de consulter son opinion , plutôt que de compter ses suffrages : car l'opinion publique n'existe point , elle n'a pas le temps de se former , dans le pays où le régime démocratique la

convertit immédiatement en loi ; et lorsque tous sont consultés sur ce qui n'a occupé la pensée que d'un petit nombre , la plupart décident avant d'avoir un avis à eux. Les Florentins , avec une jalousie égale à celle des citoyens d'Athènes , ne vouloient point reconnoître que la naissance , le rang , les emplois rendissent , dans la nation , une certaine classe plus propre que les autres à gouverner. Mais ils n'exigeoient pas que la nation , toute entière , fût en même-temps souveraine et sujette. Ils vouloient tous parvenir successivement à la magistrature ou aux conseils ; mais ils consentoient à ce que la magistrature et les conseils , pendant la durée de leur règne , décidassent seuls au nom de la nation.

Même avec cet amour exagéré de l'égalité , ils étoient forcés de reconnoître que beaucoup de citoyens ne pourroient être appelés au gouvernement , sans l'avilir par leur basse condition , leurs manières vulgaires , ou leur manque de talens. Ils ne voulurent point cependant les écarter par des lois générales qu'ils auroient regardées en même-temps comme humiliantes pour ceux qu'elles atteignoient , et comme insuffisantes ; ils préférèrent n'accorder les places qu'à ceux qu'une autorité nationale indiqueroit comme dignes de les

1328. occuper ; ils demandèrent donc qu'avant tout, une liste générale de tous les citoyens éligibles, guelfes, et âgés de trente ans, fût formée par le concours de cinq magistratures indépendantes, dont chacune représentoit un intérêt national. Les prieurs, au nom du gouvernement, les gonfaloniers, au nom de la milice, les capitaines de parti, au nom des Guelfes, les juges du commerce (au nom des marchands, et les consuls des arts, au nom de l'industrie, indiquoient, chacun à leur tour, les citoyens qu'ils jugeoient dignes des honneurs publics. Des adjoints, tirés de la masse du peuple, secondoient ces électeurs, pour empêcher qu'aucun citoyen ne fût oublié ou exclu par surprise de cette présentation ; mationais celui que personne n'avoit cru assez recommandable pour l'indiquer, n'étoit jamais appelé aux magistratures.

La liste des éligibles étoit ensuite soumise à la révision d'une balie. On formoit ce corps électoral par la réunion de tous les magistrats, au nombre de quatre-vingt-dix-sept (1), et il falloit réunir soixante-huit suffrages pour être inscrit sur la liste des prieurs. Les bons-

(1) Savoir, six prieurs, douze bons-hommes, dix-neuf gonfaloniers de compagnies, vingt-quatre consuls des arts, et six députés de chacun des six quartiers. La balie étoit présidée par le gonfalonier de justice.

hommes, les consuls des arts, et les gonfa-^{1328.}loniers de compagnie étoient élus de la même manière. Enfin les quatre anciens conseils furent abolis, et on leur en substitua deux nouveaux : celui du peuple, composé de trois cents membres, qui devoient faire preuve qu'ils étoient Guelfes et Plébéïens; et le conseil de commune, composé de cent vingt-cinq nobles, et d'autant de citoyens de l'ordre populaire. Tous les quatre mois, ces deux conseils étoient renouvelés (1).

Ainsi tous les grands intérêts de l'Etat furent représentés dans le gouvernement, la noblesse et le peuple, le commerce et les manufactures, chacun des corps militaires, chacun des métiers, chacun des quartiers de la ville. La souveraineté resta toute entière à la nation, sans que la nation fût assemblée; la volonté du peuple décida toutes les grandes questions, mais ce fut après avoir été préparée et mûrie par les délibérations préliminaires de la magistrature et des conseils.

Le même esprit de liberté qui avoit présidé à la formation de la constitution, présidoit à la conduite de l'Etat, dans ses relations extérieures. Les Florentins, après avoir échappé

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 110, p. 670. — *Leonardo Aretino*, L. V, p. 182.

1328. eux-mêmes au danger dont les menaçoit Castruccio, résolurent de délivrer du joug des tyrans les peuples leurs voisins. Après avoir vu le Bavaois menacer l'indépendance de l'Italie, ils résolurent de s'opposer à l'établissement de toute puissance étrangère en-deçà des Alpes.

Louis de Bavière étoit encore lui-même sur les frontières de la république florentine, et il avoit convoqué à Pise, pour le 3 décembre 1328, une assemblée des principaux chefs du parti gibelin; mais il ne sut les occuper que des procès intentés au pape d'Avignon, par son antipape Nicolas V (1), tandis que la cavalerie florentine vint, à deux reprises, l'insulter jusque sous les murs de Pise. En perdant Castruccio, Louis de Bavière avoit perdu son meilleur conseil et son principal appui. Il manquoit d'argent pour maintenir une armée si loin de son pays, et quelquefois il en cherchoit par les voies les plus perfides et les plus honteuses (2); aussi se voyoit-il

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 113 et 114, p. 672.*

(2) Sur la demande du duc Maximilien de Bavière, Jean-Georg Herwart, son chancelier, écrivit un ouvrage en 1618, pour défendre Louis IV contre les imputations des Guelfes, et surtout de Bzovius, continuateur des annales ecclésiastiques. C'est un gros livre in-4.º, imprimé à Munich, de 1000 à 1200 pages. Il est écrit avec plus d'empportement que de raison, et ne peut suffire à rétablir la réputation justement ternie de l'empereur.

doublément décrié, pour sa pauvreté, et pour ^{1328.} la tromperie et l'ingratitude auxquelles sa pauvreté l'avoit réduit (1).

Il venoit, pendant son séjour à Rome, de faire enlever et mettre à la torture Salvestro de Gatti, seigneur de Viterbe, pour lui faire révéler le lieu où il cachoit ses trésors. Ce seigneur gibelin étoit cependant le premier dans l'État de l'église, qui eût ouvert volontairement une place forte à l'empereur (2). Il tâchoit en ce moment de tirer de l'argent des Visconti; et de recueillir de nouveaux fruits de la trahison dont il avoit usé envers eux. Le 6 juillet de l'année précédente, il avoit arrêté Galeaz, qu'on lui dénonçoit comme ayant traité avec les Guelfes; mais il n'avoit pas même eu de prétexte pour faire saisir le fils et les frères de ce seigneur, qu'il avoit aussi jetés dans les cachots de Monza. Il avoit enfin cédé, après huit mois, aux sollicitations de Castruccio, en faveur des Visconti, et

(1) Pétrarque fait allusion à cette ingratitude et à cette perfidie, dans la canzone *Italia mia*, composée lorsque les Florentins songèrent à rappeler en Italie Louis de Bavière, en 1341.

*Ne v' accorgete ancor per tante prove
Del Baverico inganno
Che alzando l' dito con la morte scherza.*

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 65, p. 639.

1328. délivré ses prisonniers le 25 mars 1328; mais il avoit laissé mourir le chef valeureux de cette famille, dans l'exil et la pauvreté. A présent il traitoit avec les survivans du prix auquel il leur rendroit la souveraineté qu'il leur avoit ravie. Il vouloit de l'argent, et en même-temps il demandoit un gage de la fidélité future de ceux qu'il avoit si cruellement offensés. Pour lui complaire, Jean Visconti, le troisième des fils du grand Matteo, accepta le chapeau de cardinal des mains de l'antipape Nicolas V; et, tandis que son neveu, Azzo, marchandoit sur le prix qu'il donneroit pour recouvrer Milan, un événement imprévu hâta la conclusion du traité (1).

Toutes les troupes de l'empereur se plaignoient de n'être point payées; mais les plus impatiens, parmi ses soldats, étoient les Saxons et les habitans de l'Allemagne inférieure, qui, déjà dans l'État de Rome, avoient été sur le point d'en venir aux mains avec leurs compatriotes. Ils songèrent enfin à surprendre une place forte, pour qu'elle leur servît comme de nantissement de leur solde; et huit cents chevaliers de la basse Allemagne, avec beaucoup de gens de pied, se dirigèrent tout-à-coup vers Lucques, pour s'en emparer, le 29

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 117, p. 674.*

octobre 1328 (1). L'empereur eut à peine le temps de leur faire fermer les portes de cette ville. Après avoir pillé les faubourgs de Lucques et les villages du val de Nievole, ce corps de Saxons vint s'établir sur la montagne du Cerruglio, la plus haute des collines qui séparent la plaine du marais de Fucecchio, d'avec celle du lac de Bientina. Ils se fortifièrent dans cette position, à peine éloignée de quinze milles de Pise, et de douze de Lucques; de-là ils dominoient les plaines du val de Nievole, et celles du val d'Arno Florentin, et ils commandoient l'entrée des territoires de Pise et de Lucques. Alors, menaçant également les Guelfes et les Gibelins, ils mirent à l'enchère leurs services et leur inimitié (2).

Louis de Bavière, inquiet de leur défection, et voulant les rappeler à lui, se détermina enfin à conclure sa longue négociation avec les Visconti, et à rendre à Azzo le titre de vicaire impérial, à Milan, en lui faisant ouvrir les portes de cette ville. Azzo Visconti promit de payer cent vingt-cinq mille florins à l'empereur, pour prix de cette concession; et son oncle Marc se rendit auprès des Allemands

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 107, p. 668.*

(2) *Barth. Beverini Annal. Lucenses. L. VII, p. 858.*

1328. du Cerruglio , pour les instruire de ce traité , et leur faire prendre patience , jusqu'à ce que l'argent promis fût arrivé de Milan. Mais les Allemands , après avoir attendu quelques jours , arrêterent Marco Visconti lui-même , afin qu'il leur servît de gage de l'argent qu'il leur annonçoit (1).

L'empereur chercha d'autre part à tirer des contributions des pays que Castruccio avoit gouvernés. Ses enfans portoient , par la concession de Louis , le titre de ducs de Lucques , et cette ville leur obéissoit encore ; mais plusieurs familles républicainés , les Honesti , les Pozzinghi et les Salamoncelli cherchoient à rétablir l'ancienne forme du gouvernement (2). Louis de Bavière , sous prétexte de protéger les jeunes orphelins , dont il étoit le tuteur naturel , entra dans Lucques , où il fut admis
1329. sans défiance , le 16 mars 1329. Tout-à-coup il donna ordre à son maréchal de courir les rues avec sa cavalerie , en signe de prise de possession. Les Allemands attaquèrent les barricades qu'on éleva contre eux , ils brûlèrent les maisons des Pozzinghi où on leur opposa de la résistance , et le feu , se communiquant aux édifices voisins , réduisit en cendres tout

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 117, p. 675.

(2) *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 857-859.

le quartier de Saint-Michel, le plus riche de la ville. L'empereur vendit ensuite Lucques, pour le prix de vingt-deux mille florins, à François Castracani, parent, mais ennemi de Castruccio et de ses fils (1). 1329

Philippe Tedici qui avoit vendu Pistoia à Castruccio, voulut au moins conserver la seigneurie de cette ville aux jeunes Castracani; mais les Panciatici, anciens chefs du parti gibelin, s'y opposèrent par les armes, et Tedici fut chassé de Lucques avec les soldats de Castruccio. Ainsi fut détruite en peu de mois la puissance de ce prince si vaillant et si habile, qui avoit fait trembler tous les Guelfes de l'Italie. Ses fils, proscrits des villes où il avoit régné, furent obligés de se cacher dans les châteaux des Apennins, jusqu'au temps où, parvenus à l'âge de porter les armes, ils firent le métier de *condottieri*. Les États divers qu'il avoit réunis en un seul, se séparèrent pour être successivement asservis; leur puissance passée n'avoit tenu qu'à une seule vie. Les peuples que Castruccio avoit animés de son ardeur guerrière, se trouvoient épuisés par les combats auxquels il les avoit conduits; leurs trésors étoient dissipés, leur

(2) *Istorie Pistolesi anonime*. T. XI, p. 453. — *Giov. Villani*. L. X, p. 125, p. 679.

1329. jeunesse avoit péri sur le champ de bataille , et quarante ans d'esclavage furent , pour les Lucquois , la conséquence et la punition du rôle trop brillant qu'ils avoient joué.

Louis de Bavière , indifférent à la ruine qu'il avoit attirée sur les enfans de son plus fidèle serviteur , se détermina enfin , le 11 avril , à abandonner la Toscane. Chaque jour il voyoit diminuer son crédit dans cette province ; il ne pouvoit ramener sous ses étendards les Saxons fortifiés au Cerruglio ; il craignoit de les voir passer au service de la république florentine , et d'éprouver alors des revers plus humilians. Il confia la garde de Pise à Tarlatino de Pietra Mala , un des seigneurs d'Arezzo ; il lui laissa environ six cents chevaux allemands , et , avec le reste de ses troupes , il s'achemina vers la Lombardie (1).

Aussi long-temps que l'empereur avoit été en Toscane , les Florentins avoient eu besoin de garder chez eux toutes leurs forces , pour se mettre en garde contre lui ; mais , dès qu'ils le virent s'éloigner , ils commencèrent à tirer parti de la haine que ce monarque avoit inspirée aux peuples. De toutes les conquêtes de Castruccio , celle qui les avoit le plus allarmés ,

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 128, p. 680.*

avoient été celle de Pistoia, qui ouvroit aux Gibe- 1329.
lins tous les passages des montagnes, et l'entrée
dans la plaine même de Florence. Mais les
Parciaticchi, chefs des Gibelins de Pistoia,
après avoir chassé les Tedici, qu'ils regardoient
comme des traîtres, firent eux-mêmes des
avances au gouvernement florentin, pour se
réconcilier avec lui. Ils entamèrent la négo-
ciation avec la république, par le moyen de
Pazzino des Pazzi, leur parent, et le 24 mai 1329,
la paix fut signée entre Pistoia et Florence.
Les Pistoïois abandonnèrent tous leurs droits
sur Montemurlo, Carmignano, Artimino et
Vitolino, forteresses que les Florentins leur
avoient précédemment enlevées; ils s'enga-
gèrent, à perpétuité, à tenir pour amis les
amis de Florence, pour ennemis ses ennemis;
et ils consentirent, pour sûreté de leur ville,
à recevoir dans leurs murs, un capitaine flo-
rentin avec une petite garnison (1). Depuis ce
traité, Pistoia, quoique considérée toujours
comme ville alliée et non sujette, cessa d'avoir
une existence indépendante, et ses habitans
cessèrent de former un peuple.

La province la plus riante de la Toscane,
le val de Nievole, soumis par les Lucquois,

(1) *Istorie Pistolesi anonime*. T. XI, p. 456. — *Giov. Villani*. L. X, c. 130, p. 682.

1329. en 1281 (1), avoit obéi à Castruccio. Deux rivières peu considérables, mais que les chaleurs de l'été ne tarissent jamais, la Peseia et la Nievole, répandent la fertilité dans le fond de cette belle vallée, qui se revêt chaque année des plus riches moissons. Les collines qui l'entourent, couvertes d'oliviers et de vignes, produisent l'huile la plus précieuse et les meilleurs vins de Toscane; elles sont couronnées par des forteresses, dont les vieilles tours, revêtues de lierres et de câpriers, s'élèvent entre les châtaigniers et les cyprès. Ces châteaux n'appartenoient point à la noblesse immédiate, mais les propriétaires de la vallée s'y étoient réunis pour leur sûreté; une enceinte commune servoit à la défense de leurs demeures et de leurs effets les plus précieux; et, sans sortir de leurs remparts, les habitans pouvoient, dans ce ravissant paysage, surveiller leurs moissons de la plaine ou les travaux de leurs laboureurs. Chaque bourgade avoit un gouvernement municipal, ou une commune; et, avant d'être assujettis aux Lucquois, ces petits peuples, si rapprochés, que d'un château on pouvoit être entendu dans le château voisin, s'étoient quelquefois fait

(1) *Giov. Villani*. L. VII, c. 76, p. 288. — *Prosper Omero Baldasseroni*, *Istoria di Pescia*; un vol. in-8.

la guerre, ou avoient conclu entr'eux des alliances. Après la mort de Castruccio, désirant séparer leur sort de celui de Lucques, ils formèrent entr'eux une ligue pour assurer leur indépendance; mais l'exemple des Pis-¹³²⁹toïois les engagea bientôt à rechercher l'al-
liance et la protection de Florence, et le 21 juin 1329, un traité de paix perpétuelle fut signé entre la république, d'une part, et les châteaux de Pescia, Montecatini, Buggiano, Uzzano, Colle, Cozzile, Massa, Monsummano et Montevetturini, de l'autre. Ceux-ci s'engagèrent à n'avoir d'autres amis que les amis des Florentins, d'autres ennemis que leurs ennemis, et à obéir au capitaine que la république leur enverroit (1).

L'occasion de faire une acquisition plus importante parut alors se présenter à la république florentine. On offrit de lui vendre la ville même de Lucques. Les Allemands qui avoient abjuré l'autorité de l'empereur, et qui s'étoient retranchés au Cerruglio, lorsqu'ils virent Louis de Bavière parti, jugèrent convenable de se donner un chef qui connût l'Italie et la politique italienne. Ils firent choix

(1) *Giop. Villani*. L. X, c. 135, p. 685. — *Beverini Ann. Lucens.* L. VII, p. 864.

1329. de Marco Visconti, que peu de jours auparavant eux-mêmes avoient arrêté, mais qui, dès long-temps, s'étoit rendu cher à plusieurs de leurs compatriotes, par sa bravoure et ses talens militaires, et que son caractère inquiet et entreprenant sembloit rendre propre à conduire une bande d'aventuriers. Marc Visconti, en effet, ne fut pas plutôt à la tête de cette troupe redoutable, qu'il entama des négociations avec tous ses voisins, avec le gouvernement de Florence, avec les Allemands en garnison à Lucques, et avec les citoyens de Pise qui étoient las de l'oppression.

Le premier effet de ses menées secrètes fut la prise de Lucques. L'empereur avoit laissé trois cents chevaliers allemands à François Castracani des Interminelli, son vicaire dans cette ville; mais ces troupes furent séduites par les Allemands du Cerruglio; d'autres gendarmes de la même nation, qui avoient servi sous Castruccio, et qui étoient demeurés en garnison, dans la forteresse de Lucques, prirent de favoriser les fils de leur duc, que Marc Visconti fit venir dans son camp; et, dans la nuit du 15 avril, la ville et sa forteresse furent ouvertes aux Allemands du Cerruglio. Les citoyens furent désarmés, et la seigneurie de cette nouvelle conquête, fut décernée à

Marc Visconti (1). Cependant, les Allemands, ^{1329.} auxquels il devoit sa souveraineté, ne subsistoient que de brigandages; le territoire de Lucques, qu'ils dévastoyent, et la ville, épuisée par ses guerres précédentes, ne pouvoient suffire à les entretenir (2). Eux-mêmes désiroient retourner en Allemagne, et ils étoient prêts à livrer Lucques à quiconque leur paieroit les soldes accumulées qui leur étoient dues par l'empereur, et qui, à les en croire, montoient à quatre-vingt mille florins. Pour ce prix, ils envoyèrent offrir aux Florentins la ville dont ils s'étoient rendus maîtres. Mais leur proposition fut rejetée, soit que les prieurs de la république ne voulussent pas enrichir de leurs trésors leurs ennemis Marc Visconti et les fils de Castruccio (3); soit qu'une défiance mutuelle empêchât les Florentins et les Allemands de conclure, les uns, ne voulant pas livrer l'argent avant d'avoir l'entrée de la ville, les autres, ne voulant pas ouvrir la ville avant d'avoir reçu l'argent (4); soit enfin

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 129, p. 681.

(2) *Beverini Annales Lucens*. L. VII, p. 861.

(3) *Leonardo Aretino Sky. Fior*. L. VI, p. 187. — *Machiavelli Storia Fior*. L. II, p. 151.

(4) *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 86. — *Beverini Annales Lucens*. L. VII, p. 863.

1329. qu'une jalousie secrète contre le premier négociateur chargé de ce traité, par la seigneurie, mit obstacle à son accomplissement (1) -

Sur ces entrefaites, un second complot de Marc Visconti éclata dans Pise. Cette ville, si long-temps fidèle aux empereurs, et qui avoit fait, pour leur cause, de si énormes sacrifices, avoit été traitée par Louis de Bavière avec autant d'ingratitude que les autres Etats gibelins. Le droit des gens avoit été violé envers ses ambassadeurs, la ville assiégée, sa capitulation foulée aux pieds, la seigneurie conférée tour-à-tour à l'impératrice, à Castruccio, à Tarlatino de Pietra Mala; enfin, des contributions extraordinaires avoient été imposées sans mesure sur ses habitans, et elles avoient fait succéder une misère universelle à l'ancienne opulence. Marc Visconti traita des moyens de délivrer Pise, avec le comte Fazio, ou Boniface de la Ghérardesca, chef du parti plébéien; il lui envoya une compagnie de gendarmes pour l'assister; et, par leur moyen, le comte Fazio chassa de Pise le vicaire impérial avec ses soldats, et rétablit, au mois de juin 1329, le gouvernement indépendant de la république (2).

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 129, p. 681.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 133. p. 683.

Marc Visconti cependant ne se croyoit pas ^{1329.} en pleine sûreté au milieu des Allemands qui l'avoient nommé leur chef, et il vint en personne à Florence pour renouveler le traité de la vente de Lucques. Pendant ce temps, ses lieutenans entamèrent avec les Pisans une négociation semblable; et ces derniers, empressés de prévenir les Florentins dans une acquisition si importante, conclurent le marché pour le prix de soixante mille florins, et en livrèrent précipitamment treize mille pour servir d'arrhes, sans avoir eu la précaution de se faire donner des ôtages. Les Allemands se jouèrent de leur parole et refusèrent d'ouvrir la ville; les Florentins, jaloux de la tentative des Pisans, firent immédiatement avancer leurs troupes pour y mettre obstacle; et les Pisans, qui venoient de perdre une somme considérable, et qui avoient en même-temps pour ennemis les Allemands de Tarlatino, qu'ils avoient chassés, et ceux de Lucques, qui les avoient trompés, furent obligés de faire la paix avec Florence, le 12 août 1329, et de renoncer à l'acquisition de Lucques (1).

Les Allemands renouvelèrent encore une

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 136, p. 686. — *Cronica di B. Marangoni di Pisa*. p. 675. — *Beverini Annales Lucens*. L. VII, p. 365.

1329. fois leur offre de vendre Lucques aux Florentins; et, comme la seigneurie n'avoit pas voulu accepter ce marché, plusieurs riches citoyens formèrent une société, dans laquelle entra Giovanni Villani, notre historien, pour acheter Lucques de leurs deniers. Ils avoient trouvé entr'eux cinquante-six mille florins; les marchands émigrés de Lucques, qui désiroient tirer leur patrie de l'oppression où elle gémissoit, en ajoutoient dix mille, et l'on demandoit seulement à la seigneurie d'en fournir quatorze mille; à cette condition on lui auroit remis la garde des murs et de la citadelle. Ceux qui avoient avancé l'argent se seroient ensuite remboursés sur les gabelles des portes de Lucques. Mais un inconcevable aveuglement frappa cette fois la seigneurie, pour l'ordinaire si sage, et lui fit rejeter ces propositions. Elle craignit le ridicule qu'on jeteroit sur une nation de marchands, qui, au lieu de soumettre ses ennemis par les armes, ne savoit que les acheter. « Sans doute, dit Villani, les pé-
» chés des Florentins avoient mérité d'être
» châtiés, par une nouvelle guerre, à l'occa-
» sion de Lucques; car quelle vengeance pou-
» vions-nous tirer des Lucquois, et plus
» honorable et plus haute, que de les acheter
» comme esclaves, comme pis qu'esclaves,
» eux, leurs biens et leurs possessions, pour

» ensuite, sous notre joug, leur garantir la ^{1329.}
 » paix, leur pardonner, et les rendre de nou-
 » veau libres et nos égaux, comme ils l'étoient
 » anciennement (1). »

Sur ces entrefaites, un émigré gibelin de Gênes, nommé Gherardino Spinola, entra en traité avec les aventuriers allemands, pour l'achat de Lucques; et ces soldats, impatiens de retourner dans leur patrie, lui livrèrent enfin la ville, le 2 septembre, pour le prix de trente mille florins. Les Lucquois reconnurent son autorité, moins insupportable pour eux, que celle de la soldatesque à laquelle il succédoit; et les Florentins, qui lui déclarèrent la guerre, se virent enlever par les Gibelins les deux châteaux de Collodi et de Montecatini (2).

A la réserve de cette guerre peu dangereuse, la paix et l'ordre étoient rétablis dans tout le reste de la Toscane. La république de Pise elle-même avoit cherché à se réconcilier avec le parti guelfe et le pape. Dans cette vue, elle avoit obligé l'antipape, Nicolas V, à se retirer loin de ses murs; ensuite elle se fit saisir dans un château de la Ma-

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 142, p. 689.*

(2) *Giov. Villani. L. X, c. 143, p. 690. — Leon Aretino, L. VI, p. 191. — Beverini Annales Lucens. L. VII, p. 869.*

1329. remme, où il se cachoit, et elle l'envoya prisonnier à Avignon. Jean XXII pleura de joie d'avoir entre ses mains ce rival dangereux; il le retint, pendant le reste de sa vie, dans une prison honorable; et, pour prix du service important que les Pisans lui avoient rendu, il les admit de nouveau dans la communion de l'église (1).

Mais la Lombardie, dans laquelle Louis de Bavière avoit conduit son armée, n'étoit pas exempte de révolutions; et les Florentins, qui ne prétendoient à aucune domination sur cette contrée, ne voyoient pas cependant sans inquiétude quelques princes s'y élever rapidement à un pouvoir menaçant, quelques autres tomber non moins rapidement dans la dépendance ou le malheur.

L'un des chefs les plus redoutés du parti gibelin, avoit déjà cessé d'exister, lorsque Louis de Bavière, à son retour de Toscane, rentra dans cette contrée. Passerino de Bonacossi, seigneur de Mantoue et de Modène, avoit perdu la dernière de ces deux villes par une sédition du peuple, dès le 5 juin 1327 (2). Les Guelfes et le légat Bertrand du Roiet,

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 162, p. 702.*

(2) *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano. T. XV, p. 588.*
— *Chron. Mutinense Bonifacii di Morano. T. XI, p. 113.*

étoient accourus au secours des insurgés, qui leur avoient ouvert leurs portes. Mais Passerino étoit demeuré souverain de Mantoue : depuis plus de quarante ans cette ville étoit soumise à sa famille. Défendue contre une agression étrangère par les lacs au milieu desquels elle est située, Mantoue paroissoit aussi n'avoir à redouter aucune révolution intérieure. Le peuple avoit perdu depuis long-temps le souvenir d'une liberté qu'il avoit à peine connue ; les grands étoient soumis ; ils étoient caressés par le seigneur et admis à sa confiance ; enfin on connoissoit la prudence, la richesse et la valeur du prince, qui passoit pour le mieux affermi sur son trône, de tous les seigneurs lombards (1). Une offense privée, suite de l'arrogance du fils de Passerino, suffit pour causer sa ruine.

Les mœurs des jeunes gens, sévères dans les républiques, étoient licencieuses dans les principautés lombardes. Les seigneurs eux-mêmes auroient redouté l'austère indépendance d'un homme chaste et sobre. L'exemple de la cour invitoit à la mollesse, et les gentilshommes, pour qui aucune carrière ne demouroit ouverte, faisoient des plaisirs leur unique affaire. Le fils de Passerino avoit

(1) *Chronicon Mantovaniense*. T. XII, L. II, c. 41, p. 1159.

pour amis et pour compagnons de débauche ses trois cousins, les fils de Louis de Gonzaga. L'un de ceux-ci cependant ayant excité la jalousie du prince, le jeune Bonacossi, dans sa brutale colère, jura de venger, sur la propre femme de Filippino Gonzaga, l'infidélité supposée de sa maîtresse, et de la déshonorer sous les yeux de son mari (1).

Les trois frères Gonzaga et leur ami le comte Albert Saviola, se concertèrent pour prévenir une si mortelle injure, ou pour punir le fils du tyran d'avoir osé les en menacer. Ils demandèrent secrètement des secours à Cane de la Scala, seigneur de Vérone, et ils en obtinrent; car les princes voisins, toujours jaloux les uns des autres, étoient toujours prêts à se nuire mutuellement. Filippino Gonzaga s'étoit retiré dans ses terres, sous prétexte de soigner ses moissons, et il avoit choisi, pour y travailler, des ouvriers sur le courage et l'affection desquels il pouvoit compter. Dans la nuit du 14 août 1328, il leur distribua des armes, il les réunit aux gendarmes que Cane de la Scala lui avoit prêtés, et il les conduisit devant la porte de Marmirolo, que son frère s'étoit fait ouvrir, sous prétexte qu'une intrigue de galanterie

(1) *Platina Histor. Mantuæ. T. XX, L. I, p. 727.*

l'appeloit à la campagne. La garde de la porte fut surprise, et les conjurés traversèrent la ville en appelant le peuple à secouer le joug de Passerino et à détruire ses gabelles. Ce seigneur, qui accourut à cheval au-devant de ses ennemis, fut tué sur la place; son fils fut jeté dans une prison dans laquelle il avoit fait mourir le vieux seigneur de la Mirandola, et il y fut tué par le fils de ce gentilhomme. Louis de Gonzaga, beau-frère de Passerino et père des conjurés, fut proclamé par eux seigneur de Mantoue (1). Ses descendants ont conservé leur souveraineté sur cette ville, jusqu'au milieu du siècle dernier.

Louis de Bavière n'entreprit point de venger ^{1329.} Passerino de Bonacossi; au contraire, il nomma Louis de Gonzaga vicaire impérial, comme l'avoit été son prédécesseur, et il l'invita au congrès des seigneurs gibelins qu'il avoit convoqué pour le 21 avril 1329, à Marcheria. Eane de la Scala, Gonzaga, et les seigneurs de Come et de Crémone, y assistèrent, ainsi que les autres chefs du parti, en Lombardie (2); mais Azzo Visconti refusa de s'y rendre. Ce

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. p. 349. — *Giov. Villani*. L. X, c. 99, p. 662. — *Bonifazio di Morano. Chr. Mutinense*. T. XI, p. 116.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 128, p. 681.

1329. prince , allié des fils de Castruccio , réclamoit contre l'ingratitude avec laquelle l'empereur les avoit traités ; il voyoit dans leur sort celui qui lui étoit destiné , si Louis entroit dans Milan , et il préféroit être en guerre ouverte avec lui , plutôt que de se reposer sur un traité avec un homme sans foi. Dès qu'il apprit l'approche de l'empereur , il fortifia Milan et Monza , pour être en état de lui résister , et il invita les citoyens à se défendre , leur annonçant que de quatre mille hommes d'armes qui suivoient Louis , deux mille , dans leur misère , avoient vendu leurs chevaux , et comptoient , pour se remonter , sur le pillage de Milan. Les Milanois , en effet , secondèrent leur seigneur de toutes leurs forces , et Louis , après plusieurs tentatives inutiles pour les surprendre , accepta quelque argent que lui offrit Visconti , et alla porter la guerre dans la Lombardie d'outre Pô (1).

Louis de Bavière remporta quelques avantages dans cette campagne , moins par son habileté que par l'imprudence de son adversaire , le cardinal Bertrand du Poïet. Celui-ci ayant fait arrêter comme ôtage Orlando de Rossi , un des seigneurs de Parme , et des chefs

(1) *Chronicon Modoetiense*. c. 40 , p. 1158. — *Georgii Merulae Histor. Mediol.* L. III , p. 111.

du parti guelfe , les villes de Pavie , de Parme ,^{1329.} de Modène et de Reggio , indignées de cet acte tyrannique , abandonnèrent la cause de l'église , et ouvrirent leurs portes à l'empereur (1). Mais Louis , à la fin de l'année , se rendit à Trente , pour conférer avec quelques princes allemands , et tirer d'eux de nouveaux soldats. Comme il étoit dans cette ville , Frédéric d'Autriche mourut , le 13 janvier 1330 , et ses frères , Albert et Othon , rassemblèrent des troupes pour attaquer la Bavière. Louis , averti de ces mouvemens , abandonna l'Italie pour défendre ses États héréditaires (2).

Azzo Visconti , en se brouillant avec l'empereur , se réconcilia avec le pape ; il substitua le titre de vicaire de l'église à celui de vicaire impérial , et il obtint l'évêché de Novare pour son oncle Jean , auquel il fit abjurer le cardinalat des schismatiques (3). Marc Visconti , l'aîné de ses oncles , et le plus distingué par sa bravoure et ses talens , mais le plus redoutable par l'inquiétude de son caractère , après avoir échoué dans sa négociation pour vendre

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 141, p. 688.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 146, p. 691. — *Bonifazio di Morano Cron. Mutinens.* p. 117. — *Olenschlägers Geschichte des Rom. Kayserth.* §. 89, p. 213.

(3) *Giov. Villani* L. X, c. 144, p. 690.

1529. Lucques aux Florentins, revint à Milan à la fin de juillet. Les bourgeois qui l'avoient vu souvent rentrer dans la ville en triomphe, après de glorieuses victoires; les soldats, dont il avoit partagé les fatigues et qu'il devançoit dans les dangers; les paysans, dont il avoit défendu les récoltes contre le pillage des ennemis, s'empressoient sur son passage; ils répétoient son nom avec enthousiasme, et l'invoquoient comme le vengeur de la Lombardie, comme le prince dont ils attendoient la paix, la gloire et la liberté. Le seigneur de Milan ne vit point avec indifférence une si haute faveur populaire; cependant il invita son oncle à un festin somptueux, avec tous ses parens; comme Marc se retiroit après le repas, Azzo Visconti lui demanda un entretien secret, et l'ayant fait passer dans un autre appartement, des assassins se jetèrent sur lui, l'étranglèrent, et jetèrent, par la fenêtre, son corps sur la place publique. Ainsi périt le plus brave des fils du grand Matteo Visconti, et celui que les vœux des Gibelins appeloient à commander leur parti dans toute la Lombardie (1).

Ils n'avoient plus rien à attendre, en effet,

(1) *Chronicon Modoetiense*. c. 42, p. 1173. — *Giov. Tillani*.
L. X, c. 133, p. 684.

de Cane de la Scala, le seigneur de Vérone, ^{1329.} que, douze ans auparavant, la ligue des Gibelins avoit proclamé à Soncino, pour son chef. Cane, à une époque où la Lombardie fut riche en grands capitaines et en grands princes, mérita d'occuper le premier rang parmi eux. A une bravoure qui ne se démentit jamais, il joignit des qualités déjà plus rares, la constance dans ses principes, la franchise dans ses discours, la fidélité dans l'observation de ses engagements. Il ne s'étoit pas seulement assuré de l'amour des soldats, il étoit chéri des peuples qu'il gouvernoit; il gaignoit même bientôt le cœur de ceux qu'il soumettoit par les armes. Le premier des princes lombards, il protégea les arts et les sciences; sa cour, l'asile de tous les exilés gibelins, avoit rassemblé les premiers poètes de l'Italie, les premiers peintres et les premiers sculpteurs; quelques monumens glorieux dont il orna Vérone, attestent encore aujourd'hui la protection qu'il accorda à l'architecture. Les armes, cependant, étoient sa passion favorite, et la grande affaire de tout son règne avoit été la conquête de la principauté de Padoue, que les Guelfes avoient fondée en 1318, en faveur de Jacques de Carrare. Jacques étoit mort en 1322, et son neveu Marsilio lui avoit succédé; mais ce prince, affoibli par les séditions de ses sujets, et

1329. la révolte de ses parens, après avoir vu pendant six années ses campagnes ravagées par les Véronois, ses villages et ses châteaux incendiés; après avoir tour-à-tour imploré les secours du pape et du roi Robert, du duc d'Autriche et de celui de Carinthie, des républiques de Venise, de Florence et de Bologne, ouvrit enfin, le 10 septembre 1328, les portes de Padoue à Cane de la Scala. Un mariage unit les deux familles; et Marsilio demeura lieutenant de Cane, dans la ville où il avoit régné (1).

Les villes de Vérone, Vicence, Padoue, Feltre et Cividale, étoient alors soumises au seigneur de la Scala. Il entreprit, dans l'année suivante, d'y joindre encore celle de Trévis; et cette ville, par laquelle il achevoit la conquête de la Marche Trévisane, lui fut en effet livrée, par capitulation, le 18 juillet 1329; mais comme il y entroit, il se sentit atteint d'une maladie dangereuse; il se fit transporter à l'église cathédrale, et il y mourut le quatrième jour, à l'âge de quarante-un ans. Cane n'avoit point de fils légitime; ses deux neveux, fils de son frère Alboin, lui succédèrent. L'aîné

(1) *Cortusio-um Historia de Novitatib. Paduce.* L. III, c. 6, p. 834, usque ad L. IV, c. 4, p. 845. — *Giov. Villani.* L. X, c. 103, p. 665.

pendant, Albert, pour se vouer aux plaisirs, ^{1329.}
abandonna tout le soin des affaires à son frère
Mastino, l'héritier des talens et de l'ambition,
mais non des vertus de Cane (1).

Ainsi, le moment où l'empereur retournoit ^{1320.}
en Allemagne, étoit justement celui où tous les
anciens chefs du parti gibelin, tous ceux qui
avoient si long-temps et si généreusement dé-
fendu la cause de l'empire, contre le pape et
le roi Robert, venoient d'être renversés. Mais
cette cause avoit été plus compromise encore
par la conduite de Louis, pendant son séjour
en Italie, et par le souvenir qu'il y laissoit de
lui. Protecteur né de la noblesse et des villes
impériales, il avoit en tous lieux contribué à
leur ruine; il avoit sacrifié, sans honte, tous
ses partisans à son avarice, ou à l'intérêt d'un
jour; il n'étoit demeuré fidèle à aucun principe,
non plus qu'à aucun ami, et il avoit fait
redouter non moins sa foiblesse et son incons-
tance que sa cruauté.

Le parti de l'église, qui lui étoit opposé, avoit
à la même époque des chefs également odieux.
Le pape Jean XXII, qui avoit mieux aimé vivre
sujet à Avignon que souverain à Rome, pa-
roissoit bien moins le chef de la chrétienté que

(1) *Historia Cortusiorum*. L. IV, c. 8 et 9, p. 850. — *Giov. Villani*. L. X, c. 139, p. 687. — *Chron. Veronense*. T. VIII, p. 640.

1330. la créature et l'instrument du roi de France. Luxurieux, avare, vindicatif, il bouleversoit l'empire par des prétentions ambitieuses, dont ses partisans eux-mêmes reconnoissoient l'injustice; il troubloit la paix de l'église par des questions oiseuses qu'on le vit agiter avec les Franciscains, sur la pauvreté du Christ; avec ses cardinaux, et ensuite avec la Sorbonne, sur la vision béatifique (1). Il mettoit à l'enchère les dignités ecclésiastiques; il permettoit, il encourageoit, peut-être, par son exemple, la corruption des mœurs, qui faisoit de sa cour le scandale de la chrétienté. Cet homme, si peu fait pour porter le titre de père des fidèles, avoit nommé, pour le représenter en Lombardie, le cardinal Bertrand du Poïet, qui se disoit son neveu, mais qu'on croyoit être son fils. Ce légat, mauvais soldat et plus mauvais prêtre, cherchoit sous le nom de l'église à se former une souveraineté en Italie. Il employoit les armes et les trésors du saint-siège, de même que les plus basses intrigues de la politique mondaine, à s'agrandir aux dépens des peuples qui s'étoient mis sous sa protection. Sa perfidie ayant occasionné la révolte des principales villes de la Lombardie cispadane, il jetoit à Bologne, dont il vouloit

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 228, p. 739.*

faire sa capitale, les fondemens d'une forte-^{1330.} resse qui le mit à l'abri des insurrections d'un peuple poussé à bout (1). Les Italiens, indignés contre les deux chefs de la chrétienté, par lesquels ils étoient trahis, se détachèrent de l'empereur et du pape, et conservoient cependant les noms de Guelfes et de Gibelins, qu'ils avoient pris en s'armant pour leur cause. Tandis qu'on les voyoit tour-à-tour renverser des tyrannies chancelantes, ou renoncer à une liberté qu'ils ne savoient pas établir, mépriser un empereur pusillanime et perfide, et détester un pape hypocrite et ambitieux; un prince chevaleresque, qui ne paroissoit occupé que de gloire et de bienfaisance, s'avança jusqu'aux frontières de la Lombardie, et tous les peuples se précipitèrent au-devant de lui pour se soumettre à sa souveraineté.

Henri VII, le dernier empereur, avoit fait épouser à Jean, son fils, Elizabeth, seconde fille de Wenceslas II, roi de Bohême, tandis qu'Anne, l'aînée, avoit été, du vivant de son père, donnée en mariage à Henri, duc de Carniole. L'empereur avoit accordé à son fils le royaume de Bohême, comme un fief vacant de l'empire; les Bohémiens, en 1310, avoient confirmé cette élection, et ils avoient aidé le roi

(1) *Cronica miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 352.

1330. Jean à chasser du royaume Henri de Carinthie, qui prétendoit aussi à la couronne (1). Mais Jean, brave, galant, passionné pour les fêtes et les tournois, et accoutumé, par l'éducation qu'il avoit reçue, aux manières élégantes, à la légèreté et à la grâce de la cour de France, étoit peu propre à commander dans un pays encore à moitié barbare, où les magnats chérissoient leur sauvage indépendance, et ne pouvoient être contenus dans la soumission que par l'adresse et l'artifice. Il fut en effet engagé dans plusieurs guerres civiles, et sa femme Elizabeth se mit plusieurs fois à la tête des révoltés (2). Jean, qui ne trouvoit en Bohême, ni sûreté, ni obéissance, confia le gouvernement de ce royaume à Henri, comte de Lippe (3), et choisit pour sa résidence ses Etats héréditaires de Luxembourg; mais de là, il voyageoit sans cesse dans les cours étrangères, afin d'y trouver une considération dont il ne jouissoit pas chez lui (4).

(1) *Epitome Rer. Bohemicarum, auctore Boluslao Balbino.* L. III, c. 17, p. 316.

(2) *Epitome Rerum Bohemicar. L. III, c. 18, p. 333.*

(3) *Ib., c. 17, p. 325.*

(4) Le roi Jean ne savoit probablement pas lire. Son fils Charles IV, dans le commentaire qu'il a écrit sur sa propre

Le roi Jean, comme nous l'avons vu, avoit ^{1330.} porté Louis de Bavière sur le trône impérial; il avoit consacré toutes ses forces à l'y maintenir; c'étoit à sa bravoure que Louis devoit le gain de la bataille de Muhldorf, où Frédéric d'Autriche étoit demeuré prisonnier. Pendant l'absence de l'empereur, il s'étoit chargé de maintenir la paix en Allemagne et de protéger la Bavière; dès qu'il vit les ducs d'Autriche se préparer à renouveler la guerre, il accourut auprès d'eux et les engagea à poser les armes. Après les avoir réconciliés avec Louis, il entreprit de régler et de pacifier l'Allemagne, et d'obtenir du pape l'absolution de l'empereur. Il n'avoit point l'ambition d'augmenter les Etats dont il avoit abandonné l'administration à ses ministres; la seule gloire et la seule puissance qu'il recherchât lui étoient personnelles; il vouloit être l'arbitre et le pacificateur de l'Europe; il la parcouroit sans cesse à cheval, avec la rapidité d'un courrier; et, dans les cours où il se présentoit, sa

vie, dit de lui : « *Præcepit capellaneo meo ut me aliquantulum*
in litteris erudiret, quamvis prædictus rex ignarus esset
litterarum. Ex hoc didici legere horas B. Mariæ Virginis
gloriosæ, et eas aliquantulum intelligens quotidie temporibus
pueritiæ meæ libentius legi ». Vita Caroli IV, p. 17, verso,
in historia duorum priorum familiæ Luceburg imperatorum.
Reineri Reineccii stein hemii. P. II. Helmestadt, 1585.
(à la bibliothèque de Vienne).

1330. noble figure, son éloquence et son désintéressement lui assuroient un crédit dont aucun homme n'avoit joui avant lui. Comme il étoit parvenu au plus haut terme de sa réputation, il se rendit à Trente, à la fin de cette année, pour y faire épouser à son fils l'héritière de ce même duc de Carinthie et de Tirol, qui avoit été son rival (1).

Tandis que Jean étoit à Trente, il y reçut des ambassadeurs de la ville de Brescia, qui lui offroient, pour sa vie, la souveraineté de leur Etat, et qui lui demandoient de les protéger contre Mastino de la Scala, avec qui ils étoient en guerre. Brescia, gouvernée par les Guelfes, avoit successivement passé sous la seigneurie de Philippe de Valois, du roi Robert et du légat Bertrand de Poïet : mais les émigrés gibelins avoient recouru à l'assistance du seigneur de Vérone, et ils avoient réduit leur patrie à de grandes extrémités (2).

Le roi de Bohême saisit avec joie l'occasion de briller sur un nouveau théâtre ; il se rendit à Brescia le dernier jour de décembre 1330 ; il

(1) Schmidt, histoire des Allemands. L. VII, c. 67, p. 482. — *Olenschlager Geschichte des Rom. Kays. in XIV Jahrhundert.* S. 94, p. 224.

(2) *Jacobi Malvecii Chronicon Brixian.* Dist. VII, c. 67 et suiv., p. 1000. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 88.

harangua le peuple avec dignité; il réconcilia les partis, et rappela les émigrés dans la ville; il détermina Mastino de la Scala à retirer ses troupes; et il parut, par un seul acte de sa volonté, avoir rendu à une cité long-temps malheureuse, la paix et la prospérité (1).

Les Bergamasques, voisins des Bressans, et, 1331, comme eux, gouvernés par le parti guelfe, suivirent les premiers leur exemple. Jean accepta aussi leur offre, et il choisit un lieutenant pour gouverner Bergame et y rétablir la paix (2). Crémone et Pavie, Verceil et Novare, se donnèrent ensuite au roi de Bohême (3). Azzo Visconti lui-même se crut obligé, par l'exemple de ses voisins, à lui offrir la seigneurie de Milan, et à ne s'intituler plus que son vicaire (4).

La Lombardie cispadane avoit plus besoin encore d'un pacificateur; car Louis de Bavière, à son départ, avoit laissé, dans les principales villes, des soldats qui ne vivoient plus que de

(1) *Jacob. Malvecius in fine Chronici Brixiani.* p. 1002. — *Georgii Merulæ Historia Mediol.* L. III, p. 119. — *Bon. Morignæ Chron. Madoet.* L. III, c. 43, p. 1160.

(2) *Giov. Villanl.* L. X, c. 168, p. 705.

(3) *Gaza's Chron. Regiense.* T. XVIII, p. 45.

(4) *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. III, p. 119. — *Annal's Mediolan.* T. XVI, c. 103, p. 706.

1331. pillage. Les portes de Parme furent ouvertes au roi Jean, par les seigneurs de Rossi (1); celles de Modène et de Reggio, par les chefs des familles gibelines. Chaque ville imposoit au roi la condition de ne point rappeler les exilés, et cependant c'étoit comme pacificateur qu'on imploroit son secours; mais la haine de parti étoit trop violente pour qu'on voulût faire des avances à ses anciens ennemis; et chaque ville se réjouissoit ensuite de voir le roi violer, comme il le faisoit toujours, cet article de la capitulation, et réconcilier les factions opposées, en rappelant les exilés (2).

Dès le mois de janvier, des ambassadeurs vinrent aussi porter à Jean de Bohême l'offre de la seigneurie de Lucques, de la part de Gherardino Spinola. Ce seigneur qui, en achetant cette principauté, s'étoit vanté qu'il joueroit, en Toscane, le rôle d'un second Castruccio, avoit bientôt eu lieu de se dégoûter de sa souveraineté. A l'intérieur, il avoit été en butte à une suite de conspirations; au dehors, les Florentins l'avoient poursuivi par une guerre acharnée. Après un

(1) *Chronicon Mutinense*. T. XV, p. 592. — *Galanta Chron. Regiense*. T. XVIII, p. 45.

(2) *Bonifazio di Morano Chron. Mutinense*. T. XI, p. 118-125. — *Joh. de Bazano Chron. Mutinense*. T. XV, p. 593.

long siège, ils avoient repris le château de Montecatini que les Gibelins avoient vigou-^{1331.} reusement défendu (1); et depuis le 10 octobre 1330, l'armée florentine étoit aux portes de Lucques dont elle formoit le blocus. Spinola n'eut pas plus tôt engagé le roi à accepter Lucques et y envoyer des soldats, que lui-même il sortit de la ville et se retira dans ses terres, sans que Jean lui eût rendu l'argent qu'il avoit déboursé pour acheter cette souveraineté (2).

Les Florentins, qui avoient devant Lucques une armée considérable, à laquelle le roi Robert, les Siennois et les Pérousin avoient envoyé des renforts, et qui s'étoient crus sur le point d'entrer dans cette ville, d'après une négociation entamée avec le seigneur et la commune (3), reçurent, avec étonnement, le 12 février, les hérauts d'armes de Jean de Bohême, qui les sommoient de respecter le territoire des sujets de leur maître, et qui les prévenoient en même-temps que le roi Jean, en paix avec tous les États d'Italie, n'avoit accepté la seigneurie de Lucques, que pour

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 157, p. 698. — *Istorie Pistolesi*. p. 459.

(2) *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 880-884.

(3) *Giov. Villani*. L. X, c. 166, p. 704.

331. y établir l'ordre et la concorde , et pour réconcilier cette ville avec ses voisins (1).

Jean de Bohême étoit l'ami, le confident et le soutien de Louis de Bavière ; en même-temps, il étoit respecté par Philippe de Valois, et par Jean XXII, et il avoit des relations étroites avec les cours de France et d'Avignon. En Italie, il n'avoit point mis de différence entre les Gibelins et les Guelfes ; il avoit été appelé alternativement par les uns et par les autres ; il avoit traité avec tous, et les avoit tous ménagés. Si quelquefois le crédit dont il jouissoit excitoit quelque jalousie, sa franchise et ses manières confiantes dissipoient bientôt les soupçons, et lui conservoient l'amitié des partis les plus opposés. Les Florentins seuls ne se laissèrent point prendre à ce charme, ils virent que ce monarque, fils de Henri VII, leur ancien ennemi, avoit élevé en peu de mois une puissance colossale en Italie ; qu'il ne tarderoit pas, si on ne s'opposoit à lui, à se rendre l'arbitre de toute cette contrée, et qu'alors il feroit connoître quel égoïsme se cachoit sous cette apparente impartialité ; quelle dissimulation il avoit employée pour se concilier des adversaires acharnés les uns

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 171, p. 707. — Cronica Sanese di Andrea Dei. T. XV, p. 89.*

contre les autres , dans les vues desquels il ¹³³¹² sembloit entrer ; quelle ambition étoit le vrai mobile de tant de zèle pour le bien public. Ils résolurent de s'opposer par les armes au progrès de ses conquêtes , et ils refusèrent de lever le siège de Lucques. Cependant ils furent bientôt obligés de retirer leur armée pour défendre leurs frontières , et des escarmouches dans le val de Nievole furent les premiers faits d'armes du roi de Bohême en Italie (1).

La protection que ce roi avoit accordée contre le légat , aux Gibelins de Modène et de Reggio , avoit excité le courroux de l'église ; et les Florentins reçurent du pape une lettre qui fut lue en présence de tout le peuple , par laquelle Jean XXII déclaroit que le roi de Bohême n'avoit point obtenu son consentement ou l'aveu de l'église pour les révolutions qu'il opéroit en Lombardie (2). Mais , peu de jours après , on apprit que ce roi avoit eu , le 16 avril , une conférence secrète , entre Bologne et Modène , avec ce même légat , Bertrand du Poïet ; on remarqua les témoignages

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 172, p. 709. — *Istorie Pistolesi anonime*. p. 461. — *Leonardo Aretino Stor. Fior.* L. VI, p. 195.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 173, p. 710.

1331. d'amitié que ces deux personnages ambitieux se donnèrent en se quittant, et l'on ne douta pas qu'ils ne fussent convenus de se partager l'Italie, et de la réduire sous leur domination (1). Le cardinal, sous le nom du parti guelfe, étoit uniquement occupé à se former une principauté, dont Bologne devoit être la capitale. Déjà elle comprenoit la plupart des villes de Romagne; la même année, il enleva Rimini aux Malatesti, et Forli aux Ordelaffi, et il ne conserva les tyrans qui régnoient dans les autres villes de la même province, qu'après les avoir réduits au rang de vicaires subalternes (2).

La défiance que le roi Jean inspiroit aux Florentins, et leur résistance, parurent donner à tous les princes de l'Europe, un signal qui les appelloit à se mettre en garde contre ce monarque. Le roi Robert se rallia aux Guelfes, et Louis de Bavière aux Gibelins, pour attaquer le roi de Bohême. On vit avec étonnement l'empereur à la tête d'une confédération, dans laquelle entrèrent les deux ducs d'Autriche, auparavant ennemis acharnés du Bavaois, les comtes pala-

(1) *Istorie Pistolesi*. T. XI, p. 462. — *Giov. Villani*. L. X, c. 178, p. 711. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bologna*. L. XXI, T. II, p. 99.

(2) *Cronica Miscella di Bologna*. p. 353.

tins , les margraves de Misnie et de Brandebourg , et les rois de Pologne et de Hongrie (1). 1331.

Jean avoit fait venir à Parme son fils Charles, auparavant élevé à la cour de France. Lorsqu'il apprit de quel orage il étoit menacé en Allemagne, il lui confia le commandement de huit cents chevaux, pour tenir en respect la Lombardie, et il partit aussitôt pour la Bohême, où il parut au moment où on l'attendoit le moins (2). Il arrêta les Autrichiens, comme ils vouloient entrer en Moravie; il regagna complètement la confiance de Louis, qui oublioit en un instant ses projets et sa jalousie passée; puis, au lieu de songer aux préparatifs de la campagne suivante, il accourut en France pendant l'hiver, afin de négocier à la cour de Philippe et à celle de Jean XXII, et de poursuivre les nouveaux projets qu'il avoit formés sur l'Italie (3).

Les princes gibelins de Lombardie, qui n'avoient d'abord opposé aucune résistance à 1332.

(1) Schmidt, Histoire des Allemands, L. VII, c. 6, p. 485. — *Epitome Rerum Bohemicarum*. L. III, c. 18, p. 334. — *Olenschlager Geschichte*. §. 97, p. 230.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 181, p. 713.

(3) *Epitome Ner. Bohemic*. L. III, c. 18, p. 336. — *Giov. Villani*. L. X, c. 195, p. 719.

1332. Jean de Bohême, saisirent aussi cette conjoncture pour s'agrandir à ses dépens. Mastino de la Scala et Azzo Visconti, convinrent d'attaquer, de concert, les villes qui s'étoient soumises au roi, et de prendre pour limites de leurs Etats et de leurs conquêtes, l'Oglio qui les séparoit (1). En effet, le seigneur de Vérone s'empara de Brescia, le 14 juin 1332, avec l'aide des Guelfes, aux vengeances desquels il abandonna les Gibelins, ses anciens alliés (2); et Azzo Visconti, soumit Bergame, par la force des armes. Peu après Verceil lui fut livré volontairement par le parti gibelin; et son oncle, Jean Visconti, lui ouvrit, par une ruse singulière, Novare, dont il étoit évêque. Jean Visconti feignit d'être tombé dangereusement malade, et les premiers citoyens de Novare vinrent le visiter, selon l'usage italien; Caccino Tornielli, qu'une faction avoit élevé à la seigneurie, y vint comme les autres, et Jean témoigna le desir de l'entretenir quelque temps, en secret, avant de mourir; toute la suite du prince se retira; dans ce moment,

(1) *Georgii Merulæ Hist. Mediol.* L. III, p. 121. — *Gazata Chronic. Regiense.* T. XVIII, p. 46.

(2) *Cortusiorum Historia.* L. V, c. 2, p. 856. — *Giov. Villani.* L. X, c. 203, p. 723. — *Chronicon Veronesense.* T. VIII, p. 647.

l'évêque parut accablé par les angoisses de la maladie, Torniello lui prit les mains pour le calmer, le faux malade les saisit aussitôt toutes deux avec violence, il appela ses domestiques, et il fit jeter dans un cachot celui qu'il avoit ainsi arrêté; il le força, par ses menaces, de lui livrer les clefs des portes de la ville, et il y fit entrer les soldats de son neveu (1).

Les seigneurs de Lombardie, en attaquant le roi de Bohême, se trouvèrent avoir pour ennemis les ennemis du roi Robert et des Florentins. Les chefs les plus opiniâtres des partis guelfe et gibelin, combattoient en même-temps un prince qui se donnoit pour allié de l'empereur et du pape. Le ressentiment des anciennes injures, et même la haine des républicains contre les tyrans, cédèrent momentanément à l'intérêt immédiat; et l'on vit, non sans étonnement, une ligue conclue au mois de septembre 1332, entre les seigneurs gibelins de Lombardie, la république florentine et le roi de Naples. Il importoit d'écarter du centre de l'Italie un prince qui venoit de faire avec l'empereur une nouvelle alliance, et qui pouvoit être tenté de céder à ce monarque des Etats qu'il ne lui convenoit pas de conserver. Il importoit aussi de régler le partage de ces Etats, entre

(1) *Georgii Meruz Hist. Mediolan.* L. III, p. 122.

1332. ceux qui faisoient la guerre à ce prince, afin qu'un seul ne profitât pas des efforts communs, et ne s'élevât pas subitement à une grandeur menaçante. Après la conquête, il falloit que les puissances d'Italie se trouvassent de nouveau en équilibre, et que, chacune s'étant agrandie d'une manière proportionnelle, chacune fût également en état de défendre son indépendance. Le traité de partage décida donc que Crémone et Borgo San-Donnino, appartiendroient au seigneur de Milan; Parme, à celui de Vérone; Reggio, à Gonzagues, seigneur de Mantoue; Modène, au marquis d'Este, seigneur de Ferrare; et Lucques, aux Florentins (1).

Pavie n'étoit point comprise dans ce partage, ce fut cependant la première ville qui chassa la garnison du roi. Les Beccaria, chefs du parti gibelin dans cette ville, s'y firent reconnoître pour seigneurs, sous la protection d'Azzo Visconti (2). Dans les Etats de Modène et de Ferrare, où la guerre éclata en même-temps, les confédérés eurent du désavantage, et le territoire de Ferrare fut aban-

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 203, p. 724. — *Istorie Piatolesi anonime*. T. XI, p. 462. — *Leonardo Aretino*. L. VI, p. 198.

(2) *Gazata Chron. Regiense*. T. XVIII, p. 47. — *Giov. Villani*. L. X, c. 210, p. 727.

donné au pillage par le prince Charles de Bohême (1). 1332.

Le roi Jean étoit à Paris , tandis que son fils combattoit en Italie , et il venoit de resserrer son alliance avec la maison de France , en faisant épouser sa fille à l'héritier de la couronne , Jean , fils de Philippe VI (2). Le roi de Bohême vint ensuite trouver le pape à Avignon , quoique cette ville appartînt au roi Robert , son principal ennemi. Le pape fit , au premier abord , quelques reproches à Jean , sur ses entreprises en Italie ; mais ce pontife avoit pour le cardinal de Poïet , une affection toute paternelle ; il voyoit dans le roi de Bohême l'allié du légat , et l'ennemi des chefs gibelins de Lombardie , il écouta donc son apologie avec indulgence , il l'accueillit avec faveur , et , après quinze jours de conférences secrètes , il

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 209, p. 727. — Istorie Pistolesi. p. 464.*

(2) Cette fille , nommée Bonne ou Gutha , dont on fit Juditha , avoit d'abord été promise à Locktech , fils du roi de Pologne , puis à Frédéric , marquis de Misnie , puis au fils du comte de Bar , ensuite au fils de Louis de Bavière , enfin à Othon , duc d'Autriche. Après cinq mariages contractés et rompus par l'inconstance de son père , Gutha , toujours vierge , et brillante de beauté , entra enfin dans la maison de France. *Epitome Rer. Bohemic. L. III, p. 18, p. 336.*

1332. lui promit tout l'appui de l'église, et le ren-
voya comblé d'honneurs (1).

En quittant Avignon, Jean retourna encore
une fois à Paris, pour rassembler les soldats que
lui promettoit le roi de France; et, au mois de
1333. janvier 1333, il parut à Turin, à la tête d'une
armée composée de la fleur de la chevalerie
françoise. Philippe de Valois lui avoit prêté cent
mille florins, pour mettre cette troupe sur
pied (2). Le légat, encouragé par son approche,
attaqua le Ferrarois avec une nouvelle vigueur,
il défit, le 6 février, et fit prisonnier à Consan-
doli, le marquis Nicolas d'Esté, et il entreprit
le siège de Ferrare (3); mais l'armée de la ligue,
qui s'étoit assemblée lentement, fut introduite
dans la ville assiégée, par une des portes,
avant que le légat eût des nouvelles précises
de son approche; elle sortit avec impétuosité,
par la porte opposée, le 14 avril 1333, et
mit en déroute l'armée de l'église, qui avoit
déjà été renforcée par six cents gendarmes
languedociens, conduits par le comte d'Ar-
magnac; ce comte fut fait prisonnier, ainsi

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 211, p. 728.

(2) *Ib.*, c. 213, p. 729.

(3) *Ib.*, c. 215, p. 730. — *Leon. Aretino*. L. VI, p. 133

qu'un grand nombre de gentilshommes bo- 1333.
lonois, plusieurs seigneurs de Romagne, et
quelques milliers de soldats (1).

Les marquis d'Este comptoient échanger le
comte d'Armagnac, contre leur frère, fait pri-
sonnier à Consandoli; mais le gascon vaniteux,
prétendit être de plus haute naissance que le
marquis de Ferrare, et ne voulut pas être
échangé contre lui (2). Les seigneurs romagnols
demandèrent quelques secours d'argent au
légat, pour se tirer de leur captivité, et ne
purent l'obtenir. Lorsque les chefs de la ligue
les virent vivement irrités de ce refus, ils les
relâchèrent tous sans rançon, avec environ
deux mille de leurs vassaux, ou de leurs com-
patriotes (3). Ces seigneurs, en rentrant en
Romagne, appelèrent les peuples à la révolte.
François des Ordelaïff entra dans Forli, le 19
septembre, caché dans un char de foin; il
rassembla, dans sa maison, ses amis et ses an-
ciens serviteurs; à leur tête, il attaqua la gar-
nison languedocienne que le légat avoit établie
dans la ville; il la mit en fuite, et recouvra

(1) *Giorgio Villani. L. X, c. 217, p. 732.*

(2) *Istorie Pistolesi. p. 466.*

(3) *Gazata Chronicon Regiense. p. 48. — Cherubino Ghi-
nardacci Stor. di Bologna. T. II, L. XXI, p. 105.*

1333. ainsi sa souveraineté. Malatesta se présenta, le 22 septembre, devant Rimini, avec deux cents chevaux, et les portes de la ville lui furent aussitôt ouvertes par ses partisans. Césène se révolta presque en même-temps. Ostasio et Rambert de Polenta, firent insurger Cervia et Ravenne. Toute la Romagne, enfin, étoit ébranlée, et le roi de Bohême, qui, à la demande du légat, étoit venu à Bologne, loin de pouvoir arrêter ces révolutions, augmentoit plutôt, par sa présence, le mécontentement des Bolonois, et les dispoisoit à un mouvement semblable contre l'église (1).

Lorsque le roi Jean s'aperçut que le légat se défioit de lui, il quitta Bologne, pour retourner à Parme. Il fit aussi deux courses à Lucques, l'une, pour lever une contribution sur cette ville, l'autre, pour appaiser une sédition que les fils de Castruccio y avoient excitée; il exigea que tous les Lucquois lui prêtassent individuellement un serment de fidélité; et, les ayant fait dénombrer, à cette occasion, il se trouva que les citoyens en état de porter les armes étoient réduits au nombre de quatre mille

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 226, p. 737. — *Annales Cæsenates*. T. XIV, p. 1154. — *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 866. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bologna*. E. II, L. XXI, p. 107.

quatre cent cinquante-huit , tant la guerre et 1333.
la tyrannie avoient dépeuplé cette ville autre-
fois si puissante(1). Jean remarquoit cependant,
avec dépit, combien la fortune avoit changé
pour lui en Italie ; les peuples se défoient de
tous ses mouvemens ; chaque jour il apprenoit
de nouvelles pertes éprouvées par ses alliés,
ou de nouvelles défections de ses sujets ; aucun
intérêt commun ne lioit ensemble ceux qui lui
demeuroient fidèles ; aucun esprit public n'étoit
l'ame de son parti. Tout-à-coup il prit la réso-
lution d'abandonner ses Etats d'Italie , après
avoir tiré d'eux tout l'argent qu'il pourroit. Il
entra donc en traité avec les chefs de parti
dans chaque ville , pour leur céder la souve-
raineté ; et, en effet, il vendit aux Rossi, nobles
parmesans , les villes de Parme et de Lucques,
pour trente-cinq mille florins ; de même , il
vendit Reggio à la maison de Fogliano, Mo-
dène à celle de Pii, et Crémone à Ponzino
Ponzoni. Alors, rassemblant ses soldats alle-
mands, il envoya son fils gouverner le royaume
de Bohême, et retourna lui-même à Paris,

(1) *Beverini Annales Lucenses*, L. VII, p. 886.

Il n'y avoit, à cette époque, pas plus de trois cent quatre-
vingt-quinze familles qui jouissoient du droit de cité, et de ce
nombre, quarante-quatre seulement n'étoient pas éteintes au
temps de Beverini.

1333. pour briller dans les fêtes et les tournois. Il
partit d'Italie, le 15 octobre 1333, après avoir
eu, pendant près de trois ans, sur la politique
de cette contrée, une influence à laquelle la
situation de ses États paroissoit bien peu l'ap-
peler (1).

(1) *Giov. Villani*, L. X, c. 227, p. 738.

CHAPITRE XXXIII.

Mastino de la Scala s'élève sur les ruines du roi de Bohême et du légat Bertrand du Poïet. — Il est humilié par les républiques de Florence et de Venise.

1333 — 1338.

LES noms des partis guelfe et gibelin agitoient encore l'Italie, deux siècles après l'origine de ces factions fameuses. Nous ~~les~~ avons vues passer d'Allemagne en Lombardie, au temps des guerres civiles entre Lothaire III et Conrad II. Alors les Guelfes étoient à la fois les défenseurs de l'église et des privilèges du peuple. Les Gibelins étoient les champions des prérogatives du monarque et de la noblesse. Tous deux chérissoient la liberté et en invoquoient le nom; mais ils en cherchoient la garantie par deux routes opposées: les premiers vouloient affermir les constitutions des villes; les seconds, maintenir celle de l'empire. En leur reconnoissant des intentions également libérales, nous nous sommes attachés de préférence, d'abord aux Guelfes,

lorsque , dans le douzième siècle , ils opposèrent à Frédéric Barberousse une généreuse résistance ; ensuite aux Gibelins , lorsque , dans le treizième , ils défendirent avec constance les princes héroïques de la maison de Souabe , contre des pontifes acharnés à les détruire. On nous demandera peut-être pour quel parti nous desirons intéresser nos lecteurs , dans la première moitié du quatorzième siècle , et nous sommes forcés de convenir de notre triste impartialité. C'est un mérite , dans un historien contemporain , de savoir imposer silence aux passions qui s'agitent encore autour de lui , et de distribuer entre les partis une justice sévère , sans acception de personnes ; mais lorsque les peuples sont morts et les factions anéanties , lorsqu'aucun intérêt présent ne sauroit dépendre de questions abandonnées , la justice et la vertu peuvent seules décider le choix entre les partis ; c'est alors que l'historien et le lecteur s'affligent également de demeurer impartiaux. Les noms de Guelfe et de Gibelin n'étoient plus , dans la première moitié du quatorzième siècle , qu'un héritage de haine. Les fils se combattoient parce que les pères s'étoient combattus , parce qu'ils avoient d'antiques offenses à venger , et du sang à laver par le sang. Ces haines se sont éteintes ; les familles rivales , ou n'existent

plus, ou ne se souviennent plus de leurs anciens combats, et l'histoire de leurs démêlés nous présente, de part et d'autre, autant de crimes et de violences. Les Guelfes, alliés des François, ne maintenoient pas plus que les Gibelins, alliés des Allemands, l'indépendance de l'Italie. Dans chaque parti, on avoit vu un nombre à peu près égal et de tyrans et de républiques. Les marquis d'Este, à Ferrare, les Carrara, à Padoue, les Rossi, à Parme, et les Malatesta, à Rimini, appartenoient au parti guelfe. Le hasard, il est vrai, fit naître de plus grands hommes dans les familles gibelines : plus tard la puissance des maisons de la Scala et Visconti, fit associer la crainte de la tyrannie au nom du parti gibelin. A la fin de ce siècle, nous verrons cette longue lutte prendre de nouveau un caractère plus noble, et se confondre avec celle des républicains contre le despotisme. Florence, qui s'étoit mise à la tête du parti guelfe, associa de bonne heure la défense de ce parti à celle de sa liberté, et elle donna du lustre, par ses propres vertus, à une cause que le nom des papes et l'intérêt de l'église ne rendoient plus recommandable.

Les Florentins, après avoir été deux fois 1333.
allarmés par l'expédition en Italie de l'empereur Louis de Bavière, et par la grandeur

1333. imprévue du roi Jean de Bohême, se croyoient arrivés au terme de leurs inquiétudes. Ils étoient encore, à la vérité, engagés dans une guerre; mais c'étoit de leur propre choix qu'ils l'avoient entreprise, et dans l'espérance de s'agrandir par des conquêtes. Les ennemis qu'ils attaquoient ne pouvoient devenir dangereux, et leur chute étoit prochaine et inévitable. A la réserve de la seule ville de Lucques qu'ils entreprenoient de soumettre, toute la Toscane recherchoit leur alliance. Les Pisans étoient affoiblis par des dissensions entre la noblesse et le peuple, et ils venoient de choisir l'évêque de Florence pour arbitre, afin de terminer une guerre avec les Siennois, dans laquelle ils s'étoient engagés pour la possession de Massa de Maremme. Les Arétins vivoient en repos sous le gouvernement de Pierre Saccone de Tarlati. Les républiques de Pérouse et de Sienne, unies par l'intérêt du parti guelfe, étoient étroitement liées avec Florence. Les villes, plus petites, de Pistoia, Volterra, Colle et San-Gemignano, obéissoient à la seigneurie, en sujettes plutôt qu'en alliées. Au sein de tant de prospérités, les Florentins s'abandonnoient à leur goût pour les plaisirs. Deux compagnies d'artisans, donnèrent, pendant un mois entier, des fêtes et des spectacles dans les rues. Tantôt on les

voit parcourir la ville en habit uniforme, ^{1333.} et la tête couronnée de guirlandes de fleurs, tandis qu'une musique brillante dirigeoit leur marche; tantôt elles dispuoient des prix sur les places publiques, par des joutes et des tournois; tantôt enfin elles attiroient le peuple par des spectacles où la peinture, la poésie et la musique devoient parler ensemble à l'imagination, et préparer la renaissance du théâtre. Ainsi se développoient ce goût si vif pour les arts et ce génie créateur qui devoient élever les Florentins si fort au-dessus des autres peuples de l'Italie (1).

Mais ces fêtes furent bientôt suivies par une grande calamité : le 1.^{er} novembre 1333, il commença à pleuvoir, soit à Florence, soit dans toutes les vallées de l'Apennin qui versent leurs eaux dans les plaines de l'Arno, avec tant d'abondance et d'impétuosité, que les cataractes des cieus parurent ouvertes, et que les peuples se crurent menacés de nouveau d'un déluge universel. Dans toutes les églises, on sonnoit à miséricorde, et dans toutes les maisons, pour accompagner les prières qu'on récitoit, on faisoit retentir tous les vases d'airain qui pouvoient imiter le son des cloches; on étoit tellement assourdi

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 218, p. 733.

1333. par ce fracas , qu'à peine on pouvoit entendre les éclats du tonnerre , quoiqu'ils se succédassent sans interruption. Cette pluie désastreuse continua avec la même violence pendant quatre jours et quatre nuits. L'Arno , gonflé par un tel déluge , sortit le premier de ses digues , et inonda tout le Casentin , la plaine d'Arezzo et le val d'Arno supérieur. La Siève se déborda avec non moins d'impétuosité , et inonda tout le Mugello. Chaque petit ruisseau étoit également gonflé par les eaux du ciel ; chaque fossé qui débouchoit dans l'Arno , paroissoit un grand fleuve. Tous les moulins , toutes les maisons bâties le long des rivières , tous les arbres plantés sur leurs bords , étoient enlevés et entraînés par les courans. Les eaux , qui s'élevoient déjà à huit ou dix brasses au-dessus des plaines , venoient frapper , avec une impétuosité extraordinaire , contre les murailles de Florence. Le quatrième jour , elles renversèrent enfin le mur , et entrèrent dans la ville par le *Corso de' Tintori* , après avoir fait aux fortifications une brèche large de cent trente brasses. En même-temps trois des quatre ponts qui traversoient l'Arno furent emportés par le fleuve ; celui de Rubaconte demeura seul debout. L'eau se répandit de toutes parts dans la ville , et s'y éleva à une hauteur prodigieuse ; un grand

nombre de maisons , ébranlées par la violence 1333.
des vagues , croulèrent et ensevelirent leurs habitans sous leurs ruines ; celles qui demeurèrent debout furent inondées et remplies d'un limon fétide. Les magasins de cette riche cité marchande furent presque tous détruits par les eaux ; le dommage éprouvé par les particuliers fut incalculable ; celui qui retomba à la charge du trésor public , surpassa deux cent cinquante mille florins. Enfin , les eaux s'élevant toujours plus dans la ville , les murs ne purent plus soutenir leur poids , et dans la nuit du 5 au 6 novembre , la muraille d'Ogni Santi fut renversée , sur une longueur de quatre cent cinquante brasses , et , par cette énorme brèche , les eaux prirent leur écoulement vers la plaine du val d'Arno inférieur (1).

Toute la Toscane fut ravagée par cette terrible inondation ; les plaines furent couvertes par les eaux ; les collines et les montagnes furent dépouillées de leur terrain ; plusieurs villages furent entièrement rasés par la force des courans ; toutes les semailles furent détruites ; et Pise , qui , plus basse que Florence , se trouvoit entourée d'un lac

(1) *Giov. Villan.* L. XI, c. 1, 2, 3, p. 741. — *Leonard. Arétin.* L. VI, p. 201.

1333. immense , n'échappa à un plus grand désastre que par la direction que les eaux prirent au-dessus de la ville : une moitié se versa dans l'Arnaccio et vint déboucher proche de Livourne ; une autre moitié s'ouvrit une issue à droite , par le lit du Serchio (1).

Les finances de Florence étoient épuisées par la perte immense que l'État et les particuliers venoient de faire ; les citoyens étoient découragés par un fléau qui paroissoit un châtiment du ciel ; la ville étoit ouverte par deux énormes brèches , et les communications d'un quartier à l'autre étoient obstruées par les ruines des maisons , ou absolument interrompues par la chute des ponts principaux. Si , dans ce moment , un successeur de Castuccio avoit hérité en partie de son audace ou de son activité , la ville même de Florence auroit pu être surprise avec facilité. Mais les seigneurs auxquels Jean de Bohême avoit vendu ses États , s'occupoient à se défendre chez eux , bien plus qu'à porter la guerre au dehors , et les dangers mêmes de leur situation ne les laissoient point songer aux entreprises qui auroient pu les en tirer. Au mois de septembre , ils avoient signé une

(1) *Frammenti d' anonimo Pisano*. T. XXIV, p. 66.
Andrea Dei Cronica Sanese. T. XV, p. 92.

alliance avec le cardinal Bertrand du Poët. 1333.

Les seigneurs de Parme , Lucques , Reggio , Modène et Crémone , et le légat , s'étoient engagés mutuellement à se défendre contre les ennemis dont ils étoient entourés (1). Cependant le légat , chef de leur confédération , ne commandoit plus à l'esprit de parti , et ne dispoit plus de cette ancienne puissance d'opinion qui l'avoit si long-temps secondé en Italie. Tous les yeux étoient ouverts sur les motifs intéressés de sa conduite ; tous les enthousiastes étoient détrompés ; les peuples soupiroient après l'occasion de secouer le joug ; la Romagne étoit révoltée , et le mécontentement des Bolonois croissoit chaque jour.

Bertrand du Poët , en jetant à Bologne les fondemens de la citadelle par laquelle il vouloit asservir cette ville , avoit recouru à la ruse , pour que le peuple ne s'opposât pas à sa construction. Il avoit assuré que le pape , las du séjour d'Avignon , formoit le projet de revenir en Italie ; c'étoit pour lui , disoit-il , qu'il bâtissoit un palais ; mais lorsque les murs de ce palais commencèrent à être susceptibles de défense , il y logea ses soldats languedociens , et il appesantit son joug

(1) *Gazala Chronicon Regiense*. T. XVIII, p. 48.

1333. sur une république jalouse encore de sa liberté.

Deux factions existoient depuis long-temps dans Bologne; l'une, qui avoit d'abord secondé les vues du légat, étoit dirigée par Taddéo de Pepoli, le plus riche et le plus ambitieux citoyen de la république; l'autre, plus favorable à la liberté, avoit pour chef Brandaligi des Gozzadini, et Colazzo des Beccadelli, avec leurs familles. Ceux-ci entreprirent les premiers de secouer le joug qui pesoit sur leur patrie, et, au commencement de l'année 1334, ils concertèrent avec le marquis d'Este, chef de l'armée de la ligue, les moyens de soulever Bologne.

Le marquis d'Este, après s'être rendu maître du château d'Argenta, se dirigea sur Cento, avec son armée, pour forcer le légat à marcher à sa rencontre. En effet, la garnison languedocienne qui tenoit en respect les citoyens de Bologne, sortit, le 17 mars, pour combattre les Ferrarois. C'étoit le moment que Brandaligi et Colazzo attendoient pour appeler le peuple à la liberté. Ils parurent sur la place du Prétoire, l'épée à la main. « Aux armes, dirent-ils, citoyens de Bologne, courrez aux armes » et secouez-nous; le moment est enfin » arrivé où notre courage peut suffire à » secouer le joug de la tyrannie. Une armée

étrangère traverse vos campagnes ; ces sol- 1334.
» dats , ennemis de votre maître , sont vos
» vengeurs. Lequel préférez - vous de les
» combattre , ou de combattre les Languedo-
» crens qui vous oppriment ; exposerez-vous
» votre sang pour vivre esclaves ou pour
» vivre libres ? Armez - vous , car il faut
» choisir ; armez-vous , car le tyran va vous
» envoyer contre les Ferrarois , si vous ne
» marchez pas avec nous. Voyez les cachots
» qu'il a construits dans sa forteresse , voyez les
» potences qu'il a élevées sur vos murs ; ce
» sont-là , si vous vainquez avec lui , les ré-
» compenses qui vous attendent. Mais nous ,
» si vous nous secondez , nous ouvrirons au
» peuple ce palais où nos pères et les vôtres ,
» où nous-mêmes , avec vous , nous avons
» rendu librement la justice , lorsque la ré-
» publique subsistoit dans sa gloire , lorsque
» nous ne connoissions pas la cupidité du
» prêtre françois , ou la brutale insolence et
» l'impudicité de ses soldats. Nous , dont les
» demeures et les familles sont connues , dont
» les maisons seront brûlées et les propriétés
» confisquées , si nous sommes vaincus , nous
» exposons joyeusement toute notre existence
» pour la liberté : faites de même , vous qui
» risquez moins que nous. »

Du milieu de la foule assemblée , le cri de

1334. *vive le peuple, meure le légat, meure le tyranique et cruel*, répondit à ce discours. Les Languedociens épars dans les rues furent mis à mort, les autres s'enfuirent vers la forteresse, abandonnant les portes qui furent ouvertes au marquis de Ferrare. Le peuple, conduit par Colazzo et par Brandaligi, livra un premier assaut à cette forteresse, où le légat s'étoit enfermé; et, comme il ne réussit point à enfoncer ses portes, ou à franchir ses épaisses murailles, il en entreprit le siège d'une manière plus régulière (1).

Les Florentins, cependant, ne furent pas si-tôt avertis de la situation où se trouvoit le légat, qu'ils envoyèrent à Bologne quatre ambassadeurs et trois cents hommes d'armes, pour prendre ce prélat sous leur protection. Bertrand du Poïet, comme seigneur de Bologne, avoit été leur ennemi; mais, dès l'instant qu'il fut en danger, ils ne virent plus en lui qu'un représentant de l'église. Les ambassadeurs traitèrent entre lui et le peuple qui l'assiégeoit; le légat abandonna volontiers sa forteresse, qu'il ne pouvoit plus défendre long-temps, et qui, livrée

(1) *Matthæi de Griffonibus Memor. historicum*. T. XVIII, p. 150. — *Cronica Miscella di Bolog.* T. XVIII, p. 358. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bol.* L. XXI, p. 110. — *Garata Chronic. Regiense.* p. 49. — *Annales Cæsenates.* T. XIV, p. 1158. — *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 467.

Leix Bolonois, fut aussitôt rasée par la populace. 1334.
 Les Florentins couvrirent la retraite du légat, qui prit la route de Toscane, avec ses soldats, et la sauvegarde que lui donnoit la république put seule le préserver de la rage des habitans des campagnes, qui s'attroupoient sur son passage et qui vouloient se venger de sa longue tyrannie (1).

Bertrand du Poïet fut reçu à Florence avec une hospitalité qui auroit dû lui faire oublier ses précédens griefs contre la république; on assure, cependant, qu'à son arrivée à Avignon, il mit tout en œuvre pour engager le pape, son oncle, à le venger de ceux qui venoient de lui sauver la vie; mais le règne de Jean XXII ne fut plus assez long pour que Bertrand pût mettre en usage tout son crédit sur ce pontife, et faire repentir les Florentins de la protection qu'ils lui avoient accordée.

Jean XXII mourut à Avignon, le 4 décembre 1334, après un long règne, pendant lequel il avoit été en scandale à toute la chrétienté. Son avarice avoit été telle, qu'il laissa, en mourant, un trésor de dix-huit millions de florins, en argent monnoyé, outre sept millions en joyaux et en vases d'église (2); il l'avoit amassé

(1) *Gio. Villa. L. XI, c. 6, p. 757.* — *Leon. Aret. L. VI, p. 202.*

(2) Le frère de Villani, banquier du pape à Avignou, fut

1334. par la réserve de tous les bénéfices vacans de toute la chrétienté, dont il percevoit les premiers fruits. Ce fut lui qui attribua au saint-siège, le droit exercé auparavant par les églises, de nommer elles-mêmes leurs propres pasteurs, et la simonie, qui régnoit dans ces élections, excita un mécontentement universel. Mais la conduite du pape en Italie, la perfidie et la cruauté de ses agens dans la poursuite de leurs vues ambitieuses, excitoient plus d'indignation encore. La persécution de Louis de Bavière avoit révolté toute l'Allemagne, un cri universel s'élevoit contre ~~tant~~ d'injustice et de partialité; lorsqu'enfin, pour mettre le comble au mécontentement de l'église, la foi même du pape fut soupçonnée d'hérésie, et les dévots réunirent leurs imprécations au déchaînement des mondains contre lui.

A ses passions politiques, Jean XXII avoit joint le goût des discussions théologiques, et un esprit très-subtil pour les suivre. L'église n'avoit point encore décidé comme un point de dogme quel étoit l'état des âmes des bienheureux, après leur mort, pendant que le monde subsistoit encore. Jean XXII, persuadé que le jugement dernier devoit seul les

employé, avec d'autres, à compter ce trésor. *Giov. Villani*. L. XI, c. 19 et 20, p. 765. — Bonconte Malveschi, cependant, ne l'évalue qu'à quinze millions de florins. *Ann.* T. XII, p. 537.

introduire dans la béatitude céleste, tenoit ^{1334.} pour assuré que, jusqu'à ce grand jour, leurs ames ne verroient point Dieu dans toute sa gloire; il encourageoit les théologiens à discuter cette question, et il récompensoit, par des bénéfices, ceux qui soutenoient son opinion dans leurs écrits ou leurs prédications; mais il rencontra bientôt une opposition qui surpassoit de beaucoup celle à laquelle il s'étoit attendu. Sa croyance, qui paroissoit d'abord indifférente, pouvoit avoir sur les revenus de l'église les conséquences les plus fâcheuses; comme il refusoit à la vierge Marie, aux apôtres et à tous les saints, l'entrée dans le ciel jusqu'à la fin du monde, la doctrine des indulgences, des messes pour le repos des ames, de l'invocation et de l'intercession des saints, enfin, du feu du purgatoire, étoit attaquée par ses fondemens. Les Allemands et les Italiens saisissoient, avec empressement, ce prétexte pour demander la convocation d'un concile général, qui auroit déposé le pape, comme coupable d'hérésie, et auroit en même-temps soustrait l'église à l'influence de la France (1). Philippe de Valois, pour prévenir leurs menées, crut devoir le premier forcer

(1) Olenschlager Geschichte des XIV. Jahrhundert. S. 109, p. 252.

1334. le pape à renoncer à ses opinions. Il obtint une décision des théologiens de Paris et des cardinaux, en faveur de la vision béatifique; et il la communiqua au pape, en lui donnant à entendre qu'au besoin il le forceroit à s'y conformer (1). Il déclara même, qu'il le traiteroit comme un hérétique, et le feroit brûler, s'il ne se rétractoit pas (2). Jean XXII, effrayé, consentit à ce que son opinion fût réprouvée; et, la veille même de sa mort, il publia une déclaration, par laquelle il reconnoissoit la vision béatifique, qui dès-lors est devenue un des dogmes de l'église. (3).

Les cardinaux, rassemblés à Avignon, furent immédiatement enfermés au conclave, au nombre de vingt-quatre; ils étoient divisés en deux factions, et il étoit peu probable qu'ils s'accordassent de long-temps; mais, dès les premiers jours du scrutin, comme ils se proposoient de perdre leurs voix, en proposant un de leurs confrères que chacun d'eux croyoit peu propre à réunir tous les suffrages, ils se trouvèrent unanimes à désigner l'homme le moins considéré de leur collège, Jacques Fournier,

(1) Fleury, Hist. ecclésiast. L. XCIV, c. 33.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 228, p. 710. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. II, T. I, p. 54.

(3) *Giov. Villani*. L. XI, c. 19, p. 764.

filz d'un boulanger de Saverdun; on l'appeloit ^{1334.} le cardinal Blanc, parce qu'il portoit toujours l'habit de moine de Cîteaux. Les cardinaux qui l'avoient nommé, le peuple à qui on l'annonça, et le candidat qu'on venoit adorer, furent également surpris de cette élection. Ce dernier ne put s'empêcher de dire à ses confrères que leur choix étoit tombé sur un âne. Benoît XII, (c'est le nom que prit le nouveau pape), étoit, en effet, étranger à cette science de politique et de dissimulation, qu'on avoit poussée si loin à la cour d'Avignon; mais il montra, en revanche, plus d'amour de la paix, de bonté, de sollicitude pour son troupeau, qu'aucun de ceux qui, depuis cinquante ans, avoient occupé la chaire de saint Pierre (1).

La première pensée de Benoît XII fut de réconcilier Louis de Bavière à l'église, et de terminer la scandaleuse querelle que son prédécesseur avoit suscitée au chef de la chrétienté. Louis, dès les premières avances qui lui furent faites, se soumit à toutes les conditions qui lui furent imposées, et la paix alloit être conclue, lorsque le roi de France et celui de Naples s'adressèrent, pour y mettre obstacle, à toutes les créatures qu'ils avoient dans le consistoire; Philippe de Valois fit même saisir, dans toute la

(1) *Giov. Villani. L. X., c. 21, p. 766.*

1334. France, tous les revenus des cardinaux, les menaçant de confisquer leurs biens, s'ils se réconcilioient avec le bavaois. Une opposition invincible du consistoire arrêta en effet le pape, et la négociation fut rompue (1).

Cependant, la guerre entreprise par les Florentins, de concert avec les princes lombards, se poursuivoit avec succès; les seigneurs auxquels le roi Jean avoit vendu ses États, abandonnés par lui et par le légat, se soumettoient successivement, et entroient en traité avec les chefs de la ligue lombarde, pour leur céder leurs villes à des conditions avantageuses. Crémone fut ouverte à Visconti, au mois de mai 1334; les autres villes de Lombardie se sou-

1335. mirent successivement pendant l'été de 1335. Mais, durant cette campagne, les Florentins, qui envoyèrent constamment et avec de grandes dépenses leur contingent à l'armée des contédérés, eurent beaucoup de peine à leur faire maintenir les conditions de leur premier accord. Les deux plus puissans, Visconti et de la Scala, tentèrent, à plusieurs reprises, de s'emparer, par des négociations secrettes, des villes qui devoient tomber en partage à leurs associés. Enfin, par l'entremise des Florentins,

(1) Olénschlager Geschichte. §. 12, p. 258. — Albertus Argentinensis. p. 126.

Plaisance, Crémone et Lodi, furent livrées à 1335. Visconti, Parme à Mastino de la Scala, Reggio, aux Gonzagues, et Modène aux marquis d'Este (1).

Chacun des confédérés étoit parvenu au but pour lequel il avoit entrepris la guerre, à la réserve des seuls Florentins; ceux-ci, qui s'étoient réservé la conquête de Lucques, n'avoient cependant attaqué cette ville qu'avec mollesse, pour épargner une province qui devoit leur demeurer soumise, et qu'ils comptoient acquiescer par une négociation. Les frères de Rossi, seigneur de Parme et de Lucques, ayant vendu la première de ces deux villes à Mastino de la Scala, étoient disposés à traiter aussi avec lui de la cession de la seconde; et les Florentins, avec une confiance imprudente, permirent au seigneur, leur allié, de poursuivre une négociation aussi importante pour eux; ils virent même avec joie cinq cents gardes de Mastino entrer dans Lucques, le 20 décembre 1335, du consentement de Pierre des Rossi, qui y commandoit; mais Mastino

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 30-31, p. 771. — *Gazata Chronicon Regiens.* T. XVIII, p. 50. — *Joh. de Bazano Chron. Mutin.* T. XV, p. 596. — *Bonifazio di Mqrano Chron. Mutin.* T. XI, p. 120. — *Chronic. Estense.* T. XV, p. 399. — *Chronicon Placentin.* T. XVI, p. 496. — *Storie Pistolesi.* p. 468.

1335. ne se proposoit guère, dans ses négociations, le seul avantage de ses alliés (1).

Les Rossi avoient traité avec Mastino seulement, et il leur étoit indifférent que ce seigneur gardât pour lui la ville qu'ils lui cedoient, ou qu'il la remît aux Florentins. Le prince de Vérone, dont les États s'étendoient alors des frontières de l'Allemagne à celles de la Toscane, connoissoit trop quel parti il pourroit tirer d'une ville forte dans cette dernière province, pour songer à la livrer à ses rivaux. Il ne fut pas plus tôt maître de Lucques qu'il chercha à ranimer le parti gibelin en Toscane, et à étendre son influence sur les villes de Pise et d'Arezzo, qui étoient dès long-temps dévouées à cette faction.

Le parti démocratique dominoit à Pise, et il avoit placé à la tête de la république le comte Fazio, ou Boniface de la Gherardesca. Les plébéiens et les hommes nouveaux qui composoient les conseils, n'avoient point hérité de ces vieilles haines de famille dont les nobles étoient encore animés; leur politique étoit fondée sur les circonstances présentes et les alliances nouvellement contractées, non sur les affections de leur enfance et les souvenirs; ils

(1) *Gio. Villani. L. XI, c. 40, p. 77. — Chronic. Veronense. T. VIII, p. 649.*

avoient fermé leurs portes à Louis de Bavière ; ils avoient combattu et chassé de leur ville les fils de Castruccio ; ils avoient enfin recherché l'amitié des Florentins, les chefs de tout le parti guelfe. Mais les nobles, écartés des emplois, voyoient avec un sentiment d'indignation leur patrie entrer dans l'alliance de ses anciens ennemis. Ils attachoient toute leur gloire au souvenir de leurs anciens combats contre les Guelfes, la haine de ce parti étoit le plus vif de leur sentimens ; ils croyoient de leur devoir leur honneur, de la conserver, de la transmettre à leurs enfans, aussi implacable qu'il l'avoient reçue de leurs pères ; et, pourvu qu'ils fissent triompher le nom gibelin, il leur importoit peu que leur patrie fût florissante ou abandonnée par le commerce, qu'elle conservât sa liberté, ou qu'elle reconnût un maître. Benedetto Maccaroni (1), étoit à la tête de ce parti ; il entra avec empressement dans les vues de Mastino de la Scala, et il accepta avec reconnaissance les secours que ce seigneur lui offroit pour rendre aux nobles et aux Gibelins leur ancien pouvoir.

Maccaroni prit occasion d'une dispute qui éclata dans le conseil où l'on devoit élire un

(1) Maccaroni étoit le nom d'une branche de la maison Gualandi.

1335. chancelier, pour appeler son parti aux armes. Il avoit voulu qu'un événement fortuit préparât les esprits de ses partisans, afin de n'avoir pas à leur confier un complot, et il comptoit assurer leur victoire par le prompt secours que lui avoit promis Mastino. Mais le comte Fazio, dans cette émeute inattendue, eut plus de célérité que les gentilshommes; le premier il s'empara de la place du palais public, et il tendit les chaînes qui en fermoient l'issue pour la défendre; tandis que les gentilshommes ouvroient les prisons et brûloient les livres des créances de l'État, pour acheter la faveur de la populace. Les deux partis se combattirent ensuite sur la place Saint-Sixte, et les nobles eurent le désavantage. Ils se retirèrent lentement vers la porte de la plage que Maccaroni comptoit défendre jusqu'à l'arrivée des troupes de Mastino. Il avertit ses compagnons de l'approche de ce renfort, pour relever leur courage; mais, la nouvelle s'en communiquant aussitôt au parti opposé, un grand nombre de citoyens qui n'avoient point voulu prendre part au combat précédent, s'armèrent pour empêcher que leur patrie ne fût livrée à Mastino de la Scala; ils se joignirent au comte Fazio, et, attaquant les gentilshommes avec une nouvelle vigueur, ils les chassèrent de la ville. Les Gualandi,

Sismondi, Lanfranchi, et presque toutes les familles de la haute noblesse furent exilés à la suite de ce combat (1). 1335.

Les Florentins instruits de cette sédition à Pise, et informés en même-temps que Pierre des Rossi s'étoit avancé jusqu'à Asciano, à la tête des soldats de Mastino, pour seconder les Gibelins, et qu'il les y avoit rencontrés dans leur fuite, reconnurent aisément les complots que le seigneur de Vérone étendoit sur toute la Toscane. Ils le sommèrent encore une fois de leur ouvrir les portes de Lucques, selon qu'il s'y étoit engagé; et, pour ne laisser aucune excuse à sa mauvaise foi, ils consentirent à lui payer tout ce qu'il réclamerait pour dédommagement des frais que Lucques lui avoit occasionnés. Mastino fit monter ses prétentions à la somme exorbitante de trois cent soixante mille florins; et lorsque, à son extrême surprise, les ambassadeurs de la république lui répondirent qu'ils étoient prêts à la payer, Mastino s'écria qu'il étoit assez riche pour n'avoir pas besoin de leur argent, et qu'il n'évacuerait pas Lucques si les Florentins ne lui permettoient pas de s'emparer de Bologne. La négociation fut ainsi rompue le 23 février 1336,

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1002. — *Frammenti d'anonimo Pisano*. T. XXIV, p. 670. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 42, p. 779. — *B. Marangoni*. *Cronica di Pisa*. p. 684.

1335. et les hostilités commencèrent aussitôt dans le val de Nievole (1).

Les Florentins se trouvèrent ainsi engagés dans la guerre la plus dangereuse, avec un tyran dont l'élévation étoit en partie leur ouvrage. Mastino se trouvoit alors seigneur de neuf villes, autrefois capitales d'autant d'États souverains (2); et il tiroit des gabelles de ces villes un revenu de sept cent mille florins par année. Aucun monarque de la chrétienté, à la réserve du seul roi de France, ne possédoit de semblables richesses. Tout le reste de la Lombardie étoit soumis à des princes gibelins, alliés naturels de la maison de la Scala, et la cour de Mastino étoit l'asile de tous les exilés illustres; l'historien Cortusio, envoyé vers ce temps-là en ambassade auprès de lui, le trouva entouré de vingt-trois princes dépossédés, qui avoient cherché un refuge dans sa capitale (3). Le seigneur de Vérone, enflé d'orgueil par ses alliances, par ses richesses et par ses succès passés, ne prétendoit à rien moins qu'à la conquête de toute l'Italie, et les Florentins étoient

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 44, p. 780.

(2) Vérone, Padoue, Vicence, Trévis, Brescia, Feltre, Bellune, Parme et Lucques. *Giov. Villani* L. XI, c. 45, p. 780.

(3) *Cortusiorum Histor.* L. VI, c. 7, T. XII, p. 869.

les seuls qui osassent mettre obstacle à ses ambitieux projets. 1335.

La république de Florence étoit bien loin de pouvoir s'égaliser à Mastino de la Scala, par le nombre de ses places fortes, celui de ses sujets, celui de ses soldats, ou l'étendue de ses revenus publics. Cependant la richesse privée des Florentins, maîtres alors d'une grande partie du commerce du monde, leur faisoit tenir un rang distingué parmi les puissances, parce qu'ils sacrifioient toujours avec joie cette richesse au service de la patrie. Au moment où la guerre éclata avec Mastino, ils formèrent un conseil de finance, chargé de trouver de l'argent; toutes les caisses du commerce lui furent ouvertes, et la république se vit en état de faire tête à son redoutable adversaire (1). Un conseil militaire, nommé l'office de la guerre, fut en même-temps formé de six citoyens députés par les six quartiers de la ville, et la direction des opérations de l'armée lui fut remise sans partage, pour une année, afin que la réélection plus fréquente de la seigneurie n'interrompît point la marche des affaires.

Les Florentins n'étoient pas seulement exposés à être attaqués du côté de Lucques;

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 45, p. 782,

1336. sur la frontière opposée, un chef audacieux des Gibelins, leur causoit des inquiétudes non moins vives. Pierre Saccone des Tarlati, un des seigneurs de Pietra Mala, avoit succédé, dans le gouvernement d'Arezzo, à son frère qui avoit été évêque de cette ville. Elevé dans la région la plus sauvage des Apennins, où le château de Pietra Mala domine des déserts que de hautes neiges couvrent pendant une moitié de l'année, Saccone étoit accoutumé à braver tous les dangers, comme toutes les fatigues, et toutes les intempéries de l'air. Il conservoit, dans un siècle civilisé et au milieu de peuples adoucis, les mœurs et les habitudes des conquérans du Nord, antiques auteurs de sa race. Il méprisoit le luxe et la mollesse de l'Italie; mais il s'étoit instruit dans sa politique, et il profitoit de ses artifices. Il étoit en même-temps le plus redoutable soldat dans un champ de bataille, et le partisan le plus rusé et le plus ingénieux, lorsqu'il vouloit surprendre une place, ou tromper ses ennemis par un stratagème. Attaché à ses montagnes, il sembloit prétendre plutôt à devenir le roi des Alpes, qu'à dominer sur les contrées fertiles qui sont à leur pied; comme l'aigle qui vole, dans les Apennins, de rochers en rochers, mais qui descend rarement dans les plaines. Il avoit entièrement

soumis la famille de Faggiuola , qu'il avoit ^{1336,} dépouillée de Massa Trebaria et de tout son héritage ; il avoit de même assujéti les Ubertini avec tous leurs châteaux, les comtes de Montefeltro , et ceux de Montedoglio (1) ; et son pouvoir s'étendoit sur toutes les hautes montagnes de la Toscane , de la Romagne , et de la Marche d'Ancône. De la seigneurie d'Arezzo , il avoit passé ensuite à celle de Città di Castello et de Borgo San Sepolcro ; et il avoit enfin attaqué Pézaise , qui ne se défendoit qu'avec une main contre lui.

Saccone cependant avoit observé la paix qui , vingt ans auparavant , avoit été conclue entre les républiques de Florence et d'Arezzo ; et , quoique chef du parti gibelin , il avoit évité d'attirer sur lui les armes puissantes de la seigneurie. Mais lorsque Mastino de la Scala porta la guerre en Toscane , Saccone accepta son alliance , et s'engagea à introduire dans Arezzo huit cents chevaux que le seigneur de Vérone fit avancer jusqu'à Forli. L'office de la guerre ne voulut pas demeurer plus long-temps exposé aux mauvais offices d'un voisin qui attendoit le moment favorable pour lever le masque. Les Florentins déclarèrent

(1) *Giov. Villani. L. XI, c. 25, p. 769.*

1336. la guerre au seigneur d'Arezzo ; le 14 avril 1336, ils firent entrer de la cavalerie en Romagne, pour arrêter celle de Mastino, et ils firent ravager par leurs troupes tout l'État Arétin (1).

Les villes de Sienne, de Pérouse et de Bologne, étoient, ainsi que le roi Robert, engagées par une antique alliance, à défendre les Florentins, pour le maintien du parti guelfe. L'office de la guerre renouvela cette alliance, quoiqu'il en pût attendre peu de fruit, car les républiques étoient affoiblies par des discordes civiles, et le roi Robert, par l'âge et le découragement. On ne pouvoit songer à demander aux Génois aucune assistance ; depuis deux ans, le parti gibelin dominoit dans leur république, dont toutes les forces se retournoient contre elle-même (2). Le pouvoir de l'église étoit presque détruit en Italie ; les villes de la Romagne et de la Marche étoient soumises à de petits tyrans, dont toute la politique consistoit à s'unir au parti du plus fort, afin d'être ménagés par l'usurpateur, aussi long-temps du moins que celui-ci auroit quelque chose à craindre. Louis

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 48, p. 784. — *Leonard. Arétin*. L. VI, p. 205.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 24, p. 768.

de Bavière continuoit à favoriser Mastino, qui se décoroit toujours du nom de vicaire impérial; et si quelque puissance ultramontaine devoit prendre parti dans la guerre qui alloit commencer, ce ne pouvoit être qu'en faveur du seigneur de Vérone. 1336.

Venise seule pouvoit être déterminée par une politique plus relevée, et pouvoit s'associer à Florence, pour défendre la liberté italienne. La puissante république de Venise, jusqu'alors uniquement occupée de ses conquêtes dans le Levant, de sa marine, et de son commerce, n'avoit acquise aucune possession sur le continent, n'avoit jamais voulu contracter des alliances, et n'avoit pris encore aucune part à la politique italienne. Les noms de guelfes et de gibelins étoient exclus des lieux de sa domination; elle ne relevoit point de l'empire, et elle tenoit son propre clergé dans sa dépendance; néanmoins on la considéroit plutôt comme attachée au parti impérial, et une jalousie de commerce ou de puissance sembloit l'éloigner des Florentins.

Les seigneurs de la guerre de Florence ne se laissèrent point décourager par ces premières apparences. Pour ne pas éveiller l'attention de Mastino sur leurs négociations, ils en chargèrent des marchands florentins établis à Venise, et ils trouvèrent, comme ils s'y étoient

1336. attendus, la seigneurie de cette ville disposée à leur prêter une oreille favorable.

Mastino de la Scala avoit offensé, par plusieurs entreprises, la république, sa puissante voisine. Il avoit voulu enlever le château de Camino, à la famille de ce nom, qui, une fois, avoit régné à Trévise, et qui, depuis, s'étoit fait agréger à la noblesse vénitienne; il bâtit un château entre Padoue et Chioggia, pour empêcher les Vénitiens de faire du sel sur ses côtes, et pour assurer cette fabrication à ses propres sujets; enfin, il avoit fait fermer par une chaîne, le Po à Hostiglia, et il avoit soumis les vaisseaux qui remontoient la rivière, à un péage onéreux (1). Toutes ces innovations étoient contraires aux traités conclus par ses prédécesseurs avec la république; et celle-ci saisit avec empressement l'occasion de repousser une offense, et d'abaisser un voisin dont la grandeur devenoit menaçante.

Le traité d'alliance entre les deux républiques fut signé le 21 juin 1336. Florence n'y avoit recherché d'autre avantage que celui de susciter à Mastino un ennemi puissant; elle

(1) *Cortusiorum Historia*. L. VI, c. 2, p. 871. — *Chronicon Veronense*. T. VIII, p. 650. — *Gazata Chron. Regiense*. T. XVIII, p. 52. — *Marin Sanuto vite de Duchi*. T. XXII, p. 601. — *Andrea Naugerio Stor. Vene.* p. 1020. — *Sandi Storia civile Venez.* P. II, L. V, p. 73.

s'engageoit à entretenir la moitié de l'armée, à supporter la moitié des frais pour attaquer le seigneur de Vérone dans la Marche Trévane; mais toutes les conquêtes faites par cette armée devoient appartenir aux Vénitiens; les Florentins se réservoient seulement l'acquisition de Lucques, qu'ils devoient faire à leurs frais et par leurs propres forces (1).

Un seul général devoit commander avec de pleins pouvoirs l'armée des deux républiques; la cupidité de Mastino leur fit trouver un capitaine qui méritoit une si haute confiance. La famille illustre des Rossi de Parme avoit été à la tête du parti guelfe, jusqu'au temps où la perfidie de Bertrand du Poët l'avoit forcée à chercher un refuge parmi les ennemis de l'église; à l'arrivée de Jean de Bohême, elle lui avoit cédé sa souveraineté; à son départ, elle l'avoit rachetée de lui. La guerre l'avoit enfin obligée à transférer à Mastino de la Scala tous ses droits sur Parme et sur Lucques. La ville de Pontremoli, et plusieurs châteaux avec des propriétés considérables, avoient été assurés aux Rossi, par Mastino; mais le seigneur de Vérone eut à peine recueilli les fruits de ce traité qu'il songea à se dégager des obligations qu'il lui imposoit. Il excita, contre les Rossi,

(1). *Giov. Villani*. L. XI, c. 49, p. 784.

1336. les Correggieschi, chefs de la faction opposée, dans Parme; bientôt il les dépouilla de tous leurs châteaux, et il les assiégea dans Pontremoli, leur dernier asile. Pierre des Rossi, le plus jeune de six frères, passoit alors pour le cavalier le plus accompli de l'Italie. Dans les guerres civiles qui, depuis long-temps, désoloient son pays, il avoit donné des preuves éclatantes de sa bravoure, et jamais on ne l'avoit vue souillée par aucun mélange de cruauté. Les soldats allemands qui servoient alors en Italie, l'avoient appelé leur seigneur, et lui mon-
 troient un attachement sans bornes. Libéral jusqu'à l'imprudence, avec ses compagnons d'armes, à peine se réservoit-il pour lui-même une tunique et un cheval. Sa haute stature et l'élégance de ses manières attiroient sur lui les regards de toutes les femmes, et la pureté virgine de ses mœurs, qu'on assuroit n'avoir pas été une seule fois démentie, donnoit encore un charme particulier à sa noble figure (1). Pierre des Rossi étoit retenu comme en ôtage à Vérone, mais il s'échappa de sa prison et vint implorer les secours des Florentins qu'il excita à la vengeance. Après avoir donné une preuve de ses talens militaires dans une courte campagne sur le territoire de Lucques, il passa,

(1) *Cortusiorum Histor.* L. VII, p. 4, p. 884.

le 1.^r octobre, au commandement de la grande armée de la ligue dans la Marche Trévisane (1). 1336.

Pierre des Rossi parcourut, avec son armée, les territoires de Trévisie et de Padoue; il insulta les garnisons de ces deux villes, il livra au pillage les campagnes, et tint en échec, avec quinze cents chevaux qu'il commandoit, l'armée de Mastino, composée de quatre mille gendarmes. Cependant, les Vénitiens le voyant engagé dans le labyrinthe des rivières et des canaux qui coupent de mille manières l'État de Padoue, en conçurent d'autant plus d'inquiétude que l'ennemi avoit abattu tous les ponts et fortifié tous les passages; mais Pierre feignit de rechercher la bataille, il en envoya offrir le gage, selon l'usage chevaleresque, au camp de Mastino, et le seigneur de Vérone, persuadé qu'il devoit trouver son avantage à éviter ce que son ennemi désiroit, laissa échapper l'occasion de l'attaquer, et lui permit de s'établir et de se fortifier à Bovolento, sur le Bachiglione, sept milles au-dessous de Padoue (2).

Pendant le temps que les Florentins entretenoient une armée dans la Marche Trévisane,

(1) *Istorie Pistolesi*. T. XI, p. 470. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 51, p. 788. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 901.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 53, p. 791. — *Cortusiarum Hist.* L. VI, c. 4, p. 874.

1336. et qu'ils combattoient en Toscane contre les Lucquois, et contre Pierre Saccone et les Arétins, ils savoient encore qu'ils devoient se tenir en garde contre les complots des Gibelins qui, dans les villes sujettes et même dans Florence, avoient des intelligences redoutables, et qui étoient sans cesse excités par les promesses de Saccone et les artifices de Martino. Dans une situation aussi dangereuse, ils savoient que les Romains auroient créé un dictateur, et ils crurent, à leur exemple, devoir élever un magistrat au-dessus des lois, pour que le pouvoir redoutable qu'ils lui confioient contiât les ennemis secrets de la république, et que la rapidité de ses jugemens les atteignît à temps dans leurs complots. Mais les Romains, peuple tout militaire, faisoient du dictateur le général de leur armée. Les Florentins n'auroient pas trouvé parmi leurs concitoyens un général assez expérimenté pour oser le mettre à la tête de tout l'État : accoutumés à confier le pouvoir du glaive à des étrangers, ils auroient redouté davantage encore de réunir en des mains inconnues la puissance civile et militaire ; si jamais ils s'étoient ainsi donné un maître, ils auroient pu difficilement secouer ensuite son joug. Ils imaginèrent donc de ne revêtir leur magistrat nouveau que des pouvoirs d'un juge suprême, ils le nommèrent

conservateur, ils l'entourèrent d'une garde de cinquante cavaliers et de cent fantassins, et ils l'autorisèrent à porter sommairement ses sentences, et à les faire exécuter sans retard. Un étranger, Jacob Gabrielli d'Agobbio, fut appelé le premier à occuper cette charge. Le peuple devoit trembler devant lui; mais la seigneurie, qui demeurait supérieure à sa juridiction, pouvoit le surveiller et mettre des bornes à son pouvoir. Cependant, Gabrielli se livrant sans contrainte à son caractère soupçonneux et cruel, fit répandre beaucoup de sang par ses bourreaux. Lorsqu'il sortit de charge, le peuple, indigné contre lui, porta une loi pour interdire de tirer à l'avenir des juges d'Agobbio ou de son territoire (1). Après lui, un autre conservateur, Accorrimbeno de Tolentino, fit succéder la justice vénale à la cruauté, et les Florentins, en abolissant cette charge, reconnurent enfin que la liberté ne se maintient jamais par des moyens despotiques, et qu'élever un pouvoir au-dessus des lois, fût-ce pour leur défense, c'est préparer leur renversement (2).

(1) Une semblable ordonnance avoit été portée à Sienne l'année précédente, contre les habitans d'Agobbio. *Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 95. Les gentilshommes de cette ville, et surtout les Gabrielli, se destinoient tous au métier de juges.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 39, p. 778.

1337. L'année suivante, la campagne s'ouvrit en Toscane pour les Florentins, par un succès éclatant. Pierre Saccone, pressé par les armées de Florence et de Pérouse, et ne pouvant maintenir de communication avec Mastino, qui ne lui envoyoit point les secours qu'il lui avoit promis, avoit perdu plusieurs de ses châteaux; il prit enfin le parti de négocier, et de vendre aux Florentins la seigneurie d'Arezzo. La république acheta séparément les droits de Pierre Saccone et ceux des comtes Guido; elle acquitta la solde des troupes assiégées, et elle déboursa environ soixante mille florins pour obtenir la possession de la ville, qui lui fut ouverte le 10 mars. Mais cette conquête coûta à la république plus que des trésors, elle compromit sa bonne foi; pour la première fois on l'accusa d'avoir mal observé ses traités, d'avoir combattu de concert avec les Pérousins, et d'avoir recueilli seule les fruits de leur sueur et de leur sang (1). Le parti guelfe fut rétabli dans Arezzo, après en avoir été exilé soixante ans, les Tarlati furent réduits au rang de citoyens, deux forteresses furent construites dans la ville pour la tenir dans la dépendance, et une

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 58-60, p. 796. — *Istorie Pisanesi*, p. 471. — *Andrea Dei Cronica Senese*. T. XV, p. 96.

magistrature nouvelle fut instituée pour veiller à la paix et au bon état des Arétins (1). 1337.

Les Florentins qui, dans la guerre précédente, avoient été dupes de leurs ménagemens pour le territoire de Lucques, persistoient dans le même système de politique : la guerre qui n'importoit qu'à eux seuls et qu'ils ne suivoient point de concert avec leurs alliés, étoit celle qu'ils pousoient avec le moins de vigueur. Ils se contentèrent, dans cette campagne, de piller Pescia, Buggiano, et quelques châteaux du val de Nievole et du val de Serchio, sans faire aucune conquête (2).

Mais, pendant le même temps, ils poursuivoient avec une redoutable activité leur projet de susciter en Lombardie de nouveaux ennemis à Mastino de la Scala. De la même manière qu'ils avoient appelé les chefs des Gibelins à partager les conquêtes du roi de Bohême, ils abandonnoient à présent, à leur avidité, les États du seigneur de Vérone. Ils rappeloient à chacun l'arrogance insultante de Mastino, et ils offroient une récompense à quiconque voudroit se joindre à eux, pour l'en punir. Obizzo

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 59, p. 799. — *Cronaca di Ser Gorello d'Arezzo*. T. XV, c. 4, p. 829.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 62, p. 801. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 904.

1337. d'Este, Louis de Gonzagues, et ~~Alzo~~ Visconti entrèrent successivement dans la ligue des deux républiques. Ce dernier avoit profité de la guerre générale où ses voisins étoient engagés, pour se rendre maître, dans le même temps, des villes de Lodi, de Come, et de Crème (1). Charles, fils de Jean de Bohême, et duc de Carinthie, se joignit aussi aux ennemis de Mastino, et lui enleva, au commencement de juillet, les villes de Cividale et de Feltre (2).

Tandis qu'une armée, conduite par Luchino Visconti, menaçoit, au couchant, les États de Mastino, et se retiroit ensuite sans combat (3), Pierre des Rossi demouroit dans le voisinage de Padoue, et cherchoit les moyens d'enlever cette ville importante à Albert de la Scala, qui y commandoit. Albert, frère aîné de Mastino, étoit son égal en autorité, mais il ne partageoit ni ses talens, ni son courage. Il abandonnoit les affaires publiques,

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 400. — *Marin Sanuto vite de Duchi*. T. XXII, p. 603. *Annales Mediolan.* T. XVI, c. 108, p. 710.

(2) *Cortusior. Historia*. L. VI, c. 9, p. 879. — *Istorie Pistolesi*. p. 472. — *Chronic. Veronense*. T. VIII, p. 650.

(3) *Cortusior. Historia*. L. VI, c. 6, p. 876. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 63, p. 802.

Pour ne songer qu'à ses plaisirs. Marsilio et Ubertino de Carrare, les anciens seigneurs de Padoue, et les chefs du parti guelfe, étoient ses uniques conseillers. Dans l'ivresse du pouvoir absolu, il avoit cependant fait violence à la femme d'Ubertino de Carrare; mais comme il avoit oublié cet outrage, il se figuroit que l'offensé l'ignoroit ou l'avoit oublié aussi. Ubertino n'avoit pas fait entendre une plainte, ou laissé deviner sa secrète rage; mais il avoit ajouté à la tête de Maure qui formoit le cimier de son casque, deux cornes d'or, en souvenir de sa honte et de la vengeance qu'il méditoit (1).

Mastino n'accordoit point aux seigneurs de Carrare une confiance si absolue; il écrivit plusieurs fois à son frère de les surveiller, de les arrêter, et même de les faire mourir. Albert montrait toutes ces lettres aux Carrare, et ceux-ci qui, dès le mois de décembre, étoient entrés en traité avec le doge de Venise (2), cherchoient à réveiller, dans Padoue, le zèle de leurs partisans, en même-temps qu'ils négocioient avec Pierre des Rossi, leur neveu, dont ils demandoient les secours. Mastino découvrit toutes ces intrigues, et il

(1) *Istoria Padovana di Galeazzo Gataro*. T. XVII, p. 21.

(2) *Naugiero Storia Venez.* T. XXIII. p. 1028.

1337. écrivit, le 2 août, à son frère, de saisir sans retard les deux Carrare, qui le trahissoient, et de les faire mourir. Albert jouoit aux échecs comme on introduisit le messenger qui avoit ordre de ne rendre sa lettre qu'au seigneur lui-même. Albert prit cette lettre, et, sans l'ouvrir, il la remit à Marsilio de Carrare qui étoit auprès de lui. Marsilio lut l'ordre de son supplice sans laisser paroître aucun trouble sur son visage. « Votre frère, » dit-il ensuite au seigneur, « demande que vous lui envoyiez, » sans retard, un faucon pèlerin dont il a » besoin pour ses chasses. » En même-temps il prévint Ubertino de tout préparer pour cette nuit même, et il ne perdit plus Albert de vue, afin d'écartier de lui de nouveaux avis (1).

Au milieu de la nuit, les Guelfes qui étoient de garde à la porte de Ponte Curvo, l'ouvrirent à Pierre des Rossi qui entra dans Padoue, à la tête de sa cavalerie. Les partisans des Carrare s'étoient rassemblés en silence autour du palais public; à la même heure, ils surprirent les gardes qu'ils désarmèrent, et ils saisirent Albert de la Scala dans son appartement. Ce seigneur fut aussitôt conduit dans les prisons de Venise. Nicoletto, son bouffon,

(1) *Istoria Padovana di Galeazzo Gataro.* p. 27.

demande à partager son sort, et, seul, il l'accompagna dans cette triste demeure; un sentiment profond se trouvant encore dans un homme qui avoit fait de la folle gaité un trafic, et qui, dans la risée d'autrui, avoit cherché l'indépendance (1).

Pierre des Rossi fit observer à son armée une admirable discipline, en s'emparant de Padoue. Aucun pillage, aucun désordre ne troubla le contentement du peuple qui retournoit au parti de ses pères. Les seules propriétés de la maison de la Scala furent saisies, comme appartenant au vainqueur. Marsilio de Carrare fut proclamé seigneur de Padoue, par ses concitoyens. Il fut admis dans la ligue des deux républiques, et il s'engagea à fournir quatre cents gendarmes à l'armée qui faisoit la guerre à Mastino (2).

L'avantage signalé que la ligue venoit de remporter, fut bientôt compensé, il est vrai, par la mort de celui auquel elle devoit ses succès. Pierre des Rossi ayant entrepris le siège du château de Monselice, y fut atteint, le 7 août, d'un coup de lance, et il mourut le jour suivant. Son frère, Marsilio, qui avoit

(1) *Cortusiorum Histor.* L. VII, c. 5, p. 885.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 64, p. 803. — *Cortusiorum Histor.* L. VII, c. 1, 2 et 3, p. 881.

1337. un commandement dans la même armée mourut de la fièvre sept jours après (1). Par reconnoissance et par respect pour la mémoire de ces deux généraux, la ligue confia le commandement de leur armée à un troisième frère, Orlando des Rossi, qui n'avoit pas le talent de ses prédécesseurs.

Mais la situation de Mastino de la Scala, étoit devenue si dangereuse qu'il n'y avoit plus besoin d'un grand général pour suivre les avantages déjà obtenus. Tous les Guelfes qui avoient obéi à ce seigneur, tous les gentilshommes qui avoient quelques plaintes à former contre lui, saisissoient avec empressement l'occasion de se révolter, et l'on découvroit, dans la conduite de l'homme puissant tombé dans le malheur, des offenses auparavant ignorées de l'offensé comme de l'offenseur. Brescia se révolta le 8 octobre contre Mastino; la garnison allemande du seigneur de la Scala, après avoir défendu quelque temps encore la ville neuve, fut obligée à son tour de capituler, et cette nouvelle conquête passa au pouvoir d'Azzo Visconti, qui y avoit le plus contribué (2).

(1) *Cortusiorum Historia*. L. VII, c. 4, p. 884. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 65, p. 804. — *Istorie Pistolesi*. p. 473.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 72, p. 809.

La guerre n'avoit pas encore été signalée ^{1337.} par une bataille rangée, même lorsque les deux partis, à peu près égaux en forces, pouvoient ne pas craindre de se mesurer. Mais depuis l'abaissement du seigneur de la Scala, on ne pouvoit plus s'attendre à aucune action d'éclat; car il se tenoit enfermé dans sa capitale, il défendoit ses châteaux, et il n'osoit se hasarder à aucun engagement. L'hiver se consuma en négociations infructueuses, et la ^{1338.} campagne suivante fut consacrée au siège de divers châteaux. Les Florentins cependant distribuèrent des prix pour la course, sous les murs mêmes de Vérone. Ils prirent successivement Soave, Montebellio et Monselice, et au milieu d'octobre ils s'emparèrent enfin des faubourgs de Vicence (1). Mastino avoit imploré les secours de l'empereur Louis de Bavière, au parti duquel il étoit toujours demeuré fidèle. Mais Louis étoit alors l'ennemi de la maison de Luxembourg, avec laquelle il avoit si long-temps fait cause commune; et le comte Jean Henri, second fils du roi de Bohême, s'empara du passage des montagnes, et arrêta, dans le Tirol, l'empereur qui, avec six mille cavaliers,

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 76, p. 812; et 81, p. 815.

1338. venoit au secours du seigneur de Vérone (1). Mastino, abandonné par tous ses alliés et redoutant d'être bientôt assiégé dans sa capitale, eut enfin recours aux négociations. Il avoit affaire à une ligue, et il employa contre elle l'art qui suffit presque toujours à les dissoudre. Il offrit de satisfaire entièrement l'un des confédérés, et il le fit ainsi renoncer à défendre les intérêts de l'autre. Les Vénitiens traitèrent séparément avec lui; et ayant obtenu pour eux-mêmes tout ce qu'ils désiroient, ils signèrent, le 18 décembre 1338, un traité qu'ils communiquèrent seulement alors à la république florentine, pour qu'elle eût à s'y conformer (2).

Par ce traité, Trévise, avec les forteresses de Castel Franco et de Ceneda, étoient cédées à la seigneurie de Venise; Bassano et Castel Baldo, au seigneur de Padoue; Pescia et quelques châteaux du val de Nievole, aux Florentins (3). La navigation du Pô devoit

(1) *Olenschlager Geschichte*. §. 130, p. 302.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 89, p. 821.

(3) Buggiano, la Costa, Colle, et Altopascio. De plus, Mastino renonçoit à ses droits sur d'autres châteaux déjà conquis, savoir, Fucecchio, Castel Franco, Santa-Croce, Santa-Maria a Monte, Montopoli, Montecatini, Monsummano, Montevettolino, Massa, Cozzile, Uzzano, Vellano, Sorana, et Castel Vecchio.

de demeurer libres, les Rossi devoient rentrer en possession de leurs biens dans l'État de Parme; et Albert de la Scala devoit être délivré de sa prison sans rançon. 1338.

Ces conditions étoient bien différentes de celles que les Florentins avoient attendues et que leurs alliés s'étoient engagés à leur faire obtenir. Ils ne recueilloient, pour fruit d'une guerre qui leur avoit coûté six cent mille florins) que la possession de trois ou quatre châteaux que Mastino n'étoit plus en état de défendre; tandis que, par la même guerre, la maison de Carrare avoit acquis la seigneurie de Padoue, que Visconti se faisoit confirmer la conquête de Brescia, et que les Vénitiens jetoient les fondemens d'un État nouveau en terre ferme (1). Ils hésitèrent quelque temps s'ils ne demeureroient point seuls en guerre avec Mastino, plutôt que d'accéder à un traité si désavantageux, et de se laisser ainsi jouer une seconde fois par leurs alliés. Cependant ils avoient contracté une dette de quatre cent cinquante mille florins; ils avoient engagé leurs gabelles pour six années à leurs créanciers, et deux échecs terribles que leur

(1) *Giov. Villani* L. XI, c. 89, p. 821. — *Muggerio Storia Veneziana*. p. 1030. — *Cortusior. Historia*. L. VII, c. 18, p. 896.

1338. commerce reçut à cette époque, achevèrent de les déterminer. Ils acceptèrent le traité de Venise, et la paix fut publiée en Toscane, le 11 février 1339 (1).

Un motif plus puissant, pour mettre fin à la guerre, que l'abandon où se trouvoient les Florentins, fut la ruine qu'occasionnoit à leur commerce la guerre de Philippe de Valois et d'Edouard III d'Angleterre. Ces deux monarques n'avoient pas été scrupuleux dans le choix des moyens qu'ils employèrent pour se procurer de l'argent. Philippe avoit altéré à plusieurs reprises la monnoie de son royaume; en sorte que le florin d'or de Florence, qui, au commencement de son règne, valoit dix sols de Paris, arriva bientôt à en valoir trente. Il fit ensuite arrêter en un seul jour, le 10 avril 1337, tous les Italiens qui commerçoient dans ses États; et, les accusant d'être des usuriers, il les contraignit à se racheter par des contributions énormes (2). D'autre part,

(1) Les Guelfes émigrés de Lucques reçurent de Mastino la permission de rentrer dans leur patrie. D'autre part, plusieurs familles gibelines de Pescia et de Buggiano préférèrent l'autorité de Mastino à celle d'une république guelfe. Les Garzoni, Pucci, Vanni, Nuti, Puccini, Lippi, Orsucci, etc., s'établirent à Lucques, et y reçurent les droits de cité. *Beverini Annal. Lucens.* L. VII, p. 908.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 71, p. 808.

Edouard d'Angleterre avoit fait choix, pour 1338. ses banquiers, de deux maisons de commerce de Florence, et les emprunts qu'il faisoit par eux, surpassoient tellement les remboursemens qu'il leur assignoit, que les Bardi se trouvèrent lui avoir avancé cent quatre-vingt mille marcs sterlings, et les Peruzzi, cent trente-cinq mille; ou, entr'eux, seize millions trois cent quatre-vingt mille de nos francs; dans un temps où l'argent étoit cinq ou six fois plus rare que de nos jours (1). Ces deux maisons furent obligées de suspendre leurs paiemens, et il en résulta par contre-coup un nombre infini de faillites dans Florence (2). C'est dans ces circonstances que la paix de Venise fut acceptée par la république, sans que sa publication causât aucune joie parmi le peuple (3).

(1) Le marc sterling valoit alors quatre florins et demi, ou environ soixante francs.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 87, p. 819.

(3) *Storie Pistolesi*. p. 474. — *Joh. de Bazano Chron. Mutin.* T. XV, p. 598. — *Marin Sanuto vite de Duchi*. T. XXII, p. 605. — *Leon. Aretino*. L. V, p. 212.

16,380,000
 12/8190000
 2/6825000

CHAPITRE XXXIV.

Bologne asservie à Taddéo de Pepoli. — Guerre des mercenaires ou de Parabiago. — Les Génois se donnent un doge. — Célébrité de Pétrarque; il est couronné au Capitole.

1338 — 1341.

LA république de Bologne, située presque au centre de l'Italie, avoit paru long-temps disputer à Florence la première place dans le parti guelfe; non moins peuplée, non moins riche ou moins commerçante, elle avoit eu sur les villes de Romagne une influence aussi grande que Florence sur celles de Toscane; Bologne, enfin, étoit illustré par une université, la plus ancienne, comme aussi la plus célèbre d'Italie. Inébranlable dans son attachement au parti guelfe, la république avoit acheté son premier triomphe par des combats longs et ruineux. Les Lambertazzi, et plusieurs milliers de leurs partisans, avoient été exilés en 1274, et leur départ avoit laissé la ville comme déserte (1). Mais les désastres de

(1) Voyez ci-devant, chap. 22, T. III.

la guerre civile avoient été réparés par l'administration constante et vigoureuse du parti victorieux. Le gouvernement, mieux affermi, avoit eu le temps de mûrir ses projets et de les exécuter; une brillante prospérité en étoit le résultat. Nous sommes arrivés à l'époque où cette prospérité eut un terme. La tyrannie du légat Bertrand du Poïet, avoit porté atteinte au principe vital de la république; les citoyens, corrompus par quelques années de servitude, n'étoient plus capables de se gouverner en liberté. Leurs haines, provoquées par des outrages plus graves, avoient pris un caractère plus féroce; elles n'étoient plus contenues par un antique esprit public; elles ne s'arrêtoient plus devant le salut de la patrie, ou la crainte de compromettre la liberté; et, après quatre ans de convulsions, elles soumièrent Bologne à une nouvelle tyrannie. Celle-ci fut, il est vrai, renversée à plusieurs reprises; mais la liberté qui lui succédoit n'étoit pas de moins courte durée, moins vacillante et incertaine que le pouvoir des tyrans.

Les factions nouvelles de Bologne avoient éclaté lorsque Roméo de Pepoli, le citoyen le plus riche de cette république, et peut-être de l'Italie, avoit été exilé; il étoit mort loin de sa patrie, mais son fils, Taddéo, y avoit été rappelé pendant l'administration du légat. Les

Pepoli avoient gagné beaucoup de partisans dans le bas peuple et parmi la noblesse pauvre, au moyen de leurs immenses richesses, dont ils faisoient un usage généreux. Ils avoient affecté un zèle outré pour le parti guelfe, et ils étoient demeurés attachés au légat plus long-temps que les Maltraversa, leurs adversaires (1). Ils accusoient ces derniers de favoriser les Gibelins, et cette accusation n'étoit pas sans influence sur l'esprit du peuple. Quelques familles illustres s'étoient attachées à leur fortune (2), et la plus distinguée parmi elles étoit celle des Bentivoglio, que ses généalogistes faisoient descendre de Henzius, le roi de Sardaigne, fils de Frédéric II, qui mourut dans les prisons de Bologne. Les ennemis de cette famille, qui devoit un jour parvenir à la tyrannie, disoient, au contraire, qu'elle étoit issue d'un boucher (3).

Peu après l'expulsion du légat, il y avoit eu une émeute à Bologne, le 27 avril 1334; les deux factions s'étoient combattues sur la place, les Maltraversi avoient été mis en déroute, les

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 360.

(2) Les Samaritani, Ghisilieri, Bianchi, et Lambertini.

(3) Philippe Bentivoglio fut en effet, en 1336, bargello ou officier de police pour la compagnie des bouchers. *Cronica Miscella di Bologna*. p. 367.

maisons des Sabbadini avoient été pillées, et tous les chefs des grandes familles de ce parti avoient été exilés (1). Les Gozzadini seuls avoient été soustraits à cette proscription, en reconnaissance de la part qu'ils avoient eue à l'expulsion du légat (2).

La faction des Pepoli, pour assurer sa victoire, ou pour en recueillir les fruits, sévit bientôt contre ses adversaires, par de nouveaux actes de rigueur. Tous les Gibelins qui avoient été exilés avec les Lambertazzi, et qui étoient rentrés ensuite dans Bologne, par l'indulgence du gouvernement, furent exilés de nouveau, au nombre de trois cent cinquante-sept; leurs pères et leurs frères furent forcés d'établir leur domicile à la campagne, et lorsque quelques affaires les appeloient à la ville, il leur fut défendu de s'approcher de la place à la distance de cinquante brasses, sous peine de deux mille livres d'amende (3).

Les Pepoli se conduisoient déjà dans la ville comme s'ils en étoient les maîtres. Jacques, fils de Taddéo, avoit promis à un prêtre de ses amis, de lui procurer un bénéfice devenu

(1) Les comtes de Panico, Beccadelli, Sabbadini, Rodaldi et Boattieri.

(2) *Cronica Miscella di Bologna*. p. 362.

(3) *Ibid.* p. 365.

vacant; et l'ayant vainement demandé à l'évêque, dans un accès d'empoiement il outragea ce prélat par des soufflets : l'évêque saisit un couteau, et blessa Pepoli à la joue. De part et d'autre on courut aux armes, le palais épiscopal fut livré au pillage et à l'incendie, et le chef de l'église de Bologne ne put se dérober à la mort que par une prompte fuite (1).

1337. Cependant, la considération personnelle que Brandaligi des Gozzadini s'étoit acquise par l'expulsion du légat, conservoit quelque indépendance au parti maltraversa, dont il étoit le chef. Taddéo des Pepoli excita contre les Gozzadini, les Bianchi, leurs ennemis particuliers; et lorsqu'il sut que les uns et les autres étoient en armes et sur le point de se combattre, il s'avança au milieu d'eux, sur la grande place, s'offrant pour être leur médiateur. Il prit Brandaligi par la main; il l'appela son frère et l'arbitre de Bologne; il le reconduisit chez lui, en lui prodiguant les témoignages de son respect et de son dévouement; il fit poser les armes à ses propres fils, qui s'étoient associés avec les Bianchi; et il détermina toute la faction maltraversa, à se désarmer et à se disperser;

(1) Le 20 août 1336. *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 370. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Histor.* p. 158.

mais à peine Pepoli s'étoit-il retiré, que ses partisans, rassemblés dans un autre quartier, fondirent sur les maisons des Gozzadini, les pillèrent, les brûlèrent, et forcèrent Brandaligi à s'enfuir. Les séditieux chassèrent ensuite de la seigneurie tous les magistrats attachés au parti maltraversa, et ils contraignirent les autres à prononcer contre les Gozzadini et leurs partisans, une sentence d'exil (1).

Les Bolonois étoient entrés dans la ligue des Florentins et des Vénitiens contre les seigneurs de la Scala, et la guerre où ils se trouvoient engagés les obligeoit à tenir un grand nombre de gens d'armes à leur solde. Ces mercenaires, pour la plupart Allemands, préféroient avoir à traiter avec un seigneur plutôt qu'avec une république. D'autre part, les tyrans dont la puissance étoit fondée sur la force militaire, avoient tous étudié l'art de se rendre chers aux soldats. Taddéo de Pepoli avoit gagné ceux qui étoient assemblés à Bologne; il les engagea, par de secrets émissaires, à accourir tumultuairement sur la place, le 28 août 1337, en criant vive messire Taddéo de Pepoli. Les citoyens se rassemblèrent aussi au cri de vive le peuple; mais ils étoient sans chefs, les vrais républicains avoient été exilés avec la faction

(1) Le 7 juillet 1337. *Cronica di Bologna*. p. 374.

1337. maltraversa. Taddéo animoit ses soldats; la garde de la seigneurie fut forcée; et sans combat, presque sans résistance, Taddéo fut introduit dans le palais public. Les mercenaires, qui lui en avoient ouvert l'entrée, le proclamèrent, les premiers, seigneur général de Bologne; quelques jours après, les compagnies de milices, et plus tard encore, le conseil du peuple, donnèrent leur assentiment à cette élection. Les amis de la liberté avoient perdu courage; ils n'espéroient plus empêcher l'établissement du despotisme; ils s'absentèrent de ces assemblées, où dix citoyens eurent seuls la fermeté de se prononcer contre Taddéo de Pepoli (1).

Le nouveau seigneur découvrit bientôt, ou supposa, des conjurations tramées contre lui, pour exiler, sous ce prétexte, les citoyens qui pouvoient encore lui donner quelque ombre (2). Il chercha ensuite à se réconcilier avec
 1338. le pape, qui avoit mis sa capitale sous l'interdit; il reconnut la souveraineté des pontifes sur Bologne; il promit à l'église un tribut annuel de huit mille livres bolonoises; il s'engagea à faire

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 375. — *Math. de Griffonibus Memor. Histor.* p. 161. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 69, p. 806.

(2) *Cronica di Bologna*. p. 377.

marcher ses troupes toutes les fois qu'il en seroit requis par la cour d'Avignon, et il obtint, à ces conditions, que Benoît XII l'admit de nouveau dans le sein de l'église, et reconnût la légitimité de son pouvoir (1).

La paix de Venise étoit postérieure à ces diverses révolutions de Bologne. Cette paix, en démembrant les États de Mastino de la Scala, avoit mis le reste de l'Italie à couvert de son ambition; mais une maison plus puissante s'étoit déjà enrichie de ses dépouilles; les talens et les vertus d'Azzo Visconti, qui avoit succédé en Lombardie à la prépondérance de Mastino, rendoient son ambition plus dangereuse encore. Visconti étoit alors le seul seigneur qui s'occupât de l'intérêt de ses peuples et qui sût s'en faire chérir. La douceur de son administration lui gagnoit en tous lieux des partisans, les sujets des tyrans se félicitoient d'être conquis par lui. Brescia s'étoit révoltée contre Mastino pour lui ouvrir ses portes, d'autres villes pouvoient être tentées de suivre cet exemple; mais le seigneur de Vérone, en faisant la paix avec Azzo, s'occupoit déjà de sa vengeance, et ce fut en posant les armes qu'il suscita au prince qui l'avoit humilié les plus dangereux ennemis.

(1) *Ghirardacci Storia di Bologna. L. XXII, T. II, p. 136 et suiv.*

1338. Nous avons vu que les faubourgs de Vicence avoient été livrés à l'armée de la ligue, les Allemands que Florence et Venise avoient eus à leur solde, y étoient cantonnés. Ces troupes mercenaires gardèrent à la paix les faubourgs de Vicence, comme gages d'une indemnité à laquelle elles prétendoient; elles refusèrent de se séparer, et menacèrent également Mastino et les alliés de qui elles avoient dépendu. Le seigneur de Vérone entreprit en même-temps de s'en délivrer et de les déchaîner contre Azzo Visconti. Il chargea de cette négociation délicate ce même Lodrisio Visconti, qui avoit deux fois conjuré contre Galeaz, et qui, forcé à émigrer de Milan, étoit alors à Vérone.

1339. Henri VII, Frédéric d'Autriche, Louis de Bavière, le duc de Carinthie et le roi de Bohême, avoient successivement amené en Italie de nouvelles armées allemandes, et rarement les aventuriers qui les avoient suivis étoient retournés en Allemagne; les souverains d'Italie, les avoient attirés à leur solde, et leur avoient assuré des récompenses supérieures à celles qu'ils auroient pu trouver dans leur patrie. L'avantage prodigieux que la cavalerie pesante obtenoit dans les combats, tenoit bien moins au nombre qu'à l'habitude des armes, et à la pratique d'une vie entière; la solde du cavalier étoit proportionnée à la longueur de

l'apprentissage aussi bien qu'aux dangers du métier; et, tandis que la paie du soldat est aujourd'hui inférieure à celle du dernier mercenaire, elle étoit alors supérieure à celle du plus habile et du plus riche ouvrier. 1339.

Les princes et les villes d'Italie n'étoient point en état de tenir constamment sur pied des troupes aussi dispendieuses; au moment de la guerre ils appeloient les mercenaires qui avoient servi dans d'autres armées, et ils les licencioient de nouveau à la paix. Les Allemands arrivés en Italie, à la suite de leurs princes, étoient bientôt attirés dans un autre service par une paie supérieure; et, comme toutes les querelles des Italiens étoient indifférentes à ces étrangers, on les voyoit toujours à l'enchère, combattre pour celui qui les payoit à un plus haut prix.

En général il convenoit aux princes d'avoir des Allemands à leur solde, plutôt que des nationaux, parce que la différence de langue les rendoit plus étrangers à l'esprit de parti, et plus inaccessibles aux intrigues. Les troupes mercenaires parurent, au premier abord, avoir d'autres avantages encore. Les forces des États se proportionnèrent à leur richesse et non plus à leur population; elles s'augmentèrent par l'industrie et l'activité; elles se perdirent par la nonchalance; le sang des sujets et des

339. citoyens fut épargné ; les soldats eux-mêmes prirent un caractère plus humain , et la guerre se fit avec moins de férocité , parce que les combattans étoient presque tous compatriotes , et qu'ils n'avoient aucun sujet de haine les uns contre les autres. Pendant la bataille , ils se ménageoient réciproquement ; après la victoire , les vaincus étoient dépouillés de leurs armes et de leurs chevaux , et renvoyés ensuite sans rançon. On ne s'aperçut point immédiatement que l'emploi des soldats étrangers faisoit perdre à la nation son caractère militaire , et lui ôtoit les moyens de repousser par elle-même le joug qui pouvoit la menacer ; on ne prévint point que les mercenaires en qui elle mettoit sa confiance pouvoient la trahir. La négociation de Lodrisio Visconti avec ceux qui occupoient les faubourgs de Vicence , apprit , pour la première fois , ce qu'on avoit à craindre de pareilles troupes.

Lodrisio Visconti arriva auprès des Allemands qui occupoient les faubourgs de Vicence , avec l'argent que lui avoit fourni Mastino. Il leur proposa , puisqu'aucun souverain n'assembloit alors des troupes , de marcher avec lui contre Azzo Visconti ; au lieu de solde , il leur promit le pillage de la ville et du territoire de Milan. Il rappela à leur mémoire la grande compagnie des

Catalans et Aragonois , qui , au commen- 1339-
cement du siècle , avoit passé en Grèce et
s'y étoit fait un établissement , et il les dé-
termina à entreprendre la guerre pour leur
propre compte. Les Allemands élurent pour
généraux Lodrisio Visconti et un de leurs
compatriotes , nommé Rénaud de Givres (1) ;
ils s'intitulèrent la compagnie de St.-George ;
et , au commencement de février 1339 , ils
passèrent l'Adige , pour entrer sur le territoire
milanois. La compagnie , en se mettant en
marche , étoit formée de deux mille cinq
cents chevaux , avec une nombreuse infan-
terie ; et , comme elle avançoit , elle faisoit
chaque jour de nouvelles recrues.

Azzo Visconti étoit alors retenu au lit par
la goutte ; il fut donc obligé de confier le
commandement de son armée à son oncle
Luchino Visconti. Cette armée , forte de trois
mille chevaux et dix mille fantassins , sortit de
Milan , le 15 février , pour aller au-devant de
la compagnie qui s'étoit campée à Lignano ,
et qui ravageoit le territoire milanois.

Luchino partagea son armée en deux co-
lonnes ; l'une , sous les ordres de Jean de Fieno
et Giovanelli Visconti , établit son quartier à

(1) *Cortusiorum Historia de novitat. Paduæ. L. VII, c. 20 ,*
p. 899.

1339. Parabiago ; l'autre , sous le commandement immédiat de Luchino , à Nerviano. Lodrisio profita de cette division , et dans la nuit du 19 au 20 février , il fondit à l'improviste sur la colonne de Parabiago , et la mit en pleine déroute. Il laissa ensuite quatre cents chevaux à Parabiago , pour garder son butin et ses prisonniers , il en envoya sept cents sur l'Olonne , pour couper le passage aux fuyards , et avec le reste , il s'avança contre Luchino Visconti. La bataille se renouvela avec une fureur que de long-temps on n'avoit vue dans les guerres d'Italie ; l'espoir du pillage de Milan excitoit les soldats de la compagnie ; ceux de Luchino étoient animés par la défense de tout ce qu'ils avoient de plus précieux , contre une troupe de brigands qui n'auroient connu aucune modération dans la victoire. Cependant les Milanois furent vaincus ; mais après une défense si vigoureuse , que les vainqueurs n'étoient guères moins affoiblis qu'eux. Luchino lui-même tomba au pouvoir de ses ennemis. Pendant le même temps , une autre colonne , composée de sept cents cavaliers , tous italiens , étoit sortie de Milan , sous la conduite d'Hector de Panigo , elle étoit entrée dans Parabiago , et elle avoit surpris et mis en pièces les quatre cents cavaliers que Lodrisio Visconti avoit laissés à la garde de ce château ; elle s'étoit

grossie de tous les prisonniers qu'elle avoit ^{1339.} délivrés. Delà, elle marcha sur Nerviano, et elle arriva sur le champ de bataille, comme les troupes de Luchino, déjà rompues, se défendoient cependant encore. Hector de Panigo fondit sur la compagnie, que la fatigue de deux combats et la poursuite des vaincus avoit mise en désordre; il fit un massacre effroyable de ces aventuriers, il délivra Luchino et fit Lodrisio prisonnier.

Dans une seule journée, la compagnie avoit déjà remporté deux victoires, et le comte de Panigo, son adversaire, en avoit remporté deux aussi. Ce dernier ramena alors ses troupes victorieuses vers Milan. Au passage de l'Olonne, il rencontra le capitaine allemand, Malerba, qui avoit été placé, par Lodrisio, sur cette rivière, pour couper la retraite aux fuyards; il le défit à son tour, après un combat obstiné; c'étoit le cinquième de la journée, et celui qui mit fin à la guerre de Parabiago, comme à l'existence de la compagnie de St.-George. Cette rapide campagne, terminée en moins de vingt jours, avoit attiré les regards de toute l'Italie; l'acharnement incroyable avec lequel les mercenaires combattirent dans cette occasion où ils étoient armés contre la société toute entière, inspiroit d'autant plus d'effroi qu'on le comparoit à la mollesse avec laquelle ils

2339. soutenoient les autres guerres. L'expédition de Parabiago révéla leur secret.

On vit que leurs combats ordinaires n'étoient qu'un jeu, dans lequel ils cherchoient à gagner leur paie avec le moins de sang et le moins de fatigue possible; mais qu'ils ne mettoient en œuvre toutes leurs forces que lorsqu'ils les destinoient à la subversion de l'ordre social. Plus de quatre mille gendarmes, entre les deux armées, étoient restés sur le champ de bataille (1). Le nombre des morts, dans l'infanterie, étoit infiniment supérieur. Les Milanois seuls avoient perdu plus de cinq cents cavaliers et de trois mille fantassins (2). Lodrisio Visconti et ses deux fils furent enfermés dans les prisons de Milan. On renvoya sans rançon les autres prisonniers, après leur avoir ôté leurs chevaux et leurs armes, et avoir exigé leur parole qu'ils ne serviroient plus contre les Visconti. On n'auroit pu les retenir sans les condamner à une captivité perpétuelle, puisqu'aucune puissance n'auroit songé à racheter leur liberté (3).

(1) *Cortusiorum Historia*. L. VII, c. 20, p. 900.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 96, p. 831.

(3) *Chronicon. Modoetiense*. L. IV, c. 2, p. 1174. — *Gualvani de la Flamma opuscula*. T. XII, p. 1022. — *Istorie Pistolesi anon.* T. XI, p. 475.

Quoique la guerre de Parabiago eût enlevé ^{1339.} à Visconti plusieurs de ses meilleurs soldats, elle avoit augmenté sa réputation et son pouvoir. A cette époque, il étoit souverain de dix villes de Lombardie, autrefois indépendantes (1), sans compter la seigneurie de Pavie qu'il partageoit avec la maison Beccaria. Il recherchoit une occasion d'acquérir aussi quelques droits en Toscane, afin d'ouvrir une carrière nouvelle à ses intrigues et à son ambition : bientôt cette occasion se présenta à lui ; sa mère, Béatrix d'Este, avoit eu de son premier mari, le ³ juge Nino de Gallura, une fille unique nommée Jeanne, sœur de mère d'Azzo Visconti ; cette sœur vint à mourir ; c'étoit la dernière héritière des Visconti de Pise, seigneurs d'une partie de la Sardaigne. Azzo se présenta aussitôt pour recueillir l'héritage de cette illustre et riche maison ; il demanda et obtint de la république de Pise les droits de citoyen ; il entra en possession des biens de sa sœur ; et, pour faire connoître que ses prétentions s'étendoient aussi sur le tiers de la Sardaigne que les Aragonois avoient enlevé aux juges de Gallura, il écartela ses armes avec les

(1) Milan, Como, Verceil, Lodi, Plaisance, Crémone, Crème, Borgo San-Donnino, Bergame et Brescia.

1339. leurs (1). Les Pisans recherchoient avec empressement son alliance, et leurs forces réunies auroient peut-être enlevé aux Aragonois cette île sur laquelle Pise avoit de si justes droits, et dont la possession étoit si nécessaire à sa puissance maritime. Mais Azzo Visconti fut arrêté par la mort au milieu de ses prospérités et des projets qu'il formoit. Il expira le 16 août 1339, âgé de trente-sept ans seulement (2); et, comme il ne laissoit point d'enfans, ses deux oncles, Jean, évêque de Novare, et Luchino, tous deux fils de Matteo, furent appelés ensemble par l'élection de la noblesse et du peuple à la souveraineté de Milan (3). Le premier résigna bientôt sa part de la seigneurie à son frère, pour solliciter l'investiture de l'archevêché de Milan; ce siège étant venu à vaquer, Jean Visconti obtint en effet sa nomination de la cour d'Avignon, moyennant cinquante mille florins qu'il paya comptant, et la réserve de dix mille florins de rente (4).

Cette même année fut encore signalée par

(1) *Gualvani de la Flamma opuscul. de Gestis Vicecomitum.*
T. XII, p. 1028.

(2) *Giov. Villani. L. XI, c. 100, p. 833.*

(3) *Gualv. de la Flamma. opuscul. p. 1030.*

(4) *Giov. Villani. L. XI, c. 100, p. 833.*

une révolution importante dans la république ^{1339.} de Gênes. Depuis la levée du siège de cette ville nous nous sommes contentés d'indiquer sommairement les événemens de la guerre civile qui déchiroit cette république ; épuisée par des combats éternels, elle n'employoit plus dans ses guerres intestines des forces assez considérables pour fixer l'attention de l'Italie. Mais les nouvelles factions qui éclatèrent cette année méritent plus de détails, puisqu'elles produisirent dans le gouvernement de la république un changement durable et qui fait époque pour elle.

C'étoit le temps où Philippe de Valois soutenoit contre les Anglois une guerre désavantageuse. En 1338, il avoit pris à son service vingt galères armées par les Gibelins de Gênes, et vingt autres armées par les Guelfes de Monaco. Ces quarante galères avoient été envoyées dans les mers de France, sous le commandement d'Antoine Doria. Les matelots génois, après une année de service, se plaignirent de ce que cet amiral ne leur payoit pas leur solde toute entière. Il y eut une sédition sur les galères; Doria et ses capitaines en furent chassés, et les matelots se créèrent de nouveaux officiers (1). Le roi de France

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1071.

1339- se déclara en faveur de l'amiral ; il fit jeter en prison Pierre Capurro de Voltaggio , qu'on regardoit comme le chef des séditieux , et avec lui quinze de ses compagnons. La subordination fut rétablie sur la flotte , mais un grand nombre de matelots la quittèrent , et revinrent dans leur patrie , porter leurs plaintes contre l'amiral.

A leur arrivée , ces hommes inquiets , trouvèrent leurs concitoyens déjà remplis d'animosité contre les Doria , les Spinola , les Fieschi et les Grimaldi. Depuis soixante-dix ans ces quatre grandes familles avoient ébranlé la république par leur rivalité. Tour-à-tour victorieuses ou fugitives , elles avoient tour-à-tour opprimé le reste de la noblesse , aussi bien que le peuple. Elles paroisoient aspirer à réduire Gênes sous le joug d'une oligarchie héréditaire ; elles s'attribuoient toutes les fonctions honorables , soit dans la capitale , soit dans les villes et les châteaux qui dépendoient d'elle , soit dans les flottes et les armées. Les habitans de Voltaggio prirent les premiers les armes , pour défendre ou venger leur compatriote Pierre Capurro , le chef des séditieux de la flotte. Leur exemple fut suivi par les habitans des vallées de Polsevera et de Bisagno , et enfin par les citoyens de Savonne ; dans cette dernière ville les séditieux se

rassemblèrent à l'église de St.-Dominique; un 1339
de leurs chefs monta dans la chaire des prédicateurs, et, rappelant au souvenir de ses auditeurs les injures et l'orgueil de la noblesse, il les excita à secouer le joug de cet ordre et à se venger de lui. « L'arrogance des nobles est si grande, » dit-il, qu'ils s'indignent de ce que le peuple réclame des droits que toutes nos lois garantissent. Celui qui lève les yeux sur eux, » et qui, se souvenant qu'il est Génois, ose invoquer la liberté, est traîné en prison ou puni de mort comme un rebelle. Qui devons-nous cependant accuser d'une oppression si dégradante, est-ce la noblesse qui l'impose, ou nous-mêmes qui la souffrons? La noblesse, après tout, n'a rien fait de nouveau, rien qui ne fût conforme à sa nature; mais nous, par une foiblesse honteuse, par une impardonnable lâcheté, nous n'employons point à notre défense les armes qui de tout temps ont été réservées au peuple. Ne le savons-nous pas; à ceux qu'on opprime il ne reste qu'une ressource, la révolte; en elle seule se trouve la garantie sacrée de nos droits. Espérerions-nous qu'un jugement ou des poursuites juridiques nous feroient rétablir dans nos privilèges; que pourrions-nous attendre des conseils que les nobles composent eux-mêmes, des tribunaux qu'ils

1339. » ont créés , des jurisconsultes qu'ils égarent
 » par tous les subterfuges de la chicane? Le
 » peuple a-t-il un moyen régulier d'obtenir
 » justice quand il la demande contre ses ma-
 » gistrats? Peut-il invoquer l'ordre social à son
 » secours, quand c'est l'ordre social qui lui-
 » même est corrompu? Ne craignez point, ci-
 » toyens, les jugemens de tribunaux qui sont
 » vendus à vos ennemis, l'opprobre dont ils
 » voudroient vous couvrir, ou les supplices dont
 » ils vous menacent ; ne craignez point les
 » noms de rebelles et de séditeux dont ils vous
 » accablent, vous connoissez vos âroits, les lois
 » qui devoient vous protéger, et qu'ils violent
 » sans pudeur, vous les avez tous gravées dans
 » votre mémoire ; ces lois mêmes ont fait de
 » vos bras leur dernière garantie (1).

Les habitans de Savonne, échauffés par ce discours, formèrent le siège du prétoire, où Edouard Doria, gouverneur de la ville, s'étoit réfugié avec les magistrats et quelques gentilshommes. Après les avoir forcés à se rendre, ils les enfermèrent dans la forteresse de Sainte-Marie; ils nommèrent deux plébeïens capitaines du peuple, et leur formèrent un conseil composé de vingt matelots. Ils marchèrent ensuite contre Gênes; tout dans cette ville

(1) *Uberti Folietæ Genuens Histor. L. VII, p. 433.* °

étoit disposé pour une sédition semblable, et elle ne tarda pas à y éclater. La république étoit gouvernée par deux capitaines du parti gibelin, un Doria et un Spinola; ces capitaines avoient dépouillé le peuple de l'élection de son abbé, magistrat qui, comme les tribuns de Rome, étoit spécialement chargé de la protection et de la défense des plébéiens. Les mécontents de Gênes, lorsqu'ils virent arriver à leur aide les insurgés de Savonne, demandèrent qu'on leur rendit le droit d'élire eux-mêmes le magistrat du peuple, et la justice de cette prétention fut reconnue par le gouvernement.

Vingt plébéiens désignés par leurs concitoyens pour élire l'abbé du peuple, se rassemblèrent au prétoire, le 23 septembre 1339 (1). Les capitaines, la noblesse et le peuple, réunis autour d'eux, attendoient leur décision, lorsqu'un homme obscur élevant la voix, proposa de conférer la place vacante à Simone Boccagnira, homme actif et plein d'expérience, qui unissoit une grande prudence à un courage éprouvé, et qui avoit toujours protégé les plébéiens, quoiqu'il fût lui-même issu d'une des plus anciennes familles de la noblesse. Ce nom fut répété avec enthousiasme; le peuple,

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1072.

1339. unissant sa voix à celle des électeurs, proclama le nouvel abbé ; malgré sa résistance, on le fit asseoir entre les deux capitaines du peuple , et on lui mit entre les mains l'épée de l'empire.

Cependant , dès que Boccanigra put obtenir un moment de silence , il s'écria : « Je sens , ci-
 » toyens , toute la reconnoissance que mérite
 » de ma part un si grand zèle et tant de bien-
 » veillance ; mais le titre que vous me déférez
 » n'étoit jamais entré dans ma famille , et je
 » ne veux pas être le premier à l'y introduire.
 » Accordez donc , je vous prie , cet honneur à
 » quelqu'autre à qui il convienne mieux qu'à
 » moi (1). » Les citoyens sentirent alors que
 le titre d'abbé du peuple ne pouvoit appar-
 tenir qu'à un plébeïen , et que Boccanigra , qui
 comptoit un capitaine du peuple parmi ses an-
 cêtres , ne pouvoit , sans déroger , accepter une
 magistrature si différente (2). « Soyez donc
 » notre seigneur , soyez notre doge , s'écrièrent

(1) *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1073. — *Annales Mediolan.* T. XVI, c. 11, p. 716. Ce dernier, il est vrai, n'est qu'un misérable plagiaire, qui copie ici verbalement Stella, comme ailleurs Galv. Flamma, et Azario.

(2) Un Guillaume Boccanigra avoit, le premier, en 1257, porté le titre de capitaine du peuple ; comme Simone, il avoit été élu par la faction démocratique. Voyez ci-devant, T. III, c. 20.

» ils ; mais c'est vous , c'est vous seul que ^{1339.}
» nous voulons reconnoître pour notre pro-
» tecteur. » Les capitaines du peuple , eux-
mêmes , craignant que la sédition ne devînt
plus violente , pressèrent Boccanigra d'ac-
cepter son élection ; et comme le titre de doge ,
qui lui avoit été offert par hasard , rappeloit
le doge de Venise , le chef d'un État libre et
semblable à Gênes , la constitution nouvelle ,
établie au milieu des clameurs populaires , de-
meura libre et républicaine ; Boccanigra fut
entouré de conseillers populaires , et ses pou-
voirs furent limités par ceux que la nation
s'étoit réservés (1).

Boccanigra fit un usage glorieux de l'auto-
rité qui lui avoit été confiée , et qu'il conserva
pendant cinq ans ; il réprima d'une main vi-
goureuse les excès auxquels le peuple se livroit
dans les premiers momens de la révolution ; il
sauva des mains des séditieux Rebella Grimaldi ,
quoiqu'il fût son ennemi personnel ; il réprima
les brigandages que les marquis de Carreto , et
d'autres feudataires , commettoient dans le voi-
sinage de leurs fiefs ; et il soumit aux magis-
trats de la république toutes les forteresses et
tous les châteaux des deux Rivières , à l'except-
ion de Monaco , que les Grimaldi réussirent à

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1074.

1339. défendre, et de Ventimiglia, où les émigrés des quatre grandes familles s'étoient réunis⁽¹⁾. Pendant son administration, les flottes de la république remportèrent aussi quelques avantages sur les Turcs, dans la mer Noire; sur les Tartares, dans les environs de Caffa; et sur les Maures, en Espagne (2).

Cependant Boccanigra eut sans cesse à se défendre contre les intrigues des quatre familles puissantes qu'il avoit exclues du gouvernement. Celles-ci avoient oublié leur haine passée, et les noms de guelfes et de gibelins, qui les avoient si long-temps divisées, pour se liguier contre lui; elles s'étoient réunies à Ventimiglia, et de-là, elles faisoient la guerre à la république et à son chef (3). Nous verrons ailleurs comment Boccanigra, lassé de cette lutte, déposa enfin de lui-même le commandement, et remit à d'autres le soin de protéger le peuple contre les nobles.

Ainsi, les États de l'Italie, monarchiques ou républicains, perdoient, par des convulsions intérieures, les avantages de l'ordre social: aucun repos ne consolait, sous le gouver-

(1) *Ubertus Folieta Genuens Histor.* L. VII, p. 437.

(2) *Ubertus Folieta Genuens Hist.* L. VII, p. 441. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1076. c

(3) *Uberti Folietae Genuens Histor.* L. VII, p. 438.

nement des princes , de la perte de la liberté ; ^{1339.} aucune stabilité dans les républiques ne garantissoit contre les craintes de l'avenir. Chaque année une révolution inattendue précipitoit un prince italien de son trône , ou privoit un parti , dans une ville libre , de l'autorité dont il jouissoit. Des brigands enrégimentés déclaroient la guerre aux souverains , et les faisoient trembler pour leur existence ; des aventuriers venus de France ou d'Allemagne , s'élevoient rapidement à une grandeur aussi rapidement détruite. Les États se formoient et dispa-roissoient , et nous sommes forcés de présenter à nos lecteurs une scène mouvante , où de nouveaux personnages se pressent sans cesse les uns sur les autres , et attirent à peine un instant les regards. Sans doute le peuple souffroit de l'instabilité de toutes ses institutions ; mais sa souffrance nous paroît plus grande encore qu'elle n'étoit en effet , parce que , dans un récit , les événemens s'entassent et se confondent. L'Italie étoit agitée plutôt que malheureuse ; l'effort constant et énergique de tous les citoyens , relevoit la fortune nationale , que chaque désastre public sembloit détruire : la petitesse des États favorisoit la fuite des proscrits ; la jalousie des souverains ouvroit de nombreux asiles aux émigrés , et le courage des infortunés étoit soutenu dans l'exil , par

leur espoir de se venger un jour. Une activité d'esprit, une énergie de caractère, une puissance de volonté, dont les temps modernes ne peuvent nous donner aucune idée, étoient, pour le peuple entier, le résultat d'une vie aussi agitée. L'homme n'atteint la grandeur à laquelle il fut destiné par la Divinité, qu'autant que chaque individu se considère en lui-même comme un être indépendant, vis-à-vis des autres, comme une puissance. L'ordre social est corrompu et la nature humaine dégradée, lorsque chaque homme n'est plus le but de sa propre existence, mais le moyen que le souverain emploie pour satisfaire son ambition.

Des passions plus fortes que de nos jours, entraînoient les hommes vers une carrière publique ; mais moins de célébrité étoit attachée au pouvoir : dans l'agitation d'une vie aussi active, l'ambition avoit plus d'empire, et la vanité beaucoup moins. Le magistrat d'une république, le ministre d'un prince pouvoient à peine espérer d'étendre leur réputation dans toute l'Italie : une célébrité européenne ne pouvoit être acquise que par l'empire de l'esprit. La considération étoit le prix d'une vie consacrée au bien public ; la gloire étoit réservée aux lettres : et ce partage étoit avantageux à l'administration comme à la science.

La petitesse des États, si favorable à la liberté, ^{1339.} en ôtant quelque chose à l'éclat des princes, assuroit à l'homme de génie un rang supérieur à celui du souverain.

Il étoit juste en effet d'accorder les plus hautes récompenses à ceux qui consacroient aux études un esprit et des talens qui auroient pu leur assurer le pouvoir. Jamais l'émulation n'avoit été plus vivement excitée : tout étoit à faire pour les lettres, tout se fit presque en même-temps. La langue étoit à peine formée, le chef-d'œuvre du Dante donnoit seulement à connoître ce qu'elle pouvoit devenir. Les limites entre l'italien et le latin étoient mal tracées, la grammaire n'existoit pas encore, le caractère propre au nouveau langage étoit incertain. Les Villani, Boccace, Franco Sacchetti formèrent la prose, et ils laissèrent des modèles d'élégance, de clarté, de naïveté et de goût, que les siècles suivans n'ont point surpassés. Cino de Pistoia, Cecco d'Ascoli, Pétrarque, Zanobi de Strata créèrent ou perfectionnèrent la poésie lyrique : dans leurs vers, ils firent parler tour-à-tour l'amour et la religion, l'imagination et l'enthousiasme ; ils fixèrent pour l'italien le langage poétique, ce langage tout en tableaux, où les mots ne sont admis qu'autant qu'ils portent avec eux une image. L'antiquité étoit mal connue, et

1339. sur la terre la plus riche de toutes en souvenirs, le peuple pouvoit à peine profiter de l'expérience des siècles passés. Mais Albertino Mussato, Ferreto de Vicence, Jean de Cermentate montrèrent comment il falloit étudier la langue des Romains pour la posséder comme la sienne propre. Colas de Rienzo, Pétrarque, Boccace enseignèrent comment on devoit chercher l'esprit de l'antiquité dans ses monumens et dans ses écrivains, les expliquer les uns par les autres, et réunir en un corps les parties détachées de l'érudition classique. Jean Calderin et Jean Andréa consacrèrent une érudition du même genre à l'explication des lois civiles et canoniques; Jean Jandun et Marsilio de Padoue éclairèrent des lumières de la philosophie les rapports entre l'autorité politique et l'autorité religieuse; la médecine, la physique, les sciences naturelles commencèrent aussi à sortir des ténèbres qui les avoient couvertes. Le zèle des écoliers surpassoit encore celui des maîtres: chaque ville vouloit posséder une université; elle y appeloit les savans, et elle enchérissoit sur ses voisines, pour les attirer par de plus grands honneurs et de plus hautes récompenses. Et cependant, à Bologne seulement, dix mille écoliers suivoient les leçons des plus illustres professeurs. Jamais les lettres n'avoient été cultivées,

jamais la science n'avoit été recherchée avec ^{1339.}
ce zèle passionné; jamais tant de gloire n'avoit
été la récompense du mérite littéraire; jamais
de pareils triomphes n'avoient été réservés
aux poètes et aux philosophes.

Au milieu des hommes de génie qui déco-
rèrent le quatorzième siècle, Pétrarque parut
choisi par ses contemporains, pour recevoir,
au nom de tous les poètes et de tous les
savans, la plus brillante récompense qui eût
encore été accordée au mérite littéraire. Le ^{1340.}
23 août 1340, il reçut une lettre du sénat de
Rome, qui l'invitoit à se rendre dans cette
capitale du monde, pour y recevoir au Capi-
tole la couronne de lauriers, que, dans les
temps de la grandeur romaine, on avoit autre-
fois accordée aux poètes pendant les jeux
capitolins. Le soir du même jour, Pétrarque
reçut une seconde lettre de Robert de Bardi,
florentin, chancelier de l'université de Paris,
qui, au nom de cette université, alors la
plus célèbre de l'Europe, l'invitoit, en des
termes non moins flatteurs, à se rendre à
Paris, pour y être également couronné de
lauriers. François Pétrarque étoit âgé de
trente-six ans, et il vivoit dans sa retraite
de Vacluse, près d'Avignon, lorsque les
deux plus grandes villes de l'univers parurent

1340. se disputer l'avantage de lui préparer un triomphe (1).

Pétrarque est devenu, par son couronnement, un personnage tout-à-fait historique: il fut placé si haut dans l'opinion de son siècle, que nous le verrons désormais prononcer ses oracles sur la politique, comme sur la littérature; juger les pontifes et les empereurs, et obtenir un respect souvent exagéré de ceux même qu'il condamnoit. L'influence de tant de gloire sur un caractère vaniteux, fut remarquable: Pétrarque, dans sa carrière politique, ne cessa jamais d'être un troubadour; tous les tyrans de l'Italie, en flattant son amour-propre, obtinrent de lui, en retour, une basse adulation. Quelques-uns l'engagèrent dans des actions contraires à ses principes, à ses devoirs, comme citoyen de Florence et comme Guelfe. Le mérite littéraire de Pétrarque peut lui-même être attaqué. Plusieurs critiques ont accusé ses poésies d'être recherchées, pleines d'affectation et d'un faux bel esprit; plusieurs, dans ses épîtres et ses ouvrages latins, ont vu percer à chaque page une vanité fatigante, tandis qu'au travers des efforts continuels de l'auteur pour

(1) Mémoires pour la vie de Pétrarque, par l'abbé de Sade. T. I, L. II, p. 428.

paroître, ils ne savent où chercher ses vrais 1340.
sentimens et ses vraies pensées; plusieurs enfin
lui reprochent sur toutes choses, d'avoir per-
verti le goût de sa nation, et d'avoir détourné
les Italiens de la recherche du vrai beau,
pour leur faire poursuivre le faux esprit et
la fausse gentillesse. Mais ceux-là mêmes
doivent convenir que Pétrarque a eu un
talent et un génie dont peut-être ils ne sont
pas juges; car on ne recueille point l'admi-
ration de tout son siècle; on ne transmet point
son nom aux nations les plus reculées, ou de
générations en générations jusqu'à la posté-
rité, si de pareils défauts ne sont pas com-
pensés par une vraie grandeur, digne d'obtenir
une gloire si répandue et si durable.

Pétrarque étoit fils de Ser Petracco de l'An-
cisa, notaire florentin, originaire du château
d'Ancisa, sur la route d'Arezzo, à quatorze
milles de Florence. Ser Petracco étoit notaire
des réformations (1) à l'époque de l'exil des
Blancs de Florence. Il fut banni avec le Dante,
en 1302; il alla s'établir à Arezzo, et c'est là
que naquit Pétrarque, dans la nuit du 19 au
20 juillet 1304, presque à l'époque de la ten-
tative mal dirigée que les Blancs firent, sous la

(1) C'est le nom qu'on donnoit à l'archiviste des délibérations
de la seigneurie.

1340. conduite de Baschiera de Tosinghi, pour rentrer à Florence (1).

Le nom de Pétrarque, qu'a porté le poète toscan, n'étoit qu'une altération du nom propre de son père, Petracco ou Pierre. Il paroît que la famille de celui-ci n'avoit point encore de nom, ce qui, dans ce siècle, n'étoit pas rare parmi les plébeïens. Pétrarque, âgé seulement de huit ans, reçut, à Pise, les premières leçons de grammaire. Son père, perdant ensuite l'espérance de rentrer à Florence, transporta, lorsque Henri VII mourut, toute sa famille à Avignon. Cette ville, où les papes avoient fixé leur demeure, apparténoit alors au roi Robert; mais le comté Vénéaisin, auprès duquel elle est située, étoit depuis trente ans sous la souveraineté du saint-siège. Philippe le hardi, roi de France, avoit abandonné cette petite province à l'église, en exécution d'un traité conclu dès l'an 1228, entre le pape et Raimond VII, comte de Toulouse.

Pétrarque retrouva à Carpentras, à quatre lieues d'Avignon, Convenuto, le maître toscan, qui avoit commencé son éducation à Pise (2). Il continua sous lui, pendant cinq

(1) Le 22 juillet 1304. Voyez ci-devant, T. IV, c. XXVI.
— Mémoires pour la vie de Pétrarque. T. I, p. 16.

(2) Mémoires de Sade, T. I, p. 30.

ans , ses études de grammaire , de dialectique ^{1340.} et de rhétorique. A quatorze ans , il fut envoyé à Montpellier pour y apprendre le droit. Il y passa quatre ans , pendant lesquels il négligea les travaux qui lui étoient imposés , pour lire Cicéron. Il prit , pour les écrits de cet orateur , la passion la plus vive ; il se les proposa pour uniques modèles , et l'imitation du style de Cicéron , fut , chez ses contemporains , la première cause de sa gloire. En 1322 , Pétrarque fut envoyé , par son père , à Bologn^e pour continuer ses études de droit : il y suivit les cours de Giovanni Andréa , fameux canoniste , de Jean Calderin , et de tous les professeurs les plus célèbres. Mais l'étude des classiques le détournoit tellement de la jurisprudence , que son père se crut obligé de faire exprès un voyage à Bologne , pour l'arracher à cette séduction , et jeter tous ses livres dans le feu (1).

D'autres maîtres , cependant , que des jurisconsultes , pouvoient donner , à Bologne , des leçons à Pétrarque. Il prit celles de Cino de Pistoia , et de Cecco d'Ascoli , les deux poètes les plus illustres parmi les contemporains du Dante , quoique l'un fût professeur de droit , et l'autre de philosophie et

(1) Mémoires de Sade. T. I, p. 44.

340. d'astrologie. Tous deux donnèrent à Pétrarque le goût de la poésie lyrique italienne, et des modèles qu'il a bien surpassés. Sous le gouvernement du duc de Calabre, en septembre 1327, le professeur d'astrologie, Cecco d'Ascoli, qui, alors même, étoit astrologue du duc, fut brûlé à Florence, comme sorcier, par le tribunal de l'inquisition (1).

Cependant, en 1325, Pétrarque perdit sa mère, et l'année suivante, son père mourut aussi; alors le jeune poète quitta Bologne, avec Gérard, son frère, pour aller recueillir à Avignon, l'héritage bien modique de ses parens (2). Le délabrement dans lequel ils trouvèrent leur fortune, les engagea tous deux à embrasser l'état ecclésiastique. Pétrarque, dont les vers latins et italiens avoient déjà pénétré à la cour, fut accueilli par quelques grands seigneurs romains et quelques prélats. Il étoit d'une jolie figure; il recherchoit avec passion la société des femmes; et leur recommandation, alors puissante à la cour d'Avignon, conduisoit souvent à la fortune. Pétrarque leur adressoit beaucoup de vers, et il fit choix, pour elles, de la langue italienne. Ce n'est pas son moindre titre à la

(1) *Giov. Villani. L. X, c. 39, p. 625.*

(2) *Mémoires de Sade. T. I, p. 54.*

gloire, que d'avoir perfectionné cette langue, 1340.
et de lui avoir donné plus d'harmonie (1).

La rime faisoit une partie essentielle de la poésie italienne, comme de la provençale; et le Dante, dans son immortel poème, avoit employé artistement des rimes qui se lioient les unes aux autres, de manière à soulager la mémoire de ceux qui chanteroient ses compositions, sans fatiguer l'oreille par une consonnance monotone. Pétrarque n'eut point autant de goût dans l'enchaînement de ses rimes, il rechercha dans la poésie, avant toute chose, la gêne et la difficulté; il écrivit entre trois et quatre cents sonnets; et il redoubla encore la torture de ce *lit infernal de Procuste*, ainsi que l'a ingénieusement appelé un poète italien (2).

(1) « Ce jargon (c'est de l'admirable langage du Dante que M.^r de Sade veut parler), » ce jargon étoit encore bien grossier, » lorsque Pétrarque lui fit l'honneur de le choisir pour le langage » de sa muse ». *Mémoires pour la vie de Pétr.* L. I, p. 80.

(2) *In questo di Procusto orrido letto
Chi ti forza ad entrar.....*

Pétrarque n'employa pour les quatre rimes des quatorze vers qui composent ce petit poème, que les désinences les plus riches et les plus sonores : ce qui lui fit souvent négliger les mots les plus adaptés au sens. Il imita aussi les sestines des Provençaux : ce sont de petits poèmes de six stances, chacune de six vers; chaque vers doit être terminé par un substantif de deux syllabes;

1340.

Les *Canzoni* sont les pièces de vers, où Pétrarque s'est réservé le plus de liberté; et c'est aussi en elles qu'on trouve le plus souvent une grandeur lyrique qui rapproche le poète des anciens ou du Dante, son maître. Les *canzoni* sont composées de plusieurs strophes de vers inégaux; mais chaque strophe doit être entièrement conforme à la première, pour l'ordre des rimes, pour celui des vers de pieds différens, et pour la distribution des repos. La *canzone* ne doit pas avoir plus de quinze strophes, et la strophe plus de vingt vers. Le poème finit par une *chiusa* ou envoi, dans lequel l'auteur adresse

mais les vers d'une même stance ne riment point entr'eux. Au lieu de rime, les mêmes six mots substantifs dissyllabiques doivent terminer seuls les vers des cinq stances suivantes, de telle manière que la rime qui finit la première stance commence la seconde, et ainsi de suite; et que chacun des six mots se trouve à son tour à la fin de chacun des six vers d'une stance. Quelques *sestines* sont doubles, en sorte que la même gêne se prolonge dans douze stances. Le poème finit par une reprise de trois vers, qui doivent se terminer par trois des six mots employés dans les strophes précédentes. Cet arrangement méthodique des mots ne présente aucune espèce d'harmonie à l'oreille; mais il n'en est pas moins difficile à exécuter, et il soumet le poète à une telle gêne, qu'il exclut presque absolument la pensée de sa composition.

Dans presque toutes les éditions de Pétrarque, les *sestines* sont imprimées sous le titre de *Canzoni*; mais la 3.^e, 21.^e, 32.^e, 36.^e *canzone* sont des *sestines*. La *canzone* 46, *Mia benigna fortuna el viver lieto* . . . est une *sestine* double, ou de douze stances.

la parole à ses vers. Il est rare que cet envoi, 1340. qui ramène sur la scène le poète, sa petite vanité ou sa petite galanterie, ne détruise pas l'impression que le reste du poème a pu faire par un sentiment plus enthousiaste et une marche plus lyrique (1).

En 1326, Pétrarque obtint l'amitié de Jacques, fils d'Etienne Colonne, jeune homme de son âge, qui avoit comme lui étudié à Bologne, et que le pape nomma ensuite à l'évêché de Lombez. Pétrarque, admis à sa familiarité, fut introduit par lui chez les hommes les plus respectés de la cour d'Avignon, et ses talens brillèrent sur un plus grand théâtre (2).

La célébrité de Pétrarque augmenta depuis qu'il eût commencé à chanter son amour pour Laure. Il vit, pour la première fois, cette dame à l'église des religieuses de S.te-Claire, le 6 avril 1327. Pendant vingt ans, et jusqu'à la mort de Laure, il n'a cessé, dans ses poésies, d'exprimer

(1) La canzone 5, *O aspettata in ciel beata e bella*, qui est destinée à encourager Charles IV à la croisade, peut servir d'exemple de ce manque de goût. Ce chant de guerre vraiment lyrique est terminé par ces mots :

*Tu vedra' Italia e l'onorata riva
Canzon, ch' agli occhi miei cela e contende
Non mar, no.3 poggio o fiume
Ma solo amor, etc.*

(2) Mémoires de Sade. L. I, p. 96.

340. sa passion pour elle , et de se plaindre de ses rigueurs. Laure étoit fille d'Audibert de Noves , chevalier de la province d'Avignon. Elle avoit épousé , au mois de janvier 1325 , Hugues de Sade , fils de Paul , un des syndics de la ville d'Avignon (1) ; et , si nous devons en croire les vers de Pétrarque , elle fut scrupuleusement fidèle à son mari , quoiqu'elle ne fût point insensible à l'hommage d'un grand poète , et à la célébrité qu'il lui avoit acquise , et quoiqu'elle ne négligeât point les moyens que connoissent les femmes pour retenir un captif qui quelquefois vouloit lui échapper.

Dans la société d'Etienne Colonne , et pendant le séjour que Pétrarque fit à Lombez , chez ce prélat , il continua avec ardeur ses études , qui avoient surtout pour objet l'érudition classique. Il étoit passionné pour Rome , et il cherchoit à connoître à fond tous ses poètes , tous ses orateurs , et tous ses historiens. Pour acquérir une érudition semblable , il falloit , dans ce siècle , de bien plus grands efforts que dans le nôtre. Les manuscrits étoient très-rares et d'un prix excessif ; on ne les trouvoit point réunis dans un même lieu , mais il falloit faire des voyages pour

(1) Mémoires de l'abbé de Sade. *L. II*, p. 130.

lire Cicéron , dont quelques livres étoient ^{1340.} conservés dans une province , d'autres , dans une autre. Pétrarque , qui cherchoit à réunir les ouvrages de cet auteur , qu'il mettoit au-dessus de toute l'antiquité , posséda le traité de Cicéron , *de gloria* , qu'il prêta à son maître Convenutole , et qui , perdu par ce dernier , ne s'est point retrouvé , et n'est point parvenu jusqu'à nous.

Pétrarque , plein de la lecture des auteurs romains , ne croyoit pas qu'il y eut d'autres sciences que celles qu'ils avoient cultivées , d'autre grandeur que celle de leur patrie. Il avoit adopté tous les préjugés de l'ancienne Rome ; cette ville étoit encore pour lui la seule maîtresse du monde , et tout ce qui n'étoit pas romain lui paroissoit barbare. Aussi ne pouvoit-il retenir son indignation contre les papes , parce qu'ils avoient transporté leur cour dans une ville obscure et hideuse de la Gaule , abandonnant pour elle la capitale de l'univers , et ses magnifiques palais. Les Barbares de France ou d'Allemagne qui osoient porter leurs armes en Italie , n'excitoient pas moins sa colère. Il ne voyoit en eux que des esclaves révoltés , et il leur reprochoit sans cesse les fers qu'ils avoient brisés (1).

(1) C'est ainsi que , lorsque Jean de Bohême entra en Italie ,

340.

Cependant, Pétrarque crut convenable d'aller recueillir ce qu'il y avoit de science chez ces nations mêmes qu'il appelloit si souvent barbares. Il visita Paris en 1333, et ensuite les villes de Flandres, Aix-la-Chapelle et Cologne, de-là il revint par Lyon, à Avignon (1). Son protecteur, Étienne Colonna, faisoit, pendant le même temps, le voyage de Rome, en sorte que la réputation de Pétrarque étoit répandue dans toute l'Europe, par lui-même et par ses amis. En 1336, Pétrarque se rendit, par mer,

en 1333, avec le comte d'Armagnac, Pétrarque écrit : « Oû
 » puiserai-je assez de larmes pour pleurer la ruine de ma patrie ?
 » Affreux destin ! quel joug honteux nous allons subir ! Des
 » ennemis mille fois vaincus vont plonger dans nos flancs des
 » épées qui ont servi à nos trophées ; la maîtresse du monde
 » gémit dans l'esclavage ; elle portera des fers forgés par des
 » mains qu'elle a souvent liées derrière le dos ; et, ce qui met
 » le comble à nos malheurs, ce que les peuples les plus féroces
 » et Annibal lui-même n'auroient pu voir d'un œil sec, la belle,
 » la puissante Ausonie paiera un tribut aux Gaulois, à ces bar-
 » bares, dont César ne put réprimer la rage, qu'en rougissant
 » leurs fleuves et la mer même de leur sang ». *Dans une épître
 en vers latins adressée à Enée Tolomei, de Sienna. Franc. Pe-
 trarcæ Carminum. L. I, ep. 3. — De Sade, Mémoires. L. II,
 p. 197. Au reste, la terreur de Pétrarque ne fut point justifiée
 par l'événement. Nous avons vu que Jean de Bohême, après une
 campagne sans gloire, retourna en Allemagne ; que le comte
 d'Armagnac fut fait prisonnier, et que l'Italie fut soustraite
 presque en entier à la domination des ultramontains.*

(1) *Fr. Petrarçæ Familiares Epist. L. I, epist. 3 et 4. — Mémoires de Sade. L. II, p. 206.*

en Italie, il y vécut quelques mois chez les ^{1340.} Colonna, alors en guerre avec les Ursini : avant de retourner en Provence, il visita aussi les côtes d'Espagne (1), et ce ne fut qu'après avoir terminé ses voyages, qu'il acheta une petite maison à Vaucluse, pour s'établir dans cette solitude. Il entreprit, en 1339, d'y écrire un poème épique latin, dont Scipion devoit être le héros, et qu'il intitula l'Afrique. Il se flattoit que sa réputation future y demeureroit attachée ; le succès a été loin de répondre à ses espérances (2).

Le poète, dans la retraite où il paroissoit enfoncé, ne négligeoit rien pour étendre sa célébrité. Les lettres, qui arrivèrent en un même jour, pour l'inviter à Paris et à Rome, lui causèrent plus de joie que de surprise ; il préparoit lui-même, de longue main, cet évènement. Son admiration pour la grandeur romaine, ne lui permit pas d'hésiter longtemps entre les deux villes ; mais, pour relever la gloire de son couronnement à Rome, il résolut de subir un examen qu'on ne lui demandoit point, avant de se ceindre du laurier qui lui étoit offert, et il s'adressa à Robert, roi de Naples, le souverain qui cultivoit le

(1) Mémoires de Sade. L. II, p. 330.

(2) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. II, p. 403.

plus les lettres, et qui protégeoit le plus les savans, pour le prier de porter un jugement sur ses connoissances et sur ses talens. Après avoir obtenu l'agrément du monarque, Pétrarque s'embarqua pour Naples, où il arriva au milieu de mars 1341 (1).

1341. Le vieux Robert, qui avoit plus de goût pour l'étude, et de respect pour la science, que de talens militaires, sembloit payer enfin la peine des crimes de son ayeul, Charles l'ancien, le conquérant de Naples et le bourreau de Conradin. En 1328, Robert avoit perdu son fils unique, Charles, duc de Calabre. Ce fils, en mourant, avoit laissé une fille, et sa femme étoit grosse d'une seconde fille. Le neveu de Robert, Charles Hubert, fils de Charles Martel, et petit-fils de Charles II, de Naples, régnoit alors en Hongrie. Robert, qui lui avoit enlevé le royaume de Naples, par la faveur de la cour de Rome, résolut, lorsqu'il vit s'éteindre sa descendance masculine, de faire rentrer la couronne dans la maison de Hongrie. Charles Hubert vint à Manfredonia avec sa famille, et moyennant une dispense du pape, il fit épouser à André, son second fils, alors âgé de sept ans, Jeanne, fille aînée du duc de Calabre, qui n'en avoit

(1) Mémoires de Sade, pour la vie de Pétr. L. II, p. 435.

que cinq. Ce mariage fut célébré le 26 sep-^{1341.}tembre 1333 ; et André , qui fut laissé par son père à la cour de Naples , pour y être élevé , reçut , dès-lors , le titre de duc de Calabre , et fut reconnu pour héritier présomptif de la couronne (1).

D'autre part , le roi de Sicile , Frédéric , celui-là même qui , depuis l'année 1295 , avoit défendu la Sicile avec tant de courage et de succès , contre toutes les attaques des Napolitains , des François et de l'église , Frédéric mourut , dans un âge avancé , le 24 juin 1337 , et il laissa la couronne à son fils aîné don Pedro , qui , bien éloigné des talens ou des vertus de son père , passoit presque pour insensé (2).

Robert essaya vainement de profiter de la foiblesse du nouveau roi de Sicile , et de la rebellion qui éclata dans ses États. Les Napolitains , après une campagne sans gloire , en 1338 , furent obligés de se retirer (3). Gênes et plusieurs autres villes puissantes de Lombardie et de Piémont avoient secoué la seigneurie du roi Robert. La garnison qu'il avoit établie à Asti , voyant qu'il ne la payoit

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 224, p. 736.

(2) *Ib.* L. XI, c. 70, p. 807.

(3) *Ib.* L. XI, c. 78, p. 813.

1341. plus, vendit cette place importante au marquis de Monferrat (1). L'avarice et la foiblesse du roi livroient les provinces du royaume à de plus grands désordres encore. Les comtes de Minerbino et de San-Severino se faisoient la guerre ; les villes de Barlette, Sulmone, Aquila, Gaète et Salerne, étoient divisées par des partis acharnés à se détruire. Les exilés s'adonnoient au brigandage, et le pays étoit infesté par des proscrits et des malfaiteurs (2). Ce n'étoit donc point à la prospérité de ses États, ou à la gloire de ses armes, que Robert devoit la réputation dont il jouissoit, d'être le roi le plus sage de la chrétienté. Les gens de lettres qu'il combla de ses bienfaits, furent les seuls auteurs de sa renommée. Ils célébrèrent, comme des prodiges de science et de goût, les lettres du monarque, ses édits et ses compositions en différens genres ; et son érudition pédantesque pouvoit en effet fournir matière à de semblables éloges (3).

Tel fut l'examineur que Pétrarque choisit pour juger s'il étoit digne de recevoir la

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 103, p. 834.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 79, p. 814. — *Dominici de Gravina Chron. de Rebus in Apulia Gestis*. T. XII, p. 551.

(3) Voyez, entr'autres, dans *Villani*, sa lettre aux Florentins, à l'occasion de l'inondation. L. XI, c. 3, p. 750.

couronne au Capitole. Le poète adressa ensuite ^{1341.}
une épître à la postérité, pour l'informer de
toutes les circonstances de son triomphe.

« Robert, dit-il, fixa pour cet examen un
» jour solennel, et il me retint à l'épreuve
» depuis midi jusqu'au soir; mais, comme en
» traitant chaque matière, nous la voyions
» s'accroître, il recommença l'examen pen-
» dant les deux jours suivans. Ainsi, après
» avoir, pendant trois jours, *secoué* mon
» ignorance, le troisième il me déclara digne
» du laurier poétique » (1). Robert voulut
alors engager Pétrarque à recevoir la cou-
ronne à Naples; mais, comme il ne put l'y
déterminer, et que son grand âge l'empêchoit
de se rendre lui-même à Rome, il députa
Jean Barili, un de ses courtisans, pour le
représenter dans cette cérémonie. (2) Barili,
qui dans la route de Rome à Naples s'étoit
séparé de Pétrarque, fut dépouillé par des
brigands, et obligé de retourner sur ses pas.

Il y avoit alors à Rome deux sénateurs, Orso
comte d'Anguillare, de la maison Colonne, et
Jourdain Orsini. Le premier, ami et protecteur
de Pétrarque, avoit sollicité pour lui les hon-
neurs du couronnement. Il sortoit de charge

(1) Franc. Petrarcae epist. ad posteros.

(2) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. II, p. 445.

1341. le lendemain de Pâques, et le jour même de cette solennité religieuse, le 8 avril 1341^{se}, fut choisi pour la cérémonie (1).

Douze siècles s'étoient écoulés depuis que le Capitole ne voyoit plus de triomphes. Mais le peuple de Rome applaudit le poète qui montoit l'escalier sacré, avec le même transport avec lequel il applaudissoit autrefois le vainqueur des Barbares ou le libérateur de la patrie. Des jeunes gens vêtus de pourpre adressoient aux Romains, au nom de Pétrarque, des vers que le poète leur avoit enseignés pour cette cérémonie. Les familles les plus distinguées de la noblesse avoient sollicité pour leurs fils l'honneur d'entrer dans le cortège du grand homme (2).

Pétrarque, revêtu d'une robe de pourpre que le roi Robert lui avoit donnée, étoit annoncé par les fanfares des trompettes et des tambours. Arrivé dans la salle de justice il se retourna vers la foule qui l'accompagnait. « Que Dieu conserve, s'écria-t-il, le

(1) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. III, T. II, p. 1.

(2) Douze jeunes hommes, en habits de pourpre, étoient issus des maisons Forni, Trinci, Capizucchi, Caffarelli, Cancellieri, Coccini, Rossi, Papazucchi, Paparesi, Altieri, Leni, et Astalli. Six autres, en robes vertes, qui l'entouroient, portoient les noms illustres de Savelli, Conti, Orsini, Annibaldi, Paparesi, et Montanari.

» peuple romain, le sénat et la liberté ! » Puis ^{1341.}
il se mit à genoux devant le sénateur ; ce
dernier , qui portoit une couronne de laurier,
la mit sur la tête de Pétrarque , et la foule
fit retentir le palais et la place de ses applau-
dissemens , en s'écriant : « Vive le Capitole et
» le poète, » (1) !

(1) *Annali di Lodovico Bonconte Monaldeschi. T. XII. Rer. It. p. 540.* Monaldeschi commence sa narration par déclarer que, pendant les cent quinze années qu'il a vécu, et dont il veut écrire l'histoire, il n'a eu d'autre maladie que celle dont il est mort. Mais l'auteur, qui comptoit sur une si longue vie, et qui l'annonçoit déjà comme une vérité historique, n'a continué son journal que pendant un petit nombre d'années.

CHAPITRE XXXV.

Les Florentins achètent Lucques, tandis que les Pisans s'emparent de cette ville par les armes. — Guerre des deux républiques. — Tyrannie du duc d'Athènes à Florence.

1340—1343.

LES Florentins avoient accepté le traité de Venise, pour mettre fin à une guerre qui duroit en Toscane, presque sans interruption, depuis dix-huit ans. Les hostilités commencées par Castruccio en 1320, avoient été continuées contre Gherardino Spinola, Jean de Bohême et Mastino de la Scala, sans que les campagnes du val de Nievole, de l'état de Lucques et du val d'Arno pussent jouir d'une seule année de repos. Tour-à-tour dévastées par les ennemis ou par les soldats chargés de leur défense, elles étoient dépouillées de leurs richesses, et abandonnées par une partie des cultivateurs. Cependant les riches commerçans de Florence, propriétaires de plusieurs de ces campagnes, venoient au secours de leurs colons dépouillés, et réparoient, par

générosité, les pertes de la guerre. Des richesses, que la rapacité de l'ennemi ne pouvoit point atteindre, voyageoient sans cesse pour le Florentin, d'une extrémité de l'Europe à l'autre. Dans les magasins d'Anvers et de Venise, sur les marchés de Paris et de Londres, dans les vaisseaux qui parcouroient la Méditerranée et l'Océan, dans les convois qui traversoient l'Allemagne, la France et l'Italie, on retrouvoit partout des propriétés florentines, et le marchand auquel elles appartenoient, contribuoit avec joie à la défense de la liberté; avec des biens qui n'étoient point soumis aux lois de son pays.

Dé même que les ravages de la guerre étoient bientôt réparés pour les Florentins, ses calamités étoient bientôt oubliées, et l'État, après le plus court repos, étoit entraîné dans de nouvelles hostilités. Le rang qu'occupoit désormais la république parmi les puissances de l'Italie, ne pouvoit plus lui permettre de rester étrangère à aucune des révolutions de cette contrée; son ambition étoit devenue plus active, en raison de l'augmentation de son pouvoir. Florence ne se contentoit plus de ses anciennes limites; elle s'efforçoit en toute occasion de les étendre, et de soumettre toute la Toscane: aussi, la paix qui avoit été conclue à Venise, dura-t-elle à peine trois ans; et

pendant, avant le renouvellement des calamités, des calamités d'un autre genre, peste et les dissensions civiles, ravirent à la république la tranquillité dont elle espéroit de jouir.

1340. La peste se manifesta en 1340, après que de mauvaises récoltes, pendant deux années consécutives, avoient fait souffrir le peuple de la disette, et avoient affoibli le tempéramment des pauvres. Dans le cours de l'été, l'épidémie frappa quinze mille victimes; à peine une famille put échapper à ce fléau. Cependant, pour éviter que l'imagination fût trop effrayée du nombre des morts et de la procession presque continuelle des pompes funèbres, les magistrats défendirent au crieur public d'inviter aux enterremens, et aux parens, de rester assemblés à l'église après que le mort y auroit été apporté (1). Les froids de l'hiver arrêterent enfin la contagion; mais ce fléau terrible devoit recommencer au bout de peu d'années avec bien plus de violence, frapper à plusieurs reprises le quatorzième siècle, et enlever à la terre une moitié de ses habitans.

(1) *Giov. Villani. L. XI, c. 113, p. 840. — Istorie Pistolesi. T. XI, p. 477. — On fit des défenses semblables à Sienne, où la peste ne causa pas moins de ravages. Andrea Dei Cronica Sanese. T. XV, p. 98.*

A cette première calamité succéda, presque ^{1340.} sans interruption, celle de la discorde civile. Douze citoyens puissans avoient, à cette époque, attiré à eux toute l'autorité de la république florentine. Ce n'est pas qu'ils eussent changé les lois constitutionnelles ou les magistratures de l'État; mais ils avoient mis ces dernières dans leur dépendance, et ils s'étoient assurés que l'élection et le tirage au sort ne tomberoient jamais que sur eux, sur leurs amis et leurs créatures. Pour conserver leur pouvoir oligarchique, qui étoit également odieux aux grands et au peuple, et pour empêcher que, par une surveillance plus exacte sur le scrutin des prieurs, on ne corrigéât les abus qu'ils avoient introduits, ils créèrent un nouveau recteur ou magistrat de justice; et, au mépris de la loi qui avoit été portée pour rendre incapables les gens d'Agobbio d'exercer à Florence aucune seigneurie, ils appelèrent, sous le titre de capitaine de la garde, le même Jacob Gabrielli d'Agobbio, à l'occasion duquel cette loi avoit été portée; ils lui donnèrent une garde de cent cavaliers et deux cents fantassins à la solde de la communauté, et ils l'employèrent à maintenir, par une juridiction toute arbitraire, le pouvoir injuste qu'ils avoient usurpé (1).

(1). *Giov. Villani*. L. XI, c. 117, p. 841.

1340.

Parmi ceux qui se trouvèrent les premiers en butte aux persécutions de Gabrielli, les familles nobles des Bardi et des Frescobaldi crurent avoir le plus à se plaindre; elles furent condamnées arbitrairement à des amendes qu'elles ne croyoient point avoir mérité de payer; et elles furent forcées de remettre à la seigneurie les châteaux de Mangona, de Vernia, et d'autres encore qu'elles avoient achetés de leurs anciens comtes. Les Bardi et les Frescobaldi ne se soumirent pas sans résistance à l'oppression; ils cherchèrent les moyens de se défaire de Gabrielli et de l'oligarchie qui gouvernoit; ils engagèrent dans une conspiration les principaux chefs de la noblesse; ils entrèrent en même-temps en correspondance avec les seigneurs de châteaux qui conservoient quelque indépendance, les comtes Guidi, les Tarlati d'Arezzo, les Pazzi de val d'Arno, les Guazzalotti de Prato, les Belforti de Volterra, les Ubertini et les Ubaldini des Apennins, et ils leur demandèrent des secours. Tous ces gentilshommes devoient se rendre sous les murs de la ville, dans la nuit de la Toussaint; et, le lendemain, pendant l'office divin, les conjurés devoient prendre les armes pour se défaire de Jacob Gabrielli et de ceux qui l'avoient mis en place.

Mais, la veille de son exécution, ce com- 1340.
plot fut découvert à Jacob Alberti, un des
membres de l'oligarchie dominante ; et, le soir
même de la Toussaint, les amis du gouver-
nement se rassemblèrent au palais des prieurs ;
ils y firent sonner l'alarme ; les compagnies
du peuple se rendirent sur la place avec leurs
gonfalons ; les portes furent fermées avant que
les conjurés pussent recevoir les secours qu'ils
attendoient de dehors. Les Bardi et Fresco-
baldi, voyant leur complot découvert, se for-
tifièrent au-delà de l'Arno, dont ils essayèrent
de couper les ponts ; ils ne purent cependant
se rendre maîtres de celui de Rubaconte, et,
la communication entre les deux parties de
la ville étant rétablie, les conjurés traitèrent
avec le podestat, et sortirent sans combat de
Florence (1).

Le parti victorieux fit porter une sentence
d'exil contre les Bardi, les Frescobaldi, et
quelques autres gentilshommes. Il fit démolir
leurs maisons, et pria les villes guelfes
alliées de la république de ne point leur
donner d'asile. Cette âpreté que les chefs du
gouvernement mirent à se venger, força les
exilés à se réfugier à Pise, et à s'unir aux

(1) *Giov. Villani. L. XI, c. 117, p. 843. — Istorie Pistolesi.*
T. X^e, p. 477.

ennemis de l'État, auxquels leur secours ne fut pas inutile (1).

1341. Dès l'année suivante les Florentins ayant tenté d'acquérir la souveraineté de Lucques, purent éprouver quels obstacles leurs émigrés savoient apporter à leurs projets. Mastino de la Scala avoit mis un grand prix à la possession de Lucques, lorsque cette ville lui ouvroit l'entrée de la Toscane. Elle communiquoit alors avec ses États situés au-delà de l'Adige par le territoire de Parme. Ce dernier formoit comme le lien entre les divers pays soumis au seigneur de Vérone, et pour s'assurer mieux de son obéissance, il l'avoit donné comme un fief à ses oncles maternels, les fils de Giberto de Correggio. Il croyoit pouvoir compter sur eux en raison des liens du sang, de la reconnoissance qu'il avoit méritée, et de la haine que la maison de Correggio nourrissoit contre celle de Rossi que Mastino avoit dépouillée et exilée de Parme. Mais Azzo, le troisième des quatre frères de Correggio, n'étoit point content du rang de seigneur feudataire; il aspirait à la souveraineté, et pour y parvenir il ourdit un complot contre son bienfaiteur. Il demanda des secours à Robert de Naples, à Luchino, Visconti et aux

(1) *Giov. Villani*, L. XI, c. 118, p. 844.

Gonzague de Mantoue ; et le 17 mai 1341, les portes de Parme lui ayant été ouvertes par ses frères, il courut la ville à la tête de la gendarmerie qu'il avoit rassemblée, et il s'en fit déclarer seigneur (1). Toute communication fut alors interrompue entre Lucques et les États de Mastino ; et celui-ci, engagé dans une guerre dangereuse avec les seigneurs de Milan et de Mantoue, ne pouvant espérer ni de recouvrer Parme ni de conserver Lucques, se résolut à vendre cette dernière ville aux Florentins ou aux Pisans qui en désiroient également la possession.

Les Florentins avoient connu le complot d'Azzo de Correggio, mais ils n'avoient point voulu y prendre part ; ils avoient refusé également l'alliance de Luchino Visconti, qui leur offroit mille chevaux pour attaquer l'État de Lucques (2). Mais ils saisirent avec empressement les premières ouvertures que leur fit faire Mastino. On n'avoit cessé de reprocher à la seigneurie son refus d'acheter Lucques, lorsque les Allemands avoient voulu vendre

(1) *Giov. de Cornazano Storia di Parma*. T. XII, p. 742.
 — *Giov. Villani*. L. XI, c. 126, p. 848. — *Istorie Pistolesi*.
 p. 479. — *Cortusiorum Historia*. L. VIII, c. 6, T. XII, p. 905.
 — *Chron. Mutinense Joh. de Bazano*. T. XV, p. 600. — *Chron.*
Estense. T. XV, p. 404.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 126, p. 848.

1341. cette ville à l'enchère : le gouvernement crut avoir trouvé l'occasion de réparer cette faute. Vingt commissaires furent nommés, avec une autorité illimitée, pour arrêter avec Mastino les conditions du marché, et lever l'argent nécessaire à son accomplissement (1). Ceux-ci, par l'entremise des marquis d'Este, convinrent de payer deux cent cinquante mille florins au seigneur de la Scala, pour la possession de Lucques, et cinquante ôtages furent envoyés à Ferrare par les deux parties contractantes, pour y être gardés jusqu'à l'entière exécution du traité (2).

Les Pisans, qui de leur côté étoient aussi entrés en négociations avec Mastino, mais qui n'avoient pas pu atteindre à un prix si élevé, apprirent avec effroi que leurs ennemis héréditaires alloient acquérir une ville aussi importante, et les resserrer ainsi de toutes parts. La seigneurie convoqua un conseil général dans l'église cathédrale, et lorsque le peuple fut assemblé, le prieur des Anziani se leva pour ouvrir la délibération.

(1) *Giov. Villani. L. XI, c. 129, p. 850.*

(2) Villani étoit au nombre de ces ôtages, comme il nous l'apprend lui-même, et cependant on n'avoit choisi que *de migliori uomini popolari, e de piu ricchi di tutta Fiorenza*, dit *Andrea Dei, Cronic. Sanese, T. XV, p. 99.* Mais Villani étoit en même-temps un riche marchand, un bon magistrat, et un grand historien.

« Seigneurs , dit-il , nous vous avons fait ^{1341.}
 » appeler auprès de nous pour vous annoncer
 » que les Florentins ont acheté Lucques ; ils
 » prétendent eux-mêmes que cette acquisition
 » leur ouvrira bientôt les portes de Pise , et
 » déjà ils nous menacent de mettre des barri-
 » cades jusqu'au pied de nos murailles ; de
 » nous réduire à l'esclavage par les priva-
 » tions et la famine , et , lorsqu'enfin notre ville
 » leur sera rendue , d'en abattre les fortifi-
 » cations , de démolir trois de ses quartiers
 » principaux et de n'en conserver qu'un seul
 » auquel ils donneront le nom de Firen-
 » zuola. Voyez vous-mêmes désormais ce qu'il
 » vous convient de faire ».

A ces mots toute l'assemblée frémit d'indi-
 gnation. En vain quelques orateurs essayèrent
 de la ramener à des sentimens pacifiques.
 « C'est à Lucques qu'il faut marcher , répon-
 » doit-on ; pour la guerre nous engagerons
 » nos biens et nos vies ; pour la guerre nos
 » femmes mêmes prendront les armes , et
 » Dieu donnera la victoire au bon droit contre
 » l'orgueil et la méchanceté ! » Les Anziani
 mirent alors aux voix la proposition de dé-
 clarer la guerre aux Florentins , et elle fut
 adoptée presque à l'unanimité (1).

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1004. — *Bern. Marangoni*
Cron. di Pisa. p. 688.

1341. Les exilés florentins qui s'étoient réfugiés à Pise, procurèrent à cette république l'alliance de tous les seigneurs qui étoient entrés dans leur complot de l'année précédente, les comtes Guidi, les Ubaldini, François des Ordelaffi seigneur de Forli, et tous les Gibelins de Toscane et de Romagne. Les ennemis de Mastino se joignirent aussi à eux, le doge de Gênes, les Gonzague, les Carrare, les Correggieschi de Parme, et surtout le seigneur de Milan, Luchino Visconti, qui leur fit passer deux mille chevaux, sous la conduite de Jean Visconti d'Oleggio, son neveu. Avant même l'arrivée de ces troupes auxiliaires, une armée pisane, formée des milices de deux quartiers de la ville, et soutenue par douze cents chevaux et cinq cents archers, étoit entrée dans l'État de Lucques, au mois de juillet, et s'étoit emparée de Cerruglio, de Montechiaro, de Porcari, et des ponts sur le Serchio (1).

Les Florentins ne s'étoient point préparés à une guerre à laquelle ils ne s'attendoient pas ; les Lucquois ne pouvoient pas tenir la campagne ; en sorte que l'armée pisane, après avoir occupé toutes les avenues de

(1) *Giov. Villani*, L. XI, c. 130, p. 851. — *Beverini Annales Lucenses*, L. VII, p. 912.

Lucques , enferma la ville elle-même par ^{1341.}
 une ligne fortifiée de douze milles de tour,
 sans rencontrer presque aucune résistance.
 Cette ligne étoit formée de deux fossés pro-
 fonds, garnis d'une palissade, avec des redoutes
 de place en place. L'armée s'étoit divisée en
 trois camps, vis-à-vis des trois portes de la
 ville ; et le terrain, entre ces camps, étoit
 aplani et ouvert de partout à la cavalerie.
 Après un service de peu de jours, les deux
 quartiers de Pise, dont les milices formoient le
 siège de Lucques, étoient relevés par les
 deux autres (p). Sur ces entrefaites, Visconti
 d'Oleggio arriva devant Pise, avec les troupes
 auxiliaires qu'envoyoit le seigneur de Milan.
 On assure que son dessein secret étoit de
 s'emparer de la ville qui l'avoit appelé à son
 aide ; mais la seigneurie qui en étoit avertie,
 avoit envoyé des officiers au-devant de ses
 gendarmes, pour leur payer une double
 solde, au moment où ils arrivoient aux
 portes, et les faire partir immédiatement
 pour l'armée.

Il avoit fallu près de deux mois aux Flo-
 rentins, pour rassembler une armée capable

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 130, p. 853. — *Cronica Pisana*.
 T. XV, p. 1006. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. p. 99. —
P. Marangoni Cronica di Pisa. p. 491. — *Beverini Annales*
Lucenses. L. VII, p. 913.

1341. d'attaquer les Pisans dans l'État de Lucques. Cette armée qui fut composée de deux mille cavaliers à la solde de la république, de seize cents auxiliaires, fournis en partie par Mastino de la Scala, et de dix mille fantassins, entra enfin en campagne vers le milieu d'août, sous la conduite de Matteo de Pontecarali de Brescia, qui étoit alors capitaine de la garde. Ce général n'étoit, ni par son rang, ni par son expérience, propre à une si haute entreprise; il en donna bientôt la preuve. Après avoir conduit son armée entre Pise et Lucques, dans un lieu d'où il pouvoit couper au camp des assiégeans la communication avec leur patrie, il se retira pour se mettre à couvert des pluies violentes qui le surprirent (1). Il entra ensuite sur le territoire lucquois, par le val de Nievole, conduisant avec lui les commissaires de Mastino, qui devoient le mettre en possession de Lucques. Le seigneur de Vérone, depuis que cette ville étoit en danger, avoit diminué de ses prétentions; il la cédoit aux Florentins pour cent cinquante mille florins, et il l'auroit cédée pour bien moins encore, si ceux-ci avoient su profiter de leurs avantages.

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 131, p. 853. — *Istorie Pistolesi*. p. 481.

Pontecarali , s'approchant des lignes pisanes , ^{1341.} s'ouvrit un passage sur un point qu'il attaqua de concert avec les assiégés , et il fit entrer dans la ville trois cents cavaliers et cinq cents fantassins , avec les commissaires des deux gouvernemens ; mais , au lieu de poursuivre son avantage , et de livrer bataille à l'armée pisane , où son approche avoit jeté quelque confusion (1) , il se retira sur les collines de Gragnano et de San-Gennaro , pour en déloger des postes pisans qui les occupoient.

La ville de Lucques ayant été consignée aux commissaires florentins , par ceux de Mastino , et la garnison gibeline ayant été congédiée pour faire place à une garnison guelfe , la seigneurie de Florence envoya l'ordre à son général de livrer bataille. Pontecarali fit en effet demander le combat aux Pisans ; ceux-ci l'acceptèrent pour le 2 octobre ; ils arrachèrent leurs palissades , pour n'avoir plus d'autre défense que leur valeur , et chaque armée aplanit , de son côté , le terrain qui la séparoit de l'ennemi (2).

Des jeunes gens des maisons les plus nobles de Sienne , qui se trouvoient comme auxi-

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 132, p. 855. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 915.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 133, p. 857. — *B. Marangoni Cron. di Pisa*. p. 692.

1341. liaires dans le camp florentin, se firent armer chevaliers le matin même du 2 octobre, avant la bataille, et se placèrent ensuite au premier rang, dans la première division que conduisoit Pontecarali. Cette division fit vaillamment son devoir, elle rompit les deux premières lignes des Pisans qui lui furent successivement opposées; elle fit prisonniers la plupart de leurs chefs, et entr'autres Visconti d'Oleggio. Mais la seconde ligne des Florentins ne se mit point en mouvement quand elle auroit dû le faire, et, trompée par un faux rapport sur l'issue du combat précédent, elle s'enfuit sans avoir abaissé la lance. Ciupo de Scolari, commandant de la troisième ligne des Pisans, fondit alors sur la première division florentine, dont les soldats étoient harassés par les deux combats qu'ils avoient déjà livrés, et dispersés à la poursuite des fuyards; il les mit bientôt en pleine déroute; il recouvra tous les prisonniers, à la réserve de Visconti d'Oleggio qu'on avoit déjà envoyé à l'autre corps d'armée, et il prit aux Florentins leur général Matteo de Pontecarali, avec mille soldats (1).

(1) *Giov. Villani. L. XI, c. 133, p. 858. — Istorie Pistolesi. p. 482. — Andrea Dei Cronica Sanese. p. 100. — Cronica di Pisa. T. XV, p. 1007. — Beverini Annales Lucenses. L. VII, p. 918.*

Après cette déroute, l'armée florentine se ^{1341.}hâta d'évacuer le territoire de Lucques; et la seigneurie, renonçant, pour cette année, à une attaque nouvelle, chercha du moins à se fortifier par des alliances, pour recommencer la guerre avec plus de vigueur, dans la campagne suivante. Avant tout, elle s'adressa au roi Robert de Naples, qui, depuis long-temps ne remplissoit plus les obligations qu'il avoit contractées par ses alliances; elle consentit même, pour lui complaire, à reconnoître les droits prétendus de ce monarque sur Lucques (1); mais comme Robert ne fit pas plus d'effort pour soutenir cette prétention que pour défendre ses alliés, les Florentins mirent en oubli leurs anciennes haines, comme on oublioit à leur égard une ancienne amitié, et ils sollicitèrent l'alliance d'un homme dont ils s'étoient jusqu'alors montrés les ennemis acharnés.

Louis de Bavière, toujours excommunié par le pape, toujours dépouillé par lui de toutes ses dignités, continuoit cependant à régner, comme empereur, sur une grande partie de l'Allemagne. Il s'étoit uni intimement au duc d'Autriche, tandis que Jean, roi de Bohême,

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 136, p. 861. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 919. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1008.

1341. s'étoit déclaré son ennemi. La guerre que les Florentins avoient faite au bohémien, étoit, pour Louis, un motif d'oublier la guerre qu'ils lui avoient faite à lui-même. D'ailleurs, après quatorze ans d'absence, l'empereur désiroit revoir l'Italie, et il entama une négociation, pour conduire, moyennant un subside considérable, une armée au service des Florentins. Ses ambassadeurs arrivèrent, pour cet objet, à Florence, et ils y furent reçus avec pompe; mais, tandis que la négociation, qui, par elle-même, présentoit plusieurs difficultés, étoit encore retardée par de nouvelles affaires survenues en Allemagne, à l'empereur, sa publicité fit un tort considérable aux Florentins; on ne douta pas qu'ils ne fussent sur le point de changer de parti et d'entrer dans l'alliance des Gibelins. Les nobles napolitains qui avoient confié leur fortune aux marchands de Florence, craignirent une révolution qui mettroit leur monarque en guerre avec la république, tous redemandèrent leurs capitaux, et cette demande inattendue fit faillir un grand nombre des meilleures maisons de Florence (1).

Cependant Malatesta des Malatesti de

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 137, p. 863. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 920.

Rimini, avoit été mis à la tête de l'armée florentine. Le 27 mars 1342, il entra en 1342. campagne et vint tracer son camp à Gragnano, sur les hauteurs qui séparent le val de Nievole de la plaine de Lucques. De-là, il lia des correspondances dans le camp des Pisans, afin de séduire les Allemands qui étoient à la solde de ses ennemis. Mais les Pisans avoient pour général Nolfo de Montefeltro, son parent, romagnol comme lui, et non moins exercé que lui aux intrigues et aux complots dont la Romagne avoit toujours été l'école. Ils cherchèrent pendant un mois et demi à se tromper l'un l'autre, sans jamais en venir aux mains. Dans le même temps, les Florentins, soupçonnant les Tarlati, seigneurs de Pietra Mala, d'avoir formé un complot pour leur enlever Arezzo, firent arrêter les principaux chefs de cette famille. Les autres se réfugièrent dans leurs châteaux; ils les firent révolter contre la république, et arborèrent les drapeaux des Gibelins (1).

Sur ces entrefaites, Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, le même qui, en 1326, avoit été lieutenant du duc de Calabre à Florence, passa par cette ville, pour se rendre de

(1) *Giov. Villani. L. XI, c. 138, p. 864. — Istorie Pistolesi. p. 483. — Cronica di Pisa. T. XV, p. 1010. — Ser Gorello Cronaca d'Arezzo. c. 5, p. 832.*

1342. France à Naples. Gaultier étoit né en Grèce ; il appartenoit à cette race dégénérée qui , dans le Levant , avoit succédé aux premiers croisés , et qu'on avoit désignée par le nom injurieux de *Poulains*. Il étoit de petite taille , et d'une figure rebutante ; son esprit étoit cauteleux et faux , son cœur perfide , ses mœurs corrompues ; aucune morale , aucune religion ne mettoit des bornes à son ambition ; l'avarice seule l'emportoit sur elle ; enfin , de toutes les vertus qui avoient illustré ses ancêtres , il n'avoit hérité que la valeur ; mais cette qualité si brillante , quoiqu'e si commune , s'allie souvent avec tous les vices , quelquefois même avec la bassesse. Le duché d'Athènes avoit été enlevé à son père par les Catalans , en 1312 (1) ; celui de Lecce , en Pouille , lui restoit pour patrimoine. Depuis 1326 , la compagnie des Catalans s'étoit soumise au roi de Sicile , et trois fils de Frédéric avoient successivement porté le^{1er} titre de ducs d'Athènes , et gouverné cette principauté (2). Gaultier cependant jouissoit de la considération attachée à la faveur supposée des rois de France et de Naples ; Robert , dans ses négociations avec la république florentine ,

(1) Ducange, Hist. de Constantinople. L. VI, c. 8, p. 118.

(2) *Ib.* L. VII, c. 21 et 22, p. 124.

avoit annoncé qu'il le mettroit à la tête des secours qu'il promettoit d'envoyer, et la seigneurie se flattoit de vaincre enfin l'irrésolution et l'avarice de son vieux allié, en confiant quelqu'emploi à l'homme qui avoit été le favori de son fils, et qu'il désignoit à présent comme son lieutenant (1).

Gaultier de Brienne se rendit en effet à l'armée florentine, que Malatesta tenoit campée à San-Piero in Campo, proche de Lucques. Plusieurs barons de Louis de Bavière, qui venoient combattre, comme volontaires, sous les drapeaux de Florence, y arrivèrent vers le même temps. Des pluies violentes, qui tombèrent pendant tout le mois de mai, et qui gonflèrent le Serchio et rompirent ses digues, forcèrent l'armée à une inactivité d'autant plus affligeante, que les Florentins avoient deux fois plus de forces que les Pisans. Cependant les barons allemands et le duc d'Athènes se distinguèrent tour-à-tour dans des escarmouches; et si Malatesta les avoit soutenus avec toutes ses forces, à plus d'une reprise il auroit pu mettre en déroute toute l'armée pisane; mais il donna au contraire à celle-ci le loisir de fortifier ses lignes; et, lorsqu'il vit qu'il n'étoit plus temps de les

Giov. Villani. L. XI, c. 137, p. 862.

1342. attaquer, et que les inondations du Serchio arrêtoient ses convois de vivres, il s'éloigna de Lucques le 19 mai, et reconduisit son armée dans le val d'Arno. Ceux qui commandoient à Lucques pour les Florentins, voyant que l'armée dont ils avoient attendu leur délivrance, n'étoit point en état de faire lever le siège, capitulèrent lorsque leurs munitions furent épuisées, et livrèrent la ville aux Pisans, le 6 juillet 1342 (1).

Le mécontentement du peuple éclata à Florence avec une violence effrayante, lorsqu'on y vit rentrer la puissante armée de Malatesta, qui avoit laissé prendre Lucques comme sous ses yeux; la clameur publique accusoit tour-à-tour l'impéritie ou la lâcheté du général, la présomption, l'ignorance ou la vénalité des seigneurs de la guerre. Le duc d'Athènes, disoit-on, s'il avoit commandé l'armée, n'auroit jamais souffert une inaction si déplorable, ou une retraite si honteuse; mais, tandis que la bonne fortune de Florence lui avoit envoyé un général distingué, on l'avoit réduit au rôle de spectateur des fautes et de l'ignorance d'un autre. Pour

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 139, p. 867. — *Istorie Pistolesi*. p. 484. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1001. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*. p. 696. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. X^e, p. 104. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 923.

satisfaire le peuple , il fallut immédiatement ^{1342.} donner au duc d'Athènes le titre de capitaine de justice, et, au départ de Malatesta, dont l'office expiroit au 1.^{er} août, il fallut confier au duc le commandement général de l'armée, En vertu de cette double fonction, le droit de haute justice fut attribué à Gaultier de Brienne, dans la ville comme dans le camp (1).

Il y avoit à cette époque deux factions à Florence, qui tendoient à détruire la liberté publique. La première étoit celle de l'ancienne noblesse. Les grands étoient exclus du gouvernement par l'ordonnance de justice ; ils se voyoient exposés aux traitemens les plus arbitraires et souvent les plus injustes, si leurs noms seulement étoient prononcés dans quelque tumulte ; et la jalousie du peuple leur reprochoit encore la puissance dont elle les avoit dépouillés : aussi étoient-ils disposés à tout entreprendre pour renverser une liberté qu'ils ne partageoient pas. Une autre faction, non moins dangereuse, se trouvoit alors même en possession du gouvernement. On désignoit ceux qui la composoient, par le nom de *popolani grassi* ; ceux-ci avoient trouvé moyen, dans une république dont les lois étoient toutes démocratiques, de s'attribuer exclusi-

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 1, p. 871.*

1342⁴ vement une souveraineté qui devoit appartenir au peuple. Leur oligarchie roturière étoit l'objet de la jalousie de tous ; on les accusoit d'imprudencé et d'incapacité dans les affaires , de vénalité dans les emplois ; Villani assure qu'ils s'enrichissoient d'une manière honteuse des deniers de la république , et que , dans le marché fait avec Mastino pour l'achat de Lucques , ils avoient payé de cette ville cinquante mille florins de moins qu'ils n'en avoient porté en compte. Pour détourner la censure publique de leur administration , ils projetèrent de livrer le peuple aux vexations d'un juge cruel , se flattant de cacher leurs propres entreprises derrière cette tyrannie subalterne. Ils crurent qu'ils dirigeroient le duc d'Athènes , comme deux ans auparavant ils avoient dirigé Jacob Gabrielli , et que ce ne seroit point eux cependant auxquels on reprocheroit les cruautés du capitaine-général. Ils excitèrent donc secrètement Gaultier à abuser des pouvoirs qu'eux-mêmes lui avoient confiés. Gaultier , plus habile qu'eux dans l'art de l'intrigue , plus indifférent qu'eux à la ruine publique et aux malheurs privés , s'offrit comme un instrument à ceux dont il vouloit être le maître , et promit de servir toutes les passions de ceux qu'il servoit déjà à son avarice et son ambition.

Mais les premières sentences capitales que ^{1342.} prononça le duc d'Athènes, firent assez connoître qu'il n'avoit pas dessein de se contenter d'une autorité subalterne. Il fit trancher la tête à Jean de Medici, qui commandoit la forteresse de Lucques lorsqu'elle s'étoit rendue, et à Guillaume Altoviti, gouverneur d'Arezzo, qui, par quelques injustices, avoit provoqué la révolte des Tarlati; il soumit à des procès déshonorans Richard de Ricci, et Naddo Rucellai, accusés de s'enrichir aux dépens du trésor; il les condamna à des amendes ruineuses, et ne consentit qu'avec peine à leur faire grâce de la vie (1). Ces quatre familles que le duc d'Athènes traita si durement dès le premier mois de son administration, faisoient partie de l'oligarchie dominante à laquelle Gaultier lui-même devoit son élévation. Les sentences qu'il venoit de prononcer répandirent une indicible terreur parmi les bourgeois; mais elles réjouirent la noblesse et le peuple dont elles satisfaisoient la jalousie ou la haine: un vengeur des ordres opprimés paroissoit tenir le glaive de la justice; le crédit ou la brigue demeuroient sans pouvoir devant lui, et les abus long-temps enracinés alloient être

(1) *Giov. Villani*, L. XII, c. 1 et 2, p. 871. — *Istorie di tolesi*, p. 484. — *Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 104.

1342. détruits. Gaultier ayant ainsi fait connoître quelle marche il vouloit suivre et quels partis il vouloit s'attacher, accueillit les avances qui lui furent faites, et s'unit aux ennemis du gouvernement par des liens plus intimes. Il promit aux grands de faire révoquer l'ordonnance de justice, si, par leur moyen, il pouvoit obtenir une domination plus stable; à ce prix les plus considérables d'entr'eux se dévouèrent entièrement à lui (1). Il s'adressa ensuite à quelques marchands dont le crédit étoit ébranlé, et qui se voyoient près du moment où ils seroient forcés de faillir; il leur promit que le trésor public leur feroit des avances, et les mettroit en état d'attendre des rentrées éloignées; par cette assurance il se concilia la faveur de plusieurs maisons considérées dans la bourgeoisie (2); enfin il ne se contenta pas de servir la haine et de satisfaire les vengeances du bas peuple contre la classe supérieure, il le flatta aussi par une prévenance et une familiarité affectées, et par la promesse de lui faire partager les honneurs publics.

(1) Les Bardi, Frescobaldi, Rossi, Cavalcanti, Bondelmonti, Adimari, Cavicciuoli, Donati, Gianfigliuzzi, et Tornaquinci.

(2) Comme les Peruzzi, les Acciaiuoli, les Baroncelli, les Antellesi.

Cependant l'office des vingt commissaires ou ^{1342.} seigneurs de la guerre qui avoient été créés pour l'acquisition de Lucques , avoit expiré au commencement de septembre , et les partisans du duc , délivrés de leur surveillance , osoient manifester plus ouvertement leurs projets ; ils déclaroient que la république avoit besoin d'une réforme ; que l'issue de la dernière guerre faisoit connoître toute la corruption du gouvernement ; qu'une main vigoureuse pouvoit seule extirper les abus et réconcilier les partis acharnés l'un contre l'autre ; que le duc d'Athènes enfin avoit déjà prouvé sa capacité pour un si haut emploi , et la fermeté autant que la justice avec lesquelles il l'exerceroit. Ces discours ayant été répétés dans les assemblées des corps de métier , et dans les tavernes où les soldats du duc se méloient au peuple pour le corrompre , quelques grands portèrent aux prieurs la proposition de décerner au duc la seigneurie de Florence.

Le gonfalonier, avant de répondre, fit appeler le collège des douze bonshommes et les seize gonfaloniers des compagnies de milice , pour délibérer avec la seigneurie ; après avoir fait connoître à ces conseillers les dangers qui menaçoient la liberté publique , il s'adressa aux gentilshommes qui avoient porté

1342. la parole pour le duc. « C'est avec une pro-
 » fonde douleur, leur dit-il, que nous vous
 » voyons oublier les vertus de vos ancêtres et
 » les mœurs de votre patrie ; la république
 » pour laquelle vous demandez un remède
 » extrême ne connoît d'autre danger que celui
 » que vous lui faites courir. Allez cependant,
 » et dites au duc d'Athènes que dans des
 » temps plus calamiteux, vos ancêtres et les
 » nôtres ont eu plus d'une fois recours à des
 » monarques étrangers : les Gibelins implo-
 » rèrent les secours de Frédéric et de Man-
 » fred ; les Guelfes recherchèrent l'assistance
 » des deux Charles et de Robert ; mais jamais,
 » quelle que fût la dignité du monarque et le
 » danger de l'État, jamais la liberté publique
 » n'a été sacrifiée ; jamais nos ancêtres n'ont
 » donné à Florence un seigneur souverain ;
 » jamais nos femmes et nos enfans ne nous
 » pardonneront la honte de l'esclavage ;
 » jamais nous-mêmes enfin nous ne renon-
 » cerons au bonheur de vivre libres (1) ».

Le duc d'Athènes se hâta de calmer le mouvement d'enthousiasme que le gonfalonier avoit éveillé par ce discours, en assurant que lui-même il ne désiroit point un pouvoir subversif des libertés de l'État ; qu'il demandoit

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 3, p. 873.

seulement qu'on lui laissât les mains libres pour un peu de temps, afin d'opérer le bien qu'il sentoît pouvoir faire; que ce qu'il prétendoit n'étoit point inusité à Florence, et qu'un pouvoir dictatorial avoit plus d'une fois, dans des temps de calamités, été accordé à des princes dont l'affection pour la république ne pouvoit égaler la sienne. Pendant qu'il donnoit ces assurances aux conseillers de la seigneurie, ses hérauts d'armes, répandus dans la ville, appeloient le peuple à s'assembler en parlement sur la place de Sainte-Croix, pour délibérer sur les besoins de la république. 1342.

L'autorité souveraine du parlement étoit reconnue dans toutes les républiques italiennes; le gouvernement n'agissoit jamais que comme représentant de la nation, et son pouvoir cessoit lorsque la nation elle-même étoit assemblée. On n'avoit point pu faire entendre au peuple que le compte de ses suffrages n'est point l'expression de sa volonté; qu'en supposant même tous les citoyens égaux, ils ne veulent pas et ne sentent pas tous également, et que le peuple n'est souverain que lorsque l'intérêt de toutes ses classes est également sacré, non lorsque leur voix est confondue dans la clameur populaire. Cependant tous les gouvernemens savoient que l'intérêt national n'étoit jamais sacrifié plus facilement

1342. par aucune assemblée que par celle de la nation elle-même; et que, tandis que les conseils demeuroient fidèles à leur devoir, les parlemens avoient souvent consenti à la ruine de la liberté, ou à la subversion de la constitution. Les prieurs de Florence tremblèrent que le parlement ne livrât la république au duc d'Athènes. Ils ne pouvoient empêcher sa convocation, que Gaultier avoit droit d'ordonner, comme capitaine du peuple; ils recoururent donc immédiatement à celui-ci, et ils cherchèrent du moins à l'engager à confirmer d'une manière authentique les promesses qu'il venoit de leur faire. Gaultier y consentit aussitôt; il convint de laisser les prieurs ouvrir les délibérations: ceux-ci devoient demander au peuple la prorogation pour une année de l'autorité du duc d'Athènes, avec les mêmes privilèges accordés, seize ans auparavant, au duc de Calabre, et sous les mêmes réserves et les mêmes restrictions. Gaultier s'engagea, sur sa parole de chevalier, à ne rien demander, à ne rien accepter par-delà, lors même que le peuple lui offroit plus de puissance. Cette convention mutuelle reçut la forme d'un contrat authentique ratifié par des notaires, et confirmé par serment (1).

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 3, p. 873.*

Le lendemain 8 septembre , jour de la fête ^{1342.} de Notre-Dame, le peuple s'assembla sur la place du palais; le duc y arriva , entouré de cent vingt gendarmes et de trois cents fantassins qu'on lui avoit accordés pour sa garde; mais tous les nobles , à la réserve de la famille de la Tosa, s'étoient armés, et avoient grossi son cortège. Les prieurs et les autres magistrats descendirent du palais, et se rangèrent auprès du duc, devant la balustrade de fer. François Rustichelli, l'un d'eux, fit, au nom de la seigneurie, la proposition convenue la veille, de proroger pour une année le pouvoir du duc. Des gens de la lie du peuple, apostés par Gaultier, interrompirent aussitôt le prieur par des cris forcenés, et demandèrent qu'un pouvoir souverain fût accordé au duc pour toute sa vie. En même-temps ils se serrèrent autour de lui; ils le soulevèrent dans leurs bras, tandis que ses gardes enfonçoient les portes du palais, et ils le portèrent sur le tribunal, dans les salles mêmes qui étoient réservées aux prieurs. La populace, entrée du plaisir d'outrager ce qu'elle avoit toujours respecté, força la seigneurie à se réfugier dans une salle basse, et bientôt après à sortir du palais; elle livra aux grands le livre des ordonnances de justice, pour qu'ils le déchirassent; elle traîna le gonfalon de

1342. l'État dans la boue, et le brûla ensuite sur la place publique. Enfin, elle abattit partout les armes de la commune de Florence, et elle leur substitua les drapeaux du duc (1).

Peu de jours après, le duc profita de l'effroi des conseils, pour leur faire confirmer la seigneurie à vie, qu'il s'étoit attribuée de force. Au lieu de considérer les différentes villes conquises par Florence, comme une dépendance d'un même État, il se fit donner aussi successivement, par le peuple de chaque ville, la seigneurie d'Arezzo, de Pistoia, de Colle de val d'Elsa, de San-Gemignano et de Volterra, pour flatter ainsi la vanité de ces villes, et l'animosité qu'elles conservoient contre les Florentins. Le duc appela en même-temps, auprès de lui, tous les François et les Bourguignons qui servoient en Italie : il réunit ainsi, sous ses ordres, huit cents gendarmes, ses compatriotes ; il fit aussi venir de France plusieurs de ses parens et de ses amis, auxquels il confia des commandemens militaires. Déjà il croyoit avoir affermi pour toujours sa domination ; mais Philippe de Valois, à qui on rapporta la grandeur nouvelle du duc d'Athènes, dont le voyage à Naples avoit

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 3, p. 874. — *Istorie Pisane*, p. 486. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 105.

été annoncé comme un pèlerinage, se con-^{1342.} tenta de répondre : « Le pèlerin est hébergé ,
« mais il a pris mauvais hôtel (1). »

Les Florentins espéroient que leur seigneur les vengeroit du moins de l'affront qu'ils avoient reçu devant Lucques. Mais le duc d'Athènes étoit pauvre, et il vouloit, avant toute chose, amasser de l'argent pour affermir sa domination, s'il pouvoit la conserver, ou pour s'en dédommager, s'il venoit à la perdre. La guerre occasionnoit une trop grande dépense pour pouvoir lui plaire ; d'ailleurs, elle l'auroit obligé à s' éloigner de la ville qu'il venoit de soumettre, et elle faisoit dépendre toute son existence du premier échec qu'il éprouveroit. Il proposa donc aux Pisans, et à leurs alliés, une paix qui fut bientôt acceptée. Il leur abandonna, pour quinze ans à venir, la souveraineté de Lucques, en se réservant de nommer, pendant les mêmes quinze années, le podestat de cette ville. Au bout de ce terme, Lucques devoit être remise en liberté ; tous les Guelfes émigrés devoient être rappelés et mis en possession de leurs biens ; mais tous les exilés de Florence devoient également rentrer dans leurs foyers ; les prisonniers devoient être rendus sans rançon ; Pise s'obligeoit à un

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 3, p. 875.*

1342. tribut annuel de huit mille florins, et accor-
doit, pendant cinq ans, aux Florentins une
franchise absolue dans ses ports (1).

Ce traité, qui fut publié le 14 octobre, dans les deux villes, n'effaçoit point pour les Florentins la honte de leurs dernières déroutes; aussi excita-t-il le mécontentement même des partisans du duc. En vain celui-ci flattoit la populace, et n'appeloit aux emplois que des hommes de la plus basse classe, des artisans des métiers inférieurs, que l'on com-
mença dès-lors à nommer *ciompi* à Florence, par corruption du nom de *compères* que leur donnoient les soldats françois dans leurs orgies (2): ces places ne satisfaisoient plus la vanité même du bas peuple. Le duc avoit exilé les prieurs de leur palais; il les avoit relégués dans celui qu'habitoit auparavant le juge exécuteur; il les avoit dépouillés de toute pompe et de tout pouvoir; il avoit détruit l'office des gonfaloniers de compagnie, et leur avoit ôté leurs gonfalons; enfin, il avoit même anéanti la récompense qu'il paroît avoit promettre à la populace. Il avoit ensui-

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 8, p. 878. — *Istorie Pistolesi*. p. 487. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1012.

(2) *Marchione de Stefani Istoria Fiorent.* L. VIII, p. 573, T. XIII. — *Delizie deg. erud. Toscani*.

annulé toutes les ordonnances sur les arts et métiers, et mécontenté successivement toutes les classes du peuple, à la réserve des bouchers, des marchands de vin, et des cardeurs de laine, dont il s'efforçoit de conserver l'affection par de basses flatteries.

Bientôt il augmenta le mécontentement par de nouvelles entreprises; il vouloit faire du palais public qu'il habitoit, une forteresse qui lui assurât l'obéissance de toute la ville; dans cette vue, il fit abattre un grand nombre de maisons dans son voisinage; il s'empara de plusieurs autres, sans donner aux propriétaires aucun dédommagement, et il y logea ses gens de guerre. Il ôta aux créanciers de l'État les gabelles, qui leur avoient été assignées en paiement, et il en prit le produit pour lui-même; il augmenta la contribution foncière, qu'il porta de trente mille florins à quatre-vingt mille; il soumit les citoyens les plus riches à des emprunts forcés, et il établit de nouvelles gabelles plus onéreuses que les précédentes; de telle sorte qu'en dix mois et demi, il tira de Florence plus de quatre cent mille florins, et qu'il en fit passer plus de deux cent mille dans la Pouille ou en France (1).

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 7, p. 881. — Istorie Pistolesi.*

1342. Le duc d'Athènes n'ignoroit pas le mécontentement qu'il excitoit; mais il s'assura les secours des étrangers contre ses sujets, ennemis naturels d'un tyran. Au printemps de 1343, 1343. il conclut une alliance avec les Pisans, Mastino de la Scala, le marquis d'Este et le seigneur de Bologne. Les confédérés s'engageoient à maintenir mutuellement leur gouvernement, et à se défendre contre tous leurs ennemis. Une ligue parut se former entre tous les tyrans d'Italie, pour priver entièrement cette contrée de son antique liberté. Cependant, plus le duc d'Athènes se sentoit affermi dans sa domination, plus il lâchoit la bride à ses passions, et renonçoit aux ménagemens qu'il s'étoit d'abord imposés. Les femmes des citoyens les plus respectés étoient en butte aux séductions que leur préparoit son libertinage; les hommes qui élevoient la voix pour se plaindre, ceux qui réclamoient leurs anciens privilèges, ou qui excitoient seulement les soupçons du tyran, étoient livrés à des supplices atroces (1).

Le pouvoir d'un seul s'étoit élevé p^{er} la discorde entre les ordres de la nation; mais chaque classe de citoyens éprouvoit à son tour l'oppression, et s'irritoit du joug qu'elle

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 7, p. 881.*

portoit. Les grands qui avoient procuré au duc d'Athènes la seigneurie, s'indignoient de son ingratitude, en voyant qu'il ne leur donnoit aucune part au gouvernement. La classe supérieure de la bourgeoisie qui étoit toute puissante avant lui, le haïssoit mortellement, pour avoir été trompée et dépouillée par lui; les bourgeois du second ordre n'étoient guère moins irrités de l'augmentation des impôts, du renversement de toute justice, et des traités honteux conclus au nom de leur patrie; la populace, enfin, qu'il avoit trompée par des promesses inexécutables, n'avoit pas pu demeurer long-temps dans l'erreur; la pitié avoit succédé à son irritation contre ses anciens magistrats, et les supplices ordonnés par le duc excitoient autant d'horreur qu'ils avoient d'abord causé de joie. Une disette à laquelle Gaultier n'avoit peut-être aucune part, augmentoit encore le mécontentement du bas peuple. Florence, ne peut s'ébranler, dit un des vieux proverbes toscans, que lorsqu'elle souffre toute entière (1). Heureuses les nations qui ont cette lenteur à se mettre en mouvement, sans rien perdre de leur énergie! Florence souffroit toute entière, et toute entière elle se souleva. Chaque classe étoit séparément

(1) *Firenze non si muove se tutta non si duole.*

1343. opprimée ; chacune à elle seule , et sans attendre le secours d'autrui , s'efforça de pourvoir à la délivrance de la patrie. Un grand nombre de conjurations se tramèrent à l'insçu l'une de l'autre , mais on en distingua trois plus puissantes , et qui furent plus proches que les autres d'exécuter leurs projets. A la tête de la première se trouvoit l'évêque de Florence lui-même , qui étoit de la maison Acciaiuoli ; presque tous les grands y avoient pris part , mais surtout les Bardi , les Rossi , les Frescobaldi , les Scali , et quelques bourgeois puissans , comme les Altoviti , Magalotti , Strozzi , et Mancini. Ces conjurés étoient entrés en traité avec les Pisans , les Siennois , les Pérousin , et les comtes Guidi. Ils avoient dessein d'attaquer le duc d'Athènes dans son palais , comme il rassembleroit le conseil ; mais le duc , qui devenoit tous les jours plus soupçonneux , se défit d'une partie de ses gardes parmi lesquels il y avoit des hommes gagnés ; il leur substitua de nouveaux soldats plus sûrs et en plus grand nombre , de manière à se mettre à l'abri d'une attaque , et il fit fermer par des grilles de fer les passages par lesquels les conjurés , déjoués dans leurs projets précédens , pensoient à s'introduire dans le palais (1).

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 15, p. 887.

A la tête d'une autre conjuration étoient ^{1343.} Manno et Corso Donati, avec les Pazzi, les Caviccioli, et quelques Albizzi. Ceux-ci avoient compté attaquer le duc d'Athènes le jour de la fête de saint Jean, comme il entreroit dans le palais des Albizzi pour voir une course de chevaux. Mais le duc eut quelques soupçons du danger qu'il couroit, et il ne se rendit point au palais Albizzi.

A la tête de la troisième conjuration étoit Antonio des Adimari, avec les Médici, les Bordoni, les Oricellai, les Aldobrandini, et un grand nombre des plus riches bourgeois. Ces derniers, avertis que le duc avoit une intrigue de galanterie dans une maison des Bordoni, firent quelques préparatifs pour barricader la rue, et logèrent aux deux extrémités, cinquante hommes déterminés qui devoient fermer le passage, dès que le duc seroit entré dans la maison qu'il visitoit; mais Gaultier, dont la défiance alloit chaque jour croissant, commença vers ce temps à se faire suivre, même dans ses rendez-vous de galanterie, par cinquante cavaliers et cent fantassins bien armés, qui restoient de garde devant la maison où il entroit, et qui suffisoient pour repousser une première attaque.

Les trois conjurations, quoique sans cesse déjouées par la crainte ou la prévoyance du

1343. duc, subsistoient toujours, et méditoient de nouvelles entreprises, lorsque la troisième fut découverte par l'imprudence de l'un des gendarmes qui avoient été gagnés. Dès les premiers soupçons que conçut le duc d'Athènes, il fit arrêter, le 18 juillet, deux citoyens obscurs qui étoient au nombre des conjurés, et il les fit mettre à la torture. Leur ayant ainsi arraché l'aveu de la conspiration, et le nom d'Antonio de Baldinaccio des Adimari, qui en étoit le chef, le duc fit arrêter celui-ci à son tour, et lui fit dire de se préparer à la mort (1).

Mais la nouvelle de l'arrestation de ce citoyen distingué, et du danger qu'il couroit, répandit dans la ville un effroi universel; chacun avoit trempé dans quelque une des conjurations, ou avoit du moins assisté à quelque un des conciliabules où l'on en préparoit de nouvelles, chacun se croyoit compromis, et, en cherchant à se mettre en défense, laissa voir qu'il se sentoit inculpé. Le duc, à ce mouvement universel, s'aperçut que la ville entière étoit conjurée contre lui; il se sentit alors trop foible pour sévir immédiatement contre ceux qu'il avoit arrêtés; il voulut, avant tout, s'assurer les secours de

(1) *Istorie Pistolesi.* p. 494.

ses alliés, et se mettre en mesure d'enve- 1343.
lopper les chefs de toutes les conjurations
dans une seule vengeance. Il fit demander à
Taddéo de Pepoli, seigneur de Bologne, de
lui envoyer quelques renforts, et lorsqu'il sut
que trois cents cavaliers étoient déjà entrés
dans les Apennins pour venir à son aide, il
envoya l'ordre à trois cents citoyens des pre-
miers de la ville, de se rendre le lendemain,
26 juillet, dans son palais, pour y délibérer
avec lui sur le sort des prévenus. Pour assem-
bler ce conseil il fit choix d'une salle dont
les fenêtres étoient fermées par des barreaux
de fer, et il donna l'ordre à ses gardes de
clorre les portes du palais, dès que les citoyens
y seroient réunis, et de se jeter sur eux
pour les massacrer tous. Le pillage de la ville
leur fut promis en récompense de cette exé-
cution (1).

Parmi ceux que le duc appeloit à son con-
seil, se trouvoient les chefs principaux des
diverses conjurations; ils avoient lieu de croire
le tyran instruit, au moins en partie, de leurs
complots, et ils n'avoient garde d'aller se
mettre entre ses mains. D'ailleurs, un bruit
confus des préparatifs qui se faisoient au
palais, avoit pénétré dans la ville, et il y

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 15, p. 888.

1343. augmentoit l'effroi. Jusqu'alors, chacun avoit été retenu, par la crainte, dans le silence; une crainte plus grande encore fit rompre ce silence; chacun demanda conseil ou assistance à son voisin, à son ami; chacun fit connoître sa propre situation; pendant la nuit, tous les conciliabules différens communiquèrent ensemble, et les Florentins apprirent ainsi que trois conjurations, indépendantes l'une de l'autre, avoient été prêtes à éclater en même-temps. L'occasion de surprendre le tyran ne pouvoit plus se présenter, mais les forces pour l'attaquer ouvertement étoient bien plus considérables que les conjurés eux-mêmes ne l'avoient jamais supposé. Tous ceux que le duc d'Athènes avoit convoqués, convinrent, avant tout, de ne point se rendre à son conseil; chacun se tint prêt dans sa maison avec ses armes, rassemblant auprès de soi ses cliens, ses serviteurs et ses amis. Les pelotons, après s'être formés, se réunissoient cependant en silence, mais aucun mouvement ne se faisoit apercevoir dans les rues; six cents gendarmes du duc étoient distribués dans les divers quartiers, pour y maintenir la tranquillité, et les secours qui lui arrivoient de Bologne et de Romagne avoient déjà passé les gorges les plus élevées des Apennins. Tout-à-coup, quelques plébeïens obscurs donnèrent le signal à là

révolution, en criant aux armes, sur la place ^{1343.}
du marché vieux et à la porte de Saint-Pierre.
A ce cri, tous les palais de Florence s'ou-
vrirent, toutes les troupes qui s'y étoient
formées en silence, marchèrent rapidement
à leurs places d'armes, toutes les rues furent
barricadées, partout les enseignes de la com-
mune et du peuple furent déployées, et tous
les citoyens s'appelèrent et se répondirent par
les cris de vive le peuple, la commune et
la liberté.

Les gendarmes, surpris dans les divers quar-
tiers de la ville, s'efforçoient de faire leur
retraite vers le palais, pour s'y réunir au duc ;
mais à peine trois cents d'entr'eux purent y
parvenir ; plusieurs furent tués, d'autres faits
prisonniers et dépouillés de leurs chevaux et
de leurs armes. Cependant, le corps principal
de la cavalerie du duc occupoit la place des
Prieurs, devant le palais : le peuple s'y porta
en foule, et, barricadant toutes les rues qui
conduisent à cette place, il rendit impossible à
cette cavalerie de charger les insurgés ou de par-
courir la ville. Toutes les maisons qui bordent
la place furent alors ouvertes aux citoyens
armés pour la liberté ; tous les toits furent
couverts par les assaillans, qui passoient de
l'un sur l'autre, et qui lançoient des pierres
ou des tuiles contre les soldats ; toutes les

1343. fenêtres furent garnies d'arbalétriers. La cavalerie du duc, emprisonnée sur la place publique et exposée à une grêle de traits, fut, à la fin du jour, contrainte de s'enfuir dans le palais, et d'abandonner ses chevaux au peuple, qui se rendit maître aussitôt de la place.

Le palais du podestat avoit été attaqué et forcé par d'autres corps d'insurgés; les prisons des Stinche et de Volognano étoient également enfoncées, et les prisonniers mis en liberté. De l'autre côté de l'Arno, les insurgés s'étoient rendus maîtres des portes, des murs et des ponts, et ils avoient fait de leur quartier comme une forteresse, dans laquelle ils comptoient défendre leur liberté, si leurs concitoyens succomboient ailleurs; mais le soir ils traversèrent eux-mêmes les ponts, ils abattirent les barricades, ils rétablirent la communication entre tous les quartiers de la ville, et ils s'avancèrent vers la place des Prieurs, en répétant les mots qui avoient servi de signal à l'insurrection : *meure le duc! vive la commune et la liberté!* Florence eut alors sous les armes mille citoyens à cheval et dix mille qui, quoiqu'à pied, étoient armés de cuirasses et de barbues comme les cavaliers. Ceux qui n'avoient que des armes incomplètes, ou les instrumens que chacun avoit transformés en moyens d'attaque, n'avoient pas été comptés.

Le duc, assiégé dans son palais par des forces si supérieures, s'efforça d'appaiser le peuple. Il arma chevalier, de sa propre main, le chef des conjurés, Antonio des Adimari, qu'il avoit d'abord mis en prison, et il l'envoya vers les révoltés, pour tâcher de calmer leur colère. Déjà plusieurs agens de sa tyrannie avoient été arrêtés en différens lieux, et massacrés impitoyablement. Des secours arrivoient de toutes parts aux Florentins, et ceux-ci avoient déjà organisé un nouveau gouvernement composé de sept nobles unis à sept citoyens. Le duc, qui défendoit le palais avec environ quatre cents Bourguignons, commençoit à souffrir de la faim. Alors l'évêque de Florence, qui avoit conjuré contre la tyrannie, s'entremet entre le peuple irrité et le tyran, pour sauver la vie de celui-ci; mais le duc n'obtint sa grâce qu'en abandonnant aux justes vengeances des Florentins, Guillaume d'Assise, le plus odieux de ses ministres, et le juge qui avoit prêté son ministère à toutes ses cruautés. Cet homme féroce fut taillé en pièces, avec son fils, par la populace; ce dernier étoit âgé à peine de quatorze ans, et sa figure intéressante étoit faite pour toucher le peuple, mais on l'avoit vu assister à tous les supplices qu'ordonnoit son père, et lorsqu'on détachoit les malheureux

1343. de l'estrapade, il demandoit en grâce qu'on continuât plus long-temps une torture qui étoit son spectacle favori, et que, pour l'amour de lui, on donnât encore un coup de corde à celui que le bourreau abandonnoit.

Par le traité dont l'évêque de Florence fut médiateur, le duc d'Athènes renonça solennellement à toute autorité sur Florence, et à tout droit qu'il pourroit avoir acquis par la précédente élection du peuple. Il promit de ratifier cette renonciation, aussitôt qu'il auroit été conduit sain et sauf hors du territoire florentin. D'autre part, l'évêque, les quatorze commissaires du peuple, les ambassadeurs des Siennois et le comte de Battifolle, qui étoient venus au secours des insurgés, s'engagèrent à protéger la retraite du duc et de ses soldats, et à les mettre à couvert des insultes de la populace, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville et de son territoire. Le duc d'Athènes ouvrit le 3 août le palais à ces négociateurs, après y avoir soutenu un siège de huit jours; il y demeura cependant encore lui-même par leur conseil, jusqu'à la nuit du mercredi 6 août, afin de laisser au peuple le temps de se calmer. Il sortit enfin pendant cette nuit, et du château et de la ville, sous l'escorte des citoyens les plus puissans de Florence, qui s'étoient faits garans de sa personne; et il fut

conduit, par la route de Valombrosa, à Poppi, ^{1343.} fief indépendant, situé dans les montagnes. Sur ce territoire neutre il ratifia sa renonciation à tout droit qu'il pouvoit avoir sur Florence, son district, ou les villes qui lui étoient assujéties, et il promit de ne jamais chercher à tirer vengeance de leur rebellion. Il traversa ensuite la Romagne, et se rendit à Venise. Dans cette ville, il s'embarqua, lorsqu'on s'y attendoit le moins, pour passer dans la Pouille, et il frustra ainsi, de leur salaire, les soldats qui l'avoient suivi, et qu'il n'avoit pas payés. Le 26 juillet^e, jour de sainte Anne, où sa tyrannie avoit été renversée, fut consacré à Florence par une fête solennelle (1).

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 16, p. 890. — *Istorie Pistolesi*. p. 494. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. p. 108.

CHAPITRE XXXVI.

*Florence, après l'expulsion du duc d'Athènes.
 — Grande compagnie du duc Guarnieri.
 — La reine Jeanne succède à Robert, et fait mourir son mari. — Charles IV élu en opposition à Louis de Bavière.*

1343 — 1346.

UNE tyrannie de quelques mois suffit pour détruire la prospérité acquise par des combats de plusieurs années, et la sage économie de plusieurs générations. Florence qui, en richesse et en puissance, égaloit Venise et surpassoit toutes les autres républiques d'Europe, perdit, durant la seigneurie du duc d'Athènes, tous les trésors qu'elle avoit amassés et tous les Etats qu'elle avoit conquis. Dans le temps de la guerre avec Mastino de la Scala, la seigneurie tenoit garnison dans les villes d'Arezzo, Pistoia, Volterra et Colle de val d'Elsa; elle possédoit dix-neuf châteaux-forts sur le territoire de Lucques et quarante-six sur le sien propre, sans compter tous ceux qui appartenoient aux nobles, sujets de l'Etat. Les

revenus publics montoient alors à trois cent mille florins (1). Le seul roi de France, parmi les monarques de la chrétienté, étoit beaucoup plus riche; ceux de Sicile et d'Aragon étoient plus pauvres; celui de Naples avoit à peine un revenu égal à celui des Florentins (2).

Les dépenses de la communauté, en temps de paix, n'arrivoient pas au sixième de son revenu (3). L'état ordinaire ne montoit qu'à

(1) Poids pour poids, trois millions six cent mille livres; mais la valeur de l'argent étoit quadruple de ce qu'elle est aujourd'hui, et, de plus, tous les souverains étoient infiniment plus pauvres.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 91, p. 824.

(3) Nous avons à cette époque un état des revenus et des dépenses de la république florentine, dressé par Gio. Villani, et copié ensuite, avec quelques variations, par Marchione de Stefani. C'est un monument curieux pour l'économie politique et l'histoire des finances. Le voici :

Revenus de la ville et république de Florence, de 1336 à 1338, en florins d'or du poids de 72 grains, à 24 karats.

Gabelle des portes, ou droits d'entrée et de sortie sur les marchandises et les vivres, affermée par année à f.	90,200
Gabelle sur la vente du vin en détail, 1/3 de la valeur.	59,300
<i>Estimo</i> , ou imposition foncière sur les campagnes....	30,100
Gabelle du sel, vendu 40 sols le boisseau aux bourgeois, et 20 sols aux paysans.....	14,450
Revenus des biens des rebelles, exilés et condamnés..	7,000
Gabelle sur les prêteurs et usuriers.....	3,000
Redevances des nobles possessionnés sur le territoire..	2,000
Gabelle des contrats (inscriptions en hypothèque)....	11,000

f. 217,050

quarante mille florins d'or par an, sans compter, il est vrai, la solde des gens de

	<i>Transport.... f.</i> 217,050
Gabelle des boucheries pour la ville.....	15,000
Gabelle des boucheries pour la campagne.....	4,400
Gabelle des loyers.....	4,050
Gabelle de la farine et des moulins.....	4,350
Impôt sur les citoyens nommés podestats en pays étrangers.....	3,500
Gabelle des accusations.....	1,400
Profit sur le monnoyage des espèces d'or.....	2,300
Profit sur le monnoyage des espèces de cuivre.....	1,500
Rente des biens fonds de la communauté, et péages..	1,600
Gabelle sur les marchands de bétail dans la ville.....	2,150
Gabelle à la vérification des poids et mesures.....	600
Immondices, et loyers des vases d'Orto San-Michele..	750
Gabelle sur les loyers dans la campagne.....	550
Gabelle des marchands des campagnes.....	2,000
Amendes et condamnations dont on obtient le paiement.	20,000
Défauts des soldats (p. ^e rachat du devoir des milices)...	7,000
Gabelle des portes de maisons à Florence.....	5,550
Gabelle sur les fruitières et revendeuses.....	450
Permission du port d'armes, à 20 s. par tête.....	1,300
Gabelle des sergens.....	100
Gabelle des bois flottés sur l'Arno.....	100
Gabelles des reviseurs des garanties données à la communauté.....	200
Part de l'État aux droits perçus par les consuls des arts.	300
Gabelle sur les citoyens dont l'habitation est à la campagne.....	1,000
	<hr/> f. 297,100
Gabelle sur les possessions de la campagne.....	
Gabelle sur les batailles sans armes.....	
Gabelle de Firenzuola.....	
Gabelle des moulins et pêches.....	
Le total surpasse florins.....	<hr/> 300,000

guerre (1). Mais, comme la république, dès qu'elle faisoit la paix, licencioit ses condottieri, elle se soumettoit à un régime économique qui lui donnoit les moyens de payer rapidement ses dettes. Il y a, ce me semble, quelque chose de touchant dans les détails minutieux de ce compte de dépense, lorsqu'on se souvient que c'est celui d'un des États alors les

(1) *Dépenses de la république de Florence, de 1336 à 1338, en livres florentines, le florin d'or à 3 livres 2 sols.*

Salaire du podestat et de sa famille (ses archers et sbires).....	l. 15,240
— du capitaine du peuple et de sa famille.....	5,880
— de l'exécuteur de l'ordonnance de justice.....	4,900
— du conservateur, avec cinquante chevaux et cent fantassins (office extraordinaire et bientôt aboli).	26,040
Juge des appellations sur les droits de la communauté.	1,100
Officier chargé de réprimer le luxe des femmes.....	1,000
Officier du marché d'Orto San-Michele.....	1,300
Office de la solde des troupes.....	1,000
Office des payes mortes aux soldats.....	250
Trésoriers de la communauté, leurs officiers et notaires.	1,400
Office des revenus fonciers de la communauté.....	200
Geoliers et gardes des prisons.....	800
Table des prieurs et de leur famille au palais.....	3,600
Salaire des donzels de la communauté, et des gardiens des tours du podestat et des prieurs.....	550
Soixante archers et leur capitaine au service des prieurs.	5,700
Notaire des réformations, avec son aide.....	450
Lions, torches, lumière et feu au palais.....	2,400
Notaire au palais des prieurs.....	100
Salaire des archers et huissiers.....	1,500

l. 73,410

plus puissans de l'Europe, et qu'on y remarque que pas un des fonctionnaires publics n'est payé; à moins qu'il ne soit étranger. Dans une république, l'honneur de gouverner est une récompense suffisante pour le travail du gouvernement; mais lorsque la bonne renommée est la seule rémunération des magistrats, aucun d'eux ne néglige de l'obtenir; s'ils reçoivent au contraire un salaire, leur but principal est atteint, pourvu qu'ils soient payés, et leur emploi ne leur paroît pas infructueux, encore qu'ils n'aient mérité ni l'amour du peuple, ni le respect de la postérité.

Toutes les classes de la nation avoient prospéré sous ce gouvernement paternel, et plus

	<i>Transport..... l.</i>	73,410
Trompettes de la communauté.....		1,000
Aumônes aux religieux et aux hôpitaux.....		2,000
Six cents gardes de nuit dans la ville.....		10,800
Les drapeaux pour les fêtes et courses de chevaux...		310
Espions et messagers de la commune.....		1,200
Ambassadeurs.....		15,500
Châtelains et gardes des forteresses.....		12,400
Approvisionnement annuel d'armes et de flèches.....		<u>4,650</u>

Florins 39,119, à 3 liv. 2 s. pour 1 florin... l. 121,270

Les travaux aux murs, aux ponts et aux églises, forment la dépense extraordinaire, avec la solde des gens de guerre. En temps de paix, la république tenoit à sa solde de sept cents à mille gendarmes, et autant de fantassins.

la fortune publique étoit administrée avec épargne, plus on avoit vu s'augmenter les fortunes privées. Le premier aspect de Florence annonçoit l'opulence de ses citoyens. Des jardins délicieux entouroient la ville, et dans cette campagne ravissante, chaque site pittoresque étoit orné par quelque édifice, chaque maison paroissoit un palais. L'architecture dans la ville étoit plus somptueuse encore; ces antiques monumens la décorent aujourd'hui; leur caractère est la force et la majesté. Le luxe de nos ancêtres avoit cet avantage sur le nôtre, que les travaux qu'il encourageoit étoient destinés à une longue durée. L'émulation de ces hommes naissoit du desir de la gloire, elle avoit toujours en vue la postérité; la nôtre n'est que vaniteuse, c'est de nos seuls contemporains que nous cherchons à fixer les regards, et nos monumens se détruisent aussi rapidement que notre réputation s'évanouit.

L'on comptoit, dans la ville de Florence, vingt-cinq mille citoyens en état de porter les armes; il est vrai qu'on étendoit l'obligation d'entrer dans la milice, depuis quinze ans jusqu'à soixante-dix; la ville contenoit environ cent cinquante mille habitans (1). Dans son

(1) En calculant sur cinq mille huit cents ou six mille bap-
têmes par année. Villani lui-même estime la population beaucoup

territoire, on comptoit quatre-vingt mille hommes propres au service militaire; quinze cents nobles étoient soumis aux ordonnances de justice, soixante-cinq d'entr'eux seulement étoient armés chevaliers. Dans les écoles, huit à dix mille enfans apprenoient à lire; douze cents, sous l'inspection de six maîtres, étudioient l'arithmétique; cinq ou six cents, prenoient des leçons de logique ou de grammaire. On comptoit dans la ville cent dix églises, dont cinquante-sept étoient paroissiales, cinq abbayes, deux prieurés, habités par quatre-vingts religieux; vingt-quatre couvens de femmes, où se trouvoient cinq cents religieuses; sept cents moines soumis à dix règles différentes; deux cent cinquante ou trois cents prêtres chapelains, et trente hôpitaux, avec mille lits pour les malades et les pauvres. Outre les citoyens, la ville contenoit habituellement au moins quinze cents étrangers.

La prospérité du commerce étoit en rapport avec cette population; il y avoit deux cents ateliers de fabricans de laine, d'où sortoient chaque année soixante et dix à quatre-vingt mille pièces de draps, valant un million deux cent mille florins. On estimoit que le tiers de cette somme servoit à payer les salaires de

plus bas; mais il mourut dans la peste de 1348 plus de monde à Florence que Villani ne donne d'habitans à cette ville.

trente mille ouvriers qui vivoient de cette manufacture. Le commerce des draps étrangers étoit entre les mains de vingt négocians , réunis sous le nom de compagnie de Calimala ; il rouloit annuellement sur dix mille pièces de drap , de la valeur de trois cent mille florins. Quatre-vingts comptoirs étoient destinés au commerce de banque , et la Monnoie frappoit chaque année trois cent cinquante à quatre cent mille florins d'or , et vingt mille livres en billon de cuivre (1). Trente ans auparavant , la manufacture de laine avoit occupé une centaine d'ateliers de plus , et produit jusqu'à cent mille pièces de drap ; mais ces draps étoient beaucoup plus grossiers , et leur valeur inférieure de moitié , parce qu'on n'y employoit point encore la laine d'Angleterre.

Telle étoit la prospérité de la république florentine , avant que l'ambition et la discorde de ses citoyens , leur jalousie et leur avarice lui eussent donné un maître. Quand ils se- 1343.
couèrent le joug de ce maître , et que , par un généreux effort , ils rétablirent leur

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 93, p. 826. Le collège des juges étoit composé de quatre-vingts à cent personnes ; celui des notaires en comptoit six cents. Il y avoit soixante médecins ou chirurgiens , cent pharmaciens ou droguistes , cent quarante-six maîtres maçons ou charpentiers , trois cents maîtres cordonniers ; le nombre des merciers n'avoit pu être estimé , parce qu'ils avoient des boutiques ambulantes. *Ibid.*

république, ils se trouvèrent dépouillés de toutes leurs conquêtes. Les Arétins, avertis que le duc d'Athènes étoit assiégé par le peuple, avoient pris les armes de leur côté, pour recouvrer leur liberté; ils avoient attaqué la forteresse bâtie dans leur ville par les Florentins, et forcé Guelfo Bondelmonti, son commandant, à la leur livrer. En même-temps, les Tarlati, avec les Gibelins d'Arezzo, s'emparèrent de Castiglione Aretino (1). Les Pistoïois chassèrent la garnison florentine, et rasèrent le château qu'elle occupoit; ils reprirent Serravalle, la clef de leur territoire, et rétablirent le gouvernement de leurs pères, celui du peuple et de la liberté (2). Santa-Maria à Monte et Montopoli, deux châteaux autrefois conquis sur les Lucquois, se révoltèrent aussi, et résolurent de se gouverner comme des États indépendans; Colle et San-Gemignano en firent autant; Volterra enfin prit également les armes, à la persuasion d'Ottaviano de Belforti, qui avoit été seigneur de cette ville; mais, au lieu de recouvrer sa liberté, elle échangea la domination du duc d'Athènes contre celle de ce tyran domestique.

Cependant les Florentins, après avoir chassé

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 16, p. 892.

(2) *Storie Pistolesi*. p. 496.

le duc, s'occupèrent du rétablissement de leur république, et de la réforme de leurs lois. L'évêque, les ambassadeurs de Sienne, et les quatorze citoyens élus pendant la sédition, s'efforçoient de concilier les prétentions des factions opposées. Avant tout, ils changèrent la division de la ville; et, au lieu de six, ils ne conservèrent que quatre quartiers, égaux en population et en richesses, qui devoient être également représentés dans la magistrature suprême (1).

Il étoit plus facile de ramener à l'égalité ^{1343.} les divers quartiers de la ville, que les divers ordres de citoyens. Les nobles étoient exclus du gouvernement, par l'ordonnance de justice. Les riches bourgeois avoient formé plus tard une nouvelle oligarchie, qui, non moins que l'ancienne noblesse, excitoit la jalousie du peuple. Comme les nobles, ils avoient des palais fortifiés, de grandes possessions à la campagne, des vassaux, des cliens, une famille nombreuse; ils élevoient dans leurs maisons une jeunesse orgueilleuse; ils réunissoient enfin tous les moyens de force et de résistance qui peuvent rendre dangereux un

(1) Dans l'ancienne division, les deux sestiers d'Oltr' Arno et de San-Pier' Scheraggio comprennoient seuls la moitié de la ville. Les quatre nouveaux quartiers furent San-Spirito (oltr' Arno), Santa-Croce, Santa-Maria-Novella, et San-Giovanni.

1343. ordre de citoyens. L'usage qu'ils avoient fait de leur pouvoir passé, faisoit craindre son renouvellement; on leur reprochoit toutes les pertes que la république avoit éprouvées par la mauvaise foi de Mastino de la Scala, la guerre de Lucques, et la tyrannie du duc d'Athènes. La jalousie et l'envie de dominer se manifestoient aussi dans les classes inférieures; et déjà on distinguoit, sous les noms de moyenne bourgeoisie et d'artisans, deux ordres différens de citoyens, dont les prétentions rivales seroient difficiles à concilier.

Vingt-cinq députés de chaque quartier, huit nobles et dix-sept citoyens, furent appelés par l'évêque et les commissaires du peuple, à former une *balie*, pour réunir les partis divers, et donner à la constitution une nouvelle forme. La balie décida que, puisque toutes les classes de citoyens avoient concouru à renverser la tyrannie, toutes devoient jouir en commun de la liberté. Elle ne voulut reconnoître que deux ordres dans la nation, le peuple et la noblesse; au premier, elle attribua les deux tiers des honneurs publics; au second, le tiers; et elle suspendit la rigueur de l'ordonnance de justice, afin que les délits des grands fussent punis d'après les mêmes formes et les mêmes lois qui régissoient les autres citoyens.

Mais les grands ne furent pas plus tôt affran- 1343.
chis de la contrainte sous laquelle ils avoient
long-temps vécu , qu'ils songèrent à venger
des injures jusqu'alors supportées en silence.
Plusieurs de leurs ennemis furent massacrés
par eux , non pas dans les campagnes seu-
lement , mais jusque dans les rues et sur les
places publiques ; les lois communes n'avoient
point assez de force pour réprimer ou punir
tant d'audace. Une indignation générale se-
conda la jalousie des bourgeois ; quelques
transfuges de la noblesse se joignirent au
peuple ; et , le 22 septembre 1343 , moins de
deux mois après l'expulsion du duc d'Athènes ,
une sédition fut excitée sur la place des
Prieurs , et les quatre nobles qui siégeoient
dans la seigneurie , furent forcés , par les me-
naces et la clameur publique , de sortir du
palais , et de renoncer à leur magistrature (1).

Les nobles n'abandonnèrent cependant point
encore le combat. L'un d'eux , André Strozzi
s'efforça d'ameuter la populace contre la bour-
geoisie ; mais les séditieux qu'il avoit assemblés,
ayant été dissipés , il fut obligé de s'exiler
lui-même pour se dérober à une peine capi-
tale (2). Ses confrères appeloient dans la ville

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 18 , p. 897.

(2) *Ib.* c. 19 , p. 898.

1343. leurs vassaux et leurs paysans , auxquels ils distribuoi^{ent} des armes ; on assuroit aussi qu'ils avoient demandé des secours à la noblesse immédiate des Apennins , aux Pisans et aux tyrans de Lombardie. Le peuple les prévint ; appelé aux armes par les Médicis , dans le quartier de Saint-Jean , il attaqua les palais des Adimari - Cavicciuoli , qui étoient situés proche de la cathédrale , et après un combat long et acharné , il les contraignit à capituler ; leurs barricades furent renversées , leurs cliens désarmés et dispersés ; mais leurs personnes et leurs propriétés furent respectées. Après cette première victoire , le peuple entreprit successivement le siège de chacun des palais fortifiés : les forces de tous étoient tournées contre un seul , et la résistance ne pouvoit être longue ; les Donati et les Cavalcanti se soumirent bientôt ; les gentilshommes qui habitoient l'autre côté de l'Arno , et qui avoient fortifié les têtes de ponts , se défendirent plus long-temps ; mais , le pont de la Carraia ayant enfin été emporté , les Frescobaldi , les Nerli et les Rossi se rendirent ; les maisons des Bardi furent prises d'assaut , et vingt-deux palais qui leur appartenoient , furent pillés et réduits en cendres (1).

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 20 , p. 900.

Après cette victoire, une nouvelle balie fut ^{1343.} créée pour changer encore une fois la constitution. La seigneurie demeura composée d'un gonfalonier de justice, et de huit prieurs des arts et de la liberté, dont deux appartenoient à chaque quartier. De ces neuf magistrats, trois devoient être tirés de chacune des trois classes de la bourgeoisie. Douze bonshommes et seize gonfaloniers de compagnies, furent donnés à la seigneurie pour conseillers (1).

L'ordonnance de justice fut remise en vigueur contre les grands, mais avec les modifications qu'exigeoit l'équité; l'obligation de répondre pour les malfaiteurs, autrefois étendue à tous les membres d'une famille noble, fut restreinte aux plus proches parens du coupable, et cinq cent trente familles furent effacées, par un acte de faveur, du rôle de la noblesse, pour être inscrites dans celui de la bourgeoisie. Les unes, par leur appauvrissement, ou l'extinction de plusieurs branches collatérales, avoient cessé d'inspirer de la jalousie; les autres avoient mérité par leur conduite, la bienveillance du peuple. Quelques maisons des plus illustres de Florence, reçurent de semblables lettres de roture (2).

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 21, p. 903.

(2) Comme les Spini, les Scali, les Brunelleschi, les

1343. Pendant que les Florentins étoient ébranlés par ces révolutions intérieures, il leur importoit de conserver la paix au dehors, pour que les ennemis de l'ordre nouveau ne cherchassent pas de l'appui chez les ennemis de l'État; ils confirmèrent donc, le 16 novembre, le traité que le duc d'Athènes avoit conclu avec les Pisans, et ils y ajoutèrent seulement quelques conditions nouvelles (1).

Depuis la conquête de Lucques, la république de Pise paroissoit tenir le premier rang en Toscane. Les villes de Pistoia et de Volterra s'étoient mises sous sa protection, en se détachant des Florentins (2), et l'alliance des Visconti pouvoit multiplier ses ressources. Mais la dernière guerre avoit coûté aux Pisans un million et demi de florins; les anciennes disputes entre la noblesse et le peuple se renouvelloient, et Luchino Visconti, au lieu d'un allié, devoit bientôt paroître un ennemi redoutable.

Tandis que Betto des Sismondi avoit conduit au seigneur de Milan, des troupes auxiliaires que lui envoyoit la république de Pise, Jean Visconti d'Oleggio conspiroit à Pise,

Compiombesi, les Giandonati, les Guidi, quelques Tosinghi, et les comtes de Certaldo et de Puntormo. *Giov. Villani. L. XII, c. 22, p. 904.*

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 24, p. 906.*

(2) *Cronica di Pisa. T. XV, p. 1014.*

contre cette république, avec un autre Sis-^{1343.}mondi (1), et quelques chefs de l'ancienne noblesse. Ils vouloient rappeler les fils de Castruccio, et chasser le comte de la Gherardesca, alors capitaine général. Mais ce complot fut découvert, l'un des conjurés perdit la tête sur un échafaud, les autres furent bannis et leurs maisons rasées, et Jean d'Oleggio fut obligé de sortir de Pise, avec ignominie. Le seigneur de Milan, à cette nouvelle, fit jeter en prison les Pisans qui servoient dans son armée, et il renvoya Oleggio avec deux mille gendarmes en Toscane, pour se venger; cette armée, qui s'avança par Pietra Santa et l'État de Lucques, étant ensuite entrée dans la Maremme, y eut à combattre un climat plus redoutable que les ennemis. Aussi, après avoir perdu beaucoup de monde sans avoir livré de bataille, Visconti rappela-t-il ses troupes, et rendit-il, en 1345, la paix aux Pisans (2).

Ainsi cette guerre, entre deux des premières puissances d'Italie, ne fut signalée par

(1) Guelfo Buzzacherini, selon la chronique de Pise, et Barthelemy, selon celle de Pistoia.

(2) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1012-1015.—*Storie Pistolesi anon.* p. 490-505.—*B. Marangoni Cron. di Pisa.* p. 697.—*Giov. Villani.* L. XII, c. 28, p. 908 et 37, p. 917.

1343. aucun événement remarquable ; elle ne se seroit pas terminée de la sorte , si les Pisans avoient gardé sous leurs ordres , la brillante cavalerie avec laquelle ils avoient protégé le siège de Lucques ; mais , au moment où ils avoient signé leur traité de paix avec le duc d'Athènes, ils s'étoient hâtés de la licencier , et l'armée qui avoit été à eux , étoit devenue indépendante ; c'étoit une puissance nouvelle , sans État ni sujets, et qui, pour n'être composée que de soldats, n'en étoit que plus redoutable.

Un aventurier allemand, qui se faisoit nommer le duc Guarnieri , avoit proposé aux soldats que les Pisans licencioient , de rester unis , et de faire la guerre pour leur propre compte. Il s'engagea à payer une solde aux militaires qui voudroient servir sous lui , et il détermina bientôt ces hommes , pour qui combattre étoit un métier , jamais un devoir , à le reconnoître pour leur chef. Guarnieri ne se proposoit point de faire des conquêtes en Italie , mais seulement de lever des contributions sur tous les pays qu'il lui plairoit de traiter comme ennemis. En sortant de Pise , son armée , qu'il nomma la grande compagnie , étoit forte de deux mille chevaux ; il la conduisit sur le territoire de Sienne qu'il vouloit abandonner au pillage , et déjà dans

cette courte marche, de nombreuses recrues ^{1343.} vinrent se joindre à lui (1).

Les républiques et les petits princes d'Italie ne pouvoient opposer qu'une foible résistance à ces redoutables compagnies ; qui vers cette époque commencèrent à menacer l'existence de tous les États. Leur formation étoit toujours inattendue ; et comme aucun souverain ne tenoit sur pied , en temps de paix , un corps nombreux de troupes , aucun moyen de résistance n'étoit préparé contre elles. Lors même que les soldats assemblés en compagnie n'auroient pas eu la supériorité du nombre , l'habitude de la guerre leur auroit donné un immense avantage sur les milices qu'on auroit pu destiner à les combattre. Si d'autre part on leur opposoit d'autres mercenaires , ceux-ci étoient toujours prêts à quitter leurs drapeaux pour s'engager dans la compagnie ; ils ne la combattoient jamais que mollement , et ils n'oublioient point qu'il pourroit leur convenir bientôt d'aller chercher un azile parmi ces frères d'armes , et de partager leurs dangers et leurs profits. Une licence effrénée régnoit dans les camps de ces brigands ; leurs chefs eux-mêmes , applaudissoient à leurs

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 8, p. 883. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1012.

1343. excès, afin de gagner l'affection des soldats, et d'attirer un plus grand nombre de recrues sous leurs drapeaux. Ils ne rougissoient d'aucun crime ou d'aucune cruauté, et le duc Guarnieri joignoit au titre de seigneur de la grande compagnie, ceux *d'ennemi de Dieu, de la pitié, et de la miséricorde*. Il avoit fait graver ces titres odieux sur une plaque d'argent, dont il ornoit sa poitrine (1).

Les paysans siennois qui ne s'attendoient point à voir troubler la paix profonde dont ils jouissoient, furent tout-à-coup assaillis par ces soldats féroces, qui, non contents de saccager leurs maisons, et d'enlever leur bétail, cherchoient souvent à leur arracher de l'argent, en les soumettant à de cruelles tortures. Le gouvernement ne savoit comment protéger ses sujets qui fuyoient devant les ravisseurs, emportant avec eux les effets qu'ils avoient pu soustraire au pillage. La ville se remplissoit de paysans, de femmes et de vieillards. Guarnieri cependant, à qui la seigneurie fit demander raison de cette attaque, offrit de sortir aussitôt du territoire de Sienne, moyennant la modique somme de douze mille florins. Il vouloit pouvoir se vanter que la république de Sienne s'étoit rachetée de ses

(1) *Istorie Pistolasi*. T. XI, p. 489.

ravages , afin que les États moins puissans , 1343.
redoutassent davantage son approche , et se
soumissent plus tôt aux termes qu'il voudroit
leur imposer (1). Les Siennois lui payèrent en
effet la contribution qu'il demandoit , et Guar-
nieri , en sortant de leur territoire , se jeta
sur celui de Montepulciano , de Città di Castello
et de Pérouse ; ces trois villes , pour éviter de
plus grands désastres , furent à leur tour
obligées de se racheter.

Après avoir répandu la terreur dans le
patrimoine de saint Pierre , Guarnieri tourna
tout-à-coup sur la gauche , et il traversa la
Romagne , en la mettant à feu et à sang. Cette
province étoit alors divisée entre un grand
nombre de petits tyrans ennemis les uns des
autres , et cependant trop foibles pour se
faire la guerre. Chacun de ces petits seigneurs
offrit de l'argent au duc Guarnieri pour l'en-
gager à nuire à ses rivaux , et bientôt après
il fut obligé d'en payer de nouveau , pour
se racheter à son tour. François des Ordellaffi ,
seigneur de Forli , engagea le duc à attaquer
Rimini , où commandoit Malatestino des Ma-
laresti ; Ferrantia Malatesta profita de cette
agression pour se révolter contre son parent ,

(1) *Storie Pistolesi*. p. 487. — *Andrea Dei Cronica Sanese*.
T. XV, p. 105.

1343. et , pendant un mois , le territoire de Rimini fut pillé par les brigands de la compagnie ; pendant le mois suivant celui de Cesena fut le théâtre de leurs dévastations , quoique cette ville appartint à François des Ordelaïffis , celui même qui les avoit appelés en Romagne (1).

Il ne convenoit point à Guarnieri de séjourner dans une même province jusqu'à ce que les habitans , réduits au désespoir , eussent pris en commun , des mesures pour leur défense. Il avançoit toujours sans connoître la distinction d'amis ou d'ennemis ; et déjà il étoit parvenu sur les frontières de l'État de Bologne. De quelques crimes qu'il eût souillé son passage , un ennemi paroïsoit moins odieux aux républicains de Bologne , que le tyran sous lequel ils gémissent : l'un frappoit les campagnes comme une tempête passagère , l'autre corrompoit le principe de l'existence , comme les miasmes pestilentiels d'un marais empoisonnent l'air. Les Gozzadini , les Beccadelli , tous les vieux amis de la liberté se rendirent au camp du duc Guarnieri ; ils lui promirent les plus riches récompenses s'il chassoit de Bologne , Taddéo de Pepoli , et s'il rendoit sa liberté à cette ville antique et puissante. Mais le général Allemand préféroit

(1) *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 900.

aux promesses des exilés, les offres immé-^{1343.}diates du seigneur de Bologne ; il avoit trouvé celui-ci à la tête de trois mille cinq cents chevaux, dans les environs de Faenza. Le combat pouvoit être douteux, et la victoire ne valoit pas, pour lui, le sang qu'elle lui auroit coûté. Il accepta soixante mille livres de Bologne, que Taddeo de Pepoli lui fit compter pour solde de ses troupes pendant deux mois ; il traversa pacifiquement le territoire de ce seigneur, et il conduisit la grande compagnie dans l'État de Modène (1).

Dans cette courte campagne, Guarnieri avoit déjà levé des contributions considérables, et ses troupes s'étoient enrichies par un immense butin. Le capitaine et les soldats désiroient également retourner en Allemagne, pour y jouir des richesses qu'ils avoient amassées. Mais la Lombardie qu'ils devoient traverser, ne leur paroissoit pas si facile à intimider ou à vaincre, que les petits princes qu'ils avoient dépouillés jusqu'alors. Ils ravagèrent, il est vrai, une partie du territoire de Modène, de Reggio, et de Mantoue, jusqu'au moment où les marquis d'Este et les Gonzagues se présentèrent à leur rencontre avec des forces considérables ; ils étoient soutenus

• (1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 387.

1343. par Mastino de la Scala, les Pepoli, et même Luchino Visconti. Guarnieri ne savoit pas encore tout l'avantage qu'une compagnie auroit eu sur les troupes qui lui étoient opposées; il n'avoit pas encore perfectionné, par une longue pratique, cet art de déprédation qu'il devoit exercer encore plusieurs années; et il consentit, moyennant une grosse somme d'argent qui lui fut payée par les princes lombards, à reconduire en Allemagne, sa formidable troupe, par détachemens assez foibles, pour ne plus inspirer d'effroi aux provinces qu'il traversoit (1). Jusqu'à ce que Guarnieri et ses soldats eussent dissipé, dans la débauche et les vices, l'argent amassé par le brigandage, ils ne reparurent pas en Italie.

Si les passions orageuses des républiques, si la foiblesse des petites seigneuries exposoient les premières à des révolutions fréquentes, et les secondes à des vexations cruelles, les grands États de l'Europe n'étoient, à la même époque, pas plus heureux ou plus tranquilles. Les uns étoient en proie à des guerres acharnées, les autres étoient ébranlés intérieurement par des révolutions violentes.

(1) *Istorie Pistolesi*. p. 490. — *Cortusiorum Histor.* L. VIII, c. 10, p. 909. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 408.

L'Allemagne, troublée par les intrigues des papes, l'ambition et la jalousie des princes, ne voyoit aucun terme aux guerres civiles qui la déchiroient. Jean de Bohême s'étoit mis à la tête des ennemis de l'empereur, et son activité avoit redoublé la détresse de l'empire et l'embarras de Louis de Bavière. La France, déchue de son ancien lustre, sous le règne désastreux de Philippe de Valois, étoit ravagée par les Anglois; mais les victoires d'Edouard III n'étoient guère moins funestes à l'Angleterre, qu'elles épuisoient d'hommes et d'argent. L'Espagne consumoit ses forces dans les guerres civiles qu'avoient excitées les entreprises tyranniques des deux Pierre, le cruel de Castille, et le cérémonieux d'Aragon. Enfin le royaume de Naples, en perdant le vieux roi Robert, se trouvoit de nouveau exposé à l'anarchie et aux convulsions auxquelles le règne des princes d'Anjou l'avoit dérobé soixante ans.

Robert étoit mort à Naples, le 19 janvier 1343, à l'âge de quatre-vingts ans, après en avoir régné plus de trente-trois (1). Son neveu Caribert, ou Charles Hubert, roi de Hongrie, auquel Robert avoit soustrait le

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 9, p. 883. — *Dominici de Gravina Chronicon de Rebus in Apulia Gestis*. T. XII, p. 553.

1343. royaume de Naples, étoit mort six mois avant lui, le 14 juillet 1342, à Visgrade, après avoir régné quarante-deux ans (1). Le premier laissoit pour héritier une fille de son fils, nommée Jeanne, mariée à André, second fils du second. Louis, fils aîné du roi de Hongrie, avoit succédé à son père.

Peu de souverains ont joui d'une plus haute réputation de sagesse et de vertu que Robert, roi de Naples; mais l'opinion publique, indulgente pour les princes, décore souvent du nom de grands hommes, ceux qui seroient à peine médiocres comme particuliers. La protection constante que Robert accorda aux gens de lettres, et la justice de plusieurs de ses lois, lui méritèrent cependant, en partie, les éloges de son siècle. D'autre part, il faut reprocher à son avarice d'avoir autorisé les juges à laisser racheter tous les crimes pour de l'argent (2). Il faut accuser son ambition d'avoir entretenu la haine des Guelfes et des Gibelins, lorsqu'elle n'avoit plus d'objet; d'avoir excité presque toutes les guerres qui, pendant

(1) *Anton. Bonfinii Rer. Hungar. Dec. II. L. X, p. 254.*

(2) *Voyez dans ses lettres arbitraires, la 4.^e, de compositione, et commutatione pœnarum, par laquelle il autorise les juges à certa quantitate pecuniæ componere pro curiæ nostræ parte.* Giannone. L. XXII, c. 5, T. III, p. 251.

son règne, déchirèrent l'Italie et l'Allemagne ; ^{1343.} et d'avoir attiré par elles, sur ses propres États, bien plus de revers que de succès. Le règne de sa petite fille Jeanne fit oublier ses fautes, et fournit à l'Italie de puissans motifs pour regretter une administration plus ferme et plus heureuse.

La reine Jeanne n'avoit que seize ans, lorsqu'elle succéda au roi son grand-père ; et André, son cousin et son époux, n'étoit son aîné que de peu de mois. De nombreux princes du sang, fils des frères de Robert (1), rendoient la cour de Jeanne brillante et voluptueuse. Chacun d'eux s'efforçoit d'acquérir la faveur des deux jeunes époux, et de gouverner en leur nom. Ceux-ci étoient bien plus avides de plaisir que de gloire ou de pouvoir ; cependant ils annonçoient déjà des prétentions rivales ; ils étoient jaloux l'un de l'autre ; et, incapables, comme ils étoient, d'administrer le royaume, ils souffroient impatiemment, elle, que son mari, lui, que sa femme, voulussent régner en leur propre nom (2). André, fils de Caribert, petit-fils de

(1) Philippe de Tarente et Jean de Duraz, frères de Robert, avoient laissé chacun trois fils : Robert, Louis, et Philippe de Tarente ; Charles, Louis, et Robert de Duraz. •

(2) *Dominici de Gravina de Reb. in Apul. Gest.* p. 554.

1343. Charles Martel, et arrière-petit-fils de Charles II, prétendoit être l'héritier légitime du trône. Son père, il est vrai, avoit été supplanté par Robert; mais il se regardoit comme rentré dans tous ses droits (1); et les Hongrois qu'il avoit conduits avec lui, surtout un moine, nommé le frère Robert, son principal conseiller, cherchoient à l'entretenir dans cette opinion, afin d'attirer à eux l'autorité royale. Jeanne au contraire, et les princes du sang, ses cousins, soutenoient que la succession de Robert avoit été légitimée par l'approbation du pape Clément V, en 1309, et qu'un roi, reconnu pendant trente ans par son peuple, ne pouvoit plus être considéré comme un usurpateur. Robert qui, avant de mourir, avoit déjà vu éclater cette jalousie, avoit pris à tâche de consolider les droits de sa petite-fille. Il avoit exigé que tous les barons, ses feudataires, et tous les officiers de la couronne, prêtassent à Jeanne serment de fidélité; et par son testament il avoit ordonné que le couronnement d'André fût différé jus-

(1) Le roi Louis de Hongrie, frère d'André, consentit, en 1344, à payer 44,000 mares à la cour pontificale, pour obtenir de Clément VI qu'il couronnât André comme roi de Sicile par droit de succession. *Continuatio Chron. Hungaricæ Joh. de Thwroc. a Johanne archid. de Kikullew.* P. III, c. 4, p. 176. *Scriptores Rerum Hungaricæ.* T. III.

qu'à ce que ce prince eût atteint sa vingt-^{1345.} deuxième année (1).

Dans cette cour, la plus policée, comme aussi la plus corrompue de l'Europe, le prince hongrois avoit conservé sa rudesse demi-sauvage. Orgueilleux et irascible, il croyoit voir une rébellion dans toute résistance, un outrage dans le sourire ou le silence même des courtisans de la reine. Il méprisoit les mœurs et les usages des Napolitains, et cependant il se croyoit sans cesse exposé à leur dérision; il s'indignoit de ne porter encore que le titre de duc de Calabre, de n'être roi que pour les courtisans, et de ne pouvoir exiger aucune obéissance (2). Souvent on l'entendit menacer ou la reine, ou les princes du sang, ou les

(1) *Matteo Villani Istor. Fiorent. T. XIV, L. I, c. 9, p. 19.*

(2) *Oltraggio chiamo io l'alterigia, i modi.*

Superbi usati a me dagli insolenti

Ministri, o amici, o consiglieri o schiavi,

Ch' io ben non so come a nomar me gli abbia

Quei ch' intorno ti stanno, e oltraggio chiamo

Quanti ogni giorno a me si fan; del nome

Appellarmi di re, mentre mi e tolto

Non che il poter, per fin la inutil pompa

Apparente di re; vedermi sempre

Piu a servitù che a libertà vicino;

E i miei passi e i miei detti opre e pensieri

Tutto esplorarsi, e riferirsi tutto.

¹³⁴⁴ principaux barons du royaume. De jour en jour, il attendoit une bulle du pape, qui permît son couronnement; et, sur l'étendard royal destiné à cette cérémonie, il fit peindre, au-dessus de ses armoiries, deux instrumens de supplice, le billot et la hache, comme pour annoncer que, dès qu'il régneroit, il feroit justice de ses ennemis, auxquels il eut soin de montrer d'avance cet étendard (1).

André soupçonnoit la reine d'avoir des intrigues criminelles avec Louis de Tarente, son cousin; l'opinion publique confirmoit ces soupçons, et accusoit la reine d'autres galanteries encore. Catherine, mère des princes de Tarente, qui portoit le titre d'impératrice de Constantinople, donnoit l'exemple du dérèglement des mœurs; elle avoit tout crédit sur sa petite nièce, et elle favorisoit ses intrigues avec Louis, dans l'espérance d'écarter André de la couronne, et de la faire ainsi obtenir à son fils. La reine Sançha, veuve de Robert, avoit eu horreur de tant de corruption; elle s'étoit retirée dans un couvent, où elle étoit morte un an après son mari. Aucun respect salutaire ne contenoit plus les débordemens de cette cour voluptueuse.

Les intrigans qui entouroient la jeune reine

(1) *Dominici de Gravina Chron. Rer. Apul.* p. 559.

ne se contentèrent pas de lui avoir inspiré ^{1344.} de l'éloignement pour André ; ils vouloient se défaire de ce jeune prince , dont ils redoutoient la vengeance et les emportemens ; ils encoûtoient la reine dans sa passion criminelle pour son cousin ; puis , tout-à-coup , ils l'arrêtoient et la glaçoient d'effroi , en lui rapportant les soupçons et les menaces de son mari ; quelquefois même ils lui parloient du bien de ses peuples , du tyran auquel elle alloit permettre de régner sur eux , et ils lui faisoient une vertu du crime qu'ils proposoient. Au milieu de ces séductions , Jeanne , entraînée , égarée par sa passion , permit à ses courtisans de la servir , et consentit à leur complot , sans vouloir en connoître les détails.

Le comte d'Artusio , bâtard du roi Robert , ^{1345.} et Philippine la Catanoise , confidente de la reine , se mirent à la tête de la conspiration (1). Ils engagèrent la cour à quitter Naples au mois de septembre 1345 , pour s'établir dans un lieu solitaire , au couvent de Saint-Pierre de Morone ou des Célestins , proche d'Averse.

(1) Les autres conjurés étoient Bertrand , fils du comte d'Artusio , Thomas et Massolo de la Léonessa , camériers du roi , Raffello Caraffa , les comtes de Tralizzo , et d'Eboli , Raïmond de Catane , Jacques Capanno , grand maréchal , les comtes de la Stella , Pace de Turpia , et Nicolas de Mérizzano.

1345. La nuit du 18 septembre, comme André étoit au lit, auprès de la reine, les camérières vinrent lui annoncer que des nouvelles de la plus haute importance étoient arrivées de Naples, et que ses conseillers l'attendoient pour suivre ses ordres. La reine fut troublée, elle essaya de retenir son mari; mais ce remords impuissant céda à la crainte (1). André sortit, et les camérières refermèrent sur lui les portes de la chambre de la reine.

Les conjurés attendoient André dans un corridor voisin : aussitôt qu'ils le virent venir à eux, ils se jetèrent sur lui; cependant, persuadés qu'un anneau que lui avoit donné sa mère, étoit un talisman qui le préserveroit de mourir par le fer, ou par le poison (2), ils s'efforcèrent de passer autour de son cou un lacet de soie : André se défendit vigoureusement, et fit couler le sang de quelques-uns de ses assaillans; il fut enfin poussé hors de la fenêtre; d'autres conjurés, qui attendoient dans le jardin, le tirèrent en bas par les pieds, et achevèrent de l'étrangler (3).

La nourrice d'André, nommée Isolda, l'avoit accompagné à Naples; elle veilloit sur

(1) *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano. T. XV, p. 9.*

(2) *Domn. de Gravina Chron. de Reb. Apul. p. 566.*

(3) *Giov. Villani. L. XII, c. 50, p. 931.*

lui avec une tendre sollicitude , et ne le ^{1345.}perdoit presque pas de vue. Éveillée en sursaut par les cris et le tumulte , elle entra dans la chambre de la reine , qu'elle vit seule , assise auprès du lit nuptial , la tête appuyée sur ses mains : elle lui demanda avec angoisse , où étoit son maître ; et plus effrayée encore de sa réponse , elle courut avec un flambeau vers une fenêtre ; les conjurés s'enfuirent à sa vue , laissant le cadavre d'André étendu sur le gazon ; et la malheureuse Isolda , appelant à grands cris à la vengeance , la cour , le couvent et la ville même d'Averse , ne laissa aux conjurés aucun moyen de déguiser leur crime (1).

Jeanne , accablée de terreurs et de remords , revint aussitôt à Naples , conduisant avec elle le corps de son époux , qui fut enterré , avec peu de pompe , dans l'église de Saint-Louis (2). Ceux qui n'avoient pas trempé dans la conjuration , ne çachoient point l'horreur que leur inspiroit un si grand crime : chacun se mettoit en défense , comme s'il étoit personnellement menacé , ou comme si ce forfait avoit rompu tous les liens de la société. Robert de Tarente ,

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 421.

(2) *Treatani Caraccioli opuscula Histor.* T. XXII, p. 12. — *Dominici de Gravina Chronicon Apul.* p. 562.

1345. frère de Louis, armoit ses vassaux et fortifioit ses palais; Charles de Duraz excitoit le peuple à venger la mort de son roi; et comme il avoit épousé la sœur de Jeanne, peut-être espérait-il lui succéder, s'il la détrônoit. La reine, enfin, et son amant, Louis de Tarente, rassembloient leurs partisans, et se préparoient à la guerre civile, dont ils se voyoient menacés.

L'Europe entière parut se soulever d'indignation à la nouvelle de cet attentat. Le pape Clément VI, qui avoit succédé, le 7 mai 1342, à Benoît XII, mort le 25 avril, crut être appelé par sa haute dignité et sa suzeraineté sur le royaume de Naples, à punir des coupables que les juges ordinaires ne pouvoient
1346. atteindre. Il chargea Bertrand de Baux, grand justicier du royaume, d'instruire une procédure sur le meurtre du roi André, et de poursuivre le crime sans acception de personnes ou respect pour les dignités humaines (1). La reine, qui n'osoit point protéger les conjurés, pour ne pas avouer une honteuse complicité, vit soumettre à la torture Raimond de Catane, son grand maréchal: bientôt après, le grand justicier, faisant porter devant lui un drapeau

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 51, p. 932. — *Naples* aux mémoires pour la vie de Pétrarque. T. II, p. 23. — *Domini* de *Gravina*. p. 564.

sur lequel le meurtre d'André étoit représenté, ^{1346.} vint, suivi par toute la populace de Naples, enlever jusque dans le palais de la reine, ses amis, ses serviteurs les plus dévoués, et surtout la Catanoise, confidente de ses secrets les plus intimes. La reine essaya, il est vrai, quelque temps de les défendre, mais, craignant pour elle-même la fureur du peuple, elle les abandonna à leurs bourreaux (1).

Avant d'être conduits à la mort les prévenus furent soumis à d'affreuses tortures, pour tirer d'eux la confession de leur crime; cependant une palissade, gardée par des soldats, les déroboit au peuple, et empêchoit que d'autres que les juges pussent entendre leurs aveux. La Catanoise mourut dans les horreurs de la question; les autres furent livrés à un supplice révoltant, pendant lequel on leur mit un hameçon dans la bouche, pour les empêcher de parler (2).

Sans doute on redoutoit que ceux qu'on envoyoit au supplice n'accusassent publiquement la reine de complicité; mais les précautions qu'on prenoit pour l'empêcher sembloient

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 422. — *Istorie Pistolesi*. p. 115. — *Mémoires pour la vie de Pétrarque*. T. 41, L. III, p. 145.

(2) *Giov. Villani*. L. XII, c. 51, p. 932.

1346 l'accuser plus ouvertement encore. Jeanne, cependant, écrivit au roi Louis de Hongrie, frère de son mari, pour se justifier du crime dont l'accusoit la voix publique. Elle reçut en réponse une lettre que son latinisme a rendue célèbre. « Jeanne, lui disoit Louis, les » désordres de ta vie passée, l'ambition qui t'a » fait retenir le pouvoir royal, la vengeance » négligée et les excuses alléguées ensuite, » prouvent assez que tu as été complice de » la mort de ton mari (1). » Des ambassadeurs du roi de Hongrie s'étoient présentés dès le mois de mars 1346, à la cour du pape, pour demander que leur maître fût mis en possession du royaume de Naples, dont il étoit le plus proche héritier, et que Jeanne fût déposée, comme devenue, par son crime, indigne de régner. Louis en même-temps en appelloit à un autre tribunal, celui des armes, et il invoquoit la bravoure de ses sujets; il fit faire un étendard sur lequel la mort d'André étoit représentée, et il le déploya lui-même

(1) *Johanna ! inordinata vita præterita, ambitiosa continuatione potestatis regie, neglecta vindicta, et excusatio subsequuta, te viri tui necis arguunt consciam et fuisse participem.* — *Bonfinius de Rebus Hungaric. Dec. II. L. X, p. 101.* — *Chronic. Estense. T. XV, p. 445.* — *Cronica di Bologna. T. XVIII, p. 408.* — *Giannone Istoria civile del regno di Napoli. L. XXIII, T. III, p. 301.*

aux yeux d'une diète hongroise , pour engager ^{1346.} cette vaillante noblesse à venger le frère de son roi. A la tête de trente mille chevaux il marcha ensuite vers Zara , en Dalmatie , espérant faire lever aux Vénitiens le siège de cette ville , qui s'étoit révoltée contr'eux , et s'y embarquer ensuite pour passer dans le royaume de Naples (1).

Les Vénitiens , à l'approche du roi de Hongrie , n'abandonnèrent point le siège de Zara ; ils fortifièrent leur camp , ils dévastèrent le pays autour d'eux ; et , sans hasarder une bataille , ils empêchèrent le roi de communiquer avec la ville assiégée , ou de parvenir jusqu'à la mer. Bientôt les vivres manquèrent aux Hongrois ; ils ne pouvoient pas même songer à traverser l'Adriatique en présence de la flotte vénitienne ; et Louis , renonçant pour cette année à son expédition , retourna en Hongrie , afin de négocier avec ses voisins et de s'assurer de leur amitié pendant qu'il s'éloigneroit de ses États (2).

Tandis que le roi de Hongrie s'engageoit

(1) *Bonfinius Rerum Hungaricarum Dec. II. L. X, p. 259.*
 — *Petri de Reva de monarchia et S. Corona Regni Hungar. Cent. I.* — *In Script. Rer. Hung. T. II, P. II, p. 644*
 (*Vign. 26 vol. in-fol. 1746.*). — *Joh. de Kikullew. Chron. Hungaror. P. III, c. 8, p. 178.* — *Scr. Rer. Hungar. T. I.*

(2) *Giov. Villani. L. XII, c. 58, p. 938.* — *Istorie Pistolesi. p. 515.*

1346. dans une guerre lointaine, l'amitié des Polonois étoit de la plus haute importance pour lui; heureusement les deux nations étoient unies par une étroite alliance, Louis, par sa mère Elizabeth, étoit petit-fils de Loctec, roi de Pologne; et son oncle, Casimir, n'ayant point d'enfant, l'avoit désigné pour lui succéder (1). Le roi de Hongrie étoit aussi allié de l'empereur Louis de Bavière; et ce monarque, maître du Tirol, pouvoit ouvrir l'Italie aux Hongrois. Le nouveau pape, Clément VI, avoit renouvelé contre le bavarois les excommunications lancées par Jean XXII; il avoit rompu toutes les négociations entamées par Benoît XII; il ne vouloit accorder à aucun prix l'absolution à l'empereur; il rejetoit ses avances et ses humiliations; il ne tenoit aucun compte de sa pénitence, et il vouloit le forcer à la guerre en dépit de ses scrupules (2). Louis de

(1) La succession au trône de Pologne avoit été assurée à Louis, dès l'an 1338, au congrès de Visgrade. *Bonfinius, Decad. II, L. IX, p. 254.* Cependant Louis ne recueillit cette succession qu'en 1371, à la mort de Casimir. Il maria la plus jeune de ses filles, Adjuga, au prince de Lithuanie, qui prit le nom de Ladislas Jagellon, en se convertissant au christianisme. De-là l'illustre famille des Jagellon, et les prétentions de la couronne de Hongrie sur la Pologne. *Bonfinius, Rer. Hungar. Dec. II, L. X, p. 273-275.*

(2) Schmidt, *Hist. des Allemands. L. VII, c. 7, T. IV, p. 522.*

Bavière, poussé à bout, accepta les propositions du roi de Hongrie ; il promit d'entrer en Italie l'année suivante, avec son fils le margrave de Brandebourg, et son allié le duc d'Autriche ; et il accueillit l'espérance de se venger enfin des Guelfes, de l'église, et de cette maison d'Anjou qui, pendant trente ans, l'avoit si cruellement persécuté. 1346.

Mais le pape ne pouvoit voir avec indifférence ce mouvement d'une moitié de l'Europe qui se dirigeoit vers l'Italie. Il avoit soumis la reine Jeanne à l'humiliation des procédures criminelles du comte Bertrand de Baux, afin de rabaisser ainsi les trônes au-dessous de la chaire de saint Pierre ; il étoit loin cependant de vouloir permettre que cette reine, sa vassale, fût dépouillée par le roi de Hongrie, moins encore par l'empereur. Il redoubla d'activité pour susciter à celui-ci des ennemis nouveaux, et il résolut enfin de lui nommer un successeur, ce que le saint-siège avoit différé jusqu'alors.

Clément VI s'adressa dans ce but au roi Jean de Bohême, le même qui avoit procuré à Louis la couronne impériale, et qui, depuis plusieurs années, se monroit le plus acharné de ses ennemis. Jean étoit devenu aveugle, sans rien perdre de ses talens militaires, de sa rapidité qui confondoit tous les projets de ses ennemis, de son inconstance qui l'empêchoit

1346. de mettre de la suite dans les siens propres. On ne pouvoit songer à élever à l'empire un monarque aveugle ; mais son fils, Charles, margrave de Moravie, paroissoit propre à remplir les vues du pape, et c'est pour lui que le roi de Bohême commença à solliciter les suffrages des électeurs.

Charles, qui consentoit à tenir sa couronne des prêtres, se rendit avant tout à Avignon, pour s'accorder avec le pape sur les conditions de son élection. Il signa une capitulation par laquelle il s'engageoit à abroger tous les actes de Louis en Italie, à renoncer à toute autorité sur l'État ecclésiastique, à n'y entrer qu'avec la permission expresse du pape, et à ne demeurer qu'un jour seul à Rome à l'époque de son couronnement (1). A ce prix, Clément VI promit à Charles tout son appui ; et, après avoir, par une nouvelle bulle, déclaré le bavarois infâme, hérétique, schismatique, et incapable de régner jamais, il convoqua les électeurs à Rensé, pour lui donner un successeur.

(1) Le diplôme *apud Olenschlager Geschichte*. §. 93. — *Kayser Karl der vierte von. Franz. Martin Pelzel*. I. Theil, p. 143 (2 vol. in-8.º Pragues, 1780). — Schmidt, *Hist. des Allemands*. T. VII, c. 7, p. 532. — La vie de Charles IV, écrite par lui-même, finit malheureusement à son couronnement. *Ap. R. Rein. Steinhemium*. P. II, p. 39, v.

Baudoin, frère de Henri VII, occupoit ^{1346.} toujours le siège électoral de Trèves, et son suffrage étoit assuré à son neveu (1). L'électeur de Cologne étoit également dévoué à la maison de Luxembourg; mais Henri de Virnebourg, électeur de Mayence, lui étoit contraire; Clément VI, de son autorité, le déposa et lui donna pour successeur un jeune homme âgé de vingt ans, nommé Gerlach de Nassau. Rodolphe, duc de Saxe, à qui Louis de Bavière avoit enlevé le Brandebourg, se joignit à ses ennemis, pour se venger de lui. Le roi Jean apportoit enfin à la diète de Rensé, le vote de la Bohême. On ne tint aucun compte de l'absence de l'électeur-palatin de Bavière et du marquis de Brandebourg, fils de Louis; et le 10 juillet 1346, Charles, margrave de Moravie, fut élu solennellement roi des Romains et placé sur le trône.

Mais la majorité des suffrages dans le collège électoral ne décidoit point de celle des États ou des forces de l'Allemagne. Le nouveau roi des Romains n'étoit généralement désigné que par le titre d'empereur des prêtres. La maison de Bavière, qui s'étoit approprié successivement le Tirol, le margraviat de Brandebourg, les provinces de Hollande, de Zélande

(1) *Epitome Rer. Bohemicar.* L. III, c. 18, p. 348.

1346. et de Frise, qui s'étoit fortifiée par l'alliance des rois de Hongrie et de Pologne, et des ducs d'Autriche, pouvoit faire repentir Charles IV de sa hardiesse, d'autant plus que, six semaines après l'élection de celui-ci, Jean de Bohême, son père, avoit été tué à la bataille de Crécy, le 26 août 1346 (1). L'État de l'église lui-même et tout l'équilibre de l'Italie pouvoient être renversés par la manière imprudente dont Clément VI provoquoit un puissant monarque, et le collège des cardinaux l'avoit senti; car il n'avoit donné son consentement à l'élection de Charles IV, qu'après une altercation violente, dans laquelle on vit les cardinaux de Périgueux et de Comminges tirer leurs couteaux pour se battre (2). Mais la bonne fortune de l'église la sauva des dangers où son chef l'entraînoit. Louis de Bavière, après avoir eu pendant une année des succès éclatans contre son rival, fut tué, quand on pouvoit le moins le prévoir, en tombant de cheval, le 11 octobre 1347. En vain son parti offrit alors la couronne à Edouard III d'Angleterre, et à Frédéric, margrave de Misnie. Sur leur refus, il proclama roi des Romains, Gonthier, comte

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 66, p. 948. — *Epitome Rer. Bohemic. Balbini*. L. III, c. 18, p. 348.

(2) *Giov. Villani*. L. XII, c. 59, p. 940.

de Schwarzenbourg; mais celui-ci fut peu à 1346.
peu abandonné par ses partisans; il renonça
enfin lui-même à la couronne, et Charles IV
fut reconnu comme monarque légitime, par
l'empire aussi bien que par l'église (1).

(1) Schmidt, Histoire des Allemands. L. VIII, c. 8, p. 542.

CHAPITRE XXXVII.

Colas de Rienzo donne à la république romaine une constitution nouvelle. — Ebloui de sa propre grandeur, il aliène le peuple qu'il abandonne.

1347.

TANDIS que les préparatifs du roi de Hongrie, pour tirer vengeance du meurtre de son frère, tenoient toute l'Italie en suspens; que la résistance des Vénitiens, en Dalmatie, fermoit, à ce monarque, le passage de la mer Adriatique, et que l'élection de Charles IV privoit le Hongrois des secours qu'il auroit pu attendre de Louis de Bavière; tandis enfin qu'on hésitoit entre la crainte d'une invasion de Barbares, et le desir de voir punir un crime, une révolution inattendue attira sur l'ancienne capitale du monde, les yeux de toute la chrétienté. La ville de Rome, éveillée par un démagogue éloquent et enthousiaste, réclama ses anciennes prérogatives, et voulut soumettre à sa souveraineté le pontife et l'empereur, qui se partageoient les droits et les dépouilles du peuple romain.

Colas de Rienzo , l'auteur de cette révolution étoit un homme de basse naissance (1). Cependant il avoit été destiné aux lettres , et ses talens distingués lui avoient fait faire de rapides progrès. Il s'étoit adonné à l'étude des historiens et des orateurs de l'antiquité ; entouré des monumens de la gloire et de la puissance de Rome , il avoit cherché à se pénétrer aussi de l'ancien esprit de ses citoyens. Aucun homme de son siècle n'avoit une plus 1347. haute vénération pour l'antiquité , une plus noble émulation pour faire revivre ses vertus ; aucun homme n'avoit fait une étude plus approfondie des mœurs et des lois de la république romaine , et ne savoit mieux interpréter les inscriptions et les monumens que , jusqu'alors , le peuple avoit regardés d'un œil stupide , sans y trouver le souvenir des vertus de ses ancêtres ; aucun homme n'étoit animé d'un zèle plus pur pour le bien de tous , d'un patriotisme plus exalté ; aucun , enfin , ne communiquoit aux autres ses pensées et ses sentimens par une éloquence plus persuasive. Ce savant distingué , ce profond antiquaire , fut élevé par ses talens à la tête

(1) Son père Rienzo (diminutif de Lorenzo, *Laurent*) étoit cabaretier ; sa mère étoit blanchisseuse.

1347. du gouvernement ; alors seulement on put reconnoître que, pour ses nouvelles fonctions, il n'avoit ni le courage militaire nécessaire à la défense de son peuple, ni la modestie qui l'auroit préservé d'être ébloui par sa grandeur inattendue ; ni la connoissance des hommes, qu'on acquiert rarement dans les livres, et sans laquelle un savant n'est point un homme d'État.

Rome, pendant l'absence des papes, étoit livrée à l'anarchie la plus désastreuse ; les barons romains avoient fortifié tous les châteaux de l'État de l'église, et tous les palais qu'ils possédoient dans la ville ; ils avoient mis des garnisons dans tous les monumens antiques qui s'étoient trouvés susceptibles d'être changés en forteresses ; et, comme dans la vaste enceinte des murs d'Aurélien, la moitié des quartiers étoient déserts, les barons romains se trouvoient seuls maîtres de plusieurs rues, où ils avoient établi leur repaire, parmi les ruines. Ils n'étoient point assez riches pour maintenir à leur solde des troupes régulières, en sorte que c'étoit à des brigands et à des hommes poursuivis par les tribunaux, qu'ils confioient la garde de leurs forteresses. Ils leur accorderoient leur protection, et ils leur ouvroient un asile, où ils

leur permettoient de mettre en sûreté les ^{1347.} produits de leur brigandage (1).

On voyoit cependant encore à Rome les restes d'un gouvernement populaire : les treize quartiers de la ville nommoient chacun un chef, et l'assemblée de ces magistrats, nommés *Caporioni*, représentoit le souverain ; mais l'autorité, ni la force, ne se trouvoient plus entre leurs mains. Le pape s'étoit attribué l'élection du sénateur, et il ne confioit cette haute dignité qu'à des nobles ; ainsi le pouvoir judiciaire et la force armée étoient à la disposition de l'ordre contre lequel cette force et ce pouvoir auroient dû être employés.

Le sénateur fermoit les yeux sur les désordres des gentilshommes ; on ne le voyoit guère s'armer pour punir leurs crimes, que lorsque le délinquant étoit son ennemi privé. Alors la vengeance nationale étoit exercée de manière à troubler davantage encore la paix publique. Les nobles s'abaissoient souvent jusqu'à des intrigues peu honorables, pour obtenir de la cour d'Avignon des grâces ou des bénéfices ; mais ils ne reconnoissoient point dans le pape une autorité souveraine,

(1) *Frammenti di Storia Romana d'anonomo contemporaneo.*
L. II, c. 5, p. 411. — *Antiq. Ital.* T. III.

1347. et les feudataires de l'église croyoient avoir droit à plus d'indépendance encore que ceux de l'empire. Ils en abusoient surtout dans leurs guerres civiles ; la rivalité des deux maisons Colonna et Orsini divisoit toute la noblesse , et renouveloit chaque jour les hostilités. Colas de Rienzo , à chaque fois qui se commettoit , à chaque rapt , chaque meurtre , chaque incendie , avoit de nouvelles raisons d'accuser les nobles de l'anarchie où vivoient les Romains ; il se sentoit animé , contre eux , d'une haine qu'il confondoit avec ses souvenirs historiques , d'une haine héritée des Gracques ; et il avoit plus de raison que les anciens tribuns de Rome , de trouver les patriciens de son temps dignes du courroux et de la vengeance du peuple.

Colas parut , pour la première fois , dans un caractère public , peu après l'élection de Clément VI. Il fut envoyé en députation à Avignon , en 1342 , pour supplier le nouveau pape de ramener le saint-siège à sa résidence naturelle (1). Dans cette députation , on lui avoit donné Pétrarque pour collègue ; cependant Colas porta la parole. Déjà son éloquence et son enthousiasme pour Rome , lui avoient gagné l'amitié du poète. Clément VI ne sou-

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 1, p. 399.

mettoit pas ses décisions politiques aux conseils des orateurs populaires ; mais il remarqua le talent de l'envoyé de Rome ; il le nomma notaire de la chambre apostolique, avec un appointement considérable (1), et il le chargea d'annoncer à ses compatriotes, que, pour leur avantage et celui de toute la chrétienté, il publieoit un second jubilé, en 1350, avec les indulgences que Boniface avoit accordées à la fête séculaire, et qui devoient être rendues communes à toutes les générations.

Colas, de retour à Rome, s'attira le respect de ses concitoyens, par son intégrité dans l'exercice de sa nouvelle charge. Il essaya en vain de ramener ses collègues à la même pureté de conduite ; bientôt il vit qu'il ne pouvoit rien attendre d'eux, et que c'étoit au peuple même qu'il devoit s'adresser, s'il vouloit faire cesser l'anarchie, et rendre à Rome cette gloire et cette grandeur, cette justice et cette puissance, qu'il appeloit emphatiquement le BON ÉTAT.

Pour faire impression sur la multitude, il parla d'abord à ses yeux. Son emploi l'appeloit au Capitole ; il y fit exposer un grand

(1) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. III, T. II, p. 50.

1347. tableau, du côté de la place où se tenoit le marché. « On y voyoit, » dit l'historien de Rome, anonyme et contemporain, « une » grande mer fortement courroucée; au mi-
 » lieu, un vaisseau, sans timon et sans voile,
 » sembloit sur le point de couler à fond.
 » Une femme étoit à genoux sur le tillac;
 » elle étoit vêtue de noir et portoit la cein-
 » ture de tristesse; sa robe étoit déchirée
 » sur la poitrine, ses cheveux épars, ses
 » mains croisées, dans l'attitude de prier,
 » comme pour obtenir d'échapper au péril.
 » Au-dessus, on voyoit écrit : *EST ICI ROME.*
 » Autour de ce vaisseau, on en voyoit quatre
 » autres qui déjà avoient fait naufrage; leurs
 » voiles étoient tombées, leurs mâts rompus,
 » leur gouvernail fracassé; sur chacun, on
 » voyoit le cadavre d'une femme, avec ces
 » noms : *Babylone, Carthage, Troie, et*
 » *Jérusalem*; et au-dessus : *c'est l'injustice qui*
 » *les mit en danger et qui les fit enfin périr* (1). »
 Lorsque le peuple, attroupé autour de ce tableau, l'eut considéré quelque temps, Colas s'avança au milieu de tous, et, avec une éloquence vigoureuse, il tonna contre les forfaits des nobles qui entraînoient leur patrie dans l'abyme.

(1) *Frammenti di Storia Romana. L. II, c. 2, p. 401.*

Quelques jours après, il fit placer dans le ^{1347.} chœur de Saint-Jean de Latran, une table d'airain, avec une belle inscription latine qu'il avoit découverte. Il invita les savans et le peuple à venir la déchiffrer, et lorsque l'assemblée fut formée, il s'avança pour faire lecture de cette inscription. C'étoit un sénatus-consulte, par lequel le sénat conféroit à Vespasien les pouvoirs divers des empereurs de Rome. Acte d'asservissement dans lequel les formes de la liberté étoient encore conservées. Celas, après en avoir achevé l'explication, se retourna vers le peuple assemblé.

« Vous voyez, seigneurs, dit-il, quelle étoit
» l'antique majesté du peuple de Rome; c'est
» lui qui conféroit aux empereurs, comme
» à ses vicaires, leurs droits et leur autorité.
» Ceux-ci recevoient l'être et la puissance
» de la libre volonté de vos ancêtres, et
» vous, vous avez consenti que les yeux de
» Rome lui fussent arrachés; que le pape
» et l'empereur abandonnassent vos murs et
» ne dépendissent plus de vous. Dès-lors la
» paix a été bannie de cette enceinte, le
» sang de vos nobles et de vos citoyens a
» été versé inutilement dans des querelles
» privées; vos forces se sont épuisées dans
» la discorde; et la ville, autrefois reine

1347. » des nations, en est devenue la risée. Ro-
 » mains, je vous en conjure, songez que
 » vous allez être le spectacle de l'univers; le
 » jubilé approche, les chrétiens des extré-
 » mités de la terre viendront visiter votre
 » ville; voulez-vous qu'ils n'y trouvent que
 » foiblesse et que ruine, qu'oppression et que
 » forfaits (1) ! »

Les nobles que Colas de Rienzo attaquoit d'une manière si véhémence, écoutoient avec une curiosité moqueuse les discours d'un homme qu'ils croyoient sans conséquence, les citoyens répétoient que ce n'étoit pas par des tableaux et des allégories qu'un harangueur de place changeroit l'État de Rome; mais le peuple commençoit à s'émouvoir, et les gens susceptibles d'enthousiasme étoient ébranlés comme la multitude. Colas jugea qu'il étoit temps d'aller plus avant, et il afficha, le premier jour du carême, à la porte de l'église de Saint-Georges, au Vélambre, un écriteau qui portoit seulement ces mots : *dans peu de jours, les Romains rentreront dans leur antique et bon état.* Ensuite il rassembla dans un lieu secret, sur le mont Aventin, tous les hommes qui lui parurent animés de sé-
 »

(1) *Frammenti di Storia Romana.* L. II, c. 3, p. 405.

timens patriotiques. Des négocians, des gens de lettres, et même des nobles du second ordre, assistèrent à ce conventicule. Colas de Rienzo, les voyant tous réunis, supplia cette assemblée de vrais Romains, de concourir, avec lui, à sauver la patrie; il leur représenta la misère, la servitude, les dangers auxquels leur ville natale étoit livrée; il rappela l'ancienne étendue de la domination romaine, la soumission fidèle des villes de l'Italie, qui, toutes aujourd'hui, étoient révoltées; il pleuroit en parlant, et tous ses auditeurs pleuroient avec lui; mais bientôt il s'efforça de ranimer leur courage; il les assura que Rome contenoit encore les antiques élémens de sa puissance; que les impositions seules qu'ils payoient chaque année, étoient suffisantes pour rendre de la force au gouvernement, et soumettre leurs sujets rebelles (1); que le pape approuvoit les efforts qu'il faisoit pour le rétablissement du bon état, et qu'ils pouvoient compter sur son assistance. Après les avoir entraînés par ces discours,

(1) L'historien romain fait dire à Colas, qu'outre la capitation, la gabelle du sel et celle des portes, les revenus de Rome montoient à trois cent mille florins; mais sans doute il y a de l'exagération: les revenus de Rome ne pouvoient égaler ceux de Florence.

1347. Colas fit prêter, à chacun de ceux qu'il avoit convoqués au mont Aventin, le serment, sur l'évangile, de concourir de toutes ses forces au rétablissement de la liberté romaine (1).

Il falloit saisir un moment favorable pour enlever aux nobles l'autorité souveraine. Colas, averti, le 19 mai, qu'Etienne Colonna avoit conduit un grand nombre de gentilshommes à Corneto, pour escorter un convoi de bled, n'attendit pas davantage; il fit publier à son de trompe, dans la ville, que chacun eût à se rendre, sans armes, le lendemain, auprès de lui, afin de pourvoir au bon état de Rome. De minuit jusqu'à neuf heures du matin, il fit dire, en sa présence, trente messes du Saint-Esprit, dans l'église de Saint-Jean de la Piscine; et, le 20 mai, jour de l'ascension, il sortit de l'église, armé, mais la tête découverte. Des jeunes gens l'entouroient, et faisoient retentir l'air de leurs cris de joie. Raimond, évêque d'Orvieto, vicaire du pape, à Rome, marchoit à côté de lui; trois des meilleurs patriotes de Rome portoient devant lui les gonfalons, ou étendards allégoriques de la liberté, de la justice et de la paix. Cent hommes d'armes leur servoient d'escorte,

(2) *Frammenti di Storia Romana. L. II, c. 4, p. 409.*

et une foule innombrable de citoyens désarmés ^{1347.} marchoit après eux. Ce cortège tout pacifique s'avança , de cette manière , vers le Capitole.

Parvenu au bas du grand escalier , Colas s'arrêta auprès du lion de basalte , et , se retournant vers le peuple , il lui demanda d'approuver les réglemens pour le rétablissement du bon état , qu'il fit lire à haute voix. Cette première ébauche de constitution pourvoyoit à la sûreté publique , plutôt qu'à la liberté des ordres de l'État. Une garde de vingt-cinq cavaliers et cent fantassins étoit établie dans chaque quartier de la ville ; des vaisseaux garde-côtes étoient stationnés dans le Tibre et près du rivage , pour la protection du commerce ; le droit d'avoir des forteresses étoit enlevé aux nobles , tandis que le peuple et ses mandataires recouvroient la garde des ponts , des portes , et de tous les lieux forts. Des greniers devoient être établis dans tous les quartiers de la ville ; des aumônes assurées aux pauvres ; et la magistrature devoit garantir la punition des crimes et le prompt jugement des procès (1). Ces lois furent accueillies avec enthousiasme par le peuple

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 6, p. 413.

347. assemblé, qui autorisa Colas à les mettre à exécution, et l'investit, pour cet effet, de son pouvoir souverain.

Le vieux Etienne Colonne, averti à Corneto des mouvemens du peuple, revint en hâte à Rome, avec les gentilshommes qui l'avoient accompagné. Ce seigneur étoit en même-temps le plus puissant parmi les barons romains, et celui qui jouissoit le plus de la confiance du pape. Colas, dès le lendemain de son arrivée, lui envoya l'ordre de sortir de la ville, et lorsqu'il sut que le vieux baron avoit déchiré cet ordre avec mépris, il fit sonner l'alarme au Capitole; tous les citoyens prirent aussitôt les armes, et Colonne eut à peine le temps de s'enfuir, vers Palestrina, avec un seul valet. Les autres barons romains reçurent aussi l'ordre de sortir de la ville, et ils s'y conformèrent: tous les lieux fortifiés, toutes les portes et tous les ponts furent consignés aux compagnies de milice. Les bandits les plus notoires, qui, depuis plusieurs années, bravoient la justice et les lois, furent envoyés au supplice; et le peuple assemblé en parlement conféra les titres de tribun et de libérateur de Rome à Colas de Rienzo. Les mêmes titres furent donnés à l'évêque d'Orvieto, vicaire du pape, qui, entraîné comme les autres par l'éloquence de cet homme extraordinaire,

concouroit de bon cœur à l'abaissement de l'an-^{1347.} cienne oligarchie et au rétablissement du *bon état* (1).

Le tribun, après avoir fait reconnoître son auctorité dans l'enceinte de la ville, s'occupa de ramener les campagnes à l'obéissance du peuple romain. Ces campagnes étoient dans la dépendance absolue de la noblesse, qui les avoit hérissées de forteresses, et qui pouvoit compter sur l'obéissance des paysans, ses vassaux. Cependant Colas envoya l'ordre à tous ces gentilshommes de venir au Capitole prêter entre ses mains le serment de concourir au bon état de Rome. Un jeune Colonne se présenta en effet à lui, moins par empressement à lui obéir, que pour observer ce qui se passoit dans la ville ; mais lorsqu'il vit le tribun, entouré au Capitole d'un peuple immense, auquel il rendoit la justice, et qui étoit prêt à exécuter ses moindres ordres, Colonne prêta, sur l'eucharistie et l'évangile, le serment qui lui étoit demandé. Bientôt on vit arriver trois Colonne, un Orsini, un Savelli, et plusieurs autres barons distingués, qui prêtèrent le même serment. Tous s'engageoient à envoyer

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 7, p. 415.
— Le vicaire du pape à Rome représente en son absence son autorité spirituelle, non son pouvoir temporel.

1347. des vivres au marché de Rome, à veiller à la sûreté des routes, à protéger les veuves et les orphelins, à comparoître au Capitole, armés ou sans armes, toutes les fois qu'ils en seroient requis. D'autre part, ils promettoient de ne point attaquer les tribuns et le peuple de Rome, de ne point donner refuge aux brigands et aux malfaiteurs, enfin, de ne rien soustraire des revenus de la communauté. Les gentilshommes, les juges, les notaires, et enfin les marchands, furent appelés à leur tour à prêter serment de maintenir le bon état (1).

Après une anarchie violente, pendant laquelle des hommes souillés de forfaits épouvantables osoient marcher le front levé, et faisoient trembler leurs concitoyens paisibles, les Romains crurent avoir recouvré leur liberté lorsqu'ils virent que les meurtres, les rapines, les adultères ne restoit plus impunis. Des sentences prévôtales et arbitraires, mais justes, remplissoient les criminels de terreur, et l'ordre étoit rétabli dans la ville. On ne distinguoit point la justice d'un despote d'avec celle d'un peuple libre, et la sûreté du plus grand nombre faisoit oublier le pouvoir arbitraire qui pesoit sur quelques-uns.

Cependant Colas de Rienzo avoit envoyé

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 8, p. 417.

des ambassadeurs à la cour d'Avignon, pour rendre compte au pape de ce qu'il avoit fait, et pour lui demander son approbation. Les protestations d'obéissance et de soumission du tribun, calmèrent un peu la terreur extrême occasionnée à la cour pontificale par les premiers bruits de la révolution nouvelle (1). C'étoit le siècle de l'érudition et de la pédanterie ; ces mêmes idées sur les droits éternels des Romains, leur ancienne puissance, l'obéissance qui leur étoit due par les papes, les empereurs et le monde entier, ces idées qui remplissoient Colas de Rienzo, et qui lui faisoient trouver un défenseur et un ardent enthousiaste dans Pétrarque, étoient plus ou moins répandues par tous les lettrés dans toute l'Europe. Elles procuroient à Colas des partisans, et faisoient attendre de lui de grandes actions. Ainsi que Pétrarque le disoit avec orgueil, le nom seul de Rome étoit alors quelque chose. La sûreté rendue aux grands chemins, dans le voisinage de cette capitale, étoit aussi considérée dans toute l'Europe comme un bienfait public, parce que la passion des pèlerinages duroit encore, et que le jubilé annoncé pour l'année 1350, devoit attirer

(1) *Petrarcæ epistolæ editio Basileæ*. fol. 1071. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. III, p. 328.

1347. bientôt la foule des fidèles dans la capitale de la chrétienté. Les courriers de Colas portoient une baguette argentée, avec les armes du peuple de Rome, du pape et du tribun; on les reconnoissoit à cette marque distinctive, qui leur assuroit partout le respect. « J'ai porté » cette baguette, disoit l'un d'eux, dans les » rues des villes comme dans les forêts; des » milliers de personnes se sont mises à genoux » devant elle, et l'ont baisée avec des larmes » de joie, en reconnoissance de la sûreté des » grandes routes et de l'expulsion des bri- » gands (1). »

Les courriers de Colas avoient, en effet, traversé presque toute l'Europe; ils avoient été envoyés aux villes et aux communautés de Toscane, de Lombardie, de Campanie et de Romagne, au doge de Venise, aux seigneurs de Milan et de Ferrare, aux princes de Naples, au roi de Hongrie, au pape et aux deux empereurs élus, pour leur annoncer le rétablissement à Rome du bon état de l'ix et de justice. *Nicolas sévère et clément, tribun de liberté, de paix et de justice, libérateur illustre de la sainte république romaine*, (ce sont les titres qu'il prenoit) (2), les invitoit, par ses

(1) *Frammenti di Storia Romana. L. II, c. 11, p. 421.*

(2) Il prit ensuite des titres plus pompeux et plus ridicules :

lettres, à envoyer à Rome des députés, munis ^{1347.} d'instructions suffisantes, pour délibérer avec lui, dans un conseil européen, sur le bon état de l'Europe. Tous les chemins, ajoutoit-il, étoient désormais libres et assurés, et les pèlerins, aussi bien que les ambassadeurs des princes, pouvoient entreprendre sans crainte le voyage de Rome (1).

Ces messages du tribun furent bien accueillis, surtout en Toscane; les Florentins furent flattés de ce que Rienzi les appeloit fils de Rome et colonie des Romains; ils lui envoyèrent cent cavaliers, et promirent de lui en faire passer un plus grand nombre dès qu'il en auroit besoin (2); les Pérousiens lui envoyèrent soixante hommes d'armes; les Siennois cinquante (3); et toute l'Italie parut disposée à le seconder, peut-être à recevoir bientôt ses ordres.

Mais la tête du tribun n'étoit pas assez forte pour résister au vertige que cause une

Candidatus Spiritus Sancti, Miles Nicolaus, severus et clemens, liberator urbis, zelator Italianæ, amator orbis, et Tribunus Augustus. — *Istorie Pistolesi.* p. 520. — *Cronica Sanese.* p. 118. — *Chronic. Estense.* p. 441.

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 438.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 89, p. 969.

(3) *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 118.

347. élévation inattendue. Peu d'hommes sortis d'une classe subalterne demeurent vraiment grands au milieu des succès. Colas de Rienzo avoit fait impression sur le peuple de Rome par des allégories, il suivoit en cela le goût du siècle, et l'esprit d'une nation avide de spectacles; il continua, dans sa puissance, à vouloir frapper les yeux par de semblables moyens; ses habits, les couronnes, les étendards qu'on portoit devant lui, les inscriptions sur la croix et sur le globe qu'il avoit en mains dans les processions, tout étoit symbolique et destiné à donner certaines leçons aux Romains. Cependant le tribun lui-même étoit plus enivré de cette pompe, que le peuple aux yeux duquel il l'étaioit. Déjà il multiplioit les fêtes et les cérémonies, moins dans des vues de politique, que par goût pour le plaisir et par vanité; oubliant que sa grandeur consistoit à n'avoir point de pareil, et à ne pouvoir être comparé à personne, il s'efforçoit d'imiter les autres souverains et de rivaliser avec eux par les titres dont il se décoroit, ou la pompe dont il vouloit être entouré. Il se plaisoit à être servi par de grands seigneurs, et dans leur humiliation il trouvoit une jouissance. Sa femme étoit environnée de dames de cour, ses parens étoient élevés à de hautes dignités, et, lui-même, il cherchoit à s'allier à l'ancienne

noblesse, en mariant sa sœur à un baron ro- 1347-
main (1).

Le succès inoui des entreprises de Colas, et l'approbation de l'univers, qui sembloit attendre ses ordres, ajoutoient encore à la présomption du tribun. Jean de Vico, seigneur de Viterbe, et préfet de Rome, avoit été obligé de se soumettre à lui; assiégé par les Romains, dans Viterbe, il en étoit sorti moyennant un sauf-conduit, et il étoit venu au Capitole se jeter aux pieds de Colas, pour implorer sa grâce et la clémence du peuple romain, qui lui conserva son gouvernement (2). Toutes les forteresses du patrimoine de saint

(1) L'historien anonime de Rome nous a laissé, dans son langage naïf, une description curieuse de cette cour. « *Puoi se > faceva stare denanti a se, mentre sedeva, li baroni tutti > in piedi, ritti, co le vraccia piecate, e co li capucci tratti. > Deh! como stavano paurosi! havea questo Cola una sia > moglie moito iovene, e bella, la quale quando ieva a Santo- > Pietro, ieva accompagnata da ioveni armati. Delle Patricie > la sequitavana. Le fantecche colli sottili pannicelli nanti a > lo visaio li faceano viento, e innustriosamente rostavano, > che soa faccia non fosse offesa da mosche. Havea uno > sio Zio, Janni Barbieri avea nome, Barbieri fò, e fatto fò > granne signiore, e fò chiamato Janni Roscio; jeva a cavallo, > forte accompagnato da cittatini romani. Tutti li siei parenti > ievano a paro; havea una soa sorella bedoa, la quale voize > maritare à barone de Castella, etc.* ». *Frammenti di Storia Rom. c. 20, p. 439.*

(2) *Chronicon Estense. T. XV, p. 439.*

1347. Pierre avoient été livrées aux lieutenans du tribun, et il voyoit arriver successivement à Rome des ambassades solennelles de Florence, Arezzo, Sienne, Todi, Terni, Spolète, Rieti, Amelia, Tivoli, Velletri, Pistoia, Foligno et Assise. Le peuple de Gaète lui envoya dix mille florins; les Vénitiens lui offrirent leurs personnes et leurs biens, pour la défense du bon état. Luchino Visconti de Milan lui écrit pour rechercher son alliance. Il est vrai que les autres tyrans d'Italie, Taddéo de Pepoli, le marquis d'Este, Mastino de la Scala, Filippino Gonzaga, les seigneurs de Carrare, les Ordelaffi et les Malatesti avoient répondu d'une manière injurieuse à ses lettres; mais, comme le tribun avoit annoncé le projet de délivrer l'Italie de ses tyrans, leur inimitié pouvoit être pour lui compensée par l'affection de leurs peuples. Louis de Bavière, qui vivoit encore, la conscience troublée par les excommunications dont il avoit été frappé, lui avoit écrit pour le supplier de le réconcilier avec l'église. Le duc de Duraz, le prince Louis de Tarente et la reine Jeanne l'avoient appelé dans leurs lettres leur *tres-cher ami*; la dernière avoit fait des présens à la *tribunesse*; enfin, le roi Louis de Hongrie lui envoyoit une ambassade pour lui demander de tirer vengeance des meurtriers de son frère. Le tribun conduisit les hérauts

d'armes de cette ambassade devant le peuple 1347.
assemblé, et, mettant la couronne tribunitienne
sur sa tête, il leur répondit : *je jugerai le globe
de la terre selon la justice, et les peuples selon
l'équité* (1). Bientôt, en effet, la cause de la
reine Jeanne et du roi Louis fut débattue
devant son tribunal, par des ambassadeurs
nommés de part et d'autre (2); mais Colas ne
prononça jamais entr'eux.

Cependant, la vanité toujours croissante du
tribun l'engagea à se faire armer chevalier,
comme si cette distinction, qui le mettoit dans
les rangs de la noblesse, ne le ravalait pas au-
dessous de ceux dont il étoit auparavant le
maître. Cette cérémonie se fit le 1.^{er} août,
dans l'église de Saint-Jean de Latran. Elle fut
précédée par une cour plénière, où les festins
les plus splendides furent donnés à tous les
ambassadeurs, tous les étrangers, et tous les
Romains de distinction, dans les trois palais
du Latran. La veille de la fête de saint
Pierre-aux-liens, le tribun se baigna dans
la conque de porphyre où la tradition rap-
portoit que Constantin s'étoit baigné, après
avoir été guéri de la lèpre par le pape saint
Sylvestre. Colas dormit ensuite dans l'enceinte

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 22, p. 443.

(2) *Ib.* c. 24, p. 447.

1347. du temple; le lendemain il comparut aux yeux du peuple, revêtu d'écarlate et de vair, et il se fit ceindre l'épée chevaleresque par messire Vico Scotto, chevalier et gentilhomme romain (1). Il entendit ensuite la messe dans la chapelle du pape Boniface, et au milieu de cette fonction il s'avança vers le peuple. « Nous » vous citons, s'écria-t-il, messire pape Clément, à venir à Rome, siège de votre église, » avec tout le collège de vos cardinaux (2). » Nous vous citons, vous, Louis de Bavière et » Charles de Bohême, qui vous dites rois et » empereurs des Romains, et avec vous tout » le collège des électeurs allemands, pour » qu'ils aient à nous faire voir quel droit ils » ont à l'empire, et sur quels fondemens ils » prétendent en disposer. Nous déclarons ce- » pendant que la ville de Rome et toutes » les villes d'Italie sont et doivent demeurer » libres; nous accordons à tous les citoyens » de ces villes le droit de citoyens romains, » et nous prenons le monde à témoin que » l'élection de l'empereur romain, la jurisdic- » tion et la monarchie appartiennent à la ville

(1) *Frammenti di Storia Romana. L. II, c. 25, p. 449.*

(2) M.^r de Sade met en doute que Rienzi ait cité le pape, et il allègue d'assez bons motifs pour invalider le témoignage de l'anonyme de Rome.

» de Rome, à son peuple et à toute l'Italie. » ^{1347.}
 Puis, tirant son épée, il en frappa l'air, du côté des trois parties du monde, et il répéta, *ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi.* Il envoya aussitôt des courriers porter ses citations à la cour d'Avignon et aux deux empereurs (1). Le vicaire du pape, évêque d'Orviété, qui avoit assisté à toute cette cérémonie, demeuroid interdit d'une hardiesse si inattendue. Il appela cependant un notaire pour protester devant lui, et en présence du peuple, que c'étoit sans son consentement et sans l'aveu du pape que le tribun s'attribuoit tant de pouvoir. Mais Colas fit aussitôt sonner toutes les fanfarès, pour que les Romains ne pussent point entendre ces protestations (2).

Le vicaire néanmoins ne refusa point, dans le festin qui suivit cette cérémonie, de manger seul avec le tribun, à la table de marbre, tandis que la femme de Colas, présidoit au palais neuf, à la table des dames nobles. D'autres tables, au palais vieux, étoient servies, sans

(1) Des lettres envoyées à cette occasion, par le tribun, à toutes les villes d'Italie, sont rapportées par *Joh. de Bazano. Chron. Mutinense. T. XV, p. 609.*

(2) *Frammento di Storia Romana. L. II, c. 263 p. 451. — Cortusiorum Historia. L. IX, c. 12, p. 923. — Chronicon Estense. T. XV, p. 440.*

347. distinction , aux hommes de tout ordre , abbés , moines , chevaliers , marchands , qui avoient été invités à la cérémonie ; et nulle part on n'avoit encore vu autant de luxe et de magnificence déployés dans un banquet (1).

Ce faste épuisoit les revenus de Rome , et les gens sensés commençoient à le reconnoître. Dans un repas que Colas de Rienzo donna , quelques semaines après , aux principaux seigneurs de la noblesse romaine , le vieux Etienne Colonna mit en question , s'il convenoit mieux à un peuple , que ceux qui le gouvernoient fussent prodigés ou avarés. Après quelque discussion , Étienne souleva le bord du manteau du tribun , qui étoit garni de franges d'or et de broderies , et lui dit , en le lui présentant , « Toi même , tribun , » ne devrois-tu pas porter les vêtemens modestes de tes égaux , plutôt que ces ornemens pompeux. » Colas se troubla d'un reproche qui sembloit le confondre avec le vulgaire ; il sortit de la salle sans répondre , et , dans un premier mouvement de colère , il donna ordre qu'on arrêtât tous les nobles qu'elle contenoit. Pour justifier cette rigueur subite , il déclara , bientôt après , avoir découvert une conspiration qu'ils tramaient

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 27, p. 453.

contre le peuple et contre lui (1). Il fit convoquer au Capitole le parlement ou assemblée générale, pour le lendemain 17 septembre; et il annonça que, pour délivrer à jamais le peuple du joug de l'oligarchie, il alloit faire trancher la tête à tous les nobles dont il avoit reconnu les trahisons. Tout parut préparé pour cette exécution terrible, la salle des jugemens fut tendue d'un drap de soie blanc, avec des raies couleur de sang; un frère mineur fut envoyé à chaque baron, pour le confesser et lui porter la communion, et les cloches du Capitole sonnèrent pour rassembler le peuple. Le vieux Étienne Colonne, qui n'avoit aucune envie de mourir, renvoya le prêtre et la communion, déclarant qu'il n'étoit point prêt, et que les affaires de son ame, ou celles de sa famille n'étoient ni arrangées ni proches de l'être (2).

Peut-être le tribun n'avoit-il eu d'autre dessein que d'effrayer les nobles, peut-être fut-il fléchi par les supplications de leurs

(1) Dans cette salle furent arrêtés le vieux Etienne Colonna, Pierre-Agapit Colonna, seigneur de Jenazzano, qui étoit alors sénateur, le comte Bertold Orsino, son collègue, Jean Colonna, Jourdan, Rainaud et Nicolas Orsini, et Bertold de Vicovaro. *Frammenti di Storia Rom.* L. II, c. 28, p. 453.

(2) *Frammenti di Stor. Romana.* L. II, c. 28, p. 455.

1347. amis ; lorsqu'il vit le peuple assemblé , il monta à la tribune aux harangues , il prit pour texte ces paroles de l'oraison dominicale , *dimitte nobis peccata nostra* , et il intercéda auprès du peuple , pour les barons prisonniers ; il déclara , en leur nom , que ces gentilshommes se repentoient de leurs erreurs , et que dorénavant ils serviroient le peuple romain avec fidélité. Les prisonniers parurent , l'un après l'autre , devant le peuple , et reçurent leur grâce la tête baissée ; ensuite , comme si leur dévouement étoit désormais hors de doute , Colas leur distribua des charges importantes , des préfectures et des duchés en Campanie et en Toscane (1).

La clémence qui succède à une colère injuste , ne mérite jamais de reconnoissance ; les nobles ne furent pas plus tôt hors des prisons du tribun et des murs de Rome , qu'ils songèrent à se venger. Les Colonna et deux Orsini , entreprirent de fortifier le château de Marino ; ils y rassemblèrent des hommes d'armes et des munitions , sans que Colas se mît en devoir d'arrêter ces préparatifs hostiles ; bientôt ils levèrent l'étendard de la révolte , ils s'emparèrent de Nèpi , ils brûlèrent un grand nombre de châteaux ,

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 29, p. 455.

et ils étendirent leurs dévastations jusqu'aux ^{1347.} portes de Rome (1).

Le restaurateur de la république romaine n'étoit rien moins qu'homme de guerre ; il ne connoissoit point cette valeur qu'il admiroit chez les anciens , et qu'il vouloit faire revivre ; aussi le contraste , entre le courage d'esprit qu'il avoit déployé dans son entreprise , et l'absence complète du courage militaire qu'il laissa voir ensuite , peut-il paroître à l'observateur ; ou ridicule ou affligeant. Long-temps , il essaya d'intimider ses ennemis par des citations ou des menaces , avant de prendre les armes contre eux. Enfin , les claméurs du peuple , qui voyoit impatiemment désoler ses campagnes , l'obligèrent à mettre la milice romaine en mouvement ; huit cents chevaux et vingt mille hommes de pied , sous la conduite de Colas de Rienzo , marchèrent contre les Colonna ; ils dévastèrent le territoire de Marino , comme celui de Rome avoit été dévasté. Après huit jours de bravades plutôt que de combats , le tribun ramena son armée dans la ville ; il se fit revêtir , au Vatican , de la dalmatique , manteau jusqu'alors réservé aux empereurs , et

(1) *Frammento di Storia Romana*, L. II, c. 30, p. 457.

1347. il reçut, dans ce costume, un légat que le pape envoyoit à Rome, pour y maintenir son autorité (1).

Cependant les Colonna avoient, de leur côté, fait révolter Palestrina; et plusieurs de leurs partisans les rappeloient à Rome, les assurant qu'ils étoient prêts à leur ouvrir les portes, dès qu'ils les verroient arriver avec des forces suffisantes. Les Colonna, en conséquence, rassemblèrent, à Palestrina, six cents hommes d'armes et quatre mille fantassins, et ils s'avancèrent jusqu'à un lieu nommé le Monument, à quatre milles des portes. Mais la valeur romaine étoit aussi bien éteinte dans les nobles que dans le peuple, et la lutte, pour défendre ou pour renverser le bon état, la liberté et la république, se soutenoit, de part et d'autre, avec une pusillanimité indigne de noms si glorieux. Quoique le tribun eût des forces considérables, il n'osoit point sortir de la ville; mais il faisoit sonner chaque matin la cloche du parlement; et, pour donner du courage au peuple assemblé, il lui racontoit les songes qu'il avoit eus la veille, et les promesses de secours que lui avoient données le pape saint Martin, fil

(1) *Frammento di Storia Roman.* L. II, c. 31, p. 459.

d'un tribun de Rome , ou Boniface VIII , ^{1347.}
ennemi des Colonna (1).

Les nobles , de leur côté , s'occupoient aussi de leurs songes ; et Pierre Agapit Colonna vouloit engager ses compagnons d'armes à se retirer , parce qu'il avoit vu , dans ses rêves , sa femme en habit de deuil. Malgré ce présage , le vieux Etienne Colonna se présenta devant une des portes de Rome , avec un seul domestique , et il demanda qu'on la lui ouvrit ; les gardes le refusèrent et le menacèrent , sans cependant chercher à l'arrêter , ce qui leur auroit été facile. L'armée des nobles s'étoit avancée du côté de Monte Testaceo (2) , jusque proche la porte de Saint-Paul. De-là les Colonna pouvoient entendre la cloche du Capitole , qui sonnoit sans cesse aux armes ; ils en conclurent qu'ils étoient attendus , et ils renoncèrent à attaquer le peuple , dès qu'ils ne pouvoient plus le surprendre. Mais , sans vouloir en venir aux mains , ils résolurent , avant de se retirer , de défilier devant les portes , comme pour défier le tribun. Leur troupe étoit divisée

(1) *Frammento di Storia Romana*. L. II, c. 32, p. 461.

(2) *Storie Pistolesi*. T. XI, p. 521.

1347. en trois bataillons; les deux premiers passèrent sans être inquiétés, et la porte resta fermée; on l'ouvrit cependant comme le troisième s'avançoit, afin de rendre ainsi bravade pour bravade. Le jeune Jean Colonna, lorsqu'il vit cette porte ouverte, espéra que ses partisans s'en étoient rendus maîtres, il piqua son cheval, et entra dans la ville, où il s'avança à une portée d'arc. Avec une égale lâcheté, ses compagnons d'armes le laissèrent seul, et les citoyens s'enfuirent à son approche. Lorsque Jean se vit abandonné, il voulut retourner en arrière, mais son cheval le renversa, et le peuple, revenant en foule sur lui, le tua comme il demandoit grâce. Son père, le vieux Étienne Colonna, arrivé à son tour, devant la porte, voulut entrer pour secourir son fils, puis ressortir lorsqu'il reconnut la grandeur du danger; mais, blessé d'une pierre qu'on lui lança comme il fuyoit, il fut arrêté et tué à la porte même, sans avoir pu seulement se servir de ses armes. Les autres gentilshommes n'essayèrent pas de soutenir le combat; poursuivis, dans leur fuite, par un peuple furieux, plusieurs d'entr'eux tombèrent entre ses mains; Pierre Agapit Colonna fut tué dans une vigne où il se cachoit, ainsi que le seigneur de Belvédère; les autres jetèrent leurs armes, et

ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés dans leurs châteaux (1). 1347.

La joie du tribun, après cette victoire, à laquelle il avoit eu si peu de part, fut d'autant plus immodérée, que sa peur avoit été plus grande. Il revint en triomphe au Capitole, et déposa devant l'image de la vierge en Araceli, sa baguette tribunitienne et sa couronne d'argent, à feuilles d'olivé. Il harangua ensuite le peuple, et se vanta d'avoir abattu des têtes que, ni les empereurs, ni les papes, n'avoient jamais pu faire plier. Enfin il ne permit point que l'on rendît les honneurs funèbres aux cadavres des Colonna (2). Mais, au lieu de poursuivre sa victoire, et de mettre le siège devant Marino, que les nobles auroient abandonné dans leur première terreur, il consuma un temps précieux dans des pompes et des cérémonies ridicules; il arma son fils

(1) *Frammento di Storia Romana*. L. II, c. 34, p. 467. — J'ai suivi le récit de l'anonyme de Rome, qui étoit présent à cet événement, et qui ne paroît pas avoir dessein de rendre ses compatriotes méprisables. Il est juste cependant de dire que d'autres contemporains plus éloignés de Rome; ont raconté qu'on avoit combattu de part et d'autre avec vaillance et obstination. — *Istorie Pistolesi*. T. XI, p. 521. — *Giov. Villani*. L. XII, c. 104, p. 981. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 119. — *Chron. Estense*. p. 444.

(2) *Frammento di Storia Rom.* L. II, c. 35, p. 469.

1347. chevalier de la victoire , sur la place même où Étienne Colonna avoit été tué ; il augmenta les impositions pour payer les soldats , et il en consuma le produit dans un faste insensé. Cependant le peuple s'aliénoit de lui ; il voyoit Jourdan Orsini étendre ses ravages jusqu'aux portes de Rome ; il voyoit que le tribun étoit incapable de faire respecter son gouvernement , et il l'accusoit également des fautes qu'il lui voyoit commettre , et des outrages que lui faisoient ses ennemis.

Le légat que Clément VI avoit envoyé à Rome , se nommoit Bertrand de Deux ; il avoit des liaisons avec la noblesse romaine , et dès son arrivée en Italie , il étoit rempli de préjugés contre le tribun. A son passage à Sienne , il avoit déclaré aux magistrats qui gouvernoient cette ville , que Colas de Rienzo étoit un ennemi de l'église ; que le pape alloit faire instruire un procès contre lui , pour crime de rébellion , et qu'il prioit la république de lui retirer les troupes auxiliaires qu'elle lui avoit fourni jusqu'alors (1). Néanmoins le légat , à son entrée à Rome , avoit été reçu , par Colas de Rienzo , avec les marques du respect le plus profond , pour lui-même et pour le pontife ; il avoit été

(1) *Cronica Senese di Andrea Dei*. T. XV, p. 119.

présenté au peuple en plein parlement, et assuré de l'obéissance de la république et de son chef. Mais Bertrand de Deux ne se contenta point de ces démonstrations extérieures de soumission, il vouloit enlever au peuple l'autorité, pour la rendre à la noblesse romaine, en faveur de laquelle le pape et le collège des cardinaux s'intéressoient; il conclut une alliance avec Lucas Savelli et Sciarretta Colonna; et, ouvrant contre le tribun, une enquête d'hérésie, il le frappa d'une sentence d'excommunication.

Un autre ennemi plus dangereux encore et plus entreprenant, s'armoit en même-temps contre Colas de Rienzo; Jean Pepin, comte de Minorbino, exilé du royaume de Naples, où il avoit essayé de venger, par des brigandages, le meurtre du roi André (1), s'étoit réfugié à Rome, avec quelques-uns de ses compagnons d'armes, qui, comme lui, étoient accoutumés à mépriser l'ordre et les lois. Le tribun, averti des désordres qu'ils commettoient et des meurtres dont ils se rendoient coupables, voulut les arrêter, ou les forcer à quitter Rome; mais le comte de Minorbino s'étoit fortifié par l'alliance du légat et des Colonna; il s'établit, avec cent cinquante cavaliers, dans

(1) *Domin. de Gravina Chronic. de Reb. in Apul. Gestis.*

1347. le quartier où les Colonna avoient leurs palais, et où ils comptoient le plus de partisans ; il s'y fortifia par des barricades ; et il renvoyá avec mépris ceux qui lui portoient les ordres du tribun.

Colas de Rienzo fit attaquer, par une compagnie de cavalerie, les barricades du comte de Minorbino ; en même-temps il fit sonner la cloche d'alarme à Saint-Ange Pescivendolo. Mais, pendant un jour et une nuit, le peuple entendit le tocsin sans vouloir prendre les armes. Les Romains se refusoient également et à combattre le comte de Minorbino et à le défendre ; cet étranger ne leur inspiroit aucun intérêt ; ils ne songeoient ni à imiter sa résistance, ni à saisir cette occasion pour se révolter ; mais ils étoient devenus indifférens à ce *bon état*, si pompeusement annoncé, et qu'ils avoient trouvé si peu stable ; ils étoient las des représentations théâtrales, et des déclamations du tribun ; désormais ils vouloient attendre les événemens au lieu de les déterminer.

La foule s'étoit cependant rassemblée au Capitole, mais désarmée ; la curiosité, non la passion, l'attiroit ; le tribun la harangua, et ce fut inutilement ; il fit le tableau de son administration, du bien qu'il avoit fait, de celui qu'il vouloit faire encore ; il accusa

l'envie qui mettoit obstacle à ses projets bien-faisans; il pleura, il soupira, et son éloquence accoutumée sut encore trouver le chemin des cœurs, en sorte que les soupirs et les gémissemens du peuple répondirent aux siens; mais aucun mouvement courageux ne se manifesta parmi ses auditeurs, aucun ne lui annonça une victoire qui n'auroit pas été bien difficile à obtenir. « Après vous avoir gouvernés sept mois, dit-il enfin, je vais donc renoncer à mon autorité. » Et aucune voix ne s'éleva pour lui faire une douce violence, pour l'engager à rester encore à la tête du gouvernement. Alors Colas de Rienzo fit sonner ses trompettes d'argent, et, revêtu de toutes les marques de sa dignité, accompagné par tous ceux qui s'étoient attachés à sa fortune, et par ses soldats, il descendit du Capitole, il traversa en pompe Rome, dans presque toute sa longueur, et il alla s'enfermer au château Saint-Ange. Sa femme se déguisa pour le suivre; et, trois jours après sa retraite, les barons exilés rentrèrent dans Rome. Cette ville, à leur retour, retomba dans un état d'anarchie pire que celui qui avoit précédé le règne du tribun (1).

(1) *Frammento di Storia Romana*. L. II, c., 38, p. 475.
 — *Giov. Villani*. L. XII, c. 104¹, p. 981. — *Chronicon Estense*.
 T. XV, p. 446.

1437. La révolution qui renversa Colas de Rienzo s'opéra le 15 décembre 1347; moins de sept mois après qu'il s'étoit mis à la tête de la république. Dans ce court espace de temps, cet homme avoit domé au monde un grand exemple du pouvoir de l'éloquence, et de l'enthousiasme que le nom et les souvenirs de Rome excitoient dans toute l'Europe, comme aussi de l'enivrement et du vertige auxquels s'expose un savant, qui de sa bibliothèque est porté sur le trône, et qui n'a pu que par les livres se préparer au pouvoir souverain.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

TOME CINQUIÈME.

CHAPITRE XXIX. *Nouveaux chefs de l'empire et de l'église. — Guerre de Gènes. — Guerre universelle en Italie. — Le pape Jean XXII excommunie et dépose Louis IV de Bavière, roi des Romains.*
1314 — 1323. page 1

Différences fondamentales entre les caractères des diverses races d'hommes	ib.
Le caractère des Italiens formé par les bourgeois des villes, celui des Espagnols, par la noblesse des campagnes,	3
Une nouvelle noblesse, qui n'étoit point féodale, avoit été créée dans les villes d'Italie.	4
Tout esprit chevaleresque détruit en Italie.	5
L'invention du système de la balance des puissances date du quatorzième siècle.	6
Les Florentins eurent pour but,	

pendant tout ce siècle, de maintenir cette balance.	p. 7
Cette balance affoiblit une nation au dehors, tout en maintenant sa liberté intérieure.	8
La division de l'Italie en plu- sieurs États étoit désirable au quatorzième siècle, autant qu'elle a été fatale depuis. . .	9
Les Italiens n'avoient à cette époque rien à craindre de leurs voisins.	10
Sort funeste des villes envahies par un prince italien.	12
Ce que seroit devenue l'Italie si un usurpateur l'avoit soumise toute entière à son pouvoir. .	14
Epoque à laquelle les nations doivent sacrifier cette balance inférieure au soin de défendre leur indépendance.	16
Pour l'Italie, cette époque a com- mencé à la fin du règne de Charles V.	17
Conduite des papes d'Avignon à l'égard de l'Italie et de l'Al- lemagne.	18
1314. Rivalité des maisons d'Autriche et de Luxembourg, au mo- ment de l'élection d'un nouvel empereur.	19

An.

- La maison de Luxembourg fait élire Louis IV de Bavière, et celle d'Autriche, Frédéric. . . p. 20
- Caractère des deux prétendans à l'empire. 22
- Sacre et couronnement illégal des deux empereurs. 23
- Anarchie de l'Italie pendant l'inter règne. 24
- Le pape Clément V prétend succéder à l'empereur pendant la vacance de l'empire. 25
- Mort de ce pontife, le 20 , avril 1314. 26
- Conclave de Carpentras forcé par une troupe de séditeux à se séparer. 28
- Jacques d'Ossa, élu deux ans après, le 7 août 1316, à Lyon, prend le nom de Jean XXII. . . 29
- Puissance de Robert, roi de Naples, chef du parti guelfe. . 31
- Talens et caractère des capitaines gibelins, et de Matteo Visconti, leur chef. 32
- Matteo Visconti attaqué sans succès par les généraux de Robert. 33
- 1315. Il s'empare de Pavie, de Tortone et d'Alexandrie. 34
- 1316. Jean XXII entreprend de relever

	le parti guelfe en Lombardie.	p. 35
1317.	Matteo Visconti excommunié par le pape, pour n'avoir pas déposé l'autorité dont l'empereur l'avoit revêtu.	36
—	Toutes les forces des deux partis attirées à Gênes par les troubles de cette ville.	37
—	Commencemens de la guerre civile de Gênes, au mois de février 1314.	ib.
—	Les Gibelins, divisés entr'eux, abandonnent leur ville aux Guelfes.	38
—	Les Gibelins, réconciliés dans leur exil, invoquent l'assistance de Matteo Visconti et de Cane de la Scala.	39
1318.	Siège de Gênes commencé par les Gibelins au mois de mars 1318.	ib.
—	Le roi Robert vient s'enfermer dans Gênes pour défendre cette ville.	40
—	Le roi Robert nommé seigneur de Gênes par le peuple.	41
1319.	Il force les Gibelins de toute l'Italie, rassemblés devant Gênes, à lever le siège de cette ville le 5 février 1319.	42
—	Il abuse de sa victoire.	43

An.

- Le roi quitte Gênes, et les Gibelins en recommencent aussitôt le siège. p. 44
- Les marquis d'Este dépouillés de leur héritage par le pape, s'attachent au parti gibelin, et recouvrent la souveraineté de Ferrare le 15 août 1317. 45
- Bertrand du Poïet, cardinal-légit, est envoyé par le pape en Lombardie. 47
1320. Philippe de Valois, à la sollicitation du pape, passe en Italie pour attaquer les Gibelins. 48
- Philippe se laisse enfermer entre le Pô et le Tesin, et se retire après un traité honteux avec les Visconti. 49
1321. Raimond de Cardone, autre général des Guelfes, est battu par les Visconti. 50
1322. Le pape a recours à Frédéric d'Autriche, lui offrant de reconnoître son élection, pour prix de l'assistance qu'il lui demande. 51
- Visconti, après avoir éclairé Frédéric sur la politique du pape, l'engage à rappeler l'armée qu'il avoit envoyée contre les Gibelins. 52

— Mathieu Visconti désigné par le nom de grand; son caractère.	p. 54
— La vigueur de Visconti paroît tout-à-coup l'abandonner. . . .	56
— Ses négociations avec l'église, à laquelle il désire se soumettre .	58
— Sa mort, le 22 juin 1322. . . .	59
— Séditions dirigées contre Galeaz Visconti, son fils et son suc- cesseur.	60
— Galeaz obligé de s'enfuir de Milan le 8 novembre 1322.	61
— Galeaz rentre dans Milan, le 12 décembre 1322, et recouvre la seigneurie.	62
— Echecs éprouvés par les Gibelins dans les États de l'église; Fré- déric de Montefeltro, seigneur d'Urbino, Osimo et Recanati, est massacré le 26 avril 1322. .	63
1323. Des ambassadeurs de Louis de Bavière, venus en Italie pour rétablir la paix, prennent le parti de Galeaz Visconti, alors assiégé dans Milan.	64
1314 — 1322. Guerre civile entre les deux em- pereurs en Allemagne.	65
1322. 28 Septembre. Victoire de Louis de Bavière sur Frédéric d'Au- triche, à Muhlendorf.	66
1323. Colère du pape contre Louis,	

An.

	pour les secours donnés aux Visconti..	p. 68
—	8 Octobre. Première sentence de Jean XXII contre Louis.. . .	69
—	Protestation de l'empereur.. . .	70
1324.	22 Mars. Le pape excommunie l'empereur, le dépose et le déclare incapable de régner sur l'empire..	73

CHAPITRE XXX. *Commencemens de Castruccio Castracani. — Révolutions dans les républiques de Toscane. — Tyrannie de l'abbé de Pacciana à Pistoia. — Déroute des Florentins à Altopascio.*

1320 — 1325. 74

	Ligue des villes guelfes de Toscane..	<i>ib.</i>
	Caractère de Castruccio, chef du parti gibelin à Lucques. . . .	75
1320.	Castruccio se fait accorder la seigneurie par le sénat de Lucques..	76
—	Castruccio attaque les Florentins; il ravage le val d'Arno et la Lunigiane..	78
1321.	Les Florentins attaquent à leur tour Castruccio sans succès. .	79
1322.	Mai. Révolution à Pise; les chefs de la noblesse sont exilés. . .	80

—	Castruccio veut profiter de ces troubles pour surprendre Pise..	p. 81
—	Il porte la guerre dans le territoire de Pistoia.	82
—	L'abbé de Pacciana, en promettant la paix au peuple, s'empare de la seigneurie de Pistoia.	85
—	Intrigues de l'abbé de Pacciana avec Castruccio.	85
1323.	L'abbé est supplanté par Philippe Tedici, son neveu.. . . .	86
—	Castruccio envahit l'État florentin et menace Prato.. . . .	88
—	Armement des Florentins pour le repousser; leur présomption..	89
—	Discorde entre la noblesse et le peuple..	91
—	Les Florentins soumettent au sort le renouvellement de leur magistrature..	95
—	Inconvéniens du nouveau mode d'élection..	95
—	Puissance de Bologne; célébrité de son université..	97
	Sédition excitée par les écoliers, à l'occasion de Jacques de Valence, 1320.	98
	Roméo de Pepoli prend leur parti, pour se frayer un chemin à la tyrannie..	99

An.		
	Roméo de Pepoli est exilé le 17 juillet 1321.	p. 101
	Castruccio fait une tentative pour s'emparer de Pise.	102
1324.	Intrigues de Castruccio à Pistoia, auprès de Philippe de Tedici. .	104
1325.	5 Mai. Il achète la seigneurie de Pistoia, et en prend possession.	<i>ib.</i>
	— Les Florentins mettent Raimond de Cardone à la tête de leur armée.	106
	— Cardone s'empare des passages de la Gusciana.	107
	— Il assiège et prend le fort château d'Altopascio.	108
	— Castruccio obtient des secours de Galez Visconti.	109
	— Il oblige Raimond de Cardone à séjourner dans une position désavantageuse.	111
	— Il lui livre bataille le 23 sep- tembre 1325.	112
	— Déroute entière des Florentins; Cardone est fait prisonnier. .	113
	— Castruccio vient camper aux portes de Florence.	114
	— Il célèbre des jeux sous les murs mêmes de la ville.	115
	— Il rentre à Lucques avec tout l'appareil du triomphe.	117

CHAPITRE XXXI. *La Sardaigne enlevée aux Pisans par le roi d'Aragon. — Le duc de Calabre, seigneur de Florence. — Expédition en Italie de l'empereur Louis de Bavière. — Grandeur et mort de Castruccio Castracani, 1324 — 1328.* p. 119

An.

Les Pisans renoncent peu à peu à la navigation et au commerce maritime.	ib.
Importance de leur colonie de Sardaigne.	121
1323. Conjuration de Hugues Bassi des Visconti contr'eux. Il fait massacrer en un seul jour, le 11 avril 1323, tous les Pisans établis en Sardaigne.	122
— La Sardaigne est envahie par le roi Alfonse d'Aragon.	ib.
— Efforts des Pisans, commandés par Manfred de la Ghérardesca, pour défendre la Sardaigne.	124
1324. Siège et prise de Città di Chiesa et de Castro de Cagliari.	125
Les Pisans cèdent la Sardaigne au roi d'Aragon, le 10 juin 1326.	128
1325. Les Gibelins de Lombardie attaquent Bologne.	129
Déroute des Bolonois, à Montevoglio, le 15 novembre 1325.	130
Les Guelfes ont recours à Robert, roi de Naples.	131

An.

1326. Janvier 13. Les Florentins accordent pour dix ans la seigneurie de leur ville au duc de Calabre, fils du roi Robert. p. 152
- Inaction du duc de Calabre et de l'armée qu'il conduit à Florence. 133
1327. Bologne se donne au légat du pape Bertrand du Poïet. . . . 134
- Louis de Bavière arrive à Trente, et préside un congrès des Gibelins d'Italie. 135
- Il veut se venger du pape et l'accuse d'hérésie. 137
- Il vient prendre la couronne de fer à Milan, le 30 mai 1327. 140
- Il fait arrêter Galeaz Visconti et s'empare de ses forteresses et de ses troupes. 141
- Il accuse Visconti, dans une diète, d'avoir trahi la cause des Gibelins. 143
- Castruccio sollicite Louis de Bavière de passer en Toscane. . 144
- Il lui ouvre le château de Pietra-Santa, et lui fait prendre la route de Pise. 145
- Il l'engage à arrêter trois ambassadeurs pisans pour lui servir d'otages. 146
- Louis de Bavière assiège Pise et

	force cette ville à lui ouvrir ses portes.	p. 149
—	Louis érige les États de Castruccio en duché.	151
1328.	Louis marche vers Rome avec Castruccio.	152
—	Louis se fait couronner au Vatican, le 17 janvier, sans l'autorisation du pape.	154
—	Il intente un procès au pape et lui donne un successeur. . . .	155
—	Pistoia surprise par un lieutenant du duc de Calabre.	156
—	Castruccio revient en Toscane et forme le siège de Pistoia. .	157
—	Il force cette ville à capituler le 3 août 1328.	160
—	Il tombe malade ensuite des fatigues du siège.	161
—	Galez Visconti, qui servoit à sa solde, tombe aussi malade et meurt.	<i>ib.</i>
—	Mort de Castruccio, 3 septembre 1328, et son caractère. .	162
—	Son fils aîné s'assure la possession de Lucques et de Pise. .	163
—	Conduite foible et imprudente de Louis de Bavière.	164
—	Son entrevue, à Corneto, avec don Pedro de Sicile.	165

An.

- Mort de Charles, duc de Calabre,
seigneur des Florentins, le 9
novembre 1328. p. 166

CHAPITRE XXXII. *Grandeur de Florence. — Retraite
de Louis de Bavière; ruine de ses anciens alliés.*

— *Campagne en Italie du roi Jean de Bohême.*

1328 — 1333. 169

Caractère des Florentins. *ib.*

Leurs progrès dans les arts du
dessin; Giotto et ses élèves . . . 171

1328. Ils réforment leur constitution à
la mort du duc de Calabre. . . 172

— Ils font en sorte que tous les
grands intérêts de l'État soient
représentés dans le gouver-
nement. 174

— Ils entreprennent de délivrer
leurs voisins du joug des tyrans. 175

— Ingratitude et perfidie de Louis
de Bavière envers ses partisans. 176

— Il traite avec les Visconti, pour
leur vendre Milan. 177

— Une partie de ses soldats l'aban-
donne et se fortifie au Cer-
ruglio. 178

1329. Louis de Bavière s'empare de
Lucques le 16 mars 1329, et
vend ensuite cette ville à Fran-
çois Castracani. 180

- An.*
- Les fils de Castruccio chassés aussi de Pistoia, se réfugient dans les montagnes. p. 181
 - Louis de Bavière quitte la Toscane le 11 avril 1329. 182
 - Pistoia est livrée aux Florentins, par les Panciatici, le 24 mai 1329. 183
 - Le val de Nievole se soumet volontairement aux Florentins. *ib.*
 - Marc Visconti, avec les Allemands du Cerruglio, s'empare de Lucques le 15 avril. 185
 - Il offre aux Florentins de leur vendre cette ville. 187
 - Il aide les Pisans à chasser de leurs murs la garnison de l'empereur. 188
 - Les Allemands renouvellent l'offre de vendre Lucques aux Florentins. 189
 - Ils vendent enfin cette ville à Gherardino Spinola, émigré de Gênes. 191
 - La ville de Modène enlevée à Passerino Bonacossi, par une sédition, le 5 juin 1327. 192
 - 1328. Conjuration des Gonzagues de Mantoue contre Passerino Bonacossi. 193
 - Passerino est tué le 14 août 1328,

- et Louis de Gonzagues se fait
seigneur de Mantoue. p. 194
1329. Azzo Visconti ferme à Louis de
Bavière les portes de Milan. 195
- Louis de Bavière retourne en
Allemagne. 197
- Azzo Visconti fait assassiner son
oncle Marc dont il redoutoit
le crédit. 198
- Cane de la Scala, dernier des
capitaines gibelins, meurt le
22 juillet 1329, après avoir
soumis Padoue et Trévis. . . 199
1330. Les deux chefs de l'empire et de
l'église également méprisés par
leur parti. 201
- Jean de Bohême, fils de
Henri VII, devient l'idole de
l'Allemagne. 203
- Il entreprend d'être l'arbitre et
le pacificateur de l'Europe. . . 205
- Il passe en Italie, et toutes les
villes de Lombardie se donnent
à lui. 206
1331. Gherardino Spinola lui offre aussi
la seigneurie de Lucques. . . 208
- Les Florentins qui assiégeoient
Lucques entrent en guerre
avec le roi de Bohême. . . . 209
- Le légat Bertrand du Poiët paroît
d'intelligence avec le roi Jean. 211

An.

— Le roi Jean retourne en Allemagne pour y combattre ses ennemis.	p. 212
1332. Les seigneurs gibelins de Lombardie lui déclarent la guerre.	213
— Ligue du roi Robert et des Florentins avec les Gibelins de Lombardie.	215
— Le roi de Bohême obtient des secours du pape Jean XXII.	217
1333. L'armée du légat, son allié, est battue devant Ferrare, le 14 avril 1333	218
— Révolte de la Romagne contre l'église	219
— Le roi Jean vend à divers seigneurs les villes qui s'étoient données à lui, et quitte l'Italie le 15 octobre 1333.	220
 CHAPITRE XXXIII. <i>Mastino de la Scala s'élève sur les ruines du roi de Bohême et du légat Bertrand du Poïet. — Il est humilié par les républiques de Florence et de Venise. 1333 — 1338.</i>	
Esprit des deux factions des Guelfes et des Gibelins.	ib.
1333. Prospérité des Florentins; ils célèbrent des fêtes	225

<i>An.</i>	— Terrible inondation le 1. ^{er} novembre 1333.....	p. 227
	— Les seigneurs cessionnaires de Jean de Bohême s'allient au légat Bertrand du Poiët.....	230
1334.	Révolte de Bologne contre Bertrand du Poiët, le 17 mars 1334.	231
	— Les Florentins prennent le légat sous leur protection.....	234
	— Mort de Jean XXII à Avignon, le 4 décembre 1334.....	235
	— Les théologiens l'avoient accusé d'hérésie et forcé à se rétracter.	236
	— Élection de Benoît XII pour lui succéder.....	238
	— Les Florentins, de concert avec les princes lombards, attaquent les seigneurs cessionnaires du roi de Bohême.....	240
1335.	Mastino de la Scala achète Lucques au nom des Florentins..	241
	— Il veut garder cette ville, et se rendre puissant en Toscane...	242
	— Il excite les nobles de Pise à prendre les armes contre le peuple.....	243
	— Les Florentins somment vainement Mastino de leur rendre Lucques.....	245
1336.	Ils entreprennent la guerre contre ce puissant seigneur.....	246

— Pierre Saccone des Tarlati, seigneur d'Arezzo, allié de Mastino.....	p. 247
— Sienne, Pérouse et Bologne alliées des Florentins.....	250
— Tentatives des Florentins pour s'assurer l'alliance de Venise.	251
— Traité d'alliance entre les deux républiques, le 21 juin 1336..	252
— Pierre des Rossi de Parme, général de leur armée.....	253
— Hardiesse et habileté de Pierre des Rossi, dans sa première campagne.....	255
— Les Florentins mettent à la tête de la justice un conservateur avec une autorité arbitraire.	256
— Administration tyrannique de Jacob Gabrielli d'Agobbio, conservateur.....	257
1337. Les Florentins achètent la seigneurie d'Arezzo.....	258
— Ils suscitent de nouveaux ennemis à Mastino de la Scala..	259
— Pierre des Rossi offre des secours aux mécontents de Padoue..	260
— Conjuration de Marsilio et Ubertino de Carrare, à Padoue..	261
— Marsilio de Carrare proclamé seigneur de Padoue, le 3 août..	262

An.

- Mort de Pierre des Rossi, le 7 août 1337. p. 263
- Révolte de Brescia contre Mastino de la Scala. 264
1338. Louis de Bavière ne peut pénétrer en Italie pour secourir Mastino. 265
- Les Vénitiens traitent séparément avec Mastino, le 18 décembre 1338. 266
- Les Florentins obligés d'accéder au traité de paix, le 11 février 1339. 267
- Échecs éprouvés par le commerce des Florentins. 268

CHAPITRE XXXIV. *Bologne asservie à Taddéo de Pepoli. — Guerre des mercenaires, ou de Parabiago. — Les Génois se donnent un doge. — Célébrité de Pétrarque ; il est couronné au Capitole.*
1338 — 1341. 270

- Prosperité de Bologne sous le gouvernement du parti guelfe. *ib.*
- Popularité de Taddéo des Pepoli. 271
- Triomphe de sa faction dans une émeute, le 27 avril 1334. 272
- Seconde émeute et seconde victoire de la même faction, le 7 juillet 1337. 274

An.

Taddéo des Pepoli se fait proclamer seigneur par les soldats.....	p. 275
Il est reconnu par les conseils de Bologne et par le pape.....	276
Mastino de la Scala cherche à se venger d'Azzo Visconti.....	277
1338. Les mercenaires de l'armée de la ligue gardent en gage les faubourgs de Vicence.....	278
1339. Lodrisio Visconti leur propose de les conduire à Milan.....	280
— Formation de la compagnie de Saint-Georges, conduite par Lodrisio Visconti.....	281
— Bataille de Parabiago, entre la compagnie et Luchino Visconti, le 20 février.....	282
— La compagnie est détruite par cinq combats livrés en un seul jour.....	283
— Azzo Visconti obtient le droit de cité à Pise.....	285
— Il meurt inopinément le 16 août 1339.....	286
— Sédition des matelots génois au service de France.....	287
— Ils rapportent l'esprit de révolte parmi le peuple de Gènes...	288
— Sédition à Savonne dirigée contre les nobles.....	289
— Le peuple de Gènes défère la	

An.

- dignité de doge à Simon Boccanigra, 23 septembre 1339... p. 291
- Administration vigoureuse de Boccanigra, premier doge de Gènes..... 293
- État convulsif de toute l'Italie. . . 294
- Gloire attachée aux lettres; zèle pour l'étude..... 296
1340. La couronne de lauriers offerte à l'envi à Pétrarque, par Rome et Paris..... 299
- Caractère de Pétrarque..... 300
- Son origine et sa première éducation..... 301
- Maîtres sous lesquels il étudia à Bologne..... 303
- Forme qu'il donne à la poésie italienne..... 304
- Amours de Pétrarque..... 307
- Ses voyages en Allemagne et en Italie..... 310
- Avant d'être couronné à Rome il demande un examen public.. 311
1341. Il se rend à Naples auprès du roi Robert, en mars 1341.. 312
- Foiblesse du roi Robert, son avarice et sa pédanterie.... 314
- Robert examine Pétrarque pendant trois jours, et le déclare digne du laurier des poètes. . 315

An.

- Pétrarque couronné au Capitole,
par le sénateur de Rome, le
8 avril 1341..... p. 316

CHAPITRE XXXV. *Les Florentins achètent Lucques, tandis que les Pisans s'emparent de cette ville par les armes. — Guerre des deux républiques. — Tyrannie du duc d'Athènes à Florence. 1340 — 1343.* 318

1340. Prospérité du commerce florentin. *id.*
— Peste à Florence, en 1340.... 320
— Entreprises du parti oligarchique;
cruauté de Jacob Gabrielli
d'Agobbio..... 321
— Conspiration contre Gabrielli et
l'oligarchie..... 322
— Elle est découverte; exil des
Bardi et des Frescobaldi.... 323
1341. Les fils de Giberto de Correggio
enlèvent Parme à Mastino de
la Scala..... 324
— Mastino ne communiquant plus
avec Lucques, cherche à
vendre cette ville..... 325
— Les Florentins veulent acheter
cette ville à un prix très-élevé. 326
— Les Pisans prennent la résolution
de s'y opposer..... 327
— Les Pisans, au mois de juillet,
mettent le siège devant Luc-
ques..... 328

An.

- Les Florentins entrent en campagne au milieu d'août..... p. 329
- La ville de Lucques est consignée par Mastino aux Florentins... 330
- Défaite des Florentins, aux portes de Lucques, le 2 octobre 1341..... 331
- Les Florentins demandent des secours à Louis de Bavière.. 333
- Malatesta, avec l'armée florentine; rentre dans l'État de Lucques..... 334
- Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, passe à Florence..... 335
- 1342. Malatesta, avec l'armée florentine, s'éloigne de Lucques.. 337
- Lucques se rend aux Pisans le 6 juillet 1342..... 338
- Mécontentement des Florentins; ils déferent au duc d'Athènes le titre de capitaine de justice.. 339
- Sévérité du duc d'Athènes contre divers membres de l'oligarchie. 341
- La noblesse et la populace favorisent le duc d'Athènes... 342
- On demande aux prieurs de lui déferer la seigneurie de Florence..... 343
- Refus du gonfalonier de justice.. 344
- Intrigues du duc pour être élu par le parlement..... 345

—	Compromis entre la seigneurie et le duc.....	p. 346
—	La souveraineté déferée au duc par le peuple, le 8 septembre 1342.....	347
—	Le duc cherche à s'affermir dans l'usurpation de la tyrannie..	348
—	Il fait la paix avec les Pisans, et leur abandonne Lucques...	349
—	Premiers symptômes du mécontentement des Florentins....	350
1343.	Le duc s'allie, pour sa défense, avec les autres tyrans d'Italie..	352
—	Indignation de toutes les classes du peuple contre le duc....	353
—	Trois conjurations formées en même-temps contre le duc..	354
—	L'une d'elles est découverte le 18 juillet 1343.....	356
—	Le duc veut punir tous ses ennemis à la fois.....	357
—	Tous les citoyens s'arment contre le duc.....	358
—	Le duc, assiégé dans son palais, consent au supplice de ses ministres.....	360
—	Il renonce à la seigneurie, et s'évade de Florence le 26 juillet 1343.....	362

CHAPITRE XXXVI. Florence après l'expulsion du duc d'Athènes. — Grande compagnie du duc Guarnieri. — La reine Jeanne succède à Robert, et fait mourir son mari. — Charles IV élu en opposition à Louis de Bavière. 1343 — 1346. p. 364

An.

Pertes éprouvées par les Florentins pendant la durée de la tyrannie.....	ib.
Revenus de la république de 1336 à 1338.....	365
Ses dépenses à la même époque .	367
Population de Florence.....	369
État de son commerce.....	370
1343. Révolte d'Arezzo, Pistoia, Colle, San-Gemignano et Volterra..	371
— Nouvelle constitution que se donnent les Florentins.....	373
— La noblesse admise de nouveau aux honneurs publics.....	374
— Elle s'en fait chasser un mois après.....	375
— Cinq cent trente familles nobles admises à la bourgeoisie....	377
— Jean Visconti d'Oleggio conspire à Pise pour s'emparer de la souveraineté.....	378
1343 — 1345. Guerre entre cette république et les Visconti.....	379
— Grande compagnie formée en Toscane par le duc Garnieri.	380

<i>An.</i>	— Elle pille les campagnes de Sienna, et met la ville à con- tribution.....	p. 382
	— Elle accable tour-à-tour les petits princes de Romagne.....	383
	— Elle force le tyran de Bologne à acheter la paix.....	384
	— Elle se partage, de concert avec les seigneurs de Lombardie, et ses soldats retournent en Al- lemagne.....	385
1343.	Guerres civiles dans toute l'Eu- rope.....	386
	— Mort de Robert, roi de Naples, le 19 janvier 1343.....	387
	— Jalousie entre la reine Jeanne et le roi André, son cousin et son mari.....	389
	— Menaces et projets de vengeance du roi André.....	391
1345.	Complot des courtisans de la reine contre le roi André.....	393
	— Le roi André étranglé à la porte de la chambre de la reine, le 18 septembre 1345.....	394
	— Les princes du sang prennent eux-mêmes les armes contre la reine.....	395
1346.	Le pape nomme un juge pour punir les meurtriers du roi..	396

- An.*
- Supplice des principaux confidens de la reine..... p. 397
 - Louis, roi de Hongrie accuse la reine elle-même de complicité. 398
 - Il s'avance jusqu'à Zara, pour passer dans le royaume de Naples..... 399
 - Ne pouvant traverser l'Adriatique, il s'assure de la paix avec ses voisins, et se prépare à faire par terre le tour du golfe.... 400
 - Le pape veut opposer un nouvel empereur à Louis de Bavière, allié du roi de Hongrie. 401
 - Il fait élire Charles IV, fils du roi Jean de Bohême..... 403
 - Mort inattendue de Louis de Bavière, le 10 octobre 1347. 404

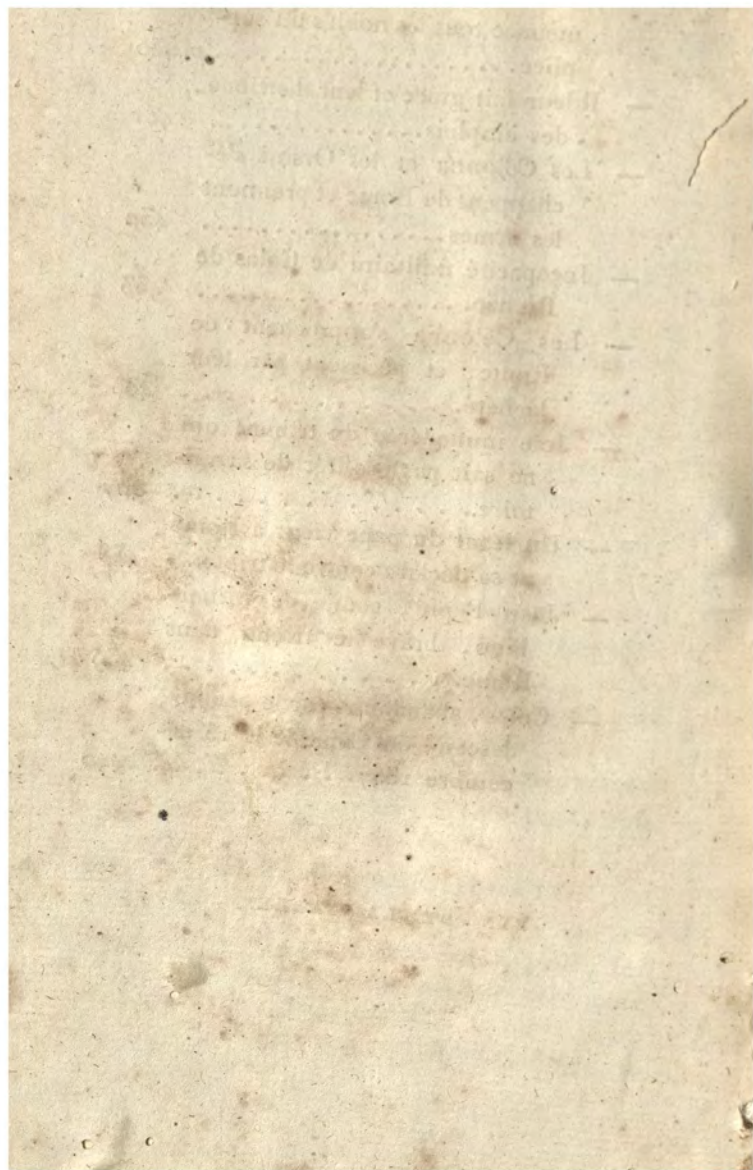
CHAPITRE XXXVII. *Colas de Rienzo donne à la république romaine une constitution nouvelle. — Ebloui de sa propre grandeur, il aliène le peuple qui l'abandonne.* 406

- 1347. Caractère de Colas de Rienzo. 407
- Anarchie de Rome sous le sénateur et les Caporioni..... 408
- Colas de Rienzo envoyé en députation au pape, en 1342.. 410
- Colas, de retour à Rome, éveille

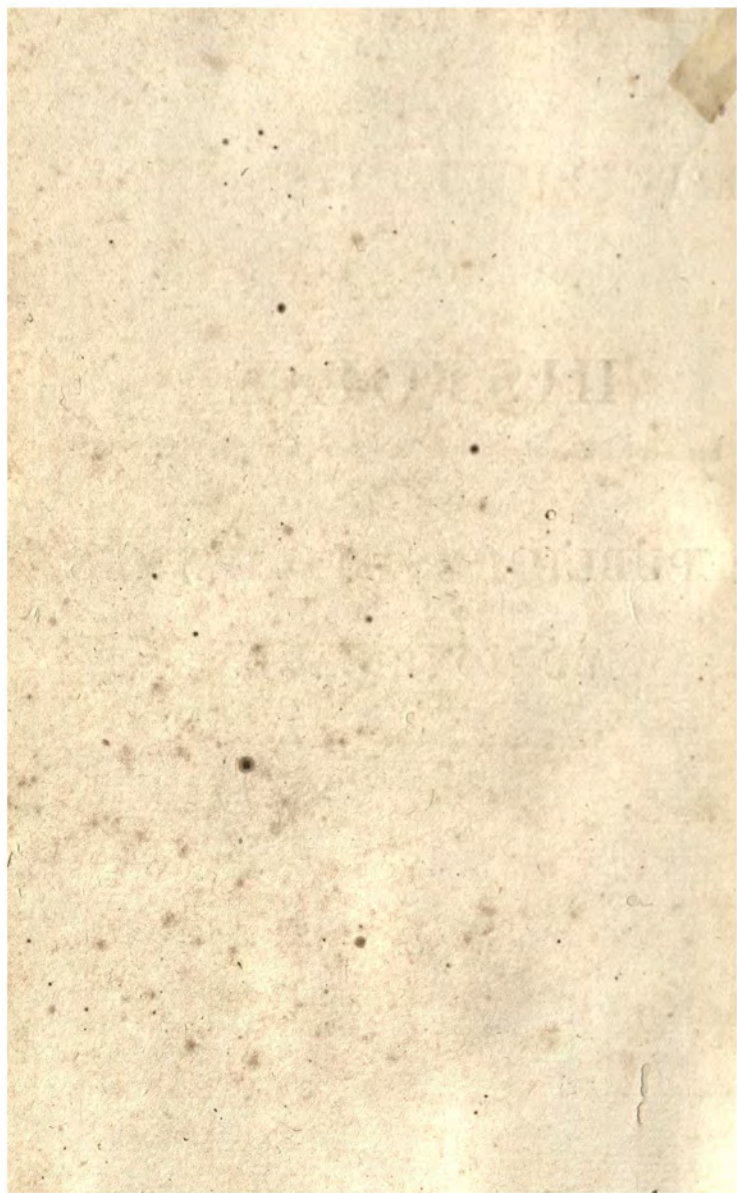
	l'imagination du peuple par des tableaux.....	p. 411
—	Il explique à Saint-Jean de Latran une inscription romaine.....	413
—	Il appelle les Romains au rétablissement du <i>bon état</i>	414
—	Il prend, le 20 mai 1347, possession du Capitole.....	416
—	Le peuple lui confère les titres de tribun et de libérateur de Rome.	418
—	Les nobles prêtent serment de maintenir le <i>bon état</i>	419
—	Colas demande au pape d'approuver ses opérations.....	420
—	Enthousiasme que Colas excite dans toute l'Europe.....	421
—	Il invite toutes les puissances à rétablir le <i>bon état</i> dans toute la chrétienté.....	422
—	Vanité excessive et magnificence du tribun.....	424
—	Plusieurs souverains recourent à lui, et lui soumettent leurs différends.....	426
—	Il se fait armer chevalier le 1. ^{er} août.....	427
—	Il cite devant lui le pape, les deux empereurs, les cardinaux et les électeurs.....	428
—	Offensé par Etienne Colonna, il	

An,

- menace tous les nobles du sup-
plice.....p. 430
- Il leur fait grâce et leur distribue
des emplois..... 431
- Les Colonna et les Orsini s'é-
chappent de Rome et prennent
les armes..... 432
- Incapacité militaire de Colas de
Rienzo..... 433
- Les Colonna s'approchent de
Rome, et périssent par leur
lâcheté. 435
- Joie immodérée du tribun, qui
, ne sait pas profiter de sa vic-
toire.. . . . 437
- Un légat du pape vient à Rome
et se déclare contre le tribun. . 438
- Jean Pepin, comte de Minor-
bino, brave le tribun dans
Rome. 439
- Colas, abandonné par le peuple,
descend du Capitole le 15 dé-
cembre 1347. 440



HISTOIRE
DES
RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN ÂGE.



HISTOIRE
DES
RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE SISMONDI,

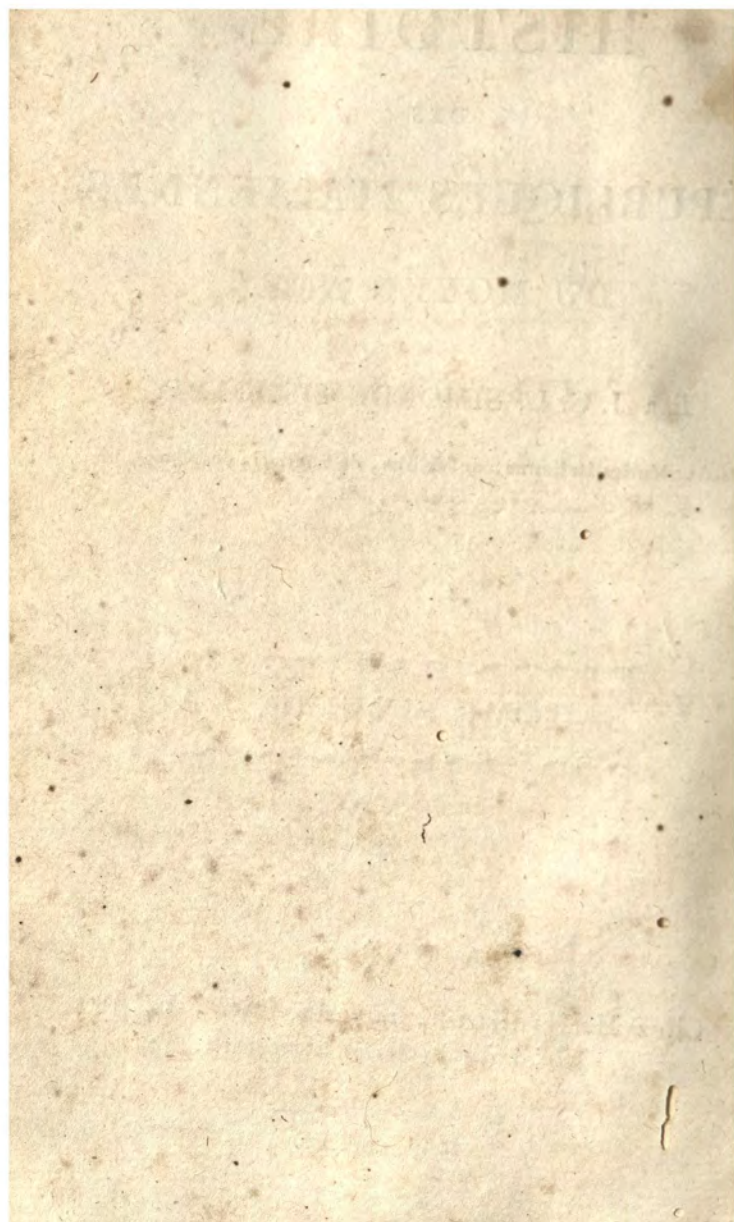
Des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili,
de Genève, etc.

~~~~~  
TOME SIXIÈME.  
~~~~~

A PARIS,

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n.° 12,
hôtel de la Rochefoucault.

=====
M. D. CCC. IX.



HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE XXXVIII.

Famine et peste en Italie. — Nouvelles factions de Pise. — Guerres du roi de Hongrie et de la reine Jeanne. — Second jubilé.

1347—1350.

LE quatorzième siècle est une époque brillante pour l'Italie; dans aucun temps les lettres n'ont été cultivées avec plus d'ardeur, les savans accueillis, honorés avec plus d'enthousiasme; dans aucun temps de plus grandes lumières n'ont été acquises et généralement répandues parmi les hommes; dans aucun temps de plus nobles monumens du génie créateur, ou du travail opiniâtre n'ont été transmis à la postérité. Le renouvellement des lettres grecques et latines, la création de la langue italienne et de la poésie moderne, l'art

d'enseigner la politique dans l'histoire, et de présenter aux hommes, par le récit des événemens, une leçon non moins attrayante qu'instructive, le perfectionnement de la jurisprudence, les progrès rapides de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et de la musique, sont dus plus particulièrement aux hommes du quatorzième siècle. Mais, cette période, qui, à tant de titres, mérite une étude particulière, ne fut point heureuse pour l'humanité. Plusieurs des vertus qui relèvent le caractère des hommes, qui, en s'alliant à leurs passions, les annoblissent, avoient presque absolument disparu, et des vices rebutans, des vices qui dégradent l'histoire que nous écrivons, avoient pris leur place. Dans les cours des princes la bassesse rampante, la lâche flatterie, l'intrigue et le vice étoient les moyens les plus assurés de parvenir. Les petits souverains donnoient l'exemple de tous les crimes; une débauche crapuleuse régnoit dans l'intérieur de leurs palais; le poison et l'assassinat étoient employés chaque jour par eux, comme les sauvegardes de leur gouvernement; des troupes d'assassins étoient entretenues à leurs gages, et une protection entière étoit assurée à ces brigands, en retour des services qu'ils rendoient. Dans les familles des princes, la passion de régner n'étoit arrêtée par aucun crime, et elle excitoit

des révolutions fréquentes, presque toujours préparées par une noire perfidie, et accomplies par des forfaits atroces, ou prévenues par une effrayante cruauté. Dans les tribunaux, un pouvoir arbitraire et souvent injuste, faisoit de la punition des crimes un revenu pour le prince : soupçonneux par avarice, il acquéroit des preuves par la torture, et punissoit les coupables par des supplices épouvantables. Dans la politique, une ambition qui employoit la trahison plutôt que les armes, comme moyen de vaincre, détruisoit toute confiance dans les traités, toute sûreté dans les alliances, tout lien d'amitié entre les peuples. Dans la guerre, des troupes mercenaires, perfides et cruelles, sacrifioient leur souverain à l'ennemi qui vouloit les acheter, mettoient leur honneur à l'enchère; et, épargnant les armées qu'elles avoient à combattre, ne ruinoient que les campagnes paisibles et les citoyens innocens.

Le mépris de toute loi et de toute morale qu'affichioient les princes, donnoit un exemple d'autant plus pernicieux, que dans chaque ville on trouvoit une petite cour, et que cette cour étoit pour les citoyens une école d'immoralité, de corruption et de crimes. Plus rapprochés de la vie privée, les tyrans avoient, par leur exemple, une influence plus pernicieuse sur les mœurs de leurs sujets: plus

multipliés, ils corrompoient davantage la morale publique, parce que les crimes politiques devenoient fréquens, en raison du nombre des souverains; le sentiment des lois immuables de la morale et de la religion étoit détruit par l'histoire de chaque jour, et les révolutions de chaque État.

Les républiques elles-mêmes n'étoient point à l'abri de cette corruption générale. Dans leur lutte avec les princes dont elles étoient entourées, et aux pièges desquels elles étoient sans cesse exposées, elles avoient adopté plus d'une fois leur politique tortueuse, et on les avoit aussi soupçonnées de perfidie. D'immenses richesses, accumulées par le commerce, avoient altéré la pureté des principes républicains; l'argent étoit un moyen trop assuré d'obtenir le respect du peuple et de parvenir au pouvoir. On faisoit peu d'attention aux voies par lesquelles cet argent avoit été acquis, et celui qui malversoit dans une administration publique, ou qui détournoit les deniers de l'État, savoit trop qu'il trouveroit toujours assez de moyens de couvrir ses concussions, pourvu qu'elles lui procurassent une grande opulence. Des voleries scandaleuses furent commises à Florence, pendant la lutte de cette république avec Mastino de la Scala, et les peines infligées par le duc d'Athènes au commandant.

l'Arezzo et à celui de Lucques, étoient peut-être méritées quoiqu'arbitraires. Nous ne parlerons pas de la violence des dissensions civiles, et des révolutions qui donnoient et arrachotent le gouvernement aux diverses classes de citoyens; c'est le sort nécessaire des républiques, et le prix auquel elles payent ces talens multipliés, cette énergie des caractères, et ces passions généreuses qu'on ne trouve que chez elles. Mais nous reprocherons à ces républiques d'avoir abandonné entièrement l'art et l'esprit militaire; d'avoir laissé la valeur italienne s'éteindre chez les citoyens et chez les sujets; et de s'être ainsi mises dans la dépendance, d'abord des soldats mercenaires allemands qui les trahissoient, plus tard de ces compagnies d'aventure qui les mettoient à contribution d'une manière si honteuse.

Tandis que l'Italie souffroit déjà de tant de désordres et de tant de maux, elle fut frappée, coup sur coup, des plus redoutables fléaux que le ciel ait en réserve pour châtier la terre. Une famine cruelle, la peste la plus terrible dont l'histoire ait gardé le souvenir, et nous pourrions ajouter comme un troisième fléau, la découverte de l'artillerie, qui date précisément de cette époque calamiteuse. L'invention des armes à feu a eu, pour l'espèce humaine, des conséquences

bien plus désastreuses encore que la peste ou que la famine ; elle a soumis la force de l'homme au calcul ; elle a réduit le soldat au rang d'une machine ; elle a privé la valeur de tout ce qu'elle avoit de plus noble , de tout ce qui tenoit au caractère personnel ; elle a augmenté la puissance des despotes , et diminué celle des nations ; elle a ôté aux villes leur sûreté , et aux remparts , la confiance qu'ils inspiroient. Mais les effets impérissables de cette funeste découverte tardèrent encore long-temps à se manifester. Les bombardes , dont les historiens font mention , pour la première fois , lorsqu'elles furent employées , le 26 août 1346 , à la bataille de Crécy , entre les Anglois et les François , ne parurent d'abord que des machines propres à lancer des traits , dont tout l'avantage étoit d'effrayer les chevaux par leur explosion , et par le feu qui la produisoit. Le roi d'Angleterre , qui , seul , avoit des bombardiers dans son armée , les avoit placés , avec ses archers , sur les chars dont il avoit entouré son camp. « Leurs bom-
» bardes , » dit Jean Villani , « lançoient de
» petites balles de fer , avec du feu , pour
» épouvanter et confondre les chevaux »

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 65, p. 947.*

« Les archers anglois , » dit-il , plus loin ,
 « tiroient trois flèches , tandis que les arba-
 » létriers génois , au service de France , en
 » tiroient une. A cet avantage , se joignoient
 » les coups de bombardes , qui causoient tant
 » de bruit et de tremblement , qu'on auroit
 » dit que Dieu tonnoit ; le tout , en tuant
 » beaucoup de monde et mettant les chevaux
 » en désordre » (1). Villani mourut deux ans
 après la bataille de Crécy , en sorte qu'on ne
 peut le soupçonner d'anachronisme , et les
 bombardes dont il parle sont bien évidemment
 une arme à feu de la nature des nôtres (2) ;
 mais il n'a point cru leur invention assez
 importante pour nous donner sur elle de
 plus grands détails ; et , en effet , les chan-
 gemens que l'artillerie devoit apporter dans
 l'art de la guerre , ne se firent sentir , d'une
 manière bien marquée , qu'un siècle et demi
 plus tard.

La même année , l'intempérie des saisons
 fut la cause première de la famine. Dès l'au-
 tomne de 1345 , des pluies excessives , dans

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 66, p. 948.

(2) L'historien de Pistoia , qui mourut aussi en 1348 , parle
 de bombardes à la même époque. *T. XI*, p. 516 ; et l'anonyme
 romain dit qu'au siège de Calais , l'année suivante , « *Odoardo*
 » *gelò fuoco ne la terra , bombarde spingarde e altre horribili*
 » *cosà* ». *Antiq. Ital.* T. III, p. 389.

les mois d'octobre et de novembre, empêchèrent les semailles ou firent pourrir en terre le bled qui commençoit à germer. Au printemps suivant, les pluies recommencèrent avec une égale obstination; et, pendant les trois mois d'avril, mai et juin, la terre fut sans cesse, ou inondée, ou tellement détremmée, que les semailles des grains de printemps et des bleds de Turquie ne réussirent pas mieux que celles de l'automne. Cette calamité ne s'arrêta pas à une seule province, elle fut générale dans toute l'Italie, dans toute la France, et dans plusieurs autres pays encore; aussi n'avoit-on jamais vu une plus mauvaise récolte que celle de 1346. Le vin, l'huile et tous les produits de la terre manquèrent également. On fut bientôt forcé de détruire presque tous les oiseaux de basse-cour; parce qu'on n'avoit plus de nourriture à leur donner (1). La viande de boucherie renchérit aussi considérablement; mais le bled, plus que tout le reste, manqua d'une manière vraiment

(1) La paire de chapons se vendit d'un florin d'or à 4 livres, soit 12 à 15 liv. tournois; les poulets et les pigeons, 10 à 12 sols florentins la paire, 40 à 48 sols de France; la viande inférieure, 7 à 8 sols de notre monnoie, et la meilleure, 11 sols. Ces prix sont poids pour poids; mais l'argent valoit, à cette époque, quatre fois plus qu'aujourd'hui.

effrayante, car les terres ne rendirent que le quart, ou même le sixième de ce qu'elles avoient coutume de produire. Dès la récolte, le boisseau de bled valut, à Florence, trente sols, et il augmenta de prix chaque jour, de manière qu'au 1.^{er} de mai 1347, il avoit déjà ^{1347.} plus que doublé; l'orge et les fèves augmentoient aussi de prix, et le son lui-même étoit d'une cherté effrayante, qui indiquoit combien de malheureux cherchoient à se repaître de cet aliment grossier et insalubre (1).

Cependant le gouvernement de Florence fit des efforts inouis pour se procurer un approvisionnement suffisant; il fit acheter des bleds en Calabre, en Sicile, en Sardaigne, à Tunis, et dans toute la Barbarie; il donna des arrhes d'avance, sans se laisser rebuter par la cherté des denrées, et il crut être assuré de quarante mille muids de froment, et de quatre mille muids d'orge (2). Mais les marchands pisans et génois, avec lesquels il

(1) Le boisseau de bled ou staio de Florence pèse 36 livres poids de marc; le florin d'or valant 12 liv. tournois s'estimoit alors à 3 liv. 2 s. Le quintal de blé arriva donc à valoir 36 livres poids pour poids, et six louis, eu égard au changement que les mines d'Amérique ont occasionné dans la valeur des espèces.

(2) Le muid ou moggio de Florence équivaut à vingt-quatre boisseaux, et doit peser 864 livres poids de marc.

1347. étoit obligé de contracter, pour faire débarquer le bled à Pise ou à Gênes, ne purent tenir leurs engagemens, parce que, dans ces deux villes, comme l'on éprouvoit une disette non moins cruelle, les magistrats commencèrent par se pourvoir eux-mêmes, avant que de laisser sortir du bled, en sorte qu'il n'en arriva pas à Florence, plus de la moitié de ce que le gouvernement avoit acheté. Les Florentins tirèrent aussi quelques provisions de la Maremme et de la Romagne, quoique dans ces provinces, de même qu'à Bologne, les vivres fussent aussi rares et aussi chers qu'à Florence (1).

La seigneurie envoyoit chaque jour au marché, de soixante à quatre-vingts muids de bled, qu'elle faisoit vendre au prix courant, d'abord quarante sols, et ensuite cinquante sols le boisseau. Mais, comme cette quantité ne se trouvoit point suffisante, parce qu'un nombre prodigieux de paysans, accoutumés, dans les autres années, à vendre leur bled au marché, venoient au contraire en acheter; la seigneurie fit faire des fours, où l'on employoit chaque jour de quatre-vingt-cinq à cent muids de bled, pour faire des pains du poids de six onces, où le son

(1) *Cronica Miscealla di Bologna*. T. XVIII, p. 404.

n'étoit point séparé de la farine ; on en distribuait ensuite chez les boulangers deux par tête , à raison de quatre deniers florentins la pièce. Mais lorsqu'on vit se former , à la porte des boulangers , des attroupemens qui augmentoient le sentiment de la misère publique , et répandoient l'effroi parmi le peuple , le gouvernement se détermina à envoyer , de maison en maison , porter à chaque famille les deux pains par tête qui étoient assignés à tous les individus qui la composoient. Au mois d'avril 1347 , il se trouva , par les registres , que quatre-vingt-quatorze mille personnes , à Florence , recevoient ainsi leur pain de l'État ; et cependant tous les bourgeois un peu aisés n'étoient pas compris dans ce rôle , parce qu'ils avoient fait leurs provisions , ou qu'à un prix plus élevé ils se procuroient du meilleur pain chez les boulangers. Tous les pauvres et tous les religieux mendians qui vivoient d'aumônes , n'y étoient pas compris non plus , et cependant leur foule étoit innombrable ; car on les avoit congédiés de toutes les terres et les villes voisines , et la misère ou la faim les avoit tous réunis à Florence. Telle fut cependant la générosité , la charité chrétienne des Florentins , que , pendant la durée de cette famine , aucun pauvre , aucun étranger , aucun

1347. paysan ne fut renvoyé de la ville, aucun ne fut laissé sans secours, tous furent entretenus par les aumônes publiques ou particulières. « Aussi, » dit Villani, « devons-nous espérer » en Dieu, qu'il ne regardera point les péchés énormes de nos concitoyens; hélas, nous l'avons dit, notre ville n'en est que trop souillée; mais si c'est son bon plaisir et sa miséricorde, il compensera nos fautes par les aumônes de nos bons et vertueux citoyens, comme il le fit à Ninive: car il l'a dit lui-même, l'aumône efface le péché » (1).

Cette famine avoit été générale en Italie, et toutes les villes n'y avoient pas pourvu par des réglemens aussi sages ou aussi généreux que les Florentins, aussi laissa-t-elle après elle un affoiblissement dans le tempérament de la masse du peuple, et une disposition aux maladies épidémiques, qui ne tarda pas à se manifester. Cependant, pour que le pauvre ne fût pas tourmenté à la fois par la famine, par la maladie et par ses créanciers, la seigneurie florentine suspendit les poursuites juridiques pour les petites dettes, et elle délivra, le jour de Pâques, comme une offrande à Dieu, tous les prisonniers débiteurs de

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 72, p. 954.*

la communauté, et tous ceux qui étoient ^{1347.} arrêtés pour des fautes peu graves. En même-temps, elle offrit à ceux qui étoient poursuivis pour des amendes, la faculté de se racheter, avec quinze pour cent de la somme portée par leur sentence. Mais la misère étoit si grande que bien peu de gens purent profiter de cette faveur (1).

Pendant l'été de 1347, la mortalité fut assez grande à Florence, surtout parmi les pauvres, les femmes, et les enfans, et l'on estima que l'épidémie avoit enlevé environ quatre mille personnes. Mais pendant le même temps, un fléau plus terrible s'apprêtoit en Orient. Dans les relations des phénomènes qui accompagnèrent la peste, il n'est pas facile de distinguer les bruits populaires, qu'une superstition, éveillée par la crainte, faisoit accueillir avidement, d'avec les calamités plus réelles qui occasionnèrent sans doute l'épidémie. Dans le royaume de Casan, à ce que raconte Jean Villani, la terre fut ébranlée par de violentes secousses; plusieurs villes et plusieurs villages s'abîmèrent; les gouffres qui s'entrouvrirent vomissoient des flammes, qui, s'attachant aux herbes sèches, s'étendirent à plusieurs journées à la ronde. Ceux qui échappèrent à ces

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 82, p. 963.*

2347. bouleversemens, portèrent avec eux une maladie contagieuse, qu'ils répandirent sur les bords du Tanays et à Trébisonde, et qui, dans cette contrée, sur cinq personnes, en emportoit quatre. A Sébastia, les pluies furent accompagnées de la chute d'une énorme quantité d'insectes noirs, à huit jambes, avec une queue, les uns morts, les autres vivans; la piqûre des derniers étoit venimeuse; la corruption des premiers infectoit l'air. La peste née dans ces deux pays, se répandit dans tout le Levant; elle parcourut la Syrie, la Chaldée, la Mésopotamie, l'Égypte, les îles de l'Archipel, la Turquie, la Grèce (1), l'Arménie et la Russie (2). Les marchands italiens qui étoient établis dans différens ports du Levant, voulurent s'enfuir avec leurs marchandises; huit galères génoises, entr'autres, partirent de la mer Noire, dans l'espérance d'échapper à la contagion; mais elles la portoient avec elles. Lorsqu'elles arrivèrent en Sicile, elles avoient déjà perdu tant de matelots, que quatre de ces galères furent abandonnées. Les malades qui descendirent à terre, communiquèrent l'infection aux habitans de la ville où ils avoient débarqué;

(1) *Nicephorus Gregoras Hist. Byzant.* L. XVI, c. 1, p. 405.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 83, p. 963.

de-là elle se répandit rapidement dans toute ^{1347.}
la Sicile, la Corse, la Sardaigne, et les côtes
de la Méditerranée. Les marchands, qui
continuoient à fuir, débarquèrent, les uns à
Pise, les autres à Gênes; et, comme aucune
précaution n'avoit encore été prise pour ar-
rêter les maladies contagieuses, partout où
ils se présentèrent, ils apportèrent la mort
avec eux. En 1348, la peste infecta toute ^{1348.}
l'Italie, à la réserve de Milan, et de quelques
cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine
sentie. La même année, elle passa les mon-
tagnes, et s'étendit en Provence, en Savoie,
en Dauphiné, en Bourgogne, et, par Aigues-
Mortes, elle pénétra en Catalogne. L'année
suivante, elle comprit tout le reste de l'Oc-
cident, jusqu'aux rives de la mer Atlantique;
la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la
France. Le Brabant seul parut épargné, et
ressentit à peine la contagion. En 1350, elle
s'avança vers le Nord, et se répandit chez
les Frisons, les Allemands, les Hongrois, les
Danois et les Suédois (1). Ce fut alors, et
par cette calamité, que la république d'Islande
fut détruite. La mortalité fut si grande, dans
cette île glacée, que les habitans épars ces-
sèrent de former un corps de nation.

(1) *Matteo Villani. L. I, c. 2, p. 12, T. XIV. Rer It.*

1348. Les symptômes de cette peste ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçoit l'invasion de la maladie, en même-temps il étoit le présage assuré de la mort. A Florence, au commencement de la maladie, on voyoit se manifester, ou à l'aine, ou sous les aisselles, un gonflement qui égaloit ou surpassoit même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma *gavocciolo*, parut indifféremment dans toutes les parties du corps; plus tard encore, la maladie changea de nouveau de symptômes, et se manifesta le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, chez les uns, étoient larges et rares, chez les autres, petites et fréquentes. On les voyoit d'abord sur les bras ou les cuisses, et ensuite sur le reste du corps (1). De même que le *gavocciolo*, ces taches étoient l'indice d'une mort prochaine. L'art d'aucun médecin ne pouvoit arrêter le mal, quoiqu'au commencement de l'épidémie, outre les docteurs reconnus, un nombre prodigieux de charlatans et de bonnes femmes se mêlassent de donner des remèdes qui ne sauvèrent aucun malade. La plupart mouroient dans le troisième

(1) J'emprunte de la fameuse introduction au *Décamerone* de Boccace, presque toute cette description de la peste.

jour, et presque toujours sans fièvre ou aucun ^{1348.} accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'un effroi extrême, quand on remarqua avec quelle inexprimable rapidité la contagion se répandoit. Non-seulement converser avec les malades, ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avoient touchées, ou qui leur avoient appartenu, communiquoit immédiatement la maladie. L'on vit des animaux tomber morts en touchant à des habits qu'ils avoient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de manifester sa lâcheté et son égoïsme. Non-seulement les citoyens s'évitoient l'un l'autre, mais les voisins négligeoient leurs voisins, et les parens, s'ils se visitoient quelquefois, s'arrêtoient à une distance du malade, qui indiquoit leur effroi; l'on vit bientôt le frère abandonner son frère, l'oncle, son neveu, l'épouse, son mari; et même quelques pères et mères s'éloignèrent de leurs enfans. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades, que le dévouement héroïque d'un bien petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidoient à braver le danger. Encore ces derniers étoient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers, et peu accoutumés à servir les malades;

1348. tous leurs soins se bornoient d'ordinaire à exécuter quelques ordres que leur donnoient les pestiférés, et à porter à leurs familles la nouvelle de leur mort. De cet abandon et de la terreur qui fraploit les esprits, naquit un usage bien opposé aux mœurs antiques, c'est qu'une femme, jeune, belle et modeste, ne refusoit plus de se faire servir, dans sa maladie, par un homme, même un jeune homme, et de se dépouiller, devant lui, de tout vêtement, toutes les fois que la maladie l'exigeoit, aussi bien qu'elle l'auroit fait devant une femme.

L'ancienne coutume à Florence, vouloit que les parentes et les voisins d'un mort se rassemblent dans sa maison, pour le pleurer en commun avec les femmes qui lui appartenoient de plus près, tandis que les proches, les voisins et les amis se réunissoient devant la maison, avec les prêtres. Le mort étoit ensuite porté par des hommes de même état que lui, à l'église que lui-même avoit choisie; des prêtres, qui chantoient et portoient des flambeaux, précédoient le cortége; les citoyens qui s'étoient rassemblés devant la porte, marchaient ensuite et terminoient la pompe funèbre. Mais ces usages cessèrent pendant la violence de la peste, et des usages contraires leur furent substitués. Non-seulement les malades mouroient sans être entourés de

beaucoup de femmes , plusieurs n'avoient pas même un assistant dans les derniers momens de leur existence. On étoit persuadé que la tristesse préparoit à la maladie ; on croyoit avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étoient le remède le plus assuré contre la peste , et les femmes même cherchoient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles , par le rire , les jeux et les plaisanteries. Bien peu de corps étoient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins , encore les porteurs n'étoient-ils plus des citoyens considérés et du rang du défunt , mais des fossoyeurs de la dernière classe , qui se faisoient nommer *Becchini*. Pour un gros salaire , ils transportoient la bière , avec précipitation , non point à l'église désignée par le mort , mais à la plus prochaine. Souvent quatre ou six prêtres les précédoient , avec un petit nombre de cierges ; quelquefois aussi il n'y en avoit aucun. Ces prêtres , sans se fatiguer par un office trop long ou trop solennel , plaçoient le cadavre , à l'aide des *Becchini* , dans la première fosse qu'ils trouvoient ouverte.

Le sort des pauvres , et même des gens d'un état médiocre , étoit bien plus misérable ; retenus , par la pauvreté , dans des maisons mal saines , et rapprochés les uns des autres ,

1348. ils tomboient malades par milliers, et comme ils n'étoient ni soignés, ni servis, ils mourroient presque tous. Il y en avoit beaucoup, et de jour et de nuit, qui finissoient dans les rues leur misérable existence; beaucoup qui, abandonnés dans leurs maisons, apprenoient leur mort à leurs voisins par l'odeur fétide qu'exhaloit leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, engageoit les voisins à visiter les appartemens, à sortir des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvoit voir un grand nombre déposés ainsi dans les rues; on faisoit ensuite venir des bières, ou, à leur défaut, une planche sur laquelle on emportoit le cadavre. Plus d'une bière contint en même-temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres, avec une croix, cheminoient à des funérailles, et disoient l'office des morts, de chaque porte on voyoit sortir d'autres bières qui se joignoient au cortége, et les prêtres, qui ne s'étoient engagés que pour un seul mort, en avoient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on commença à faire, dans les cimetières, des fosses immenses, dans lesquelles on rangeoit les cadavres par lits à

mesure qu'ils arrivoient, et on les recouvroit 1348.
ensuite d'un peu de terre. Cependant, les survivans, persuadés que les divertissemens, les jeux, les chants, la gâité, pouvoient seuls les préserver de la peste, ne songeoient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyoient y trouver quelque chose qui fût à leur gré. Tout étoit à leur discrétion, car chacun, comme ne devant plus vivre, avoit abandonné le soin de soi-même et de ses biens. La plupart des maisons étoient devenues communes, et l'étranger qui y entroit, en faisoit usage comme auroit fait le propriétaire. Le respect pour les lois divines et humaines étoit détruit; leurs ministres, et ceux qui devoient veiller à leur exécution, étoient, ou morts, ou malades, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvoient imprimer aucune crainte; aussi chacun se regardoit-il comme libre de faire tout ce que sa fantaisie lui suggéroit.

Les campagnes n'étoient pas plus épargnées que les villes; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étoient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitoient les maisons éparses dans les champs, qui ne pouvoient espérer ni conseils de médecins,

1346. ni soins de domestiques , mouroient sur les chemins, dans leurs champs , ou dans leurs maisons , non point comme des hommes , mais comme des bêtes. Aussi , devenus négligens de toutes les choses de ce monde , comme si le jour étoit venu où ils ne pouvoient plus échapper à la mort , ils ne s'occupoient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues , mais ils s'efforçoient de consommer ceux qu'ils avoient déjà recueillis. Le bétail , chassé des maisons , erroit dans les champs abandonnés , au milieu des récoltes qu'on n'avoit point moissonnées , et le plus souvent il rentroit de lui-même , le soir , dans ses étables , quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste , dans aucun temps , n'avoit encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes , il en mourut trois , à Florence et dans tout son territoire (1). Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise , sur dix personnes il en mourut sept ; mais quoique , dans cette ville , on eût reconnu , comme ailleurs , que quiconque touchoit un mort , ou ses effets , ou même son argent , étoit frappé de la contagion , et quoiqu'il n'y eût plus personne qui

(1) *Matteo Villani. L. I, c. 2, p. 14.*

voulût , pour un salaire , rendre aux morts ^{1348.} les derniers devoirs , cependant aucun cadavre ne demeura dans les maisons , sans sépulture. Les citoyens s'appeloient les uns les autres , au nom de la charité chrétienne , et se disoient : « aidons-nous à porter ce mort à la » fosse , afin que nous y soyons portés à notre » tour » (1). A Sienne , l'historien Agnolo de Tura , raconte que , dans les quatre mois de mai , juin , juillet et août , la peste enleva quatre-vingt mille personnes ; et que lui-même ensevelit , de ses propres mains , ses cinq fils dans la même fosse (2). La ville de Trapani , en Sicile , resta complètement déserte. Tous les habitans moururent , jusqu'au dernier (3). Gênes perdit quarante mille habitans , Naples soixante mille , et la Sicile , sans doute avec la Pouille , cinq cent trente mille (4). En général , on calcula que , dans l'Europe entière , qui fut soumise , d'une extrémité à l'autre , à cet épouvantable fléau , les trois cinquièmes de la population furent détruits.

(1) *Chroniche di Pisa*. T. XV, p. 1021. — Voyez aussi, sur la peste à Padoue, *Cortusiorum Historia*. L. IX, c. 14, T. XII, p. 926.

(2) *Cronica Sarsese*. T. XV, p. 123.

(3) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 448.

(4) *Ibid. et Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 409.

1348. La perte de l'Europe ne doit pas se culer seulement sur le nombre des morts, mais aussi sur la foule de gens distingués qui périrent, tandis que, comme le remarque un historien de Rimini, la peste épargna tous ceux dont la mort eût été désirable (1). Celui qui mérite le plus nos regrets, c'est Giovanni Villani, l'historien le plus exact, le plus véridique, le plus élégant et le plus animé qu'eût encore produit l'Italie. Nous avons fait un usage habituel de son histoire, pendant plus d'un demi-siècle, avec la confiance que l'on doit à un auteur contemporain, judicieux, et qui lui-même a pris part aux affaires. Villani, comme il nous l'apprend dans ses écrits, avoit été à Rome au jubilé de l'an 1300; et c'est là que, comparant la décadence de cette vieille capitale du monde, avec la grandeur croissante de sa patrie, il avoit formé le projet d'écrire l'histoire de Florence (2). Villani, qui étoit associé dans une maison de commerce, avoit aussi voyagé en France et dans les Pays-Bas, sans doute pour les affaires de cette maison. Il fut membre,

(1) *E mori di tre persone le due..... fuorche tiranni e grandi signori, non mori nessuno. Cronaca Riminese. T. XV, p. 901.*

(2) *Giov. Villani. L. VIII, c. 36, p. 367.*

plus d'une fois, de la magistrature suprême; 1348. Il exerça aussi divers emplois publics, tels que ceux de directeur de la monnaie, des fortifications, de l'office d'abondance pour les bleds. En 1323, il avoit servi dans l'armée contre Castruccio; en 1341, il fut au nombre des ôtages donnés à Mastino de la Scala, pour l'accomplissement du traité fait avec lui. C'est ainsi qu'il se montra capable de suivre, à la fois, toutes les carrières publiques et privées. Vers la fin de sa vie, il fut ruiné par la faillite des Bonaccorsi, auxquels il étoit associé; on a même écrit qu'il fut traîné en prison pour dettes. Les derniers livres de son histoire paroissent se ressentir de ses malheurs privés, et indiquer que l'auteur étoit devenu morose et défiant. Lorsqu'il mourut de la peste, en 1348, il devoit être déjà parvenu à un âge assez avancé (1).

D'autres chroniques italiennes finissent à la même époque. Ce qui donne lieu de croire que leurs auteurs furent emportés par la même épidémie (2). Giovanni d'Andréa, le plus illustre des jurisconsultes d'Italie, à

(1) *Tiraboschi Storia della letteratura italiana*. T. V, L. II, c. 6, §. 14, p. 380.

(2) *Andrea Dei*, auteur de la chronique de Sienne, et l'anonyme de Pistoia.

1348. Bologne, et la Laure de Pétrarque à Avignon furent aussi victimes de ce fléau.

Pendant la durée de la famine et ensuite de la peste, les peuples d'Italie accablés sous le poids de ces calamités, demeurèrent pour la plupart, dans une inaction forcée. L'ambition et toutes les passions politiques ne pouvoient plus agir sur des hommes que la mort menaçoit chaque jour, et qui ne connoissoient plus d'avenir. Cependant quelques révolutions éclatantes signalèrent cette époque même; ce fut au moment où la famine finissoit à Pise, et où la peste alloit y commencer, que cette ville se divisa en deux factions nouvelles, les Bergolini et les Raspanti, factions qui succédèrent à celles des comtes et des Visconti, dont on commençoit à oublier les noms, et à celles des nobles et du peuple qu'on avoit vu éclater depuis.

Le jeune comte Rénier, héritier de la famille de la Ghérardesca, et du crédit que cette maison exerçoit depuis long-temps sur le parti populaire, étoit parvenu à sa dix-huitième année. Presque dès son enfance il avoit été revêtu, comme par droit héréditaire, de la charge de capitaine général de Pise, et la république avoit été administrée, en son nom, par Dino de la Rocca, son parent, et par les principaux chefs du parti popu-

faire. Mais lorsque Rénier eut enfin des goûts ¹³⁴⁸ et des volontés personnelles, des hommes qui avoient long-temps appartenu à un parti opposé à sa famille, réussirent à s'emparer de son esprit. Le plus distingué de ces nouveaux conseillers, qu'on appella *Bergolini*, à cause d'un surnom donné au jeune comte, étoit André Gambacorta, chef d'une famille qui devint bientôt la plus puissante de Pise, lorsque les anciennes maisons affoiblies par la peste, eurent perdu presque tout leur crédit. Dino de la Rocca qui étoit issu de la famille Ghérardesca, cherchoit à tenir rassemblés les anciens partisans des comtes, et les chefs du parti populaire; plusieurs maisons illustres de Pise, étoient associées à sa cause (1), et occupoient encore avec lui, les principales charges de l'État. Mais on les accusoit d'avoir malversé dans l'administration des deniers publics, d'où leur vint le nom de *Raspanti*, et cette accusation qui prévenoit contr'eux le peuple, jointe à leur brouillerie avec le capitaine général, pouvoit d'un moment à l'autre, les faire exclure de toutes les places.

(1) Les Raü, Scacchieri, Benetti, Pandolfini, Rosselmini, Lei-Vernagalli, Scarsi, Botticella, et Lambertucci. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1018. — Avec Gambacorta, on voyoit d'autre part Cecco d'Agliata, les Gualandi, Sismondi, Lanfranchi, et Baccarossi.

1348. Tandis que l'inconstance du comte de la Gherardesca paroissoit menacer Pise d'une révolution, ce jeune homme mourut, non sans qu'on accusât les Raspanti de l'avoir fait empoisonner. L'irritation des partis s'accrut encore par le soupçon de ce crime; en vain les magistrats faisoient punir de la manière la plus rigoureuse, ceux qui, par des propos piquans ou des chansons populaires, entretenoient l'animosité des deux factions; en vain ils forcèrent les chefs à unir leurs familles par des mariages, à promettre d'observer la paix, à le jurer même sur l'autel, une défiance mutuelle tenoit chaque parti armé dans ses maisons, et prêt à combattre; chaque nuit quelque incendie allumé, pour exciter une sédition, éclatoit dans quelque quartier; l'irritation alloit croissant; elle ne put plus être contenue; et le 24 décembre, après un combat autour de la maison de Dino de la Rocca, les Bergolini demeurèrent victorieux; les Raspanti furent chassés de la ville, et André Gambacorta fut mis à la tête de la république (1).

Mais cette révolution de Pise étoit peu de

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1017-1020. — B. Marangoni
Cronica di Pisa. p. 703. — *Giov. Villani*. F. XII, c. 118,
 p. 999.

chose auprès de celles auxquelles la mort du ^{1348.} roi André à Naples, avoit donné lieu dans l'Italie méridionale. Le roi Louis de Hongrie étoit déterminé à tirer vengeance du meurtre de son frère, et ce fut au milieu des calamités de la famine et de la peste, qu'il accomplit son dessein. La résistance vigoureuse que les Vénitiens lui avoient opposée, en 1346, devant les murs de Zara, l'avoit empêché de réunir cette ville à son royaume, et d'établir par son port, au travers de l'Adriatique, la communication de la Hongrie avec les provinces d'Appulie. Zara, que Louis n'avoit pu délivrer, et qui avoit soutenu avec obstination, un siège de dix-huit mois, se rendit enfin aux Vénitiens, au mois de décembre 1346. Les Jadriotes parurent la corde au cou devant le sénat de Venise, pour demander pardon de leur rébellion (1), et le roi Louis, qui leur avoit promis de les protéger, ajourna sa vengeance contre Venise, après celle qu'il vouloit tirer de la reine Jeanne.

Ni l'élection de Charles IV, et la guerre qu'il excita en Allemagne, ni la mort de Louis de Bavière, ne firent point renoncer le roi de Hongrie, à l'expédition qu'il méditoit. Il

(1) *Chronicon Esense*. T. XV, p. 433. — *Chronicon Mutinense*. T. XV, p. 607.

1348. envoya devant lui son frère naturel, l'évêque de Cinq Églises, pour préparer les peuples en sa faveur. La ville d'Aquila ouvrit ses portes à ce prélat hongrois; presque toutes les Abruzzes, aussi bien que le comte de Fondi, se déclarèrent pour lui (1). Le roi, qui avoit communiqué à tous ses sujets le désir de vengeance dont il étoit lui-même animé, se mit en route plus tard. Il partit de Bude, le 3 novembre 1347, avec une armée peu nombreuse, et un trésor considérable, préférant solder des troupes en Italie, plutôt que de les conduire de si loin (2).

L'armée hongroise prit la route de terre, et fit le tour du golfe Adriatique, par Udine, Padoue, Vérone, Bologne et les villes de la Romagne. Le roi se présentoit partout comme l'ami des petits seigneurs dont il traversoit les États; il n'annonçoit d'autre ambition que celle de venger son frère, et de punir un crime atroce, et, loin d'être arrêté dans sa route, il grossit son armée par la foule de volontaires qui se mirent à sa suite (3).

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 88, p. 97.*

(2) *Giov. Villani* dit qu'il n'avoit que mille chevaliers. *Bonfinius* parle de dix-huit légions, mais il n'indique point de combien d'hommes elles étoient composées. *Rerum Hungaric. Dec. II. L. X, p. 262.*

(3) *Giov. Villani. L. XII, c. 106, p. 983. — M. Joh. de*

L'église parut, il est vrai, entreprendre la 1348.
 défense d'un royaume pour lequel aucun
 prince séculier ne vouloit s'armer. Un légat
 du pape arrêta le roi de Hongrie à Fuligno ; il
 lui défendit de nourrir davantage des projets de
 vengeance, puisque le juge député par le saint-
 siége avoit déjà puni tous les vrais coupables ;
 il lui déclara que la souveraineté de Naples
 appartenoit à l'église, et que c'étoit au suc-
 cesseur de saint Pierre qu'un chrétien devoit
 recourir, non au sort des armes, pour faire
 valoir ses droits sur ce royaume feudataire.

« Allez dire à notre saint père, répondit
 » Louis, que plus de deux cents coupables
 » demeurent encore impunis dans ce royaume,
 » qui m'appartient par droit de succession.
 » Avec l'aide de Dieu je compte bientôt y
 » faire meilleure justice. Lorsque j'en aurai
 » mis la couronne sur ma tête, je ne refu-
 » serai point à l'église l'hommage et le tribut
 » que je lui dois. Si vous m'excommuniez,
 » cependant, j'en appellerai à Dieu de votre
 » sentence; il est plus grand que le pape, et
 » il connoît la justice de ma cause (1). »

Louis continua ensuite sa route, et dans les

Thurocz Chronic. Hungaror. P. III, c. 10, p. 180. — *Scr.*
Hung. T. I.

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 106, p. 985.

1348.

premiers jours de décembre il parvint sur les frontières du royaume. La reine Jeanne, le 20 août 1347, avoit épousé Louis de Tarente, son cousin; par cette union avec l'un des meurtriers de son mari, elle ne laissoit plus de doute sur sa participation au crime dont le roi de Hongrie l'accusoit: les peuples invoquoient eux-mêmes un vengeur de cet attentat. Aquila, Sulmone et Sanguinetto ouvroient leurs portes aux Hongrois; les princes du sang, jaloux de l'élévation d'un de leurs égaux, se détachèrent de Jeanne; le duc de Duraz se préparoit à lui faire la guerre (1); et Louis de Tarente, qui s'étoit placé à Capoue, pour disputer aux Hongrois le passage du Vulturne, voyoit son armée diminuer chaque jour (2).

Mais Louis de Tarente n'eut pas même l'occasion de mettre à l'épreuve le courage de ses troupes, dont il se défioit. Le roi de Hongrie ne tenta point le passage du Vulturne, il prit la route du comté d'Alife, et, le 11 janvier, il arriva à Bénévent, avec une armée forte de six mille hommes de cavalerie pesante. Le trouble et l'effroi régnoient à Naples; le grand

(1) *Giov. Villani. L. XII, c. 98, p. 976.*

(2) *Dominici de Gravina Chron. de Rebus in Apulia Gestis. T. XII, p. 57.*

sénéchal , Nicolas des Acciaiuoli , républi- 1348.
cain florentin , qui , au milieu d'une cour
corrompue , étoit demeuré fidèle aux principes
d'une morale sévère , et qui s'efforçoit à présent
de sauver une reine dont il avoit vainement
voulu prévenir les fautes et les déréglemens ,
ne trouvoit personne parmi les courtisans
ou la noblesse , qui voulût le seconder. La
ville ne songeoit pas même à repousser
les Hongrois , et Jeanne prit enfin le parti
d'abandonner son royaume , sans avoir livré
un combat pour le défendre ; elle s'embarqua ,
le 15 janvier , à Naples , avec ses confidens
les plus chers ; elle fit porter sur sa galère
le peu d'argent qui lui restoit encore des
trésors amassés par le roi Robert , et elle fit
voile vers la Provence , où ses barons devoient
lui faire éprouver à leur tour leur arrogance
et leur mécontentement. Louis de Tarente et
Nicolas des Acciaiuoli , s'embarquèrent peu
de jours après pour la suivre , et toutes les
villes du royaume s'empressèrent d'envoyer à
Louis de Hongrie des députations pour se sou-
mettre à lui (1).

Les princes du sang qui n'avoient point
suivi Jeanne dans sa fuite , hésitoient cependant

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 110, p. 990. — *Gravina Chron.*
de Reb. in Apul. Gestis. p. 578.

1348. encore à se mettre entre les mains du roi de Hongrie. Charles, duc de Duraz, surmonta le premier cette défiance, et dédaigna les conseils plus timides de ses amis. Il se rendit auprès du roi, son cousin; il lui fit hommage comme à son nouveau souverain, et il reçut de lui l'accueil le plus flatteur. Sur ses invitations, plusieurs fois répétées, ses frères et ses cousins se rendirent aussi auprès du roi, et ils furent reçus en grâce (1).

L'armée hongroise étoit parvenue à Averse, et Louis, avant de quitter cette ville, voulut voir le lieu où son frère avoit péri. Il se rendit le 24 janyier, avec tous les princes du sang, au balcon même où le malheureux André avoit été étranglé. Peut-être toutes les circonstances de ce crime, retracées si fortement à ses yeux et à sa mémoire, excitèrent-elles en lui un accès inattendu de fureur, qu'on prit pour la suite d'un plan perfide conçu d'avance; mais il se retourna avec emportement vers Charles de Duraz, qu'il appela un mauvais traître; il lui reprocha d'avoir, par ses intrigues, occasionné le meurtre d'André, auquel il espéroit succéder. « Il faut que tu meures, dit-il enfin, » là où tu l'as fait mourir. » Incontinent un

(1) *Dominici de Gravina Chron. Apul. p. 579.*

Hongrois frappa le duc de Duraz à la poi- 1348.
trine, d'autres le saisirent par les cheveux,
le jetèrent en bas du balcon d'où André avoit
été jeté, et le firent périr sur la même
place (1). Les autres princes du sang furent
arrêtés et envoyés en Esclavonie. Un fils
d'André et de Jeanne, déjà nommé duc de
Calabre, avoit été laissé par sa mère au château
de l'OEuf; il fut aussi envoyé par Louis dans
ses États héréditaires (2). Après ce jeune enfant,
le duc de Duraz étoit le plus proche héritier
des deux trônes de Hongrie et de Naples,
et, comme il avoit épousé Marie, sœur de
Jeanne, il avoit réuni les droits de la famille
de Robert aux siens propres. Des lettres de
lui, que les Hongrois avoient surprises, in-
diquoient qu'en effet il avoit nui à André à
la cour du pape, peut-être dans l'espérance
de le supplanter; mais il n'avoit point trempé
dans la conjuration de Louis de Tarente; des
premiers il avoit pris les armes pour le com-
battre; il avoit été appelé auprès de Louis de
Hongrie par les assurances les plus positives
d'amitié et de bienveillance; il avoit été invité

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 111, p. 991. — *Dominici da Gravina Chron. Apul.* p. 581.

(2) Tous ces princes furent enfermés au château de Wisgrade.
— *J. de Thwroc. Chr. Hungar.* T. III, p. 180, c. 11.

1348. à sa table, et il fut victime d'une perfidie qui souille seule le caractère chevaleresque du monarque hongrois.

Ce dernier prit ensuite pacifiquement possession de Naples et du royaume; et comme il ne rencontroit plus de résistance nulle part, il congédia les troupes mercenaires qu'il avoit à sa solde, pour délivrer de leur oppression les provinces qu'il avoit conquises. Parmi ces soldats se trouvoit le même duc Guarnieri, qui, peu d'années auparavant, avoit formé la grande compagnie et ravagé la Toscane et la Romagne. Guarnieri s'empressa de réunir les gens de guerre licenciés par le roi, pour en former une compagnie nouvelle, avec laquelle il entra, par Terracine, dans les États du pape. Cette troupe de brigands, plus régulièrement organisée que la première, devoit plus longtemps aussi répandre la terreur dans toute l'Italie (1).

Cependant la peste avoit commencé à se manifester dans le royaume de Naples, et elle avoit déjà frappé plusieurs des serviteurs du roi de Hongrie. Les Napolitains, toujours plus disposés à la révolte qu'à la résistance, commençoient à montrer quelque mécontentement. Les Hongrois étoient impatiens de

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 112, p. 994.

quitter un pays où une prompte mort les ^{1348.} menaçoit tous. Louis confia le commandement des châteaux de Naples à Conrad Guilford, surnommé Lupo, baron allemand, auquel il laissa douze cents hommes d'armes (1); il nomma son frère, Ulric Guilford, gouverneur de la Pouille. A ces deux généraux, il joignit Etienne, fils de Ladislas Laczk, vayvode de Transylvanie; et, sous prétexte de visiter lui-même les provinces conquises, il se rendit à Barlette, à la fin de mai 1348; il s'y embarqua sur un vaisseau léger, et passa, par l'Esclavonie, en Hongrie, avant que les Napolitains soupçonnassent seulement qu'il vouloit quitter leur royaume (2).

Pendant que la peste duroit encore dans toute sa violence, la reine de Naples, que ses barons mécontents avoient retenue quelque temps prisonnière en Provence, fut avertie que les Napolitains, déjà lassés du joug des Hongrois, soupiroient après son retour, et

Dominici de Gravina Chron. p. 586. — Bonfinius nomme ce général *Wolfart*, le surnom de *Lupo* ne sera qu'une traduction de son nom. *Dec. II, L. X, p. 163.*

(2) *Matteo Villani. L. I, c. 13 et 14, p. 22.* — Nous commençons ici à faire usage de cet historien, qui a continué la narration de son frère Giovanni, avec plus de détails encore, puisqu'en onze livres il comprend à peine l'histoire de seize ans. Il est imprimé T. XIV. *Rer. It.*

1348. promettoient de la rétablir sur le trône; mais ses finances étoient complètement épuisées, son crédit anéanti, et elle s'estima heureuse que le pape voulut bien acheter d'elle, au prix de trente mille florins, sa souveraineté sur Avignon. Clément VI, qui n'avoit point voulu reconnoître Louis de Tarente comme roi de Naples, lui donna, à cette occasion, le titre de roi de Jérusalem (1). Les deux époux partirent ensuite avec dix galères génoises qu'ils avoient prises à leur solde, et, à la fin d'août 1348, ils arrivèrent à Sainte-Marie del Carmine, proche de Naples, où les barons napolitains s'étoient rendus pour leur faire hommage. Le duc Guarnieri, avec la grande compagnie, s'étoit mis à la solde de Jeanne; et la reine entra en triomphe dans sa capitale, mais non dans son palais qui étoit fortifié et occupé par les Hongrois (2).

Louis de Tarente entreprit avec assez d'activité de recouvrer, de concert avec le duc Guarnieri, le royaume qui appartenoit à sa femme. Il se rendit maître, en peu de temps, de trois des forteresses qui commandent Naples, et il s'avança ensuite dans la Pouille; à la rencontre de Conrad Guilford, qui,

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 19, p. 24.

(2) *Dominicus de Gravina Chron.* p. 587.

avec de l'argent reçu de Hongrie, avoit levé ^{1348.} une armée nombreuse (1). Mais en combattant contre ces mercenaires avec des troupes également étrangères, Louis de Tarente fut obligé d'abandonner les provinces à leur discrétion, pour se concilier l'amour de ses soldats ; car le général le plus impitoyable, étoit sûr d'être le mieux obéi. Guilford, qui ne gardoit aucun ménagement avec les malheureux Appuliens, débauchoit facilement les troupes de son adversaire. Il avoit abandonné la ville de Foggia au pillage ; et les habitans, dépouillés de tous leurs biens, avoient été soumis par les Allemands à d'horribles tortures, pour forcer ces malheureux à révéler de nouvelles richesses (2). Le duc Guarnieri, qui désiroit avoir part à ce pillage, se laissa surprendre par Guilford, à Corneto, avec son armée ; et, après avoir été fait prisonnier, il passa au service du roi de Hongrie (3). Louis de Tarente ne pouvant plus alors opposer

(1) *Dominici de Gravina Chron.* p. 594.

(2) *Dominici de Gravina Chronic. de Reb. in Apul. Gestis.* p. 595. — Il faut voir dans Gravina le détail de ces cruautés qui glacent l'ame d'effroi. Le récit de cet historien ne comprend que quatre ou cinq ans ; mais il parle d'événemens passés sous ses yeux, et auxquels il a souvent eu une grande part.

(3) La surprise de Guarnieri est attribuée, par M. Villani, à sa trahison : *L. I, c. 35-40, p. 39* ; par Gravina, à son imprudence. *Chron. Apul.* p. 599.

1349. aucune résistance , les provinces du royaume furent abandonnées à l'avidité de soldats étrangers , sans foi , sans honneur et sans pitié.

L'armée des mercenaires , après plusieurs mois de dévastations , avoit enfin épuisé les ressources de cette riche contrée , lorsqu'un légat du pape vint trouver les capitaines allemands , au nom de la reine et de la ville de Naples , pour acheter d'eux , par une énorme contribution , une trêve de quelques mois. Les mercenaires se rassemblèrent alors à Averse , pour partager entr'eux le butin qu'ils avoient accumulé dans cette ville. Ils avoient forcé , par des tourmens prolongés , leurs prisonniers à faire passer dans leurs mains , toute leur fortune , et tous les secours qu'ils pouvoient arracher à la pitié de leurs parens ou de leurs amis. Ils avoient levé de pesantes contributions sur toutes les villes auxquelles ils avoient fait grâce du pillage ; et , indépendamment de tout ce qu'ils avoient consommé pendant la guerre , de tous les chevaux , de toutes les armes , de tous les bijoux qu'ils s'étoient appropriés , il leur restoit à partager entr'eux , une somme de cinq cent mille florins. Après la division du butin , le duc Guarnieri avec le comte Lando et Gianni d'Ornich , s'acheminèrent

vers l'Italie septentrionale. Mais Conrad ^{1349.}

Guilford demeura en Pouille, au service du roi de Hongrie, avec un autre aventurier, le frère de Montréal, chevalier de Jérusalem, que sa bravoure et sa cruauté rendirent bientôt également célèbre (1).

Au nord de l'Italie les républiques toscanes et les tyrans de Lombardie, demeurèrent quelque temps dans un repos forcé, après la cessation de la peste, qui ne duroit guère plus de cinq mois dans chaque pays. Occupés à réparer les pertes qu'ils avoient éprouvées, ou à rendre de la force au gouvernement, ils ne cherchoient pas des querelles nouvelles au dehors, et ils étoient trop foibles pour soutenir même les anciennes. L'extinction d'un nombre prodigieux de familles avoit occasionné une foule de procès, pour disputer les héritages demeurés vacans : la mortalité, bien plus grande parmi les pauvres que parmi les riches, avoit privé de bras l'agriculture, les métiers et les fabriques. Les salaires s'étoient élevés à un prix inoui, et les ouvriers se livroient au plaisir et à la bonne chère, en sorte qu'ils faisoient moins d'ouvrage qu'on n'en auroit pu attendre d'eux.

(1) *Dominici de Gravina Chronic. de Reb. in Apul.* 9. p. 679.

— *Matteo Villani. L. I, c. 50, p. 50.*

1349. A Florence , la seigneurie , pour forcer le peuple à la sobriété , augmenta les gabelles sur les consommations ; mais les ouvriers vivoient dans une telle aisance , qu'ils se plainquirent à peine des impôts les plus onéreux (1). Cependant ceux en qui le fléau qui venoit de frapper l'espèce humaine avoit réveillé un sentiment religieux , se préparèrent à profiter de l'indulgence plénière accordée par 1350. le pape Clément VI , pour l'année 1350 , comme pour un jubilé centenaire. Dès le commencement de cette année , des fidèles , pleins de ferveur et d'humilité , se mirent en route de toutes les parties de l'Europe ; ils supportèrent avec patience l'intempérie d'une saison qui fut très-rigoureuse , les glaces , les neiges , les pluies violentes qui avoient rompu presque tous les chemins. Comme les pèlerins remplissoient toutes les auberges , toutes les maisons qui bordaient les grandes routes , d'autres , et surtout des Hongrois et des Allemands , campoient par troupes nombreuses le long des chemins ; ils allumoient des feux en plein air , ou ils se serroient les uns contre les autres pour résister au froid. Ces voyageurs

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 57, p. 58. — La chronique de Sienna parle aussi de l'abondance après la peste , et du dérèglement du peuple. T. XV, p. 124.

religieux donnoient l'exemple de la charité ^{1350.} chrétienne. Jamais on ne les entendit ou disputer entr'eux, ou murmurer des incommodités qu'ils éprouvoient. Dans les hôtelleries, l'hôte ne pouvoit suffire à régler les comptes des voyageurs, et cependant jamais on ne les vit partir sans laisser sur la table l'argent qu'ils devoient pour leur nourriture. Les petits princes, les villes et les particuliers, prirent à tâche de pourvoir à la sûreté de voyageurs si extraordinaires, et de maintenir l'ordre sur les grandes routes; en sorte que le voyage de Rome fut accompli par plusieurs millions de chrétiens, sans qu'un grand désordre fût la conséquence d'un si prodigieux concours (1).

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 56, p. 56.

CHAPITRE XXXIX.

Clément VI entreprend de soumettre la Romagne. — *Les Pepoli* vendent Bologne aux *Visconti*. — *Invasion de la Toscane* par l'archevêque de Milan ; son armée est repoussée. — *Paix* entre le roi de Hongrie et la reine *Jeanne de Naples*.

1350 — 1351.

L'ÉGLISE romaine, en publiant un jubilé au milieu du quatorzième siècle, avoit donné pour motif de ce rapprochement d'une fête centenaire, l'injustice qu'éprouvoient les générations auxquelles ce moyen d'obtenir une indulgence plénière n'étoit pas accordé; elle avoit voulu qu'une grâce si singulière fût à la portée de chaque homme, une fois dans sa vie. Mais des vues plus intéressées méritoient en secret cette décision. L'affluence des pèlerins, à Rome, y apportoit d'immenses richesses; chacun d'eux faisoit une offrande à chaque église, et le pape partageoit ces offrandes, comme il partageoit aussi, par les

impôts, le bénéfice que les Romains retiroient du logement de tant d'étrangers. La même année, la cour d'Avignon voulut faire servir à ses vues ambitieuses le trésor qu'elle avoit amassé par la publication du jubilé. 1350.

L'État de l'église, qui n'avoit point encore été réduit sous l'obéissance des papes, quoique les empereurs leur en eussent abandonné la souveraineté, étoit alors partagé entre plusieurs petits tyrans, dont chacun avoit soumis une ou deux villes à sa domination. Mais ces villes étoient les plus petites de l'Italie; le courage de leurs habitans s'étoit éteint dans la servitude, et les seigneurs ne pouvoient compter, pour leur défense, ni sur le nombre et la richesse des citoyens, ni sur leur énergie. Clément VI crut qu'il lui seroit facile de faire reconnoître son autorité à tous ces petits souverains, au moment où la peste les avoit réduits au dernier degré de foiblesse; il donna commission à Hector de Durafort, son parent, qu'il avoit créé comte de Romagne, de ramener, par la force ou la ruse, toutes les villes de son comté, sous l'autorité de l'église; il lui laissa, pour cet objet, la disposition d'une grosse somme d'argent; il lui donna quatre cents gentilshommes provençaux; il obtint les secours des seigneurs de Lombardie, et il le mit enfin à

1350. la tête d'une armée de dix-huit cents chevaux (1).

La commission secrète d'Hector de Durafort étoit de dépouiller tous les tyrans de Romagne; mais le but avoué de son armement étoit d'attaquer et de punir Jean de Manfredi, seigneur de Faenza, qu'une querelle privée avoit détaché du parti des Guelfes et de l'église (2). Durafort fit demander des troupes auxiliaires à la famille guelfe des Alidosi, qui gouvernoit Imola, et aux seigneurs de Bologne, Jean et Jacques de Pepoli, fils de Taddéo, mort deux ans auparavant. D'autre part, François des Ordellaffi, seigneur de Forli, Malatesta des Malatesti, seigneur de Rimini, et Bernardino de Pollenta, seigneur de Ravenne et de Cervia, jugèrent mieux de l'orage qui les menaçoit; ils se réunirent au seigneur de Faenza, et ils prirent à leur solde le duc Guarnieri, auquel il ne restoit plus que cinq cents chevaux de sa grande compagnie; les autres s'étant dispersés pour dissiper, dans les plaisirs, le butin acquis pendant la campagne de Naples (3).

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 58, p. 59.

(2) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 415. — *Matteo Villani*. L. I, c. 53, p. 53.

(3) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 456.

Le comte de Romagne attaqua, le 13 mai 1350, le pont de Saint-Procolo, qui lui ouvroit l'État de Faenza, et il l'emporta de vive force ; mais il perdit ensuite près de deux mois au siège du château de Saleruolo, tandis qu'il auroit pu, en moins de temps peut-être, soumettre la ville même de Faenza (1). Ses alliés, inquiets sur les conquêtes qu'il méditoit, cherchoient à le retarder par d'inutiles négociations ; mais le comte, de son côté, avoit plus de talens pour les trahisons que pour la guerre. Au milieu des Romagnols, dont la perfidie avoit passé en proverbe parmi les Italiens, un courtisan des papes d'Avignon avoit encore l'avantage dans l'art de dissimuler. Le comte monroit aux Pepoli une confiance absolue, en même-temps il complotoit avec les citoyens de Bologne, pour faire assassiner ces deux seigneurs ; et, lorsque ses intrigues furent découvertes (2), il sut si bien dissiper les soupçons des deux frères, qu'il engagea l'un d'eux à venir dans son camp, pour y être le médiateur d'un traité avec le seigneur de Faenza.

Jean de Pepoli avoit, dans l'armée de

(1) *Matteo Villani. L. I, c. 58, p. 59.*

(2) *Chronicon Estense. T. XV, p. 457. — Cronica di Bologna. P. 47.*

1350. l'église, deux cents chevaux qu'il avoit fournis au comte; il avoit eu soin d'entretenir avec la plupart des officiers de cette même armée, des relations d'amitié et d'hospitalité; lorsqu'il y arriva, le 6 juillet, accompagné par les premiers citoyens de Bologne, et par une garde de trois cents chevaux, il pouvoit se croire dans son propre camp, entouré de ses partisans et de ses soldats; mais le comte, qui l'accueilloit avec les démonstrations de la plus tendre affection et de la plus entière confiance, avoit donné ordre à son maréchal de faire armer les capitaines qui lui étoient le plus dévoués, et de promettre à toute l'armée paie double et mois accompli (1), pourvu qu'elle ne mît pas d'obstacle à la surprise qu'il méditoit.

Des rafraîchissemens avoient été servis à Pepoli, dans la tente du général; les gentilshommes bolonois, et les cavaliers venus de la ville, avoient été invités par les officiers et les soldats de l'armée, à s'asseoir aux tables qui avoient été dressées pour eux dans différentes parties du camp; le seigneur de Bologne étoit demeuré presque seul avec

(1) C'étoient les récompenses promises aux soldats après les plus grandes victoires. La solde étoit comptée par mois et non par jour, et le mois commencé étoit payé comme achevé.

le comte de Romagne, et il attendoit avec 1350.
impatience l'arrivée des officiers généraux
qu'on avoit appelés à un conseil de guerre.
Le maréchal de l'armée se présenta enfin
devant le pavillon du comte; à l'instant, les
soldats dont il étoit entouré se jetèrent sur
Jean de Pepoli, le saisirent et le renversèrent.
Après l'avoir chargé de fers, ils le transpor-
tèrent à Imola et l'enfermèrent dans la for-
teresse, sans que ce malheureux eût le temps
d'appeler ses gardes à son secours. Un de
ses pages ayant élevé la voix pour le plaindre,
fut tué à l'instant à ses pieds (1).

Mastino de la Scala, qui avoit contracté,
avec Durafort, une secrète alliance, fit avancer
ses troupes contre Bologne, aussitôt qu'il
apprit l'arrestation de Jean de Pepoli. De son
côté, le comte de Romagne abandonna la
guerre qu'il faisoit à ses ennemis, pour
conduire son armée contre ses alliés; et,
prodiguant les récompenses militaires pour
des trahisons ou des conquêtes sans gloire,
il promit, une seconde fois, à ses soldats
paie double et mois accompli, pour la prise
du château de Saint-Pierre, que les Bolo-
nois ne songeoient point à défendre (2).

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 61, p. 61. — *Cronica di Bologna*.
T. XVIII, p. 418.

(2) *Matteo Villani*. L. I, c. 62, p. 62.

1350. Jacques de Pepoli, qui étoit resté à Bologne, fut frappé, comme d'un coup de foudre, de l'arrestation de son frère, de la désertion de cinq cents gendarmes restés dans l'armée du comte, et de la guerre que lui faisoient les alliés qu'il avoit secourus. Il écrivit de toutes parts pour se plaindre de cette insigne trahison, et demander assistance. Malatesta de Rimini, et Ugolino Gonzague de Mantoue, se rendirent en effet à Bologne, et lui offrirent leur alliance (1). Mais il importoit davantage à Pepoli d'intéresser à sa cause les Florentins et le seigneur de Milan, les deux premières puissances de l'Italie.

La république florentine n'avoit pas lieu de se louer des Pepoli, qui avoient manqué à tous les engagements contractés par les Bolois, envers elle. Aussi la seigneurie répondit-elle aux ambassadeurs de Jacques de Pepoli, que son honneur et ses principes ne lui permettoient point de prendre les armes contre l'église, en faveur d'un usurpateur; et que tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui et son frère, c'étoit de chercher, par ses bons offices, à les réconcilier avec le comte de Romagne; mais elle ajouta, en même-temps,

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 459.

que si elle avoit eu à défendre ses anciens ^{1350.} alliés, les citoyens et la république de Bologne, elle n'auroit épargné ni les trésors, ni le sang florentin, pour assurer leur liberté. Cette déclaration, faite aux ambassadeurs, dans une audience publique, fut bientôt rapportée à Bologne; le moment propice étoit enfin venu de secouer un joug odieux. « Mais, dit Mathieu Villani, les Bolonois, » déjà avilis par des habitudes serviles, » n'étoient plus dignes de la liberté; leurs » péchés la leur avoient fait perdre; leur pauvreté d'amé les empêcha de la recouvrer (1) ».

La famille Bentivoglio mit beaucoup de zèle à calmer l'effervescence que le rapport des ambassadeurs avoit excitée parmi le peuple de Bologne; ses chefs représentèrent avec chaleur, les dangers d'une rébellion, le bouleversement des fortunes, les violences des soldats, la crainte d'une invasion étrangère. Mais la soumission des Bolonois ne leur épargna aucune des calamités qu'on leur représentoit comme devant être les conséquences d'un effort généreux pour briser le joug. Jacques de Pepoli avoit pris à sa solde le duc Guarnieri avec cinq cents chevaux, et le seigneur de Milan lui en avoit envoyé cinq

(1) Matteo Villani. L. I, c. 63, p. 63. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 419.

1350. cents autres. Guarnieri demanda qu'on abandonnât une rue toute entière à ses soldats ; il les mit en possession des maisons et de tous les biens qu'elles contenoient, et il en usa comme si la ville avoit été prise d'assaut , ou livrée à sa discrétion. D'autre part, l'armée du comte de Romagne pilloït les campagnes jusqu'aux portes et au pied des murs. En sorte que les Bolonois étoient également dépouillés par leurs propres soldats et par leurs ennemis.

On pouvoit croire que Bologne ne tiendrait pas long-temps dans une situation si critique ; lorsque d'autres espérances furent tout-à-coup réveillées d'une manière inopinée. Hector de Durafort avoit promis deux fois à son armée, des paies doubles et des récompenses militaires ; mais, loin d'être en état de tenir parole, il étoit arriéré de plusieurs mois de solde courante , et il n'avoit point d'argent pour satisfaire ses soldats. Une révolte dans son camp , où il fut menacé d'être gardé comme ôtage , rabaissa tout-à-coup son ambition et son orgueil ; il se vit obligé à remettre en liberté Jean de Pepoli , pour satisfaire avec sa rançon , à l'avidité de ses troupes (1). Ce

(1) Pepoli promit quatre-vingt mille florins pour sa rançon, il en donna vingt mille comptant, et livra ses trois fils en ôtage pour le reste. *Cronica Miscella di Bologna*. p. 419. — *Gliese-dacci Storia di Bologna*. L. XXII, p. 198.

contre-temps lui fit prêter l'oreille à des conditions d'accommodement, et les Florentins, pour les faire admettre, s'empressèrent d'envoyer une ambassade solennelle à Bologne. Ils demandèrent que cette ville rentrât sous la protection de l'église; qu'elle fût remise en liberté, et gouvernée par le peuple comme elle l'étoit anciennement; qu'elle payât à saint Pierre le tribut accoutumé; et, qu'en signe de soumission, elle admit dans ses murs le comte de Romagne avec une suite peu nombreuse; que les tyrans renonçassent à toute part au gouvernement; et que la réforme de l'administration s'accomplît sous la direction de commissaires florentins. Le comte et les Pepoli, également déchus de leurs prétentions, paroissoient se prêter à ces arrangements: cependant lorsqu'ils prirent conseil des tyrans de Lombardie leurs alliés, Mastino de la Scala, qui espéroit s'emparer lui-même de Bologne, s'efforça de détourner le comte d'un pareil traité, et Visconti, par des motifs non moins personnels, y fit renoncer les Pepoli (1).

Les seigneurs de Bologne avoient fait choix des citoyens les plus distingués par leur patriotisme, de ceux que leurs talens, leurs richesses

(1) *Matteo Villani. L. I, c. 67, p. 68.*

1350. ou leur naissance, désignoient comme les chefs naturels du peuple, et ils les avoient envoyés à Florence, pour traiter, de concert avec cette république, des moyens de rétablir la liberté bolonoise. Richard Salicetti, chef de cette députation illustre, adressa à la seigneurie florentine, en présence du peuple assemblé, de touchantes actions de grâces pour l'affranchissement de sa patrie; il lui appliqua ces mots de son texte: *ad Dominum cum tribularer clamavi*, et il promit, au nom des Bolonois, une reconnoissance éternelle pour le plus grand des bienfaits. Mais le lendemain de cette audience, on apprit à Florence que la députation bolonoise n'avoit été qu'un stratagème des Pepoli, pour éloigner des citoyens qu'ils redoutoient; que pendant leur absence, Bologne avoit été vendue aux Visconti, et que cette ville étoit déjà en leur pouvoir (1).

Depuis l'année 1339, Luchino Visconti avoit régné sur Milan et sur presque toute la Lombardie. De grands talens pour la guerre, une politique perfide, une dissimulation impénétrable, une jalousie féroce de son autorité, une défiance à laquelle il sacrifia ses plus

(1) *Matteo Villani. L. I, c. 67, p. 66.*

proches parens , paroissent être les traits principaux de son caractère. On loua beaucoup son amour pour la justice , ou plutôt la vigilance avec laquelle il maintint la police dans ses États , et la sévérité avec laquelle il punit les malfaiteurs ; mais on ne devoit pas confondre sous le même nom , l'amour d'un homme honnête et juste , pour des règles immuables , et l'inflexibilité d'un despote jaloux de son autorité , qui conserve ou qui venge l'ordre qu'il a établi. Luchino aimoit la louange , et il rechercha l'amitié de Pétrarque : les hommes puissans l'obtenoient aisément en flattant l'amour-propre du poète vaniteux. Pétrarque envoya en effet une épître pompeuse à Luchino , pour célébrer ses vertus et sa gloire () ; mais à peine le tyran eut-il le temps de recevoir ces vers ; il mourut le 23 janvier 1349 , empoisonné par sa femme Isabelle de Fiesque , qui fut avertie à temps , que , dans un transport de jalousie , son mari la destinoit à la mort.

Jean Visconti , archevêque de Milan , succéda à son frère Luchino , et se trouva seigneur de seize des plus grandes villes de

(1) *Franç. Petrarcae Familiares. L. VII, epist. 15.* — De Sade, *Mémoires. T. II, L. III, p. 428.*

1350. Lombardie (1). Ce fut lui qui entra en traité avec Jean de Pepoli, pour acheter Bologne; il promit aux deux frères, deux cent mille florins pour la possession de cette ville, et il s'engagea à leur laisser la propriété des trois châteaux de San-Giovanni, Nonantola, et Crevalcuore (2). A ce prix, les Pepoli, qui avoient dû leur grandeur à la confiance des Guelfes leurs concitoyens, vendirent leur patrie à un tyran étranger, à un Gibelin dont les ancêtres avoient de tout temps été ennemis des leurs. Le mépris de toute l'Italie, punit les Pepoli d'un marché si honteux (3). A Bologne il excita l'indignation la plus violente; on criaît avec rage dans les rues, *nous ne voulons point être vendus* (4). Mais les citoyens, découragés et privés de leurs chefs, n'osèrent pas prendre les armes; ils n'osèrent pas implorer l'aide des Florentins, qui partageoient leur ressentiment, et l'un des neveux

(1) Milan, Lodi, Plaisance, Borgo San-Donnino, Parme, Crème, Brescia, Bergame, Novare, Como, Verceil, Alba, Alexandrie, Tortone, Pontremoli et Asti.

(2) Le contrat de vente est rapporté dans Ghirardacci, en date du 16 octobre 1350. *Storia di Bologna*. L. XXII, T. II, p. 199.

(3) *Matteo Villani*. L. I, c. 68, p. 67.

(4) *Petri Azarii Novariensis Chron.* T. XVI, p. 326. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 420.

de l'archevêque fut admis sans résistance ^{1350.} dans la ville , avec quinze cents chevaux (1).

Le duc Guarnieri , ennemi personnel des Visconti , passa dans le camp du comte de Romagne , avec ses soldats , le jour où les troupes milanoises entrèrent dans Bologne ; des renforts envoyés par Mastino de la Scala , arrivèrent en même-temps à l'armée de l'église , qui se trouva tout-à-coup plus nombreuse et plus formidable que jamais. Mais la cour d'Avignon faisoit échouer tous les projets de ses généraux , par son avarice. Après avoir entrepris une guerre avec vigueur , et avoir promis des subsides considérables à ses alliés , elle manquoit sans pudeur à ses engagements ; elle refusoit son argent au moment où il étoit le plus nécessaire , et elle abandonnoit ses propres créatures , parce que tous ses revenus avoient été saisis par d'autres favoris. On n'envoya point au comte de Romagne , la solde des troupes qu'il commandoit. En vain celui-ci représenta au pape son parent , à quel affront le nom de l'église alloit être exposé , et quel danger menaçoit tout son patrimoine. Durafort ne put obtenir d'Avignon aucun

(1) *Petri Azarii Chronicon*. T. XVI, c. 11, p. 325. — *Chronicon Estense*. p. 462. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXII, T. II, p. 204.

subside, et il fut enfin obligé de consentir à ce que ses soldats traitassent avec son ennemi.

1351. Bernabos Visconti qui commandoit à Bologne, paya avec l'argent destiné aux Pepoli, la solde des troupes qui l'assiégeoient; il prit quinze cents cavaliers de l'église à son service, il obligea le reste à se retirer, il recouvra tous les châteaux que ces troupes avoient occupés, et il laissa le comte de Romagne retourner couvert de honte à Imola (1).

Cette déroute réveilla pour quelques momens l'orgueil et la colère de la cour d'Avignon. Clément VI renouvela contre les Visconti, les procès commencés par Jean XXII, pour cause de schisme et d'hérésie. Il cita l'archevêque et ses trois neveux (2) à comparoître, le 8 avril 1351, devant le consistoire des cardinaux, pour se justifier de leur rébellion contre l'église, et il envoya en Italie, avec le titre de légat, l'évêque de Ferrare, pour former une ligue contre les seigneurs de Milan (3).

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 70, p. 69. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 463. *Cronica Miscella di Bologna*. p. 422.

(2) Galeaz, Bernabos et Matteo étoient fils de Stefano, frère de l'archevêque, et le cinquième des fils du grand Matteo Visconti.

(3) *Matteo Villani*. L. I, c. 76, p. 75.

Le légat se présenta d'abord devant l'archevêque Visconti ; il le somma de restituer Bologne à l'église , et de choisir ensuite entre l'état de prêtre et celui de prince ; entre la puissance spirituelle et la temporelle. Visconti demanda au légat de répéter cette même sommation , le dimanche suivant , à l'église cathédrale , puisque ce n'étoit qu'en présence du peuple et du clergé , qu'un archevêque et un prince , pouvoit répondre à un tel message. Lorsque ce jour fut venu , et que Visconti eut célébré la messe avec beaucoup de solennité , le légat exposa devant tout le peuple , l'ambassade dont il étoit chargé ; l'archevêque , pour toute réponse , saisit d'une main la croix , et de l'autre il tira une épée de son fourreau. « Voici , dit-il , mes armes spirituelles et » temporelles ; avec les unes je défendrai les » autres » (1).

L'archevêque promit néanmoins ensuite , d'obéir à la citation du pape , et de se présenter en personne à Avignon. Il vouloit effrayer la cour , par une singulière fanfaronnade. Un de ses secrétaires se rendit à Avignon pour

(1) *Corio Istorie Milanesi*. P. III, p. 224. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIII, T. II, p. 210. — Jean Visconti se fit peindre lui-même dans la chapelle de l'archevêché qu'il avoit bâtie , tenant à la fois la croix et l'épée. Le portrait est gravé dans Grævius , T. III, p. 306.

1351. lui préparer des logemens, il loua toutes les maisons qui étoient vacantes dans la ville et à plusieurs lieues à la ronde ; il fit en même-temps des approvisionnement immenses pour la nourriture et l'ameublement de son maître et de sa suite. Le pape, étonné de tant de mouvemens, fit demander au secrétaire quelle suite l'archevêque comptoit donc conduire avec lui. Le secrétaire répondit qu'il avoit ordre de préparer des quartiers et des vivres pour douze mille cavaliers et six mille fantassins, sans compter les gentilshommes milanois qui devoient suivre leur archevêque. Ses approvisionnement, ajouta-t-il, lui avoient déjà coûté quarante mille florins. Le pape, effrayé d'une pareille visite, fit prier Visconti de ne point se donner la peine de venir ; il lui envoya même des députés pour entrer de loin en négociation avec lui ; et avant la fin de l'année, il lui accorda, pour le prix de cent mille florins, l'investiture de Bologne, objet principal de la contestation (1).

L'évêque de Ferrare avoit bien cherché, selon la commission qui lui étoit donnée, à susciter des ennemis aux Visconti et à former une ligue contr'eux ; mais les seigneurs de Lombardie qui avoient le plus à craindre

(1) *Corio Istorie Milanesi. P. III, p. 224.*

de l'ambition de l'archevêque , étoient sans ^{1351.} force pour lui résister. Jacques de Carrare l'ancien , avoit été assassiné par un bâtard de sa famille , en sorte que la seigneurie de Padoue avoit été transférée à des jeunes gens sans expérience (1). Mastino de la Scala mourut subitement , le 3 juin 1351 , à l'âge de quarante deux ans , après en avoir régné vingt-trois. Son frère Albert , ne prenant aucune part au gouvernement , Mastino eut pour successeur , ses trois fils , Can Grande II , Can Signore , et Paul Alboin , dont aucun n'héritoit des talens de son père (2). Les républiques de Florence , Sienne et Pérouse , avoient envoyé des députés à Arezzo , d'après la demande du légat , pour se concerter , avec les seigneurs de Vérone et de Ferrare , sur les moyens de maintenir l'équilibre de l'Italie ; mais Sienne et Pérouse , d'après leur éloignement de Milan , croyoient ne courir aucun danger , et ne vouloient faire aucun sacrifice à la cause commune ; et la mort de Mastino fit abandonner à tous les députés une diète qui ne savoit prendre aucune détermination. Can Grande , qui avoit épousé une nièce de

(1) *Cortusiorum Historia*. L. X, c. 4 et 5, p. 933.

(2) *Chron. Estense*. T. XV, p. 464. — *Chronicon Veronense*. T. VIII, p. 653.

1351. l'archevêque de Milan, saisit cette occasion pour contracter avec lui une étroite alliance (1).

Ainsi, la république de Florence étoit la seule qui eût assez de courage pour vouloir s'opposer aux progrès de la maison Visconti. La désertion de toutes les autres puissances, la laissoit exposée en première ligne aux attaques de ce voisin dangereux. Tous les tyrans de Romagne, tous les gentilshommes gibelins de Toscane s'allioient au seigneur de Milan, et une armée que ce dernier avoit envoyée pour former le siège d'Imola, menaçoit en même-temps les frontières florentines, car la république ne pouvoit pas se reposer sur les traités de paix qui subsistoient entre elle et le tyran (2).

Il falloit au moins s'assurer que les passages des montagnes ne seroient pas ouverts aux Milanois par les villes toscanes, qui se gouvernoient en liberté sous la protection de la république. Prato et Pistoia, deux cités situées dans la même plaine que Florence, étendoient leur juridiction sur les montagnes qui séparent la Toscane du Bolonois; et le gouvernement de ces deux villes, qui pouvoient devenir des

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 76, p. 75.

(2) *Matteo Villani*. L. I, c. 77, p. 76. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 423.

places d'armes dangereuses , entre les mains ^{1351.} des ennemis , n'inspiroit aucune sécurité au parti guelfe. A Prato , la famille des Guazalotti , élevée par la faveur des Florentins , étoit parvenue à un pouvoir presque tyrannique. Les anciens chefs de cette famille avoient été remplacés à leur mort , par des jeunes gens , vains de leur importance dans leur petite ville. Ils affectoient de s'y conduire en maîtres , et de braver les Florentins , leurs anciens protecteurs. Ils poussèrent leur arrogance jusqu'à condamner à mort , deux citoyens innocens , sur un soupçon de conjuration , et à les faire exécuter , malgré les instantes prières de la seigneurie florentine. Celle-ci fit alors avancer ses milices jusqu'aux portes de Prato , et se fit confier la garde de la ville. En même-temps elle traita avec la reine Jeanne , qui avoit hérité du duc de Calabre , des droits à la souveraineté de Prato , elle acheta ces droits pour dix-sept mille cinq cents florins , et elle réunit définitivement ce petit État , au territoire florentin (1).

Les prieurs de Florence avoient aussi projeté

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 71, 72, 73, p. 70. — *Jannotti Manetti Histor. Pistoriens*. L. III, T. XIX, p. 1061.

1351. de s'emparer par surprise, de Pistoia ; et, sans y être autorisés par le peuple ou les conseils de la république, ils avoient fait tenter une escalade dans la nuit du 26 mars 1351. Mais les Pistoïois, indignés de cette trahison, avoient repoussé avec fureur les assaillans, et paroisoient déterminés à renoncer au parti guelfe, et à leurs anciennes alliances, pour se venger d'une injuste agression. Les Florentins, d'autre part, quoiqu'ils blâmassent hautement la conduite de leurs prieurs, se trouvoient obligés à former le siège d'une ville qu'ils voyoient sur le point de se livrer aux Visconti. Cependant leurs milices évitoient de causer du dommage à d'anciens alliés qu'ils se reprochoient d'attaquer ; les prieurs demandoient avec instance qu'on ouvrît une négociation, et ils réussirent enfin, par l'entremise de quelques gentils-hommes guelfes, à conclure un accord entre les deux républiques. La liberté de la plus foible fut réservée en son entier ; mais les Florentins furent autorisés à mettre garnison dans la citadelle de Pistoia, et dans les deux forteresses de Serravalle et de la Sambuca (1).

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 95, 96 et 97, p. 91. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 426. — *Chronicon Estense*. p. 464. — Cet accord fut conclu le 24 avril 1351.

Quelques-unes des avenues de la Toscane ^{1351.} parurent ainsi fermées au tyran de Lombardie ; mais d'autre part , des révolutions , excitées par ses intrigues dans le voisinage de cette province , lui ouvrieroient de nouveaux chemins pour y pénétrer. Partout où un usurpateur s'élevoit à la tyrannie , Visconti acquéroit un allié , et la république un ennemi. A Orvieto , Benedetto Monaldeschi , qui vouloit s'emparer du pouvoir suprême , s'assura d'avance les secours de l'archevêque de Milan ; il réunit dans sa maison ses satellites , et leur distribua des armes ; il les avertit du signal auquel ils devoient paroître sur la place ; ensuite il se rendit au conseil , pour y rencontrer deux de ses parens , les Monaldi des Monaldeschi , dont il connoissoit trop l'intégrité pour espérer qu'ils consentissent à son usurpation. Il les prit à part dès que le conseil fut terminé ; et , les conduisant devant sa maison , il les fit poignarder sous ses yeux. C'étoit le signal qu'attendoient les brigands rassemblés chez lui ; ils remplirent aussitôt la place ; ils prirent d'assaut le palais du gouvernement ; ils pillèrent les maisons et les magasins des marchands ; ils massacrèrent tous ceux qui firent résistance , et ils proclamèrent Benedetto de Bonconte Monaldeschi , seigneur

1351. d'Orvieto. L'alliance de ce nouveau seigneur avec l'archevêque Visconti, fut publiée peu de jours après (1).

Presque dans le même temps, Jean Cantuccio des Gabrielli s'empara de la seigneurie d'Agobbio, sa patrie, tandis que la plupart des citoyens de cette ville étoient absens, et gouvernoient, comme podestats, les autres cités d'Italie; car tous les gentilshommes d'Agobbio suivoient la carrière de la judicature, et aucune autre ville n'a fourni tant de recteurs aux républiques d'Italie. Une armée d'émigrés vint bientôt attaquer le nouveau tyran, et former, de concert avec les Pérousiens, le siège d'Agobbio; mais Jean de Gabrielli, quoique guelfe d'origine, appela les Gibelins à son aide; les troupes de l'archevêque Visconti vinrent le défendre, et les assiégeans furent contraints de se retirer (2).

Les Ubaldini, les Ubertini, les Tarlati, et les Pazzi s'étoient rendus à une diète que les Gibelins avoient tenue à Milan, au mois de juillet; on avoit vu à cette même assemblée les ambassadeurs des Pisans, les Castracani, émigrés de Lucques, les comtes de Santaflora

(1) *Cronica d' Orvieto*. T. XV, p. 657. — *Matteo Villani*. L. I, c. 80, p. 78.

(2) *Matteo Villant*. L. I, c. 81 et 82, p. 79.

et de Spadalonga , des montagnes de Sienne , ^{1351.}
 et les députés des seigneurs de Forli , de Ri-
 mini et d'Urbino. Tout annonçoit l'orage
 prêt à fondre sur la république florentine ;
 mais comme l'archevêque de Milan lui donnoit
 chaque jour de nouvelles assurances de son
 désir de maintenir la paix et la bonne intelli-
 gence , les prieurs de Florence s'aveugloient
 sur le danger dont ils étoient menacés , et
 ne prenoient aucune mesure pour s'en ga-
 rantir (1).

Une prétendue conjuration avoit été décou-
 verte à Bologne , par l'archevêque de Milan ;
 il avoit fait battre de verges , et enfermer dans
 une prison perpétuelle , l'un des Pepoli , avec
 ses enfans , afin de lui reprendre l'argent qu'il
 lui avoit donné en achetant sa souveraineté (2).
 Tandis qu'on étoit occupé à Florence de cette
 nouvelle , on apprit tout-à-coup qu'un émigré
 de Pistoia avoit surpris le château de la
 Sambuca , qui commandoit les passages de
 l'Apennin , et bientôt après , que Jean d'Oleg-
 gio , général du seigneur de Milan , étoit arrivé
 à quatre milles de Pistoia , avec une partie

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 77, p. 76, L. I, c. 2, p. 97.

(2) *Cronicon Estense*. T. XV, p. 465. — *Matteo Villani*.
 L. II, c. 3, p. 98. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 423.

1351. de l'armée, qui, auparavant, formoit le siège d'Imola (1).

Heureusement Jean d'Oleggio s'arrêta deux jours au pied de l'Apennin, pour attendre le reste de ses troupes. Cinq cents cavaliers et six cents fantassins de Florence eurent le temps de se jeter dans Pistoia, le 28 juillet, avant que la ville fût assiégée, et ils réparèrent ainsi par leur zèle, la négligence des magistrats (2). Mais la conjuration formée contre Florence dans la diète des Gibelins, à Milan, éclata de toutes parts. Les troupes rassemblées dans les diverses places de Lombardie, marchèrent toutes vers la Toscane; les seigneurs de la Vénétie et de la Romagne, fournissoient leurs contingens à l'armée milanaise; les Ubaldini mettoient sous les armes tous leurs vassaux des Apennins; à leur tête ils brûlèrent Fiorenzuola, dont les fortifications n'étoient pas encore relevées, et ils prirent Montecoloreto (3). Pierre Saccone des Tarlati, le plus redoutable partisan qu'eût produit l'Italie, ravageoit, avec les Ubertini

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 4, p. 99. — *Petri Azarii Chronicon*. c. 11, p. 327. — *Cronica di Bologna*. p. 426.

(2) *Matteo Villani*. L. II, c. 5, p. 100.

(3) *Ibid.* c. 6, p. 101.

et les Pazzi, tous les environs de Bibbiena (1). 1351.
 On trembloit à Florence, que les Pisans ne se joignissent à tant d'ennemis ; car on savoit qu'aussi bien que les autres Gibelins, ils avoient envoyé des députés à la diète de Milan ; néanmoins la crainte de favoriser l'agrandissement d'un tyran, l'emporta dans les conseils de Pise, sur la fureur de l'esprit de parti, et la république refusa de prendre les armes contre un peuple, rival il est vrai, mais qui soutenoit seul en Italie, la cause de la liberté (2).

Les Florentins envoyèrent des députés à Jean Visconti d'Oleggio, pour lui demander raison d'une agression qui n'avoit point été précédée par une déclaration de guerre, tandis qu'ils savoit n'avoir pas donné un seul sujet de plainte à l'archevêque de Milan, son maître, et qu'ils n'avoient aucun démêlé avec lui. Oleggio les reçut en présence de son conseil de guerre, et il leur répondit en ces termes.

« Messire l'archevêque de Milan est un
 » seigneur puissant, bienfaisant et gracieux ;
 » ce n'est pas volontiers qu'il fait souffrir

(1) *Maffeo Villani*. L. II, c. 7, p. 101.

(2) *Ib.* c. 4, p. 100.

1351. » personne. Partout où s'étend sa puissance ,
 » il apporte la paix et la concorde , et plus
 » qu'aucun seigneur il aime et maintient la
 » justice. Ce n'est point dans de mauvais
 » desseins qu'il nous a envoyés ici ; au con-
 » traire , c'est pour y rétablir l'union et la
 » paix ; c'est pour détruire les dissensions et
 » les haines secrètes qui divisent les peuples
 » de Toscane. Il connoît la discorde, la ran-
 » cune , les factions qui troublent Florence
 » et ruinent les autres communautés de cette
 » contrée ; il nous a envoyés pour les éteindre
 » et vous ramener à un gouvernement plus
 » sage , par ses conseils et sa protection. Il a
 » pris la résolution invariable de réformer
 » les abus dans toutes les villes de Toscane ;
 » s'il ne peut y parvenir par la douceur et
 » la persuasion , il y réussira par sa puis-
 » sance. Il nous a ordonné de conduire son
 » armée aux portes de votre ville , de vous
 » combattre par le fer et le feu , et de livrer
 » vos biens au pillage , jusqu'à ce que , pour
 » votre propre avantage , vous vous soyez pliés
 » à faire sa volonté (1) ».

Les gouvernemens soûillés par l'injustice
 et la trahison , ont invoqué souvent les noms
 de la vertu et de l'honneur , et ont prêté à

(1) *Matteo Villani. L. II, c. 8, p. 102.*

une ambition effrénée , les discours de la ^{1351.} modération et de la justice : ils peuvent bien, sous leur empire , faire taire toute autre voix que la leur ; mais ils n'en imposent pas plus à la postérité , qu'ils ne trompent ceux à qui ils adressent leurs proclamations. Les manifestes dans lesquels ils consignent leurs mensonges, ne seront point conservés comme des monumens historiques qui puissent faire connoître les faits ou les intentions de ceux qui les ont publiés , mais comme des témoignages irrécusables de leur bassesse et de leur fausseté. Les ambassadeurs florentins auxquels Visconti d'Oleggio refusa des passeports pour se rendre à Milan , auprès de l'archevêque, revinrent exposer à la seigneurie, la réponse à-la-fois hypocrite et altière qu'on leur avoit donnée ; elle fut communiquée au peuple , et consignée dans les chroniques, et par l'indignation qu'elle excita , elle fournit à la république de nouvelles forces.

Les Florentins envoyèrent tout ce qu'ils avoient de troupes soldées , dans les deux villes de Prato et de Pistoia ; la défense des autres lieux forts fut confiée à leurs habitans , et les milices bourgeoises entreprirent elles-mêmes la garde des murs de la capitale. La seigneurie , surprise au milieu de la paix, n'avoit point à sa solde de capitaine de

1351. guerre , ou d'armée en état de tenir la campagne ; tandis que Visconti d'Oleggio commandoit dans la plaine de Pistoia, cinq mille cuirassiers à cheval , deux mille hommes de cavalerie légère , et six mille fantassins. Avec ces forces redoutables , le général milanois vint établir son quartier dans les villages ouverts de Campi , Brozzi et Pérétola , et il étendit ses dévastations jusqu'aux portes de Florence (1).

Mais les paysans , à l'arrivée de l'armée ennemie , s'étoient hâtés de mettre en sûreté tout ce qu'ils avoient de précieux ; ils s'étoient enfermés dans les lieux forts , avec leur bétail et leurs provisions de bouche. Les Milanois commencèrent bientôt à souffrir du manque de vivres , aussi bien que de la chaleur , qui étoit extrême. Pour se procurer des munitions , même pour parler à un paysan , ou entrer dans une maison , il falloit commencer par faire un siège ; car la campagne n'étoit point habitée , et tous les cultivateurs vivoient dans des châteaux fortifiés. Oleggio , ne pouvant subsister plus long-temps dans la plaine florentine , en sortit par le val de Marina , qui conduit dans le Mugello ; et , après s'être reposé

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 9, p. 103. — *Chronicon Florentense* p. 468. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. p. 617.

quelques jours , il entreprit le siège de Scarperia (1). 1351.

La bourgade de Scarperia étoit mal fortifiée ; elle n'avoit de mur que d'un seul côté, tandis que de l'autre elle avoit pour toute défense, un fossé avec une palissade ; et derrière ce fossé les murs des premières maisons. La garnison étoit composée de deux cents cuirassiers et trois cents fantassins ; tandis qu'Oleggio avoit joint à son armée , déjà considérable , tous les Gibelins des Apennins , en sorte que ses troupes paroissoient couvrir toute la campagne. Cependant les commandans de Scarperia , sommés de se rendre , répondirent qu'ils se sentoient les moyens de défendre pendant trois ans , la forteresse qui leur étoit confiée , et ils repoussèrent avec vigueur , un premier assaut qui leur fut livré le 20 août (2).

Pendant que l'armée de Visconti étoit retenue devant Scarperia, les Florentins rassembloient des hommes d'armes à leur solde ; mais aucun capitaine ne vouloit entrer à leur service , pour ne pas s'attirer l'inimitié du seigneur de Milan. Il fallut donc renoncer

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 11 et 12, p. 105.

(2) *Matteo Villani*. L. II, c. 15, p. 108. — *Petri Azarii Notar. Novariensis Chron.* p. 328.

1351. à tenir la campagne , et donner à des citoyens florentins le commandement des compagnies que levoit la république , pour fortifier les châteaux du Mugello et les passages des montagnes. Les paysans venoient se ranger sous les drapeaux de ces commandans divers ; des escarmouches journalières les accoutumoient aux armes ; les convois de Lombardie qui alimentoient l'armée des Visconti , étoient fréquemment enlevés ; les Siennois avoient envoyé aux Florentins , un corps de troupes auxiliaires (1). Les Pisans avoient refusé obstinément de faire cause commune avec l'archevêque , et de violer leur traité de paix (2). A Florence , l'ordre public et la tranquillité se maintenoient malgré la guerre ; les citoyens désarmés s'occupoient de leur commerce , et la banque ou le *monte* continuoit ses paiemens , sans témoigner de défiance. Les soldats milanois souffroient presque seuls des hostilités qu'ils avoient commencées.

Cependant le château de Scarperia étoit attaqué avec obstination ; les machines des

(1) *Agnolo di Tura Cronica di Siena*. T. XV, p. 126.

(2) *Matteo Villani*. L. II, c. 20, p. 112. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1023. Mais il y a erreur dans les dates. Elle place ces événemens à l'année 1354 pisane, ou 1353 vulgaire. — *Bern. Marangoni Chron. di Pisa*, p. 709.

assiégeans ne cessoient, ni le jour ni la nuit, ^{1351.} d'y lancer d'énormes quartiers de rochers; la garnison, affoiblie par une suite de combats, commençoit à prévoir qu'elle ne pourroit pas tenir long-temps encore contre des forces tellement supérieures, et elle demandoit du secours; la cavalerie auxiliaire que les Florentins attendoient de Pérouse, n'avoit point pu leur parvenir; elle étoit tombée dans une embuscade dressée par Pierre Saccone des Tarlati, et elle avoit été dévalisée (1). La seigneurie, n'ayant pas à la tête de ses troupes un général expérimenté, n'osoit point hasarder de bataille, pour délivrer Scarperia. Elle essaya plutôt de faire passer des renforts dans ce château. Deux citoyens courageux, un Giovanni Visdomini, et un Medici, qui tous deux suivoient le métier des armes, entreprirent de conduire, l'un trente cuirassiers, l'autre, quatre-vingts fantassins d'élite, au travers du camp des assiégeans, jusque dans les murs de Scarperia. Tous les soldats dont ils firent choix étoient allemands; l'armée des Visconti étoit surtout composée de mercenaires de cette nation, et la confusion du langage facilita la marche des aventuriers

(1) Matteo Villani. L. II, c. 22, p. 115. — *Cronaca d'Arezzo in terza rima di Ser Gorello*. T. XV, c. 6, p. 838.

1351. qui vouloient pénétrer dans le château ; la nuit les favorisoit, la connoissance parfaite des lieux et la surprise de leurs ennemis, servirent leur hardiesse, et ils parvinrent à Scarperia, où cette poignée de braves gens fut reçue avec des transports de joie (1).

Lorsque Visconti d'Oleggio vit que la perte occasionnée aux assiégés par ses balistes et la grêle de traits lancés sur eux, ne les déterminoit point à se rendre, il résolut d'emporter les murs de la place, à la pointe de l'épée. Il avoit fait préparer toutes les machines de guerre alors en usage pour l'attaque des villes ; des tours mouvantes de bois, des beliers armés d'un crochet, des échelles, et il avoit fait remplir les fossés de fagots. Le premier dimanche d'octobre, il donna un assaut général ; mais les assiégés, inébranlables à leur poste, renversoient avec des pieux, ceux qui montoient les échelles, ou qui s'avançoient sur les ponts des tours mouvantes ; ils faisoient pleuvoir sur les autres, la poix bouillante, les pierres et les traits ; ils ne laissoient pas un instant dégarni le plus étroit espace du mur ; ils faisoient reuler les uns sur les autres, les assaillans qui s'élevoient successivement jusqu'aux créneaux de la muraille et

(1) *Matteo Villani. L. II, c. 23, p. 115.*

qui retomboient dans le fossé, couverts de blessures. Oleggio avoit compté vaincre les défenseurs de Scarperia par l'épuisement de la fatigue, et il amenoit successivement à l'assaut, ses divers corps d'armées, opposant chaque demi-heure, des troupes fraîches à des soldats harrassés par le combat. Mais les assiégés, animés par leur succès, sembloient ne pas ressentir leur fatigue; les assaillans, au contraire, perdoient courage en apprenant les pertes éprouvées par leurs devanciers. Après que l'attaque eut duré six heures, Oleggio fit retirer ses troupes, et abandonna devant les murs, soixante-quatre échelles qui furent prises par les assiégés (1).

Le général milanois essaya ensuite de pénétrer dans Scarperia, par une mine; la galerie qu'il avoit creusée fut éventée, et ses mineurs en furent chassés avec perte (2). Après quatre jours de repos, il donna un second assaut général, qui ne fut ni moins long, ni moins acharné que le premier; mais ses troupes furent repoussées avec plus de honte encore. ~~Toutes~~ les machines qu'elles avoient approchées des murs, et les tours mouvantes elles-mêmes, qu'on ne pouvoit reconstruire sans de longs

(1) Matteo Villani. L. II, c. 29, p. 120.

(2) *Ib.* c. 30, p. 121.

1351. travaux , furent brûlées dans une sortie (1). La nuit même qui suivit ce combat, les habitans de Scarperia furent attaqués par surprise ; Oleggio avoit promis à ses connétables allemands, pour la prise de ce petit château, outre la paie double et le mois accompli, un présent de dix mille florins. A minuit, comme les assiégés pansoient leurs blessés, ou réparaient leurs forces par le sommeil, le signal fut donné dans le camp milanois de courir aux armes. Les rayons de la lune tomboient obliquement sur le château, ils éclaireroient le camp et l'intervalle qui le séparoit des murs, tandis que les bâtimens de Scarperia jetoient sur le côté opposé, une ombre obscure et prolongée. Dans cet espace sombre, Oleggio avoit placé trois cents sergents d'armes avec des échelles. Tout le reste de l'armée s'avançoit au bruit des fanfares, et en poussant de grands cris, du côté que la lune éclairoit. Le général milanois ne doutoit pas que, dans la première surprise d'une attaque nocturne, tous les habitans de Scarperia ne se portassent vers le mur qu'ils verroient menacé. Mais une meilleure discipline étoit établie dans le château. Dès que l'alarme avoit été donnée, chacun s'étoit rendu en silence à son poste ;

(1) *Matteo Villani. L. II, c. 31, p. 121.*

les assiégés garnissoient le mur, et ca-^{1351.}choient leurs lumières et leurs armes ; ils permirent aux assaillans d'avancer jusqu'au pied de la forteresse ; ils laissèrent les trois cents sergents passer avec leurs échelles , les deux fossés , et commencer à escalader le mur dans l'obscurité. Tout-à-coup les assiégés se firent voir , et , poussant de grands cris , ils accablèrent les assaillans des pierres qu'ils avoient préparées ; ils renversèrent leurs échelles , et les culbutèrent eux-mêmes dans le fossé. Du côté que la lune éclairoit , le combat se prolongea davantage ; mais , au point du jour , Oleggio fit sonner la retraite , et il renonça à soumettre un petit château , devant lequel toute la puissance des Visconti étoit venue se briser (1).

En effet , les vivres commençoient à manquer aux soldats , et le fourrage aux chevaux ; la saison devenoit mauvaise , et le camp milanais se remplissoit de malades et de blessés. Oleggio , après avoir séjourné quatre - vingt-deux jours sur le territoire florentin , et avoir assiégé inutilement un foible château pendant soixante et un jour , leva son camp le

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 32, p. 122. — *Annales Cœsenates*.

T. XV, p. 1181.

1351. 16 octobre , et retourna dans l'État de Bologne , par des chemins dont les gentilshommes gibelins ses alliés étoient maîtres (1).

Après la retraite de l'armée milanoise , les Florentins s'occupèrent des moyens de se garantir à l'avenir d'invasions semblables. Ils fortifièrent tous les passages des Apennins ; ils prirent à leur solde , un grand nombre de gens de guerre ; ils augmentèrent les impôts , de manière à se procurer un revenu annuel de trois cent soixante mille florins ; enfin , ils conclurent , au mois de décembre , une alliance défensive avec les trois communautés de Pérouse , Sienne et Arezzo. Les quatre républiques s'engagèrent à tenir constamment sur pied , une armée de trois mille gendarmes , pour la défense de leur liberté. Mais Florence seule en avoit déjà plus que ce nombre sous les armes (2).

La puissance des Gibelins de Lombardie avoit jusqu'alors trouvé son contre-poids dans celle de la maison guelfe qui régnoit à Naples ; mais depuis que Jeanne avoit succédé au sage Robert , toutes les forces des souverains et du peuple , consumées dans une affreuse guerre

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 33, p. 124.

(2) *Ib.* L. II, c. 46, p. 135.

civile , sembloient comme anéanties , et les Florentins , pressés par l'archevêque de Milan , ~~tenoient~~ 1351. avec anxiété leurs regards vers l'héritière de cette maison d'Anjou , qui , loin de pouvoir les défendre , avoit elle - même besoin de leur protection.

Le roi de Hongrie avoit repassé l'Adriatique , en 1350 , pour conduire dans le royaume de Naples , dix mille hommes de cavalerie , qui l'avoient suivi dans des bateaux ouverts (1). Il n'avoit point de galères pour protéger sa navigation ; de sorte que , si Jeanne n'avoit pas laissé dépérir sa marine , elle auroit pu bien aisément arrêter les Hongrois , ou couler à fond les barques dans lesquelles ils se hasardoient. Les troupes que , par une impardonnable négligence , elle avoit laissé débarquer dans le royaume , le traversèrent avec facilité ; elles soumirent presque toutes les villes des deux provinces nommées principautés , et formèrent ensuite le siège d'Averse , la seule place qui essayât de se défendre. Mais les Hongrois servoient leur roi en vertu de leur allégeance féodale ; ils ne recevoient point de solde de lui , et au bout d'un terme assez

(1) *Joh. de Thwroc Chron. Hungaror.* P. III, c. 17, p. 182.

1351. court, ils avoient le droit de rentrer dans leurs foyers. Averse ne fut prise qu'à l'époque où finissoit leur engagement, en sorte qu'ils demandèrent à retourner en Hongrie. Le roi lui-même, fatigué de ses guerres d'Italie, perdoit l'espérance de conquérir des États où il ne lui convenoit pas de résider, et il languissoit de reprendre le chemin de son royaume. La reine Jeanne, de son côté, étoit réduite au dernier degré de foiblesse; elle demandoit la paix avec instances; des conférences s'ouvrirent, et, au mois d'octobre 1350, une trêve fut conclue, qui devoit durer jusqu'au premier avril 1351. On convint que, jusqu'à cette époque, chacun garderoit ses possessions; que les deux rois et la reine sortiroient du royaume; et que le pape, dans son consistoire, demeureroit seul juge de l'attentat commis contre le roi André. Si la cour d'Avignon prononçoit que la reine s'en étoit rendue coupable, elle devoit perdre son royaume, qui passeroit au roi de Hongrie. Si la cour la déclaroit innocente, le roi devoit renoncer à toutes ses conquêtes, moyennant le paiement de trois cent mille florins, pour les frais de la guerre. A ces conditions, Louis de Hongrie retourna dans ses États, après avoir choisi pour ses lieutenans, le chevalier

de Montréal, dans la terre de Labour, et Conrad de Guilford, en Pouille (1).

En conséquence de cette trêve, le roi de Hongrie et la reine Jeanne envoyèrent des ambassadeurs à la cour d'Avignon, pour instruire de nouveau le procès sur la mort du roi André. Mais les Hongrois, qui croyoient désormais avoir suffisamment vengé ce meurtre, mettoient peu de chaleur à poursuivre leur accusation; le pape et les cardinaux étoient entièrement dévoués à la maison de Provence; cependant le crime de Jeanne étoit si évident, qu'ils ne savoient comment s'y prendre pour la disculper sans se déshonorer eux-mêmes. Après avoir long-temps différé de juger ce procès, ils adoptèrent enfin un expédient qui fait voir combien peu la reine se confioit en la justice de sa cause. Les commissaires de Jeanne déclarèrent que, si l'on pouvoit en effet prouver que cette princesse eût manqué aux devoirs conjugaux, on ne devoit attribuer sa faute, ni à son intention, ni à sa mauvaise volonté, mais reconnaître qu'elle avoit cédé à la force des sortilèges, et que la foiblesse d'une

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 93, p. 88. — *Chronicon Estense*. p. 462. — *Vita Nicolai Acciaiuoli à Math. Palmerio*. T. XIII, p. 1217.

1351. femme n'avoit pu résister à la puissance des esprits infernaux. Ces commissaires confirmèrent leur étrange justification par les dépositions de plusieurs témoins assermentés ; et, comme les juges auxquels ils s'adressoient ne demandoient qu'un prétexte pour prononcer en leur faveur, ils déclarèrent Jeanne innocente du crime commis contre André, et ils abolirent l'accusation qui avoit longtemps pesé sur elle (1).

La paix du royaume de Naples ne fut cependant point une conséquence immédiate de cette sentence, parce que la cour d'Avignon trouvoit son avantage à prolonger l'anarchie. Clément VI n'avoit point voulu donner à Louis de Tarente, l'époux de Jeanne, d'autre titre que celui de roi de Jérusalem ; il n'avoit point voulu ratifier le traité de paix, entre lui et le roi de Hongrie. Les Hongrois, il est vrai, s'étoient retirés du royaume ; mais Louis de Tarente avoit à combattre ses propres barons, et nulle part il ne trouvoit d'obéissance. L'argent lui manquoit, non-seulement pour maintenir une armée, mais même pour parer à ses plus pressans besoins. Il s'étoit avancé jusqu'à Sulmone, dans l'intention de réduire les rebelles de Pouille ; et là, il se

(1) *Matteo Villani. L. II, c. 24, p. 116.*

voyoit abandonné de ses soldats, et en déri-
sion à sa noblesse, tandis que les principales 1351.
villes de son royaume refusoient de lui ouvrir
leurs portes. Dans cette situation presque dé-
espérée, il reçut la nouvelle, au mois de
décembre 1351; que le pape venoit de le
reconnoître, en plein consistoire, pour roi de
Naples et de Sicile. La conscience du pontife
s'étoit réveillée tout-à-coup, lorsqu'une grave
maladie l'avoit mis aux portes du tombeau,
et il monroit dès-lors l'impatience la plus
vive, de rendre la paix à l'Italie (1).

Dans un second consistoire, auquel assis-
tèrent, le mois suivant, l'évêque de Cinq-
Églises et Conrad de Guilford, comme plé-
nipotentiaires du roi de Hongrie, Clément VI
confirma la trêve qui existoit entre les deux
monarques, et la changea en une paix per-
pétuelle. Il reconnut Louis de Tarente et
Jeanne de Provence, comme roi et reine de
Naples. En qualité de seigneur suzerain, il
consentit à ce que le royaume fût grevé par
eux, à certains termes, du paiement de trois
cent mille florins, qui avoient été promis
pour frais de la guerre. Les ambassadeurs
de Hongrie prirent alors la parole, et, contre
l'attente de tout le monde, ils déclarèrent que

(1) *Matteo Villani. L. II, c. 61, p. 131.*

1351. le roi leur maître, n'ayant point fait la guerre en Italie pour amasser de l'argent, mais pour venger le sang de son frère, tenoit quitte volontairement le roi, la reine et le royaume, des trois cent mille florins qui lui étoient promis, et remettoit Jeanne, sans conditions, dans l'entière jouissance de l'héritage de ses pères (1).

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 65, p. 150. — *Benfinius* *Rer. Hungaric. Dec. II*. L. X, p. 267. — Le roi relâcha en même temps les princes du sang détenus à Wisgrade, et il les renvoya jusqu'à Venise. — *Joh. de Thwrocz Chron. Hungar.* P. III, c. 25, p. 186.

CHAPITRE XL.

Commerce et colonies des Italiens dans le Levant. — Guerre des Génois avec les Grecs, — avec les Vénitiens. — Bataille du Bosphore.

1348 — 1352.

LE continent de l'Italie défendoit avec peine son indépendance contre les Visconti. Cette race de tyrans étoit généralement désignée par le nom du serpent qu'elle portoit dans ses armes. Elle employoit alternativement contre ses voisins la ruse ou la violence, la perfidie ou la surprise, pour détruire leur liberté; et la *couleuvre* (1) des Visconti engloutissoit les États les plus foibles, ou répandoit son poison sur les autres, pour les faire tomber à leur tour. Mais la mer étoit demeurée le sanctuaire de la liberté; deux républiques

(1) Les Visconti portent d'argent, au serpent d'azur, couronné d'or, péri en pal, de trois tours engloutissant un enfant de gueules. D'où vient que tous les écrivains italiens ont désigné les Visconti par le nom de *Biscia* ou *Biscione*, une couleuvre.

italiennes s'en partageoient l'empire, et elles ne souffroient sur l'Océan la rivalité d'aucun souverain despotique. Il n'est pas facile d'asservir des hommes dont la vaste mer est la patrie, et qui rejettent, en quittant le rivage, le joug qu'on voudroit leur imposer; des hommes que la force ou l'intérêt n'attachent point à la terre, et qui ne tiennent au sol qui les a vus naître que par des liens d'amour. La liberté de Gênes étoit plus orageuse, celle de Venise plus calme et plus forte; mais les citoyens de ces deux villes avoient également cette énergie, ces passions généreuses qui conservent aux peuples leur indépendance et leur gloire, qui assurent aux individus des succès dans toutes les carrières, et qui les rendent propres à briller par les armes, à s'immortaliser par les lettres, ou à s'enrichir par le commerce et la navigation.

Les Aragonois, ou plutôt les Catalans, avoient aussi une marine, et on les considéroit alors comme la troisième puissance maritime de l'Europe. A cette époque, ils n'étoient guère moins libres que les Vénitiens ou les Génois. Dans leur union de 1347, contre le roi Pierre IV, dit le cérémonieux, ils avoient soutenu leurs droits avec la plus courageuse fermeté. Ce prince, après avoir vaincu ses sujets dans une suite de combats, se

fit apporter le livre des lois, et, se blessant à la main, il fit couler son sang sur le privilège de l'union, afin, dit-il, d'abolir et d'effacer par le sang d'un roi une loi qui avoit coûté tant de sang au peuple. Mais il n'osa point porter d'autre atteinte aux libertés de ses sujets; il connoissoit leur fierté indomptable, et leur attachement à leurs privilèges; il augmenta plutôt les prérogatives du justicier, le grand représentant des droits du peuple, et il laissa Barcelone jouir, sous la protection d'un roi, de tous les avantages d'une république (1).

Les Siciliens et les Napolitains tenoient encore, cinquante ans auparavant, une place distinguée parmi les puissances maritimes; leur marine s'étoit formée au temps où Amalfi, Naples et Gaète étoient des républiques, où Messine et Palerme jouissoient d'une liberté presque entière sous la seule protection de la couronne. Mais, malgré les talens et l'activité de Frédéric, roi de Sicile; malgré la richesse et la persévérance de Robert, roi de Naples, la marine militaire de ces deux pays s'étoit anéantie, parce que la marine marchande n'avoit pu se soutenir sans l'énergie de la

(1) Hieron. *Blancas Rerum Aragonens. Comment.* p. 668 - 672. — *Fueros y observancias del Reyno de Aragon.* L. IX, p. 178.

liberté. La reine Jeanne, souveraine de la Provence et du royaume de Naples, n'avoit point de vaisseaux de guerre dans les ports de l'un ou de l'autre de ces États, ils ne pouvoient communiquer entr'eux que par la mer; et leur souveraine étoit, pour cette communication, à la merci des étrangers. Jeanne elle-même fut obligée, à plusieurs reprises, de traverser la mer, et chaque fois elle prit à son service, pour ce trajet, des galères génoises. Menacée par les Hongrois qui se hasardoient sur l'Adriatique pour envahir ses États, elle ne réussit point à former une marine, d'où auroit dépendu sa sûreté, et elle ne put pas même empêcher le passage de la cavalerie hongroise dans des bateaux plats. Oubliant la rivalité de ses ancêtres avec la maison de Sicile, elle demanda quinze galères à don Louis d'Aragon, ou plutôt à la régence de Palerme, qui gouvernoit la Sicile au nom du roi mineur; et, à ce prix, elle renonça à toutes les prétentions que la maison d'Anjou faisoit valoir depuis soixante et dix ans sur le pays au-delà du Phare. Mais les galères sici-liennes qu'on lui avoit promises ne purent jamais mettre en mer.

Les Grecs, que le grand nombre de leurs îles et le besoin absolu de fermer aux Turcs le passage des mers appeloient si impérieusement

à maintenir une marine, avoient aussi laissé la leur se détruire. Celle des Pisans ne s'étoit pas relevée de l'échec qu'elle avoit reçu à la Mélérite, dans la fatale bataille contre les Génois. Les François, enfin, dans les longues guerres de Philippe de Valois avec l'Angleterre, prenoient à leur solde des galères de Gênes, et les Anglois n'avoient point encore su entourer leur île de ces forteresses mouvantes, qui défendent son bonheur et sa gloire. Dans le Nord, il est vrai, les villes de la grande Anse avoient déjà une marine florissante; mais on la voyoit rarement visiter les ports du Midi.

La Méditerranée seule étoit sans cesse sillonnée par des vaisseaux ou guerriers ou marchands; l'Amérique n'existoit pas encore pour les Européens, et la route des Indes autour de l'Afrique étoit inconnue. L'Océan demouroit désert, et les royaumes de l'Occident communiquoient par terre plutôt que par mer avec des pays plus fertiles et plus industriels. Mais les deux plus vastes et plus riches commerces du monde, ceux qui, de tout temps, ont fait prospérer tous les autres, le commerce du Nord-Est et celui des Indes, se faisoient par la Méditerranée, l'un dans les ports de la mer Noire et à l'embouchure des fleuves de la Russie; l'autre, par l'entremise

des Arméniens, ou par celle des Arabes, dans les ports de la Grèce, de la Syrie ou de l'Égypte.

Les progrès mêmes de la civilisation rendent tous les jours plus nécessaires aux peuples les produits d'une terre riche, mais encore sauvage. Comme la culture augmente, les forêts sont détruites, et les animaux farouches qui les habitoient disparaissent. Il faut bien alors demander à d'autres pays demeurés à moitié déserts, les produits de ces mêmes forêts qui servent de matière première aux arts, et que la civilisation même nous rend nécessaires. La Russie, depuis bien des siècles, est le magasin des bois de construction de l'Europe, du chanvre dont on fait les voiles et les cordages, de la poix, du goudron, de la cire, du suif, du feutre, des fourrures et des pelleteries. Une partie de ces marchandises, si nécessaires à la navigation et aux arts, peut aujourd'hui nous être fournie par l'Amérique septentrionale; nous tirons le reste des ports de la mer Baltique, et plus anciennement de celui d'Archangel. Dans le quatorzième siècle, ce commerce tout entier se faisoit par la mer Noire; les marchandises du Nord descendoient les fleuves qui se jettent dans cette mer, surtout le Don ou Tanais; tout ce que nous allons chercher aujourd'hui dans la Baltique,

dans la mer Blanche et à l'embouchure du Saint-Laurent, se trouvoit réuni dans la petite Tartarie; et les républiques de Venise et de Gênes, empressées de donner de la stabilité à leurs comptoirs de la mer Noire, conclurent différens traités de commerce avec les successeurs d'Ochtai Kan et de Zengis, qui, vers le milieu du treizième siècle, avoient conquis ou parcouru la Russie, la Pologne, la Hongrie et la Moldavie (1).

Les villes de Caffa et de la Tana furent choisies de préférence à toutes les autres, pour être l'entrepôt des riches exportations de Russie, et des produits de l'industrie italienne, destinés à la consommation des Tartares et des peuples du Nord. Caffa en Crimée étoit une colonie des Génois, et dépendoit d'eux en toute souveraineté. Ils avoient acheté d'un chef tartare, au commencement du quatorzième siècle, le droit de bâtir quelques boutiques et quelques maisons sur ce rivage; bientôt les avantages du commerce y attirèrent une population nombreuse; l'enceinte élevée contre les voleurs devint une fortification régulière; les Génois qui s'y établissoient, élevoient au-dessus de leurs magasins des

(1) *Ricerche sul commercio Veneto del conte Marsigli.*
p. 54.

palais somptueux, et la colonie, qu'on cherchoit à rendre semblable à la superbe Gènes, sa métropole, prit bientôt l'aspect le plus florissant (1).

La Tana, sur les bords du Tanais, et proche d'Azow, dépendoit des souverains tartares; mais les Génois et les Vénitiens avoient des établissemens très-considérables dans cette ville; les Florentins, et d'autres peuples d'Italie y avoient aussi ouvert des comptoirs; des richesses immenses y étoient accumulées, et lorsque les avanies des Tartares, des tremblemens de terre ou des incendies ruinoient les marchands de la Tana, la perte qu'ils éprouvoient étoit ressentie dans tout l'Occident.

Tandis qu'un des rivages de la mer Noire offroit aux Italiens le commerce que nous faisons aujourd'hui avec l'Amérique, l'autre leur ouvroit la route la plus fréquentée des Indes orientales. Toutes les villes de la côte opposée à la Tartarie étoient animées par un commerce très-avantageux et très-actif. Synope et Trébisonde surtout étoient habitées par des colonies nombreuses de marchands italiens, et visitées chaque jour par leurs vaisseaux. Synope étoit un point important de communication avec les Turcs de l'Asie Mineure;

(1) *Nicephorus Gregoras Hist. Byz.* L. XIII, c. 12, p. 346.

Trébisonde, siège d'un petit empire grec, né des débris de celui de Constantinople, et gouverné par un Comnène (1), ouvroit une communication plus importante encore avec l'Arménie, et facilitoit le commerce de ce riche royaume.

Les Arméniens avoient recouvré leur indépendance dans le douzième siècle, et ce peuple montagnard, le plus industrieux, le plus sobre et le plus actif de l'Asie, avoit recherché l'alliance des Latins, qui professoient la même religion que lui (2). Les Vénitiens, avant tous les autres, avoient obtenu en Arménie les plus grands privilèges; seuls ils pouvoient trafiquer sur les *camelots* et exporter la laine ou *camel* des chèvres d'Angora, dont la sortie étoit défendue pour tous les autres marchands. Ils étoient exempts de gabelles; ils pouvoient posséder des maisons, des églises et des hôtelleries; même ils avoient le droit de battre monnoie, et d'être jugés par leurs propres magistrats; enfin, ils jouissoient d'une franchise absolue pour traverser tous les États arméniens, avec les marchandises qu'ils tiroient de Taurus et de la Perse (3).

(1) *Nicophorus Gregoras Hist. Byz. l. XIII, c. 11, p. 344.*

(2) L'église d'Arménie avoit été réunie à l'église catholique en 1145, 1190 et 1247.

(3) *Ricerche sul commercio Veneto. p. 49.*

Cette communication au travers de l'Arménie avoit fait de Trébisonde l'un des marchés du commerce des Indes. Les riches productions de ces heureux climats, et surtout les aromates, ont été de tout temps l'objet du commerce le plus lucratif de l'Univers. Tous les pays demandent et consomment ce qu'une seule contrée produit, encore avec épargne. Les frais et la difficulté du transport d'une extrémité du globe à l'autre, ont donné successivement à divers peuples les moyens d'établir un monopole sur les épiceries : alors seulement on a pu dire avec vérité, ce qui a été répété si souvent et si faussement des autres commerces de consommation : toutes les nations sont tributaires de celle qui est en possession de fournir les épices et les aromates de l'Inde.

Dans le quatorzième siècle, ce riche commerce se faisoit au travers de l'Asie, par plusieurs routes à la fois. Mais toutes ces routes étoient dangereuses ; de fréquentes révolutions dans les pays que les marchands devoient traverser, interrompoient leurs voyages et arrêtoient leurs spéculations. Parmi les caravanes qui rapportoient des Indes, avec les épiceries, les produits des manufactures de l'Indostan et de la Chine, quelques-unes traversoient la Bactriane ou grande Bucharie ;

les transports de marchandises descendoient ensuite l'Oxus, naviguoient au travers de la mer Caspienne, remontoient le Cyrus, et descendoient enfin le Phase, qui les conduisoit dans la mer Noire. D'autres marchands abordoient dans le golfe Persique, et par l'Euphrate ils pénétoient dans l'Assyrie; de-là ils se dirigeoient sur les différens ports de la Terre-sainte ou de l'Asie mineure. Quelques-uns enfin, par la mer Rouge, se rendoient à Alexandrie d'Égypte. Ainsi, depuis les bouches du Tanaïs jusqu'à celles du Nil, les différentes villes maritimes possédées par les Tartares et les Turcs, les Grecs et les Arabes, furent tour-à-tour enrichies par le commerce de l'Inde. Les Vénitiens et les Génois qui avoient donné à ces villes le nom d'échelles, établirent dans toutes des factoreries pour y recueillir les aromates; eux seuls en approvisionnoient ensuite toute l'Europe.

Constantinople se trouvoit au centre du commerce de la mer Noire, de l'Asie mineure et de l'Égypte. Les habitans de cette ville, énervés par un long esclavage, n'avoient point assez d'énergie pour suivre eux-mêmes les entreprises commerciales auxquelles leur situation les appeloit (1). Mais Constantinople

(1) La pitié méprisante des Grecs pour la fatigue et la misère

étoit toujours le grand marché de l'Orient, et, au défaut des Grecs, les Italiens venoient chez eux faire leurs propres affaires.

Les Vénitiens possédoient dans la ville de Constantinople, un quartier entouré de murs et fermé de portes, comme ceux qu'habitent aujourd'hui les Juifs dans presque toutes les villes d'Italie. Ils avoient aussi dans le port un ancrage séparé et entouré de palissades. La colonie étoit gouvernée comme une petite république, par un baile qui tenoit la place du doge, par des juges, des conseillers et des sages. Les petits établissemens des Vénitiens dans la Romanie, dépendoient de celui de Constantinople, les plus grands avoient des gouvernemens séparés.

La colonie bysantine des Génois étoit bien autrement importante. Michel Paléologue, en reconnoissance des secours qu'il avoit reçus d'eux pour recouvrer sa capitale, leur avoit abandonné la souveraineté du faubourg de Péra ou Galata, vis-à-vis de Constantinople, et de l'autre côté du port. Tous les Génois

d'une vie consacrée au commerce, est exprimée par leurs historiens, lorsqu'ils parlent des Latins : Εἰωθὸς γὰρ ἡμεῖς λατῖνοι, καὶ μάλιστα τοῖς ἐκ Γενέας, ἐμπορικῶς τὰ πλεῖστα καὶ θαλαττίῳ βίῳ προσταλαίπρωρῆσαι. *Nicephor. Gregoras Hist. Byz. L. XIII, c. 12, p. 346.*

y avoient transporté leurs comptoirs, et sous le règne d'Andronic l'ancien, ils avoient entouré leur ville naissante, d'abord d'une double, ensuite d'une triple enceinte de murs. Péra, qui s'étendoit entre les collines, et le golfe, sur une longueur quatre fois plus grande que sa largeur, avoit déjà quatre mille quatre cents pas de tour (1). Les maisons, élevées en terrasse les unes au-dessus des autres, avoient toutes la vue de la mer et de Constantinople. Chaque année on voyoit s'accroître leur nombre et leur magnificence; et si l'empire grec n'avoit pas enfin succombé sous les calamités qui le frappoient coup sur coup, en moins d'un siècle la ville génoise auroit égalé en splendeur et en population, la capitale de l'Orient (2).

Il y a long-temps que nous ne nous sommes occupés des révolutions de Constantinople. Comme l'empire d'Orient s'affoiblissoit, son influence sur la politique européenne diminuoit aussi; les Paléologue étoient loin de pouvoir, comme les Comnène, troubler l'Italie par leurs intrigues, et former

(1) Petri Gyllii de Topographia Constant. L. IV, c. 11, p. 329. In Banduri Imper. Orient.

(2) Ibid. p. 330.

sur cette contrée, des projets de conquête; ils ne demandoient qu'à être oubliés, et ils étoient oubliés en effet. Les princes d'Arménie, héritiers des prétentions des empereurs latins de Constantinople, étoient de leur côté, trop foibles pour faire valoir les titres dont ils se décoroient toujours. Réduits au rang de nobles factieux dans la monarchie languissante de Naples, ils ne songeoient pas même à armer l'Europe pour reconquérir l'empire grec. Ils n'attaquoient plus et n'étoient plus attaqués. De part et d'autre on vivoit dans le repos de l'impuissance. Les négocians et les hommes de lettres lioient seuls désormais la Grèce à l'Italie.

Des guerres civiles désolèrent l'empire grec, pendant la première moitié du quatorzième siècle. Andronic l'ancien, et son petit-fils, de même nom que lui, renouvelèrent trois fois les hostilités l'un contre l'autre, de l'année 1321 à 1328. Le vieillard pusillanime, inconstant et superstitieux, céda enfin le trône à Andronic le jeune, qui, non moins que lui, étoit incapable de gouverner. Sous le règne du dernier, de nouveaux désordres affligèrent, pendant douze ans, l'empire d'Orient. Andronic mourut en 1341, et laissa son fils, encore enfant, sous la tutèle de l'ambitieux Cantacusène, alors grand domes-

tique (1). Sa veuve, l'impératrice Anne de Savoie, prétendoit gouverner aussi; elle attaqua le grand domestique, pour le dépouiller de l'administration; et celui-ci se fit fortifier, par ses partisans, à prendre la pourpre, comme pour mieux défendre son pupile (2). Pendant ce temps, les Turcs, conduits par Othman, et par son successeur, Orchan, avoient achevé de soumettre toutes les provinces grecques d'Asie; ils avoient ensuite passé en Europe; comme auxiliaires de Cantacusène; et leurs conquêtes, dans ces provinces jusqu'alors épargnées, menaçoient déjà de sa dernière ruine le foible empire des Grecs.

Dans les guerres civiles entre Cantacusène et l'impératrice Anne de Savoie, les Génois avoient embrassé le parti de cette dernière, et à plusieurs reprises ils lui avoient fourni des secours (3). Au milieu de la misère universelle, ils avoient seuls conservé leurs richesses. L'épuisement força enfin les princes

(1) Plus exactement *Cadacuzène*; comme l'appellent les Italiens; car le *vr* des Grecs représentoit alors un *d*.

(2) *Nicephorus Gregoras Hist. Byzant.* L. XII, c. 11, p. 306.

(3) *Nicephorus Gregoras.* L. XIV, c. 10, p. 373, et L. XV, c. 8, p. 393.

rivaux à faire la paix. Ils convinrent de régner de concert ; les deux empereurs et les trois impératrices furent couronnés en un même jour ; mais ils étoient réduits à un tel degré de pauvreté , que , dans cette cérémonie , ils furent forcés de se présenter au peuple comme des rois de théâtre , ornés de diadèmes de cuir doré , couverts de diamans de verre , et servis , à table , dans de la vaisselle d'étain (1). Dans le même temps , les Génois avoient étendu leur commerce ; ils avoient fourni de l'argent aux empereurs , qui leur donnoient en paiement la perception des revenus royaux ; et , au moment de la paix , plus souverains que les Paléologue , ils prélevoient sur les impôts deux cent mille byzants d'or par année , tandis qu'il n'en restoit pas trente mille à l'empereur (2).

Des gentilshommes génois avoient , sur ces entrefaites , conquis , pour la seconde fois , l'île de Chio , et ils s'étoient établis dans cette

(1) Le 8 janvier 1347. *Nicephorus Gregoras*. L. XV, c. 11, p. 401.

(2) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 1, p. 428. Le byzant paroît être l'auréus des successeurs de Constantin, la soixante-douzième partie d'une livre d'or. La livre d'or romaine valoît environ 960 francs , et la livre d'argent 66 fr. 13 s. 4 d. L'auréus ou byzant valoît enfin 13 l. 6 s. 8 d. tournois. Voyez Gibbon *Decline and fall*. c. 17, note 180.

colonie, où ils régnoient, tandis que, dans leur patrie, ils étoient en butte aux persécutions du parti démocratique (1). D'autres Génois avoient conquis la ville de Phocée; toutes les provinces avoient à se plaindre de l'arrogance ou des vexations de ces hôtes, devenus trop riches et trop puissans.

La paix de 1347 rendit à Cantacusène le loisir de s'occuper des désordres causés par les guerres civiles, et de leur réforme. Mais cet empereur étoit foible et temporisateur par caractère; il étoit entouré d'ennemis et de mécontents, engagé dans des querelles religieuses dont la violence pouvoit lui devenir funeste, et tour-à-tour menacé par les incursions des Turcs et des Serviens. Il n'auroit point osé de lui-même joindre encore les Génois à tant d'ennemis, et il auroit dissimulé le ressentiment que lui causoient leurs usurpations; mais ces marchands ambitieux et arrogans le forcèrent les premiers à prendre les armes. Ils voyoient avec inquiétude que Cantacusène travailloit à rétablir sa marine, pour arrêter les Turcs au passage du Bosphore, et mettre la Thrace à l'abri de leurs ravages. Les Génois avoient d'ailleurs un sujet de contestation avec l'empereur; ils vouloient enfermer dans

(1) En 1346. *Nicephorus Gregor.* L. XV, c. 6, p. 388.

les fortifications de Péra la partie supérieure de la colline sur le penchant de laquelle cette ville est bâtie ; ils offroient d'acquiescer à cet emplacement , d'où un ennemi pourroit les dominer ; l'empereur , charmé de les tenir de quelque manière , dans sa dépendance , refusoit de vendre un terrain que ses vassaux cherchoient à fortifier contre lui (1). Tandis que Cantacusène étoit retenu , par une maladie , à Démotica , les Génois , impatientés de cette négociation , s'emparèrent de force du terrain contesté , ils l'entourèrent d'une
1348. palissade , et commencèrent aussitôt à y construire des murs flanqués de tours.

Cette première insulte fut suivie immédiatement de quelques hostilités ; les Génois arrêterent des bateaux de pêcheurs , et forcèrent les Bysantins à fermer leurs portes. Le sénat et les marchands de Péra offroient cependant la paix , pourvu qu'on leur cédât le terrain qu'ils avoient occupé ; les matelots et l'assemblée du peuple exigeoient de plus que Cantacusène désarmât sa flotte. Cette prétention injurieuse fit rompre les négociations , et le sénat des Grecs , qui , en l'absence

(1) *Nicephorus Gregoras Hist. Byzant.* L. XVII, c. 1, p. 428,
— *Cantacuzeni Imperat. Historiar.* L. IV, c. 11, p. 593.

de l'empereur, gouvernoit Constantinople, 1348. déclara la guerre aux Génois (1).

En quatre jours, les habitans de Péramirent en mer huit galères et un grand nombre de barques armées; ils parcoururent les deux rives du Chrysocheras, et brûlèrent presque tous les magasins des Grecs, leurs vaisseaux marchands, et les galères que l'empereur faisoit construire ou radouber. Trois de ces dernières furent cependant soustraites à l'incendie; les Grecs les remorquèrent de nuit dans le fleuve Pissa ou Barbyssés, jusqu'à une grande distance de la mer (2). Les habitans de Péra travailloient, d'autre part, à augmenter les fortifications de leur ville, et de la redoute qu'ils avoient construite sur la montagne. On voyoit, le jour et la nuit, les hommes et les femmes transporter de la terre, creuser de nouveaux fossés et planter de plus fortes palissades.

Les Génois s'étoient flattés de réduire, en moins de quinze jours, les Grecs à demander la paix. Comme leurs galères tenoient seules la mer, elles empêchoient l'arrivée à Constantinople, d'aucun vaisseau, soit du Pont-Euxin, soit de la Propontide; et, dès les

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 1, p. 430.

(2) *Ib.*, c. 2, p. 341. — *Cantacuzenus Imper.* L. IV, c. 11, p. 594.

1348. premiers jours des hostilités, elles faisoient ressentir à la ville les approches de la famine. Mais, en dépit des privations qui leur étoient imposées, les Byzantins se préparèrent, sans murmurer, à une longue défense. Leur orgueil étoit irrité de ce que quelques étrangers, cantonnés dans un de leurs faubourgs, prétendoient leur faire la loi, et leur haine pour les mœurs et la religion des Latins, leur faisoit déployer une énergie inaccoutumée.

Déjà l'automne avoit commencé, lorsque les Génois, après avoir obtenu des secours de Chio et de leurs autres colonies du Levant, essayèrent de donner un assaut aux murs de la ville, du côté du port. Ils s'avancèrent, avec neuf galères et trois gros vaisseaux chargés de machines de guerre; mais ils trouvèrent les remparts garnis par de nombreux défenseurs; la haine nationale l'avoit emporté sur la timidité habituelle; les citadins et les artisans de Constantinople s'étoient unis aux soldats, pour combattre les Latins, et ces derniers, après d'inutiles efforts, se retirèrent avec perte (1).

Cantacusène, de retour à Constantinople au milieu de l'automne, entreprit à son tour le blocus de Péra du côté de terre, tandis que les

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 3, p. 433.

Génois bloquoient toujours sa capitale du côté ^{1348.}
de la mer. En même-temps il fit construire de
nouvelles galères dans le chantier fortifié de
l'hippodrome ; il avoit pris à sa solde des
troupes étrangères, et paroissoit déterminé à
venger sa dignité offensée. Les chevaliers de ^{1349.}
Rhodes, après avoir vainement essayé de ré-
tablir la paix, reçurent dans leur île les
femmes et les enfans de Péra, et les effets
les plus précieux des Génois, pour les sous-
traire aux périls de la guerre (1).

Ainsi se passa l'hiver : au commencement
du printemps, les Grecs lancèrent à la mer
neuf grands vaisseaux et plusieurs navires à
un ou deux rangs de rames, qu'ils avoient
construits dans l'hippodrome ; mais comme ils
n'avoient pas assez de matelots, ils enrôlèrent
pour la manoeuvre un grand nombre de lâ-
boueurs et d'artisans. Lorsque cette escadre
sortit du port, l'amiral génois remarqua que
les rameurs frapportoient inégalement la mer de
leurs rames ; il reconnut aisément à ce signe
à quels ennemis il auroit à faire, et il en
conçut les meilleures espérances pour la ba-
taille qu'il se préparoit à livrer. Il laissa les
Grecs s'avancer vers l'île au Prince, et y

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 4, p. 435. — *Canta-
cuzenus*. L. IV, c. 11, p. 595.

1349. capturer un vaisseau génois qui arrivoit de l'Hellespont, et il se plaça avec neuf galères et plusieurs moindres bâtimens à l'entrée du port pour attendre leur retour (1).

Le jour étoit nébuleux et le vent contraire, lorsque les Grecs revinrent de l'île au Princee. Pour rentrer dans le port ils devoient tourner la pointe nord de Constantinople; on assuroit qu'un gouffre étoit caché devant le temple de Saint-Démétrius, et les galères grecques passaient lentement et timidement tout au tour; leur longue file se serroit contre le rivage, et sembloit craindre plus encore les Génois de l'autre côté du golfe, que le gouffre ou les écueils. Un léger mouvement de la flotte ennemie glaça d'effroi les paysans qui devoient faire l'office de matelots; plusieurs d'entr'eux s'élançèrent sur le rivage, dès qu'ils le virent assez proche pour espérer de l'atteindre; d'autres se jetèrent à la mer pour gagner le bord à la nage. Bientôt la terreur devint contagieuse; avant que les Génois fussent à la portée du trait, plus de deux cents Grecs s'étoient noyés comme ils s'efforçoient de s'enfuir, le reste de la escouade s'étoit mis en sûreté sur la côte, et les galères,

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 5, p. 437. — *Cantacuzenus Histor. Byzant.* L. IV, c. 11, p. 596.

demeurées désertes, furent prises sans combat 1349. par les Génois, et remorquées à Péra (1).

Pendant le même temps, les trois galères qu'on avoit mises en sûreté l'année précédente dans le canal du Barbyssés, descendoient au travers du golfe, avec beaucoup d'autres vaisseaux, pour se joindre à la grande flotte. Lorsque ceux qui les montoient virent la première escadre entre les mains des Génois, ils furent à leur tour frappés de terreur; commandans, soldats et matelots, tous se précipitèrent à la mer, pour gagner la côte, et ces galères, comme les autres, tombèrent au pouvoir de l'amiral génois. Enfin, la foule qui s'étoit assemblée sur les murs de Constantinople, moins pour les défendre, que pour jouir du spectacle du combat, partageant la même terreur panique, se précipita du haut des remparts pour s'enfuir dans la ville; plusieurs se tuèrent dans leur chute; tandis que les Génois attribuoient cette déroute à quelque châtiment de Dieu. D'anciens amis, d'anciens voisins, qu'ils avoient eu si peu de peine à vaincre, ne leur inspiroient plus que de la compassion; ils leur crioient de fuir tout doucement, et de ménager leurs vies,

(1) *Nicephorus Gregoras*, L. XVII, c. 6, p. 433. — *Constantinensis Imper. Hist.* L. IV, c. 11, p. 597.

1349. puisque leurs ennemis n'avoient pas même l'idée de les poursuivre (1).

Dès cet instant, les Génois manifestèrent la plus noble et la plus généreuse modération. Des ambassadeurs, arrivés de Gènes, quatre jours après la déroute de la flotte grecque, portèrent à Cantacusène des propositions honorables, et qui furent bientôt acceptées. Les habitans de Péra payèrent une grosse somme d'argent pour réparer le dommage qu'ils avoient causé à l'empereur; ils lui rendirent le terrain au-dessus de leur ville dont ils s'étoient emparés, et ils promirent par serment de ne jamais abuser, à l'avenir, de l'hospitalité qu'on leur avoit accordée (2). Cantacusène ne voulut pas de son côté paroître inférieur en générosité; il déclara qu'il possédoit d'assez vastes États pour ne pas envier aux Génois un petit coin de terre qui leur étoit si précieux, et il les remit lui-même en possession du haut de la colline de Péra, et des lieux où ils avoient élevé une redoute (3).

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 6, §. 7. p. 440.

(2) *Nicephorus Gregoras Hist. Byz.* L. XVII, c. 7, p. 441.

(3) *Cantacuzenus*. L. IV, c. 11, p. 598. — Nous avons suivi, dans tout ce récit, les seuls écrivains grecs; les Génois gardent un silence absolu sur cette guerre, quelque honorable qu'elle ait été pour eux.

La modération des Génois étoit, il est vrai, 1349.
causée en partie par la crainte d'être engagés
dans une autre guerre avec les Vénitiens, pour
protéger leur commerce de la mer Noire. Un
Scythe avoit été tué par un Latin à la Tana,
à la suite d'une querelle; et ce meurtre avoit
causé une guerre dans la petite Tartarie.
Gianis-Beg, le kan des Tartares, avoit résolu
de venger la mort de son compatriote sur
tous les Italiens qui négocioient sur la mer
Noire. Il les avoit chassés de la Tana, et les
poursuivoit à Caffa, où les Génois leur avoient
ouvert un asile (1). Mais cette dernière ville
craignoit peu les attaques d'une armée in-
disciplinée. Les Tartares, après un siège de
deux ans, n'avoient pas fait une brèche aux
murs de Caffa, tandis que les Génois avoient
brûlé la Tana, dévasté les rives de la mer
Noire, détruit le commerce du peuple, et
réduit l'armée qui les assiégeoit à manquer de
vivres (2).

Les Génois avoient espéré que tous les
Latins feroient cause commune avec eux; tous
avoient éprouvé les mêmes injures, tous avoient
le même intérêt à obtenir du kan tartare la

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 83, p. 81.

(2) *Nicephorus Gregoras*. L. XIII, c. 12, p. 347. — *Canis-
crænus*. L. IV, c. 26, p. 648.

1349. permission de fortifier la Tana à l'égal de Caffa, pour se mettre à l'abri des attaques imprévues d'un peuple barbare. La cessation absolue du commerce devoit forcer bientôt les Tartares à faire leur paix avec les peuples de l'Occident. Ils regorgeoient de marchandises dont ils désiroient se défaire, ils manquoient de toutes celles qu'ils étoient accoutumés à consommer, et les revenus des plus riches propriétaires étoient comme anéantis par l'impossibilité de vendre leurs denrées (1). Les Génois, par la supériorité de leur marine, empêchèrent les Grecs et les Asiatiques de communiquer avec la Tana. Ils invitèrent tous les Occidentaux à s'établir à Caffa, et ils leur promirent dans cette ville tous les avantages que pouvoit leur offrir le kan des Tartares. Mais les Vénitiens, qui s'étoient d'abord réfugiés dans cette colonie génoise, ne résistèrent pas long-temps à l'attrait des bénéfices offerts par le commerce des Scythes. Ils visitèrent de nouveau les ports des Palus Méotides, où leurs profits étoient d'autant plus grands qu'ils n'y rencontroient plus de rivaux (2). Les Génois, d'autre part, pour maintenir leur droit de blocus, attaquèrent,

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XIII, c. 12, §. 6, p. 347.

(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 465.

et déclarèrent de bonne prise, quelques vaisseaux vénitiens qui faisoient voile vers les bouches du Tanaïs (1).

La république de Venise, déterminée à ne pas se priver plus long-temps du commerce de la mer Noire, arma trente-trois galères, chargées en même-temps de marchandises et de soldats, et elle les expédia à la Tana, sous le commandement de Marco Ruzzini (2). Cet amiral rencontra, devant l'île de Négrepont, onze galères génoises qui se rendoient à Caffa; il les attaqua, et, après un long combat, il en prit neuf qu'il conduisit à Candie; les deux autres se réfugièrent à Péra. Mais Filippino Doria, l'amiral des Génois, qui avoit échappé à leur défaite, sollicitoit ses compatriotes de Péra de l'aider à se venger; il les détermina à le suivre avec sept galères et plusieurs moindres vaisseaux; et, attaquant à l'improviste la ville de Candie, il força son entrée dans le port, il brûla quelques maisons,

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVIII, c. 2, p. 446.

(2) Matteo Villani ne lui donne que quatorze galères; les autres historiens sont à peu-près d'accord sur le nombre que j'ai adopté. — *Nicephorus Gregoras*. L. XVIII, c. 2, p. 446. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia*. p. 621. — *Naugerio Storia Veneziana*. p. 1034. — *Cortusiorum Historia*. L. X, c. 7, p. 935.

1350.

délivra tous les prisonniers qu'on lui avoit faits dans le combat précédent, reprit toutes ses marchandises ainsi que ses galères, et les renvoya à Gênes (1), tandis que lui-même il revint couvert de gloire à Péra.

Pendant le même temps, Marco Ruzzini avoit protégé le commerce vénitien dans la mer Noire et les Palus Méotides. Au milieu de l'automne il traversa de nouveau le Bosphore (2); et, averti que les Génois de Péra avoient enlevé dans le port de Candie les prises qu'il y avoit laissées, il résolut d'en tirer vengeance. Avant qu'on put être averti de son approche, quatorze de ses vaisseaux entrèrent de nuit dans le port de Constantinople; et comme les Génois, par une espèce de bravade, laissoient les portes de Péra constamment ouvertes, les Vénitiens débarquèrent en silence et entrèrent dans cette ville. Aux cris des gardes, cependant, les bourgeois s'armèrent avec précipitation; ils attaquèrent avec fureur les Vénitiens qui avoient déjà

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 84 et 85, p. 82. — *Ubertus Folieta Historia Genuens*. L. VII, p. 448.

(2) Il me paroît probable que Ruzzini n'attaqua Péra qu'à son retour de la mer Noire; cela n'est cependant expliqué clairement par aucun historien.

brûlé quelques vaisseaux marchands sur le rivage, et ils les forcèrent à se rembarquer en hâte, et à s'éloigner (1).

Le même jour, un ambassadeur vénitien obtint audience de l'empereur grec, et lui proposa une alliance offensive avec sa république, pour chasser les Génois de Péra et de la Romanie. Cantacusène, quelque ressentiment qu'il nourrit contre les derniers, ne voulut point prendre parti entre deux rivaux également redoutables, persuadé que l'alliance de l'un de ces peuples ne lui seroit jamais aussi avantageuse que l'inimitié de l'autre lui feroit de mal. Il se borna donc à offrir de renouveler la trêve qui avoit été conclue entre ses prédécesseurs et le sénat de Venise, et qui étoit sur le point d'expirer. Les Vénitiens parurent fort mécontents de son refus; mais comme la saison étoit déjà avancée, ils remirent à la voile pour rentrer dans les ports de leur patrie (2).

Gênes n'avoit été de long-temps si puissante qu'à cette époque, car tous les partis de cette république étoient réunis et vivoient en paix

(1) *Cantacuzeni Imperat. Histor. L. IV, c. 25, p. 646.*

(2) *Cantacuzenus Imper. L. IV, c. 25, p. 647. — Nicephorus Gregoras. L. XVIII, c. 2, p. 446.*

sous le gouvernement du doge Jean de Valente. Le sénat profita de cette concorde intérieure pour mettre en mer l'année suivante, sous les ordres de Paganino Doria, le plus formidable armement. Cet amiral mit à la voile au mois de juillet 1351, avec soixante-quatre galères, sur lesquelles on voyoit la moitié des matelots de la Ligurie. Il parcourut l'Adriatique, et ravagea plusieurs colonies vénitiennes sur ses bords. Ensuite il se dirigea vers l'Archipel, pour chercher Nicolo Pisani, l'amiral vénitien, qui y commandoit vingt galères (1).

Pisani étoit devant l'île de Chio, lorsqu'il fut averti de l'approche de forces si supérieures. Il dispersa sa flotte pour les éviter. Il se rendit à Constantinople avec trois vaisseaux; son vice-amiral alla chercher avec les autres, un refuge dans le port de Chalcis de l'île d'Eubée, déjà connue alors sous le nom de Négrepont. Il tira ses dix-sept galères sur le rivage, et, à l'aide des habitans de Négrepont, sujets des Vénitiens, il se mit en état de défense. Paganino Doria n'ayant pu réussir à forcer l'entrée du port, en entreprit le blocus. En même-temps il débarqua une partie de ses troupes, et forma du côté de terre,

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 25, p. 117.

le siège de Négrepont , à l'aide de machines ^{1351.}
de guerre qu'il fit venir de Péra (1).

Un grand nombre de matelots vénitiens avoient été emportés par la peste, et le sénat de Venise, averti du danger que couroit sa flotte dans l'île d'Eubée, se voyoit hors d'état d'armer une nouvelle qui fût assez forte pour délivrer la première. Il chercha donc des alliés au dehors, et avant tout il envoya solliciter la république de Pise de s'unir à lui pour venger sur ses anciens ennemis, la défaite de la Méléria. Mais Pise étoit alors gouvernée par les Gambacorti, hommes nouveaux qui n'avoient ni vieilles haines à satisfaire, ni vieilles vengeances à exercer. C'étoient de plus des marchands, et l'intérêt du commerce leur faisoit désirer la continuation de la paix (2). Sur le refus des Pisans, les ambassadeurs vénitiens se rendirent en Aragon pour offrir leur alliance au roi Pierre IV, déjà mécontent des Génois, et réveiller l'animosité

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 26, p. 118. — *Ubertus Folietta Genuens Histor.* L. VII, p. 449. — *Marin. Sanuto vite de Duchi di Venez.* p. 623. — Je dois avertir que, dans le récit de cette guerre, non-seulement les historiens divers sont peu d'accord entr'eux sur l'ordre des événemens et la chronologie, mais que, de plus, chacun rapporte plusieurs versions opposées, et paroit embarrassé pour choisir entr'elles.

(2) *Matteo Villani*. L. II, c. 27, p. 118.

1351. des Catalans ses sujets, contre les habitans de la Ligurie.

Quelques familles de Pise et de Gènes avoient conservé leurs fiefs en Sardaigne depuis la conquête des Aragonois. Pierre IV, ayant tenté de dépouiller celle des Doria, la république de Gènes avoit pris leur défense et forcé le roi à leur rendre leurs propriétés (1). C'étoit le motif de la haine du roi d'Aragon contre les Génois ; il saisit avec avidité la proposition qui lui fut faite par les Vénitiens, de se venger d'eux. Il promit d'armer de matelots catalans et de soldats aragonois, les vaisseaux que Venise s'offroit à lui fournir (2), et le 3 août 1351, ses hérauts d'armes vinrent déclarer la guerre au doge, au sénat et au peuple de Gènes (3).

La nouvelle de l'alliance des Catalans avec les Vénitiens, déterminâ l'empereur grec à embrasser un parti qu'il croyoit désormais le plus fort (4). Les Génois parurent d'ailleurs vouloir provoquer son courroux, plutôt que l'éviter. Au milieu du jour ils lancèrent, avec

(1) *Zurita Indices Rerum ab Arag. Regib. gestar.* L. III, p. 197.

(2) *Matteo Villani* L. II, c. 27, p. 118.

(3) *Zurita Indices Rer.* L. IV, p. 204.

(4) *Nicephorus Gregoras.* L. XVIII, c. 2, p. 448.

une baliste , un quartier de rocher de Péra ^{1351.} sur le palais , comme pour faire l'essai de la portée de leur machine , et malgré les plaintes qu'on leur adressa à ce sujet , le lendemain ils en lancèrent un second (1). Les Grecs irrités appelèrent Nicolo Pisani , l'amiral vénitien , et l'encouragèrent à entreprendre le siège de Péra. Déjà Pisani avoit rassemblé une nouvelle flotte de trente-deux galères , en réunissant sous son pavillon tous les vaisseaux de sa patrie , épars dans la Romanie , la mer Noire ou la mer de Syrie. Les Grecs , qui lui avoient , aussi fourni quelques vaisseaux , tracèrent leur camp pour le seconder au pied des murs de Péra (2).

Dans le même temps Paganino Doria , l'amiral génois , pressoit le siège de Chalcis , où une flotte vénitienne étoit enfermée. De-là il avoit entamé une négociation avec l'impératrice Anne de Savoie , à laquelle il offroit des secours , pour rétablir son fils , Jean Paléologue , sur le trône que Cantacusène avoit usurpé ; sur ces entrefaites il surprit un vaisseau léger qui s'efforçoit d'entrer à Chalcis pour porter aux assiégés , l'assurance d'un prompt secours. Cinquante galères avoient été armées , moitié

(1) *Cantacuzeni Imperat. Histor. L. IV, c. 26, p. 648.*

(2) *Cantacuzeni Imperat. L. IV, c. 26, p. 650.*

1351. à Venise, moitié à Barcelone, les premières sous les ordres de Pancrazio Giustiniani, les secondes de Ponzio de Santa-Paz, et elles s'étoient rencontrées, au mois de novembre, dans les mers de Messine; de-là elles se dirigeoient vers la Grèce. Doria ne les attendit pas, il fit voile vers Thessalonique, pour voir l'impératrice Anne d'accepter son alliance; et, n'ayant pu l'y déterminer, il surprit l'île de Ténédos, où il mit ses troupes en quartier d'hiver, et répara ses galères (1).

Pisani, laissant les Grecs poursuivre le siège de Péra, se rendit à Négrepont, avec les vaisseaux qu'il avoit assemblés à Constantinople; il prit sous son commandement suprême les galères qui avoient été assiégées dans le port de Chalcis, et les deux flottes arrivées de Catalogne, et de Venise. Les tempêtes de la saison orageuse pendant laquelle il naviguoit, lui avoient fait perdre sept vaisseaux, et deux aux Catalans; quelques autres avoient été détachés pour des destinations particulières; cependant Pisani se trouvoit encore à la tête d'une flotte de soixante et dix galères. Il la partagea entre les ports de Coron et de Modon, en Morée,

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 34, p. 125. — *Cantacuzens Imp.* L. IV, c. 27, p. 652.

pour y passer les deux plus mauvais mois de l'hiver (1).

Mais les Vénitiens et les Génois, également ^{1352.} impatients de se combattre, attendirent à peine la fin de janvier pour se remettre en mer. Les Génois, les premiers, firent voile vers l'Asphore. En chemin, ils prirent Héraclée d'assaut, pour venger deux de leurs soldats qu'on leur avoit tués (2). Ils s'emparèrent aussi de Sozopolis, et Paganin Doria eut peine à les retenir, lorsqu'ils voulurent attaquer Constantinople de la même manière (3). Cependant deux galères que cet amiral avoit envoyées à Gallipoli, revinrent, le 7 février, lui donner avis que l'armée vénitienne et catalane, forte de soixante-sept galères, entroit ce jour même à Prekonesos, ou l'île au Prince, à l'ouverture de la Propontide, du côté de l'Hellespont.

Les orages, fréquens sur ces mers étroites, retinrent quelque temps les deux flottes comme prisonnières; la vénitienne, dans le port de l'île au Prince; la génoise, dans celui de Chalcédoine. Enfin le vent du midi qui régnoit depuis long-temps, parut se

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 34, p. 126.

(2) *Cantacuzeni Imperat.* L. IV, c. 28, p. 656.

(3) *Ib.* L. IV, c. 28, p. 658.

1352. calmer le lundi 13 février, et Paganino Doria forma sa ligne avec soixante-quatre galères, à l'ouverture du Bosphore de Thrace, pour disputer aux Vénitiens l'entrée de Constantinople. Ceux-ci, le même jour, étoient partis de l'île au Prince, et s'approchoient à pleines voiles; le vent du midi s'étoit levé de nouveau, et, comme il souffloit depuis plusieurs jours, les courans portoient avec force contre Constantinople. Doria reconnut qu'il ne pourroit résister au choc des vaisseaux vénitiens, secondés par le vent et le courant; il se serra contre le riyage d'Asie, et laissa passer la flotte de Pisani, qui entra en triomphe dans le port de Constantinople (1).

Constantin Tarchaniota, l'amiral des Grecs, se joignit aux Vénitiens, dans le port, avec huit galères et un grand nombre de vaisseaux, et il excita Pisani à profiter de la grande supériorité de ses forces, pour retourner immédiatement contre la flotte ennemie, et lui livrer bataille. Les vaisseaux génois avoient beaucoup souffert dans leur manœuvre, pour se maintenir à l'entrée du Bosphore, malgré le vent et la grosse mer. Paganino Doria n'avoit pas encore pu rassembler sa flotte, et rentrer

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 59, p. 145. — *Canducuzeni Imper. Hist.* L. IV, c. 30, p. 660.

dans le port de Chalcédoine , lorsqu'il vit ^{1352.} revenir sur lui celle des Vénitiens qui venoit de passer. Il profita du moins de sa connoissance parfaite de ces mers étroites , pour se placer , avec sept vaisseaux , hors des courans et des grosses vagues , dans un bassin entouré d'écueils et de bas-fonds. En même temps il ordonna , par des signaux , au reste de sa flotte , de se rapprocher de lui en combattant.

Nicolo Pisani et Ponzio de Santa-Paz , au lieu d'attaquer Doria , firent force de rames pour couper les autres galères qu'il avoit rappelées. Cependant le vent souffloit avec une impétuosité toujours croissante , des nuages noirs s'abaissoient et sembloient reposer sur les mâts des vaisseaux ; l'horison se rétrécissoit , et n'étoit plus marqué que par les écueils contre lesquels des vagues gigantesques venoient se briser ; des fragmens de navire étoient portés à l'aventure autour des combattans , et annonçoient des désastres dont on ne connoissoit point les circonstances. Déjà les signaux n'étoient plus apperçus d'un bout à l'autre d'une même flotte. Quelques galères génoises , ne pouvant se rapprocher de leur amiral , jetèrent l'ancre et s'embosserent entre des écueils dont leurs pilotes connoissoient toutes les directions. Les Cata-

1352. lans , étrangers à la navigation de Constantinople , lorsqu'ils voulurent attaquer leurs ennemis , au milieu des brisans et des bas-fonds , perdirent beaucoup d'hommes et de vaisseaux (1).

Trois galères vénitiennes avoient attaqué l'amiral génois , deux de proue et une de bande. C'est là que se livra le combat le plus acharné , parce que tout le reste des deux flottes cherchoit à se diriger sur ce point. Grâce aux manœuvres habiles des Génois , les trois vaisseaux vénitiens furent enfin pris. D'autre part , dix galères génoises , poussées vers Saint-Angelo , ne purent s'y défendre , leurs matelots les firent échouer contre terre , et s'enfuirent à Péra , les abandonnant aux Vénitiens qui les brûlèrent. Trois autres galères éprouvèrent le même sort , dans un autre petit golfe ; enfin , il y en eut six qui , poursuivies au travers du Bosphore , s'enfuirent dans la mer Noire. Mais aucun succès , ou aucun revers n'étoit décisif , car les deux flottes , partagées par la violence du vent , par les brisans , et les promontoires de l'entrée du Bosphore , se livroient sept ou huit combats à la fois (2).

(1) *Cantacuzeni Imp. Hist.* L. IV, c. 30, p. 661.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 59, p. 146.

Enfin , la nuit survint , obscure comme ^{1352.}
après un jour d'hiver orageux ; les coups de
vent furieux , le mugissement des flots , les
cris de la manoeuvre , et ceux des blessés ,
retentissoient autour des rochers de Scutari
et de Bysance. Les lumières tremblantes
des vaisseaux perçoient à peine une brume
épaisse. On les voyoit tour-à-tour se montrer
et disparaître , comme les grosses vagues
soulevoient ou laissoient enfoncer le navire.
Au travers de cette effrayante obscurité , les
intrépides Génois de Péra parcoururent ,
dans de légères chaloupes , toutes les sinuo-
sités des deux côtes d'Europe et d'Asie , pour
recueillir leurs blessés , porter des secours
aux vaisseaux en détresse , et surprendre
leurs ennemis dispersés. Comme ils avançaient
avec leurs flambeaux , plusieurs navires ca-
talans ou vénitiens , voulant suivre cette
lumière trompeuse , s'échouèrent sur des bas-
fonds ; d'autres entrèrent d'eux-mêmes dans
le port de Péra , où ils furent faits prison-
niers ; d'autres se rendirent sans combat à
des ennemis moins redoutables que la tempête
et les écueils. Les deux amiraux , avec le
gros des flottes ennemies , étoient cependant
réunis dans la baie de Saint-Phocas. Ils s'en-
tendoient sans se voir ; au milieu de la tem-
pête ils se menaçoient encore , et , lors-

1352. qu'un coup de vent les rapprochoit, ils en profitoient pour se combattre. Ainsi se passa la nuit du 13 au 14 février 1352. Avant le point du jour, Nicolo Pisani, qui se sentit le plus foible, quitta la baie de Saint-Phocas, pour se réfugier dans le port de Therapea ou Trapenon, que les Grecs défendoient. Lorsque le soleil se leva, la mer, qui commençoit à se calmer, étoit couverte de morts et de débris de naufrage. Les Génois reconnurent alors qu'ils avoient perdu treize galères, outre les six qui s'étoient réfugiées dans la mer Noire. D'autre part, ils en avoient pris quatorze aux Vénitiens, dix aux Catalans, et deux aux Grecs. Ils avoient fait dix-huit cents prisonniers, et tué deux mille hommes à l'ennemi. Leur perte à eux-mêmes étoit si considérable qu'ils pouvoient peu se réjouir de leur victoire. Ils renvoyèrent à Constantinople, quatre cents prisonniers blessés, qu'ils ne pouvoient soigner eux-mêmes (1).

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 60, p. 147. — *Mariana Historia de las Españas*. L. XVI, c. 19. — Cantacusène, dans sa relation, dissimule la victoire des Génois et la perte des Grecs; il accuse Pisani d'avoir manqué de courage, et attribue à lui seul le manque de succès. Cantacusène a écrit son panégyrique plutôt qu'une histoire, et il ne doit jamais être cru sans un *évère*

Tandis que les deux flottes, retirées, l'une ^{1352.} à Péra, l'autre à Thérapée, réparaient les dommages qu'elles avoient éprouvés, Cantacuzène pressoit Pisani d'attaquer les Génois, et de profiter de leur affoiblissement. Ponzio de Santa-Pa appuyoit ces sollicitations; cet amiral aragonois étoit malade, du chagrin que lui avoit causé sa défaite. Lorsqu'il vit que Pisani ne vouloit point renouveler le combat, il s'abandonna au découragement, et mourut d'un cœur brisé (1). Stéfano Contarini et Pancrazio Giustiniani, procureurs de Saint-Marc, Giovanni Steno, et Benatino Bembo, contre-amiraux des Vénitiens, avoient été tués à la bataille, ou moururent peu après de leurs blessures (2).

Les Génois remirent les premiers à la mer, avec l'intention de bloquer le port de Thérapée; mais Pisani, profitant d'un vent frais, passa au milieu de leurs vaisseaux, et quitta

examen. Nicéphore Grégoras mériteroit plus de foi; mais la fin de son ouvrage n'est pas imprimée, et elle est, à ce qu'assure Gibbon, encore en manuscrit à la bibliothèque de Paris.

(1) *Cantacuzenus*. L. IV, c. 31, p. 665.

(2) *Marin. Sanuto Storia de Duchi di Venezia*. p. 624. — *Andre. Naugerio Storia Veneziana*. p. 1035, T. XXIII.

1352. les mers de Romanie , avec trente-huit galères seulement. Il vint se rafraîchir à Candie , où il déposa ses malades et ses blessés ; mais il en avoit un si grand nombre , qu'une épidémie se manifesta bientôt dans les hôpitaux , et se communiqua aux Candiotes.

Après le départ des Vénitiens, Doria tourna toutes ses forces contre les Grecs. Avec l'assistance d'Orchan , fils d'Othman , fondateur de l'empire turc , il forma le siège de Constantinople , et contraignit Cantacuzène à renoncer à l'alliance des Vénitiens , et à signer , le 6 mai 1352 , une paix séparée avec la république de Gênes (1). Les ports de la Grèce furent fermés aux Vénitiens et aux Catalans , et une franchise absolue fut accordée au commerce génois (2). Doria se dirigea ensuite vers la Crète , espérant trouver encore les Vénitiens à Candie ; mais l'épidémie qui régnoit dans cette île se communiqua aux équipages de ses vaisseaux , et , dans le trajet de Candie à Gênes , où Paganino Doria arriva au mois d'août , avec trente-deux galères , il fut obligé de jeter dans les flots les cadavres de quinze cents de ses compagnons d'armes.

(1) *Cantacuzenus*. L. IV, c. 31, p. 667.

(2) *Matteo Villani*. L. II, c. 75, p. 157.

Ainsi se termina une campagne où les deux 1352.
républiques maritimes avoient signalé leur
bravoure et l'habileté de leurs matelots ,
mais où elles s'étoient mutuellement épuisées
d'hommes et d'argent, sans en recueillir aucun
avantage (1).

(1) *Ubertus Folieta Genuens Histor. L. VII, p. 450.*

CHAPITRE XLI.

Défaite des Génois à la Loiera; ils se donnent à l'archevêque de Milan. — Défaite des Vénitiens à Portolongo. — Paix de Venise. — Prise de Tripoli par les Génois. — Conjuraction du doge Marin Falieri. — Introduction des lettres grecques en Italie.

1352—1355.

L'ÉGLISE et les nations de l'Occident voyoient avec douleur les forces de l'Italie et celles de la chrétienté se consumer dans la guerre inutile des républiques maritimes, tandis que le farouche Orchan profitoit de leurs combats et de l'épuisement où elles avoient réduit la Grèce, pour soumettre ses plus belles provinces à l'empire des Turcs. Le pape Clément VI fit de vains efforts pour rétablir la paix entre les deux républiques; il convoqua leurs ambassadeurs à sa cour avec ceux du roi d'Aragon; mais, ni son crédit comme chef de l'église, ni son habileté comme négociateur,

ne réussirent à concilier leurs prétentions opposées (1). Clément VI mourut le 5 décembre 1352; et son successeur Innocent VI, 1352. qui comme lui étoit une créature du roi de France, entreprit, de nouveau, de rassembler un congrès à Avignon. Les Génois, au lieu d'y envoyer des ambassadeurs, ne songeoient qu'à susciter de nouveaux ennemis à leurs rivaux. Ils s'adressèrent au roi Louis de Hongrie, qui n'avoit point oublié comment l'armée vénitienne l'avoit arrêté, en 1346, devant Zara; comment elle avoit pris sous ses yeux, cette placé qu'il venoit défendre, et avoit retardé la vengeance du roi André. La possession de la côte de Dalmatie lui paroissoit essentielle à la prospérité de la Hongrie. Les Esclavons désiroient leur réunion à ce royaume; ils avoient été traités avec dureté par la république de Venise, et ils s'étoient révoltés contre elle, toutes les fois qu'ils en avoient trouvé l'occasion. Louis, plus puissant qu'aucun de ses devanciers, fit demander au sénat de Venise, la restitution de toutes les villes de Dalmatie, qu'il prétendit avoir appartenu à ses prédécesseurs, et, sur le refus de la seigneurie,

(1) *Zurita Indices Rerum ab Aragon. Reg. gestarum. L. III, p. 205.*

1352. il lui déclara la guerre et accepta l'alliance des Génois (1).

Un autre négociateur fameux avoit échoué dans la tentative de réconcilier les deux républiques, c'étoit Pétrarque, qui avoit cru pouvoir faire servir à des vues politiques, les liaisons littéraires qu'il entretenoit avec André Dandolo, alors doge de Venise. Il écrivit à ce magistrat pour l'inviter à la paix; il employa les figures les plus hardies de la rhétorique, à orner les lieux communs les plus rebattus, sur l'avantage de la concorde; il fit entrer dans sa lettre, toutes les citations des auteurs sacrés et profanes, des poètes et des orateurs qui pouvoient y être amenées (2); mais son épître n'eut d'autre effet que de lui attirer une réponse moins brillante et plus judicieuse, de Dandolo. Ces épîtres de Pétrarque, où il déployoit hors de propos, tant d'érudition et un esprit si recherché, passaient alors pour des modèles d'élégance et de goût; on se les transmettoit de main en main, et souvent elles n'arrivoient à leur adresse, qu'après avoir été lues de tout le public.

(1) *Matteo Villani. L. III, c. 54, p. 192. — Joh. de Thwrocz Chron. Hungar. P. III, c. 26, p. 187.*

(2) *Variarum. I. Patavii 15 cal. aprilis. Ed. Basil. p. 1070. — De Sade, Mémoires. L. IV, T. III, p. 114.*

Tandis que le roi de Hongrie menaçoit les villes vénitiennes de Dalmatie , les Génois , en printemps de 1353 , armoient une flotte de soixante galères , sous le commandement d'Antonio Grimaldi (1) , et ils envoyoit une petite escadre insulter les Vénitiens dans le golfe Adriatique (2). Ceux - ci néanmoins réussirent par des négociations à détourner l'attaque du roi de Hongrie ; en même-temps ils armèrent , de concert avec les Catalans , une flotte de soixante et dix galères. Les Vénitiens , conduits par Pisani , avoient donné rendez-vous dans les mers de Sardaigne , aux vaisseaux de Barcelone , conduits par Bernardo Chiabrera (3). Grimaldi , averti du projet de ses ennemis , espéra qu'il pourroit atteindre , ou les Vénitiens , ou les Catalans avant leur réunion , et les battre en détail. Comme ses soixante galères n'étoient pas encore complètement armées , il en laissa huit à Porto-Venere , pour répartir leur chiourme sur les cinquante - deux autres , et il se mit à la recherche de l'ennemi.

(1) *Georgio Stella Annales Genuenses.* p. 1092.

(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 67, p. 200.

(3) *Ib.* c. 68, p. 201. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 450. — *Georgio Stella Annales Genuens.* T. XVII, p. 1092.

1353. Lorsque les Génois arrivèrent à la Loiera, dans la partie septentrionale de la Sardaigne, ils apprirent que les deux flottes qu'ils espéroient trouver séparées, avoient déjà opéré leur jonction, et les attendoient à peu de distance. Après avoir passé un promontoire, ils les découvrirent en effet; mais les Vénitiens, qui craignoient que les Génois n'évitassent le combat, avoient cherché à déguiser la supériorité de leurs forces, en cachant leurs petits vaisseaux derrière les plus grands; en même-temps ils affectoient une immobilité qui fut considérée comme un indice de leur crainte. Grimaldi, trompé par ces apparences, rappela à ses matelots la victoire qu'ils avoient tout dernièrement remportée en Romagne, sur un nombre de vaisseaux supérieur au leur; il les avertit de se préparer au combat, et les invita à faire vaillamment leur devoir. En même-temps il doubla un second promontoire qui s'avançoit entre les Vénitiens et lui.

Les deux flottes se trouvèrent alors trop près pour que l'une ou l'autre pût éviter la bataille; mais les Génois qui découvroient enfin la ligne entière de leurs ennemis, ne virent pas sans inquiétude soixante et dix galères, opposées aux cinquante-deux de leur flotte, sans compter trois grands vaisseaux

ronds , nommés cocques , plus forts et plus élevés que les galères , et montés chacun par quatre cents Catalans. Les navires vénitiens portoient aussi plus que leur complet de soldats , parce qu'ils étoient destinés à laisser en Sardaigne , des troupes de débarquement. 1353.

Les Génois néanmoins se disposèrent courageusement à la bataille. Ils se flattèrent que les trois cocques ne pourroient combattre , parce qu'elles n'alloient point à rames , et que le vent leur étoit contraire. Pour présenter à l'ennemi un front impénétrable , ils lièrent , avec de longues chaînes , leurs galères les unes aux autres , et par le corps et par les mâts ; ils en réservèrent seulement quatre sur chaque aîle , qu'ils laissèrent libres pour engager la bataille , ou porter du secours partout où ils en auroient besoin. Les Vénitiens et les Catalans , lorsqu'ils virent cette ordonnance , lièrent ensemble , de leur côté , cinquante-quatre de leurs galères , et ils en laissèrent seize de libres , huit sur chaque aîle , qu'ils envoyèrent en avant pour engager celles des Génois (1).

Tandis que ces galères escarmouchoient ensemble , les deux lignes enchaînées s'avançoient lentement et majestueusement l'une contre

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 79, p. 208.

1353. l'autre. Elles formoient deux masses énormes qui alloient se choquer et se briser. Dans ce moment, pour le malheur des Génois, un vent du midi se leva tout-à-coup, et enfa les voiles des trois cocques qui étoient à l'ancre à quelque distance. Les vaisseaux coupèrent aussitôt leurs câbles et s'abandonnèrent au vent. Ils vinrent frapper à la fois contre trois galères de l'extrémité de la ligne génoise, et les coulèrent à fond; ils se serrèrent ensuite contre les autres, et firent pleuvoir sur elles une grêle de pierres et de traits.

Grimaldi vit alors que, malgré la courageuse résistance de ses soldats et de ses matelots, il risquoit de perdre toute sa flotte. Il fit délier aussi promptement qu'il put les galères de l'aîle qui n'étoit point encore attaquée; il en dégageda onze qu'il joignit aux huit laissées sur les aîles, et, annonçant qu'il alloit tourner les ennemis, il gagna la haute mer. L'amiral vénitien conçut quelque inquiétude de ce mouvement, et resta en suspens jusqu'à ce qu'il eût reconnu quel parti prendroit son adversaire. Mais, soit que Grimaldi manquât de cœur pour retourner à l'attaque, soit que ses soldats une fois éloignés du danger ne voulussent plus s'y engager, soit enfin qu'il ne lui restât d'autre espoir que celui de sauver ses dix-neuf vaisseaux, il profita de la nuit

qui s'approchoit pour faire voile vers Gênes; 1353. et les trente galères qu'il avoit laissées liées ensemble, se voyant abandonnées et attaquées par une force plus que double de la leur, se rendirent sans résister davantage. Trois mille Génois prisonniers, la fleur de la noblesse et de la bourgeoisie de Gênes, tombèrent au pouvoir du vainqueur avec ces trente galères; deux mille Génois périrent dans le combat, ou furent noyés dans les vaisseaux coulés à fond (1).

Les Catalans, qui débarquèrent en Sardaigne après cette victoire, en recueillirent peu de fruits. Le juge d'Arborée, révolté contre eux, les battit à Oristagni, leur vendit chèrement, à Cagliari, une victoire qui acheva de les épuiser, et les força enfin à abandonner toutes leurs forteresses, et l'île même de Sardaigne (2). Les Vénitiens retournèrent dans leur patrie couverts de gloire et de richesses (3). Tandis que Grimaldi, à son

(1) Le 29 août 1353. — *Matteo Villani*. L. III, c. 79, p. 209. — *Georgii Stellæ Annales Genuenses*. p. 1002. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1024.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 80, p. 210. — *Zurita Indices Aragon*. L. III, p. 206. — *Mariana Historia de las Españas*. L. XVI, c. 19.

(3) *Marin Sanuto vite de Dogi*. p. 626. — *Naugerio Storia Veneziana*. p. 1037.

1353. arrivée à Gênes, y répandit l'épouvante et la consternation. Vainement des ambassadeurs florentins exhortèrent la seigneurie à prendre courage, et lui offrirent toutes les ressources de leur république pour la défense du peuple génois; ce peuple, qui paroïssoit dominer sur les mers de l'Italie, de l'Espagne, de la Grèce et de la Scythie, et qui passoit pour le plus libre et le plus fier des peuples de la terre, se laissa tellement abattre par un grand revers, et par les dissensions civiles que des reproches mutuels firent naître, qu'il ne crut plus pouvoir trouver de salut ailleurs que dans la servitude. Il chercha dans l'Italie quel étoit le protecteur le plus puissant auquel il pourroit recourir; quel étoit le prince qui pourroit le mieux le venger d'un ennemi victorieux. Il s'adressa à l'archevêque Visconti, qui, maître déjà de la Lombardie, de l'Emilie, et d'une partie du Piémont, paroïssoit ne devoir pas tarder à soumettre aussi la Toscane. Le peuple génois demanda lui-même des fers à ce tyran ambitieux. Le 10 octobre 1353, le doge Jean de Valente fut déposé, et le comte Palavicino, nommé par Visconti gouverneur de Gênes, fut reçu dans la ville avec une garnison de sept cents chevaux et de quinze cents fantassins. Le nouveau seigneur fit ouvrir des routes de communi-

cation avec la Lombardie, et il envoya au 1353.
peuple des vivres, au sénat de l'argent pour
rétablir la flotte, comme si à ce prix il pou-
voit payer la liberté génoise (1).

Il est vrai que l'archevêque de Milan avoit
été choisi pour être l'arbitre et le pacificateur,
plutôt que le maître de Gènes; et s'il avoit
observé les conditions qui lui étoient im-
posées, la république seroit demeurée libre
sous sa protection. Un de ses premiers soins
fut de rétablir la paix entre les factions qui
se combattoient (2). Il chercha aussi à mettre
fin à la guerre maritime. Il chargea d'une
ambassade à Venise Pétrarque qu'il avoit attiré
à sa cour. Il lui donna la commission de dé-
clarer au doge Dandolo qu'il ne partageoit
point les haines nationales de ses nouveaux
sujets; qu'il désiroit les réconcilier aux Vé-
nitiens; et que, dût-il n'y pas réussir, il
espéroit du moins que lui-même et ses an-
ciens États demeureroient en paix avec la
république (3). Mais les Vénitiens, non moins
acharnés que les Génois dans leurs ressen-
timens, déclarèrent en réponse la guerre à

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 86, p. 214.

(2) *Uberti Folietæ Genuens. Historia*. L. VII, p. 451.

(3) De Sade, *Mémoires pour la vie de Pétrarque*, L. V,
T. III, p. 345.

l'archevêque, et les deux peuples maritimes redoublèrent d'efforts pour se préparer à de nouveaux combats (1).

1354. Les Génois choisirent pour leur ami, Paganino Doria, le grand homme de mer auquel, deux ans auparavant, ils furent dû la victoire du Bosphore; ils lui confièrent trente-trois galères. Les Vénitiens, de leur côté, en armèrent trente-cinq, toujours sous la conduite de Nicolo Pisani (2). Tandis que ce dernier secondoit les opérations des Aragonois, sur la Sardaigne, où Pierre le cérémonieux avoit envoyé une armée considérable (3), Doria étoit entré dans le golfe Adriatique; il avoit pris plusieurs vaisseaux marchands, et quelques galères revenant de Candie; il avoit ravagé les côtes de l'Istrie; et, le 11 août, il s'empara de la ville de Parenzo, qu'il brûla (4). Les Vénitiens, effrayés de l'approche des Génois, envoyèrent à Nicolo Pisani l'ordre de revenir défendre sa patrie. Ils fermèrent d'une chaîne l'entrée de leur port, ils garnirent de leurs milices l'aggere qui sert de boulevard aux

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 93, p. 218.

(2) *Ib.* L. IV, c. 22, p. 250.

(3) *Ib.* L. IV, c. 21, p. 249.

(4) *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia*. p. 627.

lagunes, et se préparèrent à une vigoureuse 1354.
résistance, s'ils étoient attaqués dans leurs
foyers. Le doge, André Dandolo, auteur de
la plus ancienne histoire de Venise qui nous
soit parvenue, éprouva tant de chagrin et
d'inquiétude de la perte de Parenzo, et de
l'approche des Génois, qu'il en mourut, le
7 septembre 1354. On lui donna pour suc-
cesseur Marin Falieri, au nom duquel est
attachée une triste célébrité (1).

Doria, au lieu d'attendre dans le golfe le
retour de la flotte vénitienne, fit voile vers
la Grèce, et Pisani, averti de la route qu'il
avoit prise, se dirigea vers les mêmes mers.
Les deux amiraux se cherchèrent dans l'Ar-
chipel, sans se rencontrer. Pisani entra enfin
dans le port de Sapienza, ou Porto Longo,
proche de Modon, pour reposer ses équi-
pages et réparer ses vaisseaux. Il partagea
cependant sa flotte en deux parties, pour
que l'une fit la garde, tandis que l'autre se
ravitailleroit. Il se plaça à l'entrée du port,
avec six grands vaisseaux, et vingt galères
qu'il enchaina les unes aux autres. Pendant
ce temps, Morosini, son contre-amiral, avec
quinze galères et vingt spéronates ou barques
armées, avoit mis la proue en terre, au fond

(1) *Naugerio Storia Veneziana*, p. 1038.

1354. du port, qui est fort éloigné de son ouverture (1).

Lorsque Paganin Doria apprit où étoient les ennemis, il vint leur offrir la bataille, le 3 novembre 1354, devant l'entrée du canal de Porto Longo, et ses équipages cherchèrent vainement, par mille provocations, à engager Pisani à l'accepter. Celui-ci, avec ses galères embossées, demuroit immobile, dédaignant les insultes des Génois, et attendant sa propre commodité pour combattre. Enfin, Jean Doria, neveu de l'amiral, avec une méprisante hardiesse, passa entre la flotte vénitienne et le rivage, et entra dans le port. Pisani le laissa faire, persuadé que ce jeune homme, placé entre sa ligne et celle de Morosini, ne pourroit plus lui échapper. Il laissa passer de même douze galères qui suivirent, l'une après l'autre, le jeune Doria. Ces treize vaisseaux, s'avançant vers l'autre extrémité du port, attaquèrent impétueusement la division de Morosini. Les navires, appuyés au rivage, n'en étoient que plus faciles à défendre; mais les Vénitiens, surpris d'être attaqués dans un lieu où ils croyoient n'avoir rien à craindre, ne firent qu'une foible résistance. Beaucoup de matelots, dans

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 32, p. 257.

le premier effroi, se jetèrent à la mer pour ^{1354.} gagner le rivage, plusieurs se noyèrent, et toute cette division de la flotte tomba au pouvoir des Génois. Le jeune Doria revint alors attaquer par derrière la ligne qui défendoit l'entrée du port, tandis que son oncle l'attaquoit par devant; il poussa sur elle deux des vaisseaux qu'il venoit de prendre, auxquels il avoit mis le feu, pour incendier toute la flotte; et il causa aux Vénitiens un si grand effroi, qu'ils se rendirent tous sans combattre davantage. Ils avoient déjà perdu quatre mille hommes dans le port, ou sur le rivage. Doria revint en triomphe à Gênes, conduisant avec lui l'amiral vénitien, avec toute sa flotte et cinq mille huit cent soixantedix prisonniers. Ainsi fut pleinement lavée la honte de la défaite de Grimaldi, à la Loiera (1).

Une révolution qui éclata au mois de janvier de l'année suivante, à Constantinople, ^{1355.} fut, pour les Génois, un nouveau sujet de réjouissances. Dans les guerres civiles de l'empire d'Orient, ils étoient toujours demeurés attachés au parti du jeune empereur Jean

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 32, p. 258. — *Naugerio Storia Veneziana*. T. XXIII, p. 1039. — *Ubertus Folietæ Genuens. Histor.* L. VII, p. 452. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* 2. 1093.

1355. Paléologue. Ce prince, non moins corrompu et non moins foible qu'aucun de ses prédécesseurs, étoit alors retenu dans une espèce d'exil, à Thessalonique, par Cantacusène, qui, de grand domestique et de tuteur d'un empereur enfant, s'étoit fait son maître. Un Génois, nommé François Cataluzzo, principal ministre et confident de Paléologue, entreprit de rétablir sur le trône ce monarque peu fait pour régner. Il réunit la faction formée, dix ans auparavant, par Apocaucus et l'impératrice Anne de Savoie; il introduisit secrètement Paléologue dans Constantinople; il surprit Cantacusène, et le força à embrasser la vie monastique; enfin, il réunit tout ce qui restoit de l'empire grec, sous son souverain légitime (1). Cataluzzo épousa la sœur de Paléologue, et reçut en fief, de ce monarque qu'il avoit remis sur le trône, l'île de Lesbos ou Mételin, qu'il transmit à ses descendans (2).

Les Vénitiens, qui avoient espéré engager Cantacusène à se déclarer de nouveau pour eux, perdirent courage à la nouvelle de cette

(1) *Ducas Michaelis Nepos Historia Byzantina*. T. XIX, c. 11, p. 16. — *Georgii Stellæ Annales Genuenses*. p. 1094.

(2) *Ducas Michaelis Nepos*. c. 12, p. 18. — *Matteo Villani*. L. IV, c. 46, p. 268.

révolution. Leur défaite à Sapienza avoit ^{1355.} presque détruit leur marine ; le roi de Hongrie menaçoit l'Esclavonie ; le roi d'Aragon, leur allié, étoit occupé en Sardaigne, par la guerre que lui faisoient les Doria, les Malaspina et les Ghérardesca (1) ; enfin, la conjuration la plus dangereuse avoit éclaté dans Venise même, et menacé l'existence de la république. Le sénat consentit alors à traiter de la paix ; il promit de payer deux cent mille florins aux Génois, pour les frais de la guerre ; d'établir pour trois ans, un comptoir à Caffa, et d'interdire pendant le même temps aux négocians vénitiens, de visiter la Tana. Tous les prisonniers furent relâchés de part et d'autre sans rançon. Le traité de paix fut signé à la fin de mai, sous la réserve que le roi d'Aragon pourroit, s'il le vouloit, y prendre part avant le 28 septembre (2).

Afin de presser la décision de ce monarque, la seigneurie de Gênes avoit envoyé quinze galères dans les mers de Sardaigne, sous les ordres de Philippe Doria. Cet amiral, ayant échoué dans une tentative sur la Loiera, se rendit avec sa flotte, à Trapani, en Sicile. Là,

(1) *Zurita Indices Rer. ab Aragon. L. III, p. 210.*

(2) *Marin Sanuto vite de Duchi. p. 630. — Matteo Villani. L. V, c. 45, p. 332.*

1355. il forma le projet d'une tentative hardie, sur la Barbarie, à laquelle il fut encouragé par les révolutions survenues dans ce pays.

Les fils du roi de Tunis avoient conjuré contre leur père, et l'avoient fait mourir. Après ce parricide, le royaume fut désolé par des guerres civiles, dont la violence étoit proportionnée à l'atrocité du crime qui les avoit excitées (1). La ville de Tripoli, auparavant assujétie aux rois de Tunis, avoit été soustraite à leur obéissance, et le fils d'un maréchal sarrasin avoit trouvé moyen de s'y élever à la tyrannie.

Les côtes de la Barbarie n'étoient point alors désolées comme elles le sont aujourd'hui; la marine des Chrétiens pourvoyoit à la sûreté de la navigation dans la Méditerranée, et les Africains n'abandonnoient pas le commerce et l'agriculture, pour la piraterie et le brigandage. Philippe Doria, après avoir fait préparer à Trapani, des échelles murales et des machines de guerre, entra dans la rade de Tripoli, l'une des villes les plus riches et les plus commerçantes de cette côte. Sous prétexte d'acheter des vivres, il envoya quelques matelots à terre, avec ordre d'observer la hauteur des murailles, et de

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 11, *p. 308.

s'informer de la manière dont on y faisoit la garde. Il refusa cependant les présens que lui envoya le seigneur de Tripoli, et remit à la voile comme s'il retournoit en Italie (1). 1355.

Lorsque l'amiral fut en haute mer, il communiqua aux capitaines de ses galères et à leur chiourme, le projet qu'il avoit formé. Il les assura qu'il les enrichiroit tous, s'ils vouloient se conduire en braves soldats, et, au milieu de la nuit, il revint avec eux, prendre terre dans le port de Tripoli. La ville reposoit dans une pleine sécurité, et déjà les Génois s'étoient emparés des murs et d'une des portes, avant que les citoyens éveillés, pussent courir aux armes. Cependant, le seigneur de Tripoli, entouré de quelques-uns de ses sujets, s'avança dans les rues pour combattre; mais après une courte escarmouche, il fut obligé de s'enfuir hors de la ville. Les Sarrasins qui se défendoient encore, furent tués; les autres se soumirent en tremblant au sort qui les attendoit (2).

Les Génois commencèrent ensuite le pillage de la ville, mais sous la direction de leurs chefs, et avec une régularité qui rendit cette

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 47, p. 334.

(2) *Ibid.* c. 48, p. 334.

1355. calamité plus terrible encore pour les Africains. Ils apportèrent au dépôt commun toutes les richesses du seigneur, toutes celles des mosquées, toutes celles de tous les bourgeois; ils amassèrent de cette manière en argent, en bijoux et en marchandises de prix, une somme d'un million huit cent mille florins d'or. Ils considérèrent comme faisant partie de leur butin, sept mille captifs, hommes, femmes et enfans, qu'ils firent monter sur leurs galères. Ils envoyèrent alors à Gênes, pour rendre compte à la seigneurie de la conquête qu'ils avoient faite, et pour demander ses ordres; mais les Génois, indignés de ce que leur amiral avoit trahi un peuple avec lequel ils étoient en paix, craignirent aussi pour les marchands qui se trouvoient alors exposés aux représailles des Sarrasins, à Alexandrie et dans les Échelles. En sorte que, pour toute réponse, ils condamnèrent à un bannissement perpétuel, leur amiral et tous ceux qui l'avoient secondé dans sa coupable entreprise (1).

Philippe Doria, voyant que sa république ne vouloit point prendre possession de la conquête qu'il avoit faite, vendit Tripoli à un Sarrasin, seigneur de l'île de Gerbi, pour le

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 49, p. 335.

prix de cinquante mille doubles, et il députa de nouveau, à Gênes, pour tâcher d'apaiser le courroux de son gouvernement. Dans cette ville, on avoit appris que les princes sarrasins, ennemis du seigneur de Tripoli, loin de songer à user de représailles, s'étoient réjouis de ses calamités. Alors la seigneurie se radoucit, et commua la sentence portée contre l'amiral et sa flotte. En expiation de leur faute, Philippe Doria et ses compagnons furent condamnés à faire, pendant trois mois, la guerre, sans solde, au roi d'Aragon, qui n'avoit pas voulu accepter le traité de Venise. Après trois mois passés sur les rivages de Catalogne, l'amiral, avec ses quinze galères, encore chargées de richesses et de captifs, fut reçu dans le port de Gênes. L'or fit oublier le brigandage et la perfidie par lesquels cet or même avoit été acquis (1).

Nous avons dit que la république de Venise s'étoit décidée à accepter une paix peu honorable, parce que la découverte d'une conspiration dangereuse avoit répandu l'effroi dans la ville. Quatre jours après la mort du

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 60, p. 341. — *Georgio Stella* passe cette expédition sous silence. *Uberto Folieta* la représente sous un jour avantageux, comme une punition des pirateries des Africains. L. VII, p. 453.

1355. doge André Dandolo, le 11 septembre 1354, les quarante-un électeurs avoient proclamé, pour lui succéder, Marin Falieri, comte de Val de Marina, vieillard âgé de soixante et seize ans, que ses grandes richesses et les emplois qu'il avoit exercés, mettoient au rang des premiers citoyens de Venise (1). Falieri avoit une femme jeune et belle, dont il étoit jaloux avec fureur. Il se défioit surtout de Michel Steno, un des trois chefs de la quarantie, ou tribunal criminel; quoique les assiduités de celui-ci eussent pour objet, non l'épouse du doge, mais une des femmes de sa maison. Dans une fête publique, le dernier jour de carnaval, Falieri, ayant remarqué les manières familières et peu décentes de cette femme avec Steno, fit sortir celui-ci de l'assemblée. Ce gentilhomme, dans un premier mouvement de colère, écrivit, sur le trône ducal, dans une salle voisine, deux lignes injurieuses à l'honneur du doge et à la fidélité de son épouse (2).

C'étoit, pour le jaloux Falieri, l'offense la

(1) *Andrea Naugerio Storia Veneziana.* p. 1034. — *Vettor Sandi Storia civile Veneziana.* P. II, L. V, c. 5, p. 126.

(2) *Marin Falieri dalla bella moglie, altri la gode ed egli là mantiene.* — *Samuto vite de Duchi.* p. 631.

plus mortelle ; il reconnut Steno , et le dé-
nonça aux avogadors , auxquels il porta sa
plainte. Il s'attendoit à voir son injure vengée 1355.
par le conseil des dix , avec une sévérité exem-
plaire ; mais la cause , au lieu d'être déférée
à ce conseil , fut renvoyée , par les avoga-
dors , à la quarantie même , dont Steno
étoit président. Le ressentiment , l'agitation
d'une fête , la licence qu'autorisoit le masque
dont le coupable étoit couvert , furent con-
sidérés comme atténuant sa faute , et Steno
fut condamné seulement à un mois de dé-
tention. Le doge , plus irrité de cette indul-
gence que de la première injure , étendit sa
haine et son desir de vengeance à toute la
quarantie qui avoit si mal puni le coupable ,
et à toute la noblesse , qui n'avoit point pris
à cœur l'offense qu'on lui avoit faite.

Cependant il régnoit toujours parmi le
peuple de Venise , une haine secrète contre
cette noblesse qui s'étoit emparée exclusi-
vement de la souveraineté , et qui avoit privé
la nation de ses droits. L'insolence de quelques
jeunes patriciens redoubloit l'animosité du
peuple. On les voyoit profiter de l'impunité
que leur assuroient des amis puissans , pour
s'introduire dans les familles des bourgeois ,
séduire leurs femmes ou leurs filles , et mal-
traiter ensuite les pères ou les maris qu'ils

1355. déshonoroient (1). Israël Bertuccio, plébeïen; chef de l'arsenal, avoit été insulté de cette manière. Il vint porter au doge ses plaintes contre un gentilhomme de la maison Barbaro. Falieri, en exprimant sa compassion impuissante, l'assura qu'il n'obtiendrait jamais justice. « N'ai-je pas été insulté comme vous, » lui dit-il, « et la punition prétendue du coupable, n'a-t-elle pas été, pour moi, pour la couronne ducale elle-même, une nouvelle offense. » Des projets de vengeance succédèrent alors aux accusations juridiques. Israël Bertuccio fit connoître au doge les principaux mécontents; les conciliabules des conspirateurs s'assemblèrent plusieurs nuits de suite, en présence du chef de la république, et dans son palais. Quinze plébeïens s'engagèrent, avec le doge, à renverser le gouvernement.

Les conjurés convinrent que chacun d'eux s'assurerait de quarante amis qu'il tiendrait prêts pour agir la nuit du 15 avril 1355. Mais, afin de ne pas éventer leur secret, ils résolurent de se borner à dire à ces associés qu'on vouloit les employer à surprendre et punir, par ordre de la seigneurie, les jeunes gentilshommes qui, par leurs désordres,

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 13, p. 311.

avoient excité la haine du peuple. Le signal ^{1355.} pour agir devoit être la cloche d'alarme du palais de Saint-Marc, qu'on ne pouvoit sonner sans l'ordre du doge. Les conjurés ne devoient cependant s'associer que des bourgeois connus par leur haine pour la noblesse, afin qu'ils gardassent fidèlement le secret dont on leur confioit une partie. Au moment où la cloche d'alarme auroit sonné, les conjurés devoient répandre le bruit que la flotte génoise étoit devant la ville; ils devoient marcher en même-temps de tous les quartiers, vers la place de Saint-Marc, en occuper les avenues, et massacrer les gentilshommes, à mesure qu'ils arriveroient sur cette place pour secourir la seigneurie (1).

Tous les préparatifs étoient achevés, et le secret de la conjuration avoit été fidèlement gardé jusqu'à la veille de son exécution, lorsqu'un nommé Bertrand, bergamasque, pelletier, qui avoit été choisi par un des conjurés pour conduire ses quarante associés, apprit plusieurs détails sur ce qu'il devoit exécuter le lendemain, qui ne paroissent point s'accorder avec les ordres supposés de la seigneurie, que jusqu'alors il avoit cru

(1) *Marin Sanuto vite de Dogi.* p. 632. — *Andrea Naugerio Storia Veneziana.* p. 1040.

1355. remplir. Il alla le soir même révéler à Nicolò Lioni, un des membres du conseil des dix, le complot dans lequel il se trouvoit innocemment engagé. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnoient le doge d'être à la tête de cette entreprise; ils se rendirent ensemble auprès de lui, pour la lui dénoncer. Falieri n'eut pas la résolution ou l'adresse de supprimer cette découverte; tour-à-tour il révoquoit en doute les circonstances qui lui étoient indiquées, ou il déclaroit être déjà instruit et avoir pourvu à tout (1). Cette inconséquence excita les soupçons de Nicolò Lioni, il quitta le doge pour se rendre au conseil des dix, et lui porter la note des conjurés que Bertrand avoit fournie. Tous furent arrêtés dans leurs maisons par ordre de ce conseil. Des gardes furent distribuées dans la ville, aux clochers, et à la tour de Saint-Marc, pour empêcher qu'on ne sonnât l'alarme; plusieurs conjurés furent mis à la torture, et par leurs aveux on apprit que le doge lui-même étoit à la tête de la conspiration.

La tranquillité de la ville étoit assurée, les coupables étoient arrêtés, le doge enfin étoit gardé à vue dans son palais; mais le conseil des dix n'étoit pas sûr d'être autorisé

(1) *Matteo Villani. L. V, c. 13, p. 312.*

par la constitution à juger le chef de l'État. 1355.
 Il appela vingt gentilshommes du premier rang à partager ses délibérations dans cette occasion importante. C'est ainsi que commença un corps puissant et permanent qu'on nomma la *Giunta* ou *Zonta* (1). Le doge fut traduit devant le conseil des dix, uni à la *Giunta*. Il fut confronté avec les principaux conjurés, qui furent ensuite envoyés au supplice; il avoua la part qu'il avoit eue à la conspiration, et le second jour de la procédure il fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée le 17 avril 1355, sur le grand escalier du palais ducal, au lieu même où les doges, à leur entrée en fonctions, prêtoient serment de fidélité à la république. Pendant son supplice les portes demeurèrent fermées; mais, immédiatement après, un membre du conseil des dix parut sur le balcon, tenant à la main l'épée encore sanglante : *justice a été faite d'un grand coupable*, dit-il au peuple, et en même-temps les portes du palais furent ouvertes, et la foule qui s'y précipita vit la tête de Marin Falieri rouler dans son sang (1).

Nous avons vu dans ce chapitre et le pré-

(1) *Sandi Storia civile*. L. V, c. 5, p. 130.

(2) *Marin Sanuto Storia de Duchi*, p. 634. — *Naugerio Storia Venez.* p. 1041.

1355. cèdent quelles relations le commerce et la guerre maritime avoient établies entre les Italiens et les Grecs. Avant de détourner nos yeux des affaires de l'Orient, il convient de parler aussi des liaisons d'un autre genre, des liaisons, soit littéraires, soit religieuses, qui se formèrent à la même époque entre les deux peuples.

Malgré leur orgueil, les Grecs ne pouvoient plus considérer les Occidentaux, et surtout les Italiens, comme des peuples barbares dont il leur fût permis de mépriser les arts, la littérature ou la richesse. Leurs marchands, leurs artistes, leurs meilleurs soldats, souvent leurs confidens et leurs ministres étoient Italiens, et tandis que le génois Cataluzzo étoit l'homme de confiance de Jean Paléologue, Cantacusène rappelle souvent l'amitié qui l'unissoit au grand amiral Paganino Doria (1), amitié qui ne se démentit point au milieu de la guerre que ce héros génois fut forcé de lui faire avec les flottes de sa patrie. Le même empereur vante la fidélité que lui témoigna jusqu'au dernier moment sa garde italienne, commandée par Jean de Peralta. Il raconte que, sur le point de perdre le trône, il adressa à cette garde un discours en langue

(1) *Cantacuzenus Historiar.* L. IV, c. 27, p. 656, 657.

italienne (1), qu'il se vante d'avoir très-bien su parler. En effet, Cantacusène est parmi les historiens grecs celui qui défigure le moins les noms occidentaux (2).

Mais tandis que les Grecs, malgré leur fierté et le mépris qu'ils avoient affecté de tout temps pour les langues étrangères, apprennent les lettres latines, les Italiens faisoient de plus grands progrès encore dans la langue grecque; ils commençoient à transporter en Italie la littérature d'Athènes, et ils s'approprioient ces monumens du génie et du goût qui, dans tous les siècles, devront servir de modèles à la poésie et à l'éloquence.

Jamais l'étude de la langue grecque n'avoit été complètement abandonnée en Italie. La domination des Grecs dans la Calabre et la

(1) Πρῶτα μὲν ἤρῳτα τῆ λατίνων διαλέκτῳ, ἐξήσκητο γὰρ αὐτὴν καλῶς. *Cantacuzenus Histor.* L. IV, c. 41, p. 697.

(2) Avec des caractères différens, le changement de l'orthographe est plus excusable, parce qu'il n'y a quelque fois dans une langue point de lettre qui corresponde à celle employée dans l'autre. Ainsi les Grecs n'ont plus de *b*; car leur *β* est devenu un *ν*. Ils représentent le *b* des Latins par *μπ*. Ils n'ont plus de *d*; car leur *δ* est devenu semblable au *th* doux des Anglois, et ils rendent notre *d* par *ντ*. Le *g* italien devant l'*i*, qui n'existe ni dans leur langue ni en françois, devient pour eux *ντζ*, et ils écrivent *Giovan Ντζιοναν*. Ces lettres doubles donnent cependant quelque chose de barbare aux noms qu'ils ont rendus le plus fidèlement.

Pouille, dura jusqu'au temps où les Italiens commencèrent à faire des conquêtes en Grèce. Des relations de gouvernement, des alliances, des mariages, lièrent toujours assez intimement les deux peuples, dans un temps où les Grecs étoient sans communication avec le reste de l'Europe. Plus tard, le commerce et la navigation les mirent dans un contact presque continuel; en sorte qu'un nombre prodigieux de marchands, de matelots, de soldats savoient le grec dans le treizième et le quatorzième siècles, comme une moitié du peuple vénitien le sait encore aujourd'hui, sans que cette connoissance de la langue eût aucune influence sur la littérature italienne. Cependant ces communications fréquentes avoient fait entreprendre, dès le douzième et le treizième siècles, plusieurs traductions en latin des ouvrages que la philosophie, alors dominante, faisoit le plus rechercher. On avoit traduit entr'autres les écrits d'Aristote, ceux de Galien, et ceux de quelques pères de l'église (1).

Mais le grec n'étoit encore qu'une langue utile qu'on apprenoit dans un certain but, lorsque Pétrarque et Boccace, au milieu du quatorzième siècle, en réveillant le goût de

(1) *Tiraboschi Storia della letteratura italiana*. L. III, c. 1, T. V, p. 42.

la belle littérature , et l'admiration pour les anciens , communiquèrent à la plupart des savans ; le désir de connoître les chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce , dans leur langue originale , et étendirent leur activité sur cette partie des trésors de l'antiquité , qui , jusqu'alors , avoit été laissée en partage aux savans de Bysance.

L'admiration pour les anciens , l'étude de leurs écrits , de leur poésie , de leur histoire ; de leur religion et de leurs mœurs , s'étoient ranimées presqu'en même-temps en Grèce et en Italie. Constantinople ne produisoit plus d'orateurs ou de poètes , mais on y trouvoit des hommes qui , par leur enthousiasme pour les poètes et les orateurs de l'antiquité , paroisoient dignes de marcher sur leurs traces. L'arrivée de quelques-uns de ces hommes en Italie , et leur liaison avec les chefs de la littérature latine , contribuèrent à réunir en un seul corps , les beaux restes de l'antiquité ; à les expliquer les uns par les autres ; à les faire connoître à des peuples divers , et à faire sentir universellement toute la perfection de ces chefs-d'œuvre. C'est ainsi que les deux nations sauvèrent d'un commun accord , les plus précieux monumens de l'ancienne littérature , lorsqu'ils étoient sur le point de se détruire.

Le moine Barlaam eut peut-être la principale part à la restauration des lettres grecques en Italie. Barlaam étoit originaire de Seminara , en Calabre , pays , à cette époque , encore peuplé de Grecs. Ayant revêtu l'habit de moine de saint Basile , il passa en Étolie , de-là à Thessalonique , et enfin à Constantinople , où il arriva en 1327. Il s'y fit remarquer par son savoir en astronomie , en philosophie , en mathématiques et en littérature. Il obtint la protection d'Andronic le jeune , et de Cantacusène , alors favori de cet empereur. Barlaam fut admis dans la maison de Cantacusène , où il donna des leçons de théologie et de belles lettres ; il fut fait abbé d'un monastère , et il occupa l'église grecque par ses disputes ; tantôt avec Nicéphore Grégoras , l'écrivain dont nous avons plusieurs fois fait usage dans le chapitre précédent ; tantôt avec Palamas et les moines du mont Athos , sur la lumière du Thabor ; tantôt enfin , avec les députés de Jean XXII , sur les différends entre les églises grecque et latine (1).

(1) *Tiraboschi. L. V, c. 1, §. 6, p. 424.* Les moines du mont Athos prétendoient que la lumière qui avoit été vue sur le Thabor , pendant la transfiguration de Notre Seigneur , étoit divine et incréée , et qu'ils pouvoient eux-mêmes voir cette lumière , émanation de la Divinité , en demeurant plongés dans la contemplation , les yeux fixés sur le creux de leur estomac.

Ces dernières disputes n'empêchèrent pas Andronic le jeune , d'envoyer Barlaam à Avignon, auprès de Benoît XII, sous prétexte de travailler à la réunion des deux églises, mais, dans le fait, pour obtenir des secours contre les Turcs. Barlaam revint de l'Occident, sans avoir eu de succès ; ses controverses avec les moines du mont Athos se renouvelèrent, et elles lui causèrent tant de chagrin, qu'en 1341, il abandonna la Grèce, et vint chercher un refuge à Naples, où il fut bien accueilli par le roi Robert. L'année suivante il fit un voyage à Avignon ; c'est là qu'il connut Pétrarque, et qu'il lui donna des leçons de langue grecque. Il lut avec lui les œuvres de Platon (1). Mais il ne put pas continuer cet enseignement assez long-temps, pour que le poète italien apprît jamais complètement le grec. Quelques années après, un byzantin distingué, nommé Nicolas Sigéros, ayant fait présent d'un Homère grec à Pétrarque, celui-ci répondit à ce seigneur, qu'il ne pouvoit comprendre le prince des poètes sans un interprète. « La mort m'a enlevé, lui dit-il, notre » Barlaam, ou plutôt je me l'étois enlevé » à moi-même, lorsque j'avois obtenu pour

(1) *F. Petrarcae Dialogus II, de Contemptu Mundi. T. II, p. 101.*

» lui la dignité épiscopale , sans réfléchir à
 » la privation qui en résulteroit pour moi ». (Barlaam, en effet, après avoir renoncé aux opinions de l'église grecque, fut élevé par le pape Clément VI, à l'évêché de Giraci, uni à celui de Locres). « Dans ses leçons
 » journalières, continue Pétrarque, il m'avoit
 » instruit de bien des choses ; mais il avouoit
 » qu'il en apprenoit bien davantage encore
 » de moi. En effet, autant il étoit éloquent
 » dans la langue grecque, autant il étoit
 » étranger à la latine, et, son esprit étant
 » très-vif, on voyoit combien il éprouvoit
 » de peine à exprimer ses sentimens » (1).

Un ami de Pétrarque, plus jeune que lui, et non moins justement célèbre, Jean Boccace, parvint à une connoissance bien plus profonde de la langue grecque, et il eut une part bien plus immédiate à l'introduction de cette littérature en Italie. Jean Boccace étoit né en 1313 ; il étoit citoyen florentin, mais originaire de Certaldo, château du Val d'Elsa, à vingt milles de Florence. Son père, qui étoit marchand, le destina au commerce, et le fit voyager long-temps pour le former à cet état ; mais Boccace, passionné pour la poésie,

(1) *Franc. Petrarca variar., Epistol. 21, edit. Basil.*
 P. 1102.

ne réussit point dans la carrière où il étoit entré. A vingt-huit ans il abandonna le commerce, du consentement de son père, et il entreprit l'étude du droit canon, qui pouvoit le mener à des emplois lucratifs (1).

Toutefois Boccace ne se prêtoit qu'avec peine à des études qui avoient pour but de gagner de l'argent. Il négligeoit le droit, comme il avoit négligé son négoce; et il ne s'appliquoit avec ardeur qu'à la poésie et aux sciences, qui sont en elles-mêmes leur propre récompense. Il étudia successivement l'astronomie, la philosophie sacrée, la mythologie, la géographie, l'histoire, et surtout il s'efforça d'acquérir une pleine intelligence des anciens écrivains grecs et latins; il rechercha leurs manuscrits avec diligence, et les copia de sa main. C'est ainsi qu'il parvint à être non-seulement un des plus élégans écrivains, mais aussi un des plus profonds érudits, et des meilleurs critiques de son siècle (2).

Boccace, qui n'avoit point pris le chemin des honneurs et de la fortune, parvint cependant à un rang distingué; ses talens avoient établi sa réputation, et on le rechercha pour

(1) *Vita di Boccaccio di Filippo Villani*, en tête du *Décamerone*. Tiraboschi. L. III, c. 2, p. 513.

(2) Tiraboschi. L. III, c. 2, §. 40, p. 515.

lui donner des emplois de confiance. En 1349, il fut ambassadeur de la république florentine, auprès des seigneurs de Romagné, et entr'autres, d'Ostasio de Polenta. En 1351, il fut chargé d'une mission non moins honorable, auprès de Pétrarque. La république venoit de prendre la résolution d'établir à Florence, une université nouvelle; elle voulut y donner une chaire à Pétrarque; et, après avoir racheté tous les biens de son père, qui avoient été vendus, à l'expulsion des Blancs de Florence, elle lui députa à Padoue où il étoit alors, Boccace, son ami, pour l'engager à rentrer dans sa patrie. La seigneurie lui écrivit en même-temps une lettre, dont voici quelques fragmens.

« Il n'y a pas long-temps que nous avons
» pris la résolution de faire fleurir parmi
» nous les bonnes études, trop négligées dans
» notre cité. Nous voulons qu'on y puisse
» acquérir une instruction complète et dans
» tous les genres, afin que notre république
» s'élève glorieusement, comme Rome fit
» autrefois, au-dessus des autres cités d'Italie,
» et que sa renommée s'accroisse aussi bien
» que sa prospérité. C'est par toi seul que
» notre patrie peut obtenir ce qu'elle s'est
» proposé; aussi elle te supplie (et cette distinction fut rare, même chez les anciens),

» de prendre en ta pensée, son université,
 » et de faire que, par ton moyen, elle fleu-
 » risse. Choisis toi-même le livre qu'il te
 » plaira d'y expliquer; choisis la science
 » qui s'accordera le mieux avec ta réputation
 » ou avec ton repos. Peut-être se trouvera-
 » t-il ici quelques hommes d'un génie élevé,
 » qui, excités par ton exemple, prendront
 » courage pour publier leurs vers dans notre
 » ville. . . . Prépare-toi de ton côté, s'il nous
 » est permis de t'adresser des exhortations,
 » prépare-toi à terminer ton poème immortel
 » de l'Afrique, afin que les muses, négligées
 » depuis tant de siècles, reviennent habiter
 » parmi nous. Tu as assez long-temps voyagé
 » jusqu'ici; assez long-temps tu as examiné
 » les coutumes et le caractère des nations.
 » Aujourd'hui tes magistrats et tes conci-
 » toyens, les nobles et le peuple, la maison an-
 » tique et le patrimoine de tes pères que nous
 » te rendons, t'appellent et t'attendent. Reviens
 » donc, reviens après de si longs retards, et
 » que ton éloquence seconde nos projets » (1).

Pétrarque paraît touché d'une lettre aussi
 flatteuse, et qui donne une si haute idée

(1) *Ab. Mehus vitæ Ambr. Canaldul.* p. 223. — De Sade,
Mémoires. L. IV, T. III, p. 125. — *Tiraboschi. T. V, L. I,*
c. 3, §. 26, p. 75.

de la manière dont les Florentins estimoient et récompensent le mérite. Sa réponse exprime une vive reconnoissance; mais, avec sa pédanterie ordinaire, il y passe en revue, l'un après l'autre, tous les anciens qui avoient été rappelés dans leur patrie, et il se compare à eux tous (1). Il chargea Boccace de faire connoître quels projets il avoit formés pour son retour à Florence, mais il ne les effectua jamais, et ne vint point s'établir dans sa ville natale.

Boccace fut de nouveau chargé par sa république de quelques ambassades. En 1351, il fut envoyé au marquis de Brandebourg, fils de Louis de Bavière, pour l'engager à attaquer les Visconti. Deux ou trois ans plus tard, il fut envoyé au pape Innocent VI, pour se concerter avec lui sur la conduite de la république, à l'égard de l'empereur Charles IV. Au milieu de ces emplois honorables, Boccace composa plusieurs livres qui contribuèrent à faire avancer les sciences, et à répandre les connoissances de l'antiquité: on estima surtout son traité sur la généalogie des Dieux, et celui sur la géographie ancienne. Ces ouvrages n'ont plus d'utilité aujourd'hui, parce que des recherches plus

(1) *Variarum Epistol* 5, p. 1078.

étendues nous ont fait connoître l'antiquité avec plus d'exactitude ; mais ils montrèrent comment on peut unir une grande érudition à une saine critique , et distribuer dans un ordre judicieux un amas incohérent de faits et d'observations.

Il faut convenir que la prose latine de Boccace manque d'élégance ; que ses poésies latines ne brillent ni par l'invention ni par le style ; qu'enfin ses poésies italiennes n'auroient pu lui assurer seules le rang qu'il occupe dans la littérature : mais la réputation de Boccace repose aujourd'hui sur ses romans d'amour et ses nouvelles. Dans ce genre, il n'a eu aucun égal pour l'élégance du style, la grâce et la naïveté. Sa gaité, quelquefois trop libre, est contenue par le goût, si elle ne l'est pas toujours par la modestie ; et sa manière de raconter servira encore de modèle, lors même qu'on cesseroit de chercher dans ses récits la peinture des mœurs de son temps.

Mais encore que les œuvres plus sérieuses de Boccace n'excitent plus aujourd'hui notre intérêt, nous ne devons pas oublier que c'est à lui, plus qu'à personne, que tout l'Occident doit le rétablissement des lettres grecques. Il y contribua par les progrès qu'il fit lui-même dans cette langue, par le goût qu'il s'efforça d'inspirer aux autres pour les mêmes

études, et par les établissemens publics qu'il fit consacrer par sa patrie à l'avantage des hellénistes. Ce fut lui qui attira Léonce Pilate en Italie, philosophe grec, originaire de Calabre, comme Barlaam, et non moins savant que lui. La figure de cet homme, dit Boccace, étoit repoussante, ses traits difformes, sa barbe longue, ses cheveux noirs, ses manières rudes et sauvages. Toujours on le voyoit plongé dans une profonde méditation; mais on trouvoit en lui comme une archive inépuisable, où toute l'histoire et la fable grecques étoient déposées (1). En 1360, Léonce Pilate, venant de Grèce, débarqua à Venise, d'où il avoit l'intention de se rendre à Avignon. Boccace l'y rencontra; il rechercha son amitié et l'engagea à venir s'établir à Florence. Puis il détermina le gouvernement de cette république à fonder, en faveur du philosophe grec, une chaire de langue et de littérature grecques. Lui-même, quoiqu'agé de quarante-sept ans, il se rangea le premier parmi les écoliers du nouveau professeur; il étudia trois ans sous lui les œuvres d'Homère. En 1364, Léonce Pilate désira revoir sa patrie; il quitta Florence, malgré les sollicitations de ses écoliers, et retourna en Grèce. Il trouva

(1) Boccaccio de *Genealogia Deorum*. L. XV, b. 6.

ce pays désolé par les Turcs, et accablé par des calamités sans nombre; il se reprocha de n'avoir pas connu le prix du repos de l'Italie, et il se mit en route pour y revenir; mais son vaisseau fut surpris par un orage terrible. Le malheureux philosophe embrassoit un des mâts au milieu de la tempête, lorsque ce mât fut frappé par la foudre, et Léonce périt consumé par le feu céleste (1).

Pendant le séjour à Florence du professeur grec, il avoit traduit en latin, de concert avec Boccace, l'Iliade et l'Odyssée. L'Occident dut enfin à ces deux hommes la connoissance d'Homère, dont on n'avoit auparavant qu'une mauvaise traduction en vers. D'autres livres grecs furent répandus dans le même temps, par les soins de Boccace, dans toute la Toscane; aussi écrit-il avec un juste orgueil, dans son traité de la généalogie des Dieux.


« C'est moi qui, par mes conseils, détournai
» Léonce Pilate du dessein de se rendre à
» la Babylone d'Occident; c'est moi qui l'ai
» conduit à Florence; je l'y ai reçu dans ma
» maison, et pendant long-temps, je lui ai
» donné l'hospitalité. J'ai travaillé avec zèle
» à le faire admettre parmi les docteurs de
» l'université florentine; je lui ai fait assigner

(1) *Petrarcæ Seniles epistolæ*. L. VI, ep. 1, de janvier 1365.

» une paie par le trésor public. Le premier
» parmi les Italiens, j'ai pris de lui des leçons
» particulières, pour l'entendre expliquer
» l'Illiade; le premier j'ai obtenu ensuite que
» les livres d'Homère fussent enseignés pu-
» bliquement (1). »

N'oublions pas nous-mêmes ces obligations, et rendons grâce à Boccace, à l'université, à la république florentine, de ce que les livres d'Homère sont parvenus jusqu'à nous; de ce que la langue du père des poètes est devenue familière dans notre Europe; de ce qu'enfin les vertus et les monumens de l'antiquité, le patriotisme de Sparte et les arts d'Athènes, l'éloquence, la poésie, la philosophie, le souvenir de la liberté et de la grandeur d'ame des Grecs, sont restés à notre portée, et peuvent encore élever notre ame, former notre génie, ou échauffer notre cœur.

(1) *De Genealogia Deorum. L. XV, c. 7.*



CHAPITRE XLII.

*L'Italie image de la Grèce. — Ses tyrans. —
 Entreprises de Jean Visconti, archevêque de
 Milan. — Grande compagnie du chevalier de
 Montréal. — Le cardinal Albornoz entreprend
 la conquête du patrimoine de l'église. —
 Mort de Colas de Rienzo.*

1351 — 1354.

L'ITALIE, où la littérature grecque venoit d'être transportée, par les soins de Boccace et de la république florentine, étoit le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est pluë à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié, dans l'une et dans l'autre, les sites pittoresques; elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons riens, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation; et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce, par les

prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les habitent des qualités semblables; si du moins l'on peut reconnoître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernemens divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes, dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernemens et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée, enfin, le goût inné de tous les arts, avec des organes propres à apprécier ce qui est beau dans tous les genres, et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêleroit aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux qui, par leurs applaudissemens, animèrent le génie de Phidias, de Michel-Ange ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drappé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré et plein de feu; leurs traits expriment toutes les passions, et en effet ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paroît complète si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et

d'une manière pittoresque , si une musique harmonieuse n'élève leur ame vers les cieux. L'esprit lui-même ne reste pas étranger à leurs divertissemens ; lorsque , sur leur salaire , ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne , ils ne la consacrent point à se procurer des boissons enivrantes ou des plaisirs crapuleux , mais ils la portent , comme un tribut , aux théâtres , aux poètes improvisateurs , aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron , le laboureur et le berger , remplissent , avec leurs femmes et leurs enfans , les salles de spectacles ; c'est le seul où ils puissent comprendre des tragédies qui leur représentent les héros des temps passés , et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

A l'époque où l'étude des lettres grecques fut transportée en Italie , et lorsque des modèles , qui approchent de la perfection , furent offerts à l'imitation des orateurs , des poètes , des philosophes et des artistes , la ressemblance entre la Grèce et l'Italie étoit bien plus complète encore qu'elle ne l'est de nos jours. Une parité presque absolue dans le gouvernement , dans les mœurs , dans les

habitudes , sembloit désigner d'avance l'un des peuples , pour marcher sur les traces de l'autre. Cependant les lettres et les arts de la Grèce languirent quelque temps encore après leur introduction en Italie. L'imitation des meilleurs modèles parut refroidir le génie plutôt que l'animer. Il n'y a point d'impulsion pour ceux qui ne prétendent qu'à faire des copies ; la pédanterie de l'érudition, l'étude des langages morts qu'on s'efforçoit en vain de faire revivre , et l'enseignement servile des écoles , donnèrent , pendant longtemps , une fausse direction à l'esprit national.

La fin du quatorzième siècle et le commencement du quinzième n'ont produit que des écrivains latins. Plusieurs d'entr'eux sans doute sont arrivés à un rare degré d'élégance , mais tous avoient renoncé volontairement à un avantage inappréciable , à l'encouragement que leurs compatriotes seuls pouvoient leur donner. Lorsque la nation entière est douée d'imagination et de sensibilité , elle prend à sa propre littérature un intérêt qu'elle ne peut attacher à une langue étrangère ; elle lui communique son caractère ; et elle concourt à la perfectionner , par ses critiques , plus encore que les auteurs par leurs travaux. Les défauts qu'on reproche jusqu'à ce jour à la littérature italienne , peuvent tous s'ex-

pliquer par ce premier tort, d'avoir abandonné la langue nationale dans le siècle qui devoit le plus éminemment réunir le goût au génie. Ce siècle, qui suivit le Dante et Pétrarque, fut perdu pour les lettres; la pédanterie lui ôta toute sa vigueur; et tous ses monumens sont demeurés ensevelis dans une langue étrangère. Ce fut plus de cent ans après la mort de Pétrarque qu'on vit enfin paroître, en italien, deux poèmes regardés encore aujourd'hui comme classiques (1); mais tous deux sont à demi-burlesques, car l'on croyoit que la langue dans laquelle ils sont écrits étoit indigne d'un sujet sérieux. Lorsque, plus tard encore, cette langue fut employée de nouveau par des poètes d'un talent supérieur, la nation qui devoit les encourager, avoit perdu sa fierté, sa valeur, et surtout ces sentimens profonds qui mettent la poésie en harmonie avec l'ame aussi bien qu'avec l'imagination, qui font concevoir le dévouement, qui communiquent l'enthousiasme, et qui conservent une teinte mélancolique aux tableaux les plus animés.

Les arts ne furent point arrêtés dans leurs progrès, comme les lettres, par l'esprit d'imitation. On n'a retrouvé des tableaux antiques,

(1) Le *Morgante Maggiore* de Pulci, et l'*Orlando innamorato* de Boiardo, tous deux composés vers 1480.

encore en bien petit nombre , que lorsque la peinture moderne étoit déjà arrivée à sa plus brillante période. La marche de l'art fut lente , mais régulière ; les peintres découvrirent à mesure , et par leurs propres forces , les règles de la peinture et les moyens de l'exécution. Le génie ne perd rien de son noble enthousiasme , lorsqu'il ne se soumet aux lois qu'après les avoir dictées lui-même ; aussi le feu primitif de la création brille-t-il toujours dans les ouvrages les plus corrects de l'école italienne. La sculpture , il est vrai , doit plus à l'antique , soit que le génie ait une moindre part à cet art , ou que ce génie n'ait jamais animé les modernes. Les statues antiques sont pour nous le type de la perfection ; et une copie parfaite seroit , à nos yeux , un assez grand chef-d'œuvre. Cependant , même dans la sculpture , les Italiens créèrent avant de copier , et c'est parce qu'ils inventèrent eux-mêmes l'art qu'ils pratiquèrent dans le treizième et le quatorzième siècle , que , dans le quinzième , ils furent en état d'imiter de plus grands modèles.

Mais si cet esprit d'imitation , inconnu aux Grecs , établissoit une extrême différence entr'eux et les Italiens qui prétendoient les imiter ; la ressemblance , d'autre part , étoit devenue plus exacte que jamais , dans une

chose qui ne s'imite point, dans la situation politique des deux pays. L'Italie étoit devenue ce qu'avoit été la Grèce; Athènes revivoit dans Florence, Sparte dans Venise; Lucques et son Castruccio rappeloient, avec bien moins de vertus, Thèbes et son Epaminondas; Pise et Sienne pouvoient se comparer à Mégare et à Corinthe; Gênes, à Syracuse; tandis que la fertile Lombardie, comme autrefois les riches colonies de l'Asie mineure, n'avoit pas su maintenir sa liberté. Les tyrans italiens ressembloient aussi aux tyrans des Grecs. Ni les talens, ni même les vertus d'un *seigneur*, ne pouvoient légitimer son pouvoir usurné; il demeurait toujours odieux au peuple, et en proie à ses propres soupçons; des révolutions fréquentes le précipitoient du trône, où il ne pouvoit se maintenir que par des crimes; tandis que ceux que les Italiens appeloient les *seigneurs naturels*, le roi de Naples, comme autrefois celui de Macédoine, l'empereur, comme le grand roi de Perse, étoient respectés de génération en génération, et pouvoient sommeiller sur le trône, sans que leurs sujets tentassent de les renverser.

Parmi les races de tyrans qui s'étoient élevées sur la ruine des droits des peuples, celle des Visconti attiroit surtout les regards

de toute l'Italie. Son ambition avouée étoit d'envahir cette contrée toute entière, et les talens qui distinguèrent successivement plusieurs chefs de cette famille, tandis que des tyrans imbécilles ou corrompus, régnoient à Vérone et à Padoue, à Mantoue et à Ferrare, ses immenses richesses, et le pouvoir qu'elle possédoit déjà, sembloient lui assurer le succès dans ses projets d'agrandissement. Elle savoit mettre à profit toutes les révolutions de l'Italie, pour étendre chaque jour sa domination. Tantôt elle réduisoit les États voisins à se soumettre à elle sans réserve; tantôt elle leur offroit seulement son alliance; mais la protection qu'elle accordoit à ses alliés les assorvissoit. Elle continuoit à favoriser de toutes ses forces le parti gibelin, auquel elle se faisoit gloire d'être fidèle; mais c'étoit seulement dans les États où, à l'aide de ce nom encore puissant, elle espéroit exciter des mouvemens séditions. Elle ne prenoit point conseil de cet esprit de parti, dans sa politique intérieure, et c'étoit chez ses seuls rivaux qu'elle vouloit l'entretenir. Selon ses convenances passagères, elle recherchoit indifféremment l'alliance, ou des papes ou des empereurs; elle les flattoit tous deux, et n'étoit fidèle à aucun, parce que la corruption et la perfidie servoient mieux son am-

bit'on que n'auroient pu faire la franchise et la droiture. Dans les villes qui lui étoient soumises, elle laissoit éteindre les factions à l'aide desquelles souvent elle les avoit asservies; et les Lombards, corrompus par la fertilité de leurs campagnes, oublioient volontiers, dans le luxe et la mollesse, non-seulement leurs anciennes haines, mais la patrie et la liberté, pour lesquelles, deux siècles auparavant, ils avoient fait de si grandes choses. Parmi tant de cités soumises aux Visconti, la seule ville d'Asti osoit se plaindre encore de capitulations violées, et s'agitoit toujours pour les vieilles querelles des Isnardi, et des Gottuari (1).

Les États de l'archevêque Jean Visconti étoient bornés, au couchant, par ceux de Jean Paléologue, marquis de Montferrat, d'Amé VI de Savoie, dit le comte verd, et des vassaux de celui-ci, Jacques, prince d'Achaïe et comte de Piémont, et Thomas, marquis de Saluces (1). Toutes les villes du Piémont, autrefois libres, dépendoient de quelqu'un de ces seigneurs. Ceux de la maison de Savoie étoient alors mineurs; et, par un

(1) *Benvenuto di San-Giorgio Histor. Montisferrati. T. XXIII, p. 516.*

(2) *Guichenon, Histoire généalogique. T. I, p. 328 et 402.*

compromis avec le marquis de Montferrat, ils avoient pris l'archevêque Visconti pour arbitre de leurs querelles; ce qui, pendant que ce dernier vécut, maintint la paix sur cette frontière.

Au levant, les États de quatre seigneurs séparoient le territoire des Visconti de celui de l'église. Les Gonzague dominoient à Mantoue et à Reggio; les marquis d'Este, à Ferrare et Modène; les de la Scala, à Vérone et Vicence; et les Carrare, à Padoue. La puissance de la maison d'Este et de celle de la Scala, étoit de plus ancienne origine que celle des Visconti, et tous ces seigneurs avoient des titres égaux; cependant il s'en faut bien que le pouvoir de ces quatre familles fût stable à l'égal de celui des Visconti. On voyoit alors à la tête de chacune, des jeunes gens perdus de débauche. Ces princes croyoient que le pouvoir souverain n'étoit autre chose que le droit de satisfaire leurs passions les plus honteuses. C'étoit pour joür à leur tour de cette prérogative, et non pour se livrer à une ambition plus noble, que, par des complots perfides, les cadets de chaque famille cherchoient sans cesse à supplanter leurs aînés; les neveux, leurs oncles; les bâtards, leurs frères légitimes. Dans l'espace de peu d'années, on vit ces quatre maisons

ébranlées et affoiblies par de semblables conjurations.

La guerre civile qui éclata dans la maison d'Este, n'étoit cependant pas sans motif plausible. Le marquis Obizzo avoit, en mourant, légitimé, au mois de mars 1352, les fils qu'il avoit eus d'une maîtresse, et il avoit laissé à l'aîné, Aldobrandin, la succession à sa souveraineté. Son neveu, François, réclama contre un acte qui le dépouilloit de ses droits, et, lorsqu'il vit un bâtard en possession de l'héritage de sa maison, il se retira à la cour des Visconti. De-là, il chercha, tantôt par des intrigues, et tantôt par les armes, à recouvrer des droits qu'il croyoit légitimes (1).

Les divisions dans la famille de la Scala n'étoient point aussi excusables. Can Grande, qui régnoit alors, avoit deux frères légitimes, et un bâtard nommé Fregnano. Au mois de février 1354, il s'étoit rendu à Bolzano, pour y avoir une conférence avec le marquis de Brandebourg, son beau-frère. Fregnano essaya de profiter de l'absence de son frère, pour s'emparer de la souveraineté. Par un stratagème, il se rendit maître de la personne du plus jeune de ses frères, qui étoit resté à Vérone, et de celle d'Azzo de Correggio,

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 469.

gouverneur de la ville. Alors il publia différentes lettres qu'il prétendit avoir été adressées à ce gouverneur ou à lui-même. Sous prétexte que des troupes de Visconti menaçoient le Véronois, il fit sortir toute la garnison pour marcher à leur rencontre. Pendant la nuit du 17 février, il annonça la mort subite du seigneur Can Grande, et, le matin du jour suivant, il parcourut les rues, à cheval, avec son plus jeune frère Alboin, et il reçut l'hommage des magistrats et du peuple. Feltrino, l'un des seigneurs de Gonzague, qui avoit pris part à son complot, arriva bientôt à son aide, avec des troupes; peu de jours après, Bernabos Visconti, neveu de l'archevêque, lui amena aussi un corps de cavalerie que Fregnano n'osa point introduire dans la ville. Ces auxiliaires qu'il n'avoit pas demandés, et qui sembloient accourir par un amour désintéressé pour les trahisons, excitoient, avec raison, sa défiance.

Mais la nuit même que Bernabos s'éloignoit de Vérone, où l'on n'avoit pas voulu l'admettre, Can Grande, averti de la révolution survenue dans sa capitale, arriva devant la porte du champ de Mars; elle lui fut ouverte en silence, par le capitaine qui lui étoit dévoué, et Cane, appelant aux armes le peuple, auquel il faisoit répéter son nom,

sempara du quartier au-delà de l'Adige. Le matin suivant, 25 février, il passa le pont, et attaqua Fregnano qui défendoit l'autre partie de la ville. Après un combat acharné, le bâtard de la Scala fut tué, ainsi que Paul Pic de la Mirandole, qu'il avoit nommé son podestat, et plusieurs de ses complices. Feltrino Gonzague fut fait prisonnier, et ne put ensuite racheter sa liberté qu'au prix de trente mille florins. Le cadavre de Fregnano fut exposé ignominieusement sur la potence ; un grand nombre de ses partisans furent envoyés au supplice, et Can Grande se trouva de nouveau maître de Verone ; mais la rebellion qu'il avoit si rapidement étouffée, lui avoit fait connoître tout ce qu'il avoit à craindre des seigneurs de Mantoue et de Milan (1).

Les conjurations qui furent tramées dans les familles de Carrare et de Gonzague, ne firent point éclater de guerre civile. Elles s'accomplirent l'une et l'autre dans l'enceinte des palais des princes. A Padoue, un oncle et un neveu, Jacopino et Francesco de Carrare, régnoient ensemble. Ce dernier, que nous verrons ensuite gouverner et défendre

(1) *Gazata Chronicon Regiense*. T. XVIII, p. 73. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 478. — *Libro del Polistore*. c. 41, T. XXIV, p. 835. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. p. 618. — *Matteo Villani*. L. III, c. 99 à 102, p. 221.

ses États avec assez de gloire, fit tout-à-coup saisir son oncle à table, comme il se a-
 poit avec lui (1); il l'accusa d'avoir gardi
 un complot pour le faire assassiner, et il le
 fit jeter dans une prison, où le malheureux
 Jacopino vécut encore dix-sept ans. Sa femme,
 Marguerite de Gonzague, fut renvoyée à
 Mantoue, avec son fils, âgé d'un an. Une
 secrète jalousie entre cette femme et celle
 de Francesco, avoit été la cause première
 de cette catastrophe (2).

La conspiration de Mantoue éclata la der-
 nière. Guido de Gonzague, seigneur de cette
 ville, avoit trois fils, dont il avoit associé
 l'aîné, Ugolino, à son pouvoir; et, comme
 celui-ci montrait autant de valeur que de
 prudence, Guido, devenu vieux, lui aban-
 donnoit peu à peu toute son autorité. Les
 deux plus jeunes frères, Louis et François,
 en conçurent la plus violente jalousie. En
 1362, ils complotèrent contre lui, et le 2,
 ou, selon d'autres, le 13 octobre, ils le
 massacrèrent. Le vieux Guido de Gonzague,
 qui, par sa conjuration contre Passerino des

(1) Le 18 juillet 1355.

(2) *Cortusiorum Historia de novit. Paduæ. T. XII. — Gatarz
 Cronica di Padova. T. XVIII, p. 41.*

Monacossi , avoit , en 1328 , élevé sa famille au rang des maisons souveraines , vit massacrer , par ses propres enfans , celui de ses fils sur lequel reposoient toutes ses espérances ; lui-même il fut dépouillé par eux du pouvoir souverain , et il finit ses jours dans la douleur (1).

Tels étoient les princes indépendans qui gouvernoient le nord de l'Italie. On y trouvoit aussi , il est vrai , une autre famille de seigneurs , les Beccaria , qui dominoient à Pavie. Mais ceux-ci étoient vicaires tour-à-tour , ou des Visconti , ou des seigneurs de Montferrat. Plusieurs petits princes régnoient encore dans les villes de la Romagne et de l'État de l'église ; cependant le nombre des maisons souveraines de l'Italie avoit beaucoup diminué , et la géographie de cette contrée s'étoit fort simplifiée. Le nombre des républiques étoit plus réduit encore. Gênes et Bologne étoient , momentanément du moins , soumises aux Visconti ; Lucques obéissoit aux Pisans ; en sorte qu'il ne restoit plus que Venise , Pise , et les trois communes guelfes de Toscane , Florence , Sienne et Pérouse : les autres villes , jadis libres , de

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 466. — *Platina Historia Mantuanæ urbis*. L. III, p. 747.

cette province, étoient plutôt sujettes qu'alliées de ces trois républiques.

Les communes guelfes de Toscane étoient plus particulièrement en butte aux projets hostiles et à l'ambition de l'archevêque de Milan ; mais elles étoient aussi prévenues contre lui par leur double haine pour le parti gibelin et pour la tyrannie. Nous avons vu comment les Florentins avoient repoussé la guerre qu'en 1351, Visconti avoit portée en Toscane, comment ils avoient forcé le général du seigneur de Milan à lever le siège de Scarperia ; mais la force ouverte étoit bien moins à redouter que les intrigues secrètes ; Visconti cherchoit dans chaque ville, dans chaque château, à s'assurer des partisans, ou à séduire des traitres, et, pendant l'hiver qui suivit cette campagne glorieuse, peu s'en fallut que la ville d'Arezzo ne lui fût vendue. Le seigneur de Milan avoit encouragé la famille guelfe des Brandagli d'Arezzo, à s'emparer de la tyrannie ; il avoit ménagé, pour elle, une alliance avec les petits tyrans gibelins d'Agobbio et de Città di Castello. Déjà les Brandagli avoient surpris une porte, et, par des signaux, ils avoient appelé à leur aide les troupes des Visconti, lorsque les habitans d'Arezzo prirent les armes, et chassèrent les rebelles de la

ville, avant qu'ils pussent exécuter leurs coupables projets (1). 1351.

Les républiques guelfes de Toscane, ralliées par le danger qu'elles couroient en commun, ayant conclu une ligue entr'elles pour leur défense mutuelle (2), envoyèrent une députation au pape, afin de l'engager à se mettre à la tête d'un parti formé originairement pour la défense de l'église, et à venger l'affront que ses armes avoient reçu devant Bologne.

Mais Visconti étoit dès long-temps entré en négociations avec la cour d'Avignon, pour chercher à l'appaiser. Il achetoit, au poids de l'or, des partisans jusque dans le sacré collège; ses présens avoient été acceptés par la vicomtesse de Turenne, maîtresse de Clément VI, qui avoit tout pouvoir sur lui, en sorte que la cour foiblissoit chaque jour dans sa colère, et chanceloit dans ses résolutions (3). Les cardinaux qui paroissoient animés du plus vif ressentiment, et qui parloient avec le plus de force pour l'honneur de l'église, n'avoient pas de honte, au consistoire suivant,

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 36, p. 126.

(2) *Ib.* c. 46, p. 135.

(3) *Ib.* c. 52, p. 140. — *Raynaldus Annales Eccles.* 1352. §. 7, T. XVI, p. 329.

de se déclarer pour ce même Visconti dont ils s'étoient montrés les antagonistes (1).

1352.

Enfin, le pape céda aux sollicitations de sa maîtresse et de ses courtisans; le 5 mai 1352, il déclara au consistoire des cardinaux, qu'en considération de la soumission de l'archevêque de Milan et de sa sainte obéissance, il annulloit tous les procès intentés contre lui, et il retiroit les excommunications et les interdits dont il l'avoit frappé. Les ambassadeurs du seigneur de Milan présentèrent à Clément VI, les clefs de Bologne, comme pour lui restituer cette ville, mais le pape les leur rendit. Il céda en même-temps, pour le terme de douze ans, la souveraineté de Bologne à Visconti, comme un fief de l'église, moyennant une redevance de douze mille florins par année (2). Cent mille florins furent payés par le seigneur de Milan, à la chambre apostolique, pour les frais de la précédente guerre en Romagne. Plus de deux cent mille florins avoient été dépensés pour séduire les personnages les plus importans de la cour

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 66, p. 151.

(2) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 427. — *Josephi Ripamontii Historia Mediol.* L. II, p. 552. ap. *Grævium Thesaurus*. T. II. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIII, T. II, p. 213.

d'Avignon, et obtenir d'elle un traité aussi ^{1352.} avantageux (1).

Pendant ce temps, les républiques de Toscane, obligées à renoncer aux secours de leur allié naturel, s'étoient adressées à l'héritier d'une famille dont elles avoient combattu les ancêtres; au petit-fils de Henri VII, au fils de Jean de Bohême, Charles IV qui étoit alors roi des Romains; elles lui représentèrent que le peu de pouvoir que les empereurs conservoient encore sur l'Italie seroit bientôt envahi par les Visconti, si le monarque n'arrêtoit pas enfin leur ambition; elles offrirent de le seconder de toutes leurs forces, pour abaisser l'orgueil du seigneur de Milan; de lever pour Charles, une armée, et de lui payer des subsides, lorsqu'il viendrait en Italie prendre les deux couronnes du royaume des Lombards et de l'empire romain (2). Un chancelier de Charles IV vint à Florence pour suivre cette négociation. Le subside à payer à l'empereur fut fixé à deux cent mille florins; l'armée qu'il devoit commander devoit être de six mille gardes, dont un tiers seulement à sa solde; et les magistrats des républiques devoient

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 4, p. 163.

(2) *Ib.* L. II, c. 76, p. 157.

1352. prendre le titre de vicaires impériaux. Ce traité fut publié à Florence, au commencement de mai 1352; mais Charles IV ne pouvant encore s'éloigner de son royaume de Bohême, refusa de le ratifier (1).

L'archevêque de Milan n'avoit point entrepris, pendant la campagne de 1352, de faire envahir la Toscane par une armée considérable; mais il avoit distribué ses forces sur plusieurs points, et il avoit donné des secours à tous les ennemis des républiques. Il suscita contre Pérouse et Sienne, le comte d'Urbino, de la maison de Montefeltro, le seigneur de Cortone, et le préfet de Vico, qui gouvernoit plusieurs villes des États de l'église. Dans les Apennins, le vieux Pierre Saccone des Tarlati, étoit encore, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, l'ennemi le plus actif des Guelfes; il surprenoit et dévastoit, par des incursions inattendues, tantôt les campagnes du Mugello, tantôt celles d'Arezzo. Il s'étoit emparé du bourg Saint-Sépulchre, forteresse importante des Pérousins, et bientôt après, d'Anghiari, et de deux autres châteaux (2). Enfin, dans la Garfagnane, François

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 6 et 7, p. 164, et c. 10, p. 170.

(2) *Ib.* L. II, c. 42, p. 131.

Castracani entreprenoit le siège de Barga, avec des forces considérables que lui fournissoit l'archevêque. Mais la ligue guelfe sortit glorieusement de cette lutte, elle reprit après un long siège, et rasa jusqu'aux fondemens, le fort château de Bettona, à huit milles de Pérouse, qui avoit été pris par les Gibelins (1); Castracani fut forcé à lever le siège de Barga, après avoir été défait dans la Garfagnane (2); et Pierre Saccone, vaincu près de Bibbiena, ne dut son salut qu'à la bonté de son cheval (3).

La guerre n'avoit point été soutenue de part ou d'autre, avec des forces proportionnées à la puissance de l'archevêque de Milan ou des Florentins. Cependant, l'un et l'autre parti désiroient la paix; Visconti redoutoit la négociation déjà entamée par les Guelfes avec Charles IV; de plus, il craignoit un changement dans les dispositions de la cour d'Avignon. Clément VI étoit mort le 5 décembre 1352, après avoir vécu, non comme un chef de l'église, mais comme un souverain voluptueux et magnifique, entouré de femmes et de chevaliers, dans la pompe

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 25, 26, 27, p. 176.

(2) *Ib.* c. 35, p. 181.

(3) *Ib.* c. 11, p. 168.

1352. et dans les plaisirs (1). L'évêque de Clermont, cardinal d'Ostie, qui lui fut donné pour successeur, le 28 décembre, sous le nom d'Innocent VI, pouvoit avoir l'intention de rompre un traité surpris à son prédécesseur par la vénalité de ses courtisans. L'archevêque de Milan crut devoir faire la paix avec les Guelfes, pour n'avoir rien à craindre de l'église. Il proposa aux républiques de Toscane, d'ouvrir un congrès à Sarzana; les ambassadeurs s'y rendirent d'une et d'autre part, et commencèrent leurs conférences

1353. le 1.^{er} janvier 1353 (2). On accepta la médiation des Gambacorti et de la république de Pise, qui étoient demeurés neutres entre l'archevêque et les Florentins; et, par leur entremise, un traité de paix fut conclu entre Visconti et les républiques de Florence, Pérouse, Sienne, Arezzo et Pistoia. Quelques châteaux pris de part et d'autre furent restitués, et la république de Pise se rendit garante de l'exécution du traité (3).

Mais la paix de Sarzane procura à peine quelques mois de tranquillité aux Florentins.

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 43, p. 186.

(2) *Ib.* c. 47, p. 189.

(3) Il fut publié à Florence le 1.^{er} avril 1353. — *Matteo Villani*. L. III, c. 59, p. 195.

Bientôt une armée plus redoutable que celle ^{1353.} de l'archevêque ravagea la marche d'Ancone et la Romagne, et une guerre plus désastreuse menaça les frontières de la Toscane. Un gentilhomme provençal, chevalier de saint-Jean de Jérusalem, le frère Montréal d'Albano, que les Italiens ont nommé Frà Moriale (1), s'étoit distingué au service du roi de Hongrie, dans les guerres du royaume de Naples. Dans ces provinces malheureuses, abandonnées à toutes les vexations des gens de guerre, il avoit appris à donner une certaine régularité au brigandage, et à maintenir une certaine discipline parmi des soldats, auxquels tous les crimes étoient permis. Par cette association de la règle à la licence, il avoit rassemblé une compagnie d'aventure, avec laquelle il étoit resté dans le royaume de Naples, après le départ de Louis de Hongrie. La reine Jeanne, pour s'en délivrer, avoit pris à sa solde Malatesta, seigneur de Rimini, avec une forte armée; celui-ci avoit assiégé, en 1352, Montréal dans Averse, il l'avoit forcé à capituler et à sortir du royaume, après avoir restitué tout le butin qu'il y avoit

(1) Sur son vrai nom, voyez *Raynaldus Annales Ecclesiast.* 1353. §. 5, p. 340.—*Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIII, T. II, p. 220.—De Sade, *Mémoires pour la vie de Pétrarque.* L. V, p. 354.

1353. amassé (1). Montréal, avec le petit nombre de soldats qui lui étoient demeurés fidèles, s'étoit mis à la solde du préfet de Vico, seigneur de Viterbe, d'Orviète, et de quelques autres villes du patrimoine de saint-Pierre; mais dans cet abaissement même, il nourrissoit de plus vastes projets; il avoit écrit à tous les connétables qui commandoient des gens de guerre, en Italie, pour leur offrir une solde et du service comme dans les troupes réglées, leur annonçant en même-temps qu'ils jouiroient, auprès de lui, de toute la licence que se permettoient les soldats des compagnies d'aventure. Par ces promesses, il attira sous ses drapeaux quinze cents gendarmes et deux mille fantassins, et il conduisit aussitôt cette troupe sur le territoire du seigneur de Rimini, dont il vouloit se venger. Il entra dans ce petit État au mois de novembre 1353, et avant la fin de l'hiver, il avoit déjà conquis quarante-quatre châteaux (2).

Pendant que Montréal mettoit la Romagne à feu et à sang, il donnoit à sa compagnie, un gouvernement régulier. Il avoit nommé un trésorier, des conseillers, des

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 40, p. 184.

(2) *Ib.* c. 89, p. 216.

secrétaires, avec lesquels il déliberoit sur les intérêts communs. Des juges maintenoient la paix dans son camp, et faisoient observer entre ses soldats, une rigoureuse justice, tandis qu'il leur laissoit exercer toute espèce de brigandages, contre les habitans des pays où il faisoit la guerre. Le butin étoit partagé d'une manière régulière, entre les officiers et les soldats; il étoit vendu ensuite à des marchands qui suivoient l'armée, pour racheter les effets pillés, et Montréal faisoit respecter les personnes et les propriétés de cette classe d'hommes. Par cette discipline il faisoit régner l'abondance dans son camp; les gens de guerre ne parloient en Italie que des richesses qu'on acquéroit à son service. Ceux qui étoient à la solde des princes ou des républiques, attendoient avec impatience le terme de leurs engagemens, pour quitter leurs drapeaux, et se rendre auprès de Montréal; plusieurs même commettoient des fautes volontaires pour se faire congédier avant l'expiration du temps pour lequel ils étoient engagés (1).

Malatesta, accablé par cette compagnie, vint implorer les secours des trois communes

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 108, p. 229. — *Leonardo Aretino Storia Fiorent.* L. VIII.

1353. guelfes de Toscane. Il leur représenta que ces brigands, ennemis de toutes les nations et de tous les gouvernemens, quitteroient bientôt sa principauté déjà épuisée, pour attaquer la Toscane, où ils espéroient trouver de plus grandes richesses; que si on ne se hâtoit de les punir, leur exemple pernicieux séduiroit tous les soldats d'Italie, et feroit tourner toutes les forces de la société contre elle-même. Malgré des motifs aussi puissans, Pérouse et Sienne refusèrent de provoquer un ennemi qui ne les avoit pas attaquées. Florence fit passer quelques secours à Malatesta, mais ils n'étoient pas suffisans, en sorte que le seigneur de Rimini les renvoya et traita avec la compagnie. Il lui promit quarante mille florins, pour l'éloigner de ses terres, et lui donna un de ses fils pour ôtage (1). Il ne put cependant payer une si grosse somme, qu'en licenciant toutes ses troupes, et les soldats qu'il renvoya, passèrent
 1354. au service de Montréal. Vers la même temps, plusieurs des premiers barons de l'Allemagne entrèrent dans la grande compagnie, qui devint plus redoutable que jamais (2).

(1) *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 902.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 110, p. 230. — *Polistore*. c. 40, p. 832, T. XXIV.

Les républiques toscanes qui n'avoient pas 1354.
su attaquer la grande compagnie, dans le
moment convenable, avoient du moins formé
une ligue pour se défendre contre elle ;
elles étoient convenues de mettre trois mille
chevaux sur pied, et le contingent des Flo-
rentins étoit déjà arrivé à Pérouse. Mais
Montréal réussit avec facilité, à dissoudre
cette ligue; il rechercha l'amitié des Pérou-
sins, dont il déclara qu'il respecteroit scrupu-
leusement la neutralité; il demanda de pouvoir
traverser leur territoire sans s'y arrêter,
et en payant comptant tout ce dont il
auroit besoin. Séduits par l'espérance d'é-
chapper au danger, sans combat et sans
dépenses, les Pérousins abandonnèrent lâche-
ment leurs alliés, et firent leur paix particulière
avec Montréal (1). Alors la compagnie entra
par Asciano et Montepulciano, sur le territoire
de Sienne; et les Siennois, effrayés de l'aban-
don où leurs voisins les laissoient, traitèrent à
leur tour avec Montréal, et lui donnèrent
seize mille florins, pour qu'il continuât sa
route sans s'arrêter chez eux. (2).

Les Florentins avoient à cette époque des
prieurs foibles et malhabiles, qui ne surent

(1) *Matteo Villani. L. IV, c. 14, p. 243.*

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato. T. XV, p. 141.*

1354. point mettre la république en état de se défendre. Ils échouèrent dans la tentative de contracter alliance avec les Pisans , pour repousser en commun l'ennemi , et ils ne réussirent pas à mettre une armée en campagne. La compagnie , au mois de juillet 1354 , ravagea pendant huit jours , le val d'Elsa et les environs de Staggia et de San-Casciano , sans rencontrer de résistance. Elle étoit alors composée de sept mille gendarmes , dont deux mille , il est vrai , avoient perdu leurs chevaux , et servoient à pied , sous l'armure de cuirassiers ; de quinze cents hommes d'infanterie d'élite , qu'on appeloit alors *masnadieri* , et d'une troupe de valets , de vivandières , et de gens de mauvaise vie qu'on estimoit à vingt mille personnes. Montréal savoit employer avec avantage , cette foule qui suivoit son camp , pour piller les campagnes et procurer des vivres aux soldats (1). Les Florentins se résolurent enfin à payer vingt-cinq mille florins au trésor de la compagnie , et les Pisans seize mille (2) , outre des présens considérables à ses différens chefs ; et Montréal promit aux deux républiques qu'il ne rentreroit pas de deux ans sur leur territoire. Il recueillit

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 15, p. 244.

(2) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1022.

ensuite le reste des contributions qui lui étoient dues en Romagne, après quoi il conduisit sa troupe en Lombardie, où une ligue s'étoit formée, à l'instigation des Vénitiens, contre l'archevêque de Milan. Montréal mit son armée à la solde de cette ligue, qui, pour quatre mois de service, lui promit cent cinquante mille florins (1).

Après avoir par ce traité, assuré la subsistance de la grande compagnie pendant l'hiver, le chevalier de Montréal en confia le commandement à un allemand, que les Italiens nomment le comte Lando. Lui-même il s'en sépara, et vint avec une suite peu nombreuse, à Pérouse et à Rome, sous prétexte d'y régler des intérêts domestiques, mais dans le fait, pour se ménager des intelligences dans le midi de l'Italie, où il comptoit au printemps, ramener sa terrible troupe. Les Pérousins, encore effrayés de sa puissance, le reçurent avec respect, et lui donnèrent le droit de cité dans leur ville; Montréal passa ensuite à Rome. Il croyoit avoir droit à la protection du gouvernement de cette ville, car ses deux frères qu'il avoit laissés à Pérouse, venoient d'avancer à Colas de Rienzo, l'argent que cet homme célèbre avoit employé à lever

(1) *Matteo Villani. L. IV, c. 16, p. 245.*

1354. quelques soldats, avec lesquels il étoit revenu à Rome, en triomphe.

Mais le tribun, en rentrant au Capitole, s'étoit de nouveau considéré comme le représentant de l'ancienne république romaine, le protecteur de l'univers, et le vengeur des crimes commis dans toute l'Italie. Il fit saisir le chevalier de Montréal, et le fit traîner devant son tribunal; un acte d'accusation fut dressé contre lui, pour avoir attaqué sans provocation, les villes de la Marche et de la Romagne; pour avoir porté le fer et le feu dans les campagnes de Florence, de Sienne et d'Arezzo; pour avoir commandé une troupe de brigands, souillés de rapines et de meurtres; et comme Montréal n'opposoit à des faits aussi notoires, que le droit prétendu de la guerre, le tribun déclara que le titre de général n'atténuoit point des crimes qu'on punit chez les autres malfaiteurs; il condamna Montréal à la peine de mort, et lui fit trancher la tête à Rome, le 29 août 1354, sur la place des exécutions (1).

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 23, p. 250. — *Frammenti di Storia Romana*. L. III, c. 22. *Ant. Ital.* T. III, p. 531. — Lettre du pape Innocent VI, ap. *Raynald. Ann. Eccl.* 1354. §. 4, p. 352. Le pape redemande par cette lettre, aux banquiers de Padoue, les biens de Montréal, pour les appliquer au soulagement des malheureux qu'il avoit faits.

C'étoit par un changement de fortune bien étrange, que Colas de Rienzo, qui, en décembre 1347, s'étoit enfui du Capitole, et qui, un mois plus tard, avoit été obligé de s'échapper en cachette du château Saint-Ange; qui avoit été condamné comme hérétique et comme rebelle, et qui avoit languï tour-à-tour, dans les prisons de l'empereur, à Pragues, et dans celles du pape, à Avignon, se trouvoit de nouveau, revêtu d'une autorité souveraine, dans la ville d'où il avoit été chassé.

Le premier asile de Colas, après sa fuite de Rome, avoit été la cour du roi Louis de Hongrie. Mais, lorsque ce prince avoit quitté inopinément l'Italie, le tribun, resté sans défense, avoit passé en Allemagne, pour implorer la protection de Charles IV (1), espérant qu'il communiqueroit au roi des Romains, son enthousiasme pour Rome, et qu'il rendroit ce monarque digne des titres qu'il portoit. Dans le même esprit, Pétrarque avoit écrit à plusieurs reprises au même Charles, pour lui rappeler les devoirs des empereurs (2).

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 460.

(2) Voyez ces lettres dans les *Mémoires de Sade*. T. III, p. 68 et 340.

1354. Mais le descendant de la maison de Luxembourg, n'avoit point hérité de la générosité, de la franchise, ou d'aucune des vertus chevaleresques de Henri VII, ou de Jean de Bohême. Il livra honteusement Colas au pape, et en 1352, le tribun arriva dans Avignon, conduit par deux archers (1). La mort de Clément VI, le respect qu'inspirèrent une éloquence et des talens distingués, et sans doute aussi les recommandations de Pétrarque, qui écrivit au peuple romain, pour l'intéresser en faveur de son magistrat (2), sauvèrent Colas du supplice dont il étoit menacé. Quelques temps après, Innocent VI ayant résolu de délivrer toutes les villes de ses États, des tyrans qui les gouvernoient, et de les ramener sous l'autorité de l'église, envoya Rienzi au cardinal Giles Albornoz, chargé de cette mission, pour que ce prélat tirât parti des talens et de l'éloquence du tribun, ainsi que du crédit qui lui restoit encore (3).

(1) De Sade, Mémoires. L. IV, p. 227.

(2) *Petrarcæ epistolæ sine titulo.* ep. 4, p. 789. Editio Basileæ. fol. 1554.

(3) *Raynaldi Annales Eccles.* 1353. §. 5, p. 340. — *Vita Innocentii VI ex additamentis ad Ptolomeum Lucensem e Cod. msto. Patavino.* T. III, P. II. *Rer. It.* p. 608.

Giles ou Egidio Albornoz se disoit des- 1354.
 cendu des maisons royales de Léon et
 d'Aragon : il avoit été nommé fort jeune
 archevêque de Tolède , ce qui ne l'avoit
 pas empêché de porter les armes contre les
 Maures , et de se distinguer en combattant
 les infidèles. Après la bataille de Tariffa , il
 avoit , de sa main , armé chevalier , Alphonse XI
 de Castille , et en 1343 il avoit dirigé le
 siège d'Algésiras. Lorsqu'Alphonse XI mourut,
 Albornoz vint s'établir à la cour d'Avignon,
 où Clément VI lui donna le chapeau de
 cardinal. Innocent VI , en 1353 , ayant à 1353.
 choisir un général , dans le sacré collège ,
 jugea le cardinal espagnol plus propre qu'aucun
 autre à reconquérir les États de l'église (1).

Albornoz entra en Italie , au mois d'août
 1353 , avec fort peu de troupes , et plus de
 promesses de subsides que d'argent comptant.
 Quoiqu'il son arrivée excitât la défiance de
 l'archevêque Visconti , celui-ci le reçut hono-
 rablement (2). Le cardinal passa ensuite à
 Florence , où il arriva au mois d'octobre ,
 et il obtint de la république , une petite

(1) Mémoires de Sade. T. III, L. V, p. 313. — *Raynaldi*
Annal. Eccles. 1353. §. 1, p. 338.

(2) *Polistore*, c. 40, T. XXIV, p. 833. — *Cherubino Ghirar-*
dacci, Stor. di Bolog. L. XXIII, p. 317.

1353. troupe auxiliaire de cent-cinquante cavaliers. Jusqu'alors, les forces d'Albornoz étoient bien disproportionnées à ses vastes projets; mais il comptoit moins sur son armée, que sur les dispositions des peuples; car sa mission étoit toute bienfaisante. Il étoit chargé de rendre aux villes, la liberté et le gouvernement républicain dont elles avoient joui long-temps sous la seule protection de l'église, et il arrivoit pour combattre de petits tyrans, ennemis des peuples autant que des papes, des tyrans dont l'autorité étoit odieuse, et dont les passions étoient causes de tous les malheurs publics. Clément VI, avant sa mort, avoit déjà lancé une bulle d'excommunication contre tous ces usurpateurs, et plus particulièrement contre Jean de Vico, tyran de Viterbe et d'Orviète, François des Ordelaffi, tyran de Forli, et Jean et Guillaume des Manfredi, tyrans de Faenza (1).

Les Romains furent les premiers à se réconcilier avec l'église, par l'entremise du cardinal Albornoz; mais ils firent alliance avec elle, plutôt qu'ils ne se soumirent à son autorité (2). Depuis la fuite de Colas

(1) En date du 7 des ides de juillet 1352. — *Raynaldi Annal.* 1352. §. 11, p. 331. — *Matteo Villani.* L. III, c. 84₂ p. 213.

(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 91, p. 217.

de Rienzo, ils n'avoient éprouvé que des révolutions désastreuses; les nobles rentrés à Rome avoient recommencé leurs brigandages; le peuple, sous la conduite de Jean Cerroni, démagogue qui, avec le titre de recteur, fut installé au Capitole, avoit chassé de nouveau, la noblesse de la ville (1); il l'avoit ensuite rappelée pour défendre Rome contre le préfet de Vico. Les nobles, que l'adversité n'instruisoit jamais, avoient renouvelé leurs anciennes querelles; les Orsini et les Savelli s'étoient battus dans les rues; et le recteur Jean Cerroni, ayant vainement appelé le peuple aux armes pour maintenir l'ordre, abdiqua sa dignité, et s'éloigna d'une ville où aucun gouvernement ne pouvoit se soutenir (2).

Lorsqu'Innocent VI succéda à Clément, de concert avec le peuple, il chargea deux sénateurs, Bertoldo Orsini et Stefano Colonna, de l'administration de Rome; mais peu de semaines après leur installation, la cherté des vivres ayant excité les plaintes de la populace, le Capitole fut assiégé, Orsini fut lapidé, et Colonna, s'échappant par une

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 47, p. 136.

(2) *Ib.*, L. III, c. 18, p. 173, et c. 33, p. 181.

1353. fenêtre, ne se déroba à la mort qu'à l'aide d'un vil déguisement (1).

La guerre recommença ensuite avec fureur entre les différens partis de la noblesse, et elle se continua jusqu'au mois d'août 1353. A cette époque les Romains, las de se battre pour leurs princes, se choisirent, de nouveau, un chef plébéien; c'étoit un scribe ou notaire du sénat, nommé François Baroncelli. A l'imitation de Colas de Rienzi, il prit le titre de tribun; et, comme lui, il envoya au supplice, les nobles les plus séditioneux, et força les autres au repos (2). Baroncelli gouvernoit Rome lorsque le cardinal Albornoç, accompagné par Colas de Rienzo, entra dans l'État de l'église. Ce fut lui qui conclut, avec le légat, le premier accord au nom du peuple romain. En même-temps, Montefeltro, Aquapendente et Bolzena, ouvrirent leurs portes au représentant du souverain pontife; mais Jean de Vico, qui portoit le titre de préfet de Rome, mit en défense les sept villes (3)

(1) Le 15 février 1353. — *Matteo Villani*. L. III, c. 57, p. 194. — *Frammenti d'Istoria Romana*. L. III, c. 4, p. 491. *Ant. Ital.* — *Raynald. Annal. Eccles. a. 1353. §. 4, p. 339.*

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 78, p. 207. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bolog.* L. XXIII, p. 224.

(3) Viterbe, Orvieto, Trani, Amelia, Narni, Marta et Canino.

dont il s'étoit emparé, et fit ses préparatifs ^{1353,}
pour soutenir la guerre (1).

L'approche de Colas de Rienzo rappela aux Romains, non ses dernières extravagances, mais les beaux temps de son gouvernement et les espérances qu'il leur avoit fait concevoir. Ils se rendirent en foule au devant de lui à Montefiascone. « Reviens à » Rome, lui disoient-ils, reviens dans ta ville, » c'est à toi qu'il appartient de la délivrer » de ses maux; sois-en le seigneur, et nous » te soutiendrons de toutes nos forces; n'en » doutes point, jamais tu n'y as été désiré, » jamais tu n'y as été chéri comme tu l'es au- » jourd'hui (2). » Mais Colas n'étoit plus indépendant; toutes ses démarches étoient subordonnées à la politique du cardinal; et celui-ci songeoit beaucoup moins à rendre maître de Rome un homme entreprenant et ambitieux, qu'à profiter de l'empire de cet homme sur les Romains, afin de faire réussir d'autres entreprises. Loin de vouloir prêter à Colas de Rienzo quelques gendarmes pour le conduire au Capitole, il demanda aux députés qui étoient venus auprès de lui, d'armer le peuple romain

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. III, c. 5, p. 493. — *Raynald. Annal. Eccles.* 1353. §. 3, p. 339.

(2) *Frammenti di Storia Romana*. L. III, c. 14, p. 513.

1353. contre le préfet de Vico, s'ils vouloient que Colas rétablît ensuite chez eux le *bon état*.

Sur ces entrefaites, le préfet, qui avoit pu reconnoître combien il étoit détesté par les citoyens de Viterbe et d'Orviète, voulut donner aux plus hardis l'occasion de manifester leurs sentimens, afin de pouvoir les en punir. Après avoir augmenté secrètement le nombre de ses satellites, il les distribua dans tous les lieux forts de ces deux villes, et les avertit de se tenir prêts. Il chargea ensuite quelques hommes affidés de crier *aux armes, vive le peuple!* Tous ceux qui supportoient impatiemment la tyrannie accoururent à cet appel, et s'attroupèrent dans les rues. Jean de Vico, à Viterbe, et son fils, à Orviète, n'attendoient que ce signal, ils sortirent de leurs retraites avec leurs soldats, et, tombant sur les séditieux, ils en firent un massacre général (1).

Par cette exécution, le préfet croyoit avoir assuré sa souveraineté, il ne fit qu'augmenter l'embarras de sa situation; le peuple, indigné, refusant désormais de le défendre contre le
1354. légat. Au mois de mars celui-ci lui prit Toscanella; et au mois de mai il vint mettre le

(1) *Matteo Villani. L. III, c. 98, p. 220. — Cronica d'Orviète, p. 680.*

siège en même-temps devant Viterbe et Orviète, avec treize cents chevaux et dix mille fantassins. Les Romains étoient venus en grand nombre au camp d'Albornoz, et d'autres renforts lui arrivoient encore. Jean de Vico n'osa point s'exposer au ressentiment du peuple, qui pouvoit enfin éclater sans danger. Il se rendit à discrétion au légat; il lui livra toutes les villes qu'il avoit occupées, et qui furent remises en liberté, comme elles l'étoient auparavant sous la protection de l'église. Albornoz, cependant, en récompense de la prompte soumission du préfet, lui abandonna le gouvernement de Corneto, Civita-Vecchia et Respampano (1). Il tourna ensuite ses armes, au mois de juin, contre Jean de Gabrielli, tyran d'Agobbio, et il le força également à rendre la liberté à sa patrie (2).

La soumission du préfet ne laissoit point de prétexte à Albornoz pour retenir plus long-temps Colas de Rienzo auprès de lui. Il lui conféra donc la dignité de sénateur de Rome, selon l'ordre qu'il en avoit reçu

(1) *Frammenti di Storia Rom.* L. III, c. 5, p. 495. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 10, p. 240. — *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIII, p. 218. — *Raynald. Annal. Ecclesiast.* 1354. §. 1, p. 351. — *Cronica d'Orviète.* T. XV, p. 682.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 13, p. 243.

1354. du pape (1), et il le laissa partir, mais sans lui donner ni soldats, ni argent, pour achever son entreprise. Colas, néanmoins, s'étoit fait trop d'ennemis parmi la noblesse, pour pouvoir traverser la campagne de Rome et le patrimoine, s'il n'avoit pas quelques compagnies de gendarmes pour escorte. Dans ce temps, les deux frères de Montréal, enrichis par les brigandages de cet aventurier, se trouvoient à Pérouse. Colas alla les voir; il leur exposa ses projets pour la prospérité de l'Italie; il les sollicita de s'associer à sa gloire et au pouvoir qu'il alloit recouvrer; et, avec cette éloquence persuasive qu'aucun homme ne possédoit au même degré que lui, il les engagea enfin à lui prêter une somme considérable pour le rétablissement du *bon état*. Lorsque Colas, peu de semaines après, fit saisir le chevalier de Montréal, qui, moins facile à séduire par des illusions que ses frères, venoit à Rome pour veiller sur le tribun, et le forcer à tenir ses promesses; l'ingratitude de Colas qui envoyoit ce redoutable aventurier au supplice, fut bien plus remarquée que la justice de la sentence qu'il prononçoit (2).

A son arrivée à Rome, Colas de Rienzo

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. III, c. 16, p. 519.

(2) *Ib.* c. 21, p. 529.

y fut reçu avec enthousiasme : son exil avoit 1354.
effacé le souvenir de sa vanité. L'autorité
que lui confioit le peuple étoit consolidée
par les décorations dont le pape l'avoit revêtu.
Non-seulement Innocent VI l'avoit nommé
sénateur, il l'avoit reconnu pour noble et
pour chevalier, et il avoit ainsi ratifié la
bizarre cérémonie de la conque de saint
Sylvestre, en vertu de laquelle Colas avoit
pris le titre de chevalier du Saint-Esprit (1).
Mais, le sénateur-tribun, loin de se corriger
de ses défauts, avoit perdu, dans son exil,
cet enthousiasme pour la vertu et la patrie qui
rachetoit ses torts. Sa position étoit devenue
plus difficile depuis qu'il devoit concilier les
volontés, du pape avec celles du peuple. Le
supplice de Montréal, et celui de Pandolfe
Pandolfucci, citoyen romain universellement
estimé, lui furent reprochés comme des actes
d'iniquité; la guerre qu'il étoit obligé de sou-
tenir contre les Colonna redoubloit son em-
barras. Etienne Colonna le jeune, demeuré
chef de cette maison, s'étoit fortifié dans
Palestrina; et Colas, après avoir vainement
entrepris le siège de cette place, avoit été

(1) Il lui écrivit, en date du 3 des cal. de septembre, avec
cette adresse : *Dilecto filio nobili viro, Nicolao Laurentii*
MILITI, senatori urbis. Annal. Ecclesiast. S. 3, p. 352.

1354. obligé de ramener ses soldats à Rome, (sans argent pour les payer (1). Il essaya dans cette situation pénible d'établir une imposition nouvelle: le peuple ne s'y soumit pas long-temps.

Le 8 octobre, une sédition éclata dans deux quartiers de Rome à la fois, à Ripa et à la place Colonne. Des forcenés se rassembloient aux cris de *vive le peuple, meure le traître Colas de Rienzo!* Ils s'approchèrent du Capitole, et le tribun s'y vit bientôt abandonné par ses gardes, par ses ministres et ses serviteurs; il ne resta que trois personnes auprès de lui. Cependant il avoit fait fermer les portes de ce palais; le peuple y mit le feu, mais l'incendie, en gagnant l'escalier, ferma le passage aux assaillans. Colas se revêtit de son armure de chevalier, et, prenant dans ses mains l'étendard du peuple, il s'avança sur le balcon d'une salle supérieure, et demanda, par signes, qu'on fit silence pour l'entendre. Tel étoit le pouvoir prodigieux de son éloquence, que, s'il avoit pu obtenir qu'on le laissât parler, il auroit infailliblement apaisé la multitude. Mais le peuple se refusoit obstinément à l'entendre, et lançoit des pierres contre lui, pour le forcer à quitter le balcon; après

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. III, c. 19, p. 523.

de vains efforts pour appaiser ces forcenés , 1354.
Colas , ayant été blessé au bras , se retira
dans le palais (1).

Il ne renonça point cependant encore à l'espérance de calmer le peuple en le haranguant. Il se fit descendre dans des draps liés aux fenêtres , pour parvenir sur la terrasse de la chancellerie qui étoit également à découvert , mais où il pouvoit plus difficilement être atteint. De-là il essaya encore de parler , et ses efforts pour se faire entendre furent encore inutiles. Alors on le vit , indécis entre une mort glorieuse en combattant , et l'espérance de la fuite , ôter ses armes , puis les remettre pour les ôter encore (2). Il s'arrêta enfin à ce dernier parti. Le palais étoit forcé , et la populace occupée au pillage dans des salles dont il étoit séparé par l'incendie. Il essaya de se dépouiller de tout ce qui , dans ses habits , pouvoit faire reconnoître sa dignité ; il s'enveloppa du manteau du portier ; il prit sur sa tête des couvertures de lit , comme s'il revenoit du pillage ; et , traversant hardiment le feu , il indiqua aux pillards , en langue *romanesca* (3) ,

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. III, c. 24, p. 537.

(2) *Ib.* p. 541.

(3) C'est le langage du peuple à Rome. Dans ce patois est

1354. l'endroit d'où il venoit comme plein de hûtin, et il les enhardit à s'y aventurer à leur tour. Il passa ainsi, sans être reconnu, les deux premières portes et le premier escalier; s'il avoit pu franchir aussi heureusement le second, il étoit sauvé; mais, devant la dernière porte, un Romain l'arrêta, et, le saisissant par le bras, lui dit : *où vas tu?*

Colas arrêté, ne chercha plus à se cacher. Il jeta les couvertures qu'il portoit sur sa tête, et déclara qu'il étoit le tribun. Il fut alors conduit jusqu'au bas de l'escalier du Capitole, devant le lion de porphyre égyptien. C'étoit-là que lui-même avoit coutume de faire lire les condamnations. Parmi les forcenés qui l'entouroient, personne n'osoit le toucher; un profond silence succéda aux clameurs furieuses; lui-même attendoit, les


écrit le fragment d'histoire romaine qui est souvent désigné sous le nom de *Vie de Colas de Rienzi*. Citer ce passage intéressant, sera en même-temps faire c'unoître ce langage.

« *L'arme puse ioso in tutto, dolore ene da recordarese. For-
 » ficaose la varva, e tenzese la faccia de tenta nera. Era lù
 » da priesso una caselluccia, dove dormea lo Portanaro.
 » Entrato là, tolle uno vecchib tabarro de vile panno, fatto
 » a lo muodo pastorale campanino. Quello vile tabarro vestio;
 » Puoi se mese in capo una coitra de lietto, e cosi divisato
 » ne veo ioso. Passa la porta la quale stariava; passa le scale,
 » e lo terrore de lo solaro che cascava. Passa la intima porta
 » liberamente; fuoco non lo toccao, e misticaose co li altri,
 » desformato desformava la favella, etc. ».*

bras croisés sur la poitrine , la décision de ^{1354.}
son sort. Bientôt il leva les yeux ; et , par-
courant de ses regards la foule , il alloit profiter
du silence du peuple pour parler , lorsque
Cecco del Vecchio , un artisan qui étoit
proche de lui , redoutant l'effet que pourroit
faire encore son éloquence , lui enfonça son
estoc dans le ventre. Aussitôt , tous ceux qui
l'entouroient s'empressèrent de le frapper ;
sa tête fut séparée de son corps , qui , percé
de mille blessures , fut traîné par la ville ,
et suspendu , près de San-Marcello , à l'étau
d'un boucher (1).

Ainsi mourut un homme , qui deux fois
releva la gloire du nom romain , et qui
deux fois fut sacrifié par le peuple , auquel
il avoit consacré son existence.

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. III, p. 543. — *Matteo Villani*. L. IV, c. 26, p. 253.



CHAPITRE XLIII.

Mort de l'archevêque Visconti. — Charles IV en Italie. — Il traite avec Florence; il renverse à Sienne le gouvernement des neuf, et à Pise celui des Bergolini. — Il se retire avec honte. — Anarchie de la Sicile et de Naples. — Conquêtes d'Albornoz; discordes entre les Visconti.

1354 — 1355.

L'ARCHEVÊQUE de Milan avoit accepté la paix avec les républiques de Toscane, pour avoir le temps de se mettre en garde contre les projets ambitieux qu'il supposoit à Innocent VI; en effet, ce pontife étoit à peine monté sur le trône qu'il avoit entrepris de réduire sous son obéissance tous les pays qui relevoient du saint-siège. Mais les conquêtes d'Albornoz, dans les États de l'église, devenoient pour Visconti un motif de sécurité; le pape n'étoit pas assez puissant ou assez riche pour faire en même-temps la guerre en Lombardie et autour de Rome. S'il vouloit soumettre

les tyrans qui s'étoient partagé le patrimoine de saint Pierre, il devoit maintenir la paix avec les seigneurs de Milan, et renoncer à la haine que ses prédécesseurs leur avoient témoignée pendant cinquante ans. Jean Visconti crut donc pouvoir de nouveau se livrer à ses projets d'agrandissement. Peu de mois après la paix de Sarzana, il acquit la seigneurie de Gênes, comme nous l'avons vu dans un autre chapitre; et il se trouva bientôt engagé malgré lui dans la guerre de cette ville avec la république de Venise.

Visconti avoit déjà donné plusieurs sujets de plainte aux quatre seigneurs de la Marche Véronoise qui séparoient ses États de ceux de Venise; il avoit cherché à profiter de toutes les intrigues de chacune de ces petites cours, pour s'y faire un parti, ou même pour tenter de soumettre des villes qui lui paroisoient à sa bienséance. Mais les seigneurs de Mantoue, de Vérone, de Ferrare et de Padoue, foibles par eux-mêmes, et de plus divisés entr'eux, osoient à peine témoigner leur mécontentement, de peur que leurs plaintes ne servissent de prétexte à Visconti pour attaquer et conquérir leurs États. La seigneurie de Venise, qui ne possédoit encore sur le continent que la seule ville de Trévisé, avoit besoin de se procurer des alliés en terre-

ferme, pour combattre le seigneur de Milan. Elle se donna beaucoup de peine pour réconcilier les petits princes de la Marche Véronoise, et les armer contre leur ennemi naturel. Les ambassadeurs vénitiens parcoururent à plusieurs reprises cette province; ils invitèrent les princes à divers congrès (1); et ils les déterminèrent enfin, au mois de décembre 1353, à signer une alliance en vertu de laquelle ils devoient mettre quatre mille chevaux sur pied, au commencement de la campagne suivante, pour attaquer l'archevêque de Milan. Les maisons d'Este, de Gonzague, de Carrare et de la Scala, se joignirent aux Vénitiens pour solliciter les Florentins d'entrer dans la même alliance. Mais leurs ambassadeurs ne purent déterminer cette république à renoncer à la paix qu'elle venoit de conclure. La ligue formée par les Vénitiens s'adressa ensuite à Charles de Bohême, roi des Romains; elle reprit avec lui la négociation déjà ouverte par les Florentins, et elle lui offrit son secours pour lui procurer la couronne de l'empire, pourvu que, de son côté, le roi de Bohême attaquât le seigneur de Milan (2).

Charles IV étoit un prince intrigant et avide,

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 476-482.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 94, p. 218.

mais de peu de courage ; il sacrifioit sans cesse l'avantage de l'empire à celui de son royaume de Bohême, et son honneur à sa cupidité. Toutes ses négociations avec les Italiens n'avoient pour but que de les tromper ; il ne songeoit nullement à embrasser leurs querelles, et tandis qu'il traitoit avec tous les ennemis de Visconti, il avoit aussi accueilli les ambassadeurs du seigneur de Milan, et discuté les conditions d'une alliance avec lui. Ces négociations contradictoires lui parurent enfin avoir écarté de l'expédition en Italie, tous les dangers et toutes les difficultés qui avoient arrêté ses prédécesseurs (1). Les communes de Toscane, de tout temps ennemies des empereurs, l'avoient appelé les premières. Venise, Vérone, Padoue, Ferrare et Mantoue recherchoient son alliance ; le seigneur de Milan et du reste de la Lombardie lui

(1) En traçant le caractère de Charles IV, il faut choisir entre deux traditions tout-à-fait opposées. Les historiens de Bohême et ceux de Lucques en parlent toujours avec tout l'enthousiasme de la reconnaissance ; ceux de tout le reste de l'Allemagne et de l'Italie lui attribuent le caractère que nous lui donnons ici. Charles fut sans doute un très-bon roi pour la Bohême ; mais les historiens bohémiens ne peuvent pas se flatter que les monumens de sa magnificence, ou même ses bonnes lois, suffisent à détruire le jugement que tous ses contemporains ont porté de lui. Voyez cependant le panégyriste de Charles. *Franz Martin Pelzel. Vorrede Zur Kaiser Karl der Vierte. T. I.*

offroit son amitié; enfin, la cour d'Avignon l'avoit créé roi des Romains, aussi ses ennemis l'avoient-ils long-temps appelé le roi des prêtres. Charles IV, qui désiroit se débarrasser de la couronne de l'empire, envoya des députés à Innocent VI, pour ratifier les promesses qu'il avoit faites à son prédécesseur, et demander que le pape lui permit d'entrer en Italie, et nommât les légats qui devoient le couronner. Une délibération du consistoire, en février 1354, satisfit pleinement ses desirs (1).

La guerre cependant avoit éclaté entre l'archevêque de Milan et la ligué de la Véné-
1354. nie; le 18 mai, François Castracani, général de Visconti, étoit venu mettre le siège devant Modène, qui obéissoit au marquis d'Este. La famille des Pii, et tous les Gibelins de Modène avoient passé dans le camp milanais, et livré aux troupes de l'archevêque plusieurs châteaux-forts (2). D'autre part les Guelfes de Bologne et le parti républicain avoient voulu secouer l'autorité de Visconti d'Oleggio, qui commandoit dans cette ville pour le seigneur de Milan. La révolte avoit éclaté le 10 juin; on'avoit combattu avec fureur dans les rues; mais les républicains

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 103, p. 226.

(2) *Joh. de Bazano Chronicon Mutinense*. p. 619.

avoient succombé, et douze citoyens les plus distingués de Bologne avoient péri sur l'échafaud (1). 1354.

Il avoit fallu quelques mois, de part et d'autre, pour que les puissances en guerre se fussent mises en état de pousser avec vigueur les hostilités; mais la ligue de Vénétie venoit de prendre à sa solde la grande compagnie formée par le chevalier de Montréal, et commandée par le comte Lando. On pouvoit s'attendre à de brillantes opérations militaires, lorsqu'elles furent suspendues d'une manière imprévue. Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan, mourut inopinément, le 5 octobre 1354, à l'extraction d'un charbon, qui, deux jours auparavant, s'étoit manifesté à son front et qu'on avoit crû peu dangereux (2).

Il laissoit, pour lui succéder, trois neveux, fils de son frère, Etienne Visconti; c'est entr'eux que se partagea son héritage. Comme ils étoient entourés des soldats que l'archevêque avoit rassemblés pour combattre

(1) *Joh. de Bazano Chronic. Mutinense.* p. 620. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 11 et 12, p. 241.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 25, p. 252. — *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, p. 334. — *Bernard. Corio Storia di Milano.* P. III, p. 229.

1354. la ligue, ils n'eurent pas de peine à se faire proclamer seigneurs par toutes les villes de leur domination. Cette cérémonie, qui rappeloit encore des droits que le peuple n'exerçoit plus, se fit à Milan, le 12 octobre 1354. Les trois frères partagèrent ensuite et leurs États et leurs pouvoirs, de manière que chacun d'eux eût un appanage en propre, et que la souveraineté ne fût cependant pas divisée. La ville de Milan, centre du gouvernement, resta commune aux frères Visconti, de même que celle de Gènes. Mathieu, l'aîné des trois, prit, pour sa part, Plaisance, Parme, Bologne, Lodi et Bobbio; voluptueux et corrompu par la mollesse, il ne demanda d'autre part à l'administration générale, que d'être nommé le premier dans tous les actes. Bernabos, le second, eut en partage Crémone, Crème, Brescia et Bergame; en même-temps il se chargea du département militaire. Galeaz, le troisième, prit sur lui l'administration intérieure, et il eut pour appanage Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone et Alexandrie (1).

Peu de jours après, on apprit que Charles IV, roi de Bohême et des Romains, étoit

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 28, p. 255. — *Petri Azarii Chronicon*. T. XVI, p. 337.

arrivé à Udine, le 14 octobre, et y avoit ^{1354.} été reçu par son frère naturel le patriarche d'Aquilée. Chaque État et chaque faction d'Italie avoit négocié avec l'empereur élu, tous s'étoient flattés de diriger sa puissance contre leurs ennemis; mais ils apprirent avec étonnement que le monarque de l'Occident avoit, pour toute suite, trois cents cavaliers désarmés. Charles, avec cette foible escorte, fit successivement son entrée à Padoue et à Mantoue. Il fut reçu, dans ces deux villes, avec un respect égal, par les Carrare et les Gonzague (1).

Pendant son séjour à Mantoue, Charles IV s'offrit à être médiateur de la paix entre la ligue de Vénétie et les Visconti. Il engagea la première à congédier la grande compagnie, qui se jeta dans l'État de Ravenne, pour le ravager. Mais, la nouvelle de la défaite des Vénitiens, par les Génois, à Porto Longo, le 3 novembre 1354, ayant été apportée à Milan, les Visconti augmentèrent leurs prétentions, et l'empereur élu se réduisit à conclure une

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 27, p. 254. — *Boluslaus Balbinus Epitome Rer. Bohemicarum*. L. III, c. 21, p. 364. — *Franz Martin Pelzel, Karl der Vierte*. P. I, p. 419. Mais les deux historiens bohémiens, qui ne peuvent guère s'appuyer sur d'autre autorité que sur celle de Villani, se plaignent sans cesse de sa partialité.

1354. trêve entre les puissances belligérantes, jusqu'au mois de mai suivant. Aussitôt que cette trêve fut signée, Charles IV se rendit à Milan, pour y recevoir la couronne de fer de Lombardie (1).

Les Visconti ne virent pas sans étonnement le monarque dont le nom seul avoit été long-temps pour eux un épouvantail, se mettre entre leurs mains, avec son escorte désarmée (2). Ils voulurent du moins lui donner la plus haute idée de leur puissance; ils l'entourèrent, dans leur palais, de tout le tumulte d'un camp; six mille cavaliers et dix mille fantassins, à leurs ordres, remplissoient Milan. Les mêmes soldats passoient, dans le jour, plusieurs fois de suite sous les fenêtres de Charles IV, pour lui faire croire que l'armée des Visconti étoit beaucoup plus nombreuse encore. La couronne de fer fut apportée de Monza à Milan, et la cérémonie
1355. du couronnement se fit le 6 janvier 1355, dans la basilique de Saint-Ambroise.

Charles ne témoignoit aucune défiance de l'appareil militaire dont il se voyoit entouré,

(1) *Joh. de Bazano. Chronic. Mutinense. T. XV, p. 622. — Bernard. Corio Storia di Milano. P. III, p. 229. v.*

(2) *Fr. M. Pelzel porte à huit cents le nombre des cavaliers de l'empereur. P. I, p. 429.*

il sortit cependant avec joie de cette espèce de captivité, aussitôt qu'il eut reçu la couronne de fer, et il partit pour la Toscane. Il trouva les gardes doublées sur sa route, dans toutes les villes qu'il traversoit; les Visconti le suivirent avec un gros corps de troupes, tandis que le monarque, entouré de chevaliers désarmés et montés sur des chevaux de course, paroissoit, dit Villani, un marchand qui se hâte d'arriver à la foire, bien plutôt qu'un empereur (1). C'est ainsi qu'il parvint à Pise, long-temps avant l'époque où il y étoit attendu.

Les Florentins, étonnés d'apprendre que l'empereur étoit si près d'eux, songèrent à se défendre contre lui, comme s'il leur apportoit la guerre. Ils enfermèrent, dans les lieux forts, tout le bétail et tous les vivres épars sur leur territoire. En même-temps, néanmoins, ils envoyèrent six ambassadeurs à Charles, pour lui offrir de traiter avec lui à des conditions honorables (2).

Quoique l'empereur n'eût point conduit de troupes en Toscane, sa présence rendit bientôt très-critique la situation des républiques italiennes. Nous avons vu, dès le temps de

(1) *Matteo Villan.* L. IV, c. 39, p. 265. — *B. Marangoni Cronica di Pisa.* p. 713. — *Neri di Donato Cronica Sanese.* p. 145.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 41, p. 265.

1355. l'expédition de Henri VII, combien l'opinion publique et celle des gens de lettres favorisoient les prétentions impériales. Pétrarque et Colas de Rienzo avoient soutenu que la souveraineté de l'univers appartenoit toujours à Rome et à l'empire romain. Le premier, par ses lettres, le second, dans ses discours, avoient souvent sommé Charles IV de faire usage de ses droits, comme s'ils étoient toujours reconnus par tous les peuples. Il est vrai que les plus zélés républicains de Florence, et, parmi eux, notre historien Matthieu Villani, se figuroient trouver dans les lois et dans les monumens de l'antiquité, une garantie de la liberté de Rome et de la Toscane. Ils croyoient, sur la foi des premières déclarations d'Auguste et de Tibère, que les anciens empereurs, maîtres du monde romain, avoient toujours été soumis au sénat et au peuple de Rome; ils prétendoient que les Césars obéissoient aux citoyens, tandis que toutes les nations étoient tributaires des Césars; et, comme les villes de Toscane avoient été admises de bonne heure à donner à leurs habitans le droit de citoyens romains, ils croyoient être encore ce même peuple auquel les empereurs étoient tenus d'obéir (1).

(1) *Matteo Villani. L. IV, c. 77 et 78, p. 291.*

La constitution de Rome , telle qu'elle existoit au temps d'Auguste ou de Trajan , leur paroissoit encore la seule origine du droit public , et s'ils l'avoient mieux connue , ils auroient cru illégitimes toutes leurs prétentions à la liberté. 1355.

La présence de l'empereur en Italie , et dans le sein d'une république , rassembloit bientôt autour de lui tous les partisans de son autorité. C'étoit lui qu'ils choisissoient pour juge des haines entre les factions , des guerres entre les États voisins. Ils affirmoient que le gouvernement municipal n'avoit été institué que pour remplacer le souverain légitime durant son absence ; qu'à l'arrivée du monarque , toute autre juridiction étoit suspendue ; que la seigneurie devoit lui être immédiatement déférée , et que les conditions qu'on prétendoit lui imposer étoient essentiellement nulles.

Charles IV séjourna à Pise , du 18 janvier au 22 mars , pour négocier avec les communes de Toscane , tandis que l'impératrice et les principaux barons de l'Allemagne arrivoient successivement auprès de lui. Les grands feudataires étoient obligés , par les constitutions de l'empire , de suivre l'empereur en Italie , et d'assister à son couronnement. La curiosité et l'amour de la

1355. magnificence leur faisoient remplir ce devoir féodal plus régulièrement que les autres, et Charles IV se trouva à la tête de quatre mille hommes de cavalerie, choisis parmi la fleur de la noblesse allemande (1).

C'étoit la seconde fois que ce monarque visitoit l'Italie; il y étoit déjà venu comme prince royal de Bohême, avec son père, le roi Jean; il avoit alors gouverné Lucques pendant quelque temps, et il avoit complètement gagné l'affection des Lucquois; il étoit sans doute supérieur à Spinola, qui l'avoit précédé, et à Mastino de la Scala, qui l'avoit suivi dans l'administration de la même ville. D'ailleurs, Charles avoit une affabilité, un esprit de justice et des vertus qui le rendirent cher à ses sujets immédiats, tandis que tout le reste de l'Italie et de l'Allemagne ne pouvoit lui pardonner les défauts de son caractère. Les Lucquois considéroient comme un monument de l'affection de Charles IV, le château-fort de Monte-Carlo, qu'il avoit bâti en 1332, proche du Cerruglio, pour fermer leur territoire, du côté du val de Nievoie, aux incursions des Florentins (2). Le gouvernement oppressif

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 56, p. 276. — *Neri di Donato Cronica Senese*. p. 146.

(2) *Beverini Annales Lucenses*. Mss. L. VII, p. 938, —

Les Pisans faisoit regretter toujours plus aux Lucquois les espérances que Charles leur avoit fait concevoir pendant son court séjour au milieu d'eux. Lorsqu'il fut élevé à l'empire, ils ne doutèrent pas que ce monarque ne s'intéressât à eux, de même qu'eux songeoient sans cesse à lui. Déjà, ils lui avoient écrit en Allemagne, pour lui demander sa protection; ils l'invitèrent à Lucques, et ils lui prodiguèrent les marques de leur affection (1). Le roi des Romains ne fut pas insensible à ces démonstrations d'attachement, et il admit quelques citoyens de Lucques à des conférences sur les moyens de rendre la liberté à leur patrie.

Mais Charles étoit déjà lié avec les Pisans, et ne vouloit pas s'attirer leur inimitié pour favoriser Lucques. Il avoit trouvé à Mantoue les ambassadeurs des premiers, et il avoit conclu avec eux un traité ratifié par des sermens. Il avoit promis de respecter la liberté de Pise; de conserver à cette ville sa domination sur Lucques, et de maintenir à la

Vita Caroli IV ab ipso scripta. ap. RR. Steinhemium. P. II, p. 20, verso. Montecarlo est peut-être le château de Toscane le plus admirablement situé pour le paysage; rien n'égale la magnificence de l'amphithéâtre que forment devant lui les Apennins.

(1) *Beverini Annales Lucenses. L. VII, p. 939-941.*

1355. tête du gouvernement, la faction des Bergolini, et la famille Gambacorti. D'autre part, la république s'étoit engagée à lui payer soixante mille florins pour les frais de son couronnement (1).

La ville de Pise étoit divisée en deux partis qui portoient les noms de Bergolini et de Raspanti. Le premier avoit une fois été celui de la noblesse ; il avoit pour chef François Gambacorta, riche marchand, qui, avec le titre de conservateur du bon état, étoit à la tête de toute la république. Quelques bourgeois puissans lui étoient attachés, aussi bien que les trois familles des Gualandi, Sismondi et Lanfranchi ; mais la peste avoit enlevé à ces familles leurs chefs et leurs plus braves combattans. Le parti opposé des Raspanti, qu'on nommoit aussi Maltraversi, étoit demeuré attaché à la famille des comtes de la Ghérardesca. Paffétta, comte de Montescudaio, issu de cette même famille, avoit été exilé de sa patrie ; il étoit entré au service de l'empereur, et il jouissoit de

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 36, p. 260. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1027. — *Tronci Annali Pisani*, édition in-4.^o originale de Livourne, 1682, p. 375. Nous citons aussi ce dernier, parce que nous commençons à nous rapprocher des temps où il a écrit ; cependant il est confus et obscur sur toute cette période, et il paroît à peine avoir profité de Villani, qu'il avoit sous les yeux. — *Neri di Donato Cronica Senese*. p. 143.

quelque crédit auprès de lui, lorsqu'il revint à Pise, à sa suite. Dès le lendemain de son retour, le 19 janvier, comme Charles se rendoit à la cathédrale, pour y recevoir, en plein parlement, l'hommage de la ville, les amis de Paffetta, et tous les Raspanti, excités par lui, prirent les armes, les rues retentirent des cris de *vive l'empereur et la liberté! meure le conservateur!* Charles arrêta cependant le désordre, et fit poser les armes aux séditieux (1). Mais Gambacorta, effrayé du danger qu'il avoit couru, voulut, par son dévouement à l'empereur, contrebalancer le crédit de Paffetta. Il fit déférer au monarque la seigneurie de la ville, avec la garde des portes et l'administration du trésor (2).

Les citoyens des deux partis se repentirent bientôt d'avoir sacrifié la liberté à leurs passions haineuses. Les magistrats appelèrent à eux les chefs des Bergolini et des Raspanti, et ils travaillèrent à leur réconciliation. Douze députés furent nommés de part et d'autre, pour fixer les conditions de la paix. Après quoi Gambacorta et Paffetta,

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 45, p. 267.

(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 47 et 48, p. 269. — *B. Marangoni Chronica di Pisa*. p. 714. — *Tronci Annali Pisani*. p. 377.

1355. d'un commun accord, demandèrent à l'empereur, de rendre à leurs concitoyens des privilèges auxquels ils avoient renoncé dans un moment d'égarement. Charles n'étoit alors entouré que de la foible escorte de chevaliers qui avoit traversé avec lui la Lombardie; il n'avoit pas encore reçu les renforts qui lui arrivèrent plus tard d'Allemagne. Il se prêta de bonne grâce aux désirs des Pisans, qui pouvoient lui faire la loi, et il rétablit les magistratures républicaines dans toute leur autorité (1).

Les Pisans avoient, de tout temps, été Gibelins, aussi considéroient-ils l'empereur comme le chef de leur parti et le protecteur de leur ville; les Guelfes, au contraire, s'attendoient à trouver un ennemi dans l'héritier de leurs anciens oppresseurs. Florence, Sienne et Pérouse, unies, moins encore par une ancienne alliance, que par des intérêts communs, avoient résolu de se conduire vis-à-vis de Charles IV, d'une manière uniforme; leurs ambassadeurs devoient se présenter ensemble au monarque, et agir de concert; mais bientôt les Pérousinos se prévalurent de ce qu'ils relevoient de l'église et non de

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 51, p. 271.

l'empire, pour refuser de s'associer aux Florentins et aux Siennois. 1355.

A Siene, le gouvernement n'étoit plus dans les mains du peuple ; une oligarchie roturière, formée depuis soixante et dix ans, sous le nom d'ordre des neuf, s'en étoit emparé. Quelques ambitieux avoient profité, avec artifice, du mode d'élection aux magistratures, pour concentrer, en dépit des lois et de la constitution, l'autorité entre les mains de quatre-vingt-dix citoyens. Dans l'intérieur, ils se maintenoient contre la haine des nobles, et du peuple, par la corruption et la brigue (1). Au dehors, ils espéroient s'agrandir par la perfidie. Ils donnèrent ordre à leurs ambassadeurs de se joindre aux Florentins, et de leur promettre qu'ils agiroient de concert avec eux, afin de les engager ainsi dans une conduite plus hardie, mais ils voulurent se faire ensuite un mérite auprès de l'empereur, en se séparant d'eux.

Les ambassadeurs des deux républiques furent introduits, le 30 janvier, à l'audience de Charles. Les Florentins parlèrent les premiers ; ils demandèrent à l'empereur d'accorder à leur commune sa protection et son amitié, et de maintenir leur peuple dans sa

(1) *Matteo Villani. L. IV, c. 61, p. 278.*

1355. liberté accoutumée. Leur discours fut respectueux, mais sans mélange de soumission, sans promesse d'obéissance. Les Florentins évitèrent même de donner à Charles aucun titre qu'il pût interpréter comme une reconnaissance de son autorité (1). Les Siennois parlèrent ensuite; et, contre la promesse qu'ils avoient faite à leurs alliés, non-seulement ils appelèrent Charles leur empereur et leur seigneur, ils lui offrirent encore spontanément la seigneurie de leur commune, sans faire, au préalable, aucune condition avec lui (2). Le monarque, auquel on parloit à genoux, avoit coutume de tenir des baguettes de saule, dont il découpoit l'écorce avec un canif, tandis que ses yeux distraits erroient sur toute l'audience. Cependant il répondit aux deux ambassades avec autant de justesse et de noblesse que de modération; il témoigna plus de bienveillance aux Siennois, mais il promit aux Florentins de faire pour eux tout ce qui seroit compatible avec l'honneur de sa couronne (3).

(1) Ils l'appelèrent *Santa Corona*, et dans la suite du discours, *Serenissimo principe*, sans prononcer le mot d'empereur. *Matteo Villani*. L. IV, c. 53 et 54, p. 273. — *Franz Martin Pelzel*, *Karl der Vierte*. P. I, p. 435.

(2) *Neri di Donato Cronica Senese*. p. 146. — *Orlando Malavolti Istoria di Siena*. P. II, L. VI, p. 111.

(3) *Ib.*, et L. IV, c. 74, p. 288.

Lorsque les ambassadeurs siennois , de 1355. retour dans leur patrie , rendirent compte de leur mission , le peuple , assemblé en parlement , confirma , non sans quelque hésitation , l'offre de la seigneurie faite à l'empereur (1). Les villes de Volterra et de San-Miniato qui , en raison de leur foiblesse , étoient plus jalouses des Florentins , que soigneuses de leur propre liberté , se donnèrent , à leur tour , sans condition , à Charles IV (2). La ville d'Arezzo ne fut retenue que par la crainte des Gibelins , qu'elle voyoit en faveur à la cour ; et celle de Pistoia , qui étoit sous la garde de Florence , fit quelques efforts pour suivre ces dangereux exemples. En même-temps , tous les chefs des familles gibelines des montagnes , le vieux Pierre Saccone des Tarlati , Ubertini , évêque d'Arezzo , Neri de Faggiuola , fils d'Ugucione , et les Pazzi de val d'Arno , se rendoient à Pise , avec des armés et des chevaux , et grossissoient la cour de l'empereur. Ils faisoient valoir auprès de lui leurs services et ceux de leurs ancêtres , de tout temps dévoués au parti gibelin , et ils excitoient Charles à

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 61, p. 279. — *Cronica d' Orvieto anonima*. T. XV, p. 684.

(2) *Ib.* L. IV, c. 63 et 64, p. 281.

1355. venger sur les Florentins les offenses que son père et son aïeul avoient reçues d'eux (1).

Mais Charles, lorsqu'il excitait l'amour des Gibelins, qu'il approuvoit leurs projets de vengeance, et qu'il publioit leurs offres, n'avoit d'autre but que d'effrayer la république, et de tirer d'elle plus d'argent. Il demandoit qu'elle se rachetât des condamnations prononcées contre elle, par Henri VII son aïeul; et à ce prix, il consentoit à confirmer en partie, sa liberté et ses privilèges. Les Florentins offroient cinquante mille florins pour être remis en grâce; l'empereur en demandoit davantage, et contestoit sur quelques articles de la convention; enfin les conditions du traité furent arrêtés de la manière suivante. L'empereur annulla toute condamnation prononcée contre Florence, contre ses citoyens, ou contre les comtes de Battifolle, Doadola, Mangone, et Vernia (2); il les rétablit dans la plénitude de leurs honneurs et de leurs droits; il autorisa le peuple à se régir par ses statuts et ses lois municipales; et il confirma par son autorité impériale, toutes ces lois, tant celles qui existoient déjà, que celles qui seroient portées

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 62, p. 280. — *Leonardo Aretino Istoria Fiorentina*. L. VIII.

(2) De la branche guelfe des comtes Guidi.

à l'avenir, par l'autorité législative dans la république, pourvu qu'elles ne fussent pas expressément contraires au droit public. Il donna irrévocablement le titre de vicaires impériaux à tous les gonfaloniers de justice et prieurs des arts, que le peuple mettoit à la tête de la république. Enfin, pour ne point troubler la tranquillité de Florence, il promit de n'entrer ni dans la ville, ni dans aucun château de son territoire. En retour de ces concessions, et pour solde de tout ce qui pouvoit être dû par les Florentins à l'empire, il accepta la somme de cent mille florins, payable en trois termes, avant le mois d'août suivant (1).

Ce traité, qui remettoit Florence au rang des villes impériales, lui conservoit tous les droits et tous les privilèges de la république la plus libre. De nouveau, cette ville étoit reconnue comme membre de l'empire romain; et ce titre, loin de lui ravir aucune de ses prérogatives, lui donnoit droit, au contraire, à une puissante protection. Cependant il ne fut guère moins difficile de faire accepter

(1) Il est curieux de lire Pelzel sur ces mêmes transactions : il ne cite que Villani ; mais il voit partout le triomphe de son héros : il conclut ainsi : *So brächte Karl die stolze stadt Florenz wieder unter die bothmassigkeit des Reichs. Und die Burgerschaft beweinte den verlust ihrer mit Recht verlorenen Freyheit.* T. I, p. 443. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 76, p. 290.

1355. ces conditions par la bourgeoisie, que de les faire agréer par l'empereur. Le conseil du peuple fut assemblé le 12 mars, pour en entendre la lecture; mais Pierre de Grifo, notaire des réformations, l'ayant commencée, sa voix demeura étouffée par ses sanglots, sa douleur se communiqua aussitôt à ses auditeurs, et tout le conseil ne retentit plus que de pleurs et de gémissemens, en sorte que la lecture fut renvoyée au lendemain. Dans cet intervalle, les chefs de la magistrature s'efforcèrent de faire comprendre aux citoyens, que le traité avec l'empereur qu'on leur offroit à sanctionner, ne dérogeoit point à l'honneur de la république, et n'étoit point contraire à son indépendance. Le 13, le conseil fut assemblé de nouveau, la proposition d'approuver le traité fut mise aux voix, et sept fois de suite elle fut rejetée par la majorité des suffrages. Cependant, tous les citoyens qui jouissoient de quelque crédit ou de quelque autorité, parlèrent à leur tour pour ramener le conseil du peuple à une conduite plus prudente, et la proposition de la seigneurie fut enfin sanctionnée; le lendemain elle fut confirmée par le conseil commun, avec moins de répugnance (1). Le 21 de mars, le traité

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 70, p. 285.

fat publié par l'empereur, dans le parlement de Fise, et le 23, par la seigneurie dans celui de Florence; mais, peu de citoyens assistèrent à ce dernier, et on ne les vit donner aucune démonstration de joie, quoique les cloches de la ville sonnassent en signe d'allégresse (1).

Dès que l'empereur eut terminé sa négociation avec la république florentine, il partit pour Sienne, et il fit le 23 mars, son entrée dans cette ville. Depuis l'année 1283, elle étoit gouvernée par une faction qu'on appeloit le *mont des neuf*. Dans son origine, cette faction étoit composée des chefs du parti populaire, qui, pour exclure la noblesse du gouvernement, et assurer la supériorité des Guelfes, avoient établi une seigneurie, telle à-peu-près que celle des prieurs à Florence. Ils l'avoient composée de neuf magistrats, dont trois étoient pris dans chacune des trois divisions de la ville. Les neuf seigneurs devoient être plébeïens, et choisis par le conseil du peuple, dans une élection générale. Leurs noms étoient ensuite distribués, comme à Florence, dans des bourses d'où on les tiroit au sort, pour gouverner pendant deux mois.

Mais, les premières élections n'ayant désigné qu'un petit nombre de citoyens, ceux-ci

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 75, p. 289.

1355. eurent l'art de maintenir, de resserrer même leur oligarchie dans toutes les élections nouvelles. Ils entroient de droit au conseil du peuple, chargé de faire un nouveau scrutin. Dans ce conseil, il suffisoit d'un nombre peu considérable de voix contraires, pour empêcher un citoyen nouveau d'entrer dans la seigneurie; il falloit, d'autre part, une grande majorité pour faire sortir des bourses, le nom d'un citoyen qui y avoit été déjà admis. Les chefs de l'oligarchie, après avoir arrêté entr'eux l'élection prochaine, écartoient dans le conseil du peuple, par leur opposition unanime, tous ceux dont ils ne vouloient pas permettre l'élection. De cette manière, ils avoient resserré l'autorité souveraine entre les mains de moins de quatre-vingt-dix citoyens (1). Mais, cette usurpation même, les avoient rendus singulièrement odieux, soit à la noblesse, que les lois excluient de toute part à l'administration; soit au peuple, qui se voyoit dépouillé par la fraude, des droits que la constitution lui attribuoit.

La haine de leurs concitoyens engagea les neuf seigneurs de Sienne, dans une conduite constamment ou foible ou perfide. Tandis que les trois républiques guelfes de Toscane

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 61, p. 278.

enuroient dû défendre en commun leur liberté, 1355.
 les neuf ne manquèrent jamais de trahir la cause de leurs alliés, dans leurs relations, tantôt avec les Visconti, tantôt avec la grande compagnie, tantôt avec l'empereur. Ils avoient soumis leur patrie à ce dernier, pour s'assurer de sa protection; mais Charles recherchoit des amis qui lui prêtassent des forces, et non qui en empruntassent de lui. Au moment où il entra dans Sienne, il y fut accueilli par les cris de *vive l'empereur, meure l'ordre des neuf!* Il vit à la tête des mécontents, les chefs de la noblesse, les Tolomei, Malavolti, Piccolomini, Saracini, et même une partie des Salimbeni, quoique d'autres fussent attachés au gouvernement. Il vit encore dans l'opposition, une foule de riches bourgeois, et tout le peuple; ce parti étoit évidemment le plus fort, c'est aussi celui qu'il crut plus prudent d'embrasser (1).

L'empereur n'essaya donc point ce premier jour ou le lendemain, d'appaiser les mouvemens tumultueux du peuple. Le troisième jour, la sédition prit un caractère plus sérieux; les rues furent barricadées, et les neuf, assiégés dans le palais de la seigneurie,

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 81, p. 294. — *Neri di Donato Cronica Senese*. p. 147.

1355. supplièrent eux-mêmes Charles de s'y rendre pour les délivrer. En effet, l'empereur se présenta devant les portes du palais ; elles lui furent ouvertes , et il y entra à cheval. Il ordonna aux neuf de déposer à ses pieds , la baguette du commandement ; il exigea d'eux qu'ils le déliassent de l'engagement qu'il avoit pris de maintenir leur autorité ; il se fit rendre les chartres qu'il leur avoit accordées , et il les fit brûler sous ses yeux. Pendant ce temps , le peuple forçoit les prisons , les archives des neuf , et l'église où l'on conservoit les bourses de la seigneurie. Ces bourses , avec les bannières de l'ordre , furent traînées dans la boue , en présence de l'empereur. Toute la ville retentissoit du cri de *meurent les neuf !* leurs maisons étoient attaquées et pillées , leurs personnes insultées ; plusieurs de ceux qui ne réussirent pas à se cacher ou à s'enfuir , furent taillés en pièces. L'empereur , il est vrai , sauva la vie des seigneurs qui étoient avec lui dans le palais , et il refusa de les livrer au peuple irrité (1). Cependant , il sembloit partager lui-même la fureur populaire , et il la sanctionnoit par les décrets qu'il rendoit contre tout l'ordre des neuf. Mais en même-temps , il se hâta de faire

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*. T. XV, p. 148.

confirmer par toutes les classes de la nation , ^{1355.} l'autorité sur la république , que la seigneurie détruite lui avoit déferée. Il nomma ensuite trente commissaires , douze nobles et dix-huit plébeïens , pour réformer le gouvernement , sous la présidence de son frère naturel , l'archevêque de Prague , patriarche d'Aquilée. Il laissa aussi à Sienne , les Tarlati , le seigneur de Cortone , et les comtes de Santa-Fiora , pour y maintenir son autorité , et trois jours après , le 28 mars , il se remit en route pour Rome (1).

Le couronnement de l'empereur élu avoit été fixé au dimanche de Pâques , 5 avril ; et Charles avoit promis au pape qu'il ne passeroit qu'un jour à Rome , et qu'il reparaitroit immédiatement après la cérémonie. Il arriva cependant dès le jeudi , 2 avril , devant les portes de la ville ; mais , pour ne pas manquer à sa promesse , s'il y entra ce fut en habit de pèlerin , confondu parmi ses barons , et sans être connu des Romains. Pendant deux jours il visita les églises , pour y faire ses dévotions ; le dimanche il ressortit de la ville , avant le lever du soleil , avec toute

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 89, p. 299. — *Neri di Donato Cronica Senese*. p. 149. — *Orlando Malavolti Storia di Siena*. F. II, L. VI, p. 112.

1355. sa suite , pour y rentrer en pompe quelques heures plus tard (1).

Charles fut sacré dans la basilique du Vatican , par le cardinal évêque d'Ostie. Jean de Vico , préfet de Rome , et ci-devant seigneur de Viterbe et d'Orviète , lui mit sur la tête la couronne d'or ; et Charles , de sa propre main , couronna l'impératrice. Ensuite il se remit en marche avec tout son cortège , et , revêtu des ornemens impériaux , il traversa la ville de Rome dans presque toute sa longueur , pour se rendre au palais de Saint-Jean de Latran , où un festin lui étoit préparé. Le soir même cependant , il sortit de la ville pour aller coucher à Saint-Laurent des Vignes. Cinq mille cavaliers allemands et dix mille italiens , avoient formé sa suite jusqu'au moment de la cérémonie ; dès ce jour , ils commencèrent à se disperser , et la plupart reprirent la route de leur pays (2).

Dès le 19 avril , l'empereur fut de retour à Sienne. Il y rencontra le cardinal Egidio Albornoz , qui , comme légat du saint-siège ,

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 92, p. 302. — *Raynald. Annal. Ecclesiast.* 1355. §. 6 et 7, p. 365. — *Cronica d' Orviète*. p. 684.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 2, p. 303. — *Raynaldus Annales Eccles.* 1355. §. 17, p. 369. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. p. 622. — *Annales Cæsenates*. T. XIV, p. 1182.

avoit, au printemps, recommencé la guerre 1355.
contre les tyrans de la Marche et de la Romagne (1). Charles lui avoit prêté cinq cents hommes d'armes pour attaquer les Malatesti, seigneurs de Rimini; ce fut sa seule action militaire en Italie (2). Étranger à tous les partis, indifférent à tout ce qui ne concernoit pas son royaume de Bohême, insensible à l'honneur de la couronne impériale, il ne demandoit aux Italiens que de l'argent, et ne pouvoit avoir de motif pour faire la guerre à personne.

L'empereur trouva Sienne, à son retour, encore dans l'effervescence de la révolution que la chute de l'ordre des neuf y avoit occasionnée. Le peuple avoit exclu à perpétuité cet ordre, de l'administration; il avoit fait effacer le nom des neuf, de tous les lieux publics, de toutes les lois, et de tous les livres de l'État. Il avoit voulu que la nouvelle seigneurie fût composée de douze gouverneurs ou administrateurs, au lieu de neuf; il les avoit choisis, dans la bourgeoisie, et il avoit fait distribuer leurs noms dans des bourses, pour renouveler au sort, la seigneurie de deux mois en deux mois. Ainsi, la révolution

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 14 et 15, p. 313. — *Neri di Donato Cronica Sanese*. p. 152.

(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 67, p. 283.

1355. avoit changé les personnes qui gouvernoient ; elle avoit changé leur nombre et leurs titres ; mais elle avoit conservé tous les mêmes principes ; et sur les ruines d'une oligarchie roturière , elle en avoit élevé une autre plus roturière encore (1).

Les Siennois avoient cependant admis la noblesse à quelque part dans leur nouveau gouvernement ; ils avoient adjoint à la seigneurie , un collège de six nobles , et ils avoient appelé cent cinquante gentilshommes au conseil général des quatre cents.

Charles leur proposa , pour compléter la constitution , de donner un chef à l'État , qui fût l'arbitre des partis et le modérateur des querelles ; et il réussit à leur faire reconnoître en cette qualité , son frère naturel , le patriarche d'Aquilée (2) , que , de son autorité impériale , il investit de la seigneurie de Sienne (3).

Mais l'empereur partit le 5 mai , de Sienne , pour se rendre à Pise (4) , et son frère ne

(1) *Malavolti Storia di Siena*. P. II, L. VI, p. 112. — *Cronica Senese di Neri di Donato*. p. 149.

(2) Nicolas , fils de Jean , roi de Bohême , fut nommé patriarche d'Aquilée , le 18 mai 1351. *Vitæ Patriarchar. Aquilensium*. T. XVI, p. 81.

(3) *Matteo Villani*. L. V, c. 20, p. 316. — *Cronica Senese di Neri di Donato*. p. 149.

(4) *Matteo Villani*. L. V, c. 22, p. 318.

conserva qu'un petit nombre de cavaliers. Le 1355.
peuple voyoit avec jalousie le patriarche occuper le palais public, et reléguer la seigneurie dans une maison privée; il prit les armes le 18 mai; il rétablit au coin de chaque rue, les chaînes de fer destinées à arrêter la cavalerie; et il força le patriarche à rappeler les douze seigneurs dans leur palais (1). Quatre jours après, une nouvelle émeute éclata dans Sienne, à l'occasion d'une querelle entre de riches bourgeois et des artisans. Charles, que ses barons allemands avoient déjà abandonné, et qui se trouvoit à Pise, entouré de mécontents autant que son frère l'étoit à Sienne, écrivit aux Siennois, lorsqu'il apprit leur insurrection, pour les prier de lui renvoyer sain et sauf, le patriarche d'Aquilée, et leur promettre que désormais il ne prendroit plus aucune part à leur gouvernement (2). Les douze seigneurs firent alors venir le patriarche au conseil général; ils lui firent déposer la baguette du commandement, et renoncer, par un acte notarié, à la seigneurie qui lui avoit été accordée;

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 29, p. 322. — *Orlando Malavolti*. L. VI, p. 112 verso.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 35, p. 327. — *Neri di Donato Cronica Senese*. p. 152.

1355. ils l'obligèrent à rendre aux officiers de la république, tous les châteaux où il avoit mis garnison; et ils le renvoyèrent enfin, le 27 mai, à son frère (1).

Pendant ce temps, l'empereur séjournoit à Pise, et il donnoit aux habitans de cette ville un spectacle pompeux. Il assembla le peuple en parlement, sur la place du Dôme, et, prenant par la main Zanobi de Strata, florentin, chef d'une école de rhétorique et de belles lettres, il lui donna le titre de poète, et le couronna de lauriers. Zanobi étoit alors à la suite de Nicolas des Acciaiuoli, grand sénéchal du royaume de Naples; il jouissoit d'une haute réputation, et il étoit l'ami de Pétrarque. Celui-ci cependant, qui, dix ans auparavant, avoit été couronné au Capitole, ne vit pas sans une envie mal dissimulée, le triomphe d'un poète nouveau. Zanobi parcourut les rues de Pise, à cheval, entouré des premiers seigneurs de l'empire, et couvert d'applaudissemens par le peuple. Mais sa gloire a été de courte durée, aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous (2).

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 36, p. 327.

(2) *Tiraboschi Storia della letterat. Ital.* L. III, c. 3, §. 11, p. 557. — *Matteo Villani*. L. V, c. 26, p. 320. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1032. — *Neri di Donato. Cron. Sanese*. p. 153.

Pendant que Charles étoit à Pise , tous les Lucquois qui l'avoient connu en 1332 , se portèrent en foule chez lui , et le sollicitoient d'avoir pitié de leur patrie (1). Les marchands émigrés de Lucques , paroissoient disposés à faire les plus grands sacrifices pour rentrer dans leurs foyers , et leurs offres pécuniaires avoient plus d'influence sur l'esprit de l'avidé monarque , que les prières ou la compassion. On assure que les seuls Lucquois établis en France , offrirent à l'empereur , cent vingt mille florins pour racheter la liberté de leur patrie (2). Ces négociations commençoient à être connues à Pise , lorsque le feu prit au palais de la commune qu'habitoit l'empereur , et en consuma la plus grande partie. Pendant cet incendie tout le peuple fut sous les armes. Les Raspanti et les Bergolini , réunis sur les mêmes places d'armes , se promirent d'oublier leurs anciennes divisions , et de s'entraider mutuellement pour maintenir l'autorité de la république sur la ville de Lucques qu'elle avoit conquise (3).

(1) *Beverini Annales Lucensium*. L. VII, p. 943.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 19, p. 316.

(3) *Matteo Villani*. L. V, c. 30, p. 323. — *Marangoni Cronica di Pisa*. p. 718. — *Cronica Sanese*. p. 150.

1355.

Sur ces entrefaites, l'empereur ayant fait occuper la forteresse de la Gosta, que Castruccio avoit bâtie à Lucques, on vit rentrer à Pise, les soldats qui y avoient été de garde. L'indignation fut générale; mais les Raspanti furent les premiers à prendre les armes contre les Allemands; ils en tuèrent cent cinquante, et ils formèrent le siège de la cathédrale, où Charles IV habitoit depuis l'incendie du palais public. Paffetta, comte de Monte-Scudaio, voyoit avec peine ses partisans se joindre aux Bergolini, et attendre les ordres des Gambacorti, il les retira, autant qu'il lui fut possible, du milieu des séditieux, et il vint à leur tête trouver l'empereur, auquel il offrit son appui, assurant que les Bergolini avoient seuls excité la révolte. Les Gambacorti étoient alors même les uns chez l'empereur, d'autres chez le cardinal d'Ostie; ils furent tous arrêtés; les insurgés, abandonnés par les Raspanti, et attaqués par le comte Paffetta et les Allemands, se dissipèrent (1); les maisons des Gambacorti furent attaquées par les troupes impériales, prises d'assaut et brûlées; celles des Sismondi et des Gualandi, après une opiniâtre résistance, éprouvèrent le même sort; les Lanfranchi

(1) *Matteo Villani. L. V, c. 32, p. 324. — Cronica di Pisa. T. XV, p. 1030. — Paolo Tronci Annali Pisani. p. 381.*

abandonnèrent lâchement le combat (1). Cinq ^{1355.} Gambacorti, Pierre Gualandi, Guelfo Lanfranchi, Rosso Sismondi, et huit autres citoyens distingués furent arrêtés et jetés dans les prisons de l'empereur (2).

Cette sédition avoit éclaté le 21 mai, et la nouvelle en fut portée à Lucques le même jour. Les Lucquois se crurent arrivés au moment de leur délivrance. Charles IV avoit déjà paru leur être favorable; la sédition de Pise devoit le confirmer dans cette disposition, tandis que les Pisans étoient affoiblis par leurs querelles domestiques, et par la défiance que leur causoit l'empereur.

Les Lucquois se pourvurent d'armes; ils firent avancer pendant la nuit jusqu'au pied des murs, tous les paysans des campagnes, qui n'étoient pas moins zélés qu'eux pour la liberté; et le lendemain, Lucques auroit rompu ses chaînes, si ses anciens citoyens avoient seuls été admis au secret des conjurés. Mais, quand Mastino de la Scala avoit cédé les châteaux du val de Nievole aux Florentins, quelques Gibelins zélés de cette province avoient quitté leur patrie pour se retirer à

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1031. — *Cronica Sanese di Neri di Donato*. T. XV, p. 131.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 33, p. 326.

1355. Lucques. Ceux-là redoutoient plus le triomphe des Guelfes que la servitude ; ils craignoient que Lucques , en s'affranchissant , ne s'alliât aux Florentins ; ils révélèrent donc aux Pisans , les menées des Lucquois. Les Garzoni et les Bardini , dont les familles avoient passé de Pescia à Lucques , élevèrent sur la tour gibeline , des signaux , qui , observés et répétés par les gardes établies sur le mont Saint-Julien , firent connoître à Pise , le danger que couroit la garnison de Lucques (1) ; car les paysans armés qui occupoient toutes les avenues de la ville , ne laissoient point de passage aux couriers.

Aussitôt qu'on fut averti à Pise , de l'insurrection des Lucquois , les deux partis qui s'étoient combattus la veille , mirent en oubli leur haine , pour sauver les droits de leur patrie (2). Le quartier de Chinzica partit le jour même pour Lucques ; les nobles formoient la cavalerie , tandis que le peuple devoit combattre à pied. Mais cette première troupe ne se trouva point assez forte pour enfoncer un corps de six mille paysans qui lui fermoit le passage , et arriver jusqu'à

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 946, 948. — *Ser Cambi Cronica di Lucca*. Mss. in archivio Lucense.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato*. T. XV, p. 151.

la ville. Le lendemain, la milice du quartier ^{1355.} du Pont, vint joindre l'armée, et les paysans furent mis en fuite. La garnison pisane de Lucques, avertie par les Garzoni, des projets des insurgés, s'étoit maintenue en possession des portes et des murs; elle ouvrit la ville, aux milices qui arrivoient de Pise. Les Allemands avoient prétendu demeurer neutres dans la forteresse de la Gosta; ils furent attaqués les premiers, et obligés de restituer cette forteresse aux Pisans. Le feu fut mis ensuite aux maisons qui entourent Saint-Michel, et les Lucquois, resserrés entre l'incendie et leurs ennemis, furent obligés de poser les armes (1). Tous ceux que leur naissance, leur richesse ou leur crédit distinguoient de la foule, furent contraints de s'exiler; les autres furent désarmés avec rigueur, et le gouvernement des Pisans, qui dès long-temps étoit dur et sévère, devint plus tyrannique encore depuis cette sédition (2).

Charles IV, humilié de n'avoir réussi dans aucun de ses projets sur Sienne, sur Pise ou sur Lucques, cherchoit à se venger de

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1031. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 948.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 34, p. 326. — *Marangoni Croniche di Pisa*. p. 719.

1355. tant d'échecs , et de l'abaissement où il se trouvoit. Il nomma un juge pour examiner les Gambacorti, qu'il retenoit dans ses prisons, et il lui donna l'ordre de les trouver coupables. Il étoit cependant si évident que ces citoyens illustres n'avoient eu aucune part à l'insurrection du 21 mai, qu'on ne les examina pas même sur ce sujet; mais on les accusa d'avoir tramé une conjuration contre l'empereur pour le faire mourir, et on les soumit à une affreuse torture, pour la leur faire révéler. Lorsqu'ils virent que leur mort étoit résolue, pour n'être pas tourmentés plus long-temps, ils se déterminèrent à confesser tout ce qu'on leur demandoit, et le 26 mai, sept des prisonniers (1) furent condamnés comme traîtres à l'empereur, et eurent la tête tranchée sur la place des Anziani, dont toutes les avenues étoient occupées par des gardes allemandes (2).

Après avoir répondu avec tant d'ingratitude à la fidélité d'une famille, qui, la première en Toscane, s'étoit dévouée à son

(1) Savoir, trois frères, Francesco, Lotto, et Bartolommeo Gambacorti, Cecco Cinquini, Nieri Papa, Ugo de Guitto, et Giovanni delle Brache.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 37, p. 328. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1032. — *Cronica Sanese di Neri di Donato*. p. 150. — *Franz Martin Pelzel*. *Karl der Vierte*. T. II, p. 465.

service (1), Charles n'eut rien de plus pressé 1355.
 que de s'éloigner d'une contrée où il étoit
 détesté. Le 27 mai, il partit de Pise, et il
 alla s'enfermer au fort château de Pietra-
 Santa, qu'il s'étoit fait livrer par les Pisans (2).
 Il y resta jusqu'au 11 de juin, pour attendre
 le solde du paiement que lui avoient promis
 les Florentins, aussi bien qu'une contribution
 qu'il avoit exigée des Pisans, en compensation
 des dommages que la dernière émeute lui
 avoit occasionnés (3). Lorsqu'il eut reçu
 ces deux sommes, il partit pour l'Allemagne.
 Les Visconti, dont il traversa le territoire,
 loin de lui donner à son retour, aucune
 marque de respect, le traitèrent avec une
 extrême, défiance; ils lui firent refuser, l'entrée
 de toutes leurs villes. Ils lui accordèrent seu-
 lement, comme par grâce, la permission de
 passer une nuit à Crémone; mais ce fut après
 l'avoir séparé de toute sa suite, qu'ils obli-
 gèrent à poser les armes (4).

Toute l'autorité que Charles IV avoit re-
 couvrée sur l'Italie, s'évanouit aussitôt qu'il

(1) *Matteo Villani. L. V, c. 38, p. 329.*

(2) *Matteo Villani. L. V, c. 40, p. 330. — Cronica di Pisa. p. 1033. — Neri di Donato Cronica Sanese. p. 154.*

(3) *Paolo Tronci Annali di Pisa. p. 384.*

(4) *Matteo Villani. L. V, c. 54, p. 338.*

1355. en fut sorti. Pendant son expédition il s'étoit montré fort avide d'argent , et il en avoit amassé beaucoup ; mais il avoit paru indifférent à l'opinion publique , et il avoit couvert de honte la dignité impériale, que les Italiens étoient encore disposés à respecter (1).

Au départ de l'empereur, l'Italie demeura déchirée par plusieurs guerres qui ruinoient simultanément ses différens États. La condition du royaume de Sicile avoit toujours empiré depuis la mort de Frédéric d'Aragon, son fondateur. Deux factions s'y étoient formées, l'une dite des Catalans, l'autre des Italiens ou *Chiaromontesi* ; elles n'avoient pas cessé de se combattre, tandis que des rois, presque toujours mineurs, s'étoient rapidement succédés l'un à l'autre. Loin de pouvoir réduire leurs barons à l'obéissance, les souverains étoient au contraire dans la dépendance de ces factions, et on les voyoit souvent ballottés de l'une à l'autre. La Sicile, autrefois grenier de l'Italie, étoit ruinée par ces guerres civiles ; l'agriculture étoit abandonnée, et la famine s'étoit à plusieurs reprises fait sentir dans l'île. Le parti italien, à cette époque en opposition avec la cour, avoit fait alliance avec le

(1) Pétrarque exhala dans des lettres rendues publiques, toute son indignation contre Charles IV. *Mémoires de Sade*. L. V, p. 402.

roi Louis et la reine Jeanne de Naples ; il leur ^{1355.} avoit ouvert les portes de Palerme , Trapani , Girgenti , Mazzara , avec cent douze villes ou châteaux-forts ; en sorte que le roi de Naples , malgré l'épuisement de son trésor , la foiblesse de ses armées , l'anarchie de ses États , et la lâcheté de son propre caractère , se trouvoit plus près d'achever la conquête de la Sicile , que ne l'avoient été les deux Charles , ou Robert d'Anjou , dans le temps de leur plus grande puissance (1). Le roi de Sicile , de la maison d'Aragon , qui s'appeloit aussi Louis , s'étoit retiré à Catane. Dans la campagne de 1355 , il reconquit une partie des villes qu'il avoit perdues (2) ; mais il mourut cette année même , ainsi que son second frère don Pierre ; la couronne passa au plus jeune , don Frédéric , et le royaume éprouva les désordres d'une minorité plus orageuse encore que les précédentes (3).

Dans cet abaissement de la maison d'Aragon , celle d'Anjou auroit aisément pu venger l'ancien affront des vêpres siciliennes , si Louis de Naples n'étoit point tombé lui-même dans

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 2 et 3, p. 235. — *Giannone Istoria civile*. L. XXIII, c. 2, p. 310.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 65, p. 343.

(3) *Ib.* c. 87, p. 354.

1355. l'état de dégradation et de foiblesse le plus honteux pour la couronne, le plus désastreux pour ses sujets. Les déréglemens de la reine Jeanne, sa femme, attiroient sur lui le mépris universel. Les princes du sang que le roi de Hongrie avoit relâchés en 1353 (1), avoient manifesté, dès leur retour dans le royaume, les prétentions les plus inquiétantes. Le duc de Duraz et le comte palatin de Minerbino, tenoient leurs fiefs en rébellion ouverte contre la couronne (2). Un simple bourgeois des Abruzzes, messire Lallo, s'étoit emparé de la ville d'Aquila; il avoit gagné l'affection de ses concitoyens, et il les gouvernoit comme un prince absolu. Louis, qui vouloit recouvrer cette ville, ne trouva d'autre expédient pour s'en rendre maître, que de charger son frère aîné, qui portoit le titre d'empereur de Constantinople, d'assassiner messire Lallo; et l'empereur titulaire exécuta lâchement cette commission (3).

Pour comble de maux, la grande compagnie, qui ravageoit alors l'État de Ravenne, se préparoit à entrer dans le royaume de Naples. Une injure privée qu'elle s'étoit engagée à

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 429.

(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 31, p. 256.

(3) *Ib.* c. 17, p. 246.

venger, l'avoit retenue long-temps dans les États de Bernardino de Pollenta. Ce seigneur, en 1350, comme la foule des pélerins traversoit Ravenne pour se rendre à Rome au jubilé, remarqua une comtesse allemande d'une rare beauté, qui s'arrêtoit dans une hôtellerie; le tyran ne lui permit point de continuer son pieux voyage; il vouloit obtenir son amour; et après avoir employé inutilement pour lui plaire, toutes les ressources de la galanterie et de la magnificence, après avoir long-temps flatté, supplié, servi, il eut recours à'une coupable violence. La belle pélerine préserva sa chasteté par une mort volontaire. Son écuyer rapporta en Allemagne, la nouvelle de cette catastrophe. Deux chevaliers, frères de cette dame, pauvres, et sans autre appui que leur épée, passèrent aussitôt en Italie, pour venger leur sœur. Ils trouvèrent la grande compagnie près de Mantoue. Depuis la mort du chevalier de Montréal, elle étoit commandée par le comte Lando, leur compatriote; ils communiquèrent leur ressentiment aux soldats, aux officiers, au général lui-même, et ils firent mettre par eux, l'État de Ravenne à feu et à sang (1).

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 40, p. 265. — *Annales Cœsenates*. T. XIV, p. 1182.

1355. La grande compagnie pénétra ensuite dans l'Abruzze, au commencement de l'année 1355. Aucun préparatif n'étoit fait pour lui résister; cependant tous les alliés du roi l'avoient averti qu'elle se dirigeoit vers ses États; mais, on étoit entré dans le carnaval, et Louis ne permettoit pas qu'on troublât les fêtes et les bals de la cour, par de tristes nouvelles ou par le souci des affaires (1).

Après avoir pillé les Abruzzes, la grande compagnie s'avança vers la Pouille. La ville de Guasto lui ouvrit ses portes, en vertu d'une capitulation; mais les brigands que conduisoit le comte Lando, respectoient peu leurs sermens; la ville fut pillée et ses habitans inhumainement massacrés (2). Toutes les autres villes de la Pouille, effrayées par cet exemple, relevèrent leurs murs, et résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; toutefois elles furent réduites aux seules forces de leurs bourgeois, car le roi ne leur envoya aucun secours; il ne fit dans son royaume aucune levée de troupes, et il se contenta d'envoyer en Toscane, son grand-sénéchal, Nicolas Acciaiuoli, pour réclamer l'assistance de ses alliés; tandis que lui-même il continuoit à

(1) *Matteo Villani. L. IV, c. 58, p. 277.*

(2) *Ibid. c. 79, p. 293.*

vivre dans les fêtes , sans paroître se soucier des progrès de la grande compagnie , ou de la ruine de ses sujets (1). 1355.

Après avoir dévasté la Pouille , le comte Lando conduisit la grande compagnie dans la Terre de Labour (2), et il étendit ses ravages jusqu'aux portes mêmes de Naples. Pour que rien ne lui échappât, il partagea son armée en petits corps, qui battoient tout le pays. Nulle part on ne lui opposoit de résistance , en sorte que ses cavaliers ne portoient souvent pas même leurs armes ; ils s'établissoient dans les maisons de plaisance des seigneurs napolitains ; ils chassoient , ils se donnoient mutuellement des fêtes , et ils chargeoient leurs valets d'enlever de force pour eux chez les paysans , tout ce dont ils avoient besoin (3).

Enfin , le grand sénéchal arriva de Toscane , au mois de juillet , avec mille *barbues* , c'est ainsi qu'on nommoit alors , un cavalier suivi d'un sergenz à cheval comme lui. Mais le roi , qui avoit sollicité avec instance la venue de ces troupes , n'avoit point d'argent pour les

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 90, p. 300.

(2) *Ib.*, L. V, c. 10, p. 308.

(3) *Ib.*, c. 56, p. 339.

1355. payer, en sorte qu'elles désertèrent bientôt, et allèrent grossir l'armée du comte Lando (1). Ce ne fut qu'au mois de septembre, que Louis parvint à rassembler, par des contributions extraordinaires, trente-cinq mille florins qu'il refusa cette fois à ses honteux plaisirs, ou à l'avidité de ses courtisanes. Il livra cette somme à la compagnie, sous condition qu'elle s'éloignât de Naples, pour retourner dans la Pouille. Il promit de lui donner encore soixante et dix mille florins en deux paiemens, pour qu'elle évacuât le royaume; mais jusqu'à ce qu'il eût effectué ces paiemens, il consentit à ce que la compagnie continuât à vivre à discrétion, dans les provinces éloignées de la capitale (2).

Pendant que le royaume de Naples étoit si honteusement abandonné, par la lâcheté de son roi, aux dévastations d'une troupe de brigands, le cardinal Egidio Albornoz, continuoit, avec succès, dans les États de l'église, la guerre qu'il avoit commencée pour chasser ou soumettre les tyrans qui s'y étoient établis. Son plus grand art étoit d'attirer à son parti quelques-uns de ces

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 63, p. 342.

(2) *Ib.*, c. 76, p. 348.

petits seigneurs , en leur accordant des con- 1355.
ditions avantageuses ; il suppléoit ainsi à la
modicité des subsides que lui envoyoit la
cour d'Avignon , et il profitoit avec habileté
des rivalités entre les familles , et des ven-
geances des princes , pour tourner les armes
des uns contre les autres.

La Marche d'Ancone et la Romagne , où
le cardinal faisoit la guerre , étoient presque
les seules provinces d'Italie dont les habitans
fussent demeurés belliqueux. Les petits princes
de cette contrée ne confioient point , comme
ceux de Lombardie , la défense de leurs
États à des mercenaires allemands ; ils com-
mandoient eux-mêmes leurs armées , et ils
les composoient des gentilshommes de leurs
petites souverainetés , et des paysans de leurs
montagnes. Ils les tenoient sans cesse en
haleine , et , quand ils n'avoient pas de guerre
pour leur propre compte , ils prenoient du
service chez quelque prince ou quelque ré-
publique plus puissante , plutôt que de rentrer
dans le repos.

Le premier seigneur que le cardinal Al-
bornoz attira dans son parti , fut Gentile de
Mogliano , tyran de Fermo. Le légat , au
commencement de l'hiver , avoit nommé
Gentile gonfalonier de l'armée de l'église , et
il lui avoit conféré la seigneurie de Fermo

1355. et de son territoire, comme un fief du saint-siège (1). Albornoz accordoit volontiers des conditions avantageuses aux plus petits seigneurs, assuré que, si, par leur aide, il soumettoit les plus puissans, les premiers se rangeroient sans effort sous sa dépendance. Il avoit besoin de toutes ses forces pour attaquer Malatesta, seigneur de Rimini, dont les États s'étendoient depuis Recanati, jusqu'aux confins du territoire de Forli; la politique et les talens militaires de ce seigneur le rendoient redoutable, et ses alliances lui assuroient l'appui des républiques guelfes. Albornoz pénétra dans ses États par la Marche de Fermo; et, au mois de janvier, il surprit la ville de Recanati, qu'il remit en liberté, sous la protection de l'église (2).

Mais Malatesta représenta aux seigneurs de l'État ecclésiastique, que le moment étoit venu d'oublier leurs anciennes inimitiés, et de s'unir pour se défendre. La politique du légat étoit facile à pénétrer. L'église n'avoit pas plus de motifs de haine contre les Malatesti que contre tous les autres seigneurs;

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 33, p. 259. — *Raynald. Annal. Eccles.* 1354. §. 2, p. 351.

(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 42, p. 266. — *Cronica d' Orvieto*. p. 682. — *Cronaca Riminese*. p. 903.

chacun devoit s'attendre à être attaqué à son tour. Le vaillant François des Ordellaffi, capitaine ou seigneur de Forli, renonça le premier à une ancienne rancune, et il conclut, avec Malatesti, une alliance sincère, à laquelle Renier de Manfredi, seigneur de Faenza, s'associa bientôt. Gentile de Mogliano entra, de son côté, dans la même ligue; il surprit et il chassa de Fermo les troupes de l'église qu'il y avoit lui-même introduites; il renvoya au légat le gonfalon qu'il avoit reçu de lui, et il publia l'alliance qu'il venoit de conclure avec les seigneurs de Romagne (1).

Il étoit déjà trop tard, le légat, après avoir soumis plus de la moitié de l'État de l'église, étoit assez puissant pour défier cette ligue; d'ailleurs, d'autres princes, moins clairvoyans, recherchoient encore son amitié, et Ridolfè de Varano, seigneur de Camerino, sollicita le commandement de l'armée que Gentile de Mogliano venoit d'abandonner. Ridolfè, au commencement de la campagne, fut surpris par François des Ordellaffi, et son armée fut mise en déroute (2); mais il se

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 50, p. 272. — *Raynald. Annal. Ecclesiast.* 1355. §. 19, p. 369. — *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 902.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 6, p. 306. — *Annales Cæsenates*. T. XIV, p. 1183.

1355. releva de cet échec, et, bientôt après, il battit et fit prisonnier Galeotto Malatesti, frère du seigneur de Rimini, et l'un des meilleurs capitaines d'Italie (1). Cette défaite fit perdre courage à Malatesta; le premier, il abandonna la ligue que lui-même il avoit formée, il demanda la paix au légat; et, comme il étoit Guelfe d'origine, les villes guelfes le recommandèrent à la générosité du cardinal Albornoz. Celui-ci lui fit prêter serment d'obéissance et de fidélité à l'église; il lui accorda, pour douze ans, moyennant un modique tribut, le gouvernement de Rimini, de Pesaro, de Fano et de Fossombrone; mais il remit en liberté et sous la protection de l'église les deux villes de Sinigaglia et d'Ancone (2).

La soumission de Malatesti causa, bientôt après, la ruine de Gentile de Mogliano. La ville de Fermo se révolta contre lui, et ouvrit ses portes au cardinal (3). Renier de

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 18, p. 315. — *Raynald. Annal. Eccles.* 1355, §. 20, p. 370. — *Cronica d' Orvieto*. p. 682. — *Cronaca Riminese*. p. 903.

(2) *Matteo Villani*, L. V, c. 46, p. 333. — *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 903. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 437.

(3) *Matteo Villani*. L. V, c. 57, p. 339. — *Cronaca Riminese*. p. 903.

Manfredi, seigneur de Faenza enclavée presque dans l'État de Bologne, n'étoit pas encore exposé aux attaques du légat; mais François des Ordellaffi, capitaine de Forli, resté seul en guerre avec l'église, devoit s'attendre à voir l'orage fondre sur lui, il s'y prépara avec courage (1). Il s'enferma dans sa capitale; il confia la défense de Cesène à sa femme, qui ne lui cédoit point en résolution; il ne tint aucun compte de la croisade et de la sentence d'excommunication publiées contre lui; et sans alliés, il brava seul dans ces deux petites villes, toute la puissance du saint-siége (2).

Avant que le cardinal-légat pût conduire son armée devant Forli, une révolution dans la plus puissante des villes qui relevoient de l'église, présenta un nouvel appât à son ambition, et lui offrit l'espérance d'une nouvelle conquête. Le saint-siége avoit sur Bologne, des droits tous semblables à ceux qu'Albornoz avoit fait valoir sur les villes de Romagne; mais Bologne obéissoit aux Visconti, et ces

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 77, p. 348. Son fils Louis, qui auparavant avoit commandé à Cesena, mourut de maladie le 1.^{er} janvier 1356. *Annales Cæsénates*. p. 1183.

(2) *Matteo Villani*. L. VI, c. 14, p. 363. — *Raynald. Annal. Ecclès.* §. 21, p. 370. — *Cronica d' Orvieto*. p. 683.

1355. puissans seigneurs ne pouvoient être dépouillés avec la même facilité que les petits princes d'Agobbio , de Viterbe et de Fermo. Le cardinal ne laissoit entrevoir aucun projet hostile contre Bologne ; cependant il vit avec joie cette ville enlevée au seigneur de Milan , par un tyran plus foible , qu'il espéroit dépouiller à son tour.

Les Bolonois supportoient impatiemment la domination des Visconti , et , dès le mois de juin 1354 , ils avoient fait une tentative pour secouer leur joug ; mais Jean Visconti d'Oleggio , auquel l'archevêque de Milan avoit confié le gouvernement de cette ville , découvrit la conspiration tramée contre lui ; il envoya au supplice trente-deux des principaux citoyens ; il désarma tous les autres , et il réduisit les Bolonois à une condition si servile (1) que , dans la guerre des alliés contre les Visconti , Oleggio conduisit sur le territoire de Modène , les milices bourgeoises sans armes , avec un bâton seulement à la main. Arrivé au camp , il leur distribua des armes pour combattre , et après une victoire sur les

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 11 et 12, p. 241. — *Math. de Griffonibus Memoriæ historic.* p. 169. — *Chronic. Mutinense Johan. de Bazano* T. XV, p. 620. — *Petri Azarii Chronicon*. T. XVI, p. 334. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIII, p. 221.

troupes du marquis d'Este, il leur ôta ces ^{1355.} armes victorieuses, pour les ramener dans la ville avec leur bâton.

À la mort de l'archevêque de Milan, Bologne étoit échue en partage à Matthieu, l'aîné de ses neveux, et celui-ci avoit confirmé Oleggio dans son gouvernement. Mais les nouveaux seigneurs se défioient de ce commandant; ils savoient que sa politique et sa dissimulation, égaloient sa valeur, et que la faveur de l'archevêque, dont on croyoit qu'il étoit fils, avoit accoutumé son esprit aux projets les plus ambitieux. Une jalousie d'amour se joignoit encore à celle du pouvoir, dans le cœur de Galeaz, l'un des frères Visconti (1). Ils résolurent d'ôter à Oleggio sa place, et celui-ci, qui devinoit leurs projets, prit ses mesures pour la conserver malgré eux.

Les seigneurs de Milan attaquèrent d'abord les officiers subalternes qu'Oleggio avoit avancés; ils retirèrent de Bologne plusieurs corps de troupes, et ils citèrent plusieurs capitaines par-devant un tribunal extraordinaire, pour y rendre compte des voleries dont ils les accusèrent. Un jugement infamant paroissoit déjà suspendu sur leur tête (2),

(1) *Matteo Villani. L. V, c. 5, p. 306.*

(2) *Petri Azarii Chronicon. T. XVI, p. 338. L'auteur de cette*

1355. lorsqu'au mois d'avril 1355, un lieutenant de Matthieu Visconti, vint demander à Jean d'Oleggio, au nom du seigneur de Milan, de lui consigner Bologne avec toutes ses forteresses, et de s'en éloigner ensuite immédiatement.

Oleggio parut disposé à l'obéissance; il remit à celui qui étoit désigné pour lui succéder, les clefs des principaux châteaux, et il lui conseilla de s'en mettre en possession, avant de faire connoître aux Bolognois, l'ordre dont il étoit porteur. Lorsque le nouveau gouverneur fut sorti de la ville pour suivre ce conseil, Oleggio retint dans le palais, le 17 avril au soir, les recteurs et les officiers de justice; il y fit assembler tous les citoyens, et il leur annonça que les Visconti avoient résolu de lui ôter le gouvernement, après l'avoir contraint, disoit-il, à traiter les Bolognois avec une dûreté bien contraire à son cœur. Ces seigneurs seuls, ajoutoit-il, étoient coupables de sa précédente conduite tyrannique; ils lui avoient demandé plus de sang encore, et aujourd'hui ils ne lui ôtoient sa place, que pour le punir de sa trop grande douceur. « J'ai résolu, dit-il enfin, de vous » soustraire au caprice de ces tyrans; j'abjure

chronique fut lui-même chargé de vérifier les comptes des troupes à Bologne.

» leurs ordres cruels ; je renonce à toute 1355.
 » obéissance. Consolez vos familles par l'assu-
 » rance que vous n'aurez plus d'autre seigneur
 » que moi , ou plutôt dites leur que vous
 » gouvernerez avec moi : car , à dater de ce
 » jour , les citoyens de Bologne partageront
 » avec leur prince , les honneurs comme les
 » fatigues de l'administration ».

Les Bolonois écoutèrent ce discours avec un morne découragement ; ils connoissoient Oleggio depuis long-temps , et ils l'accusoient seul , des violences qu'ils lui avoient vu commettre. Lors même qu'ils auroient pu désirer de recouvrer leur indépendance sous un pareil maître , ils soupçonnoient que ses paroles cachoit quelque piège , et ils craignoient d'être sacrifiés par lui au seigneur de Milan. Long-temps ils s'excusèrent de prendre aucun parti , sous prétexte qu'ils étoient désarmés. Enfin , les Maltraversi et les Gibelins , plus attachés à Oleggio , décidèrent leurs concitoyens , indifférens entre les tyrans auxquels ils étoient vendus (1). L'assemblée proclama Jean Visconti d'Oleggio , seigneur perpétuel de Bologne , et cette nuit même , on rendit aux citoyens leurs armes.

(1) *Mathai de Griffonibus Memor. Histor.* p. 170. — *Cronica di Bologna.* p. 440. — *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIII, p. 225.

1355. Oleggio appela ensuite l'un après l'autre les capitaines des gens de guerre ; il leur communiqua les procédures déjà intentées contr'eux , et il leur montra que la révolte étoit le seul moyen de dérober leur tête à l'échafaud (1). Plusieurs d'entr'eux , attachés dès long-temps à sa fortune , abjurèrent le parti des Visconti , et lui prêtèrent serment de fidélité , un tiers tout au plus des soldats , refusa de le reconnoître pour seigneur de Bologne. Oleggio les fit sortir de la ville , après les avoir désarmés ; il nomma d'autres recteurs ou officiers de justice , à la place de ceux qu'il avoit retenus au palais ; il envoya en diligence des contr'ordres à tous ses châtelains , pour les empêcher d'ouvrir leurs forteresses au nouveau gouverneur ; toutes furent sauvées , à la réserve de celle de Lucco. Les alliés de Vénétie , en guerre avec les frères Visconti , s'empressèrent de le reconnoître et de lui promettre des secours. Le marquis d'Este lui fit passer immédiatement deux cent cinquante chevaux ; enfin le 20 avril au matin , Oleggio se trouva seigneur absolu de Bologne , et la révolution fut accomplie (2).

(1) *Petri Azarii Chronicon.* p. 339.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 12, p. 309. — *Petri Azarii Chronicon.* p. 341.

Les Visconti, instruits de la révolte de leur lieutenant, envoyèrent une armée contre lui (1). Mais ils ne purent réussir à s'emparer de Bologne par surprise, et ils ne se trouvèrent pas assez forts pour entreprendre un siège régulier; leurs troupes se retirèrent donc après avoir ravagé le territoire bolognois (2), et des événemens plus rapprochés d'eux, détournèrent quelque temps ces princes de nouvelles entreprises.

L'aîné des frères Visconti, Matthieu, ne donnoit presque aucune attention au gouvernement; perdu dans la débauche, il n'étoit entouré que de femmes qu'il enlevait à leurs maris, ou de filles qu'il ravissoit à leurs pères. Un jour, il fit appeler un citoyen respecté de Milan, dont l'épouse étoit jeune et belle, et il lui ordonna, sous peine de mort, d'amener lui-même cette femme, dans le sérail qu'il s'étoit formé. Ce citoyen vint, en pleurant, raconter à Bernabos Visconti, l'ordre honteux qu'il avoit reçu, et implorer sa protection. Bernabos alla trouver Galeaz, son autre frère; ensemble ils reconnurent que le peuple, poussé

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 67, p. 344. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIII, p. 226.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 78, p. 349. — *Joh. de Bazano Chronic. Mutinense*. p. 624.

1355. à bout par la tyrannie de Matthieu, pourroit les punir tous également de ses dérèglemens. L'amour fraternel avoit peu d'influence sur le cœur de ces princes, il cédoit aisément à l'intérêt et à l'ambition : le même jour, on servit sur la table de Matthieu, des cailles empoisonnées, et le lendemain, l'aîné des trois seigneurs de Milan fut trouvé mort dans son lit (1).

(1) Les Visconti répandirent, et Azario répéta, d'après eux, que Matteo étoit mort d'épuisement, suite de ses débauches. *Chronicon Petri Azarii*. p. 342. — *Matteo Villani*, L. V, c. 81, p. 350. — *Bernard. Corio Storia di Milano*. P. III, p. 230. v. — *Ripamontius Histor. Mediolani*. L. II, p. 553. — *Pauli Jovii Mathæus. Grævii*. T. III, p. 310.

CHAPITRE XLIV.

La Dalmatie enlevée aux Vénétiens, par les Hongrois. — Guerre des princes lombards contre les Visconti. — Frère Jacob des Busolari, à Pavie.

1356 — 1359.

NOUS avons vu déjà le roi Louis de Hongrie conduire successivement deux armées dans le royaume de Naples, pour venger la mort de son frère. Nous avons vu ce monarque, avec un caractère chevaleresque, mais inconstant, mettre en mouvement tout le levant de l'Europe, pour tirer vengeance de son injure; couvrir la Pouille et la Calabre de ses soldats, étendre ses ravages d'une mer jusqu'à l'autre, confondre, dans sa colère, les innocens avec les coupables, et souiller sa gloire par le meurtre de Charles de Duraz, et l'arrestation des princes du sang, qui se repositoient sur sa bonne foi; puis nous l'avons vu oublier tout-à-coup son ressentiment, reconnoître l'innocence de Jeanne, sans avoir de motif pour changer

d'opinion , relâcher les princes du sang , pardonner à Louis de Tarente , et remettre généreusement au royaume de Naples le dédommagemens auxquels une sentence pontificale lui donnoit des droits.

Le long règne de Louis forme la période la plus brillante de l'histoire de Hongrie. Avant lui, ce royaume étoit encore barbare; après lui, il fut épuisé par des guerres civiles, ou affoibli par les vices de sa constitution; mais pendant que Louis vécut, la Hongrie prit place parmi les premières puissances de l'Europe; elle domina sur ses peuples esclavons qui l'entouroient; elle se fit redouter de l'Allemagne, et elle tint l'Italie dans la crainte et presque dans la dépendance. Les constitutions féodales ont toutes une période de très-grande puissance, celle où les grands ont acquis toute l'énergie que développe en eux leur situation, et où ils n'ont pas encore reconnu leur indépendance. Le roi dirige alors des forces immenses qui ne tarderont pas à se tourner contre lui. Il fait la guerre sans trésors et sans soldats, obéi par ses vassaux, seulement à cause des fiefs qu'il leur a donnés. Mais l'obéissance des feudataires n'est pas de longue durée; ils sentent bientôt que leurs fiefs ne peuvent leur être repris par celui qui les a donnés, et, dès qu'ils ont la pensée

de rejeter le joug, le pouvoir du monarque a cessé. Louis dut tout l'éclat de son règne, bien moins à son propre caractère qu'aux circonstances où se trouvoit sa nation, au moment où elle sortoit de la barbarie. C'étoit, nous dit un de ses contemporains qui connoissoit et jugeoit bien les hommes, « c'étoit un » prince de grand cœur, vaillant et hardi de » sa personne; ses entreprises étoient grandes, » et, dans la prospérité, il les suivoit avec » vivacité, avec courage, et même avec un » peu de dureté; il savoit se faire craindre » de ses barons, et il ne leur permettoit pas » d'apporter du retard dans l'accomplissement » des services qui lui étoient dus. Mais sou- » vent il embrassoit de grandes choses sans » être suffisamment préparé à les accomplir; » il s'abandonnoit à sa fortune, se confiant » dans le courage de ses soldats, comme eux » se confioient dans le sien, d'autant plus » que sa courtoisie et sa prévenance lui » assuroient l'affection de ses sujets. Plus » d'une fois il donna des preuves de promp- » titude et de légèreté, dans de grandes » déterminations; et' il sut mieux se tirer » de l'adversité, en abandonnant ses en- » treprises, qu'en opposant aux calamités » son courage et sa vertu » (1).

(1) *Matteo Villani*, L. VI, c. 67, p. 394.

Les relations du roi Louis, avec l'Italie, avoient commencé en 1345, par ses démêlés avec les Vénitiens. La mort de son frère André, et la guerre qu'il avoit portée dans le royaume de Naples, avoient suspendu la vengeance qu'il vouloit tirer de cette puissante république; mais les Génois avoient eu soin d'éveiller de nouveau son ressentiment; il avoit déclaré la guerre à la seigneurie de Venise, en 1353, et chaque année il avoit menacé l'Italie d'une invasion formidable.

La ville de Zara, en Dalmatie, supportoit impatiemment le joug des Vénitiens; à plusieurs reprises, elle s'étoit révoltée contre eux, et, autant de fois, elle avoit appelé à son aide le roi de Hongrie. Les Zadriotes, ou habitans de Zara, et tous les sujets des Vénitiens, en Dalmatie et en Croatie, se sentoient alliés aux Esclavons et aux autres sujets du roi de Hongrie, par des rapports de langue, de mœurs, de nom et d'honneur national. Situés sur les côtes d'un pays dont ils paroisoient détachés violemment, et auquel ils tenoient par le cœur, ils avoient autant de haine pour les Vénitiens, que d'amour pour les Hongrois. Tandis que les premiers, afin d'établir leur domination sur la mer Adriatique, avoient détruit presque absolument le commerce et la navigation des

Dalmates, les seconds auroient pu enrichir leurs ports, qui furent destinés par la nature à servir de marché aux fertiles campagnes de la Hongrie. Sept fois déjà, à ce qu'assurent les historiens hongrois (1), la ville de Zara s'étoit révoltée, pour se donner à la couronne de Hongrie; et, quoique les prédécesseurs de Louis n'eussent jamais été en pacifique possession de cette ville ou des autres places maritimes de la Dalmatie et de la Croatie, Louis regardoit toutes ces forteresses comme une dépendance de sa couronne; il les redemanda aux Vénitiens; il refusa obstinément de transiger sur les droits auxquels il prétendoit, et il rejeta, comme un outrage, la proposition de la seigneurie, qui vouloit l'appaiser par l'offre d'un tribut ou d'une somme d'argent. Après avoir renvoyé avec hauteur Marco Cornaro et Marin Grimani, ambassadeurs des Vénitiens, il se mit en mesure d'attaquer en même-temps, d'une part, Zara, Spalatro, Traù, et Nona en Dalmatie; d'autre part, Trévisé, seule ville que la république possédât alors sur le continent italien (2).

(1) *Bonfinius Rerum Hungaricarum*. Dec. II, L. X, p. 259. — *Petri de Reva de Monarchia et S. Corona Regni Hungar. Centur. IV. In Script. Rer. Hung.* T. II, P. II, p. 644.

(2) *Marin Sanuto vite de Duchi*. T. XXII, p. 640. — *Navigiero Storia Veneziana*. T. XXIII, p. 1043.

1356.

Louis de Hongrie avoit donné rendez-vous à ses barons, à Sagabria, sur les confins de l'Esclavonie; il y arriva lui-même au mois de mai, et bientôt il y fut entouré d'une cavalerie si nombreuse, que la Lombardie entière commença à considérer avec effroi l'invasion dont elle étoit menacée (1).

Les Italiens qui, dans leurs guerres les plus importantes, rassembloient rarement plus de trois mille cuirassiers, pouvoient à peine se figurer l'existence d'une armée de quarante mille ou de cinquante mille chevaux, telle que celle que le roi de Hongrie mena plusieurs fois au combat. On avoit cru jusqu'alors impossible de rassembler une pareille multitude, et, lorsqu'on la voyoit réunie, chaque État désespéroit de lui tenir tête. Mais les troupes soldées des Allemands, des Italiens, ou des François, ne ressembloient nullement aux armées féodales des Hongrois; ces dernières n'avoient encore fait la guerre qu'à des peuples tartares, leur armure et leur discipline ne les préparoient pas à d'autres combats.

Toutes les terres de Hongrie étoient encore, à cette époque, des fiefs mouvans de la couronne, des fiefs qui, comme les starosties de Pologne, n'étoient point transmis des pères

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 36 et 37, p. 375.

aux enfans. Le roi les donnoit et les reprenoit 1356.
à sa volonté, ou tout au plus il les garan-
tissoit au feudataire, pour la durée de sa
vie. En retour, le baron s'engageoit à
mettre en campagne un certain nombre de
cavaliers, lorsqu'il en seroit requis par le
monarque. Tous les Hongrois faisoient la
guerre à cheval, mais ces cavaliers n'avoient
pour toutes armes qu'un arc, des flèches et
une longue épée. Ils ne portoient ni cui-
rasses, ni cottes de mailles, et leurs seuls
habits leur tenoient lieu d'armes défensives;
c'étoient des pourpoints de cordouan, qu'ils
recouvroient d'un nouveau pourpoint, puis
d'un troisième et d'un quatrième cousus en-
semble, lorsque le premier, dont ils ne se
défaisoient jamais, venoit à s'user. L'étoffe,
ainsi doublée et fortifiée par la poussière
même dont elle étoit imprégnée, formoit
une espèce de cuirasse qu'il n'étoit pas facile
de percer d'une flèche, ou d'une épée.

Les Hongrois, accoutumés à porter la
guerre dans les déserts, contre les Bulgares,
les Russes, les Tartares ou les Serviens,
dressoient leurs chevaux à vivre de pâture,
sans s'écarter les uns des autres. Leurs selles
étoient faites de manière à servir au cava-
lier, pendant la nuit, de lit ou de couver-
ture. Chacun d'eux, portoit, sur son cheval,

1356. un sac plein d'une poudre préparée avec de la viande séchée , et telle , peut-être , à-peu-près que nos tablettes de bouillon. Il suffisoit de faire bouillir une très-petite quantité de cette poudre , avec beaucoup d'eau ; pour faire de grandes masses de gelée très-nourrissante. Au milieu des déserts , les Hongrois se contentoient de cet aliment ; mais lorsque les mêmes hommes portèrent la guerre dans les pays civilisés , où ils trouvoient du pain , du vin , et des viandes fraîches , ils se dégoûtèrent bientôt de leurs gelées insipides , et cessèrent de s'en nourrir. Les champs n'offroient point à leurs chevaux d'aussi bons pâturages que les déserts de la Bulgarie et de la Valachie ; les vivres étoient enfermés dans des châteaux fortifiés qui résistoient long-temps à leur attaque , et , plus le nombre des Hongrois qui passaient en Italie étoit grand , plus tôt ils se trouvoient vaincus par le manque de munitions et de fourrages (1).

Le roi de Hongrie envoya devant lui quatre mille chevaux , sous les ordres de Conrad de Wolfart , capitaine allemand que les Italiens nommoient Lupo , et qui avoit déjà porté les armes dans le royaume de Naples. Le ban de Bosnie et le comte d'Aquilizia l'ac-

(1) *Matteo Villani. L. VI, c. 54, p. 385.*

compagnoient. Cette avant-garde d'une armée ^{1356.} bien plus considérable arriva devant Trévisie le 28 juin 1356 (1). Fantino Morosini étoit alors podestat de cette ville pour la république; mais on lui envoya trois provéditeurs pour le seconder dans ses fonctions (2). Ces magistrats firent brûler les faubourgs de Trévisie, la bourgade de Mestre et tous les villages qu'ils ne crurent pas susceptibles de défense. Cependant, le roi s'avançoit avec quarante mille hommes de cavalerie, et François de Carrare, seigneur de Padoue, quoiqu'allié de la république, s'empessa d'accepter la neutralité que lui offrirent les Hongrois, sous condition qu'il fournît des vivres à leur armée (3).

L'avant-garde hongroise avoit laissé derrière elle le château de Conigliano, destiné à fermer l'entrée du Trévisan. Le roi entreprit de l'assiéger, et s'en rendit maître le 12 juillet (4). Il prit bientôt après Asolo et

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 50, p. 383.

(2) Marco Giustiniani, Giovanni Dolfino, et Paolo Loredano. — *Marin Sanuto vite de Duché di Ven.* p. 640.

(3) *Matteo Villani*. L. VI, c. 51, p. 384. — *Andrea Gataro Storia Padovana*. T. XVII, p. 52.

(4) *Matteo Villani*. L. VI, c. 52, p. 384. — *Ant. Bonfinii Rerum Hungar.* Dec. II, L. X, p. 268. — *Joh. de Thwroc. Chron. Hungar.* P. III, c. 27, p. 187.

1356. Ceneda, et il conduisit alors toute son armée devant Trévisé. Les murailles de cette ville étoient très-fortes et entourées de grands fossés pleins d'eau. Les mineurs ne pouvoient être d'aucun secours aux assiégeans, car toute cette plaine est tellement abondante en sources souterraines, qu'on ne pouvoit creuser à quatre pieds de profondeur sans faire jaillir les eaux dans le fossé. L'armée hongroise n'avoit d'autre moyen de réduire Trévisé que la famine et un long blocus. Mais le roi éprouva le besoin de vivres bien avant les assiégés, parce que ses Hongrois, incapables de se soumettre à aucune discipline, ne respectèrent point le territoire de Padoue; et pillèrent les marchands qui leur apportoit des vivres dans le camp. Aucun fournisseur n'osa plus continuer un commerce si dangereux, et les assiégeans se trouvèrent tout-à-coup exposés à une extrême disette (1).

Dans le même temps, les Vénitiens faisoient au roi les propositions les plus avantageuses pour obtenir de lui la paix. Ils offroient de rendre à la ville de Zara son ancienne liberté, pourvu que son indépendance fût reconnue par la couronne de Hongrie comme par la république. Ils proposoient de céder au roi quelques

villes de Dalmatie, d'en retenir quelques autres, mais comme un fief de sa couronne, et moyennant un tribut. Louis ne voulut écouter aucune condition; il déclara qu'il n'accorderoit la paix aux Vénitiens que lorsque ceux-ci lui restitueroient toute la côte d'Illlyrie (1). A peine, cependant, son refus avoit-il été communiqué au sénat, qu'un nouveau courrier annonça la retraite du roi et la levée du siège de Trévis. Louis, dégouté de son entreprise, par quelque sédition qui avoit éclaté dans son camp, et par la difficulté de se procurer des vivres, avoit pris, le 23 août, la résolution de se retirer; il avoit repassé la Piave, et il retournoit en Hongrie avec son armée, forte de cinquante mille combattans. Deux mille cavaliers qu'il laissoit après lui, demeurèrent à la garde de Conigliano (2).

Bientôt, il est vrai, on vit que le roi n'avoit point renoncé à la guerre en quittant le territoire vénitien. Ses armées lui avoient paru trop nombreuses pour trouver des vivres et des fourrages; d'autre part, le temps du service féodal étoit trop court pour qu'il pût accomplir aucune conquête importante avant

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 63, p. 393.

(2) *Ib.*, c. 66, p. 394.

1356. que ses barons lui demandassent de retourner chez eux. Il avoit donc changé tout le système de son attaque ; il avoit désigné plusieurs grands seigneurs de la Hongrie qui devoient se succéder l'un à l'autre et continuer la guerre, chacun à la tête de cinq mille cavaliers. Comme le service féodal étoit de trois mois, chaque corps d'armée en devoit passer deux seulement sur le territoire vénitien, et le troisième lui étoit accordé pour l'allée et le retour. Le premier des généraux de Louis arriva le 15 octobre à Conigliano, et il traversa le territoire de Trévis, sans que les Vénitiens, qui avoient à peine assez de monde pour garder toutes leurs forteresses, osassent entreprendre de défendre la campagne, et se présenter pour combattre (1).

Avant la retraite du roi de Hongrie, le doge Jean Gradenigo étoit mort le 8 août 1356, et le 13 août, les quarante-un électeurs lui avoient donné pour successeur Jean Dolfino, qui étoit alors provéditeur à Trévis. La seigneurie fit demander au roi de Hongrie s'il permettroit au nouveau doge de sortir de la ville assiégée, pour venir prendre les rênes du gouvernement, et le roi, qui ne trompoit jamais

(1) *Matteo Villani. L. VII, c. 28, p. 422. — Joh. de Thwroc. Chron. Hungaror. P. III, c. 28, p. 188.*

ceux qui avoient compté sur sa générosité, 1356.
y consentit aussitôt (1).

La nomination d'un nouveau doge fut pour la seigneurie une occasion de faire de nouvelles propositions de paix : ses ambassadeurs furent chargés d'offrir au roi toutes les places de Dalmatie, à la réserve seulement de Zara, mais ces offres furent encore rejetées. Lorsque la nouvelle en fut portée aux habitans des villes dalmates, ceux de Traù et de Spalatro résolurent, puisque la seigneurie étoit déterminée à les livrer, de devancer le traité de paix et de captiver la faveur du roi par une prompte soumission, au lieu d'attendre qu'on disposât d'eux ; ils attaquèrent à l'improviste les garnisons que la république avoit placées dans leurs villes, ils les désarmèrent et ouvrirent leurs portes aux Hongrois (2).

Pendant l'année 1357, le roi Louis pour- 1357.
suivit avec acharnement la guerre contre les

(1) *Andrea Gattaro Historia Padovana*. T. XVII, p. 54. Cependant Marin Sanuto dit, au contraire, que le roi refusa cette permission, et que le doge, à la tête de six cents chevaux, se fit jour au travers des ennemis. *Vite de Duchi*, p. 652 ; et Naugier assure que Dolfino quitta Trévisé seulement après que le roi en eut levé le siège. *Storia Veneziana*. p. 1044. L'historien plus ancien que j'ai suivi est, je crois, mieux informé et plus impartial.

(2) *Matteo Villani*. L. VII, c. 82, p. 453. — *Naugierie Storia Veneziana*. p. 1044.

1357. Vénitiens; il maintint constamment sur le territoire de Trévisé une armée destinée à bloquer cette ville et à ravager ses campagnes : pendant le même temps, le ban de Bosnie avoit conduit une autre armée dans la Dalmatie vénitienne, et il avoit entrepris le siège de Zara, ville extrêmement forte, que les prédécesseurs de Louis avoient plusieurs fois assiegée inutilement. Le ban de Bosnie demeura une année entière devant ses murs, et il désespéroit de réussir à force ouverte, lorsque la séduction lui procura le succès (1). Deux officiers allemands de son armée s'entendirent avec le prier du monastère de Saint-Chrysogone, qui est contigu aux murs de Zara (2). Ce prier, qui étoit Allemand, fournit à ses compatriotes des échelles; il introduisit les assaillans dans son église; les gardes de la porte voisine furent surprises et massacrées, et l'armée hongroise entra dans la ville par cette porte. La garnison vénitienne, après une vigoureuse résistance, fut forcée de se réfugier dans le château (3).

Les Vénitiens, abattus par tant de calamités,

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 19, p. 477.

(2) *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia*, p. 646.

(3) Le 23 décembre 1357. *Joh. de Bazano Chron. Mutinense*. T. XV, p. 627. — *Gatara Storia Padovana*, p. 53.

et effrayés de la persévérance de leur ennemi, résolurent enfin de demander à tout prix la paix au roi de Hongrie, et de s'en remettre pour les conditions à sa générosité. Ils choisirent leurs ambassadeurs parmi les gentilshommes les plus considérés de la république; et par eux, ils firent prier le roi de dresser lui-même un traité qu'ils promirent de signer sans hésiter. Louis, touché de cette confiance, répondit qu'il n'avoit fait la guerre que pour recouvrer des villes qui appartenoient à sa couronne. Il demandoit ces villes seules, et la renonciation du doge et de la seigneurie à tout titre, et tout droit sur elles. Il n'avoit point besoin d'argent, ajouta-t-il, et ne vouloit point de tribut; il étoit prêt à rendre les châteaux qu'il avoit conquis sur le territoire de Trévisé, car il ne songeoit point à s'agrandir par d'injustes conquêtes; mais il demandoit seulement que, s'il lui arrivoit d'avoir une guerre maritime, la seigneurie lui fournit vingt-quatre galères, dont il payeroit tous les frais (1).

Ces conditions furent immédiatement acceptées par la république de Venise, et la

(1) Cette condition, rapportée par Villani, est passée sous silence par les historiens de la république. *Marin Sanuto vite.* p. 646. — *Naugerio Stor. Venez.* p. 1045.

paix entre les deux États fut publiée au mois de février 1358 (1). Le doge qui, depuis la conquête de Constantinople, portoit le titre de duc de Venise, de Dalmatie, de Croatie et de seigneur d'un quart et demi de l'empire romain, fut obligé après ce traité, et jusqu'à l'année 1387, où la seigneurie reconquit la Dalmatie, de se contenter du titre plus modeste de duc de Venise (2).

Plusieurs guerres, à cette époque, dévastoyent simultanément l'Italie; et, comme elles avoient été allumées par des motifs différens, comme elles se poursuivoient indépendamment l'une de l'autre, il est nécessaire d'en séparer aussi tout à fait l'histoire. Tandis que les Hongrois ravageoient l'État de Trévise, la principauté limitrophe de Padoue étoit engagée dans une guerre avec les frères Visconti, qui n'avoit aucun rapport avec celle des Vénitiens et du roi Louis. Les quatre principautés de Padoue, Vérone, Mantoue et Ferrare, s'étoient liguées, comme nous l'avons vu ailleurs, pour se défendre

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 30, p. 485. — *Antonii Bonfinii Rerum Hungar.* Dec. II, L. X, p. 269.

(2) *Gatara Storia Padovana*, p. 56. — *Libro del Polistore* T. XXIV, c. 42, p. 840. — *Marin Sanuto vite de Duchi*, p. 643. — *Naugerio Stor. Venez.* p. 1045.

contre les seigneurs de Milan; et, au moment où Visconti d'Oleggio avoit fait révolter Bologne, il étoit aussi entré dans cette alliance que nous avons quelquefois désignée par le nom de ligue de Vénétie. La guerre, il est vrai, entre ces petits seigneurs et les Visconti, se poursuivoit avec mollesse; quelques excursions de cavalerie, quelques tentatives pour piller les campagnes, ruinoient les paysans et soumettoient les villages ouverts aux calamités de la guerre, sans qu'aucune action décisive donnât à l'un ou l'autre parti aucune supériorité. Mais bientôt l'ambition et l'orgueil des seigneurs de Milan leur suscitérent de nouveaux ennemis et augmentèrent le danger de leur situation.

Jean Paléologue, marquis de Montferrat, avoit été long-temps l'ami et l'allié des Visconti; il abandonna leur parti à l'occasion d'une offense que ses gens avoient reçue dans leur palais, et qui étoit demeurée impunie. Il crut y voir la preuve du peu d'estime que ces seigneurs trop orgueilleux faisoient de lui (1). Le marquis de Montferrat avoit accompagné Charles IV, à Rome, et ce monarque, par reconnoissance, l'avoit nommé vicaire impérial en Piémont; il avoit ainsi légitimé ses titres à la seigneurie de Turin,

(1) *Matteo Villani. L. VI, c. 2, p. 355.*

Suze, Alexandrie, Ivrée, Trino, et plus de cent châteaux énumérés dans le diplôme impérial (1). Le marquis, à son retour de Rome, resserra l'alliance qui existoit depuis long-temps entre sa famille et celle de Beccaria : cette dernière gouvernoit Pavie depuis quarante-trois ans. Elle avoit conservé si long-temps la seigneurie de cette ville par la protection des Visconti; car les Beccaria étoient, à bien des égards, plutôt les lieutenans que les alliés des seigneurs de Milan. Dans une longue paix ils avoient accumulé de grandes richesses, et ils avoient fait jouir d'une constante prospérité la ville soumise à leur domination (2). Placés entre les Visconti et les marquis de Montferrat, ils s'étoient maintenus par la jalousie mutuelle de ces voisins plus puissans qu'eux.

Assuré de l'alliance des Beccaria, le marquis de Montferrat se prépara ouvertement à faire la guerre aux seigneurs de Milan. Dès que ses intentions furent connues, toutes les villes du Piémont qui dépendoient de Galeaz Visconti, Chieri, Chierasco, Asti, Alba, Valence et Tortone, prirent les armes pour secouer le joug odieux de ce tyran. Galeaz

(1) *Benvenuti de S. Georgio Histor. Montisferrati.* p. 527.

(2) *Petri Azarii Novariensis. Chronic.* p. 346.

accabloit ses sujets d'impôts, il payoit mal ses employés, il vendoit la justice et tourmentoit par son avarice les provinces qui lui étoient échues en partage (1); tandis que le marquis de Montferrat, connu et estimé des Piémontois, étoit le souverain sous lequel ils désiroient le plus vivre. Dans le cours de l'hiver de 1355 à 1356, toutes les villes du Piémont passèrent sous sa domination (2).

Les Visconti, pour se venger, au lieu d'attaquer le Montferrat, tournèrent leurs armes contre les Beccaria, qu'ils croyoient plus foibles que le marquis. Au mois de mai ils envoyèrent une nombreuse armée pour former le siège de Pavie (3). Cette armée éleva de trois côtés de la ville trois redoutes en bois, qu'on nommoit alors *basties*; une forte garnison fut établie dans chacune, en sorte que l'armée des Visconti, en se retirant, laissa la ville bloquée, et que les vivres ne purent plus y être introduits qu'avec une grande difficulté (4).

Il y avoit tout lieu de croire que Pavie

(1) *Petri Azarii Chronicon.* p. 403.

(2) *Matteo Villani.* L. VI, c. 3, p. 356. — *Petri Azarii Chronicon.* p. 344.

(3) *Matteo Villani.* L. VI, c. 23, p. 368.

(4) *Ib.*, c. 29, p. 371.

1356. ne pourroit se défendre long-temps; la maison de Beccaria qui commandoit dans cette ville avoit plusieurs chefs mal d'accord entr'eux; chacun avoit des châteaux-forts et des alliances particulières; et l'un d'eux, nommé Milano, s'étoit séparé des Gibelins, anciens partisans de sa maison, pour s'associer aux comtes de Langusco, chefs des Guelfes de Pavie (1). Une cause de ruine plus immédiate encore que la discorde entre les Beccaria, c'étoit la corruption effrayante des princes et du peuple, l'immoralité et la débauche que les chefs du gouvernement affichoient jusque dans les fêtes publiques (2).

Mais, pour repousser les attaques des Visconti, une vigueur inattendue fut tout-à-coup communiquée aux Pavésans, par les prédications d'un moine républicain. Cet homme, nommé frère Jacob des Bussolari, étoit jeune encore lorsqu'il avoit abandonné le monde, pour se consacrer à la pénitence, sous la règle de saint Augustin. Après avoir vécu quelque temps en hermite, dans les déserts, il avoit été renvoyé, par les supérieurs de son ordre, à Pavie, sa patrie. Il avoit eu commission de prêcher, le mercredi des

(1) *Petri Azarii Chronicon.* p. 372.

(2) *Ibid.* p. 374.

cendres , dans la salle de l'évêché , et il l'avoit ^{1356.} fait avec tant de piété , tant de ferveur et tant d'éloquence , que le peuple l'avoit supplié de continuer , pendant tout le carême , à prêcher chaque jour , et que l'évêque lui en avoit donné l'ordre. L'impudence du vice et la corruption dont les jeunes gens de la maison Beccaria donnoient le scandaleux exemple , révoltoient son ame pure et élevée. Il avoit prêché contre l'incontinence , contre l'effronterie des femmes , contre l'usure ; et sa pieuse éloquence avoit opéré une réforme visible dans les mœurs de ses concitoyens (1). Les jeunes Beccaria étoient les seuls qui ne songeassent point à se corriger ; tandis que les chefs de leur maison , Castellino et Florello , qui redoutoient les conséquences des vices et des divisions de leurs neveux , excitoient le moine à prêcher avec courage , et à ne ménager personne. Castellino Beccaria , qui étoit malade , se faisoit constamment porter en litière à ces sermons (2).

Frère Jacob , en effet , ne se contenta plus d'attaquer les vices privés ; il tonna , de la chaire , contre ceux de la nation , et contre ceux de ses princes ; contre la lâcheté des

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 1 et 2, p. 467.

(2) *Petri Azarii Chronicon*. p. 374.

1356. citoyens, leur égoïsme, leur résignation dans l'esclavage; contre la corruption des tyrans, leur injustice, leur cruauté. Il réveilla, par ses discours, l'amour de la patrie, dans des cœurs où cet amour paroissoit éteint depuis long-temps; et il dirigea son premier essor contre les tyrans de Milan, qui cherchoient alors à ravir aux Pavésans l'indépendance nationale, comme des tyrans domestiques leur avoient ravi la liberté. Il excita le peuple à reprendre, pour sa défense, des armes que, depuis long-temps, il abandonnoit à des soldats mercenaires; il demanda et obtint des secours du marquis de Montferrat; il fit préparer des échelles; et, le 27 mai, au point du jour, il sortit lui-même à la tête du troupeau de fidèles qu'il avoit rassemblé dans l'église, et dont il avoit fait une armée; il le conduisit contre la première redoute des Milanois, sur le Tésin, et il dirigea l'attaque en vaillant capitaine. Les Allemands à la solde des Visconti, qui étoient en garnison dans cette redoute, déconcertés par l'ardeur inusitée avec laquelle les Pavésans combattoient, firent très-peu de résistance; la bastie fut prise et brulée, et ceux qui l'occupaient furent tués, faits prisonniers ou dispersés dans leur fuite. Le frère Jacob, sans laisser refroidir l'ardeur enthousiaste de

ses concitoyens, les conduisit immédiatement ^{1356.} à l'attaque de la seconde redoute, de l'autre côté du Tésin; les Allemands, effrayés de la défaite de leurs compagnons d'armes, ne firent pas plus de résistance; la troisième fut attaquée à son tour, emportée et brûlée comme les deux autres. Enfin, des barques ennemies qui étoient rassemblées sur le Pô, du côté de Plaisance, tombèrent également au pouvoir des vainqueurs. Ainsi le blocus de Pavie fut levé au moment où toute l'Italie s'attendoit à la reddition de cette ville; et les troupes qui l'assiégeoient furent dissipées en un seul jour (1).

Les Visconti ne retournèrent point immédiatement à l'attaque de Pavie; ils étoient, à cette époque, occupés de plusieurs côtés. Tandis qu'ils faisoient la guerre dans le Montferrat, et qu'avec une autre armée ils pressoient les Gonzagues dans l'État de Mantoue (2), ils cherchoient à détacher de ses alliés, et à tromper, par des négociations de paix, Jean d'Oleggio, tyran de Bologne; et, en même-temps, ils entretenoient des complots parmi ses sujets et ses soldats, pour

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 36, p. 375.

(2) *Matteo Villani*. L. VI, c. 68, p. 394. — *Joh. de Bazano Chronicon Mutinense*. T. XV, p. 625.

1356. lui enlever le pouvoir et la vie (1). D'autre part, l'approche de la grande compagnie leur causoit une vive inquiétude. Celle-ci, sous la conduite du comte Lando, avoit quitté le royaume de Naples; en vertu d'un traité avec le cardinal Albornoze, elle avoit traversé la marche d'Ancone, sans y faire de dommages (2), et de là elle étoit entrée sur les terres de Bernardino de Pollenta, seigneur de Ravenne (3). Après avoir ravagé quelque temps cette province, et avoir menacé tour-à-tour tous les États de l'Italie, elle s'étoit enfin engagée, le 18 septembre, à la solde de la ligue formée contre les Visconti, par les seigneurs de Mantoue, de Vérone, de Ferrare et de Bologne (4).

Les alliés, pour donner plus de réputation à leurs armes, s'adressèrent à l'empereur, et lui demandèrent quelques secours. Charles avoit eu lieu de se plaindre des Visconti, qui, à son retour de Rome, lui avoient témoigné autant de défiance que de mépris;

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 62, 64, p. 391. — *Math. de Griffonibus Memoriale Histor.* T. XVIII, p. 172.

(2) *Matteo Villani*. L. VI, c. 56, p. 388.

(3) *Ib.*, c. 70, p. 395.

(4) *Matteo Villani*. L. VI, c. 75, p. 398. — *Benvenuto de S. Georgio Historia Montisferrati*. p. 533.

et il étoit enchanté de trouver une occasion 1356.
de se venger d'eux, pourvu qu'il pût le faire sans péril et sans dépenses. A son départ de Pise, il avoit laissé dans cette ville, Marcovald, évêque d'Auguste, avec le titre de vicaire impérial; mais ce vicaire étoit fatigué de son séjour dans une ville où il ne jouissoit d'aucun pouvoir. Charles lui permit de se rendre à l'armée de la ligue; il lui recommanda seulement de n'y faire usage de son nom, et de n'y déployer l'autorité impériale, qu'autant que l'armée des alliés seroit assez forte pour lui assurer des succès (1). L'évêque d'Auguste qui étoit plein de courage, et qui cherchoit l'occasion de se distinguer, se rendit aussitôt à cette armée, déjà grossie par la jonction de la grande compagnie; il y fit arborer le drapeau impérial, et, comme vicaire de l'empire, il cita les deux frères Visconti à son tribunal, les accusant de rébellion contre leur souverain, de tyrannie et de trahison (2).

Les Visconti repoussèrent avec mépris cette sommation; ils étoient eux-mêmes vicaires perpétuels de l'empire, répondirent-ils dans leurs manifestes, et, comme tels, ils entendoient

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 76, p. 398.

(2) *Ib.*, L. VII, c. 23, p. 419.

1356. punir l'évêque d'Auguste, d'une peine capitale, pour s'être mis à la tête d'une bande de brigands (1). Mais les effets ne répondirent point à leurs menaces. Tandis que l'évêque d'Auguste, après avoir passé devant Parme, le 10 octobre, sans rencontrer aucune résistance, traçoit son camp à cinq milles de Plaisance; l'armée des Visconti, composée de quatre mille chevaux allemands et brabançons, refusoit de sortir des villes, sous prétexte que des soldats de l'empire ne pouvoient porter les armes contre les drapeaux de l'empereur, leur seigneur. Dans la vérité, ils ne vouloient pas combattre la compagnie, tous les soldats étrangers qui servoient en Italie étoient associés à ses profits et à ses gages, et ils vouloient toujours se ménager un refuge dans ses rangs, s'ils étoient licenciés ailleurs. Les Visconti dissimulèrent avec leurs soldats, et ne les congédièrent point, assurés qu'ils auroient tous passé immédiatement au service de leurs ennemis. Ils se contentèrent donc de pourvoir à la garde des villes, et ils abandonnèrent les campagnes au pillage (2).

Mais la grande compagnie ne faisoit pas

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 24, p. 420.

(2) *Ib.*, c. 26, p. 421.

la guerre de meilleure foi que les soldats des Visconti. En vain le marquis de Montferrat qui s'étoit rendu à l'armée, pressoit le comte Lando de marcher contre Milan, et d'attaquer cette ville, pour abattre d'un seul coup, toute la puissance des Visconti; la compagnie, cantonnée dans le voisinage de Maggenta, ruinoit le pays, pilloit les campagnes, déshonoroit les femmes et les filles, et se refusoit à marcher. Le marquis de Montferrat reconnut alors que les soldats des deux armées étoient d'accord entr'eux, et que dans leur guerre simulée, ils n'étoient ennemis que des habitans qu'ils ruinoient. Il craignit que ces mercenaires ne le livrassent un jour aux Visconti, qui avoient mis sa tête à prix, et il quitta l'armée avec cinq cents cavaliers, avec lesquels il trouva moyen de s'emparer de Novare par surprise (1). Azzo de Coreggio, qui servoit sous les mêmes drapeaux, s'éloigna peu de jours après, avec sept cents chevaux, pour faire sur Verceil, une tentative qui n'eut point de succès (2).

Les seigneurs de Milan avoient mis à la tête de leurs troupes, le vieux Lodrisio Visconti, leur parent; le même qui, en 1322,

(1) *Petri Azarii Chronicon.* p. 347.

(2) *Matteo Villani.* L. VII, c. 36, p. 425.

1356. avoit rétabli la république milanoise, qui, en 1327, avoit livré Galeaz à Louis de Bavière, et qui, en 1339, avoit conduit la redoutable compagnie de Saint-George à Parabiago, contre le seigneur de Milan. Au milieu des grands événemens auxquels Lodrisio Visconti prit part, son caractère demouroit équivoque, mais sa valeur n'étoit pas douteuse, et aucun Italien n'avoit su mieux que lui, se concilier l'affection et le respect des soldats Allemands.

Lorsque ce vieux général vint se mettre à la tête de l'armée, les mercenaires n'osèrent point refuser de lui obéir; ils promirent de le suivre par-tout, et de combattre contre la grande compagnie, encore qu'elle portât les bannières impériales. D'ailleurs, Lodrisio Visconti avoit amené avec lui un renfort de trois mille cavaliers Italiens, tandis que l'armée ennemie étoit affoiblie par l'absence du marquis de Montferrat, d'Azzo de Coreggio, et des douze cents chevaux qu'ils avoient emmenés avec eux. L'évêque d'Auguste, pour se mettre à l'abri d'une surprise, avoit commencé, le 13 novembre, à faire repasser le Tésin à son armée, lorsqu'il fut brusquement attaqué par Lodrisio, et mis en déroute, malgré la plus vigoureuse résistance. Lui-même il fut fait prisonnier avec six cents de ses gendarmes; les vainqueurs avoient arrêté

un bien plus grand nombre de cavaliers, et 1356.
parmi eux, presque tous les chefs de la
compagnie, le comte Lando, messire Don-
daccio de Parme, et Ramondino Lupo; mais
ceux qui avoient fait ces prisonniers étoient
des Allemands, tous secrètement associés à la
compagnie; ils les déroberent à leurs géné-
raux; et trouvèrent ensuite moyen de les faire
évader (1).

La joie que cette victoire auroit pu occa-
sionner aux Visconti, fut troublée par la
nouvelle qu'ils reçurent peu de jours après,
de la révolte d'une des plus importantes villes
de leur domination. Les Génois, dans l'em-
barras où les avoit jetés leur guerre avec
les Vénitiens, s'étoient soumis volontairement
à l'archevêque de Milan; mais ils étoient
trop attachés à leur liberté, pour demeurer
long-temps sous le joug; d'autant plus que
les nouveaux seigneurs de Milan avoient déjà
cherché à l'appesantir. Ils résolurent de pro-
fiter pour s'affranchir de l'embaras où se
trouvoient les Visconti, et n'étant point
encore avertis de la victoire que ceux-ci
avoient remportée le 13, sur le Tésin, ils
prirent les armes le 15 novembre, se ralliant

(1) Matteo Villani. L. VII, c. 37, p. 426. — *Chronic. Pla-
centinum Joh. de Mussis. T. XVI, p. 502.*

1356. au cri de *vive la liberté! à mort les tyrans!* Ils attaquèrent le palais public, où le vicaire des Visconti, ne put pas se défendre longtemps. Celui-ci fut forcé de sortir de la ville, avec ses soldats. Alors les Génois envoyèrent chercher à Pise, Simone Boccanegra, celui qui, le premier, avoit été décoré du titre de doge; ils l'installèrent de nouveau dans cette dignité, avec les mêmes prérogatives qu'ils lui avoient accordées une première fois. Les Pisans envoyèrent un corps de cavalerie avec Boccanegra, pour l'aider à remettre sa patrie en liberté (1). Les deux rivières se rangèrent immédiatement sous l'obéissance du nouveau doge, à la réserve de Savone, Ventimiglia, et Monaco, qu'il réduisit successivement par les armes (2).

Cependant, le prédicateur de Pavie, frère Jacob des Bussolari, après avoir délivré sa patrie de l'armée des Visconti, qui en formoit le siège, avoit continué à prêcher contre la corruption des mœurs et les vices des tyrans. Les seigneurs de Beccaria qui avoient applaudi à ses

1357.

(1) *Matteo Villani. L. VII, c. 40, p. 428. — Georgii Stellæ Annales Genuensium. p. 1094. — Chronic. Placentinum. p. 502. — Ubertus Folietæ Genuens Histor. L. VII, p. 453.*

(2) *Matteo Villani. L. VIII, c. 49, p. 434; c. 86, p. 455; et c. 93, p. 459.*

prédications, aussi long-temps qu'ils les avoient cru dirigées contre les seuls Visconti, leurs ennemis, commencèrent à prendre de l'inquiétude, lorsqu'ils virent que le moine attaquoit la tyrannie d'une manière plus générale. Tout l'avantage qu'ils pouvoient attendre de lui, ils l'avoient déjà obtenu, lorsque les Pavésans, enhardis par ses discours, s'étoient emparés, l'épée à la main, des redoutes qui les resserroient. Les efforts de Jacob des Bussolari, pour communiquer une nouvelle énergie à des sujets, ne pouvoient être que préjudiciables à leurs maîtres. Les seigneurs de Pavie résolurent donc sa mort; Castellino et Milano de Beccaria se chargèrent de le faire assassiner; mais toutes leurs tentatives furent découvertes et déjouées par le moine. Les citoyens, effrayés pour la vie de leur apôtre, formèrent une garde volontaire qui accompagnoit Bussolari en tous lieux, et celui-ci n'en prit que plus de hardiesse pour reprocher aux Beccaria, du haut de la chaire, leurs cruautés et leurs précédens homicides(1).

Avant de tenter une révolution dans le gouvernement, frère Jacob des Bussolari s'assura de l'assentiment du marquis de Montferrat. Ce seigneur avoit été nommé par

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 2, p. 468.

1357. Charles IV, vicaire impérial à Pavie ; il avoit donc un titre légitime pour gouverner cette ville , tandis que tout le pouvoir que s'arrogeoient les Beccaria étoit usurpé. Le moine, fort de l'autorité du marquis , fit dans son premier sermon , un tableau des mœurs dépravées des tyrans , de la corruption de toute justice , et de l'avilissement du peuple dans toutes les villes qui étoient tombées sous la domination d'un usurpateur ; il montra ensuite par combien de crimes Pavie avoit été souillée , depuis que les Beccaria s'y étoient emparés du pouvoir souverain ; il raconta comment lui-même il avoit failli , à plusieurs reprises , être assassiné par l'ordre des tyrans ; il exhorta les Pavésans à ne pas supporter plus long-temps un joug si honteux , et il désigna de la chaire , vingt citoyens présens à l'assemblée , qu'il nomma capitaines et tribuns du peuple. Il leur ordonna de former chacun une compagnie de cent hommes dans leur quartier ; il désigna de même , quatre chefs de cette milice , et sitôt qu'il eut fini son sermon , le peuple confirma par ses suffrages , l'élection du prédicateur. Tous les élus acceptèrent l'emploi qui leur étoit confié , pour le rétablissement de la religion et de la liberté (1).

(1) *Matteo Villani. L. VIII, c. 3, p. 469.*

Les Beccaria qui , par le seul empire de ^{1357.} la parole , se voyoient dépouillés de leur autorité , sans combat , sans violence , et seulement parce que le peuple avoit cessé de leur obéir , ne savoient trouver d'autre moyen de recouvrer leur pouvoir , que la mort de ce même séditieux. Tour-à-tour ils eurent recours à la surprise et à la force ouverte ; mais les gardes bourgeoises que le peuple avoit données au prédicateur , repoussèrent constamment leurs satellites. Ils s'adressèrent enfin aux Visconti , dont ils avoient été long-temps les partisans et les créatures ; ils se réconcilièrent avec eux , et ils cherchèrent les moyens de leur ouvrir les portes de Pavie. Mais le meïne , qui surveilloit les Beccaria , après avoir , de la chaire , rendu compte au peuple de leurs complots , envoya un centurion à Milano de Beccaria , pour lui porter l'ordre de sortir immédiatement de la ville et de son territoire. Milano obéit en tremblant ; et , avec sa famille , il se retira dans un de ses châteaux : bientôt son frère vint l'y joindre. Alors ils mirent les Visconti en possession de tous les lieux forts qu'ils possédoient dans le Pavésan ; en même-temps ils levèrent des troupes , et ils renouvelèrent leurs intrigues dans la ville , pour que leurs partisans en ouvrissent les portes aux Visconti. Ce complot

1357. fut encore découvert, douze des conjurés furent condamnés à perdre la tête, et tous les Beccaria furent chassés de la ville (1).

Après cette révolution, les Visconti s'étant reconciliés avec tous les Beccaria, se crurent assurés de pouvoir s'emparer de Pavie; ils essayèrent s'ils ne pourroient pas engager le moine lui-même, à renoncer à la défense de ses concitoyens. Pétrarque avoit des liaisons d'amitié avec Jacob des Bussolani; il rendoit justice à ses talens, et il auroit dû aimer en lui l'ennemi de la tyrannie; mais Pétrarque, séduit par la prévenance des Visconti, vivoit alors à leur cour, et recevoit d'eux des emplois, quoiqu'ils fussent ennemis de sa patrie, ennemis de la liberté, de l'église et de l'empire, quoiqu'ils fussent souillés par tous les vices et tous les crimes. A leur sollicitation, le poète florentin écrivit au frère des Bussolani, une longue lettre, pour l'exhorter à prêcher la paix et non la guerre, la soumission et non la révolte (2). Au reste, cette lettre, qui n'est qu'un tissu de lieux communs, n'eut pas sur le prédicateur de Pavie, plus d'influence qu'elle n'en devoit avoir.

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 4, p. 469. — *Benvenuti de S. Giorgio Histor. Montisferr.* p. 539.

(2) *Franc. Petrarce Familiars Epist.* L. X, epist. 17. De Sade, *Mémoires pour la vie de Pétrarque*. L. V, p. 465.

Le père des Bussolari n'accorda pas plus ^{1357.} de déférence aux ordres que les Visconti lui firent donner par quelques supérieurs de sa religion, qui étoient dans leur dépendance. Il ne se contenta pas de diriger de la chaire, les conseils de la nouvelle république, il suivit son troupeau dans les camps; et, protégé par le marquis de Montferrat, il fit recouvrer aux Pavésans, sur le territoire milanois, la récolte qu'ils avoient perdue sur le leur propre (1).

Les Visconti, pendant toute l'année 1357, n'opposèrent pas de grandes forces aux citoyens de Pavie; ils avoient divisé leur armée en plusieurs corps, pour combattre sur toutes les frontières des ennemis plus redoutables. Dans l'État de Modène, les avantages furent compensés, et après plusieurs batailles, les troupes des seigneurs de Milan se retirèrent sans avoir effectué leurs projets (2). D'autres corps d'armée étoient opposés au marquis de Montferrat, d'autres aux Génois, et la principale armée des Visconti, fermoit à la grande compagnie, l'entrée du Milanois du côté de Mantoue. Mais tous les mercenaires allemands étoient secrètement associés à cette grande

(1) *Matteo Villani. L. VIII, c. 5, p. 470.*

(2) *Joh. de Bazano Chronicon Mutinense. p. 626.*

1357. compagnie ; jamais ils ne la combattirent de bonne foi ; ils refusoient de hasarder des batailles contre elle , et ils faisoient échouer tous les projets des seigneurs qu'ils servoient. Souvent mille ou deux mille cavaliers de la compagnie , avoient traversé toute l'armée des Visconti , et avoient étendu leurs ravages jusqu'aux portes de Milan , sans que les forces infiniment supérieures qui gardoient le Milanois , les arrêtassent , ou coupassent leur retraite , lorsqu'ils revenoient chargés de butin (1).

Les Visconti , las d'être servis par des troupes sans foi , et découragés par la perte de toutes leurs villes du Piémont , de Novare , de Como , de Pavie et de Gènes , résolurent enfin de rechercher la paix. Les alliés n'étoient guère moins las de la guerre ; pendant trois ans et demi leurs campagnes avoient constamment été ravagées par leurs ennemis ou par leurs propres soldats. Feltrino Gonzaga , l'un des seigneurs de Mantoue , offrit sa médiation aux puissances belligérantes , et la paix fut enfin conclue au mois de mai 1358. Elle fut publiée dans les premiers jours du mois suivant (2).

(1) *Matteo Villani. L. VIII, c. 57, p. 501.*

(2) *Johann. de Bazano Chronic. Mutinensè. p. 628. — Cronica di Bologna. p. 448.*

En vertu de ce traité , le marquis de Montferrat devoit rendre Asti aux seigneurs de Milan, et Pavie devoit continuer à se gouverner en république : mais la ligue des alliés lombards étant dissoute, chacun d'eux prit peu d'intérêt au sort de ses anciens associés, et négligea de faire exécuter des conditions qui ne le concernoient pas. Les Visconti ne renoncèrent point à leurs prétentions sur Pavie, le marquis de Montferrat ne rendit point Asti, et la guerre se continua en Piémont et en Lombardie ; seulement, au lieu d'être soutenue en commun par toute la ligue, le marquis de Montferrat et la ville de Pavie restèrent seuls exposés à la vengeance des Visconti (1).

Les seigneurs de Milan envoyèrent alors une nouvelle armée pour recommencer le siège de Pavie ; à son approche, le frère des Bussolari, craignant que les palais des Baccaria ne servissent de forteresses à quelques-uns de leurs partisans, excita le peuple à les abattre, et à former une place publique, du lieu qui avoit été une fois la demeure des tyrans. La foule courut vers ces palais, en sortant du sermon, et elle travailla avec tant d'ardeur à les démolir, qu'en peu de

(1) *Matteo Villani*, L. VIII, c. 92, p. 523.

1358. temps il n'y resta pas pierre sur pierre. Chaque citoyen emporta chez lui quelque partie des matériaux pour les garder comme un monument de la chute de la tyrannie (1).

Pour soutenir la guerre il falloit de l'argent; il en falloit pour payer des subsides au marquis de Montferrat, qui seul étoit en état de faire lever le siège de Pavie. Le frère des Bussolari exhorta les citoyens à sacrifier toutes leurs richesses à la défense de la patrie. Il les sollicita de renoncer au luxe des habits et des pierres précieuses, et leur recommanda de se contenter pour leurs vêtements, d'étoffes grossières et de couleur noire. Des officiers furent nommés par la république, pour réprimer le luxe des femmes. On leur ordonna de mettre en pièces, les vêtements de celles qui paroïtroient en public avec des habits brodés ou des étoffes de soie. Dès-lors on ne les vit plus que revêtues d'une mante noire, et la tête voilée. Tous leurs bijoux furent envoyés au moine, qui les fit vendre à Venise, afin d'en employer la valeur à la défense de l'État (2).

1359. Les Visconti, cependant, avoient formé le

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 58, p. 502. — *Petri Azarii Chronicon*. p. 376.

(2) *Petri Azarii Chronicon*, p. 377.

blocus de Pavie, et avoient élevé devant les ^{1359.} portes de nouvelles basties, pour couper aux assiégés toute communication avec le dehors. Au mois de juillet 1359, le marquis de Montferrat surprit ces basties et fit entrer des convois dans la ville assiégée (1). Mais, les forces des seigneurs de Milan étoient tellement supérieures à celles des Pavésans, que, malgré ce petit succès, ces derniers furent bientôt plus resserrés que jamais. Les comtes de Langusco, et tous les Guelfes autrefois exilés, avoient été rappelés à Pavie; mais les Bèccaria, en vivant dans leurs châteaux, avoient recouvré leur ancienne influence sur les Gibelins des campagnes, dont ils avoient été long temps les chefs. Les campagnards, ayant peu de part à l'administration de la république, prenoient toujours moins d'intérêt à l'indépendance de leur patrie qu'au triomphe de leur parti, et tous ceux qui n'assistoient point aux prédications du frère des Bussolari, se rangeoient volontiers sous les étendards d'une famille qui les avoit gouvernés pendant de longues années. Tout le district d'au-delà du Pô se soumit aux Bèccaria, à la réserve des châteaux de Saint-Paul, Straella et Cicognola; toute la Lomelline se rendit ensuite aux

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 35, p. 564.

1359. seigneurs de Milan, à la réserve des châteaux de Brencida et Durno; enfin, le troisième district au nord du Tésin, nommé Campanie, fut conquis par les Gibelins, à la réserve du château de Scurbisto (1). Le marquis de Montferrat ne pouvoit plus apporter de secours aux Pavésans; il étoit trahi indignement par la grande compagnie qu'il avoit reprise à son service, après une expédition de celle-ci dans la Romagne et la Toscane, dont nous rendrons compte plus tard. Le comte Lando l'avoit abandonné pour passer, avec quinze cents gardes, dans le camp des Visconti, et, peu après, il lui avoit débauché tout le reste de la compagnie, qu'Anichino Bongarten commandoit après sa désertion (2).

Le frère des Bussolari reconnut alors la nécessité de rendre Pavie aux Visconti; d'autant plus qu'une cruelle épidémie s'étoit manifestée dans la ville, et abattoit le courage des citoyens. Il dressa lui-même les articles de la capitulation. Il assura aux Guelfes qu'il avoit rappelés à Pavie, le droit d'y résider; il obtint aussi la confirmation du gouvernement municipal qu'il avoit établi, et qui

(1) *Petri Azarii Chronicon*, p. 377.

(2) Au mois d'octobre 1359. *Matteo Villani*. L. IX, c. 54, p. 578.

devoit être conservé sous la souveraineté des 1359.
Visconti. Mais il dédaigna d'insérer dans le traité aucune condition pour lui-même; et tandis qu'il stipuloit pour la liberté de la ville, pour la sûreté des citoyens et celle des propriétés, il ne demanda pas seulement une sauve-garde pour sa personne. Galeaz Visconti accepta ces conditions sans hésiter; mais lorsqu'il fut maître de la ville et des forteresses, il déclara que, comme vicaire impérial en Lombardie, il n'étoit point lié par des pactes contraires aux droits de l'empire ou aux intérêts du fisc. Il cita les lois romaines et les jurisconsultes qui le délioient de ses engagements; car en tout temps il s'est trouvé des savans assez lâches pour soutenir les maximes les plus odieuses du despotisme. Il renvoya, en conséquence, au lieu de leur exil, les comtes de Langusco et les principaux Guelfes de Pavie; il abrogea toutes les constitutions municipales de cette ville; et il la soumit à son pouvoir absolu (1).

Au milieu de leurs calamités, les citoyens de Pavie avoient conservé toute leur vénération pour le frère des Bussolari; ils le suivoient avec empressement, et lui donnoient des preuves touchantes de leur respect et de

(1) *Petri Azarii Chronicon*, p. 378.

1350.

leur amour. Mais, lorsque Galeaz Visconti retourna de Pavie à Milan, il emmena ce moine avec lui, pour l'éloigner de ses partisans; et, lorsqu'il le tint dans une dépendance absolue, il fit instruire contre lui un procès par les supérieurs de son ordre, pour désobéissance ecclésiastique, et il le fit jeter dans la prison de son couvent à Verceil, où cet homme, digne d'un meilleur sort et de plus de gloire, finit misérablement ses jours (1).

Les Visconti construisirent à Pavie une forteresse, et y placèrent une nombreuse garnison, pour s'assurer à jamais la possession de cette conquête. En même-temps, ils cherchèrent à épouvanter leurs ennemis par les tourmens atroces auxquels ils livroient ceux qui tomboient entre leurs mains. Bernabos Visconti, le plus cruel des deux frères, ordonna, par un édit public, à tous les tribunaux, de prolonger durant quarante jours le supplice des criminels d'État. Les tourmens ne devoient recommencer que de deux jours l'un, et dans les jours pairs les suppliciés étoient laissés à un affreux repos. Le premier, le troisième, le cinquième et le septième jour, ils devoient

(1) *Matteo Villani. L. IX, c. 55, p. 578. — Benvenuto da San-Giorgio Histor. Montisferr. p. 540. — Corio Histor. Milanese. P. III, p. 233.*

recevoir cinq tours d'estrapade; deux jours ^{1359.} on leur faisoit boire de l'eau mêlée de chaux et de vinaigre; deux jours, après leur avoir arraché la peau de la plante des pieds, on les faisoit marcher sur des pois chiches; puis on arrachoit successivement un oeil, après l'autre; on coupoit le nez, les deux mains, les deux pieds du supplicé; et le quarante-unième jour, ce malheureux étoit tenaillé, et finissoit ses souffrances sur la roue. Un grand nombre de victimes, en 1362 et 1363, furent soumises à cet épouvantable supplice, et le tyran osa publier son infernale ordonnance, qui auroit dû armer contre lui l'église et l'empire, et tous les peuples et ses lâches ministres eux-mêmes (1).

(1) Cette ordonnance nous a été conservée textuellement par Pierre Azario, sujet de Bernabos et notaire de Novarre. *Chronicon*. T. XVI, p. 410.

CHAPITRE XLV.

Affaires de Toscane. — Rivalité de Florence et de Pise; guerre de Sienne et de Pérouse. — Les Florentins repoussent la grande compagnie. — Soumission de la Romagne à l'église.

1356—1359.

IL ne s'étoit encore écoulé que peu de mois depuis que l'empereur Charles IV s'étoit éloigné de la Toscane, après y avoir causé tant de révolutions, lorsque le chef des Gibelins dans cette contrée, le vieux Pierre Saccone des Tarlati, termina sa longue carrière. Exilé d'Arezzo, où long-temps il avoit été seigneur, Saccone résidoit au château de Piétra Mala, dans les Apennins, ancienne forteresse de sa famille. De-là il dirigeoit les entreprises de tous les Gibelins des montagnes; il excitoit tous les mouvemens qu'on voyoit éclater dans les communes moins puissantes de Toscane, dans Arezzo, Cortone, Città di Castello, Borgo San-Sepolcro et Chiusi: il étendoit aussi ses intrigues dans le Mugello et le

Casentin, provinces voisines, qui appartenoient à Florence. Quoique sa bravoure fût éprouvée dans les combats, il étoit plus renommé encore pour les coups de main, la petite guerre et l'art de surprendre les places. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-seize ans, il sentit, au commencement de l'année 1356, les approches de la mort; et, comme il remarquoit déjà la consternation de ceux qui le servoient, il fit approcher de son lit Marco des Tarlati, son fils. « Tu vois, lui dit-il, qu'on ne doute plus que je ne touche au terme de ma vie; assurément le bruit s'est déjà répandu chez nos ennemis; et, au moment où le vieux Saccone prend congé de ce monde, ils ne croient plus devoir se tenir en garde contre lui. Le château de Gressa, de l'évêque d'Arezzo, seroit pour notre famille une acquisition importante; voici quelle est la hauteur de ses murs que j'ai fait mesurer; attaque-le cette nuit même par escalade, et fais qu'avant de mourir j'aie la joie de le savoir entre tes mains. » Marco Tarlati s'éloigna du lit du mourant, et sortit de Piétra Mala avec un petit nombre de soldats affidés. D'après les indications que son père lui avoit données, il entra dans Gressa par surprise; mais, les habitans de ce château étoient fort dévoués

1356. à leur seigneur; ils prirent les armes et forcèrent les Tarlati à ressortir de leurs murs avec perte. Le vieux Saccone vécut assez pour apprendre le mauvais succès de l'attaque qu'il avoit ordonnée, et pour que cet échec rendit ses derniers momens plus pénibles (1). Les Arétins, pendant sa vie, n'avoient jamais osé prendre des mesures vigoureuses pour lui résister; mais dès qu'ils reçurent la nouvelle de sa mort, ils fortifièrent l'entrée de leur territoire, ils enrégimentèrent leurs milices, et ils se mirent en état de ne plus craindre ses successeurs (2).

Tandis que la mort de Saccone mettoit la république florentine et ses alliés à l'abri de nouvelles attaques de la part des Gibelins des montagnes, le même parti acquéroit une influence plus décidée sur les conseils de Pise, et il troubloit la bonne harmonie qui subsistoit depuis quelques années entre les deux plus puissantes communes de Toscane. Les Pisans avoient arrêté Paffetta, comte de Monte Scudaio, l'auteur de la ruine et de la mort des Gambacorti; ils le retenoient en prison dans la forteresse de Lucques, et ils avoient quelques-uns de ses associés. Mais, en même-

(1) *Matteo Villani. L. VI, c. 11, p. 362.*

(2) *Ibid. c. 16, p. 365.*

temps, ils avoient confirmé l'exil du reste de la famille Gambacorti, qui s'étoit établie à Florence; et ils ne laissoient échapper aucune occasion de témoigner combien la faction dominante ou des Raspanti, étoit attachée au parti gibelin. Tous les habitans des châteaux situés aux frontières de l'État florentin, qui, dans un autre temps, avoient fait preuve de zèle contre les Guelfes, étoient assurés d'être accueillis avec faveur par le gouvernement de Pise. Souvent ils étoient excités secrètement à se signaler par quelque tentative hardie pour l'avantage de leur parti. Quelques Gibelins de Sorana, château du val de Nievole, à quatre milles au-dessus de Pescia, cédant à ces sollicitations, livrèrent leur fortéressé à des soldats pisans; ceux-ci, il est vrai, avoient été licenciés, peu de jours auparavant, par la seigneurie de Pise, pour que les Florentins ne pussent pas l'accuser de cet acte d'hostilité. Les soldats avoient pris possession de Sorana en leur propre nom; de-là, ces bandits infestoient par leurs ravages tout le val de Nievole, et cherchoient à soulever cette province (1).

Le gouvernement de Pise déclara à celui de Florence qu'il n'avoit eu aucune part à

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 19, p. 366.

1356. la prise de Sorana, et qu'il ne protégeroit point les bandits qui occupoient ce château; mais, en même-temps, il offensa les Florentins d'une manière plus directe quoique moins grave. Par le traité conclu entre les deux peuples, en 1342, les Florentins devoient être à Pise francs de toute gabelle. Cependant les Pisans, sous prétexte d'armer contre les corsaires des galères pour la sûreté des mers, ordonnèrent, au mois de juin 1356, que toutes les marchandises qui entreroient dans leur port payassent un impôt de deux deniers par livre de leur valeur (1). Les Florentins demandèrent vainement qu'on ne portât pas atteinte à leur franchise, ils ne purent obtenir d'exception à la loi générale. Ils refusèrent de se soumettre à cette petite vexation, de peur qu'un impôt d'abord léger, ne fût suivi par des taxes plus onéreuses. D'autre part, ils étoient décidés à ne point déclarer la guerre les premiers, d'autant plus que les magistrats de Pise la désiroient en secret, pour faire oublier les querelles civiles. Tous les marchands et sujets florentins reçurent alors de leur patrie l'ordre de terminer, avant le 1.^{er} novembre,

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 47, p. 381. — *Bernardo Marangoni Chron. di Pisa*. p. 721. — *Paolo Tronci Annali Pisani*. p. 386.

toutes les affaires de commerce qu'ils pou- 1356.
voient avoir à Pise, afin de sortir tous à cette
époque sans dommages de cette ville (1).

D'autre part, la république de Sienne, honteuse d'avoir manqué de foi aux Florentins; l'année précédente, en traitant avec l'empereur, leur fit proposer une étroite alliance (2). Dix magistrats nouveaux, nommés les dix seigneurs de la mer, avoient été chargés de protéger le commerce maritime des Florentins. Ils acceptèrent les propositions des Siennois, et formèrent le projet de substituer, pour l'arrivée des marchandises à Florence, le port de Télamone, dans la Maremme siennoise, au port de Pise. La seigneurie de Sienne prit l'engagement de fortifier le port de Télamone, de réparer les chemins, d'ouvrir, aux marchands florentins, des entrepôts à Sienne, et d'interrompre toute communication commerciale avec les Pisans. Une composition de sept mille florins d'or par année, fut agréée, au lieu de toute gabelle, et les Florentins s'engagèrent à transporter à Télamone tous les comptoirs qu'ils avoient à Pise, et à persister,

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 48, p. 382.

(2) *Ib.*, c. 40, p. 377.

1356. pendant dix ans , dans ce nouvel établissement (1).

Lorsque les marchands florentins quittèrent Pise , le 1.^{er} novembre , pour se retirer à Télamone , le commerce de la première de ces deux villes fut frappé d'une langueur mortelle. Tous les négocians du reste de l'Italie , qui étoient établis à Pise , furent forcés de transporter aussi leurs comptoirs à Télamone , pour suivre , avec les Florentins , les affaires qu'ils avoient commencées. Les artisans de Pise et tous ceux que le commerce faisoit vivre , se trouvèrent tout-à-coup sans ressources (2) ; leurs clameurs déterminèrent la seigneurie à se relâcher de toutes ses prétentions , et à faire aux Florentins , pour les rappeler , les offres les plus avantageuses ; elles ne furent point acceptées. On voulut faire voir aux Pisans qu'on pouvoit se passer d'eux , et que , pour les punir de leur

(1) *Cronica di Pisa* , T. XV , p. 1034. — Cette chronique est contemporaine ; mais elle est extrêmement incomplète. Les deux historiens postérieurs de Pise , Marangoni et Tronci , sont habituellement inexacts et mal instruits. Marangoni sur-tout devient , comme nous avançons , un guide plus infidèle ; en sorte que je croirois volontiers que la première partie de cette histoire qui va jusqu'à la fin du treizième siècle , est écrite par une autre main.

(2) *Matteo Villani*. L. VII , c. 32 , p. 423.

arrogance, on n'avoit pas besoin de recourir ^{1356.}
aux armes (1).

Les Raspanti, qui gouvernoient Pise, au-
roient préféré une rupture ouverte : l'an-
cienne haine de leurs compatriotes, contre
les Florentins, se seroit ranimée dans les
combats, et l'enthousiasme militaire auroit
fait oublier les reproches qu'on adressoit à
l'administration. Après avoir échoué dans ^{1357.}
leurs tentatives, pour réconcilier les deux
États, ils cherchèrent au contraire à pro-
voquer la seigneurie de Florence, pour
qu'elle déclarât la guerre la première. Ils
tentèrent de surprendre le château d'Uzzano,
dans le val de Nievole, au moyen d'intel-
ligences qu'ils s'y étoient ménagées. Les Flo-
rentins découvrirent leurs intrigues, dou-
blèrent la garde du château, et ne se
plaignirent point (2). Les Pisans, de concert
avec les Génois, armèrent ensuite quelques
galères, pour forcer les vaisseaux marchands
faisant voile pour la Toscane, à relâcher
dans leur port. Après les y avoir conduits
de force, ils leur accordoient, dans leur
ville, toutes les franchises réservées aux

(1) *Matteo Villani. L. VI, c. 61, p. 390. — Orlando Ma-
lavolti Storia di Siena. P. II, L. VI, p. 116.*

(2) *Matteo Villani. L. VII, c. 62, p. 441.*

1357. peuples les plus favorisés, et ne levoient pas le plus léger droit sur les marchandises qu'on débarquoit pour les réexpédier en transit. D'autres marchands se seroient laissés forcer de faire ce qui leur étoit réellement avantageux. Les Florentins, plutôt que de profiter de la franchise qu'on leur offroit à Pise, firent venir, à grands frais, leurs marchandises, par terre, de Venise, d'Avignon, et même de Flandres; tandis que leur gouvernement s'occupoit à faire armer des vaisseaux, en Provence, pour protéger leur commerce (1).

Dans le temps où l'animosité croissante entre les deux républiques, faisoit redouter une prochaine rupture, une guerre inattendue éclata, à l'autre extrémité de la Toscane, entre la république de Pérouse et le seigneur de Cortone. Les Pérousins ne s'étoient élevés que dans ce siècle à un rang distingué, parmi les peuples d'Italie; le séjour de la cour de Rome, au-delà des monts, avoit laissé acquérir plus d'indépendance aux villes qui relevoient de l'église; la plupart, il est vrai, étoient tombées sous le joug des tyrans; mais comme les Pérousins s'étoient toujours maintenus libres, ils avoient prospéré

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 63, p. 441; et L. VIII, c. 11, p. 473.

au milieu des calamités de leurs voisins , 1357. et ils avoient succédé au commerce et à la richesse de Bologne , depuis que cette dernière ville avoit perdu sa puissance avec sa liberté. La suzeraineté des papes , sur la république de Pérouse , loin de nuire à son indépendance , l'avoit , au contraire , mise à l'abri des prétentions formées par les empereurs sur les autres villes libres. Autour de cette puissante cité , étoient situées des communes plus foibles , dont plusieurs avoient subi le joug de petits tyrans , et se trouvoient par-là d'autant moins en état d'opposer une longue résistance , si elles étoient attaquées. Cortone , Città de la Pieve , Todi , Chiusi , Assise , Foligno , et Borgo San-Sepolcro , devoient successivement tomber au^o pouvoir des Pérousins , comme Prato , Pistoia , Volterra , San-Miniato et^o Colle étoient tombés au pouvoir des Florentins (1). Pour mettre en exécution ces projets de conquête , les Pérousins attaquèrent à l'improviste le seigneur de Cortone , au mois de décembre 1357 , quoiqu'ils fussent liés à lui par un traité de paix conclu sous la garantie de la république florentine (2).

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 55, p. 437.

(2) *Ib.*, L. VIII, c. 14, p. 475.

1357. Les Pérousin en prenant les armes, commencèrent les premiers à se plaindre, pour justifier leur manque de foi. Leurs ambassadeurs à Florence prétendirent que le seigneur de Cortone avoit voulu surprendre quelques-uns de leurs châteaux. Les Florentins, sans s'arrêter à ces vains prétextes, sommèrent la république, pour son honneur, et pour celui du parti guelfe, de renoncer à une guerre injuste (1).

Les assaillans avoient compté sur des intelligences dont ils ne purent tirer aucun parti; ils avoient espéré que des troubles éclateroient bientôt à Cortone, où le seigneur n'étoit pas aimé; mais les Cortonois haïssoient les Pérousin plus encore que le tyran, et ils se défendirent avec courage (2). Au mois de 1358. février 1358, ils reçurent un renfort de cent cinquante cavaliers avec quelque infanterie de Sienne, et cette république promit en même-temps de ne pas tarder à leur envoyer des secours plus considérables.

Barthelemi de Casale, seigneur de Cortone, s'étoit mis sous la protection de la république de Sienne, et il avoit obtenu d'elle le droit de cité (3). Il avoit appelé les Siennois

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 17, p. 476.

(2) *Ib.*, c. 22, p. 479.

(3) *Cronica Sanese di Neri di Donato*. T. XV, p. 158.

en garantie du traité qu'il avoit conclu précédemment avec les Pérousins; et les Siennois, déjà irrités de ce que Pérouse avoit suscité contre eux une révolte à Montepulciano, ne songèrent plus qu'à défendre de toutes leurs forces leur allié. Ils appelèrent à leur solde, Anichino Bongarten, gentilhomme allemand, qui avoit formé une compagnie de douze cents aventuriers (1); ils joignirent à cette troupe, six cents gendarmes qu'ils avoient précédemment à leur service, et, lui faisant traverser le marais des Chianes, ils forcèrent les Pérousins à lever le siège de Cortone, pour venir défendre leur propre pays (2).

De leur côté les Pérousins rassemblèrent une armée de forces à peu près égales, sous la conduite de Smoduccio de San-Severino. L'un et l'autre peuple désiroit éviter une bataille, et les deux capitaines avoient reçu l'ordre de chercher, s'il étoit possible, de la gloire sans danger, par des bravades et non des combats. Le hasard voulut cependant qu'ils se rencontrassent, le 10 avril, près de Torrita, et que les avant-postes engageassent un combat

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 27 et 28, p. 483.

(2) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 33 et 34, p. 489. — *Cronica Sanese*. p. 159.

1358. qui devint bientôt général. Les Siennois furent battus, et leur capitaine, Anichino de Bongarten fut fait prisonnier (1). Les Pérousin entrèrent alors à leur tour sur le territoire de Sienne, et le 29 avril, ils parurent devant les murs de la capitale. Cependant, comme ils désiroient la paix, ils traitèrent avec ménagement, les campagnes qu'ils parcoururent (2).

Les Florentins voyoient avec douleur deux républiques guelfes épuiser leurs forces l'une contre l'autre; ils les pressèrent d'accepter leur médiation, et ils s'efforcèrent d'ouvrir des négociations; mais les Siennois, qui passoient pour le peuple le plus orgueilleux de Toscane, avant de traiter, vouloient avoir lavé la honte de leur défaite à Torrita. Ce désir ardent de vengeance leur fit oublier les intérêts de leur parti, ceux de la liberté et leurs anciennes alliances; ils demandèrent des secours aux Visconti de Milan; ils appelèrent le préfet de Vico pour être leur capitaine de guerre; et ils offrirent enfin une solde à la grande compagnie du comte Lando, pour l'attirer en Toscane, sous condition qu'elle

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 40, 41, 42, p. 493. — *Cronica Sanese*. p. 159.

(2) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 48, p. 498. — *Cronica Sanese*. p. 160.

passât un mois sur le territoire de Pérouse, 1358.
pour le ravager (1).

La grande compagnie étoit alors dans la Toscane, sur les confins du Bolonois. Pendant l'absence du comte Lando, qui avoit fait un voyage en Allemagne, elle étoit commandée par le comte Broccardo, et Amerigo de Cavalletto. Elle étoit alors composée de trois mille cinq cents cavaliers, et d'une nombreuse infanterie. Au mois de juillet, la compagnie fit demander passage aux Florentins, pour se rendre sur le territoire de Pérouse. Les récoltes, n'étoient point encore mises en sûreté, et la république n'avoit pas de forces à opposer à cette bande formidable. Cependant elle résolut de ne point la laisser pénétrer en Toscane; elle fit fortifier les passages des Apennins, de concert avec les comtes Guidi et les Ubaldini; en même-temps elle envoya des ambassadeurs à la compagnie, pour faire valoir un traité conclu avec le comte Lando, d'après lequel la compagnie ne devoit point rentrer en Toscane de deux ans (2).

Le comte Lando, qui, sur ces entrefaites, arriva d'Allemagne, engagea les ambassadeurs

(1) *Matteo Villani*, L. VIII, c. 62, p. 503. — *Cronica Sanese*, p. 161.

(2) *Matteo Villani*, L. VIII, c. 72, p. 508.

1358. florentins , à tracer à la compagnie une route autour des frontières , qui traversât les terres des feudataires , au milieu des Apennins ; sans jamais descendre dans la plaine florentine (1). Les Condottieri , pour leur sûreté au milieu de ces montagnes , retinrent comme ôtages les ambassadeurs florentins , qui avoient été choisis parmi les citoyens les plus puissans de la république , et qui avoient conclu cette convention , sans y être autorisés par la seigneurie (2).

Mais des ôtages ne suffisoient point à la sûreté de la compagnie , si celle-ci dans son passage au travers des montagnes , provoquoit leurs habitans par ses voleries ; et les soldats d'aventure étoient tellement incapables de discipline , que , pour leur propre intérêt , ils ne surent point s'abstenir du pillage. Le 24 juillet , étant campés entre Castiglione et Biforco , ils saccagèrent ces deux villages , dont les paysans étoient vassaux , les premiers , du comte Guido

(1) Cette route passoit du val de Lamone à Marradi , puis entre Castiglione et Biforco , à Belforte , Dicomano , Vicorata et Bibbiena.

(2) Ces ambassadeurs étoient Manno Donati , Giovanni Medici , Amerigo Cavalcanti , Simone Peruzzi , et Filippo Macchiavelli , ancêtre de celui qui a illustré ce nom. *Matteo Villani*. L. VIII , c. 73 , p. 509. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIII , T. II , p. 236.

de Battifolle, les seconds, du comte Alberghettino des Ubaldini. Ces montagnards, accoutumés à affronter le danger, se concertèrent pour punir les brigands qui les dépouilloient. La compagnie devoit le lendemain, entrer dans une gorge étroite et resserrée, au fond de laquelle un torrent roule et se précipite entre des rochers. Cette gorge, située entre les plus hautes cimes des Apennins, a deux milles de longueur; on en sort par un passage nommé Scalella, où un sentier, tournoyant monte vers une vallée supérieure, au travers de prairies dont la pente est fort rapide.

L'armée du comte Lando étoit divisée en trois corps, lorsqu'elle parvint à ce passage. Les ambassadeurs florentins étoient à l'avant-garde, que commandoit Amerigo de Cavalletto. Celle-ci traversa la Scalella sans rencontrer d'obstacle, et continua sa route. Le comte Lando qui commandoit le corps de bataille, étant arrivé au même lieu, trouva le haut de la Scalella occupé par quatre-vingts paysans. Cette poignée d'hommes arrêta le premier escadron qui voulut passer, en faisant rouler sur lui des rochers. A ce signal, on vit paroître sur la crête de toutes les montagnes, des paysans armés, qui, dominant les cavaliers,

1358.

enfermés dans la vallée étroite comme dans une prison, les écrasoient sous les pierres énormes qu'ils faisoient rouler sur eux. En vain le comte Lando envoya des Hongrois à pied, pour tâcher de déloger les montagnards, les Hongrois ne purent gravir ces précipices, et ils furent repoussés dans le fond de la vallée. Sur ces entrefaites, le comte Broccardo entroit, avec l'arrière-garde, dans cette périlleuse enceinte, lorsqu'un rocher, détaché du haut des montagnes, l'entraîna avec son cheval dans le torrent, où il périt. Le désordre universel, l'effroi des chevaux qui se cabroient sur un sentier étroit, et l'inutilité de tous les moyens de défense, avoient déjà fait perdre courage aux soldats, lorsque les paysans descendirent de toutes parts des montagnes, et, sans perdre entièrement l'avantage du terrain, cherchèrent, avec de long pieux ou des lances, à pousser dans le précipice, les soldats au-dessus desquels ils se trouvoient. Douze montagnards firent prisonnier le comte Lando, déjà blessé à la tête; mais, séduits par une grosse rançon, ils le laissèrent ensuite s'enfuir à Bologne. Trois cents cavaliers furent tués; un plus grand nombre fut pris, ainsi que mille chevaux de guerre, trois cents palefrois, et un riche butin. Le reste des soldats jetèrent en fuyant

leurs armes et leur bagage, afin de s'échapper ^{1358.} plus aisément (1).

L'avant-garde de la grande compagnie, commandée par Amerigo de Cavaletto, avoit seule échappé à la déroute. Elle étoit arrivée près de Belforte, quand on vint lui apporter la nouvelle de la destruction de l'armée qui la suivoit. Les soldats qui avoient échappé au fer ou à la prison, étoient dispersés, et ne pouvoient plus opposer nulle part de résistance. Cette terrible bande de brigands pouvoit être détruite sans retour. Les voleries qu'elle avoit commises à Castiglione et à Biforco, annulloient les traités faits avec elle; les comtes Guidi et leurs vassaux brûloient d'envie de l'attaquer, et les Florentins avoient dans les montagnes, près de douze mille hommes sous les armes. Amerigo qui sentoit le danger de sa situation, conduisit sa troupe à Decomano, où il se fortifia; en même-temps il menaça les ambassadeurs florentins qu'il tenoit soigneusement gardés, de les faire mourir, s'ils ne pourvoyoient pas à sa sûreté. La seigneurie donna bien l'ordre d'attaquer à Decomano,

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 74, p. 510. — *Cronica Senese di Neri di Donato*. p. 161. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 448. — *Gherubino Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIII, p. 237.

1358. les restes de la compagnie , mais les ambassadeurs , pour sauver leur vie , donnèrent des ordres contraires ; ils firent poser les armes aux paysans ; ils engagèrent Amerigo à faire quarante - deux milles au travers des montagnes , en un seul jour ; ils le sortirent ainsi des Apennins , par le passage du Stale , et ils le conduisirent sur le territoire d'Imola. C'est-là que les restes de la compagnie se rassemblèrent , ne respirant que vengeance contre les Florentins. Ceux-ci , par une dangereuse indulgence , ne punirent point les ambassadeurs qui avoient révoqué de leur propre autorité , les ordres de la seigneurie , et qui , pour sauver leur vie , avoient exposé tout l'État (1).

La compagnie , cantonnée en Romagne , reçut bientôt un renfort de deux mille chevaux , que lui conduisit Anichino de Bongarten. C'étoient tous les hommes d'armes allemands qui , d'un commun accord , avoient quitté , au mois d'août , les deux armées des Siennois et des Pérousin , pour se réunir à leurs compatriotes et venger ensemble , sur les Florentins , l'affront que la milice allemande

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 75-79, p. 512. — *Marchione di Coppo Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, Rub. 677. *Deliz. Erudit.* T. XIV, p. 20.

avoit reçu dans les Apennins (1). Mais les Florentins avoient fortifié soigneusement tous les passages des montagnes, et ils les avoient garnis de leurs milices, en sorte que la compagnie fut retenue en Romagne le reste de l'année, sans pouvoir effectuer ses menaces (2).

Pendant ce temps-là les Florentins avoient profité de l'affoiblissement où les Siennois et les Pérousin étoient restés après le départ de leurs gens de guerre, pour engager ces deux peuples à faire la paix. La seigneurie de Florence ayant été reconnue par eux pour arbitre, dicta, le dernier jour d'octobre, les conditions de cette paix, comme une sentence. Elle accorda pour quatre ans aux Pérousin, le droit de nommer un podestat à Cortone; elle suspendit pendant cinq ans le droit dont les Siennois avoient joui précédemment, de nommer un podestat à Montepulciano; et elle garantit, à tout autre égard, l'indépendance des deux communes les plus foibles, contre les deux plus puissantes. Cette sentence arbitrale ne fut pas admise sans réclamations; elle fut cependant

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 85, p. 519; et 93, p. 524.
— *Cronica Riminese*. T. XV, p. 906.

(2) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 99, p. 527.

1358. observée , et la paix fut rétablie en Toscane (1).

Mais à Florence , comme dans l'ancienne Rome , les dissensions civiles succédoient sans interruption aux guerres étrangères. A peine les inquiétudes occasionnées par l'approche de la grande compagnie et la guerre de Cortone s'étoient-elles calmées , lorsque des troubles intérieurs commencèrent à agiter l'État.

Tous les citoyens non nobles pouvoient , d'après les lois de Florence , parvenir indifféremment aux offices publics. Cependant , plus une famille étoit ancienne et nombreuse , plus il devenoit difficile à ses membres de siéger dans la seigneurie , parce qu'en vertu de la loi du *divieto* , deux hommes de même nom ne pouvoient se trouver ensemble parmi les prieurs , les bons-hommes ou les gonfaloniers ; ainsi , dès qu'un membre d'une famille étoit placé il excluoit tous ses agnats ; et ces derniers , si le sort les avoit appelés à un emploi , perdoient leur tour , à l'extraction de leur bulletin. Or , les familles anciennes

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 102, p. 530. — *Cronica Senese di Neri di Donato*. p. 162. Cette dernière est l'ouvrage d'un marchand de vieux habits , ou *rigattiere* ; aussi est-elle mêlée de fables et de bruits populaires.

étoient prodigieusement nombreuses; les familles nouvelles, au contraire, ne connoissoient pas même leurs parens, et ne portoient point le même nom qu'eux. Les premières étoient sans cesse repoussées par le *divieto*; les secondes ne l'étoient jamais: en sorte que le gouvernement tomboit peu à peu entre les mains d'hommes nouveaux, presque tous ignorans et incapables. Les anciennes familles qui avoient fondé la liberté, et qui, de tout temps, étoient demeurées attachées au parti guelfe, se plaignirent avec quelque justice d'être supplantées par des hommes qui, pour la plupart, étoient peut-être Gibelins d'origine.

Au commencement, les partis guelfe et gibelin avoient été également favorables à la liberté: plusieurs républiques s'étoient déclarées pour les Gibelins, plusieurs tyrans s'étoient élevés parmi les Guelfes; mais depuis que la maison Visconti avoit acquis une grande supériorité en Italie, elle avoit pris à tâche de favoriser en même-temps les Gibelins et les usurpateurs, et de confondre son propre parti avec celui de l'autorité monarchique. Lorsqu'un Guelfe s'élevoit à la tyrannie, il embrassoit le parti gibelin, pour s'assurer la protection des seigneurs de Milan; lorsqu'une ville gibeline secouoit le joug de son prince, elle arboroit les étendards des Guelfes, pour

1358. entrer dans l'alliance des Florentins. Aussi, lorsqu'on annonça au peuple de Florence que plusieurs anciens Gibelins étoient rentrés dans l'administration, tous les amis de la liberté en furent consternés.

Il y avoit à Florence, depuis près d'un siècle, des chefs naturels et constitutionnels du parti guelfe; c'étoient les consuls de chevalerie, ou capitaines de parti, institués, en 1267, pour administrer les biens confisqués sur les Gibelins. Deux de ces capitaines étoient nobles, deux autres plébéiens; tous les deux mois ils étoient renouvelés par le sort, comme les prieurs de la république. Ceux qui étoient entrés en charge au mois de janvier 1358, étoient des hommes ambitieux et avides, qui surent profiter de l'inquiétude qu'eux-mêmes avoient inspirée, pour se faire attribuer l'autorité la plus dangereuse. Ils firent porter une loi en vertu de laquelle tout Gibelin qui accepteroit les emplois publics devoit être condamné par le podestat à une peine arbitraire, depuis une amende de cinq cents livres jusqu'à la perte de la vie. La dénonciation devoit être regardée comme prouvée, si elle étoit appuyée par six témoins; le droit d'examiner ces témoins et de juger de leur crédibilité, étoit attribué exclusivement aux capitaines de parti et aux consuls des arts;

enfin, le citoyen, une fois condamné à l'anéantissement, demeurait pour jamais exclu des offices publics (1).

Peu après que cette loi eut été portée, le bruit se répandit, à Florence, que les capitaines de parti avoient fait une liste de soixante et dix citoyens qu'ils se proposoient d'accuser. Les premiers qu'ils traduisirent en justice étoient bien réellement gibelins; mais la ville entière fut alarmée des formes que suivoit le tribunal nouveau qui faisoit leur procès, et qui menaçoit ainsi les droits et l'existence de tous (2). Les Guelfes les plus zélés prétendoient vouloir sauver par cette rigueur la liberté menacée; le reste des citoyens insistoit pour que la loi fût modifiée. Après de vives altercations, l'on convint enfin de changer, non la loi, mais la magistrature du parti guelfe, de manière à la rendre plus populaire. Deux nouveaux citoyens y furent introduits; les deux places réservées auparavant à deux chevaliers, furent rendues accessibles à tous les nobles, et, lorsque les capitaines de parti auroient, aux deux tiers des suffrages, déclaré gibelin un citoyen, il leur fut ordonné de l'*admonester* ou avertir

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 24, p. 481.

(2) *Ib.*, c. 31, p. 486.

1358. de ne point accepter d'emploi, sous peine d'être poursuivi. De cette manière, les hommes suspects furent écartés des places, sans être soumis à une peine (1); mais une classe de mécontents, qu'on appela les *ammoniti* ou *admonestés*, fut exclue, en quelque sorte, des droits de cité. Ainsi, tandis que la constitution avoit voulu rendre tous les citoyens égaux, deux partis opposés cherchoient mutuellement à se priver de leurs droits, en employant le *divieto* contre les anciennes familles, et l'*admonition* contre les nouvelles (2).

Cette même année 1358 fut signalée par le grand nombre de traités de paix qui furent conclus, presque en même-temps, dans toute l'Europe. L'Angleterre fit la paix avec l'Ecosse, et le roi David Bruce fut relâché de sa prison; le roi Jean, de France, prisonnier à Londres, conclut aussi, avec Edouard III, d'Angleterre, un traité qui ne fut pas ensuite accepté par son royaume; Pierre le cruel, de Castille, fit la paix avec Pierre le cérémonieux, d'Aragon; la république de Venise, avec le roi de Hongrie; les Visconti, avec la ligue des seigneurs de

(1) *Istoria Fiorentina di Marchione di Coppo Stefani*. L. IX, Rub. 674, T. XIV, p. 15. *Deliz. deg. Eruditi*.

(2) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 32, p. 488.

Vénétie ; le roi Louis , de Naples , avec son cousin le duc de Duraz , qui s'étoit révolté contre lui ; enfin les Pérousins , avec les Siennes. Les démêlés de Pise et de Florence , n'avoient point fait éclater d'hostilités , mais les Florentins avoient armé quatorze galères provençales ou napolitaines , sous leur pavillon ; et , sans avoir ni port , ni marine , ils avoient fait respecter la liberté des mers (1). Les Pisans avoient renoncé à inquiéter leur commerce ; ils avoient reconnu la franchise du port de Télamone , et ils venoient de permettre à leurs sujets d'y porter leurs marchandises , et d'y acheter ce dont ils auroient besoin (2).

La Romagne seule ne fut point comprise dans cette pacification presque universelle de l'Europe ; l'église poursuivoit avec ardeur , dans cette province , le projet qu'elle avoit formé de dépouiller tous les tyrans du pouvoir qu'ils avoient usurpé , et de ramener toutes les villes de l'État ecclésiastique à la dépendance du pape. Dès le 10 novembre 1356, Jean de Manfredi, seigneur de Faenza, s'étoit soumis au légat Égidio Albornoz ; il lui avoit ouvert les portes de sa capitale et

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 37, p. 491.

(2) *Ib.*, c. 63, p. 504.

1358.

de tous ses châteaux-forts, et il s'étoit retiré à Bagnacavallo, le seul fief que l'église voulut bien lui conserver (1). François des Ordelaïff, seigneur ou capitaine de Forli, étoit alors demeuré seul contre toutes les forces du légat, n'ayant pour ressource que son courage, celui de sa femme, et l'amitié intéressée des chefs de la grande compagnie.

Les habitans de Forli, entourés d'ennemis si supérieurs en forces, se présentèrent devant François des Ordelaïff. « Nous avons toujours, » pour ta maison, » lui dirent-ils, « la même » fidélité, le même amour que nous avons » manifesté dans les occasions précédentes. » Lorsque tes ancêtres éprouvèrent, comme » toi, les vicissitudes humaines, et furent » exilés de leur patrie, nous les aidâmes de » nos biens et de notre sang, pour les ré- » tablir dans leur maison, et leur rendre la » souveraineté. Nous sommes prêts à en agir » de même à ton égard, dès qu'il se présentera » une occasion favorable; mais nous te prions » de considérer que, demeuré seul contre le » légat et l'église, tu ne peux espérer de » leur résister long-temps, en sorte que ce » seroit vainement, et sans te sauver, que,

(1) *Matteo Villani. L. VII, c. 34, p. 424. — Cronaca Riminese. T. XV, p. 904.*

» dans ce moment, nous sacrifierions pour
 » toi, nos biens et nos personnes. » Ordelaffi,
 à ces mots, s'avança au milieu d'eux et
 leur dit : « Je veux que vous connoissiez
 » clairement quelles sont mes intentions. Je
 » ne traiterai avec l'église, qu'autant que
 » Forli, Césène, et toutes les places que je
 » possède, me seront conservées; je compte
 » les tenir, et les défendre jusqu'à la mort.
 » Je soutiendrai d'abord un siège dans For-
 » limpopoli, dans Césène, et dans chacun
 » de mes châteaux; quand je les aurai perdus,
 » je défendrai les murs de Forli, et ensuite
 » ses rues, ses places, et mon palais, et la
 » dernière tour de mon palais, plutôt que
 » de donner mon consentement à ce qu'on
 » m'enlève rien de ce qui est à moi » (1).

Ordelaffi confia la défense de Césène à sa
 femme Cia, ou Marzia des Ubaldini, fille de
 Vanni, seigneur de Susinana (2). Il partagea
 avec elle la petite troupe qu'il avoit à sa
 solde; il lui donna pour conseiller un homme
 dont il croyoit la fidélité éprouvée, Sgari-
 glino de Pétragudula, et il lui enjoignit de
 se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 38, p. 427.

(2) *Cronica di Bologna*, p. 445.

1357. Marzia s'enferma dans Césène au commencement de l'année 1357, avec sa fille déjà nubile, un fils et deux neveux en bas âge, les deux filles de Gentile de Mogliano, seigneur dépouillé de Fermo, et cinq demoiselles. Elle avoit pour se défendre, deux cents cavaliers et autant de fantassins, et bientôt elle fut attaquée par une armée dix fois supérieure. Césène est divisée en deux parties, la ville haute, qu'on nomme la *Murata*, est entourée d'une enceinte particulière, et la ville basse, qui, même à cette époque, étoit à peine susceptible de défense. A la fin d'avril, les bourgeois ouvrirent cette dernière aux ennemis; mais Marzia se retira dans la ville haute, avec tous ceux qui partageoient son courage (1). Bientôt elle découvrit que son unique conseiller, et le confident de son mari, entretenoit avec les ennemis, des intelligences coupables; elle lui fit trancher la tête sur les murs. Dès-lors elle se chargea seule de toutes les fonctions de gouverneur et de capitaine; elle ne déposa plus la cuirasse, ni le jour ni la nuit, et les ennemis la virent sans cesse à la tête des soldats (2).

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 58 et 59, p. 439. — *Annales Cæsénates*. T. XIV, p. 1184.

(2) *Matteo Villani*. L. VII, c. 64, p. 442.

Mais le monticule sur lequel la Murata est bâtie, n'est point d'un roc solide, que les mineurs ne puissent entr'ouvrir. Les assiégeans poussèrent de plusieurs côtés leurs galeries sous les murs, et malgré la vaillante résistance de Marzia, ils les firent crouler, et s'ouvrirent ainsi de larges brèches. Marzia parut la première derrière ces ouvertures; elle en défendit long-temps le passage, et fit planter des palissades pour suppléer au mur abattu; mais forcée enfin de céder au nombre, elle se retira dans la citadelle, avec quatre cents hommes, soldats ou citoyens, déterminés à lui obéir jusqu'à la mort (1).

Les assiégeans avoient construit huit machines propres à jeter des pierres; ils les approchèrent de la citadelle, et firent pleuvoir sur ses tours d'énormes fragmens de rocher. En même-temps, les mineurs avoient recommencé leurs travaux dans cette terre facile à creuser, et déjà ils avoient poussé leurs galeries sous les murailles. Marzia le savoit, elle ne pouvoit attendre de secours d'aucune part; elle ne pouvoit avoir de nouvelles de son mari, assiégé comme elle dans Forli. Elle étoit dans cette situation désespérée, lorsqu'elle vit arriver auprès d'elle Vanni

(1) *Matteo Villani*, L. VII, c. 68, p. 444.

1357. de Susinana, son père, à qui le légat a ~~eu~~ ^{voit} accordé un passage, pour qu'il détermi~~ne~~ ^{nât} sa fille à éviter les dernières calamités. « Fille :
 » chérie, lui dit-il, tu sais que ton honneur
 » m'est aussi précieux que ta vie; j'ai applaudi
 » à ta généreuse défense, et je n'ai point
 » voulu te soustraire à ses dangers. Mais il
 » est un terme à la vaillance humaine; ni
 » l'honneur, ni le devoir, ne commandent
 » une résistance inutile, lorsque tout espoir
 » est perdu. Tu peux en croire mon expé-
 » rience militaire; j'ai vu tous les travaux des
 » assiégeans, j'ai vu l'abyme sur lequel tu es
 » suspendue; il ne te reste plus de res-
 » sources. Le moment est venu de se rendre,
 » et d'accepter les conditions honorables que
 » le légat me charge encore de t'offrir. »

« Mon père, » répondit Marzia, « quand
 » vous me donnâtes à mon seigneur, vous
 » me commandâtes, avant toute chose, de lui
 » demeurer obéissante; c'est ce que j'ai fait
 » jusqu'aujourd'hui, c'est ce que je ferai
 » jusqu'à la mort. Il m'a confié cette for-
 » teresse, et m'a défendu de l'abandonner,
 » ou d'en disposer pour quelque raison que
 » ce fût, sans avoir reçu de nouveaux ordres
 » de lui. Tel est mon devoir; que m'im-
 » portent la mort ou les dangers; j'obéis et
 » ne juge pas. » Rien n'ayant pu l'ébranler,

son père se retira, et elle prit de nouvelles ^{1357.} mesures pour se défendre (1).

Mais, bientôt les dangers qu'avoit prévus Vanni de Susinana se réalisèrent; les mineurs firent crouler l'une des deux tours latérales avec un grand pan de murailles; leurs galeries étoient poussées jusque sous la tour maîtresse; et ce dernier reste de la forteresse ne pouvoit tarder que peu de jours à ensevelir sous ses ruines tous ses défenseurs. Les soldats de Marzia lui déclarèrent alors qu'ils étoient déterminés à se rendre. Ils lui avoient suffisamment prouvé, disoient-ils, leur fidélité et leur courage; désormais ils seroient insensés s'ils se faisoient écraser sous les débris d'une muraille qu'ils n'avoient aucune possibilité de défendre. Marzia, forcée de céder, ouvrit elle-même la négociation avec le légat. Elle obtint de lui que les soldats qui l'avoient si bravement servie pussent se retirer en liberté avec leurs bagages; pour elle-même elle ne demanda aucune condition, et, le 21 juin 1357, elle ouvrit les portes de sa forteresse. Le légat lui assigna pour prison une galère sur le port d'Ancone. Elle y fut conduite avec son fils,

(1) *Matteo Villani*, L. VII, c. 69, p. 445.

1357. sa fille, ses deux neveux, les deux filles de Gentile de Mogliano et ses cinq demoiselles (1).

Le passage de la grande compagnie qui, à cette époque, traversa la Romagne, en venant de Lombardie, opéra une diversion en faveur de François des Ordelaffi (2). Elle n'auroit pu cependant le préserver de sa ruine, si dans le même temps une intrigue à la cour d'Avignon n'avoit fait rappeler le cardinal Albornoze. On lui donna pour successeur dans la légation de Romagne, un abbé de Clugny, sans vigueur de caractère et sans talens. Ce nouveau légat éprouva bientôt que les vertus d'un moine ne suffisoient point pour remplacer les talens d'un général et d'un homme d'état. A la fin de la campagne de 1357, il fut obligé de lever le siège de Forli. Il le
 1358. recommença, il est vrai, au mois d'avril 1358, mais avec tout aussi peu de succès (3). Ordelaffi, qui connoissoit par leur nom tous ses concitoyens et tous ses soldats, qui leur distribuait de sa main des récompenses et

(1) *Cronica Riminese*. T. XV, p. 905. — *Matteo Villani*. L. VII, c. 77, p. 450. — *Annales Casenates*. T. XIV, p. 1185.

(2) *Matteo Villani*. L. VII, c. 75 et 80, p. 449, 452.

(3) *Ib.*, L. VIII, c. 49, p. 498.

des marques d'honneur (1), trouvoit dans leur affection des forces inattendues. Il soutint le siège de Forli pendant tout l'été, et lorsque sa situation commençoit à devenir dangereuse, il fut délivré de nouveau par la grande compagnie, qui revenoit de son expédition désastreuse dans les Apennins (2).

Cependant la grande compagnie ne pouvoit pas subsister long-temps dans l'État de Forli, déjà ruiné par une longue guerre. L'église l'avoit excommuniée, et avoit publié une croisade contre elle. Le comte Lando, après s'être guéri de ses blessures à Bologne, où le seigneur Jean d'Oleggio lui avoit donné beaucoup de preuves d'affection, étoit revenu prendre le commandement de son armée. Il la conduisit sur les terres des différens vassaux de l'église, qu'il livra successivement au pillage, depuis Faenza à Rimini, Pesaro, Fano et Montefeltro (3). Le légat ne s'étoit pas mis en état d'opposer de résistance, aussi la grande compagnie eut-elle plus à souffrir de la saison que du fer ennemi. L'hiver qui

(1) *Matteo Villani*, L. VIII, c. 52, p. 499.

(2) *Ib.*, c. 83 et 84, p. 518. — *Cronica d'Orvieto*, T. XV, p. 685.

(3) *Matteo Villani*, L. IX, c. 4, p. 539. — *Cronaca Riminese*, p. 907.

1358. commençoit, fut un des plus âpres qu'on eût encore éprouvé en Italie; les neiges s'élevèrent à une hauteur inusitée; et, lorsqu'on les rejeta dans les rues, quelques villes s'en trouvèrent encombrées de manière à bloquer les habitans dans leurs maisons (1). Le manque de fourrages, résultat de la longueur de l'hiver, fit périr la moitié des chevaux de la grande compagnie.

La cour d'Avignon s'étoit cependant aperçue de l'incapacité de son nouveau légat, et elle venoit de rendre au cardinal Albornoz l'autorité qu'elle avoit imprudemment suspendue. Albornoz arriva en Italie au mois de décembre 1358, et demanda des secours à la république florentine, non moins ennemie que lui de la grande compagnie. Déjà, lorsqu'il avoit précédemment fait prêcher la croisade contre cette bande de brigands, il avoit tiré plus de cent mille florins des citoyens de la république (2). Ses prédicateurs recevoient de toutes mains, des femmes, des pauvres, des enfans; non-seulement ils prenoient de l'argent pour la guerre sacrée, mais aussi des hardes, des

(1) *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano. T. XV, p. 630.*
On vit les neiges, à Bologne, s'élever à 18 pieds de hauteur, et à Modène, atteindre le bas des toits.

(2) *Matteo Villani. L. IX, c. 7, p. 543.*

meubles, des denrées, tout enfin ce qu'on leur ^{1358.} apportoit (1). Albornoç, à son retour en Italie, obtint de Florence sept cents chevaux qu'il joignit à son armée. Il ne s'en servit pas pour combattre, mais pour donner plus de poids aux négociations qu'il avoit entamées avec le comte Lando; car il traitoit avec cet aventurier, pour s'en délivrer à prix d'argent; et, sans y être autorisé par la république florentine, il signa avec lui, au mois de février 1359, un traité par lequel la grande ^{1359.} compagnie s'engageoit à n'attaquer de quatre ans ni l'église, ni les Florentins, moyennant quarante-cinq mille florins qui lui seroient payés par le légat, et quatre-vingt mille par la république (2).

Lorsque ce traité fut communiqué aux Florentins, il excita en eux la plus violente indignation. Ils avoient, à plusieurs reprises, déclaré au cardinal qu'ils vouloient abolir le honteux tribut levé sur l'Italie par les soldats mercenaires. Les tyrans, alliés naturels des gens de guerre, favorisoient leur licence et leurs excès; c'étoit aux républiques à briser ce joug odieux, et les Florentins s'étoient dévoués pour le faire. Le légat n'avoit pu

(1) *Matteo Villani*, L. VI, c. 14, p. 363.

(2) *Ib.*, L. IX, c. 6, p. 541.

1359.

croire sérieusement qu'il les engageroit dans un traité si contraire à leurs intentions; il avoit donc profité de leurs offres et de leurs secours, pour effrayer la compagnie, et se racheter à meilleur marché. Depuis sa première entrée en Italie, il avoit toujours eu dans son armée quatre ou cinq cents cavaliers et sept ou huit cents arbalétriers que la république lui avoit fournis pour faire la guerre aux tyrans de Romagne, et en retour il alloit abandonner cette fidèle alliée aux ennemis qu'il avoit irrités contre elle (1). En effet, les Florentins déclarèrent qu'ils ne ratifieroient point le traité signé en leur nom; alors Albornoze conclut, le 21 mars, une paix séparée avec la compagnie, et il lui promit cinquante mille florins pour la faire sortir des terres de l'église (2).

La république de Florence, demeurée seule en guerre avec la grande compagnie, donna le commandement de ses troupes à Pandolfe Malatesti, l'un des seigneurs de Rimini. Elle avoit alors à sa solde deux mille cavaliers, cinq cents Hongrois, et deux mille cinq cents arbalétriers, armés de cuirasses. Mais bientôt elle

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 7, p. 543.

(2) *Cronica Anonima d'Orvielo*. T. XV, p. 585. — *Cronica Riminese*. T. XV, p. 907.

reçut des secours des seigneurs de Lombardie, ^{1359.} qui, outragés et vendus tour-à-tour par la compagnie, désiroient tous se venger d'elle. Bern. bos Visconti envoya mille gendarmes et mille fantassins aux Florentins; François de Carrare, seigneur de Padoue, leur envoya deux cents chevaux; les marquis d'Este, trois cents; et l'on vit avec étonnement les tyrans assister une république qui, par-dessus toutes les autres, s'étoit montrée ennemie de la tyrannie, tandis que les communautés libres que les Florentins avoient constamment secourues, adoptèrent toutes, par foiblesse ou par envie, la conduite qui pouvoit être le plus nuisible à leurs anciens alliés. Pérouse traita avec la compagnie pour cinq ans; elle lui promit un subside annuel de quatre mille florins, un libre passage sur ses terres, et des vivres pour de l'argent (1). Sienne et Pise s'accordèrent bientôt avec les aventuriers, à des conditions à peu près semblables.

Le comte Conrad de Lando ayant reçu du légat, au commencement de mai 1359, l'argent qui lui étoit promis, passa, avec sa compagnie, de la Romagne dans l'État de Pérouse. Il traversa Città di Castello et Borgo San-Sépulcro, qui dépendoient de cette

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 20, p. 552.

1359. république ; et il ne put contairendre ses soldats à s'abstenir du pillage, dans un pays qu'ils avoient promis de traiter en amis. Tous les gens de guerre licenciés par le légat et par diverses communes de Toscane se toient rendus à la compagnie, en sorte qu'elle avoit alors sous ses étendards cinq mille cavaliers, mille Hongrois, deux mille Meusadiers, et plus de douze mille valets, vivandiers et gens de mauvaise vie. Les Pérousin, en traitant avec elle, lui avoient ouvert les passages des Apennins, et, pour arriver à Florence, elle n'avoit plus aucune fortification naturelle à surmonter. Le comte Lando supposa que la seigneurie, effrayée de sa situation, lui feroit des conditions avantageuses, et il offrit de traiter. Plusieurs gentilshommes qui se disoient amis de la république, plusieurs connétables de la compagnie qui avoient servi autrefois les Florentins, se présentèrent comme médiateurs ; mais la seigneurie refusa d'entrer en négociation. Des ambassadeurs du marquis de Montferrat arrivèrent enfin à Florence ; ils étoient chargés de prendre la compagnie à la solde de leur maître, et ils demandoient seulement que la république lui accordât un passage sur son territoire. Loin d'exiger pour elle quelque contribution, comme les plus puissans souverains en avoient payé

1359
jusqu'alors, ils offroient douze mille florins de dédommagement pour le dégât qu'elle pourroit faire. Les gentilshommes et les propriétaires de terre, qui craignoient pour leurs biens, insistoient pour qu'on acceptât ces conditions. Mais aucune nation ne posséda jamais, au même degré que les Florentins, le courage des résolutions, le courage civil, bien supérieur à la valeur militaire. Tous les citoyens s'accordèrent à placer l'honneur et la liberté de la république au-dessus des motifs personnels de danger ou de ruine; l'arrogance des compagnies d'aventure étoit un joug qu'ils ne vouloient pas supporter davantage; ils vouloient qu'elles éprouvassent enfin quelle résistance ils étoient capables d'opposer; et ils déclarèrent que, sous aucune condition, ils ne permettroient à la compagnie d'entrer sur leur territoire (1).

Cependant, toute l'Italie ressentoit une même indignation contre cette association formée pour le brigandage, qui depuis treize ans pilloït les provinces, trahissoit les souverains et couvroit de honte la milice italienne. Ce sentiment fit accourir à l'aide des Florentins un grand nombre de braves qui recherchoient l'occasion de combattre les

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 26, p. 556.

1359. Allemands. Le comte de Nola, de la maison Orsini, amena à Florence trois cents gendarmes envoyés par le roi de Naples; bientôt il fut suivi par douze chevaliers napolitains, qui avoient formé à leurs frais une compagnie de cinquante hommes (1).

Après avoir séjourné quelque temps à Bettونا et à Todi, la grande compagnie vint sur le territoire de Sienne, et le 27 juin, elle s'avança jusqu'à Bonconvento et Bagno à Vignone. Le 29 juin, les Florentins mirent leur armée en campagne, et lui donnèrent les drapeaux en grande cérémonie. Le capitaine général, Pandolfe Malatesti, ayant reçu l'étendard royal des mains du gonfalonier de justice, le remit à Nicolas des Tolomei de Sienne, qui étoit alors au service de la république; il confia l'enseigne des enfans perdus à un Allemand nommé Roland, qui servoit depuis long-temps les Florentins, et il montra ainsi qu'en faisant la guerre aux aventuriers allemands, la république ne retiroit point sa confiance à ceux qu'elle avoit long-temps éprouvés. L'armée étoit forte de quatre mille cavaliers et d'autant de gens de pied, tous soldats choisis et commandés par les bons officiers. Pandolfe, muni de pleins pouvoirs,

(1) Matteo Villani. L. IX, c. 27, p. 557.

partit sans qu'on lui donnât ni conseillers ni surveillans, et alla camper sur la Pesa, pour faire face aux ennemis (1).

La compagnie, qui, tout en menaçant les Florentins, se tenoit toujours à une distance respectueuse de leur territoire, passa derrière Sienne, et entra par les Maremmes dans l'État de Pise. L'armée florentine changea pour lors de position, et vint se placer à Montopoli. Ensuite la compagnie s'avança jusqu'à Pontadera, sur l'extrême frontière pisane; et, l'armée florentine venant à sa rencontre, les deux camps se trouvèrent à deux milles de distance l'un de l'autre. Mais les Florentins, qui étoient en paix avec les Pisans, étoient déterminés à ne point violer leur territoire; et le comte Lando, quoique le terrain ne présentât aucun avantage de part ni d'autre, n'osa point attaquer l'armée de Pandolfe. Après être resté cinq jours en présence des ennemis qu'il avoit si longtemps menacés, il transporta son camp, le 10 juillet, à San-Piero in Campo, dans l'État de Lucques, tournant ainsi les frontières florentines, sur lesquelles il ne mit pas le pied. Pandolfe, le lendemain, vint camper à la Pieve à Nievole, dans la même plaine,

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 28, p. 558.

1359. mais sur le territoire de Florence. Le pays entre les deux armées étoit ouvert et propre à livrer bataille (1).

Le 12 juillet, on vit arriver au camp florentin des trompettes de deux fanfare, qui portoit sur des branches d'épines un gant déchiré et ensanglanté. On leur remit au général une lettre par laquelle le capitaine de la compagnie invita celui-ci à relever sur la branche épineuse le gant teint de sang que les Allemands envoioient aux Florentins. Tandis, en présence de toute l'armée, on prit le gant en riant; et il se déclara qu'il étoit prêt à défendre sur le champ de bataille, le nom, la justice et l'honneur de la république florentine. Il fit boire les trompettes et leur donna de l'argent, puis il les fit accompagner par ses fanfares jusqu'aux frontières. Tandis qu'on s'attendoit à la bataille, Biordo et Farinata des Ubertini, qui étoient exilés comme rebelles, arrivèrent au camp florentin, avec trente cavaliers, et demandèrent qu'on leur fit l'honneur de les recevoir pour les défenseurs de la république. Ils furent accueillis avec reconnoissance, et Biordo étant mort peu après, fut enterré pompeusement à Florence, aux frais de l'État.

(1) Matteo Villani. L. IX, c. 29, p. 559

Le 16 juillet, Conrad Lando se mit enfin ¹³⁵⁹ en mouvement, comme pour attaquer l'armée florentine; et Pandolfe en étant averti, s'avança, de son côté, pour le rencontrer. Mais lorsque Lando fut parvenu à un plateau entouré de torrens et de rives escarpées, qu'on nommoit *Campo alle mosche*, il s'y arrêta, et, au lieu d'attaquer ceux qu'il avoit envoyé défier, il se fortifia par des fossés et des palissades.

Les Florentins s'approchèrent alors jusqu'à moins d'un mille des ennemis; mais ils vouloient les attirer dans la plaine, non les forcer dans leurs retranchemens; en sorte qu'ils envoyèrent des troupes légères engager des escarmouches, jusqu'au pied des palissades. D'autre part, la compagnie étoit déjà restée sur le territoire des Pisans, vingt jours de plus qu'elle n'avoit promis de faire, et elle commençoit à manquer de vivres. Le comte Lando étoit averti que les Florentins envoyoit de l'infanterie dans les montagnes, pour lui couper la retraite. Il se détermina donc subitement à brûler son camp, le 23 juillet, avant le jour, et à se retirer précipitamment au *Colle alle donne*, sur le territoire de Lucques; abandonnant honteusement l'attaque commencée, et laissant aux Florentins toute la gloire de la campagne.

1359. Ce fut après une épreuve plus sanglante de leur valeur, que les Suisses, près d'un siècle plus tard, repoussèrent une compagnie de même nature, et que la bataille de Saint-Jacob, sur la Birs, ils en opposèrent aux Armagnacs à respect de les premiers d'un peuple libre (1). Mais quoique des succès, dans cette occasion, fussent venus de fermeté plutôt que de valeur militaire, le courage avec lequel ils firent face à une compagnie équivalut, pour eux, à une victoire. Il abattit pour jamais l'orgueil des mercenaires; il mit un terme à leurs forfanteries, et délivra la république du tribut honteux qu'elle avoit été forcée de leur payer. Les autres États d'Italie apprirent aussi, dans cette occasion, que la sûreté se trouvoit dans la résistance plutôt que dans la soumission; parce que des brigands qui ne combattent que pour le butin, poursuivent ceux qui fuient, tandis qu'ils s'éloignent de ceux qui se mettent en défense (2). La compagnie décomposée et couverte de honte, se dispersa en grande partie, après sa fuite du Campo della Mosca. Le

(1) Le 26 août 1444. Voyez l'admirable description de cette bataille, dans Muller. *Geschichte der Schweiz*. IV. Buch. 1. Cap. 9. IV. p. 78.

(2) Matteo Villani. L. IX, c. 31, p. 149.

reste, sous la conduite du comte Lando et d'Anichino de Bongarten, passa au service du marquis de Montferrat (1).

Pandolfe Malatesti fut reçu en triomphe, à Florence, lorsqu'il y revint déposer le bâton de commandement. Il retourna ensuite à Rimini, comblé des présens de la seigneurie. Les Florentins cependant ne regardèrent point la guerre comme entièrement terminée par la fuite de la compagnie. Lorsqu'ils surent qu'elle s'étoit engagée au service du marquis de Montferrat, et qu'elle entroit hostilement sur le territoire de Bernabos Visconti, ils envoyèrent à celui-ci mille cavaliers, sous leur enseigne, pour l'aider à se défendre contre cette bande de brigands, dont ils vouloient, à tout prix, purger l'Italie (2). Ils ne purent pas, il est vrai, les combattre long-temps; car le comte Lando, avec son infidélité ordinaire, quitta le marquis de Montferrat, au service duquel il s'étoit engagé, et passa, au mois d'octobre, avec quinze cents gendarmes, dans le camp même de Bernabos Visconti, où servoient les Florentins (3). Bientôt après il débaucha le reste

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 42, p. 568. — *Chronicon Placentinum*. T. XVI, p. 504.

(2) *Matteo Villani*. L. IX, c. 45, p. 571.

(3) *Ib.* c. 54, p. 578.

1359. de la compagnie, qui, sous les ordres d'Anichino Bongarten, étoit resté au service du marquis. Cette double descente, en rendant prépondérante la puissance des Visconti, nécessita la soumission de Forli, dont nous avons déjà rendu compte, et l'entrée, en Italie, des Anglois, comme vassaux du marquis de Montferrat, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Après que la compagnie fut sortie de Romagne, François des Ordelaffi continua, pendant deux mois encore, à se défendre dans Forli, contre le légat. Mais lorsqu'il perdit l'espérance de voir revenir la compagnie à son secours, il fit pressentir Albornoz, par le seigneur de Bologne; et, après avoir été assuré qu'il seroit traité avec générosité, il se rendit, le 4 juillet 1359, sans faire aucune condition. Il se présenta, en pénitent, dans un parlement que le légat avoit assemblé à Faenza; il reconnut tous ses torts envers l'église romaine; il se soumit à les expier par les cérémonies qui lui furent prescrites, en visitant certaines églises de Faenza, pendant un certain nombre de jours, et il continua ces actes de pénitence jusqu'au 17 juillet. Dans ce jour, le cardinal Albornoz lui rendit la communion, à Imola, et abolit, en même-temps, toutes les sen-

tences prononcées contre lui par les tribunaux ecclésiastiques. Sa femme Marzia, ses enfans, et les prisonniers faits à Césène, furent relachés, et les seigneuries de Forlimpopoli et de Castrocaro lui furent accordées pour dix années (1). Ainsi se termina la guerre de Romagne, et cette province toute entière rentra sous l'obéissance de l'église romaine (2).

(1) François des Ordellaffi, en voulant ensuite recouvrer la souveraineté, perdit aussi ces deux seigneuries. Il mourut à Venise, en 1374, dans une grande pauvreté, laissant quatre fils et un neveu. *Cronica Riminese*. T. XV, p. 908.

(2) *Matteo Villani*. L. IX, c. 36, p. 565. — *Cronica d'Orvieto*. p. 685.

CHAPITRE XLVI

Bologne soumise à l'ignominie des Visconti avec le pape. — Conquêtes des républiques sur la noblesse immédiate. — Comparaisons à Florence, à Pise et à Pérouse.

1359—1361.

PENDANT tout le treizième siècle et les premières années du quatorzième, la ville de Bologne avoit été comptée parmi les plus puissantes républiques de l'Italie. Sa richesse, son commerce, sa nombreuse population et l'état florissant de son université, la faisoient respecter de ses voisins et redouter de ses ennemis. Mais, lorsqu'en 1337, Bologne fut soumise à la maison de Pepoli, elle se trouva dans un état de langueur, de foiblesse et de misère, qui s'augmenta avec chaque révolution nouvelle. La domination des Visconti avoit été plus oppressive que celle des Pepoli, et la tyrannie de Jean d'Oleggio fut plus pesante que celle des Visconti. Oleggio passoit cependant pour un des plus grands politiques de

son siècle. On le regardoit comme l'homme qui réunissoit le mieux toutes les qualités propres à faire prospérer un tyran. Il s'étoit proposé de se faire redouter des citoyens et chérir des soldats; il avoit sacrifié les premiers aux derniers et les foibles aux puissans. Sa vigilance n'avoit jamais été trompée, quoiqu'il eût à se défendre contre les Visconti, les plus perfides seigneurs d'Italie. Ceux-ci, prodiguant l'or pour acheter des traîtres, faisoient naître chaque jour de nouvelles conspirations contre lui; mais Oleggio avoit découvert tous leurs complots, et tandis qu'il avoit puni les Bolonois, ses sujets, par les supplices les plus effrayans, il avoit quelquefois pardonné aux soldats engagés dans les mêmes intrigues, avec une générosité chevaleresque. C'est ainsi qu'il s'étoit montré miséricordieux envers un fils de Castruccio qui l'avoit trahi; et cette clémence affectée lui avoit gagné l'affection des gens de guerre. Quant au peuple, il redoutoit peu sa haine, il le tenoit désarmé, et il se consoloit de ses malédictions, en le voyant empressé à lui obéir.

Oleggio avoit dirigé avec non moins d'habileté sa politique extérieure. Lorsque le soin de sa défense, d'accord avec son ambition, lui avoit fait usurper la seigneurie de Bologne,

il s'étoit engagé dans la ligue formée par les princes lombards, contre les Visconti dont il venoit de secouer le joug; il avoit pris une part active à la guerre, et par son zèle pour les intérêts communs, il avoit mérité l'estime des seigneurs ligues avec eux. La paix avoit été conclue, en 1368, entre cette ligue et les seigneurs de Milan: Oleggio avoit alors été reconnu par ces derniers comme souverain indépendant: aussitôt il avoit cherché à se rapprocher d'une famille à laquelle il appartenoit. Non-seulement il avoit fidèlement observé ses traités avec les Visconti, il venoit de leur envoyer une troupe auxiliaire de six cents gendarmes, que les seigneurs de Milan employoient contre le marquis de Montferrat. Oleggio, d'autre part, avoit secondé le légat Egidio Albornoz, dans son expédition en Romagne; il lui avoit fourni des soldats, et il s'étoit ensuite fait médiateur de son traité avec les seigneurs de Faenza et de Forli. Enfin il avoit rendu les plus importans services au comte Lando, qui, comme chef de la grande compagnie, n'étoit pas le moins puissant de ses alliés: il avoit tiré ce capitaine des mains des montagnards, après sa déroute de Scafellai; il l'avoit fait guérir de ses blessures, et l'avoit aidé à rassembler de nouveau sa troupe. Oleggio étoit

en paix et en alliance avec tous ses voisins ; mais aucune foi promise , aucune reconnoissance ne lie les tyrans , et lorsque le seigneur de Bologne fut inopinément attaqué , aucun de ceux qu'il avoit obligés ne vint à son secours.

Les Visconti avoient réussi , au mois d'octobre 1359 , à débaucher le comte Lando , et ensuite Anichino Bongarten , qui , avec toute la compagnie d'aventure , abandonnèrent le service du marquis de Montferrat pour s'engager sous les seigneurs de Milan. L'armée presque entière de leur ennemi avoit passé sous leurs étendards. Outre leurs propres troupes , ils commandoient encore à deux corps de mille et de six cents hommes d'armes , que les Florentins et le seigneur de Bologne avoient envoyés à leur aide. Ils n'avoient plus rien à craindre d'aucun de leurs ennemis ; le moment leur parut favorable pour écraser un allié par un acte de perfidie. Ils engagèrent les six cents cavaliers qu'Oleggio leur avoit envoyés , à abandonner leur maître pour se lier à eux par un serment de fidélité. Cette désertion , qui affoiblissoit le seigneur de Bologne en même-temps qu'elle les fortifioit , fut achetée à prix d'argent. Aussitôt qu'ils l'eurent obtenue , ils déclarèrent la guerre à Jean d'Oleggio , et ils firent entrer , au mois

de décembre, sur son territoire, François d'Este, parent rebelle du marquis de Ferrare (1). L'armée que commandoit ce général étoit composée de trois mille gendarmes, quinze cents Hongrois, quatre mille fantassins et mille arbalétriers. Oleggio demanda vainement des secours à tous ses allies, le légat seul lui envoya quatre cents gendarmes, moins par intérêt pour lui, que pour avoir occasion de poursuivre les projets qu'il formoit déjà sur Bologne. Cette troupe étoit insuffisante pour tenir la campagne, Oleggio se fortifia dans sa capitale, et se prépara pour y soutenir un siège (2). En même-temps il retira de chaque château les hommes dont il croyoit devoir se défendre, et il demanda des ôtages aux habitans, pour assurer qu'ils feroient une défense vigoureuse.

François d'Este entreprit en effet le siège de quelques-unes des forteresses du Balinois. Crevalcuore se rendit à lui le 20 décembre, 1360. et, à la fin de février 1360, Castiglione se rendit aussi. Oleggio voyoit clairement que tous ses châteaux lui seroient enlevés l'un après l'autre, s'il n'obtenoit point de secours étrangers. Il s'efforçoit vainement d'inté-

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 56, p. 570.

(2) *Ib.*, c. 57, p. 580.

resser les Florentins à sa défense ; ceux-ci, quoiqu'ils redoutassent d'avoir les Visconti pour voisin, vouloient observer scrupuleusement le traité de paix qui subsistoit entr'eux. Le légat seul secouroit le seigneur de Bologne, assez pour l'empêcher de succomber, non pour le délivrer, et en même-temps il le pressoit de céder à l'église une seigneurie qu'il ne pouvoit plus espérer de défendre (1).

Pour terminer les conquêtes dont le cardinal Albornoz avoit formé le plan, Bologne seule manquoit aux États de l'église. Tant que le seigneur de cette ville n'avoit pas d'autre possession, le légat pouvoit se flatter que le moment viendroit où il la rameneroit à l'obéissance du saint-siège ; mais il devoit renoncer à cette espérance si les Visconti se rendoient maîtres de la ville. Le légat vouloit profiter du danger où se trouvoit Oleggio pour déterminer ce seigneur à lui vendre sa souveraineté, mais en même-temps il avoit besoin de l'assentiment du pape et de la cour d'Avignon, pour tenter une entreprise qui pouvoit être hasardeuse. Albornoz dépêcha donc auprès d'Innocent VI, pour l'engager à faire valoir les

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 65, p. 586. — *Cronica d'Urbino*. T. XV, p. 686.

1360. droits de l'église sur une ville comprise comme celles de Romagne dans les donations des empereurs. Cette double négociation avec Oleggio et avec le pape ne put s'exécuter secrète; et Bernabos Visconti, qui en fut averti, s'efforça de la faire échouer. Il entreprit de se concilier, par de riches présents, les suffrages des cardinaux; en sorte que ces cardinaux, partagés entre leur ambition et leur dévotion, annuoient et révoquoient tour-à-tour le consentement que leur demandoit Albernoz. Mais le légat, qui étoit d'un caractère entreprenant et intrépide, se regarda comme suffisamment autorisé par cette irrésolution même (1). Il se hâta d'autant plus qu'Oleggio traitoit en même-temps avec Bernabos; et, au milieu de mars, il conclut avec le premier un traité en vertu duquel Bologne devoit être rendue à l'église, et Oleggio devoit recevoir d'elle en compensation, la ville de Fermo et son territoire, avec le titre de marquis.

Lorsque ce traité fut publié à Bologne, il y causa une vive joie. Les citoyens se flattoient de recouvrer, au moins en partie, leur antique liberté, sous le gouvernement de l'église. Ils ne désiroient pas seulement de

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 73, p. 590. — *Raynald. Annal. Ecclesiast.* T. XVI, p. 407, a. 1360, §. 6.

secouer le joug d'Oleggio, ils languissoient de se venger sur lui de ses cruautés précédentes; et comme ses gens de guerre avoient tous passé à la solde du légat, ils avoient déjà forcé Oleggio à se réfugier dans la forteresse, et ils cherchoient l'occasion de se saisir de sa personne. Mais le rusé tyran trouva moyen de s'échapper le 31 mars, au milieu de la nuit (1); et, après avoir gouverné Bologne pendant cinq ans, avec une cruauté excessive; après avoir fait couler sur l'échafaud le sang de cinquante citoyens les plus respectés et d'une foule d'hommes obscurs; après avoir enfin dépouillé la ville de toutes ses richesses, il échangea une domination qu'il étoit sur le point de perdre, contre une seigneurie nouvelle, où il n'avoit à redouter aucun ennemi; il y transporta tous ses trésors, et il laissa au légat et aux Bolonois le soin de continuer seuls une guerre qui s'étoit commencée à son occasion (2). Oleggio mourut à Fermo, le 8 octobre 1366, et ce fut alors seulement que cette ville retourna sous la domination de l'église (3).

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 75, p. 592.

(2) *Ib.* c. 76, p. 593.

(3) *Libro del Polistore*, c. 44, p. 846.

Le légat confia le gouvernement de Bologne à son neveu Velasco Fernandez (1), et à Nicolas Farnese, capitaine des gens de guerre de l'église. En même-temps il eut soin de diminuer immédiatement les contributions établies par Oleggio (2), et de rétablir dans Bologne un gouvernement municipal, semblable à celui qu'avoit eu la république. Les exilés furent rappelés, et entr'autres les Pépoli, Bentivogli et Vizzani, qui quittèrent le camp de Bernabos Visconti pour rentrer dans leur patrie. Le légat, d'autre part, fit avertir le seigneur de Milan, que Bologne étoit retournée au pouvoir de l'église, sa légitime souveraine, et il le somma, en conséquence, de retirer son armée d'un État avec lequel il étoit en paix. Mais Bernabos, loin de rappeler son général, lui envoya de nouveaux renforts; les troupes de Visconti étendirent leurs dévastations sur tout le territoire bolonois (3); elles poussèrent leurs ravages jusque près de Faenza; elles tentèrent une surprise sur Forli; elles occupèrent Budrio et assiégèrent Cento, tandis qu'une guerre

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 452.

(2) *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bologna*. L. XXIII, p. 244.

(3) *Matteo Villani*. L. IX, c. 77, p. 534.

dans les Apennins, entre deux branches de la famille des Ubaldini, fermoit la route de Toscane aux Bolois et au légat, et les empêchoit de communiquer avec le seul pays d'où ils pussent attendre des secours et des vivres (1).

« En même-temps que Bernabos Visconti pouvoit la guerre, avec activité, sur le territoire de Bologne, il agitoit la cour d'Avignon par ses intrigues, et il faisoit valoir ses prétentions, par-devant un tribunal ecclésiastique. Le pape avoit inféodé, pour douze ans, Bologne à l'archevêque Visconti. C'étoit sur ce fondement que Bernabos réclamoit la possession d'un fief accordé à sa famille. Mais on lui opposoit qu'il n'avoit jamais payé le tribut stipulé dans cette inféodation; qu'il avoit reconnu, deux ans auparavant, les droits d'Óleggio; et que celui-ci avoit cédé tous les siens à l'église. Bernabos fut enfin condamné, à grande peine, par des cardinaux dont plusieurs lui étoient vendus. La cour d'Avignon, il est vrai, après avoir prononcé cette sentence, ne se mit point en mesure de la faire exécuter. Au lieu de tirer de son trésor quelques subsides pour les envoyer au cardinal, elle sollicita l'empereur,

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 79, 80, 81, p. 595.

1360. les princes d'Allemagne, le roi de Hongrie, les seigneurs de Lombardie, les communes de Toscane, de s'armer en sa faveur. Ses propres revenus étoient dissipés par les courtisans. Le légat n'avoit pu obtenir de la chambre apostolique, pour les frais de la guerre, qu'une somme de cent vingt mille florins, qui fut payée en trois termes, à des époques éloignées. Au moment où ce subside lui arrivoit, il étoit déjà dépensé (1).

Le général des chartreux fut l'ambassadeur que le pape envoya aux Florentins, pour les déterminer à embrasser sa défense. Ce religieux chercha vainement à persuader à la seigneurie, qu'aucun traité ne lieoit envers un tyran, un usurpateur, ou un ennemi de l'église; il essaya vainement d'alarmer les Florentins, sur l'agrandissement de Bernabos, et les dangers dont il menaçoit la Toscane. La république étoit déterminée à observer religieusement ses engagements; et sa politique s'accordoit avec sa bonne foi, car il étoit facile de prévoir que l'église abandonneroit bientôt quiconque prendroit sa défense; et lui laisseroit soutenir seul le fardeau qu'il auroit consenti à partager (2).

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 90, 91, p. 605.

(2) *Ibid.* c. 100, p. 615.

Pendant l'été de 1360, les châteaux du 1360.
Bolognois tombèrent presque tous au pouvoir
des Visconti; les habitans de la ville com-
mençoient eux-mêmes à éprouver les plus
dures privations. Deux des seigneurs de Ri-
mini, Galeotto Malatesti, et Malatesta Un-
ghero, s'étoient chargés de la défense de
Bologne, et commandoient les sorties des
citoyens. Ceux-ci, pour maintenir la liberté
qu'on leur avoit rendue, se soumettoient à
la discipline militaire, et rapprenoient avec
joie à manier les armes. Mais ce n'étoit que
l'épée à la main qu'ils pouvoient partager avec
leurs ennemis leurs propres récoltes, et faire
entrer quelques munitions dans leur ville (1).

Tout-à-coup le général de Bernabos leva
son camp, le 15 septembre, et quitta, en
grand désordre, le territoire cédé à l'église (2).
Il fuyoit devant une armée barbare, à qui
la délivrance de Bologne avoit été prêchée
comme l'objet d'une croisade. Albornoz avoit
promis aux Hongrois les plus amples indul-
gences, pour les attirer en Italie; il en avoit
ainsi déterminé sept mille à passer en Ro-
magne, avec sept cents gendarmes envoyés
par le duc d'Autriche. Mais ces nouveaux

(1) *Cronica di Bologna.* p. 455.

(2) *Ib.* p. 456.

1360. croisés, sortis de la classe la plus ignorante d'une nation à peine civilisée, étoient des hommes sans foi et sans pitié, avides uniquement de pillage, et qui, dès qu'ils arrivoient dans le pays où ils se rendoient en pèlerinage; oublioient leurs projets de sanctification, et se conduisoient en voleurs de grand chemin, plutôt qu'en soldats (1).

Les Hongrois, arrivés dans le Bolonois, comme l'armée des Visconti en étoit déjà sortie, achevèrent le ravage que les ennemis avoient commencé. Ils pilloient les récoltes, ils brûloient les maisons, et ils massacroient souvent les paysans, jusque sous les portes de la ville. A l'occasion de tant de cruautés, le légat feignit de se brouiller avec le comte Simone de la Morta, chef de cette armée barbare. Bernabos Visconti, sur la nouvelle des divisions qui régnoient parmi ses ennemis, licencia une partie de ses troupes, pour diminuer, pendant l'hiver, les dépenses de son état militaire. Le légat s'y étoit attendu, il parut aussitôt réconcilié avec les Hongrois, il recueillit tous les soldats licenciés par Visconti, et il poussa tout-à-coup, au milieu

(1) *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna. L. XXIII, p. 246. — Chronicon Placentinum. T. XVI, p. 505. — Joh. de Thwroc Chron. Hungar. P. III, c. 31, p. 189.*

de novembre, son armée sur le territoire de 1360.
Parme. Galeotto Malatesti, qui la comman-
doit, n'y rencontra aucune résistance, et il
fit, sur les terres ennemies, un immense
butin (1).

Mais ce léger succès ne suffisoit pas pour
rétablir les affaires du légat; la cour d'Avi-
gnon ne lui faisoit point passer les subsides
qu'elle lui avoit promis, et le manque d'ar-
gent le forçoit à licencier ses troupes, après
une courte campagne; Bernabos, au con-
traire, étoit assez riche pour employer jus-
qu'à six cent mille florins à l'entreprise de
Bologne; et, avec de l'argent, il rétablissoit
une armée mercenaire, au moment où il
venoit d'être battu. Albornoz, abandonné de
sa cour, dont les revenus étoient dissipés
par la corruption et l'intrigue, recourut de
nouveau à l'assistance des étrangers. Au prin-
temps de 1361, il fit un second voyage en 1361.
Hongrie. Le roi Louis, par considération
pour lui, donna des lettres patentes qui in-
terdisoient à tous les Hongrois, servant en
Italie, de porter les armes contre l'église (2).
Albornoz ne recueillit aucun autre fruit de

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 10 et 15, p. 630.

(2) *Matteo Villani*. L. X, c. 45 et 48, p. 652. — *Raynaldi*
Annales Ecclesiast., 1361, S. 1, p. 411.

1361. son voyage. Ses députés n'eurent pas plus de succès à Florence; la république persista dans la résolution de maintenir ses traités avec Bernabos; seulement, elle accorda aux Bolonois quelques facilités pour tirer leurs approvisionnemens de Toscane (1).

Une nouvelle armée des Visconti, commandée par Jean de Bileggio, chevalier milanois, ravagea, pendant le commencement de l'été, le Bolonois et la plus grande partie de la Romagne. Elle détermina à la révolte François des Ordelaffi, auquel Bernabos promit de rendre la seigneurie de Forli (2). Mais, lorsque les affaires du légat sembloient presque désespérées, Bolognè fut sauvée, et l'armée des Visconti mise en déroute, par une intrigue du vieux Malatesta de Rimini, qui, comme tyran et comme Romagnol, devoit être réputé maître en perfidie: car, à cette époque, la mauvaise foi des habitans de la Romagne avoit passé en proverbe, dans toute l'Italie (3).

Le vieux seigneur de Rimini envoya un homme affidé au général milanois, pour lui

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 57, p. 657.

(2) *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bolog.* L. XXIII, p. 243.

(3) *Matteo Villani*. L. X, c. 42, p. 651.

proposer une alliance secrète. Ce négociateur 1361. devoit dire à Bileggio que Malatesti n'avoit point oublié la guerre que lui avoit faite le légat, à son entrée en Italie, ni la conquête d'Ancone et de Sinigaglia. Il prévoyoit aussi que l'église lui enlèveroit le reste de ses villes, lorsque la guerre de Bologne seroit terminée. Il attendoit le moment propice pour secouer le joug; mais le fort château d'Arcangelo, qui commandoit Rimini, et qui étoit occupé par les troupes de l'église, rendoit sa révolte dangereuse. Cependant il avoit, disoit-il, gagné des intelligences dans Arcangelo, et si quinze cents gendarmes gibelins s'avançoient vers Rimini, pour le protéger, il n'hésiteroit plus à lever l'étendard. Son frère et son fils qui commandoient à Bologne les troupes de l'église, les en retireroient, sous prétexte de secourir leur pays. Les assiégeans devoient saisir ce moment pour couper aux Bolois toute communication avec la Toscane, en élevant une redoute sur la route de Pianoro. Bologne, privée en même-temps de sa garnison, débauchée par les Malatesti, et de ses vivres, qui ne pourroient plus arriver de Toscane, tomberoit alors nécessairement au pouvoir des Visconti.

Les motifs de Malatesti étoient si plausibles, le plan qu'il présentoit paroissoit si bien

1361. combiné, que Jean de Hongrie lui donna une entière croyance. Il détacha quinze cents chevaux, pour s'approcher de Rimini, sous la conduite de François des Ordelaïff, le même qui avoit été seigneur de Forli; et, avec l'autre moitié de son armée, il s'avança sur la route de Pianoro, jusqu'au pont de San-Ruffolo. Là, il jeta, dans le lit même de la Savenne, les fondemens d'une redoute, qui, s'il avoit pu la terminer, auroit fermé entièrement la route de Toscane.

Galeotto Malatesti, frère du vieux seigneur de Rimini, sortit de Bologne, avec cinq cents gendarmes et trois cents Hongrois, comme s'il vouloit poursuivre Ordelaïff; mais lorsqu'il fut arrivé à Faenza, il appela à lui les cuirassiers, qui y étoient en garnison, et tourna bride tout-à-coup; il traversa de nouveau en diligence le territoire d'Imola, et il rentra dans Bologne, le 19 juillet au soir, ramenant avec lui plusieurs corps de troupes qu'il avoit rassemblés sur sa route. Son neveu, Malatesta Unghero, qui commandoit dans la ville, donna à entendre aux citoyens que les soldats qui rentroient étoient une garde avancée qu'il rappeloit dans les murs. Cependant il fit fermer soigneusement les barrières, pour qu'aucun espion ne pût porter à ses ennemis la nouvelle du renfort qu'il avoit reçu.

Le lendemain, dimanche 20 juillet, les Bolonois furent appelés aux armes par le son de la grosse cloche. Ils sortirent de la ville au nombre de quatre mille, sous la conduite de leur podestat et des deux Malatesti ; ils occupèrent en silence les deux rives de la Savenne, avant que l'armée des Visconti eût aucun soupçon de leur approche. Tout-à-coup ils se montrèrent de tous les côtés avec les gendarmes et les Hongrois que Jean de Bileggio croyoit au fond de la Romagne ; l'avantage du terrain étoit pour eux, et ils attaquèrent avec fureur les Milanois resserrés dans le lit de la rivière. Ceux-ci se défendirent cependant avec bravoure ; mais près de cinq cents d'entr'eux furent tués sur la place même où la redoute étoit tracée ; plus de cinq cents autres périrent comme ils cherchoient à forcer un passage ; treize cents gendarmes furent faits prisonniers, et dans ce nombre se trouvèrent le général Jean de Bileggio et plusieurs seigneurs des Ubaldini ; enfin, presque aucun soldat de cette armée ne put échapper, à la réserve de trois cents cuirassiers qui avoient été détachés pour escorter un convoi de vivres, et qui prirent la fuite à temps. Le projet de Malatesti avoit été de surprendre en même-temps l'autre moitié de l'armée gibeline, que François des

1361. Ordelaïff avoit conduite en Romagne. Mais, celui-ci, averti de la déroute de ses alliés, se réfugia en toute hâte à Luco, où il se mit en sûreté. Lorsque la nouvelle de cette défaite fut portée à Bernabos Visconti, il s'habilla de noir en signe de son affliction; ses courtisans redoutoient tellement la rage qu'il en avoit conçue, qu'aucun d'eux, pendant plusieurs jours, n'osa s'approcher de lui (1).

Les deux frères Visconti, dans leur colère contre l'église, cherchèrent à se venger d'elle par des contributions extraordinaires qu'ils levèrent sur le clergé de leurs États. Au reste, ils avoient besoin d'employer toutes leurs ressources pour rassembler de l'argent, car leurs dépenses surpassoient toujours leurs immenses revenus. Ils entretenoient sans cesse la guerre dans quelque partie de l'Italie; ils achetoient à grand prix les trahisons des généraux ou des ministres de leurs ennemis, et en même-temps, comme ils attachoient leur vanité à s'allier aux maisons royales d'Europe, ils payoient ces alliances au poids de l'or. Galeaz Visconti, le plus vain des deux frères, avoit profité de l'état de misère où une longue guerre

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 59 et 60, p. 658. — *Bernardino Corio Storie Milanesi*. P. III, fol. 235. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bolog.* L. XXIII, p. 243. Ce dernier raconte cependant cette bataille avec des circonstances différentes.

avoit réduit Jean, roi de France, pour acheter de lui sa fille Isabelle de Valois, par un présent de six cent mille florins. Il l'avoit donnée pour femme, au mois d'octobre 1360, à son fils Jean Galeaz, alors âgé seulement de onze ans (1). Les seigneurs de Milan, malgré toute leur puissance, n'avoient encore aucun titre légitime sur les États qui leur étoient soumis. Ils étoient désignés le plus souvent en Italie par le nom de tyrans; en France, quoique nobles d'origine, ils étoient méprisés comme des parvenus; et le roi de France, pour que sa fille eût du moins un titre, investit son gendre du petit comté de Vertus, à six lieues de Chaalons, en Champagne. C'est en effet par le titre de comte de Vertus, que Jean Galeaz, premier duc de Milan, fut désigné pendant trente-quatre ans.

Ce mariage, qui fit rougir les François pour leur famille royale, et qui ne causa guère moins de mortifications aux Visconti, par le prix même qu'ils furent obligés d'y mettre, fut célébré avec une pompe qui épuisa les finances de l'État. Toute la noblesse d'Italie fut invitée aux fêtes données à cette occasion, ainsi que tous les ambassadeurs de tous les princes et de toutes les

(1) Bernard. *Corio Storie Milanesi*. P. III, p. 234.

1360. villes. On compta dans les festins jusqu'à six cents dames et mille chevaliers de la première distinction; de riches présens furent offerts à tous les convies, et le cour de Milan s'efforça d'entourer la nouvelle épouse d'un luxe et d'une pompe qui pussent lui faire oublier les honneurs royaux qu'elle avoit perdus (1).

La France, qui vendoit ainsi le sang de ses princes, étoit alors dans l'état le plus déplorable où cette monarchie se fût jamais trouvée. D'une extrémité jusqu'à l'autre, le royaume avoit été ruiné par les incursions des Anglois; par les impôts excessifs établis pour défendre l'État, ou payer la rançon du roi; par les trahisons du mauvais roi de Navarre, et les guerres civiles qu'il avoit excitées; par la révolte des paysans, connue sous le nom de Jacquerie; enfin, pour achever de l'accabler, il étoit, à cette époque, livré au pillage des grandes compagnies, et ravagé par la peste. Les premières s'étoient formées des soldats de France et d'Angleterre, au moment où la paix de Bretigny avoit fait licencier les deux armées. Plusieurs de ces compagnies passèrent en Provence, parce que cette partie

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 103, p. 617. — *Petri Azzari Chronicon*. T. XVI, p. 405. — *Chronicon Placentinum*. p. 505.

du royaume, plus éloignée du théâtre de la guerre, en avoit moins souffert, et que les vassaux de Jeanne de Naples, ainsi que ceux du pape, étoient encore en état de payer de riches contributions. Une compagnie s'empara du pont Saint-Esprit, à huit lieues au-dessus d'Avignon (1); une autre, nommée la compagnie blanche ou angloise, s'avança jusqu'à dix lieues de la même ville, sous prétexte de chasser la première, mais dans le fait pour tirer de l'argent des prélats; une troisième, formée des soldats qui avoient servi dans la guerre entre les comtes de Foix et d'Armagnac, arriva des frontières d'Espagne (2). Tous les habitans d'Avignon furent forcés de monter la garde, et toute la ville fut dans l'effroi. Le pape paya cent mille florins à la seconde de ces compagnies, qui étoit forte de six mille chevaux, pour la déterminer à passer en Piémont, au service du marquis de Montferrat; mais, lorsque celle-ci s'éloigna, au mois de mai 1361, il resta en Provence deux autres troupes non moins formidables, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 27, p. 642.—*Raynald. Annal. Ecclesiast.* 1361. §. 5, p. 413.

(2) *Matteo Villani*. L. X, c. 34, p. 647.

1360. du Rhône, et les Provençaux ne ressentirent presque aucun soulagement (1).

La compagnie angloise se flattoit de fuir devant la peste, en passant en Italie, mais elle l'apporta avec elle. Ce terrible fléau se manifesta en Flandre, en 1360, avec les mêmes symptômes qui l'avoient annoncé en 1348. De là il s'étendit sur l'évêché de Liège, la Basse-Allemagne, la Pologne et la Hongrie (2). Au commencement de l'été de 1361, la peste se déclara aussi à Londres, où l'on vit mourir jusqu'à douze cents personnes dans un jour; elle se répandit en même-temps dans toute la France. A Avignon, il mourut neuf cardinaux, soixante et dix prélats, et un nombre infini d'habitans. La compagnie angloise introduisit la peste en Lombardie; Milan, Pavie, Como et Venise en souffrirent le plus; la Romagne et la Marche furent frappées à leur tour; et même les Alpes, et les châteaux des Ubaldini, dans les Apennins, n'échappèrent pas à la contagion (3).

Les frères Visconti n'opposèrent point

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 43, p. 651.

(2) *Ib.*, L. IX, c. 107, p. 622.

(3) *Ib.*, L. X, c. 46, p. 653. — *Chronicon Placentinum* T. XVI, p. 506.

d'armée à la compagnie angloise que le marquis de Montferrat envoyoit contr'eux; ils se contentèrent de pourvoir à la garde des villes fortifiées, et ils ne songèrent ensuite qu'à se préserver eux-mêmes de la contagion. Galeaz s'enferma dans le château de Monica, et Bernabos dans celui de Marignano. Ce prince, ne voulant admettre personne auprès de lui, donna ordre au marguillier qui étoit de garde au haut du clocher, de sonner autant de coups de cloche qu'il verroit d'hommes approcher du château. Un jour, Bernabos, sans avoir été averti par le son de la cloche, vit arriver quelques gentils-hommes milanois qui venoient lui faire leur cour. Aussitôt il donna ordre que, pour punir le marguillier de sa négligence, on le jetât du clocher en bas; mais ceux qui montoient pour le tuer, le trouvèrent mort de la peste au pied de sa cloche. L'effroi de Bernabos fut extrême lorsqu'il en fût averti, il s'enfuit aussitôt dans une maison de chasse, au milieu de ses forêts les plus sauvages. A deux milles à la ronde il fit planter des piliers et des potences, et il menaça, par des écritaux placés tout autour, de faire pendre sans rémission quiconque seroit assez hardi pour franchir cette enceinte (1). Il demeura dans cette solitude,

(1) *Matteo Villani. L. X, e. 64, p. 663.*

sans conserver aucune communication avec le reste du monde, jusqu'à ce que la peste fût passée, et sa réclusion absolue accrédita bientôt le bruit de sa mort, qu'il ne chercha point à détruire.

La peste qui désoloit le reste de l'Italie ne pénétra en Toscane qu'une année plus tard; et les républiques de cette contrée prospéroient, tandis que la guerre des Visconti avec l'église et le marquis de Montferrat désoloit les provinces limitrophes. Pendant ce même temps les républiques toscanes agrandirent leur territoire, en achevant les fiefs des gentilshommes du voisinage, ou quelquefois en les forçant à la soumission.

Les Florentins furent ceux qui, par les armes ou à prix d'argent, firent sur la noblesse feudataire les conquêtes les plus considérables. Au mois d'août 1359, ils mirent le siège devant Bibbiena, riche bourgade que Pierre Saccone avoit enlevée autrefois à l'évêque et à la ville d'Arezzo, et que les Tarlati, ses fils, possédoient alors (1). Les Florentins qui connoissoient l'importance de Bibbiena, pour la défense du val d'Arno supérieur, ne se laissèrent point rebuter par la longue résistance des assiégés. Ils achetèrent les droits de l'évêque et de la ville

(1) *Matteo Villani. L. IX, c. 47, p. 572.*

d'Arezzo sur ce château (1); et, le 6 janvier 1360, ils s'en rendirent maîtres par capitulation. Trois des Tarlati et une quarantaine de leurs soldats y furent faits prisonniers (2).

Marc, fils de Galeotto, seigneur de Saint-Nicolas et de Soci, prit cette occasion pour offrir sans condition ces deux châteaux à la république. C'étoit le plus sûr moyen pour les vendre à un prix élevé; ils lui furent payés généreusement (3). Vers le même temps 1360. les Arétins enlevèrent aux Tarlati la Pieve à San-Stefano, Montecchio et Ghiusi (4); le château de la Serra se donna volontairement aux Florentins; et tandis que Pierre Saccone, pendant sa vie, avoit dominé sur la moitié des Apennins, et s'étoit rendu redoutable à tout le parti guelfe, sa famille, quatre ans après sa mort, se trouva réduite au dernier abaissement (5).

Auprès des fiefs des Tarlati, et sur la route

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 49, p. 573.

(2) *Ibid.* c. 61 et 62, p. 583.

(3) *Ib.*, c. 48, p. 573.

(4) *Ib.*, c. 66, p. 587.

(5) *Ib.*, c. 70, p. 589. Villani, comme tous les Italiens, désigne par le nom d'Alpes, les hautes cimes des Apennins qui appartenoient à ces feudataires immédiats de l'empire.

1360. de Florence à Piétra Mala, le comte Tano de la famille Alberti possédoit les deux châteaux de Monte Carelli et Monte Vivagni, dont il avoit fait un asile de brigands. Tano s'étoit allié à l'archevêque Visconti, lorsque celui-ci avoit fait la guerre aux Florentins, et dès-lors, il étoit demeuré dévoué aux seigneurs de Milan, malgré l'avertissement que son bouffon lui donna un jour. Celui-ci s'étant jeté dans un fossé qui séparoit les terres du comte de celles de la république, se prit à crier aux armes de toutes ses forces. Les paysans florentins, que les fréquentes vexations du comte avoient accoutumé à courir aux armes au moindre signal, se rassemblèrent au nombre de plus de cinq cents. Le comte accourut de son côté, et reprit son bouffon d'avoir jeté l'alarme dans tout le pays. « Regarde comte », lui répondit le bouffon, « comment à mes cris seulement, » cinq cents hommes du territoire florentin » se sont assemblés, sans qu'il soit venu à » mon aide un seul serviteur des seigneurs » de Milan; ne vois-tu pas, en bonne foi, » que tu sonnerois du cor de Roland toute » une année, sans pouvoir faire venir de » Milan, cinq hommes pour te secourir (1) ».

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 108, p. 623.

La prédiction du bouffon fut vérifiée : la république florentine, lasse de souffrir les brigandages du comte Tano, dans le Mugello, après avoir demandé et obtenu l'agrément des Visconti, fit assiéger les deux châteaux de Monte Carelli et Monte Vivagni ; ils furent pris et réunis au territoire florentin ; tandis que le comte Tano, traité comme chef de voleurs, eut la tête tranchée.

La famille des Ubaldini, non moins puissante que celle des Tarlati, possédoit de vastes fiefs dans les Apennins ; mais elle s'affoiblissoit à cette époque, par une guerre domestique. Elle étoit divisée en deux branches, nommées de Maghinardo, et de Susinana, qui se combattoient avec acharnement. La république florentine, vers la fin de l'année 1360, acheta toutes les juridictions de la branche de Maghinardo, et les deux châteaux de Monte-Gemmoli et Monte-Coloreto, pour le prix de six mille fiorins. En même-temps elle accorda à l'illustre famille des Ubaldini, le privilège de renoncer à sa noblesse, pour entrer dans la classe des citoyens de Florence, et concourir aux emplois publics (1). Une année auparavant, un privilège semblable avoit été accordé aux Ubertini, à l'occasion

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 26, p. 641.

1360. des services qu'ils avoient rendus contre la grande compagnie (1). En sorte que presque dans le même temps, les trois grandes familles qui régnoient sur les Apennins, furent réduites sous l'obéissance de la république.

Dans la même année, les Siennois sou-mirent à leur domination, les comtes de Santa-Fiora, les plus grands feudataires gibelins et indépendans de leur voisinage (2). Les Pistoïois s'emparèrent du château de la Sambuca (3) : les Pérousins, de plusieurs châteaux des Tarlati, qui se mirent sous leur protection. Mais, tandis que les républiques toscanes s'agrandissoient aux dépens de la noblesse immédiate, toutes furent agitées à leur tour, par des conspirations, et toutes eurent le bonheur de découvrir à temps, les complots qui les menaçoient.

La première conjuration qu'on vit éclater, fut celle de Pise. Les commerçans et les artisans de cette ville, étoient ruinés par l'absence des Florentins; ceux-ci avoient entraîné après eux à Télamone, les plus riches marchands étrangers; le port de Pise étoit désert, et ses marchés abandonnés. Les

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 43, p. 569.

(2) *Ib.*, L. X, c. 51, p. 655.

(3) *Ib.*, L. IX, c. 64, p. 585.

Raspanti qui gouvernoient la république, 1360. étoient accusés de tout le dommage qu'éprouvoit le commerce; ils s'étoient efforcés, disoit-on, par haine pour les Guelfes, de susciter une guerre entre Florence et leur patrie, tandis que les Bergolini qui gouvernoient auparavant, avoient réconcilié les deux républiques. Les Gambacorti, chefs de la précédente administration, étoient eux-mêmes engagés dans le commerce, et ils s'étoient gardés de sacrifier l'intérêt général, aux préjugés du parti gibelin, dont ils commençoient à se détacher. Un agent de change, nommé Federigo del Mugnaio, assuré que tous les négocians de Pise étoient mécontents, entreprit de les réunir pour chasser les Raspanti, et rappeler les Bergolini. Sa profession le mettoit en relation avec tous les marchands, et lui donnoit occasion d'entendre leurs plaintes sur la stagnation du commerce. Il encourageoit ces plaintes; il mettoit en opposition l'animosité imprudente des Raspanti, et la sage modération des Gambacorti. Quand il voyoit ceux qui l'écoutoient, assez irrités pour qu'il pût espérer de les engager à seconder ses vues, il leur exposoit son projet. Les conjurés devoient s'emparer de la place, le vendredi saint, 3 avril 1360; ils devoient tuer les principaux chefs des Raspanti, rappeler les

1360. Bergolini de leur exil, et rendre aux Florentins leur ancienne franchise. Ce complot fut révélé à la seigneurie, la veille de son exécution ; dix-huit des principaux conjurés furent arrêtés, huit furent envoyés au supplice, dix furent exilés ; et les Raspanti, s'apercevant qu'un très-grand nombre de citoyens se regardoient comme compromis, n'osèrent pas pousser plus loin leurs enquêtes (1).

Il n'y avoit guère moins de mécontents à Florence qu'à Pise ; mais c'étoit pour une cause différente. Les Pisans accusoient l'imprévoyance de leur gouvernement ; les Florentins étoient forcés de reconnoître la prudence du leur, en même-temps qu'ils se plaignoient de ce qu'il étoit devenu la propriété d'une seule classe de citoyens. Les lois qui avoient été portées pour rendre les magistratures accessibles à tous, avoient toutes produit l'effet contraire. Le *divieto* éloignoit des emplois les familles les plus illustres, et l'*admonition* servoit à l'oligarchie régnante, pour écarter tous ceux qui lui faisoient ombre. En vertu du dernier statut, la magistrature du parti guelfe *admonestoit* ou avertissoit ceux qu'elle vouloit exclure des emplois.

(1) Matteo Villani, L. IX, c. 78, p. 595. — *Croniche de Pisa*. T. XV, p. 1035. — *Cronica Sanese*. p. 166. — *Tronci Annali Pisani*. p. 390.

qu'elle les tenoit pour suspects de gibelinisme, et elle les privoit ainsi de leurs droits honorifiés. L'oligarchie inconstitutionnelle qui maintenoit ainsi son pouvoir, n'étoit composée ni de familles nobles, ou seulement anciennes qui gouvernassent par une espèce de prescription, ni de citoyens élus volontairement par la nation; c'étoit une association ambitieuse, une faction qui, à l'aide de lois toutes démocratiques, avoit réussi à entrer toute entière dans le gouvernement, et à s'y maintenir. Mais cette faction avoit manifesté, dans l'administration de la république, beaucoup de talent, de courage et de vertu. Sans déclarer la guerre aux Pisans, elle les avoit fait repentir de leur manque de foi; elle avoit fait respecter, sur les mers, le pavillon d'une puissance, qui, par aucun point, ne confinoit avec la mer; elle avoit donné à tous les souverains de l'Europe l'exemple de repousser les grandes compagnies par les armes, au lieu de leur payer de honteuses rançons; elle avoit enfin maintenu fidèlement ses traités avec les Visconti, quelque intérêt qu'elle pût avoir à les rompre, lorsque le légat et l'église l'en supplioient. Mais tant de gloire ne mettoit point la faction régnante à l'abri de la jalousie de ceux que, par une injustice, elle avoit écarté du même pouvoir.

1360.

A la tête des mécontents, se mirent Baithelémy, fils d'Alamanno des Medici, Niccolò del Buono, et Domenico Bandini; les deux derniers avoient été exclus des emplois par l'admonition. Ils s'associèrent avec un intrigant, nommé Uberto des Infangati, qu'ils soupçonnoient d'avoir déjà tramé quelque complot contre l'État. C'est lui qu'ils chargèrent de leur procurer des secours au dehors. Les trois premiers conjurés étoient de l'ordre des citoyens, mais ils se lièrent avec quelques chefs des familles nobles, qui n'étoient pas moins irrités qu'eux contre la faction dominante. Un Rossi, un Frescobaldi, un Gherardini, un Pazzi, un Donati, un Adimari, entrèrent dans la conspiration. Les conjurés se croyoient assurés de la faveur du peuple, et ils supposoient que, pour accomplir la révolution, il leur suffiroit de se saisir du palais public, puisque ce palais étoit la forteresse du gouvernement et de la faction dominante. Ils choisirent, pour exécuter leur complot, le 1.^{er} décembre 1360, jour où, de nouveaux prieurs devant succéder aux anciens, toutes les gardes du palais seroient appellées à la parade. Quatre hommes choisis par les conjurés devoient être introduits dans la tour du palais, et quatre-vingts de leurs soldats devoient être cachés dans

de des chambres, d'où ils sortiroient tout-à-coup pour se rendre maîtres de toutes les issues. 1360.

Uberto des Infangati, qui s'étoit chargé d'assurer aux mécontents un appui étranger, avoit déjà traité, avant d'être engagé dans cette conspiration, avec un Milanois, nommé Bernarduolo Rozzo, au service de Jean d'Oleggio, alors seigneur de Bologne. Infangati, à cette époque, avoit dessein d'assurer à Oleggio la seigneurie de Florence. Mais l'agression imprévue des Visconti, et la nécessité où Oleggio s'étoit trouvé de vendre Bologne à l'église, avoient suspendu ce complot. Infangati, pour procurer aux nouveaux conjurés, une protection étrangère, s'adressa au même Bernarduolo, qui, avec toutes les troupes du seigneur de Bologne, avoit passé au service de l'église. Bernarduolo essaya d'intéresser le légat Albornoz dans cette conspiration, comme il avoit intéressé, dans l'autre, son précédent maître; mais le légat, qui mettoit toute son espérance dans l'amitié des Florentins, rejeta les propositions qui lui furent faites, et fit même avertir la seigneurie de se tenir sur ses gardes, puisqu'il savoit qu'on tramoit quelque chose contre elle.

Dès que Bernarduolo vit qu'il étoit devenu

1360. inutile , il écrivit lui-même à la seigneurie de Florence , pour offrir , moyennant une récompense de vingt-cinq mille florins , de révéler tout le secret de la conjuration dénoncée par le légat. Cette offre fut connue de Salvestro de Medici , qui étoit alors membre d'un des offices supérieurs , et celui-ci en informa son frère Barthelemy. Quand ce dernier vit que la seigneurie tenoit en main un fil au moyen duquel elle ne manqueroit pas de tout découvrir , il confessa à son frère qu'une ambition effrénée l'avoit engagé dans ce complot , et il lui promit d'en découvrir le secret , moyennant qu'on lui assurât sa grâce. Niccolò del Buono , et Domenico Bandidi , furent arrêtés et condamnés à mort ; quelques autres , parmi les plus coupables , s'échappèrent et furent également condamnés par contumace. Mais la seigneurie arrêta les poursuites ; elle considéra la liste des conjurés qu'Infangati avoit écrite de sa main , comme calomnieuse , elle la fit brûler sans l'examiner , et , par cette douceur et cette prudence , elle réconcilia , en partie , à son gouvernement , ceux qui avoient paru lui être le plus contraires (1).

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 22-25, p. 635. — *Marchione di Coppo Stefani Stor. Fiorent.* L. IX, Rub. 685. — *Deliz. deg. Erud.* T. XIV, p. 32. — *Cronica di Pisa*, T. XV, p. 1035.

L'on prétendoit, en Italie, que les quatre ^{1360.} républiques principales de la Toscane se distinguoient par les caractères les plus opposés. L'on disoit généralement que les Siennois étoient d'un naturel léger et inconstant ; les Pisans, rusés et malicieux ; les Pérousin, féroces et emportés ; et les Florentins, graves, lents et opiniâtres (1). Ces peuples divers se conduisoient cependant d'une manière assez uniforme ; leur gouvernement étoit semblable, les passions qui les agitoient paroisoient être les mêmes ; et tous, vers le même temps, se trouvèrent exposés à des conspirations à-peu-près du même genre. Il est vrai que celle qui éclata en 1361, à Pérouse, parut porter l'empreinte du caractère qu'on attribuoit au peuple de cette ville.

La seigneurie de Pérouse étoit entre les ^{1361.} mains du second ordre de la bourgeoisie et du peuple ; l'homme le plus considéré de cette république, étoit Leggieri, fils d'Andretto des Michelotti ; la faction dominante, dont il étoit le chef, portoit, comme à Pise, le nom de Raspante ; on désignoit ses adversaires par le nom de Mécontens. A la tête de ceux-ci, l'on distinguoit Tribaldino

(1) *Matteo Villani. L. X, c. 42, p. 651.*

1361. des Manfredini, auquel ses complots féroces ont mérité, chez les Pérousiens, le nom de nouveau Catilina. Tribaldino avoit pris à tâche d'aigrir le ressentiment des nobles et des premiers citoyens que le peuple tenoit éloignés des emplois; il s'étoit associé successivement quarante-cinq gentilshommes de Pérouse, parmi lesquels on remarquoit surtout plusieurs chevaliers des deux illustres familles delle Mecche, et de Monte Mellino; quatre-vingt-quatorze citoyens de bonne maison étoient aussi entrés dans le complot, de même que plus de quatre cents hommes d'un ordre inférieur. Mais avant de confier son secret à un si grand nombre de conjurés, avant même d'avoir aucun complice, Tribaldino avoit eu soin de faire parvenir à la seigneurie, successivement, et à plusieurs reprises, de faux indices, pour lui faire rechercher un complot qui n'existoit point encore. Cette suite de fausses alarmes avoit préparé les prieurs de Pérouse à ne tenir aucun compte des avis qu'on pourroit leur donner sur sa conspiration, si elle venoit à leur être révélée.

Tribaldino convint avec les conjurés, qu'à un jour fixé, au commencement d'octobre 1361, les uns mettroient le feu aux

divers quartiers de la ville ; d'autres s'em-¹³⁶¹⁴
pareroient du palais , et massacreroient les
prieurs et les camarlinghi , qui composoient
le gouvernement ; d'autres ouvreroient les
portes aux paysans , les introduiroient dans
la ville , et se rendroient ainsi maîtres des
bourgeois. En même-temps , des hommes
affiliés aux conjurés , devoient faire révolter
tous les châteaux du territoire de Pérouse.
Tout le plan de la conspiration paroissoit
tracé par une vengeance infernale , plutôt
que par l'ambition d'un concitoyen. Après
une horrible boucherie des citoyens de Pé-
rouse , la république seroit probablement
tombée au pouvoir de quelque tyran ; heu-
reusement pour elle , Tinieri de Monte Mel-
lino , l'un des conjurés , fut épouvanté de tant
d'horreurs , et arrêté par ses remords. Il révéla
aux prieurs , le secret de la conjuration. Nicolò
delle Mecche , et Ceccherello des Boccoli ,
furent immédiatement arrêtés , avec quatre
de leurs satellites ; tous les autres s'enfuirent
aussitôt. On crut devoir déférer au peuple ,
le jugement d'une cause si importante , et
dès le lendemain , le parlement condamna à
mort , par contumace , comme traîtres et re-
belles , quarante-cinq gentilshommes ou an-
ciens citoyens ; quatre-vingt-dix autres furent

1361. soumis à l'amende ; mais les deux conjurés et leurs satellites qui avoient été arrêtés sur la première révélation du complot , furent seuls envoyés au supplice (1).

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 75, p. 670. — *Pompeo Pellini*, *Historia di Perugia*. 2 T. in-4.° Venezia. 1664. P. I, L. VIII, p. 997.

CHAPITRE XLVII.

*Volterra soumise aux Florentins ; guerre de
Pise et Florence ; seconde peste en Toscane ;
complots des Malatesti contre la république
florentine. — Giovanni Agnello s'empare de
la seigneurie de Pise , et prend le titre de
doge.*

1361 — 1364.

Au sommet d'une montagne d'où la Toscane presque entière se découvre aux regards, est située la ville de Volterra. La mer Tyrrhénienne se déploie au loin devant elle ; les plaines de Pise, les collines de Florence, et les forêts de Sienne se découvrent également de ses terrasses élevées ; d'énormes quartiers de rochers, posés, sans ciment, les uns au-dessus des autres, et que leur poids seul a rendu stationnaires depuis plus de deux mille ans, forment ses murailles. Un gouffre s'est ouvert à ses côtés, et chaque jour il engloutit une partie de la montagne, moins durable que l'ouvrage gigantesque des Etrusques. Mais Volterra, au quatorzième

1361. siècle, n'étoit déjà plus que l'ombre de ce qu'elle avoit été dans les premiers siècles de Rome; placée entre les trois plus puissantes républiques de Toscane, cette ville n'avoit pas su conserver sa liberté; elle étoit tombée sous le gouvernement tyrannique de messire Bocchino des Belfredotti. Ce seigneur trouva un dangereux ennemi dans un de ses parens, qui possédoit, tout proche de Volterra, la forteresse de Montefeltrano; leurs divisions occasionnèrent la ruine de tous deux, et firent perdre à leur patrie son indépendance. Chacune des républiques voisines voulut intervenir dans ces querelles de famille; Florence, comme garante d'un traité conclu entre Bocchino et son parent; Pise, comme alliée de Bocchino, et Sienne, comme son ennemie. Les sujets du tyran, déjà aliénés par ses cruautés, furent avertis qu'il étoit en négociations pour vendre Volterra aux Pisans, et que ceux-ci étoient en marche pour prendre possession de la ville. A cette nouvelle, les Volterrans coururent aux armes, et firent leur seigneur prisonnier; en même-temps, ils envoyèrent vers les Florentins et les Siennois, pour obtenir que ces deux peuples s'engageassent à respecter leur liberté. Les soldats pisans qui s'étoient approchés furent surpris et désarmés sans combat. Mais

la seigneurie de Florence ne voulut pas s'ex- 1361.
 poser aux suites de l'inconstance d'un peuple
 qui sortoit à peine d'une révolution, et qui
 hésitoit entre des partis opposés; elle fit
 approcher ses troupes de Volterra, et couper
 le chemin aux Siennois qui s'avançoient aussi;
 elle fit occuper différens châteaux, et enfin
 la citadelle elle-même. Alors elle déclara
 qu'elle tiendrait garnison pendant dix ans
 dans cette forteresse, mais qu'à tout autre
 égard elle maintiendrait la liberté et l'indé-
 pendance des Volterrans. Le premier usage
 que firent ceux-ci des droits qu'on leur con-
 servoit, fut de faire trancher la tête à leur
 tyran, le 10 octobre 1361 (1).

La soumission de Volterra aux Florentins
 augmenta le ressentiment des Pisans, con-
 tr'eux. Au moment où ils s'étoient crus assurés
 d'une conquête importante, ils la voyoient
 passer entre les mains de leurs rivaux. D'ailleurs
 les deux peuples s'aigrissoient chaque jour
 par de nouvelles injures. Pierre Gambacorti,
 à qui les Pisans avoient assigné Venise comme
 lieu d'exil, avoit quitté cette ville pour venir
 à Florence; et, au commencement de jan-
 vier 1362, il s'étoit avancé en armes, à la 1362.

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 67, p. 664. — *Cronica Senese*.
 p. 169. — *Paolo Tronci Annali Pisani*. p. 392.

1362. tête de ses partisans, sur le territoire de Pise. Les Florentins, il est vrai, avoient défendu sévèrement à leurs sujets de se joindre à sa troupe; mais peut-être auroient-ils pu empêcher une agression qui aussi bien n'eut aucun succès (1). D'autre part, Jean de Sasso, fameux partisan, qui avoit été à la solde des Florentins, s'étoit emparé, par leur connivence, du château lucquois de Pietrabona, à trois milles au-dessus de Pescia. Cette forteresse étoit la clef de la vallée supérieure de la Pescia, et de la partie montueuse du Lucquois. Les Pisans ne furent point dupes de ce que Jean de Sasso avoit été, à cette occasion, exilé de Florence, ils reconnurent d'où le coup étoit parti, et ils firent avancer des forces considérables, pour former le siège de Pietrabona (2).

Le moment étoit enfin venu où la longue inimitié des deux peuples ne pouvoit plus se masquer sous des dehors pacifiques. Les troupes des Pisans et des Florentins, rapprochées les unes des autres, sur les frontières du territoire de Lucques, s'insultèrent à la Romita, au-dessus de Pietrabona, à la

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 85, p. 676.

(2) *Ib.* c. 83, p. 674.

Cerbaia et à Montecarlo (1). Le peuple et le ^{1362.} gouvernement vouloient également la guerre, et les prieurs de Florence convoquèrent, le 18 mai, un parlement, pour s'en remettre à sa décision. Ils annoncèrent à la nation assemblée, que les bandits qui occupoient Pietrabona avoient offert de donner cette forteresse à la république de Florence; ils ajoutèrent qu'ils avoient cru devoir l'accepter, afin de s'en servir pour se procurer, en échange, la restitution de Coriglia ou de Sorana, que de prétendus exilés de Pise leur avoient enlevé. Ils récapitulèrent les offenses qu'ils avoient reçues des Pisans, et ils demandèrent au peuple s'il approuvoit le parti qu'avoit pris la seigneurie, et s'il vouloit prendre la défense de Pietrabona. D'une commune voix, le peuple s'écria qu'il défendrait ce château, et la guerre fut ainsi résolue. Cependant cette détermination fut trop tardive pour sauver la placé assiégée. Quelques jours s'écoulèrent avant que Bonifazio Lupo de Parme, que les Florentins faisoient venir pour commander leurs troupes, put se rendre au camp; devant Pietrabona (2).

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 91, p. 679. — *Cronica di Pisa*. p. 1037. — *Cronica Sanese*. p. 171.

(2) *Poggio Bracciolini Historia Fiorentina*. T. XX, L. I, p. 210.

1362. Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il revint à Florence, le 4 juin, déclarer à la seigneurie qu'on l'avoit appelé trop tard, et qu'ayant visité les positions des assiégés, il ne connoissoit plus aucun moyen de sauver la place; en effet, le lendemain elle fut emportée d'assaut. Les Pisans célébrèrent ce petit avantage, par des fêtes bruyantes; ils les entremêlèrent d'insultes et de menaces contre les Florentins, et rendirent ainsi la guerre inévitable, quoique les hostilités n'eussent pas encore commencé, et que le château pour lequel ils alloient se battre, fût déjà en leur pouvoir (1).

Dans l'armée que les Florentins rassemblèrent sous le commandement de Bonifazio Lupo de Parme, on comptoit seize cents cuirassiers, quinze cents arbalétriers et trois mille cinq cents fantassins (2). La seigneurie donna les drapeaux le 20 juin, à l'heure qui avoit été fixée par les astrologues; car le renouvellement des sciences avoit donné plus de crédit encore à l'astrologie judiciaire, même parmi les gens qui se croyoient philosophes (3). L'armée florentine, après avoir traversé le val

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 101, p. 686.

(2) *Ib.*, L. XI, c. 2, p. 692. — *Cronica di Pisa*. p. 1038.

(3) *Matteo Villani*. L. XI, c. 3, p. 693.

de Nievole, tourna brusquement par Fucecchio; elle passa l'Arno, pilla le val d'Era, et s'empara du château de Ghiazzano (1). 1362.

Bonifazio Lupo, qui commandoit cette armée, n'avoit pas encore acquis une grande réputation; de plus, il n'étoit pas d'un rang assez distingué pour qu'on pût soumettre à ses ordres un grand nombre de seigneurs et d'officiers, qui, comme alliés ou comme soldats, suivoient les étendards de la république. La seigneurie, pour satisfaire la vanité de ces derniers, fit venir, le 6 juillet, Ridolfo de Varano, seigneur de Camerino, auquel elle confia le commandement (2). Mais celui-ci fit bientôt voir qu'il n'égaloit son prédécesseur ni en talens ni en activité (3). Cependant il s'avança à son tour sur le territoire ennemi; il pilla Cascina; il établit son camp à San-Savino, et il donna des jeux sur les portes mêmes de Pise, où il distribua trois fois le prix de la course (4). Il forma plus tard le siège du château de Pecciole,

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 6, p. 695.

(2) *Poggio Bracciolini Historia Fiorentina*. L. I, p. 210.

(3) *Matteo Villani*. L. XI, c. 15, p. 701.

(4) *Ib.*, c. 17, p. 712. — *Tronci Annali Pisani*. p. 395.

et s'en rendit maître le 11 août (1); Montecchio, Aiatico et Toiano capitulèrent ensuite; la Maremme fut livrée au pillage, et les Pisans qui, pendant le même temps, étoient cruellement tourmentés par la peste, n'opposèrent à ces ravages presque aucune résistance (2).

Mais l'indiscipline des troupes soldées, auxquelles Ridolfo de Varano inspiroit peu de respect, arrêta les succès de l'armée florentine. Le comte Nicolas d'Urbino, avec quelques officiers italiens et les principaux connétables allemands, demandèrent qu'à l'occasion de la prise de Pecciole, l'armée reçût double paie et mois accompli. La seigneurie refusa de donner, pour une si mince conquête, une récompense réservée aux plus grands succès. Les connétables placèrent alors un chapeau sur la pointe d'une lance, et ils firent publier dans le camp une invitation à tous ceux qui vouloient double paie et mois accompli, de se ranger autour de cet étendard. Ils rassemblèrent ainsi mille cavaliers. Le général ramena cette armée séditieuse à San-Miniato, pour ne pas donner

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 18 et 19, p. 703. — *Cronica di Pisa*. p. 1038. — *Cronica Sanese*. p. 171.

(2) *Cronica di Pisa*. p. 1039.

aux ennemis le spectacle de son indiscipline, ^{1362.} et la seigneurie congédia tous les soldats qui avoient pris part au tumulte. Mais ceux-ci ne se séparèrent point, ils formèrent une compagnie d'aventure sous le nom de *Capelletto*, en mémoire du chapeau qui leur avoit servi d'étendard, et ils passèrent sur le territoire d'Arezzo, où ils commencèrent à vivre de pillage (1).

En même-temps que la république florentine avoit combattu avec succès les Pisans par terre, on l'avoit vue avec étonnement entreprendre de les combattre aussi sur les mers. Il est vrai que les Pisans, depuis la grande défaite qu'ils avoient éprouvée à la *Méloria*, dans leur guerre contre les Génois, avoient cessé d'être une puissance maritime. Pendant long-temps il leur avoit été interdit, par leur traité avec Gênes, de tenir en mer des galères armées. Durant cet intervalle ils avoient perdu leurs anciennes habitudes; les jeunes gens avoient choisi une autre carrière; les conseils suivoient une autre ambition; les pêcheurs des Maremmes, ceux de *Lérici* et de la *Spezia*, avoient quitté leur service, pour passer à celui des Génois; les colonies de

(1) *Matteo Villani. L. XI, c. 23, p. 707. — Cronica Sanese. p. 172.*

1362. Sardaigne et de Corse, qui avoient été pour eux des pépinières de matelots, leur avoient été enlevées. Dès-lors les Pisans s'étoient adonnés aux manufactures et à l'agriculture; ils avoient accompli la conquête de l'État lucquois, et doublé ainsi l'étendue de leur territoire, mais ils avoient renoncé à la navigation et à la gloire maritime. Cette même république, qui avoit souvent armé en peu de mois soixante ou quatre-vingts vaisseaux, ne fut pas en état de se défendre lorsque les Florentins prirent à leur solde Périno Grimaldi de Gênes, avec quatre galères et un grand navire; ils lui donnèrent bientôt encore deux vaisseaux napolitains, et avec cette petite escadre leur amiral mit à contribution toutes les côtes de l'État pisan (1).

Au commencement d'octobre, Périno Grimaldi attaqua l'île de Giglio; et, soit lâcheté de la garnison, soit découragement inspiré par la peste, le château qui commande cette île, et que les Génois, les Catalans et les Napolitains n'avoient jamais pu soumettre, se rendit à la république florentine, et reçut d'elle un gouverneur (2). La flotte se dirigeant

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 7, p. 696; c. 24, p. 708.

(2) *Matteo Villani*. L. XI, c. 28, p. 710. — *Poggio Bracciolini Hist. Fior.* L. I, p. 210.

ensuite sur le port pisan, ne trouva point ^{1362.} de vaisseau de guerre à sa garde. Périno Grimaldi, après un combat opiniâtre, se rendit maître des deux tours qui défendoient le port; il enleva la chaîne qui en fermoit l'entrée, et la fit transporter à Florence, où l'on en voit encore quelques fragmens attachés aux colonnes de porphyre qui sont devant la porte du baptistère (1).

Aussi long-temps que la peste avoit régné dans Pise, les Pisans avoient souffert la guerre sans combattre eux-mêmes. A la fin de cette année si désastreuse pour eux, le fléau s'arrêta, et, dès le commencement de la suivante, ^{1363.} ils formèrent des plans de conquête. Rinieri de Baschi, leur capitaine, attaqua successivement Altopascio et Sainte-Marie à Monte; il forma aussi le siège de Barga, tandis qu'un de ses officiers surprit le château de Gello, dans le Volterrann (2).

Les Pisans avoient besoin de secours étrangers pour se défendre et se venger des échecs qu'ils avoient reçus dans la précédente campagne. Ils s'adressèrent à Bernabos Visconti, le chef des Gibelins d'Italie, et

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 30, p. 712.

(2) *Ib.*, L. XI, c. 37, p. 715, 45 et 47, p. 720. — *Cronica di Pisa*. p. 1041.

1363. l'allié héréditaire de leur république. Bernabos, engagé lui-même dans une guerre dangereuse, craignoit de provoquer les Florentins; toutefois il ne vouloit pas non plus laisser écraser leurs adversaires, par l'entremise desquels il espéroit dominer un jour sur la Toscane. Ce prince, après avoir laissé répandre le bruit de sa mort pendant la peste de Lombardie, étoit sorti tout-à-coup, au mois d'août 1361, de la forêt où il s'étoit retiré; il s'étoit avancé, à la tête de deux mille chevaux, vers Bologne, qu'il espéroit surprendre; mais, les intelligences qu'il avoit dans la ville ayant été découvertes, il s'étoit retiré sans combat (1). Ainsi s'étoit ranimée la guerre de Lombardie, qui bientôt étoit devenue plus dangereuse pour les Visconti. Le légat Albornoz avoit déterminé les seigneurs de la Vénétie à s'allier avec l'église pour la défense de Bologne. Les de la Scala, les Carrara et les marquis d'Este avoient promis de mettre chacun cinq cents chevaux sur pied, et de les joindre aux quinze cents chevaux qu'Albornoz s'engageoit à entretenir. L'alliance fut signée au mois d'avril 1362 (2),

(1) *Matteo Villani. L. X, c. 74, p. 669.*

(2) *Ib., c. 96, p. 682. — Cronica di Bologna. p. 464. — Math. de Griffonibus Memor. Histor. de Reb. Bonon. p. 178. — Cherubino Ghivardacci Stor. di Bologna. L. XXIIV, p. 261.*

et le pape donna le signal des hostilités en excommuniant de nouveau Bernabos Visconti, qu'il déclara hérétique avec tous ses adhérens (1).

Tandis que l'armée de la nouvelle ligue pénétroit en même-temps dans les États de Bernabos, par Modène et par Brescia, et qu'elle y remportoit divers avantages, le marquis de Montferrat pressoit la maison Visconti du côté de Novare et de Tortone (2). Dès le mois de mai 1361 il avoit pris à sa solde la compagnie blanche des Anglois, et, avec son aide, il avoit dévasté une partie du Piémont. Mais les Anglois n'avoient guère moins ruiné le marquis que les Visconti; le premier étoit impatient de s'en débarrasser, et Bernabos, sollicité par les Pisans de leur envoyer du secours, réussit à faire passer à leur solde cette même compagnie qui lui faisoit la guerre; il se délieroit ainsi d'un ennemi, il secourroit un allié, et il évitoit en même-temps de rompre avec les Florentins qu'il vouloit ménager (3). Les Pisans promirent quarante mille

1363.

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 99, p. 684. — *Cronica di Bologna*. p. 467.

(2) *Matteo Villani*. L. XI, c. 4, p. 694; c. 9, p. 697, et c. 14, p. 700. — *Cronica di Bologna*. p. 465.

(3) *Bernardino Corio Storie Milanese*. P. III, p. 237.

1363. florins de solde aux Anglois pour quatre mois, à dater du jour où leur engagement avec le marquis seroit terminé (1).

Pierre Farnese, qui, depuis le 27 mars, commandoit les Florentins, et Rinieri de Baschi, capitaine des Pisans, désiroient tous deux livrer bataille avant l'arrivée des Anglois; l'un craignoit leur supériorité; l'autre ne vouloit pas se voir enlever par eux l'honneur de la victoire. Les deux armées se rencontrèrent le 7 mai, à San-Piero, près de Bagno alla Vena. Les Florentins avoient seize cents chevaux; les Pisans, enorgueillis d'un avantage qu'ils venoient de remporter en Garfagnane, et comptant sur la supériorité de leur infanterie, osèrent les attaquer avec six cents cuirassiers; ils furent défaits après le combat le plus acharné, et Pierre Farnese rentra le 11 mai en triomphe à Florence, conduisant avec lui Rinieri de Baschi, le général ennemi qu'il avoit fait prisonnier avec cent cinquante de ses meilleurs soldats (2).

Après quelques jours de repos, Farnese marcha de nouveau contre Pise, et il fit

(1) *Matteo Villan.* L. XI, c. 48, p. 722. — *Petri Azarii Chronicon.* p. 413.

(2) *Matteo Villani.* L. XI, c. 50 et 51, p. 723. — *Cronica di Pisa.* p. 1041.

battre des monnoies d'or et d'argent devant ^{1363.} les portes de cette ville (1). Il entreprit ensuite le siège de Montecalvoli, et il se seroit rendu maître de ce château, si les Pisans n'avoient pas jeté l'alarme dans le camp florentin par une ruse assez adroite. Chaque nuit ils faisoient sortir leurs gendarmes de la ville, et ils les faisoient revenir de grand jour, couverts de sueur et de poussière; alors ils les accueilloient comme s'ils faisoient partie de la compagnie anglaise. Les espions florentins avertirent bientôt les prieurs de l'arrivée de ces nouvelles troupes, et comme en effet on savoit d'autre part que la compagnie étoit déjà en route, la seigneurie, pour éviter une surprise, donna ordre à Farnese de se retirer (2).

La terrible contagion, qui, l'année précédente, avoit ravagé Pise, s'étoit manifestée dans le camp florentin. Le 19 juin, le général Pierre Farnese en fut atteint, et il mourut le même jour (3). Ce fléau fraploit aussi Florence, et il lui enleva un homme dont la perte fut plus lamentable, l'historien auquel

(1) *Scipione Ammirato Storie Fiorentine*. L. XII, p. 623.

(2) *Matteo Villani*. L. XI, c. 54 et 55, p. 725.

(3) *Matteo Villani*. L. XI, c. 59, p. 728. — *Poggio Bracciolini*. L. I, p. 211. — *Scipione Ammirato*. L. XII, p. 624.

1363. nous devons la peinture si vraie et si animée des mœurs et des événemens au milieu du quatorzième siècle. Matteo Villani mourut de la peste, comme son frère Giovanni en étoit mort quinze ans auparavant. Il fut atteint par la maladie le 8 juillet, et seulement le 12 il rendit dévotement son ame à Dieu (1). On attribuoit à la vie sobre et tempérée qu'il avoit menée, sa lutte de cinq jours contre la violence du mal. En mourant, il chargea son fils, Philippe Villani, de continuer son histoire jusqu'au moment où la paix seroit rétablie entre Florence et Pise (2).

Aucun historien n'inspire plus de respect, d'estime et d'affection que Matteo Villani. Religieux sans superstition, il respecte l'église, et néanmoins il ose peindre des plus vives couleurs la corruption ou les crimes de quelques-uns de ses chefs. Il entend assez la politique, et connoît assez le cœur humain pour démêler toutes les fautes des gouvernemens, et assigner aux événemens leur véritable cause; mais il est trop homme de bien

(1) Matteo Villani rapporte, dans le dernier chapitre de son histoire, qu'une armée de sauterelles fut poussée par le vent, le 1.^{er} juillet, sur Ancône, Fano et Pesaro. Il ne put en être instruit à Florence que le 3 ou le 4, en sorte qu'il a continué à écrire presque jusqu'au jour de sa mort.

(2) *Filippo Villani in Proemio. T. XIV, p. 729.*

pour approuver jamais le manque de foi, ou 1363.
supposer qu'aucun avantage puisse résulter de la perfidie. Il s'élève au-dessus des préjugés de l'astrologie judiciaire, dont son frère n'étoit pas exempt; il embrasse tout le monde connu dans son histoire; et, avec un coup-d'œil philosophique et perçant, il assigne à chaque peuple son véritable caractère. Il s'anime pour peindre la vertu, il s'indigne contre le vice, il s'enflamme pour la liberté. Aucun historien d'Italie n'a jamais rendu à cette dernière un plus noble et plus constant hommage. Le parti qui gouvernoit à Florence ne supporta pas toujours patiemment ses censures; il le fit *admonester* comme Gibelin, le 29 avril 1363, et lui interdit ainsi les emplois publics pendant la dernière année de sa vie (1).

La compagnie blanche des Anglois étoit arrivée le 18 juillet à Pise; elle étoit forte de deux mille cinq cents chevaux et deux mille fantassins. Les Pisans la réunirent sous le commandement de Ghisello des Ubaldini, aux troupes qu'ils avoient déjà, savoir, huit cents gendarmes soldés, huit mille fantassins, et un grand nombre de gentilshommes et de

(1) *Marchione di Coppo Stefani Stor. Fior.* L. IX, Rub. 692, T. XIV, p. 45. — *Scipione Ammirato Storia Fiorentina.* L. XII, p. 621.

1363. chevaliers qui servoient sans paie. Les Florentins avoient nommé pour capitaine Rannuccio Farnese, frère de Pierre, qui étoit mort à leur service; mais l'armée qu'ils lui avoient donnée à commander étoit très-foible, et la peste qui régnoit dans leur ville, leurs châteaux et leur camp, rendoit toute défense plus difficile. C'étoit le tour des Pisans de pénétrer sans résistance sur le territoire florentin. Ils se rendirent d'abord à Lucques, d'où ils passèrent devant Pistoia, par la route de la montagne; mais, au lieu d'entreprendre le siège de cette ville, qui n'étoit pas en état de faire une longue résistance, ils ne songèrent qu'à rendre aux Florentins, sous leurs propres murs, les affronts qu'ils avoient reçus d'eux. Ils assirent leur camp entre Campi et Peretola; ils firent battre monnoie aux portes de Florence; ils donnèrent des prix pour une course de chevaux; et ils attachèrent trois ânes à une potence, avec des écriteaux qui leur donnoient les noms de trois magistrats florentins. Ils employèrent à ces bravades ridicules une force et un temps qui leur auroient suffi pour s'assurer des conquêtes importantes (1). Ils ravagèrent ensuite

(1) *Filippo Villani*, c. 63, p. 730. — *Cronica Sanese*, p. 177.
— *Paolo Tronci Annali di Pisa*, p. 401.

la campagne entre Prato et Florence, les Lastres, le val de Pesa, et une partie du val d'Arno; enfin, ils retournèrent à Pise, par la plaine d'Empoli (1).

Lorsque la peste eut suspendu ses ravages, les Florentins songèrent à leur tour à rassembler une armée. Ils traitèrent avec la compagnie de l'étoile, qui étoit en Provence, et avec divers capitaines allemands; mais Bernabos Visconti trouva moyen de faire échouer toutes leurs négociations, et de les réduire à deux mille cavaliers mal armés et mal commandés, qu'ils enrôlèrent faute d'autres (2). A leur tête, les Florentins mirent Pandolfe Malatesti, l'un des seigneurs de Rimini, qui, peu d'années auparavant, avoit défendu la Toscane avec autant de prudence que de valeur contre le comte Lando et la grande compagnie.

Mais Malatesti étoit de cette race romagnole si renommée en Italie pour sa perfidie et ses trahisons. Il savoit dans quel état d'épuisement la peste avoit jeté Florence; il savoit que quelques intrigues domestiques, suites de la dernière conjuration, affoiblissoient le

(1) *Chroniche di Pisa*. p. 1042.

(2) *Filippo Villani*. c. 66, p. 731.

1363. gouvernement; il voyoit que la puissance momentanée des Pisans et la force de la compagnie angloise, causoient de grandes inquiétudes dans la vilie, et il se flatta, s'il augmentoit la terreur du peuple, de lui vendre chèrement ses secours, et d'obtenir enfin la seigneurie de Florence, comme dans des circonstances presque semblables, le duc de Calabre et le duc d'Athènes l'avoient obtenue avant lui.

Cette espérance engagea Malatesti dans la conduite la plus perfide et la plus criminelle. L'Omo Santa-Maria, seigneur de Jesi, nouveau capitaine des Pisans, étoit entré avec les Anglois dans le val d'Arno supérieur, et le 17 septembre il s'étoit emparé de Figline, sans éprouver presque de résistance (1). Malatesti, comme pour lui couper le chemin, établit son camp à l'Ancise; mais il donna à ce camp une si grande étendue, qu'il devenoit presque impossible de le défendre; il en éloigna les meilleurs soldats, sous prétexte de faire une excursion sur le territoire pisan, et lui-même il le quitta pour revenir à Florence. En son absence, le camp fut surpris le 3 octobre, et les Florentins y perdirent plus

(1) *Filippo Villani*. c. 68, p. 734. — *Scipione Ammirato*. L. XII, p. 627.

de quatre cents hommes (1). Le fort château ^{1363.} de l'Ancise restoit du moins pour couvrir Florence; le lendemain, le lieutenant de Pandolfe l'abandonna aux ennemis. On vit arriver vers la ville les fuyards qui revenoient de l'armée, et Pandolfe, qui avoit été à leur rencontre, tourna bride et redoubla la terreur universelle. Il alla déclarer aux huit seigneurs de la guerre, qu'il ne connoissoit d'autre moyen de sauver Florence, que de joindre au pouvoir militaire dont il étoit revêtu, un pouvoir judiciaire sur les citoyens, afin de maintenir l'un par l'autre, et de punir à temps les complots qu'il découvreroit dans la ville. Les seigneurs de la guerre assemblèrent sur cette demande un conseil extraordinaire, où ils invitèrent tous les citoyens qui jouissoient de quelque crédit ou de quelque réputation (2). Lorsque les huit de la guerre eurent fait connoître à cette assemblée la demande de Malatesti, Simon, fils de Rinieri Peruzzi, se leva. « Gardez-vous, s'écria-t-il, d'accorder à Malatesti aucune prérogative nouvelle; ses projets ne tendent à rien

(1) *Filippo Villani*. c. 69, p. 735. — *Cronica di Pisa*. p. 1043. — *Poggio Bracciolini*. L. I, p. 211.

(2) On appeloit une telle assemblée *il Consiglio de' Richiesti*, et on avoit recours à elle dans toutes les circonstances difficiles.

1363. » moins qu'à usurper la tyrannie : souvenez-
 » vous du duc d'Athènes, de ses commen-
 » cemens, et de la manière dont il osa vous
 » traiter ensuite ; reconnoissez la douceur de
 » la liberté, et vivez ou mourez en la con-
 » servant ! » A ces mots, tout le conseil oublia
 le danger de l'approche des Anglois, le crédit
 dont jouissoit Malatesti, la confiance que ses
 services passés avoient inspirée. Les prieurs
 firent répéter aux gens de guerre le serment
 de fidélité à la seigneurie de Florence ; ils
 nommèrent un nouveau juge, absolument
 indépendant de Malatesti, et ils déclarèrent
 que le pouvoir du général ne s'étendoit que
 sur les troupes et les milices (1).

Pandolfe Malatesti ne témoigna aucun mé-
 contentement de cette décision du conseil,
 mais il en conclut que les Florentins n'étoient
 pas encore suffisamment humiliés. Il laissa
 donc à dessein piller la plaine de Ripoli,
 sans opposer aucune résistance aux Pisans,
 auxquels il étoit supérieur en forces (2); et,
 lorsque l'Omo de Jesi voulut descendre le
 val d'Arno, pour ramener ses troupes à Pise,
 Malatesti conduisit les milices florentines à

(1) *Filippo Villani*. c. 69, p. 736. — *Scipione Ammirato*.
 L. XII, p. 628.

(2) *Filippo Villani*. c. 70, p. 737.

sa rencontre, comme pour lui couper le chemin; cependant, au lieu de les faire soutenir par sa gendarmerie, il retint celle-ci dans la ville, et fit fermer les portes; en sorte que si les Anglois avoient attaqué la milice florentine, celle-ci auroit été infailliblement taillée en pièces. Cette dernière trahison fit connoître à la seigneurie tout ce qu'elle avoit à craindre de Pandolfe. Par égard pour ses anciens services et pour le nom qu'il portoit, elle voulut bien lui pardonner ses machinations, mais elle le réprimanda sévèrement à sa barre, l'avertissant que si elle usoit d'indulgence c'étoit en mémoire de cette vieille amitié que lui-même avoit voulu trahir. Pandolfe demeura, jusqu'au terme de son engagement, capitaine des gens de guerre, mais il fut privé de toute autorité sur la ville et sur les milices (1).

La compagnie angloise, de retour à Pise, s'y reposa pendant quelque temps; après quoi elle s'engagea de nouveau pour six mois au service de cette république, moyennant une solde de cent cinquante mille florins. Elle étoit alors forte de mille lances, et deux mille gens de pied. Les Anglois avoient les premiers introduit en Italie l'usage de compter

(1) *Filippo Villani*. c. 73, p. 749.

1363. les cavaliers par lances. Ce nom désignoit alors trois cavaliers , qui avoient contracté ensemble une espèce d'association. Leurs chevaux ne servoient qu'à les transporter avec leur pesante armure sur le champ de bataille, et là , ils combattoient le plus souvent à pied. Ils étoient revêtus de cottes de mailles , fortifiées sur la poitrine par une plaque d'acier ; leurs brassards , leurs cuissards , et leurs bottines étoient de fer ; à leur côté , ils portoient une forte épée et une dague ; deux hommes tenoient la même lance , ils l'abaissoient , et s'avançoient lentement , serrés en phalange , en poussant de grands cris. Chaque cuirassier étoit suivi par un ou deux pages , occupés presque uniquement à nettoyer leurs armes , en sorte qu'elles brilloient comme des miroirs.

C'étoit la première fois qu'on voyoit des gendarmes descendre de cheval pour combattre à pied. Ils réunissoient ainsi l'armure impénétrable des chevaliers à la fermeté de l'infanterie , et leur phalange étoit presque impossible à rompre. Les Anglois méprisoient les froids les plus rigoureux d'un hiver d'Italie , et aucune saison ne leur faisoit suspendre leurs opérations. Ils ne montroient pas moins d'habileté dans les surprises et les coups de main , que de valeur dans les batailles. Ils

portoient avec eux des échelles composées de 1363. plusieurs morceaux qui s'emboîtoient les uns dans les autres, et qui chacun n'avoient pas plus de trois échelons; de sorte qu'ils pouvoient atteindre aisément au sommet des tours les plus élevées, et que l'échelle, ne dépassant jamais le mur, ne donnoit pas de prise aux assiégés pour la renverser (1).

Les Pisans devoient aux Visconti l'arrivée de cette première compagnie; ils s'adressèrent de nouveau à ces seigneurs, au commencement de la campagne suivante, pour faire venir, par leur moyen, de nouvelles troupes de Lombardie. Ils vouloient profiter de leurs succès pour en obtenir davantage, et conquérir ainsi une paix glorieuse. Les Visconti, de leur côté, se trouvoient mieux que jamais en situation de secourir les Pisans. La campagne de 1363 s'étoit ouverte en Lombardie, d'une manière brillante pour l'église et ses alliés. Une armée de deux mille cinq cents cuirassiers, commandée par Ambroise, fils naturel de Bernabos, avoit été mise en déroute le 16 avril, près de Modène; Ambroise avoit été fait prisonnier avec un grand nombre

(1) *Filippo Villani*. c. 79, p. 746. Ces mêmes échelles, dont le duc de Savoie fit usage en 1602 pour escalader Genève, ont servi depuis de modèle à celles qu'on y emploie pour les incendies.

1363. d'officiers distingués (1). Mais la guerre ne s'étoit point ensuite poursuivie avec vigueur. Bernabos , découragé par la défaite de son fils , avoit cherché à se réconcilier avec le pape , et dès le mois de septembre , il avoit conclu un armistice qui avoit été suivi de
1364. longues négociations. Le 3 mars 1364 , la paix de Lombardie fut enfin conclue. Visconti renonça à toutes ses prétentions sur Bologne , et rendit au pape tous les châteaux du Bolo- nois qu'il avoit conquis. Ce fut néanmoins sous la condition que le cardinal Albornoze , dont Bernabos redoutoit le voisinage , n'administrât point cette légation. Un autre cardinal , nommé Androin de la Roche , fut député par le pape au gouvernement de Bologne (2). Les seigneurs lombards et les Visconti se rendirent mutuel- lement les châteaux qu'ils s'étoient enlevés. Le marquis de Montferrat fit de son côté la paix avec Galeaz Visconti , et les deux princes échangèrent quelques parties de leurs terri- toires , pour arrondir mutuellement leurs États. Ainsi la paix étant rendue à la Lombar- die , les seigneurs et les peuples ressentirent

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 44, p. 719. — *Cronica di Bologna*. p. 467. — *Chronic. Placentinum*. p. 507.

(2) *Cronica d' Orvieto*. T. XV, p. 686. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIV, p. 274.

un égal empressement de renvoyer les compagnies d'aventure qui les avoient si cruellement opprimés (1). 1364.

Galez Visconti s'empessa donc d'offrir aux Pisans la compagnie d'Anichino Bongarten ; elle étoit forte de trois mille cuirassiers, ou *darbues* (2), et elle se mit en route au commencement de mars pour la Toscane. Les Pisans se trouvèrent alors avoir six mille gendarmes sous leurs ordres ; aucun souverain n'avoit encore mis sur pied, en Italie, une armée aussi considérable. Les Anglois à leur solde avoient ravagé, au mois de février, le val de Nievole, et les campagnes de Vinci et de Lamporecchio (3). Le moment paroissoit favorable aux Pisans pour conclure une paix glorieuse. Ils supplièrent le pape de s'en faire le médiateur, et celui-ci envoya dans ce but, à Florence, frère Marc de Viterbe, général des Franciscains.

La seigneurie florentine ne vouloit pas compromettre l'honneur de la république par un traité désavantageux ; d'autre part elle craignoit, en refusant la paix, de demeurer

(1) *Cronica di Bologna*, p. 471. — *Petri Azaril Chronicon*. p. 414. — *Bernardino Corio Storie Milanesi*. P. III, p. 237.

(2) On donnoit ce nom aux gendarmes allemands, à cause de la crinière dont leur casque étoit orné.

(3) *Filippo Villani*. c. 81, p. 747.

1364. responsable des événemens ; elle assembla donc un conseil extraordinaire , ou de *requis*. Avant de donner audience au nonce du pape, l'un des huit de la guerre annonça aux citoyens assemblés que la compagnie de l'étoile , de quatre mille cuirassiers , qui étoit alors en Provence , venoit d'entrer au service de la république ; que deux mille gendarmes avoient été soldés en Allemagne , et que les uns et les autres seroient rendus en Toscane avant la fin du mois. Indépendamment de ces deux compagnies , la république avoit déjà trois mille cuirassiers à sa solde. Le trésorier prit la parole à son tour. Il assura que Florence , après avoir payé ses troupes jusqu'à la fin d'octobre , ne seroit endettée que de 166,000 florins ; et il montra quelles étoient encore les ressources de l'État. La seigneurie , après avoir ainsi fait connoître au peuple ses moyens pour soutenir glorieusement la guerre , fit entrer dans le conseil le général des Franciscains. Celui-ci exposa les demandes des Pisans , qui parurent si arrogantes , que le conseil , d'une commune voix , résolut de poursuivre la guerre , et d'attendre pour traiter que Florence eût remporté quelque victoire (1).

(1) *Filippo Villani*. c. 82, p. 749.

Mais Galeaz Visconti, ayant corrompu par des présens les chefs de la compagnie de l'étoile, les empêcha de se rendre à Florence au temps convenu; les Pisans en profitèrent pour ravager le territoire florentin. Ils avoient mis à leur tête un aventurier, qui devint ensuite fameux dans les guerres d'Italie, et qui avoit déjà servi avec distinction dans les guerres des Anglois en France. C'étoit Jean Hawkwood, que les Italiens appellent *Acuto* ou *Aguto* (1). Celui-ci traversa le val de Nievole au milieu d'avril; il entra dans le territoire de Pistoia et de Prato, sans rencontrer de résistance; il passa devant les portes de Florence, et s'avança jusque dans le Mugello, enlevant un butin très-considérable dans ces riches campagnes (2).

A leur retour de cette expédition, les Anglois s'approchèrent de nouveau de Florence le dernier jour d'avril. On avoit fait, en avant des portes de la ville, quelques retranchemens pour les défendre; les Anglois les attaquèrent et les emportèrent d'assaut, après

(1) *Filippo Villani*. c. 79, p. 746. Le nom d'Hawkwood a été défiguré de mille manières; mais sa traduction, qu'on trouve dans un écrivain du temps, *Falcone in bosco*, le fait reconnoître.

(2) *Filippo Villani*. c. 84, p. 751.

1364. avoir tué assez de monde aux Florentins. Anichino Bongarten prit cette occasion pour se faire armer chevalier au milieu du combat, et en face de la porte de la ville. A son tour, il conféra le même ordre à plusieurs connétables anglois et allemans qui servoient sous lui. Pendant la nuit son armée célébra la fête de leur chevalerie, sur la colline de Fiesole, qui s'élève tout proche de Florence. Des murs de cette ville on voyoit les soldats ennemis danser en rond avec des flambeaux à la main, et on les entendoit répéter dans leurs orgies, les mots consacrés que les prieurs employoient au palais dans les délibérations publiques (1). Après avoir, pendant deux jours encore, pillé les campagnes de Florence, Hawkwood conduisit son armée dans le val d'Arno supérieur; de là il traversa le territoire d'Arezzo, celui de Cortone et de Sienne, et il revint à Pise par le val d'Elsa, après avoir porté la désolation dans presque toutes les provinces du territoire florentin (2).

Le comte Henri de Montfort, capitaine

(1) *Guardia, Studia i Collegi; manda per Richiesti, etc.* — *Filippo Villani*. c. 89, p. 755. — *Scipione Ammirato*. L. XII, p. 640.

(2) *Filippo Villani*. c. 89, p. 756.

des Florentins, tira, il est vrai, quelque vengeance de tant d'outrages, par une incursion rapide sur le territoire ennemi, où il brûla Livourne et le port Pisan (1). Cependant, la compagnie de l'étoile n'arrivoit point, et les Florentins se virent forcés à recourir à d'autres armes pour se défendre contre leurs adversaires. Les Anglois et la compagnie de Bongarten étoient près d'arriver au terme de leur engagement avec les Pisans. Ces troupes mercenaires, indifférentes à la cause pour laquelle elles combattoient, ne songeoient qu'à vendre leurs services au prix le plus élevé. Les Florentins traitèrent secrètement avec leurs chefs (2); ils les engagèrent, moyennant une grosse somme d'argent, à ne point accepter une nouvelle solde des Pisans, et à s'éloigner de la Toscane; Hawkwood seul demeura au service de cette république, avec mille gendarmes anglois environ.

Les Florentins choisirent ensuite un nouveau capitaine de guerre; et, se souvenant plutôt d'anciens services que d'une injure

(1) *Filippo Villani*, c. 90, p. 757. — *Cronica di Pisa*, p. 1044. — *Cronica Sanese*, p. 185. L'auteur de cette dernière ayant copié sans doute des mémoires pisans, a confondu l'année pisane avec la vulgaire, et embrouillé toute sa chronologie.

(2) *Chroniche di Pisa*, p. 1045. — *Sozomeni Pistoriensis historia*, T. XVI, p. 1078.

1264. récente, ils eurent encore une fois recours à la famille des Malatesti de Rimini. Galeotto, frère du vieux seigneur de cette ville, et oncle de Pandolfe, étoit un des généraux les plus accrédités d'Italie; ce fut lui que la république mit à la tête de ses gens de guerre (1). Galeotto prit le commandement de l'armée florentine à la fin de juillet, et il la conduisit à Cascina, à six milles de Pise. Mais, dès son arrivée, il se proposa de poursuivre les projets formés par son neveu, et il ne songea qu'à affoiblir l'État qui lui avoit confié sa défense, afin de le soumettre plus facilement ensuite à sa domination. De dessein prémédité il exposa son camp à une surprise; il ne l'avoit point fortifié; il ne l'entoura point de védettes, et il permit aux soldats de se disperser, comme s'ils étoient hors de l'atteinte des ennemis. Hawkwood, qui en fut averti, se mit en marche avec mille gardarmes, et toute l'infanterie pisane pour l'attaquer. Heureusement quelques anciens connétables, attachés de cœur au service des Florentins, soupçonnèrent la trahison de leur général. Manno Donati de Florence, et Bonifazio Lupo de Parme, rassemblèrent les

(1) *Poggio Bracciolini*. L. I, p. 214. — *Scipione Ammirato Storia Fiorent.* L. XII, p. 643.

soldats , les firent armer et les préparèrent au ^{1364.} combat. Ils reçurent vigoureusement les Pisans dès que ceux-ci parurent. Hawkwood, qui avoit compté sur une surprise, se retira précipitamment avec ses gendarmes, lorsqu'il vit qu'il étoit attendu. L'infanterie pisane perdit mille morts et deux mille prisonniers; le reste se sauva avec peine, et n'auroit point échappé, si Galeotto avoit voulu poursuivre sa victoire. Mais ce général ne songea, au contraire, qu'à exciter le mécontentement de son armée, et à l'engager à prétendre les récompenses de paie double et de mois accompli, pour avoir défendu son camp, où elle s'étoit laissé surprendre (1).

Les intrigues et la mauvaise foi de Malatesti, et la discorde qui se manifestoit entre différens corps de l'armée florentine, déterminèrent enfin la seigneurie à songer sérieusement à la paix. L'honneur de la république avoit été mis à couvert par la victoire de Cascina; les Pisans étoient humiliés et affoiblis, et Florence avoit désormais plus à craindre de son propre général que de ses ennemis. La seigneurie renouvela donc les négociations que le pape avoit fait

(1) *Filippo Villani*. c. 97, p. 760. — *Chronique di Pisa*. p. 1045.

1364. entamer par le général des Franciscains. Urbain V avoit donné l'archevêque de Ravenne pour adjoint à ce moine. Par leur médiation, les ambassadeurs des deux peuples se rassemblèrent à Pescia, dans l'église de Saint-François, et le congrès s'ouvrit avec un désir égal des deux partis, de mettre fin aux hostilités (1).

Mais, quoique la négociation fût bientôt terminée, une révolution étrange, survenue à Pise, renversa le gouvernement de cette république, et fut sur le point de renouveler la guerre, avant que le traité de Pescia fût publié. Les Visconti, sans vouloir se déclarer ouvertement contre les Florentins, avoient cependant cherché à se former par leurs intrigues, ou à se maintenir un parti en Toscane, à l'aide duquel ils pussent un jour étendre leur domination sur toute cette province. Ils avoient fourni aux Pisans des secours d'argent; ils avoient engagé et fait passer à leur service deux compagnies d'aventure; ils avoient arrêté celle que les Florentins avoient prise à leur solde, et ils se flattoient que la continuation de la guerre détermineroit enfin les Pisans à se mettre

(1) *Filippo Villani*. c. 100, p. 765. — *Croniche di Pisa*. p. 1046. — *Cronica Senese*. p. 187.

volontairement sous leur dépendance. Seu-^{1364.} lement il leur paroissoit nécessaire de plier auparavant, une première fois, l'esprit et le caractère altier des citoyens, et de les accoutumer à reconnoître un maître. L'ambassadeur que les Pisans avoient envoyé aux seigneurs de Milan, parut à ceux-ci propre à remplir leurs vues. Cet ambassadeur, nommé Giovanni dell' Agnello, étoit un marchand, d'une famille bourgeoise, attachée au parti dominant des Raspanti, et qui, jusqu'alors, n'avoit eu aucune illustration (1). Bernabos Visconti, après avoir découvert dans Agnello l'ambition, l'esprit d'intrigue et la fausseté propres à en faire un tyran, lui offrit de l'aider de toutes ses forces et de toutes ses richesses, pour le rendre seigneur de Pise; et Agnello promit en retour au Milanois, que s'il commandoit une fois à Pise, il tiendrait cette ville dans la dépendance de la maison Visconti, comme s'il étoit son lieutenant et non son allié.

Agnello, de retour à Pise, osa proposer, dans un des conseils qui précédèrent le traité de paix, de nommer un seigneur annuel, afin d'inspirer plus de confiance à Bernabos, leur fidèle allié, ainsi qu'aux gens de guerre,

(1) *Bernardo Marangoni Chronic. di Pisa.* p. 736.

1364. et afin de tenir plus secrètes les délibérations de l'État. Il désigna en même-temps , pour ce commandement , Pierre d'Albizzo de Vico , un des plus vertueux citoyens de Pise , qui venoit d'être nommé ambassadeur , pour traiter la paix avec les Florentins. Pierre rejeta cette proposition avec horreur , déclarant que c'étoit par la paix qu'il alloit négocier , non par le sacrifice de la liberté , qu'il falloit sauver la patrie. Mais , après le départ de Pierre de Vico , pour le congrès de Pescia , Agnello renouvla sa proposition dans le prochain conseil , et un certain Vanni Botticella , petit-fils d'un boucher , eut l'effronterie de postuler la seigneurie qu'Agnello proposoit d'établir. Ce dernier loua le zèle de Botticella , mais il lui demanda s'il avoit , en argent comptant , trente mille florins , qui étoient nécessaires à celui qui se chargeroit du gouvernement , pour payer leur solde aux gens de guerre ; et comme Botticella déclara son impuissance , Agnello demanda encore qu'on désignât quelqu'autre homme assez riche et assez habile en même-temps , pour sauver la république.

Cette bizarre proposition , répétée avec tant d'assurance , excita enfin les soupçons des meilleurs citoyens de Pise. En même-temps , le bruit se répandit qu'Agnello

rassembloit des soldats et des gens dangereux 1364- dans sa maison. Un soir, plusieurs citoyens respectés s'armèrent, et se rendirent au palais des Anziani; ils demandèrent à ces magistrats, d'ordonner une visite dans la maison d'Agnello, et ils obtinrent en effet qu'on y procédât immédiatement. Mais Agnello s'étoit attendu à cette recherche; il ne tenoit point dans sa maison, les soldats et les bandits qu'il avoit rassemblés; il les avoit logés chez quelques-uns de ses amis et de ses complices. Lorsqu'il fut averti de l'approche des Anziani, il se mit au lit, revêtu comme il l'étoit de sa cuirasse; il fit coucher sa femme, à côté de lui, et il prescrivit ce qu'elle avoit à faire, à la petite servante qui habitoit seule avec eux cette maison. Il feignit ensuite de dormir profondément.

Les citoyens armés, conduits par l'un des magistrats, se présentèrent sur ces entre-faites à la porte d'Agnello; elle leur fut ouverte immédiatement; ils s'avancèrent jusqu'à la chambre où le maître de la maison étoit couché, et ils l'entendirent ronfler. Sa femme, à peine couverte d'un déshabillé de nuit, se leva aussitôt sur son séant. « Mon » mari dort, leur dit-elle, il est excessi- » vement fatigué; mais si sa patrie ou ses » magistrats ont besoin de lui, je vais le

1364. » réveiller ». Les citoyens qui avoient conçu les premiers de la défiance , rougirent de leurs soupçons ; ils eurent honte d'avoir surpris ainsi , une femme respectable , et ils se retirèrent sans permettre qu'on réveillât Agnello. Retournés auprès des Anziani , ils leur déclarèrent que leur inquiétude étoit sans fondemens , et ils se désarmèrent. Mais à peine s'étoient-ils retirés , qu'Agnello sortit tout armé de ce lit où il paroissoit dormir , pour se mettre à la tête des bandits qu'il avoit rassemblés. Il marcha avec eux , au palais , et il surprit les gardes de la seigneurie. Jean Hawkwood , gagné par l'argent des Visconti , favorisoit son usurpation , et avoit fait monter à cheval , ses cuirassiers pour le soutenir. Agnello s'assit dans la salle de la seigneurie , sur le fauteuil du président ; il fit réveiller l'un après l'autre les Anziani , et les fit amener devant lui. « La vierge Marie , leur dit-il , m'a » révélé cette nuit même , que , pour le bien » et le repos de Pise , je dois prendre au moins » pendant une année , le titre et les fonctions de doge. C'est par obéissance à cet » ordre céleste , que je viens de distribuer , » de mon propre argent , trente mille florins aux troupes , pour acquitter leurs » soldes arriérées. Je vous ai fait appeler , » pour que vous confirmiez à présent par

» vos suffrages , cette nomination divine. » 1364.
 Les Anziani , surpris et effrayés de se voir entourés par les satellites d'Agnello , ne firent pas de résistance. Ils jurèrent obéissance l'un après l'autre , entre les mains du nouveau doge. Celui-ci fit ensuite chercher chez eux , tous les citoyens les plus considérés , et tous ceux dont il se défit , pour leur faire prêter le même serment. En même-temps qu'il faisoit briller des épées autour de leurs têtes , il n'épargnoit pas les promesses pour les séduire. A l'un , il offroit le vicariat de Lucques ; à l'autre , celui de Piombino ; à un troisième , le choix entre les diverses châ-tellenies de l'État. Pendant toute la nuit , les magistrats et les citoyens lui furent amenés successivement , pour lui jurer fidélité. Le matin , il parcourut la ville , avec une pompe ducale ; les Anziani l'accompagnoient , et les soldats forçoient le peuple à le saluer du nom de doge.

Agnello , pour consolider son pouvoir , réunit seize familles de citoyens en une seule , dont il se déclara le chef. Tous les membres de cette corporation nouvelle , devoient porter le titre de comtes , et les mêmes armoiries. Agnello donna à entendre qu'il déposeroit sa dignité au bout d'une année , et feroit place à celui des comtes que le peuple

1364. éliroit pour lui succéder. Mais personne ne suivit mieux le conseil du comte de Montefeltro, au pape Boniface (1). Il promit, pour se faire des partisans; et pour demeurer leur maître, il n'accomplit pas ses promesses. Bientôt il abandonna le titre de doge, usité déjà dans deux républiques maritimes, pour s'attribuer celui de seigneur; il s'entoura de la pompe la plus ridicule; il ne se montra plus au peuple, qu'avec le sceptre d'or à la main, et le drapeau d'or suspendu sur sa tête; il exigea enfin qu'on lui présentât à genoux les suppliques qu'on vouloit lui remettre, quoiqu'on n'eût encore jamais donné cette marque de soumission à d'autres qu'aux papes et aux empereurs (2).

Pendant ce temps, Pierre d'Albizzo de Vico, l'ambassadeur des Pisans au congrès de Pescia, s'empessoit de terminer les différens de sa patrie, avec les Florentins. La paix fut signée le 17 août 1364. Les anciennes franchises accordées aux marchands de Florence, dans le port de Pise, furent toutes renouvelées; la châteaue de Pietrabona, qui avoit été la première cause de la

(1) *Lunghe promesse coll' attendere corto.* DANTE, *Inferno.*

(2) *Filippo Villani.* c. 101, p. 765. — *Chroniche di Pisa.* p. 1046. — *Tronci Annali di Pisa.* p. 412. Mais ce dernier, comme de coutume, est court et peu satisfaisant.

guerre, fut cédé aux Florentins par les Pisans ; les autres châteaux, pris de part et d'autre, furent rendus mutuellement, et les Pisans s'engagèrent à payer en dix ans, aux Florentins, cent mille florins d'or, pour les frais de la guerre, savoir : dix mille chaque année, la veille de la fête de Saint-Jean, protecteur de Florence (1).

(1) *Filippo Villani*. c. 102, p. 767. — *Scipione Ammirato*. L. XII, p. 648.

FIN DU TOME SIXIÈME.

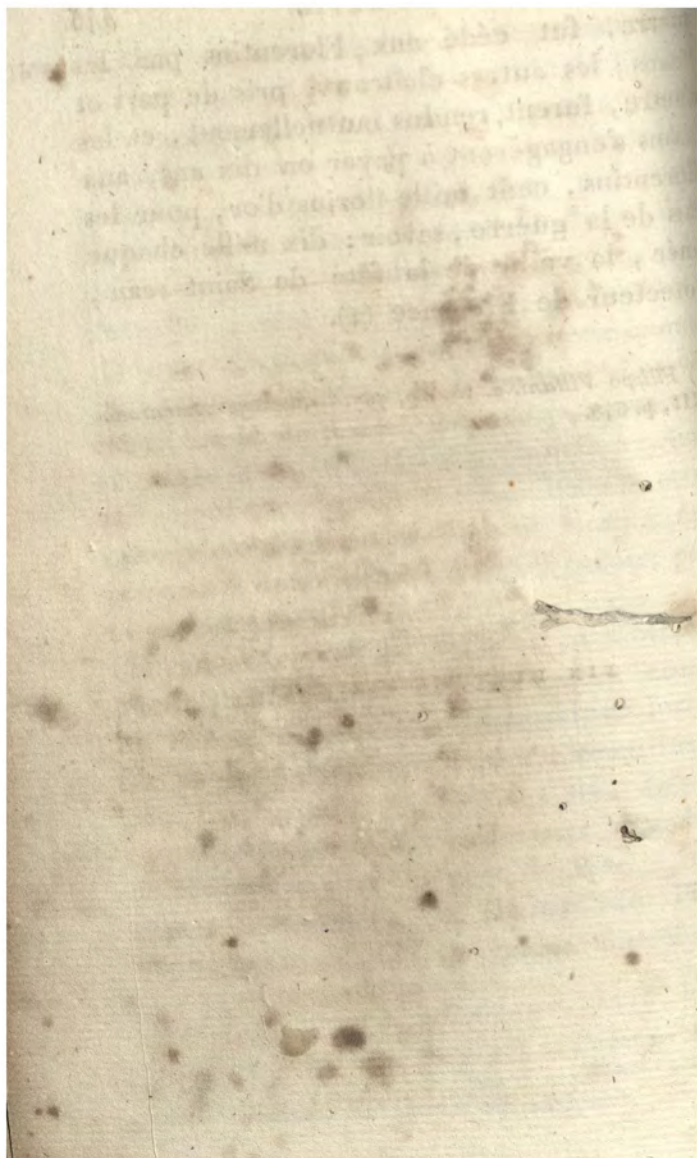


TABLE CHRONOLOGIQUE.

TOME SIXIÈME.

CHAPITRE XXXVIII. *Famine et peste en Italie. — Nouvelles factions de Pise. — Guerres du roi de Hongrie et de la reine Jeanne. — Second jubilé.*
1347 — 1350. page 1

	Éclat du quatorzième siècle. . .	<i>ib.</i>
	Ses vices.	2
	Influence des petits tyrans sur la morale publique.	3
	Corruption des républiques. . .	4
	Fléaux dont le quatorzième siècle est frappé.	5
	Invention des armes à feu, employées pour la première fois en 1346.	6
An.	1346. Famine occasionnée par l'intempérie des saisons.	7
	1347. Générosité du gouvernement florentin pendant la famine. . .	9
	— Mortalité occasionnée par la famine.	13
	— Origine de la peste dans le Levant. <i>ib.</i>	

1348 — 1350.	Elle parcourt toute l'Europe. . . p.	15
1348.	Symptômes de la peste.	16
—	Effroi qu'inspire la contagion. . .	17
—	Comment on ensevelissoit les morts.	18
—	Sort des pauvres pendant la con- tagion	19
—	Licence et anarchie universelle..	21
—	La peste dans les villages et les campagnes.	<i>ib.</i>
—	Nombre des victimes de la peste, les trois cinquièmes de la po- pulation.	22
—	Mort de Giovanni Villani, l'his- torien.	24
—	Autres morts célèbres.	25
—	Origine des factions des Bergolini et des Raspanti à Pise.	26
—	Les Bergolini vainqueurs; les Raspanti chassés; André Gam- bacorti, chef de la république, le 24 décembre.	28
1346.	Décembre. Zara pris par les Vé- nitiens.	29
1347.	Le 3 novembre. Le roi de Hon- grie part pour l'Italie.	30
—	Il ne se laisse point arrêter par les ordres du pape.	31

1347. Le 20 août. La reine Jeanne épouse Louis de Tarente. . . p. 32
1348. 15 Janvier. La reine Jeanne s'enfuit de Naples et passe en Provence. 33
- Charles de Duraz mis à mort par le roi de Hongrie. 34
- Les princes du sang et le fils de Jeanne prisonniers en Esclavonie. 35
- Le roi de Hongrie prend possession du royaume de Naples. . 36
- Il repasse en Hongrie à la fin de mai, pour éviter la peste. . 37
- La reine Jeanne et son mari reviennent à Naples à la fin d'août. 38
1349. Le royaume dévasté par les condottieri. 39
- Les mercenaires partagent leur butin qui s'élève à cinq cent mille florins. 40
- Repos forcé du nord de l'Italie. 41
1350. Affluence des pèlerins à Rome pour le nouveau jubilé. . . . 42

CHAPITRE XXXIX. *Clément VI entreprend de soumettre la Romagne. — Les Pepoli vendent Bologne aux Visconti. — Invasion de la Toscane par l'archevêque de Milan; son armée est repoussée. — Paix entre le roi de Hongrie et la reine de Naples.*
1350 — 1351. p. 44

An.

Vues intéressées de l'église en publiant un second jubilé. . .	ib.
1350. Clément VI veut employer ses nouvelles richesses à soumettre la Romagne.	45
— Hector de Durafort, parent de Clément VI, attaque le seigneur de Faenza.	46
— Intrigues de Durafort en Romagne.	47
— Le 6 juillet il arrête dans son camp Jean de Pepoli, seigneur de Bologne.	48
— Il prodigue les récompenses militaires à ses soldats, pour des trahisons.	49
— Jacques de Pepoli, frère de Jean, a recours aux Florentins. . . .	50
— Ceux-ci répondent qu'ils sont prêts à défendre la république de Bologne, mais non pas ses tyrans.	51

1350. Une révolte dans l'armée de Du-
rafort arrête ses succès. . . . p. 52
- Les Florentins s'efforcent de
remettre Bologne en liberté.. 53
- Ambassade des Pepoli à Florence,
pour tromper les Florentins.. *ib.*
- Ils vendent Bologne aux Visconti.. 54
- 1339 — 1349. Règne et caractère de Luchino
Visconti.. 55
1349. Il meurt le 23 janvier, empoi-
sonné par sa femme; son frère
Jean, archevêque de Milan,
lui succède... *ib.*
1350. Marché des Pepoli avec Jean
Visconti exécuté. 56
- Du Rafort attaque de nouveau Bo-
logne. 57
- Clément VI intente un procès
contre Visconti. 58
- L'archevêque effraie la cour d'A-
vignon. 59
1351. Mort de Mastino de la Scala,
le 3 juin. Foiblesse de ses suc-
cesseurs.. 61
- La république de Florence sans
alliés contre Visconti.. . . . 62
- Elle réunit la ville de Prato à
son territoire. 63
- Tentative sur Pistoia; traité avec
cette ville. 64

An.

1351. Alliance de Visconti avec tous les tyrans.	p. 65
— Benedetto Monaldeschi s'empare de la seigneurie d'Orvieto. . .	ib.
— Et Jean Cantuccio des Gabrielli de celle d'Agobbio.	66
— Jean Visconti d'Oleggio entre en Toscane avec l'armée mila- noise.	67
— Déclaration d'Oleggio aux Flo- rentins.	69
— Les Florentins envoient tous leurs soldats à Prato et Pistoia. . .	71
— La plaine de Florence dévastée par Oleggio.	72
— Il passe en Mugello et entreprend le siège de Scarperia.	73
— Les Florentins cherchent à couper les vivres à Oleggio.	74
— Un Visdomini et un Medici entrent dans Scarperia.	75
— Premier assaut donné à Scar- peria, le premier dimanche d'octobre.	76
— Second assaut repoussé avec honte.	77
— Scarperia attaquée inutilement par escalade.	78
— Oleggio lève le siège, après	

An.

	soixante et un jours, et sort de Toscane.	p. 79
1351.	Alliance des quatre communes guelfes, Florence, Pérouse, Sienne et Arezzo.	80
1350.	Le roi de Hongrie rentre dans le royaume et assiège Averse.	81
—	La reine Jeanne demande la paix et obtient une trêve.	82
—	Le jugement de la reine déferé à la cour d'Avignon.	83
1351.	La reine absoute du meurtre de son mari.	84
—	Clément VI reconnoît Louis de Tarente pour roi de Naples..	85
—	Les ambassadeurs de Hongrie re- noncent aux dédommagemens stipulés en faveur de leur maître.	86

CHAPITRE XL. *Commerce et colonies des Italiens dans le Levant. — Guerre des Génois avec les Grecs. — Avec les Vénitiens. — Bataille du Bosphore. 1348 — 1352.*

	Rivalités des deux républiques ma- ritimes Gènes et Venise. . . .	88
	Marine des Catalans.	ib.
	Des Siciliens et des Napolitains.	89

Des Grecs, des Pisans, des François et des Anglois.	p. 90
Tout le commerce du monde se faisoit par la Méditerranée. .	91
Commerce par la mer Noire avec la Russie.	92
Caffa, colonie des Génois en Crimée, et la Tana, près d'Asow.	93
Commerce de Synope avec les Turcs de l'Asie mineure. . .	94
Commerce de Trébisonde avec les Arméniens.	95
Commerce des Indes par l'Arménie et la Bactriane.	96
Par le golfe Persique et l'Euphrate; par la mer Rouge et l'Egypte.	97
Constantinople au centre du commerce du monde.	ib.
Colonie des Vénitiens à Constantinople.	98
Colonie des Génois, Péra ou Galata.	ib.
La rivalité entre les empereurs latins et grecs avoit cessé. .	99
Guerres civiles des Grecs durant le règne des deux Andronic. .	100
Guerres civiles de Cantacusène; les Turcs passent en Europe. .	101

An.

- Paix de 1347 entre les empereurs rivaux; pauvreté de l'empire. p. 102
- Brouillerie de Cantacusène avec les Génois. 103
1348. Les Génois fortifient Péra malgré l'empereur et commencent les hostilités.. . . . 104
- Les Grecs se soumettent aux rigueurs d'un siège.. . . . 105
- Cantacusène entreprend le blocus de Péra. 106
1349. Les Grecs arment une flotte et l'envoient à l'île au Prince. . 107
- La flotte grecque, abandonnée par ses matelots, est prise par les Génois. 108
- Terreur panique des Grecs en garde sur les murs. 109
- Modération des Génois; traité de paix. 110
- Guerre dans la petite Tartarie entre les Latins et les Tartares.. . . . 111
1350. Les Génois interrompent tout commerce avec les Tartares. 112
- Les Vénitiens retournent à la Tana, et battent les Génois qui vouloient leur fermer le chemin. 113

An.

1350. Ils offrent leur alliance à l'em-
pereur grec et sont refusés. .p. 115
1351. Paganino Doria bloque une flotte
vénitienne à Négrepont. . . . 116
- Les Vénitiens recherchent l'al-
liance de Pierre IV d'Aragon. 117
- 3 Août. Le roi d'Aragon déclare
la guerre aux Génois. . . . 118
- Les Grecs se déclarent pour les
Vénitiens. ib.
- Nicolò Pisani débloque la flotte
retenue à Négrepont 120
- Pisani et Doria passent l'hiver
dans les mers de Grèce. . . . ib.
1352. 13 Février. Bataille ^d du Bosphore
entre les deux flottes ^a aux. . . . 122
- Elle se continue pendant la tem-
pête et la nuit. 123
- Nuit horrible que passent les deux
flottes dans la baie de Saint-
Phocas 125
- La perte des Vénitiens surpasse
celle des Génois. 126
- Nicolò Pisani quitte les mers de
Grèce. 127
- 6 Mai. Paganin Doria force Can-
tacusène à la paix. 128

CHAPITRE XLII. *Défaite des Génois à la Loiera; ils se donnent à l'archevêque de Milan. — Défaite des Vénitiens à Portolongo. — Paix de Venise. — Prise de Tripoli par les Génois. — Conjuration du doge Marin Falieri. — Introduction des lettres grecques en Italie.* 1352 — 1355. p. 130

An.

1352. Mort de Clément VI, le 5 décembre; Innocent VI lui succède. 131
- Les Génois recherchent l'alliance de Louis de Hongrie, et lui promettent la Dalmatie Vénitienne. *ib.*
1353. Antonio Grimaldi nommé amiral de la flotte génoise. 133
- Il vient chercher les Vénitiens unis aux Catalans, à la Loiera, en Sardaigne. 134
- Supériorité de forces de la flotte vénitienne de Pisani. 135
- 29 Août. Bataille de la Loiera perdue par les Génois. 136
- Attaque infructueuse des Catalans sur la Sardaigne après cette victoire. 137
- 10 Octobre. Les Génois, abattus par leur défaite, se donnent à Jean Visconti, archevêque de Milan. 138

<i>An.</i>		
1353.	Visconti veut faire la paix avec Venise; ses offres rejetées . . .	p. 139
1354.	Paganino Doria entre dans le golfe et menace Venise	140
—	Il va chercher Pisani qui s'est enfermé dans le golfe de Sapienza	141
—	3 Novembre. Il attaque et détruit toute la flotte vénitienne	142
1355.	Un Génois fait triompher à Constantinople le parti de Jean Paléologue	143
—	Cantacusène abdique l'empire et se fait moine	144
—	Les Vénitiens demandent la paix; elle est signée le 28 septembre	145
—	Tentative de Philippe Doria sur la ville de Tripoli	146
—	Révolutions dans les royaumes de Tunis et de Tripoli	<i>ib.</i>
—	Les Génois surprennent Tripoli et livrent la ville au pillage	147
—	Le sénat de Gênes punit son amiral et sa flotte pour cette trahison	148
1354.	Marin Falieri succède, le 11 septembre, au doge André Dandolo	150
1355.	Marin Falieri insulté par Michel Steno	<i>ib.</i>

- An.*
 1355. Ressentiment du doge; il veut armer les mécontents pour se venger. p. 151
 — Conjuraton de Marin Falieri; elle doit éclater le 15 avril. 152
 — La conjuration est révélée la veille au conseil des dix. 153
 — Le doge et les principaux conjurés sont arrêtés. 154
 — 17 Avril. Le doge a la tête tranchée sur le grand escalier de son palais. 155
 1340 — 1364. Les Grecs commencent à apprendre les lettres latines. 156
 — Les Italiens s'attachent avec ardeur aux lettres grecques. 157
 — Premières traductions du grec dans le douzième et le treizième siècles. 158
 — Erudition et enthousiasme pour les anciens à Constantinople. 159
 — Le moine Barlaam; premières leçons qu'il donne à Pétrarque. 160
 — Jean Boccace; son zèle pour les lettres; son savoir. 162
 — Ambassades dont il est chargé. 163
 — La république florentine l'envoie auprès de Pétrarque avec des offres. 164
 — Œuvres savantes de Boccace négligées; ses romans et ses contes. 166

1340 — 1364. Ardeur avec laquelle il étudie le grec	p. 167
— Léonce Pilate, savant grec, attiré par Boccace à Florence.....	168
— Première chaire de grec fondée par la république florentine..	169

CHAPITRE XLII. *L'Italie image de la Grèce.* — Ses tyrans. — Entreprises de Jean Visconti, archevêque de Milan. — Grande compagnie du chevalier de Montréal. — Le cardinal Albornoz entreprend la conquête du patrimoine de l'église. — Mort de Colas de Rienzo. 1351 — 1354.

171

Rapports physiques entre l'Italie et la Grèce.....	ib.
Rapports entre le caractère des Italiens et des Grecs.....	172
Le Génie des Italiens étouffé par l'érudition et l'usage du latin.	174
Les arts sont moins arrêtés par l'imitation que les lettres....	175
Rapports dans le gouvernement entre le quatorzième siècle en Italie et le siècle de Périclès.	177
Caractère et ambition de la maison Visconti.....	178
Les maisons de Savoie et de Montferrat.....	179
1352. Guerre civile dans la maison d'Este.....	181

An.

1354. Conjuration dans la maison de
la Scala.....p. 181
1355. Conjuration dans la maison de
Carrare 183
1362. Conjuration dans la maison de
Gonzague..... 184
- Il ne reste de républiques que
Venise, Pise, Florence, Sienne
et Pérouse..... 185
1351. Conjuration des Brandagli d'A-
rezzo, excitée par l'archevêque
de Milan 186
- Négociations de l'archevêque avec
Clément VI..... 187
1352. Mai. Le pape réconcilie l'ar-
chevêque à l'église et lui cède
Bologne..... 188
- Les républiques toscanes entrent
en traité avec l'empereur
Charles IV..... 189
- L'archevêque les fait attaquer sur
toutes leurs frontières 190
- 5 Décembre. Mort de Clément VI;
Innocent VI lui succède..... 191
1353. Paix de Sarzane, le 1.^{er} avril,
entre Visconti et les villes
guelfes..... 192
- Compagnie d'aventure formée
par le frère Montréal d'Al-
barno..... 193

An.		p.
1353.	Novembre. Il dévaste le territoire de Rimini	194
—	Malatesti implore vainement le secours des républiques guelfes.	195
1354.	Pérouse et ensuite Sienne traitent avec Montréal et abandonnent les Florentins	197
—	Les Florentins et les Pisans sont obligés de se racheter à leur tour.	198
—	Montréal confie sa compagnie au comte Lando et vient à Rome.	199
—	29 Août. Le tribun Colas de Rienzo lui fait trancher la tête comme à un brigand	200
1347 — 1354.	Aventures de Colas de Rienzo, après sa fuite du Capitole	201
1353.	Le cardinal Albornoz envoyé par Innocent VI, en Italie, avec Cola	203
—	Révolutions à Rome depuis la fuite de Colas de Rienzo	204
—	Colas de Rienzo appelé avec empressement par les Romains	207
1354.	Le préfet de Vico, seigneur de Viterbe et Orviete, attaqué par Albornoz	208
—	Il se soumet au légat et remet ces villes en liberté	209
—	Le légat crée Colas de Rienzo sénateur, et l'envoie à Rome.	<i>ib.</i>

Ann.

1354. Colas emprunte de l'argent des
deux frères de Montréal.... p. 210
- Colas aliène les Romains..... 211
- 8 Octobre. Sédition contre lui,
il est attaqué au Capitole.... 212
- Il essaie de s'échapper sous un
déguisement..... 213
- Il est reconnu et massacré.... 214

CHAPITRE XLIII. *Mort de l'archevêque Visconti. — Charles IV en Italie. — Il traite avec Florence; il renverse à Sienne le gouvernement des neuf, et à Pise celui des Bergolini. — Il se retire avec honte. — Anarchie de la Sicile et de Naples. — Conquêtes d'Albornoz; discorde entre les Visconti.*

1354 — 1355 216

1353. La paix de l'archevêque Visconti
assurée par les entreprises d'Al-
bornoz..... *ib.*
- Les seigneurs de Mantoue, Vé-
rone, Ferrare et Padoue
exposés à ses intrigues..... 217
- Décembre. Les Vénitiens les en-
gagent à se liguier entr'eux et à
appeler Charles IV à leur aide. 218
- Caractère intrigant et avide de
Charles IV..... 219
- Il obtient du pape la promesse
d'être couronné à Rome... 220
1354. La guerre éclate en Lombardie.

	La grande compagnie entre au service des alliés.....	p. 220
1354.	5 Octobre. Mort inattendue de Jean Visconti, archevêque de Milan.....	221
—	Partage de ses États entre ses trois neveux, Mathieu, Bernabos et Galeaz.....	222
—	14 Octobre. Charles IV entre en Italie sans armée.....	223
—	Il négocie une trêve entre les alliés et les Visconti.....	<i>ib.</i>
1355.	6 Janvier. Il est couronné à Milan, dans la basilique de Saint-Ambroise.....	224
—	Il passe en Toscane avec peu de suite; inquiétude des Florentins.....	225
—	Pendant son séjour à Pise (18 janvier — 22 mars), une armée se rassemble autour de lui.....	227
—	Témoignages d'affection que lui donnent les Lucquois.....	228
—	Charles, engagé avec les Pisans, ne peut rendre à Lucques sa liberté.....	229
—	Etat des factions à Pise; les Gambacorti à la tête du gouvernement.....	230

An.

- 1355. Sédition excitée par les Raspanti;
nouveau traité avec l'empereur. p. 231
- Les ambassadeurs de Sienne et
Florence présentés à l'empe-
reur..... 232
- L'ordre des neuf de Sienne dé-
cerne à l'empereur la sei-
gneurie illimitée..... 233
- Mouvemens de tous les Gibelins
en Toscane, contre Florence. 235
- Traité des Florentins avec l'em-
pereur..... 236
- Le peuple de Florence est amené
avec peine à ratifier ce traité. 237
- L'empereur se rend à Sienne.
Oligarchie des neuf..... 239
- Haine du peuple contre les neuf,
et perfidie de cet ordre..... 240
- 23 Mars. Sédition à Sienne contre
les neuf, à l'arrivée de l'em-
pereur.. 241
- Les neuf poursuivis par le peuple;
leur palais ouvert à Charles IV. 242
- L'empereur se rend à Rome, et
il y est couronné le 5 avril.. 243
- 19 Avril. De retour à Sienne,
l'empereur trouve les neuf
exclus de toute part au gou-
vernement. 244
- Institution d'une nouvelle oli-
garchie; les douze..... 245

An.		p.
1355.	Charles nomme son frère, le patriarche d'Aquilée, seigneur de Sienne.	246
—	Le patriarche est chassé par le peuple.	247
—	L'empereur donne à Pise le laurier poétique à Zanobi de Strata.	248
—	Les Lucquois sollicitent l'empereur de leur rendre la liberté.	249
—	Sédition à Pise contre l'empereur; les Bergolini arrêtés.	250
—	Sédition à Lucques contre les Pisans.	251
—	Zèle des Pisans pour défendre Lucques; les Lucquois soumis.	252
—	26 Mai. L'empereur fait trancher la tête aux Gambacorti.	254
—	Charles retourne en Allemagne.	255
—	Guerres civiles dans le royaume de Sicile.	256
—	Anarchie dans le royaume de Naples; foiblesse du roi Louis.	257
—	La grande compagnie ravage l'État de Ravenne.	258
—	Elle dévaste ensuite les Abruzzes et la Pouille.	260
—	Elle s'approche de Naples sans rencontrer, d'opposition.	261
—	Suite des conquêtes du cardinal Albornoz.	262
—	Gentile de Mogliano, seigneur	

An.	de Fermo , réconcilié avec	
	l'église.	p. 265
1355.	Ligue formée par Malatesti ,	
	pour se défendre contre le	
	légal.	264
	— Malatesti , forcé à la soumission.	
	Gentile de Mogliano , dépouillé.	265
	— François des Ordelaffi , seigneur	
	de Forli , persiste seul à se	
	défendre.	267
	— Jean Visconti d'Oleggio , lieu-	
	tenant des seigneurs de Milan ,	
	à Bologne.	268
	— Les Visconti veulent lui ôter	
	ce gouvernement.	269
	— Conspiration d'Oleggio , pour	
	se rendre indépendant.	270
	— Le 17 avril , il se fait proclamer	
	seigneur de Bologne.	271
	— Matthieu , l'aîné des frères Vis-	
	conti , empoisonné par ses	
	frères.	273

CHAPITRE XLIV. *La Dalmatie enlevée aux Vénitiens par les Hongrois. — Guerre des princes lombards contre les Visconti. — Frère Jacob des Bussolari à Pavie. 1356 — 1359.* 275

	Influence du roi Louis de Hongrie sur l'Italie.	ib.
	La Hongrie parvenue , sous ce	

	prince , à sa plus haute puissance féodale	p. 276
	Caractère entreprenant et inconstant de Louis	277
	Attachement de Zara et de la Dalmatie au roi de Hongrie.	278
1356.	Louis attaque les Vénitiens , pour reconquérir la Dalmatie.	279
—	Nombreuses armées des Hongrois.	280
—	Cavalerie légère et armure des Hongrois.	281
—	Leur manière de faire la guerre et de se nourrir	282
—	Quarante mille Hongrois entrent dans la Marche Trévisane . .	283
—	Louis entreprend le siège , puis le blocus de Trévisé	284
—	Au bout d'un mois , il se retire précipitamment	285
—	Il continue la guerre par des partis de cavalerie qui se succèdent	<i>ib.</i>
—	La seigneurie lui fait vainement des propositions de paix . . .	287
1357.	Les Hongrois se rendent maîtres de Zara. 23 décembre	288
1358.	Paix entre la Hongrie et Venise , dont le roi Louis dicte les conditions	289
1355 — 1358.	Guerre des petits princes lombards , contre les Visconti . .	290

An.

1355. Jean Paléologue, marquis de Montferrat, déclare la guerre aux Visconti. p. 291
- Les Beccaria de Pavie se joignent au marquis de Montferrat . . . 292
1356. Mai. Les Visconti assiègent Pavie. 293
- Frère Jacob des Bussolari, le prédicateur de Pavie. 294
- 27 Mai. Il excite son troupeau à venger la patrie et fait lever le siège aux Milanois. 296
- La grande compagnie à la solde des ennemis des Visconti. . . 298
- L'évêque d'Auguste, vicaire impérial, l'accompagne. 299
- Les soldats des Visconti ne veulent pas combattre la grande compagnie. 300
- Celle-ci, de son côté, ne veut pas pousser la guerre avec vigueur 301
- 13 Novembre. Le vieux Lodrisio Visconti détermine l'armée milanaise à combattre, et il défait la grande compagnie. 302
- 15 Novembre. Les Génois chassent la garnison des Visconti, et se mettent en liberté. 303
1357. Frère Jacob des Bussolari prêche à Pavie, contre la tyrannie. 304

An.		
1357.	Jalousie des Beccaria qui veulent le faire assassiner.	p. 305
—	Bussolari rend l'existence, par ses sermons, à la république de Pavie.	306
—	Les Beccaria recherchent l'alliance des Visconti, et sont chassés de Pavie.	307
—	Correspondance de Pétrarque avec Bussolari.	308
—	Trahisons continuelles des troupes mercenaires.	309
1358.	Mai. Les Visconti font la paix avec les seigneurs de Lombardie.	310
—	Ils recommencent le siège de Pavie.	311
—	Efforts de Bussolari pour défendre cette ville.	312
1359.	Les paysans du Pavesan prennent le parti des Visconti.	313
—	Bussolari traite avec les Visconti, sans demander rien pour lui-même.	314
—	Pavie ouvre ses portes; Bussolari finit ses jours dans un cachot.	315
—	Supplices épouvantables infligés par les Visconti, à leurs ennemis.	316

CHAPITRE XLV. *Affaires de Toscane. — Rivalité de Florence et de Pise; Guerre de Sienne et de Pérouse. — Les Florentins repoussent la grande compagnie. — Soumission de la Romagne à l'église.*
1356 — 1359. p. 318

An.

1356. Mort du vieux Pierre Saccone ,
qui tire parti de son agonie ,
pour surprendre ses ennemis. *ib.*
- Animosité des Pisans contre les
Guelfes et les Florentins. . . 320
- Ils excitent quelques aventuriers
à surprendre des châteaux
florentins. 321
- Ils portent atteinte à la fran-
chise des Florentins , dans
leur port. 322
- Les Florentins transportent leur
commerce à Sienne et Tela-
mone. 323
1357. Les Raspanti de Pise veulent
provoquer les Florentins à la
guerre. 325
- Les Florentins déjouent leurs
intrigues et conservent la
paix. 326
- Grandeur et ambition des Pé-
rousiens. *ib.*
- Décembre. Ils attaquent à l'im-
proviste le seigneur de Cor-
tone. 327

<i>An.</i>	1358. Février. Siègne envoie des secours au seigneur de Cortone. p.	328
—	10 Avril. Défaite des Siennois, à Torrita, par les Pérousiens.	329
—	Les Siennois appellent en Toscane la grande compagnie du comte Lando	330
—	La compagnie fait demander le passage aux Florentins qui le refusent	331
—	Elle choisit un chemin au travers des montagnes, où elle s'engage	332
—	Le 24 juillet. La compagnie mise en déroute par les montagnards, à Scalella	333
—	L'avant-garde de la compagnie échappe, à la déroute, et retourne en Romagne	335
—	Renforts que reçoit la compagnie, et ses projets de vengeance	336
—	Les Florentins font faire la paix entre Pérouse et Siègne	337
—	Semences de discorde à Florence; le divieto	338
—	Les anciens Guelfes se plaignent que le gouvernement passe aux mains des Gibelins	339

An.

1358. Loi portée pour écarter les Gibelins des emplois ; l'admonition. p. 340
- Grand nombre de paix dans toute l'Europe. 342
- La Romagne seule n'y est point comprise ; conquêtes d'Albornoz. 343
1356. Les habitans de Forli pressent inutilement François des Ordelaffi de se soumettre au légat. 344
1357. Ordelaffi confie la défense de Césène à sa femme Marzia des Ubaldini. 345
- Courage indomptable de Marzia, qui se défend de retranchemens en retranchemens. 346
- Son père la sollicite vainement de se rendre. 347
- La dernière tour de la citadelle dans laquelle elle est enfermée, étant minée, elle est forcée de se rendre par ses soldats, le 21^e juin. 349
- Un nouveau légat donné pour successeur à Albornoz. 350
1358. La grande compagnie délivre Forli du siège. 351

An.		
1358.	Décembre. Alborno ^z renvoyé en Romague, comme légat.	p. 352
1359.	Février. Alborno ^z écarte à prix d'argent la grande compagnie.	353
—	Les Florentins résolus à résister seuls à la compagnie	354
—	Mai. La compagnie entre en Toscane, par l'État de Pérouse.	355
—	Elle veut effrayer les Florentins et les amener à négocier.	356
—	Pandolfe Malatesti, général des Florentins, marche au devant de la compagnie.	358
—	La compagnie fait le tour des frontières florentines	359
—	12 Juillet. Elle envoie le gage de bataille à Pandolfe Malatesti.	360
—	23 Juillet. Elle s'enfuit du <i>campo alle mosche</i>	361
—	Les Florentins envoient des secours à Bernabos Visconti, contre elle.	363
—	4 Juillet. François des Ordela ^{ff} i livre Forli au légat.	364

CHAPITRE XLVI. *Bologne soumise à l'église ; guerre des Visconti avec le pape. — Conquêtes des républiques sur la noblesse immédiate. — Conjurations à Florence, à Pise et à Pérouse. 1359 — 1361. p. 366*

An.

1307 — 1359.	Décadence de Bologne, sous ses divers tyrans	ib.
—	Habilité de Jean d'Oleggio, seigneur de Bologne	367
—	Ses alliances.	368
—	Ses troupes débauchées par les Visconti	369
1360.	Il est attaqué par eux à l'improviste	370
—	Albornoz traite avec Oleggio, pour acheter de lui Bologne.	371
—	Bologne livrée le 31 mars à l'église. Oleggio se retire à Fermo	372
—	Bernabos Visconti fait la guerre à l'église pour reconquérir Bologne	374
—	Le pape demande des secours au roi de Hongrie et aux Florentins.	375
—	Les Milanois repoussés par les Hongrois	377
1361.	Une nouvelle armée milanaise attaque Bologne	379

	An.		
		1361.	Complot de Malatesti pour sur- prendre les Milanois..... p. 380
		—	20 Juillet. Les Milanois mis en déroute sur la Savenne..... 382
		1360.	Octobre. Jean Galeaz Visconti épouse Isabelle de Valois. . . . 384
		—	État déplorable de la France. . . 386
		—	Des compagnies d'aventure ra- vagent la Provence. 387
		—	La compagnie angloise appelée de Provence, en Italie, par le marquis de Montferrat . . . 388
		—	Elle apporte avec elle la peste en Lombardie. 389
1359	—	1361.	Les Florentins enlèvent aux Tarlatti plusieurs châteaux. . . 390
		—	Ils prennent et punissent le comte Tajo Alberti. 392
		—	Ils achètent plusieurs fiefs des Ubaldini et Ubertini 393
		—	Décadence du commerce de Pise. 394
		1360.	Conjuration de Federigo del Mugnnaio, contre les Raspanti. 395
		—	Mécontentement du peuple de Florence. 396
		—	Conjuration de Barthelemy des Medici. 398
		—	Elle est révélée et les conjurés sont punis. 400

An.

1361. Conjuration à Pérouse de Tribaldino des Manfredini . . . p. 401
 — Elle est découverte et ses chefs envoyés au supplice. 403

• CHAPITRE XLVII. *Volterra soumise aux Florentins; guerre de Pise et Florence; seconde peste en Toscane; complots des Malatesti contre la république florentine. — Giovanni Agnello s'empare de la seigneurie de Pise, et prend le titre de doge. 1361 — 1364.* 405

Situation de Volterra et sa grandeur antique. *ib.*

1361. Bocchino des Belfredotti, tyran de Volterra, veut vendre la ville aux Pisans. 406
 — Les Florentins s'emparent de Volterra, le 10 octobre . . . 407
 — Offenses mutuelles des Florentins et des Pisans. *ib.*
 1362. Les Florentins déclarent la guerre aux Pisans, à l'occasion de Pietrabona 408
 — Incursions sur le territoire de Pise, de Bonifazio Lupo et Ridolfo de Varano 410
 — Indiscipline des soldats florentins; compagnie du cappelletto 412
 — Les Florentins attaquent aussi les Pisans par mer 413

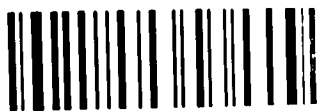
<i>An.</i>		
1363.	Les Pisans demandent du secours à Bernabos Visconti	p. 415
1361 — 1363.	Guerre de Bernabos, contre l'église et le marquis de Mont- ferrat.	416
1363.	Bernabos engage la compagnie angloise au service des Pisans.	417
— 7 Mai.	Victoire de Pierre Far- nèse, général florentin, sur les Pisans.	418
—	La peste se déclare à Florence; elle enlève Matteo Villani, l'historien	419
— 18 Juillet.	La compagnie angloise arrive à Pise	421
—	Elle ravage l'État florentin et insulte la capitale.	422
—	Les Florentins mettent Pandolfe Malatesti à la tête de leur armée	423
—	Malatesti veut affaiblir les Flo- rentins, pour s'emparer de la tyrannie	424
—	Il cherche à faire battre les milices florentines. Il est ren- voyé	426
—	Campagne d'hiver des Anglois; leur manière de combattre . .	427
1364.	3 Mars. La paix conclue, en Lombardie, entre Visconti et l'église	430

An.

1364. Bernabos envoie aux Pisans la
compagnie d'Anichino Bon-
garten p. 431
- Préparatifs des Florentins pour
leur défense 432
- Jean Hawkwood et Bongarten
attaquent les portes de Flo-
rence 433
- Les troupes auxiliaires des Pi-
sans les abandonnent 435
- Les Pisans battus à Cascina par
Galeotto Malatesti 436
- Négociations pour la paix, à
Pescia 437
- Giovanni Agnello aspire à la
seigneurie de Pise 439
- Agnello trompe les magistrats
de Pise qui venoient visiter
sa maison 440
- Il s'empare de la seigneurie et
prend le titre de doge 442
- 17 Août. La paix signée à Pescia,
entre les deux républiques 444







00037237

V

